

Félix Hémon

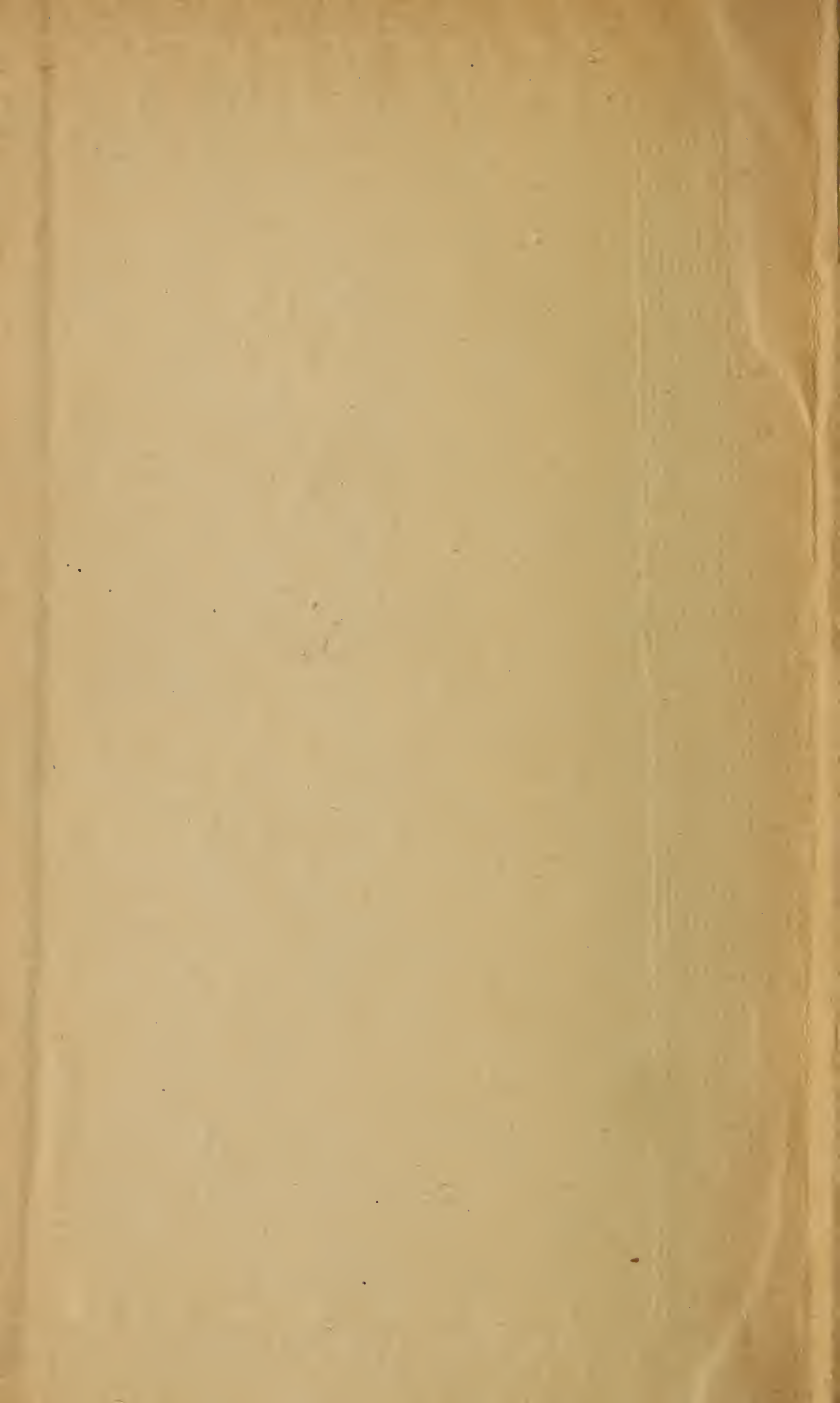
COURS DE LITTÉRATURE

★★★★

Pascal — Mme de Sévigné
La Bruyère



LIBRAIRIE DELAGRAVE




ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY



COURS

DE

LITTÉRATURE

IX. PASCAL



COURS
DE
LITTÉRATURE

A L'USAGE DES DIVERS EXAMENS

PAR

FÉLIX HÉMON

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

IX

PASCAL





PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15



BLAISE PASCAL

(1623-1662)

I

La jeunesse de Pascal. — La merveilleuse précocité du savant ; les premières ferveurs du mystique.

Né à Clermont-Ferrand le 19 juin 1623, fils d'Étienne Pascal, président à la cour des aides, et d'Antoinette Begon, Blaise Pascal avait pour sœur aînée Gilberte Pascal, plus âgée de trois ans, qui devint Mme Périer et qui devait écrire sa vie, et pour sœur cadette la célèbre Jacqueline Pascal (1625-1661), qui se distingua, dans sa jeunesse, par la promptitude de son intelligence tournée aux belles-lettres, et mourut religieuse de Port-Royal, désespérée d'avoir signé le Formulaire.

Il n'avait que trois ans lorsque mourut sa mère. Son éducation, dès lors, fut toute virile et toute domestique ; jamais il n'eut d'autre maître que son père. Mme Périer nous a dit quel fut le caractère précis et solide de cette éducation, et quelle rigueur d'esprit l'élève y apportait déjà.

Mon frère prenait grand plaisir à cet entretien, mais il voulait savoir la raison de toutes choses ; et comme elles ne sont pas toutes connues, lorsque mon père ne les disait pas, ou qu'il disait celles qu'on allègue d'ordinaire, qui ne sont proprement que des défaites, cela ne le contentait pas : car il a toujours eu une netteté d'esprit admirable pour discerner le faux ; et on peut dire que toujours et en toutes choses la vérité a été le seul objet de son esprit, puisque jamais rien ne l'a pu satisfaire que sa connaissance. Ainsi dès son enfance il ne pouvait se rendre qu'à ce qui lui paraissait vrai évidemment ; de sorte que, quand on ne lui disait pas de bonnes raisons, il en cherchait lui-même, et quand il s'était attaché à quelque chose, il ne le quittait point qu'il n'en eût trouvé quelqu'une qui le pût satisfaire. Une fois entre autres, quelqu'un ayant frappé à table un plat de faïence avec un couteau, il prit garde que cela rendait un grand son, mais qu'aussitôt qu'on eut mis la main dessus, cela l'arrêta. Il voulut en même temps en savoir la cause, et cette expérience le porta à en faire beaucoup d'autres sur les sons. Il y remarqua tant de choses, qu'il en fit un traité à l'âge de douze ans, qui fut trouvé tout à fait bien raisonné.

Cette première éducation se poursuivit à Paris, où Pascal vint dès l'âge de huit ans, après que son père se fut démis de sa charge pour se consacrer à lui tout entier ; à Rouen, où son père dut se retirer, après avoir encouru une disgrâce momentanée de Richelieu; puis à Paris encore. Il faut bien rappeler, après sa sœur, dont, après tant d'autres, nous emprunterons encore le récit, comment « son génie à la géométrie commença à paraître lorsqu'il n'avait encore que douze ans ». Versé dans les mathématiques, sachant que c'est une science « qui remplit et qui satisfait beaucoup l'esprit », son père craignit que cette étude, trop bien faite pour une telle intelligence, ne le détournât de l'étude des langues anciennes. Il évita donc de lui parler de mathématiques, et serra tous les livres qui en traitaient, lui promettant seulement qu'il les lui apprendrait dès qu'il saurait le latin et le grec. Mais cet esprit, « qui ne pouvait demeurer dans ces bornes », lui ménageait une étrange surprise.

Il se mit lui-même à rêver sur cela à ses heures de récréation ; et, étant seul dans une salle où il avait accoutumé de se divertir, il prenait du charbon et faisait des figures sur des carreaux, cherchant des moyens de faire, par exemple, un cercle parfaitement rond, un triangle dont les côtés et les angles fussent égaux, et autres choses semblables. Il trouvait tout cela lui seul; ensuite il cherchait les proportions des figures entre elles. Mais comme le soin de mon père avait été si grand de lui cacher toutes ces choses, il n'en savait pas même les noms. Il fut contraint de se faire lui-même des définitions ; il appelait un cercle un rond, une ligne une barre, et ainsi des autres. Après ces définitions, il se fit des axiomes, et enfin il fit des démonstrations parfaites; et comme l'on va de l'un à l'autre dans ces choses, il poussa les recherches si avant, qu'il en vint jusqu'à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide[1]. Comme il en était là-dessus, mon père entra dans le lieu où il était, sans que mon frère l'entendît; il le trouva si fort appliqué, qu'il fut longtemps sans s'apercevoir de sa venue. On ne peut dire lequel fut le plus surpris, ou le fils de voir son père, à cause de la défense expresse qu'il lui en avait faite, ou le père de voir son fils au milieu de toutes ces choses. Mais la surprise du père fut bien plus grande lorsque, lui ayant demandé ce qu'il faisait, il lui dit qu'il cherchait telle chose, qui était la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide. Mon père lui demanda ce qui l'avait fait penser à chercher cela : il dit que c'était qu'il avait trouvé telle autre chose; et sur cela lui ayant fait encore la même question, il lui dit encore quelques démonstrations qu'il avait faites ; et enfin, en rétrogradant et s'expliquant toujours par les noms de rond et de barre, il en vint à ses définitions et à ses axiomes.

Mon père fut si épouvanté de la grandeur et de la puissance de ce génie, que sans lui dire mot il le quitta, et alla chez M. le Pailleur, qui était son ami intime, et qui était aussi fort savant. Lorsqu'il y fut arrivé, il y demeura immobile comme un homme transporté. M. le Pailleur, voyant cela, et voyant

1. Que la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits. Il faut accepter pieusement le récit traditionnel, où tout n'est pas d'une certitude si inattaquable.

même qu'il versait quelques larmes, fut épouvanté, et le pria de ne lui pas celer plus longtemps la cause de son déplaisir. Mon père lui répondit : « Je ne pleure pas d'affliction, mais de joie. Vous savez les soins que j'ai pris pour ôter à mon fils la connaissance de la géométrie, de peur de le détourner de ses autres études : cependant voici ce qu'il a fait. » Sur cela il lui montra tout ce qu'il avait trouvé, par où l'on pouvait dire en quelque façon qu'il avait inventé les mathématiques. M. le Pailleur ne fut pas moins surpris que mon père l'avait été, et lui dit qu'il ne trouvait pas juste de captiver plus longtemps cet esprit, et de lui cacher encore cette connaissance; qu'il fallait lui laisser voir les livres, sans le retenir davantage.

A seize ans, Pascal écrivait un *Traité des sections coniques*; qui, au témoignage de Mme Périer, « passa pour un si grand effort d'esprit qu'on disait que, depuis Archimède, on n'avait rien vu de cette force »; à dix-huit ans, il inventait « cette machine d'arithmétique par laquelle on fait non seulement toutes sortes de supputations sans plume et sans jetons, mais on les fait même sans savoir aucune règle d'arithmétique, et avec une sûreté infaillible ». On sait quelle fut la rançon de ce génie précoce et de ce travail surchauffé; lui-même disait que, depuis l'âge de dix-huit ans, il n'avait pas passé un jour sans douleur. « Ces incommodités néanmoins n'étant pas toujours dans une égale violence, dès qu'il avait un peu de repos et de relâche, son esprit se portait incontinent à chercher quelque chose de nouveau. » Les nouveautés auxquelles s'attachait Pascal dans les intervalles de ses crises, les beaux travaux sur la cycloïde, sur le calcul des probabilités, sur l'équilibre des liquides, dont il écrivit un traité, les inventions pratiques, comme celles de la brouette et des omnibus, toutes les recherches et les découvertes qui s'étendent au delà de la jeunesse de Pascal, nous n'avons pas à en préciser ici la valeur[1]. Bientôt nous rencontrerons sur notre chemin les fameuses expériences du Puy de Dôme sur la pesanteur de l'air.

C'est immédiatement après ces expériences, et lorsqu'il n'avait pas encore vingt-quatre ans, qu'il eut, pour ainsi dire, sa première révélation du jansénisme. Son père s'étant démis une cuisse en tombant sur la glace, deux gentilshommes, MM. de la Bouteillerie et Deslandes, le soignèrent pendant trois mois, et, en guérissant le corps, ne négligèrent pas l'âme. Jansénistes ardents, ils firent connaître au père et au fils les écrits de Jansénius, de Saint-Cyran, d'Arnauld. Ce ne fut là qu'une occasion : on peut dire que tout, particulièrement le caractère de son édu-

1. Sur Pascal savant, on trouvera tous les détails nécessaires dans le livre de M. Bertrand cité à la Bibliographie.

cation et de ses études, prédestinait Pascal au jansénisme : cette hauteur rigide de la doctrine janséniste, qui décourageait tant d'autres, était justement ce qui devait séduire un tel esprit. La *Prière à Dieu pour le bon usage des maladies* (1648) et la *Lettre sur la mort de M. Pascal le père* (1651), écrite à M. et à Mme Périer, sont un témoignage plus curieux encore que touchant des premières ferveurs jansénistes de Pascal.

II

« Prière à Dieu pour le bon usage des maladies ». « Lettre sur la mort de M. Pascal le père ».

Oui, le jansénisme, tel que le conçoit et l'exprime Pascal, étonne plus encore qu'il n'émeut; mais il émeut pourtant, car ce n'est plus la doctrine abstraite, un peu froide, de Saint-Cyran et d'Arnauld; en s'y mêlant, la sensibilité de Pascal anime et passionne tout.

« Il semble, dit M. Nisard, qu'on devrait trouver dans une prière quelque abandon, quelque enthousiasme, une confiance qui ne pèse plus ses motifs. Celle de Pascal n'a point ce caractère : c'est une argumentation passionnée, dans laquelle un homme mortel raisonne avec Dieu. » C'est d'abord une sorte d'élan de l'âme reconnaissante vers le Dieu qui dispense à l'homme les épreuves salutaires de la souffrance. Pascal souffre et se réjouit de souffrir, et souhaite de souffrir plus encore. Sa jeunesse ne se révolte pas contre la douleur; elle l'appelle, au contraire; elle s'y complaît amèrement; elle y voit à la fois un châtiment et une espérance.

Vous m'aviez donné la santé pour vous servir, et j'en ai fait un usage tout profane. Vous m'envoyez maintenant la maladie pour me corriger; ne permettez pas que j'en use pour vous irriter par mon impatience. J'ai mal usé de ma santé, et vous m'en avez puni. Ne souffrez pas que j'use mal de votre punition. Et puisque la corruption de ma nature est telle qu'elle me rend vos faveurs pernicieuses, faites, ô mon Dieu, que votre grâce toute-puissante me rende vos châtiments salutaires. Si j'ai eu le cœur plein de l'affection du monde pendant qu'il a eu quelque vigueur, anéantissez cette vigueur pour mon salut; et rendez-moi incapable de jouir du monde, soit par faiblesse de corps, soit par zèle de charité, pour ne jouir que de vous seul.

Il bénit Dieu de ce qu'il lui a plu de le réduire « dans l'incapacité de jouir des douceurs de la santé et des plaisirs du

monde » ; il veut que cette maladie qui l'éprouve soit pour lui comme une espèce de mort anticipée, qui le sépare du monde, trop longtemps objet de ses délices, des créatures auxquelles il a donné son cœur, formé pour Dieu seul. « Seigneur, prenez mes affections que le monde avait volées ; volez vous-même ce trésor, ou plutôt reprenez-le, puisque c'est à vous qu'il appartient. » Que sont les maux du corps? La punition et la figure tout ensemble des maux de l'âme. Mais quoi! l'âme d'un Pascal est-elle donc si corrompue qu'il soit besoin de la frapper si rudement? On est surpris d'abord, révolté ensuite, de voir cette prière tourner, ici en acte d'accusation implacable, là en confession d'une humilité vraiment excessive. Il reconnaît, sans doute, que sa vie passée a été « exempte de grands crimes », mais c'est que Dieu en a écarté de lui les occasions : négligence continuelle, mauvais usage des sacrements, mépris de la parole divine, « inutilité totale » des actions et des pensées, « perte entière du temps » qui ne devait être consacré qu'à adorer Dieu, voilà tous les griefs que Pascal accumule contre lui-même ; il s'accuse d'avoir estimé la santé un bien, et de s'en être servi pour mieux goûter « les funestes plaisirs » de la vie. En lui envoyant la maladie, Dieu a interrompu la joie « criminelle » dans laquelle il se reposait à l'ombre de la mort, et l'a marqué du sceau de sa grâce. Ce Dieu, qui aime les corps qui souffrent, et qui a tant souffert lui-même, aimera les souffrances de Pascal, y joindra ses consolations, afin qu'il souffre en chrétien ; il en fera l'occasion de son salut et de sa conversion, le rendra digne ainsi d'être un de ses « saints », de participer à sa « gloire ».

Faites donc, Seigneur, que tel que je sois je me conforme à votre volonté, et qu'étant malade comme je suis, je vous glorifie dans mes souffrances. Sans elles je ne puis arriver à la gloire ; et vous-même, mon Sauveur, n'y avez voulu parvenir que par elles. C'est par les marques de vos souffrances que vous avez été reconnu de vos disciples ; et c'est par les souffrances que vous reconnaissez aussi ceux qui sont vos disciples. Reconnaissez-moi donc pour votre disciple dans les maux que j'endure et dans mon corps et dans mon esprit, pour les offenses que j'ai commises, et parce que rien n'est agréable à Dieu s'il ne lui est offert par vous ; unissez ma volonté à la vôtre, et mes douleurs à celles que vous avez souffertes. Faites que les miennes deviennent les vôtres. Unissez-moi à vous ; remplissez-moi de vous et de votre Esprit saint. Entrez dans mon cœur et dans mon âme, pour y porter mes souffrances, et pour continuer d'endurer en moi ce qui vous reste à souffrir de votre passion, afin qu'étant plein de vous, ce ne soit plus moi qui vive et qui souffre, mais que ce soit vous qui viviez et qui souffriez en moi, ô mon Sauveur ! et qu'ainsi ayant quelque petite part à vos souffrances, vous me remplissiez entièrement de la gloire qu'elles vous ont acquise, dans laquelle

vous vivez avec le Père et le Saint-Esprit, par tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Toute cette prière est fortement et durement janséniste; on voudrait s'y associer de cœur, on ne le peut pas. Non seulement la doctrine de la prédestination s'y fait jour dans toute sa rigueur, mais tout ce qui fait la douceur de la vie et le charme de la société humaine y est âprement condamné, calomnié, rejeté. Et c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, un savant austère, un travailleur infatigable, qui se frappe ainsi la poitrine, confessant que jusqu'alors il n'a pas su vivre !

On espère trouver un accent d'émotion plus doucement personnelle dans la lettre qu'il écrit à sa sœur sur la mort de son père ; mais est-ce bien une lettre ? N'est-ce pas plutôt une dissertation théologique sur la mort considérée au point de vue du chrétien janséniste? Peut-être Pascal n'a-t-il pas tort d'y voir un discours « bien consolatif à ceux qui ont assez de liberté d'esprit pour le concevoir au fort de la douleur ». Mais sont-ils vraiment affligés, ceux qui gardent cette liberté d'esprit ? On leur apprend qu'il n'est de consolation aux maux qu'en Dieu, et que dans les grandes douleurs Socrate et Sénèque n'ont rien de persuasif. Veut-on leur faire entendre par là qu'il n'est pas de consolation humaine capable d'alléger les douleurs vraiment profondes ? Non, mais que les philosophes païens savaient mal consoler, car « ils ont tous pris la mort comme naturelle à l'homme », et c'est une grande erreur. La mort n'est qu'une peine du péché originel imposée à l'homme pour expier son crime. Il faut envisager la vie des chrétiens comme un sacrifice continuel qui ne peut être achevé que par la mort, comme une expiation nécessaire, qui dès lors, considérée en Jésus-Christ, d'horrible devient aimable, car elle n'est plus que le « couronnement de la béatitude de l'âme, et le commencement de la béatitude du corps ». En se faisant homme, Jésus-Christ s'est offert (oblation) ; pendant toute sa vie il a souffert, et enfin il est mort, pour sanctifier la mort et les souffrances (sanctification) ; et ce long sacrifice achevé par sa mort, Dieu l'a accepté (acceptation). Comme lui, dès le moment que nous entrons dans la vie chrétienne, nous sommes offerts et sanctifiés : ce sacrifice se continue, pour nous aussi, par la vie, et se couronne par la mort. « Ne nous affligeons donc point comme les païens qui n'ont point d'espérance. » Depuis longtemps celui qui vient de mourir était mort au monde ; depuis longtemps

sa vie était vouée à Dieu; en mourant, il a accompli la seule chose pour laquelle il était créé; son sacrifice, ainsi parfait, a été reçu de Dieu.

Ne considérons donc plus la mort comme des païens, mais comme les chrétiens, c'est-à-dire avec l'espérance, comme saint Paul l'ordonne, puisque c'est le privilège spécial des chrétiens. Ne considérons plus un corps comme une charogne infecte, car la nature trompeuse se le figure de la sorte; mais comme temple inviolable et éternel du Saint-Esprit, comme la foi l'apprend. Ne considérons plus un homme comme ayant cessé de vivre, quoi que la nature suggère; mais comme commençant à vivre, comme la vérité l'assure. Ne considérons plus son âme comme périe et réduite au néant, mais comme vivifiée et unie au souverain Vivant : et corrigeons ainsi, par l'attention à ces vérités, les sentiments d'erreur qui sont si empreints en nous-mêmes, et ces mouvements d'horreur qui sont si naturels à l'homme.

Pascal part de là pour disserter longuement sur l'origine de ce coupable amour-propre qui nous inspire cette horreur injustifiée de la mort. On se perd ici dans une aride scolastique. Pascal argumente là où l'on voudrait qu'il laissât échapper un cri du cœur. Toutefois il daigne faire sa part — mais combien parcimonieusement mesurée! — à la sensibilité humaine.

Ce n'est pas que je souhaite que vous soyez sans ressentiment : le coup est trop sensible; il serait même insupportable sans un secours surnaturel. Il n'est donc pas juste que nous soyons sans douleur comme des anges qui n'ont aucun sentiment de la nature; mais il n'est pas juste aussi que nous soyons sans consolation comme des païens qui n'ont aucun sentiment de la Grâce : mais il est juste que nous soyons affligés et consolés comme chrétiens, et que la consolation de la Grâce l'emporte par-dessus les sentiments de la nature... Car, puisqu'il est véritable que la mort du corps n'est que l'image de celle de l'âme, et que nous bâtissons sur ce principe, qu'en cette rencontre nous avons tous les sujets possibles de bien espérer de son salut, il est certain que si nous ne pouvons arrêter le cours du déplaisir, nous en devons tirer ce profit que, puisque la mort du corps est si terrible qu'elle nous cause de tels mouvements, celle de l'âme nous en devrait bien causer de plus inconsolables. Dieu nous a envoyé la première; Dieu a détourné la seconde. Considérons donc la grandeur de nos biens dans la grandeur de nos maux, et que l'excès de notre douleur soit la mesure de celle de notre joie.

Vers la fin, le cœur, timidement encore, semble reprendre ses droits : « Consolons-nous en l'union de nos cœurs, dans laquelle il me semble qu'il vit encore... Car il me semble que l'amour que nous avions pour mon père ne doit pas être perdu, et que nous devons principalement hériter de l'affection qu'il nous portait, pour nous aimer encore plus cordialement, s'il est possible. » Mais ces paroles, où respire enfin l'affection d'un fils et d'un frère, suivent immédiatement un développe-

ment théologique dont M. Havet a pu dire : « Il est triste de lire, au milieu des consolations d'un frère à sa sœur, cette mention froide et dure des hérésiarques *punis en l'autre vie des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs,* et de voir que cette joie orgueilleuse d'un homme qui se croit, lui et les siens, du nombre des élus, n'est troublée en rien par la pensée de tant d'hommes, ses semblables, éternellement condamnés ».

III

L'autre aspect de l'esprit de Pascal jeune. — Fragment d'un « Traité du vide ». — La foi dans la raison ; Pascal et Descartes.

L'année même où Pascal écrivait cette lettre, il préparait un *Traité du Vide,* qu'il n'a pas achevé. L'occasion de ce traité était la fameuse expérience du Puy de Dôme (1648), exécutée par M. Périer d'après les instructions de son beau-frère, et dont Mme Périer parle ainsi : « Ce fut à l'âge de vingt-trois ans qu'ayant vu l'expérience de Torricelli, il inventa ensuite et exécuta les autres expériences qu'on nomme ses expériences : celle du vide, qui prouvait si clairement que tous les effets qu'on avait attribués jusque-là à l'horreur du vide sont causés par la pesanteur de l'air. » Du traité, commencé quelques années après cette expérience, nous n'avons qu'un fragment, sorte de préface, qu'on a parfois intitulée : *De l'autorité en matière de philosophie.* En réalité, ces pages, qui sont parmi les plus sereines qu'ait écrites Pascal, traitent de l'autorité en matière de tradition et de la mesure du respect dû aux anciens. La question est nettement posée dès le début.

Le respect que l'on porte à l'antiquité est aujourd'hui à tel point, dans les matières où il doit avoir moins de force, que l'on se fait des oracles de toutes ses pensées et des mystères mêmes de ses obscurités ; que l'on ne peut plus avancer de nouveautés sans péril, et que le texte d'un auteur suffit pour détruire les plus fortes raisons... Ce n'est pas que mon intention soit de corriger un vice par un autre, et de ne faire nulle estime des anciens, parce que l'on en fait trop. Je ne prétends pas bannir leur autorité pour relever le raisonnement tout seul, quoique l'on veuille établir leur autorité seule au préjudice du raisonnement.

Il va donc s'efforcer d'être équitable et de concilier l'autorité de la tradition avec celle de la raison. Pour cela, il distingue entre deux sortes de connaissances : « les unes dépendent seulement de la mémoire, et sont purement historiques, n'ayant

pour objet que de savoir ce que les auteurs ont écrit; les autres dépendent seulement du raisonnement, et sont entièrement dogmatiques, ayant pour objet de chercher et découvrir des vérités cachées. C'est suivant cette distinction qu'il faut régler différemment l'étendue de ce respect. » Dans la première catégorie, celle des sciences, « où l'on recherche seulement de savoir ce que les auteurs ont écrit, » Pascal range avec un injuste dédain l'histoire à côté de la géographie, de la jurisprudence, des langues, de la théologie surtout, où l'autorité, inséparable de la vérité, a toute sa force, parce que ses principes sont au-dessus de la nature et de la raison. Pour toutes ces connaissances, il est évident qu'il faut nécessairement recourir aux livres, « puisque tout ce que l'on en peut savoir y est contenu ». Ne nous arrêtons pas à discuter cette condamnation trop absolue des sciences historiques, où il ne voit que des sciences de fait, dont il ne soupçonne pas la haute philosophie, dont il ne devine pas l'avenir sans cesse élargi. C'est la vérité aussi que ces sciences poursuivent; mais Pascal n'estimait que celles qui de son temps recherchaient et atteignaient la vérité absolue. Aussi, dès qu'il arrive aux sciences du second ordre, qui sont à ses yeux, on le sent, de la première importance, le ton s'élève : « Il n'en est pas de même des sujets qui tombent sous le sens ou sous le raisonnement : l'autorité y est inutile; la raison seule a lieu d'en connaître. » Ces connaissances, au premier rang desquelles figurent la géométrie et l'arithmétique, doivent être augmentées pour devenir parfaites. « Les anciens les ont trouvées seulement ébauchées par ceux qui les ont précédés; et nous les laisserons à ceux qui viendront après nous en un état plus accompli que nous ne les avons reçues. » Il faut donc « plaindre l'aveuglement de ceux qui apportent la seule autorité pour preuve dans les matières physiques, au lieu du raisonnement ou des expériences », et avoir horreur de la malice des autres, qui emploient le raisonnement seul dans la théologie, au lieu de l'autorité de l'Écriture et des Pères.

Après avoir ainsi délimité avec soin le domaine de la foi et celui de la raison, libre de toute préoccupation religieuse, Pascal parle en vrai philosophe, en penseur indépendant, de ce respect superstitieux qui s'attache à la tradition et l'érige en dogme imprescriptible.

Partageons avec plus de justice notre crédulité et notre défiance, et bornons ce respect que nous avons pour les anciens. Comme la raison le fait naître, elle doit aussi le mesurer; et considérons que, s'ils fussent demeurés dans

cette retenue de n'oser rien ajouter aux connaissances qu'ils avaient reçues, ou que ceux de leur temps eussent fait la même difficulté de recevoir les nouveautés qu'ils leur offraient, ils se seraient privés eux-mêmes et leur postérité du fruit de leurs inventions. Comme ils ne se sont servis de celles qui leur avaient été laissées que comme de moyens pour en avoir de nouvelles, et que cette heureuse hardiesse leur avait ouvert le chemin aux grandes choses, nous devons prendre celles qu'ils nous ont acquises de la même sorte, et à leur exemple en faire les moyens et non plus la fin de notre étude, et ainsi tâcher de les surpasser en les imitant. Car qu'y a-t-il de plus injuste que de traiter nos anciens avec plus de retenue qu'ils n'ont fait ceux qui les ont précédés, et d'avoir pour eux ce respect inviolable qu'ils n'ont mérité de nous que parce qu'ils n'en ont pas eu un pareil pour ceux qui ont eu sur eux le même avantage ?... C'est de cette façon que l'on peut aujourd'hui prendre d'autres sentiments et de nouvelles opinions sans mépris et sans ingratitude, puisque les premières connaissances qu'ils nous ont données ont servi de degrés aux nôtres, et que dans ces avantages nous leur sommes redevables de l'ascendant que nous avons sur eux ; parce que, s'étant élevés à un certain degré où ils nous ont portés, le moindre effort nous fait monter plus haut, et avec moins de peine et moins de gloire nous nous trouvons au-dessus d'eux. C'est de là que nous pouvons découvrir des choses qu'il leur était impossible d'apercevoir. Notre vue a plus d'étendue, et, quoiqu'ils connussent aussi bien que nous tout ce qu'ils pouvaient remarquer de la nature, ils n'en connaissaient pas tant néanmoins, et nous voyons plus qu'eux.

Toute la question qui fait le fond de la querelle des anciens et des modernes est posée d'avance, et d'avance résolue, dans cette page admirable de ferme bon sens et d'équité supérieure, où la fierté n'est pas arrogance, où l'indépendance n'est pas révolte. Qu'on fasse un crime aux modernes de contredire les sentiments des anciens, et un attentat d'y ajouter; qu'on mette ainsi en parallèle la raison de l'homme avec l'instinct des animaux, voilà ce qui indigne Pascal. L'homme, « qui n'est produit que pour l'infinité,... s'instruit sans cesse dans son progrès,... *de sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement.* D'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes ; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse, dans cet homme universel, ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés? Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement ; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, *c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres.* » Bacon avait déjà dit : « C'est nous qui sommes les anciens ! » Perrault, Fonte-

nelle, la Motte, le rediront sous toutes les formes, mais avec une autorité affaiblie et une moindre largeur de vue.

Affirmer que « la vérité doit toujours avoir l'avantage, quoique nouvellement découverte, puisqu'elle est toujours plus ancienne que toutes opinions qu'on en a eues », c'est être cartésien, ce semble. On sait quelle influence exerça l'esprit de Descartes sur l'esprit de Port-Royal. Lui-même, Pascal ne pouvait rester insensible à la nouveauté et à la rigueur de cette méthode, lui qui ne se rendait, dit sa sœur, qu'à ce qui lui paraissait vrai évidemment. « Descartes, que vous estimez tant,... » lui écrivait le chevalier de Méré. L'amour-propre du jeune Pascal avait pourtant été froissé, dit-on, de l'indifférence assez dédaigneuse avec laquelle Descartes avait accueilli ses précoces essais, et sur le terrain même de ses découvertes scientifiques tous deux se rencontrèrent en rivaux ; car on voit, par la correspondance de Descartes, qu'il avait deviné la théorie de la pesanteur de l'air avant les expériences de Pascal, naguère partisan des idées anciennes sur le vide. Au fond, il ne pouvait y avoir que des ressemblances passagères et superficielles entre deux hommes qui cherchaient le vrai de façon si différente, entre celui qui n'estime pas (il le dira dans les *Pensées*) « que toute la philosophie vaille une heure de peine », et celui qui s'écriait, dans l'orgueil de sa raison : « Avec de la matière et du mouvement je referais le monde. » Lorsque, plus tard, il se proposait d'écrire « contre ceux qui approfondissent trop les sciences », il nommait expressément Descartes.

Toute la méthode et l'entreprise de Pascal est une protestation contre ce rationalisme essentiellement indépendant et spéculatif. En général, il parle très peu de Descartes ; mais il y pensait beaucoup. Il disait de lui, comme on sait : « Je ne puis pardonner à Descartes : il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, se passer de Dieu, mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement ; après cela, il n'a plus que faire de Dieu. » Ce qu'il disait là de la physique de Descartes, il devait le dire également, avec quelque modification dans les termes, pour sa métaphysique : il ne devait pas pouvoir lui *pardonner* cette raison, ainsi souverainement posée dans un isolement, dans un dépouillement d'ailleurs impossible... Pour lui, il ne se crée pas un homme-esprit, un homme métaphysique et abstrait ; il veut s'en tenir à l'homme réel, à ce que lui-même était et à ce que nous sommes [1].

Le Dieu sensible au cœur de Pascal ne ressemble guère au Dieu conçu par la pure raison de Descartes, pas plus que l'éloquence enflammée des *Pensées* ne ressemble à l'éloquence

1. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, III, 21.

sereine du *Discours de la méthode*. Ne faisons donc pas de Pascal un disciple de Descartes : en vingt endroits, remarque M. Brunetière, directement ou obliquement, c'est Descartes qu'il vise. Mais il a pu l'être passagèrement, dans un élan d'espoir et de confiance en la raison. Ici même il ne l'est pas au fond; voyez sur quel ton il parle de l'autorité infaillible de la théologie. En y regardant de près, on verrait que cette profession de foi rationaliste n'est pas en contradiction absolue avec l'esprit des *Pensées*. En tout cas, on y devinerait le futur auteur des *Provinciales* à certains traits décochés en passant contre les casuistes « qui emploient le raisonnement seul dans la théologie, au lieu de l'autorité de l'Écriture et des Pères ».

IV

La période dite de la « crise ». — Le « Discours sur les passions de l'amour ». — La conversion définitive.

On a éprouvé le besoin de dramatiser une vie assez tragique par elle-même. Cette vie ne fut qu'une longue crise; on y a découvert et isolé une crise particulière. A la vérité, si l'on sait quand finit la crise (1654), on sait avec moins de précision quand elle commence. Mme Périer ne donne que des indications très vagues et très courtes. Les médecins, suivant elle, conseillèrent à Pascal de chercher autant qu'il pourrait les occasions de se divertir : « Mon frère eut de la peine à se rendre à ce conseil, parce qu'il y voyait du danger; mais enfin il le suivit, croyant être obligé de faire tout ce qui lui serait possible pour remettre sa santé, et il s'imagina que les divertissements honnêtes ne pourraient pas lui nuire; *et ainsi il se mit dans le monde.* » Marguerite Périer, nièce et filleule de Pascal, précise davantage. Elle indique l'année 1648 comme le point de départ de cette existence relativement mondaine, qui le fut avec plus d'abandon à partir de 1651, quand Pascal fut maître de ses biens après la mort de son père; mais 1648 et 1651 sont précisément les dates de la sombre *Prière* et de la *Lettre* austèrement théologique que nous avons analysées. La « crise » n'a donc rien encore de fort inquiétant pour le salut de son âme, de cette âme dont Jacqueline Pascal, devenue religieuse à Port-Royal, dira un peu plus tard qu'il faudrait un miracle pour la sauver.

Il reste acquis, semble-t-il, qu'un peu après 1651, mais peu à peu, sans brusque coup de théâtre, Pascal « se mit dans le monde », pour parler comme Mme Périer; ou, pour parler comme sa fille Marguerite, « après s'y être un peu enfoncé, prit la résolution de suivre le train commun du monde, c'est-à-dire de prendre une charge et de se marier ». Fléchier, dans ses *Mémoires*, parle d'une belle savante d'Auvergne, la Sapho du pays, aimée par tout ce qu'il y avait de beaux exprits, et près de qui Pascal était « continuellement ». Mais Pascal lui-même a été discret, et nos contemporains, en l'absence de tout renseignement précis, ont été réduits à imaginer un roman de passion dont ils le font le héros malgré lui. Ils nous le montrent fréquentant les hôtels d'Albret et de Richelieu, ces hôtels de Rambouillet de l'époque, inspirant à Mmes de la Fayette et de Sévigné la solide estime qu'elles lui gardèrent, recherchant la société des épicuriens élégants, comme le chevalier de Méré, des grands seigneurs, comme le duc de Roannez dont il connaît et aime la sœur. De cet amour rien n'a jamais transpiré. N'importe! on veut non seulement qu'il ait existé, mais qu'il ait été profond, car un sentiment l'est d'autant plus qu'il reste plus silencieux.

On ne remarque pas assez que le duc de Roannez était un fervent janséniste, et que c'est le jansénisme, non l'amour du monde et des plaisirs, qui était le trait d'union entre Pascal et lui. Nous avons des lettres de Pascal à Charlotte de Roannez, plus tard duchesse de la Feuillade, postérieures, il est vrai, à cette époque, et ce sont des lettres de direction (1656). Touchée de la grâce par une révélation soudaine suivie d'une crise de larmes, Mlle de Roannez hésitait encore à quitter sa mère pour se jeter à Port-Royal. Pascal la conjure d'abandonner les plaisirs du monde pour d'autres plus grands, et d'embrasser résolument la croix de Jésus-Christ. Eh quoi! elle ne brûlerait pas de conquérir la gloire des élus! elle laisserait prendre à d'autres la couronne que Dieu lui offre! Pascal ne peut souffrir cette pensée; il en ressent un véritable « effroi »; il supplie Dieu de ne pas abandonner les faibles créatures qu'il s'est acquises. Sans doute, pour s'arracher aux siens et se donner tout entière à Dieu, elle devra surmonter bien des embarras, bien des chagrins même : qu'elle ne s'inquiète pas de ces misères : « Je ne sais ce que c'est que ce commencement de douleur dont vous parlez; mais je sais qu'il faut qu'il en vienne. » Voilà le ton général de cette correspondance. Voilà

la seule occasion — et combien peu profane ! — où nous surprenions Pascal en face de M[lle] de Roannez. On cherche en vain dans toute cette correspondance un mot qui laisse entrevoir l'intérieur d'une âme troublée, un accent personnellement ému. Pascal dit, il est vrai : « Je ne sais pourquoi vous vous plaignez de ce que je n'avais rien écrit pour vous. Je ne vous sépare point tous deux, et je songe sans cesse à l'un et à l'autre. » Mais par cela même qu'il unit dans sa pensée la sœur et le frère, on voit que la seule passion qui l'anime est celle du prosélytisme janséniste.

Mais le *Discours sur les passions de l'amour* ne serait-il pas une confidence indirecte ? Cousin a retrouvé et publié ce discours fameux, qu'il n'hésite pas à attribuer à Pascal. Il est certain que plus d'un passage y rappelle, au moins dans la forme, la manière de Pascal et son style difficilement imitable.

L'homme est né pour penser ; aussi n'est-il pas un moment sans le faire ; mais les pensées pures, qui le rendraient heureux s'il pouvait toujours les soutenir, le fatiguent et l'abattent. C'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder ; il lui faut du remuement et de l'action, c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'il soit quelquefois agité des passions, dont il sent dans son cœur des sources si vives et si profondes...

Le plaisir d'aimer sans l'oser dire a ses peines, mais aussi il a ses douceurs. Dans quel transport n'est-on point de former toutes ses actions dans la vue de plaire à une personne que l'on estime infiniment ? L'on s'étudie tous les jours pour trouver les moyens de se découvrir, et l'on y emploie autant de temps que si l'on devait entretenir celle que l'on aime. Les yeux s'allument et s'éteignent dans un même moment ; et quoique l'on ne voie pas manifestement que celle qui cause tout ce désordre y prenne garde, l'on a néanmoins la satisfaction de sentir tous ces remuements pour une personne qui le mérite si bien. L'on voudrait avoir cent langues pour le faire connaître ; car comme l'on ne peut pas se servir de la parole, l'on est obligé de se réduire à l'éloquence d'action...

Les âmes propres à l'amour demandent une vie d'action qui éclate en événements nouveaux. Comme le dedans est mouvement, il faut aussi que le dehors le soit, et cette manière de vivre est un merveilleux acheminement à la passion. C'est de là que ceux de la cour sont mieux reçus dans l'amour que ceux de la ville, parce que les uns sont tout de feu, et que les autres mènent une vie dont l'uniformité n'a rien qui frappe : la vie de tempête surprend, frappe et pénètre. Il semble que l'on ait toute une autre âme quand on aime que quand on n'aime pas : on s'élève par cette passion, et on devient toute grandeur...

Les grandes âmes ne sont pas celles qui aiment le plus souvent ; c'est d'un amour violent que je parle : il faut une inondation de passion pour les ébranler et pour les remplir. Mais quand elles commencent à aimer, elles aiment beaucoup mieux.

Les idées, les expressions même familières à Pascal se retrouvent à chaque pas : par exemple la célèbre distinction entre

l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. C'est cela même qui peut mettre en défiance. « Quel que soit le véritable auteur, dit M. Bertrand, quelques pages sont dignes de Pascal ; quelques autres, moins heureusement rencontrées, font songer à une imitation[1]. » Il faut bien le dire, en effet, il y a dans ce discours une certaine confusion, quelque subtilité, çà et là même, comme l'a remarqué M. Havet, quelque préciosité. Assurément M. Albert n'a pas tort de juger que ce morceau rappelle fort peu dans son ensemble la sentimentalité banale de l'hôtel de Rambouillet, qu'on y découvrirait plutôt une lointaine analogie avec la *Théorie des passions* de Descartes, avec cette différence toutefois que Descartes se borne à un inventaire des phénomènes psychologiques, tandis que Pascal pénètre dans l'âme même, la surprend et la montre dans ses troubles les plus secrets. Il est vrai pourtant que toute trace du raffinement précieux n'a pas disparu de ces pages si vives d'accent et si vraies par ailleurs. C'est ainsi que l'auteur écrira : « L'amour n'a point d'âge ; il est toujours naissant. Les poètes nous l'ont dit : c'est pour cela qu'ils nous le représentent comme un enfant... Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent le plaisir. » Nous ne sommes pas si éloignés ici du pays de Tendre. D'autres passages semblent assez peu en harmonie avec les sentiments habituels de Pascal : « Les passions qui sont les plus convenables à l'homme et qui en renferment beaucoup d'autres sont l'amour et l'ambition. Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et finit par l'ambition ! Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là. » En revanche, l'idée générale d'où Pascal considère la passion, ses caractères et ses effets, est d'une hauteur toute platonicienne : l'amour, « attachement de pensée », remplit toute la capacité de l'âme et l'agrandit, car dans une grande âme tout est grand. Si donc l'auteur du *Discours* n'était point Pascal, il faudrait admettre qu'il a existé au XVII[e] siècle un écrivain assez original pour imiter Pascal au point de nous faire illusion, et assez modeste pour nous dérober son nom.

Nous savons, du moins, avec précision quand prit fin cette crise dont on a exagéré et dont Pascal lui-même s'est exagéré la profondeur : l'écrit qu'après sa mort on trouva cousu dans son habit indique la date du 23 novembre 1654. C'est une prière

1. Par exemple : « A mesure que l'on a plus d'esprit, l'on trouve plus de beautés roiginales. »

ardente, entrecoupée, étrange souvenir d'une nuit de révélation et d'illumination : « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob. — Non des philosophes et des savants. — Certitude, certitude. Sentiment. Joie. Paix. —... Joie, joie, pleurs de joie. —... Renonciation totale et douce. — Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur. » Cette effusion mystique, qui nous étonne encore plus qu'elle ne nous touche, a sa contre-partie à la fois et sa confirmation dans le fragment intitulé *la Conversion du pécheur,* et qui est de la même époque. L'état d'âme qui se trahit ailleurs par des cris d'angoisse, quand Pascal cherche le repos, et des élans de joie reconnaissante et débordante quand il l'a trouvé, il l'explique ici et l'analyse en philosophe qui raisonne, en géomètre qui démontre. L'âme que Dieu veut toucher n'atteint point du premier coup à la sérénité dans la certitude.

Cette nouvelle lumière lui donne de la crainte, et lui apporte un trouble qui traverse le repos qu'elle trouvait dans les choses qui faisaient ses délices. Elle ne peut plus goûter avec tranquillité les choses qui la charmaient. Un scrupule continuel la combat dans cette jouissance, et cette vue intérieure ne lui fait plus trouver cette douceur accoutumée parmi les choses où elle s'abandonnait avec une pleine effusion de cœur. Mais elle trouve encore plus d'amertume dans les exercices de piété que dans les vanités du monde. D'autre part, la présence des objets visibles la touche plus que la présence des invisibles, et de l'autre la solidité des invisibles la touche plus que la vanité des visibles. Et ainsi la présence des uns et la solidité des autres disputent son affection, et la vanité des uns et l'absence des autres excitent son aversion ; de sorte qu'il naît en elle un désordre et une confusion...

C'est lentement que l'homme déjà touché par la grâce, mais non encore affermi dans sa foi, arrive « à considérer comme un néant tout ce qui doit retourner dans le néant, le ciel, la terre, son esprit, son corps, *ses parents, ses amis,* ses ennemis », c'est-à-dire à faire abdication de sa personnalité, de ses affections les plus chères ; peu à peu il s'élève au-dessus du commun des hommes, condamne leur conduite, déteste leurs maximes, pleure leur aveuglement, se porte à la recherche du souverain bien, montant toujours plus haut, ne s'arrêtant même pas au ciel, pas même aux anges, ne se reposant enfin qu'aux pieds du trône de Dieu, et là s'anéantissant, s'abîmant dans une adoration silencieuse. Curieux par le mélange d'un jansénisme austère, souvent étroit, et d'un mysticisme passionné, d'une foi qui raisonne et d'une foi qui s'enthousiasme, ce fragment caractérise à merveille les tumultueuses agitations et contradictions d'une âme qu'éclairent d'une lumière toute sem-

blable les aveux faits par Pascal à sa sœur Jacqueline en septembre 1654 : d'un côté il se déclarait « fort attaché » aux joies du monde ; de l'autre les folies du monde lui semblaient haïssables, et sa conscience, par de continuels reproches, l'excitait à les fuir; retenu d'un côté, poussé de l'autre, il était « dans un grand abandonnement du côté de Dieu. » Cette lettre de Jacqueline Pascal à sa sœur Mme Périer (25 janvier 1655) semble n'être que le résumé de la *Conversion du pécheur*.

Il est probable que les conseils de Jacqueline eurent quelque influence sur cette conversion définitive. Il est possible aussi que l'accident du pont de Neuilly n'y ait pas été étranger : pendant une promenade que Pascal faisait dans un carrosse traîné par quatre ou six chevaux, « les deux chevaux de volée prirent le frein aux dents à l'endroit du pont où il n'y avait pas de garde-fous, et s'étant précipités dans l'eau, les lesses qui les attachaient au train de derrière se rompirent, en sorte que le carrosse demeura sur le bord du précipice [1]. » Mais nous n'avons sur cet accident que des données incertaines, et il est évident que, s'il fut l'occasion, il ne fut pas la cause déterminante d'une résolution que tout depuis longtemps faisait prévoir.

Est-il besoin de se demander ce qui le ramena brusquement à de plus hautes pensées, à la grande et unique affaire de sa vie? Est-ce un accident auquel il échappa par une sorte de miracle? Est-ce dans une nuit d'extase dont il écrivit et conserva toujours, cousu dans son habit, le singulier témoignage? Est-ce enfin la pieuse influence et l'exhortation de cette même sœur, qu'il avait lui-même poussée hors du monde et enflammée de l'amour divin? Ce fut tout cela peut-être, mais ce fut avant tout l'irrésistible mouvement de son propre cœur, l'obsession du grand problème de la vie future, l'impossibilité de s'en divertir par les objets ordinaires de l'activité ou de la frivolité humaine, l'irrémédiable dégoût de tout ce qui n'était pas Dieu. Il abandonne donc tout ce qui n'est pas lui et va le chercher dans la retraite[2].

Il n'a que trente et un ans lorsqu'il consomme cette immolation et se réfugie à Port-Royal.

1. *Lettres, opuscules,* etc. des Pères de l'Oratoire de Clermont, cités par M. Havet. L'abbé Boileau assure, dans ses *Lettres,* qu'après cet accident Pascal voyait toujours un abîme ouvert à son côté gauche. Mais ce témoignage isolé n'est peut-être pas suffisant.

2. Prévost-Paradol, *Études sur les moralistes français.*

V

La période des « Provinciales ». — L' « Esprit géométrique ». —La « Comparaison des chrétiens ».

Toutefois Pascal n'est pas encore pleinement le Pascal des *Pensées*, bien que l'*Entretien de Pascal avec M. de Saci*, qu'on ne sépare guère des *Pensées,* ait été rédigé très peu de temps après sa conversion. Les deux fragments compris sous le titre *De l'esprit géométrique* ont dû être écrits un an après ce même événement, vers 1655. Ils sont d'un croyant, mais d'un croyant qui n'a pas encore sacrifié le goût de la science aux habitudes d'une piété exclusive. Le premier traite « de la méthode des démonstrations géométriques, c'est-à-dire méthodiques et parfaites »; le second est intitulé d'ordinaire *De l'art de persuader*. On n'approfondira pas ici ces opuscules, dont le caractère est surtout philosophique et scientifique, et que M. Havet fait suivre d'une critique très judicieuse. L'objet en est exposé très nettement par Pascal dès le début :

On peut avoir trois principaux objets dans l'étude de la vérité : l'un, de la découvrir quand on la cherche ; l'autre, de la démontrer quand on la possède; le dernier, de la discerner d'avec le faux quand on l'examine. Je ne parle point du premier; je traite particulièrement du second, et il enferme le troisième. Car, si l'on sait la méthode de prouver la vérité, on aura en même temps celle de la discerner, puisqu'en examinant si la preuve qu'on en donne est conforme aux règles, on connaît si elle est exactement démontrée... Je veux donc faire entendre ce que c'est que démonstration par l'exemple de celles de géométrie, qui est presque la seule des sciences humaines qui en produise d'infaillibles.

La méthode de la géométrie n'est pas sans doute la méthode supérieure et idéale, qui consisterait à tout définir et à tout prouver. « Certainement cette méthode serait belle; mais elle est absolument impossible... Les hommes sont dans une impuissance naturelle et immuable de traiter quelque science que ce soit dans un ordre absolument accompli. Mais il ne s'ensuit pas de là qu'on doive abandonner toute sorte d'ordre. » Inférieur à cet ordre parfait, l'ordre de la géométrie est le plus parfait entre les hommes : s'il ne définit point et ne démontre point les choses claires et entendues de tous les hommes, il définit et démontre toutes les autres. En mettant en lumière la nécessité de définir tout ce qui n'est pas évident par soi-même, Pascal

ne nous laisse pas ignorer le but que poursuit son intelligence rigoureuse, avide de clarté, affamée de certitude : « Il me semble, par l'expérience que j'ai de la confusion des disputes, qu'on ne peut trop entrer dans *cet esprit de netteté pour lequel je fais tout ce traité, plus que pour le sujet que j'y traite.* » Au fond, en effet, ce premier fragment n'est qu'une apologie raisonnée de la géométrie, « cette admirable science » qui ne s'attache qu'aux choses les plus simples, qui nous propose « non pas à concevoir, mais à admirer » ces deux merveilleuses infinités, l'infinité de grandeur et l'infinité de petitesse.

Ceux qui verront clairement ces vérités pourront admirer la grandeur et la puissance de la nature dans cette double infinité qui nous environne de toutes parts, et apprendre par cette considération merveilleuse à se connaître eux-mêmes, en se regardant placés entre une infinité et un néant d'étendue, entre une infinité et un néant de nombre, entre une infinité et un néant de mouvement, entre une infinité et un néant de temps. Sur quoi on peut apprendre à s'estimer à son juste prix, et former des réflexions qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même.

Cette conclusion est du janséniste plus que du savant, et l'on croirait déjà lire une page des *Pensées*. Il est remarquable, en effet, que cet éloge de la méthode géométrique, c'est-à-dire de la raison, se tourne parfois en réquisitoire contre l'esprit humain, impuissant à connaître le vrai : « C'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement; et de là vient qu'il est disposé à nier tout ce qui lui est incompréhensible; au lieu qu'en effet il ne connaît naturellement que le mensonge... » Au fond, comme le remarque M. Havet, la « pensée de derrière » qui domine le second fragment, sur l'*Art de persuader,* c'est encore la condamnation de la nature humaine, de la passion, de la sensibilité, traitée injustement de volupté et de caprice. A côté de principes d'un ferme rationalisme, comme celui-ci : « On ne devrait jamais consentir qu'aux vérités démontrées, » on lit :

Je ne parle pas ici des vérités divines, que je n'aurais garde de faire tomber sous l'art de persuader, car elles sont infiniment au-dessus de la nature; Dieu seul peut les mettre dans l'âme, et par la manière qu'il lui plaît. Je sais qu'il a voulu qu'elles entrent du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur, *pour humilier cette superbe puissance du raisonnement,* qui prétend devoir être juge des choses que la volonté choisit, et pour guérir *cette volonté infirme, qui s'est toute corrompue par ses sales attachements.*

Ne parlant donc que des vérités de notre portée, Pascal essaye de montrer que l'esprit et le cœur sont comme les portes par

où elles sont reçues dans l'âme, mais que bien peu entrent par l'esprit, « de sorte que l'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison ». Il sacrifie l'art d'agréer (rhétorique) à la méthode de convaincre (géométrie), et ne veut donner des règles que de celle-ci. L'art de persuader n'est, pour lui, « que la conduite des preuves méthodiques parfaites », et il y distingue trois parties essentielles : définir les termes dont on doit se servir par des définitions claires; proposer des principes ou axiomes évidents pour prouver la chose dont il s'agit; substituer toujours mentalement dans la démonstration les définitions à la place des définis. Après avoir précisé les règles des définitions, des axiomes, des démonstrations, Pascal réfute les objections qu'on dirige contre cette méthode, et prouve « qu'il n'y a rien de si inconnu, rien de plus difficile à pratiquer, et rien de plus utile et de plus universel ». En passant, il rend un hommage un peu inattendu à Montaigne, « l'incomparable auteur de l'*Art de conférer*[1] », traité d'une tout autre manière dans l'*Entretien avec M. de Saci,* et à Descartes, dont le principe: « je pense, donc je suis », est peut-être dans saint Augustin, mais qui a su « apercevoir dans ce mot une suite admirable de conséquences ». Aux géomètres, qui seuls connaissent les règles de la démonstration véritable, il oppose les logiciens, qui prétendent démontrer aussi et n'y arrivent pas, mais, en revanche, « ont inventé des mots barbares, qui étonnent ceux qui les entendent... Ce n'est pas *barbara et baralipton* qui forment le raisonnement. Il ne faut pas guinder l'esprit... *Je hais ces mots d'enflure.* » Les véritables règles sont « simples, naïves, naturelles », car *la nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune.* Étrange fragment que celui qui s'ouvre par une profession de foi janséniste, et qui s'achève par des réminiscences de Montaigne!

On trouve moins de profondeur, mais une plus grande unité de ton, dans le court morceau intitulé *Comparaison des chrétiens des premiers temps avec ceux d'aujourd'hui.* C'est un parallèle trop juste, mais aussi trop amer, entre des âges bien différents, et Pascal semble se plaire à sonder la profondeur de l'abîme qui les sépare :

Dans les premiers temps, les chrétiens étaient parfaitement instruits dans tous les points nécessaires au salut; au lieu que l'on voit aujourd'hui une

1. *Essais,* III, 8.

ignorance si grossière qu'elle fait gémir tous ceux qui ont des sentiments de tendresse pour l'Église. On n'entrait alors dans l'Église qu'après de grands travaux et de longs désirs. On s'y trouve maintenant sans aucune peine, sans soin et sans travail. On n'y était reçu alors qu'après avoir abjuré sa vie passée, qu'après avoir renoncé au monde, à la chair et au diable. On y entre maintenant avant qu'on soit en état de faire aucune de ces choses. Enfin il fallait autrefois sortir du monde pour être reçu dans l'Église ; au lieu qu'on entre aujourd'hui dans l'Église au même temps que dans le monde.

C'est surtout ce mélange des choses de la religion et des choses du monde qui blesse Pascal. Autrefois, on concevait « une différence épouvantable » entre les maximes du christianisme et les plaisirs du monde ; aujourd'hui « on se trouve presque en même temps dans l'un et dans l'autre, et rien n'est plus ordinaire que de voir les vices du monde dans le cœur des chrétiens ». Le baptême ne semble plus un bienfait, n'étant plus, comme autrefois, souhaité ni demandé ; on ne se souvient pas même de l'avoir reçu, et, comme on a été fait chrétien sans avoir été instruit, on croit pouvoir demeurer chrétien sans se faire instruire.

Cette protestation mélancolique et impuissante contre la coupable frivolité du siècle est comme la préface de ces *Provinciales* où la dévotion facile et mondaine autorisée par les casuistes est si âprement fustigée. Mais l'histoire des *Provinciales* (1656-1657) sera faite ailleurs, et ailleurs aussi on dira comment, dans le miracle de la sainte Épine, Pascal vit une approbation directe donnée par le Ciel à son livre persécuté ; comment de ce miracle sortirent les *Pensées sur les miracles*, et des *Pensées sur les miracles* les *Pensées* proprement dites, si bien qu'entre les *Provinciales* et les *Pensées*, malgré les différences apparentes de l'esprit et de la manière, il n'y a pas solution de continuité.

VI

Les quatre dernières années. — Opuscules contemporains des « Pensées ». — Pascal ascète.

« Les quatre années que Dieu lui a données après, dit Mme Périer, n'ont été qu'une continuelle langueur. » L'histoire de cette dernière période est donc surtout l'histoire de ses souffrances ; elle est aussi l'histoire de ces *Pensées*, dont on n'a pas à parler ici, et que, dans les intervalles de ses souffrances,

Pascal jetait fiévreusement sur le papier, sans ordre, quelquefois même sans se soucier de les rendre intelligibles à d'autres qu'à lui. On ne lit pas sans une pitié mêlée de quelque étonnement les détails que sa sœur nous donne non seulement sur le mal cruel dont il était torturé presque sans relâche, mais sur l'art vraiment ingénieux qu'il déployait pour accroître encore et raffiner la douleur.

Durant cette maladie il ne s'est jamais détourné de ces vues, ayant toujours dans l'esprit ces deux grandes maximes, de renoncer à tout plaisir et à toute superfluité. Il les pratiquait dans le plus fort de son mal avec une vigilance continuelle sur ses sens, leur refusant absolument tout ce qui leur était agréable ; et quand la nécessité le contraignait à faire quelque chose qui pouvait lui donner quelque satisfaction, il avait une adresse merveilleuse pour en détourner son esprit, afin qu'il n'y prît point de part : par exemple, ses continuelles maladies l'obligeant de se nourrir délicatement, il avait un soin très grand de ne point goûter ce qu'il mangeait ; et nous avons pris garde que, quelque peine qu'on prît à lui chercher quelque viande agréable, à cause des dégoûts à quoi il était sujet, jamais il n'a dit : « Voilà qui est bon ; » et encore, lorsqu'on lui servait quelque chose de nouveau selon les saisons, si l'on lui demandait après le repas s'il l'avait trouvé bon, il disait simplement : « Il fallait m'en avertir devant, car je vous avoue que je n'y ai point pris garde. » Et lorsqu'il arrivait que quelqu'un admirait la bonté de quelque viande en sa présence, il ne le pouvait souffrir ; il appelait cela être sensuel, encore même que ce ne fût que des choses communes ; parce qu'il disait que c'était une marque qu'on mangeait pour contenter le goût, ce qui était toujours mal. Pour éviter d'y tomber, il n'a jamais voulu permettre qu'on lui fît aucune sauce ni ragoût, non pas même de l'orange et du verjus, ni rien de tout ce qui excite l'appétit, quoiqu'il aimât naturellement toutes ces choses.

Faut-il sourire des pratiques d'un tel ascétisme ? Faut-il admirer ou plaindre l'ascète qui, lorsqu'il craignait de se laisser aller à des pensées profanes, mettait à nu sur sa chair une ceinture de fer garnie de pointes, et, de temps en temps, « se donnait des coups de coude pour redoubler la violence des piqûres », se faisant ainsi souvenir de son devoir un moment perdu de vue ? On ne peut, du moins, que s'incliner devant la beauté sereine de sa mort :

M. le curé, entrant dans sa chambre avec le saint sacrement, lui cria : « Voici Celui que vous avez tant désiré. » Ces paroles achevèrent de le réveiller ; et comme M. le curé approcha pour lui donner la communion, il fit un effort, et il se leva seul à moitié pour le recevoir avec plus de respect ; et M. le curé l'ayant interrogé, suivant la coutume, sur les principaux mystères de la foi, il répondit distinctement : « Oui, Monsieur, je crois tout cela de tout mon cœur. » Ensuite il reçut le saint viatique et l'extrême-onction avec des sentimens si tendres, qu'il en versait des larmes. Il répondit à tout, remercia M. le curé ; et lorsqu'il le bénit avec le saint ciboire, il dit : « Que Dieu ne m'abandonne jamais ! » Ce qui fut comme ses dernières paroles ;

car, après avoir fait son action de grâces, un moment après ses convulsions le reprirent, qui ne le quittèrent plus, et qui ne lui laissèrent pas un instant de liberté d'esprit : elles durèrent jusqu'à sa mort, qui fut vingt-quatre heures après, le dix-neuvième d'août 1662, à une heure du matin, âgé de trente-neuf ans deux mois.

On a de cette dernière période si tourmentée deux opuscules principaux : *Trois Discours sur la condition des grands*, et le *Mystère de Jésus*. Mais les trois discours, que Nicole a rédigés de mémoire neuf ou dix ans après les avoir entendus, sont de cet estimable moraliste plus que de Pascal. A la vérité, Nicole atteste que si ce ne sont ses propres paroles, ce sont au moins ses pensées et ses sentiments, car « tout ce qu'il disait faisait une impression si vive sur l'esprit, qu'il n'était pas possible de l'oublier ». Il faut avouer, en tout cas, que le ton en est étrangement âpre et hardi. A un enfant de condition (probablement le futur duc de Chevreuse, fils aîné du duc de Luynes) dont on l'a fait momentanément le maître et le directeur, il démontre, avec une rigueur toute mathématique, mais un peu brutale, qu'il n'a aucun droit par lui-même et par sa nature à la noblesse et à la richesse dont il jouit.

Vous tenez, dites-vous, vos richesses de vos ancêtres ; mais n'est-ce pas par mille hasards que vos ancêtres les ont acquises et qu'ils les ont conservées ? Mille autres, aussi habiles qu'eux, ou n'en ont pu acquérir, ou les ont perdues après les avoir acquises. Vous imaginez-vous aussi que ce soit par quelque voie naturelle que ces biens ont passé de vos ancêtres à vous ? Cela n'est pas véritable. Cet ordre n'est fondé que sur la seule volonté des législateurs qui ont pu avoir de bonnes raisons, mais dont aucune n'est prise d'un droit naturel que vous ayez sur ces choses. S'il leur avait plu d'ordonner que ces biens, après avoir été possédés par les pères durant leur vie, retourneraient à la république après leur mort, vous n'auriez aucun sujet de vous en plaindre...

Votre âme et votre corps sont d'eux-mêmes indifférents à l'état de batelier ou à celui de duc.

Voilà qui va fort loin, plus loin peut-être que ne le voyait Nicole. Insistant un peu rudement sur cette leçon d'égalité, Pascal continue à prouver au jeune duc qu'il n'a rien naturellement au-dessus des autres hommes, car sa grandeur n'est pas une grandeur naturelle, mais une grandeur d'établissement, à laquelle on doit des respects d'établissement, c'est-à-dire certaines cérémonies extérieures, non des respects naturels.

Mais pour les respects naturels qui consistent dans l'estime, nous ne les devons qu'aux grandeurs naturelles ; et nous devons au contraire le mépris et l'aversion aux qualités contraires à ces grandeurs naturelles. Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime ; mais il est néces-

saire que je vous salue. Si vous êtes duc et honnête homme, je rendrai ce que je dois à l'une et à l'autre de ces qualités. Je ne vous refuserai point les cérémonies que mérite votre qualité de duc, ni l'estime que mérite celle d'honnête homme. Mais si vous étiez duc sans être honnête homme, je vous ferais encore justice; car en vous rendant les devoirs extérieurs que l'ordre des hommes a attachés à votre naissance, je ne manquerais pas d'avoir le mépris intérieur que mériterait la bassesse de votre esprit.

Corneille dans le *Menteur*, et Molière dans *Don Juan*, n'ont pas parlé plus fièrement de la noblesse. Mais que pensait l'aristocratique élève d'un tel enseignement? Nicole, qui publie ces discours dans son *Traité de l'éducation d'un prince* (1670), affirme qu'une des choses sur lesquelles Pascal avait le plus de vues, c'était l'instruction d'un prince chrétien. Il n'est pas interdit de se demander si quelques-unes des qualités pédagogiques n'auraient pas manqué à Pascal pour mener à bien une tâche si délicate.

Le *Mystère de Jésus* est souvent rattaché aux *Pensées*, dont il semble, en effet, le couronnement naturel et mystique.

Pascal médite sur l'agonie de Jésus-Christ, sur les tourments que cette âme parfaitement héroïque, et si ferme quand elle veut l'être, s'est infligés à elle-même au nom et à l'intention de tous les hommes : et ici, dans quelques versets de méditation et d'oraison tour à tour, Pascal pénètre dans le mystère de cette douleur, avec une passion, une tendresse, une piété, auxquelles nulle âme humaine ne peut demeurer insensible. Il suppose tout d'un coup un dialogue où le divin Agonisant prend la parole et s'adresse à son disciple en lui disant :

« Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. — Tu ne me chercherais pas, si tu ne me possédais; ne t'inquiète donc pas.

« Je pensais à toi dans mon agonie : j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.

« Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes ?... »

Il faut lire en entier et à sa place ce morceau. Jean-Jacques Rousseau n'aurait pu l'entendre, j'ose le croire, sans éclater en sanglots et, peut-être, tomber à genoux. C'est par de telle pages, brûlantes, passionnées, et où respire dans l'amour divin la charité humaine, que Pascal a prise sur nous aujourd'hui, plus qu'aucun apologiste de son temps. Il y a dans ce trouble, dans cette passion, dans cette ardeur, de quoi faire plus que de racheter ses duretés et ses outrances de doctrine.

Sainte-Beuve a raison; pourtant, même ici, les « outrances de doctrine » gâtent un peu ce qu'ont d'émouvant pour les incrédules eux-mêmes les effusions tendrement passionnées de cette piété. On y lit, par exemple : « Jésus s'arrache de ses disciples pour entrer dans l'agonie; il faut s'arracher de ses plus proches et des plus intimes pour l'imiter. » C'est ce que faisait Pascal, et ce qui nous rebute le plus dans sa dévotion exaltée. Les plus

chères affections de famille sont condamnées par lui et retranchées de cette âme plus haute qu'aimable. Tel jour, il attriste sa sœur Mme Périer par la sécheresse affectée de son accueil ; tel autre jour il la blâmait de pleurer son autre sœur, Jacqueline, morte dix mois avant lui. Pour lui, il se bornait à s'écrier, en apprenant cette mort : « Bienheureux ceux qui meurent, pourvu qu'ils meurent au Seigneur ! » — « C'est ainsi qu'il faisait voir qu'*il n'avait nulle attache pour ceux qu'il aimait.* Mais il n'en demeura pas là ; car non seulement il n'avait point d'attache pour les autres, mais il ne voulait point du tout que les autres en eussent pour lui... Je parle de ces amitiés les plus innocentes. » On ne considérait pas assez, selon lui, « qu'en fomentant et souffrant ces attachements, on occupait un cœur qui ne devait être qu'à Dieu seul ». Où Mme Périer admire, il nous est impossible d'admirer. La dévotion de Pascal est surhumaine et inhumaine. Elle exclut la douceur et la tolérance : Mme Périer parle de son esprit extrêmement vif et impatient ; Jacqueline Pascal, de son humeur bouillante. Il semblait, dit un contemporain cité par M. Havet, « que M. Pascal était toujours en colère, et qu'il voulait jurer ». Tout jeune encore il dénonçait à l'archevêque de Rouen le frère Saint-Ange, dont la doctrine philosophique lui semblait suspecte, et l'on sait quelle âpreté il apporta plus tard dans ses polémiques. Ce qu'il y a d'impérieux dans ce caractère et d'exclusif dans cette foi, découragerait parfois la sympathie de ceux qui aiment Pascal, s'ils n'aimaient surtout en lui sa sincérité profonde, son culte du vrai, sa soif d'infini. Ils ne s'arrêtent donc point aux formes souvent étranges[1] que prend l'ascétisme de Pascal. Sans doute, ils pourront penser ce que pense Cousin : « Peut-être est-il bon qu'il y ait de temps en temps quelques martyrs volontaires de cette espèce, pour faire paraître tout ce que l'âme humaine contient de force ; mais, hors de là, et considérée en elle-même, la dévotion de Pascal et de sa sœur Jacqueline est une frénésie. » Toutefois, leur conclusion sur une telle œuvre et sur un

1. Jacqueline Pascal elle-même plaisante son frère au sujet de son dédain excessif de la propreté : « On m'a congratulée sur la grande ferveur qui vous élève si fort au-dessus de toutes les manières communes, que vous mettez les balais au rang des meubles superflus. Il est nécessaire que vous soyez, au moins durant quelques mois, aussi propre que vous êtes sale, afin qu'on voie que vous réussissez aussi bien dans l'humble diligence et vigilance sur la personne qui vous sert, que dans l'humble négligence de ce qui vous touche. Et après cela il vous sera glorieux et édifiant aux autres de vous voir dans l'ordure, s'il est vrai toutefois que ce soit le plus parfait, dont je doute beaucoup, parce que saint Bernard n'était pas de ce sentiment.

tel homme ne sera pas aussi sèchement positive, et ils aimeront mieux dire, avec M. Havet, plus capable de sentir la vraie grandeur d'un Pascal : « Nous sommes en général, hommes d'aujourd'hui, dans notre façon d'entendre la vie, plus raisonnables que Pascal; mais si nous voulons pouvoir nous en vanter, il faut être en même temps comme lui purs, désintéressés, charitables. »

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES

Édition Havet (Delagrave), 4 vol. in-8°.

LIVRES

ALBERT (P.). — *La Littérature au dix-septième siècle;* 3e éd., in-12, 1878, Hachette; p. 176 à 199.

BERTRAND (Jos.). — *Blaise Pascal;* Calmann-Lévy, 1891, in-8°; p. 1 à 125, et 283 à 339.

BRUNETIÈRE. — *Études critiques;* Hachette, in-12; 1re, 3e et 4e séries.

— *Revue des Deux Mondes,* 15 août 1879, 1er octobre 1880, 1er septembre 1885, 15 novembre 1888.

CONDORCET. — *Éloge de Pascal.*

COUSIN. — *Jacqueline Pascal;* Didier, in-12, 1844.

— *Des Pensées de Pascal;* rapport à l'Académie; Ladrange, in-8°, 1843.

DESCHANEL. — *Romantisme des classiques;* 1re série, 1885, in-12; Calmann-Lévy; p. 396 à 402; 3e série, 1888, p. 77 à 103.

DROZ. — *Étude sur le scepticisme de Pascal;* Alcan, in-8°, 1886.

FAGUET. — *Les Grands Maitres du dix-septième siècle;* Lecène.

GAZIER. — *Roman de Pascal; Revue bleue* du 24 novembre 1877. *Cf.* dans les deux nos suivants les réponses de MM. Havet et Janet.

HAVET (E.). — Introductions aux éditions des *Provinciales* et des *Pensées;* Delagrave, in-8°.

KRANTZ. — *Essai sur l'esthétique de Descartes;* Germer-Baillière, in-8°; p. 118 à 124, 282 à 290.

MAZADE (DE). — *Revue des Deux Mondes;* 1er mars 1868.

MERLET. — *Études littéraires sur les classiques français;* Hachette, in-12, 1882, p. 119 à 166.

NISARD. — *Histoire de la littérature française;* Didot, 10e éd., 1883, in-12; t. II, p. 136 à 186.

NOURRISSON. - *Pascal physicien et philosophe;* Perrin, in-12, 1885.

PRÉVOST-PARADOL. — *Études sur les moralistes français;* Hachette, in-12, p. 81 à 137.

SAINTE-BEUVE. — *Port-Royal,* in-12; Hachette, t. II, l. III, ch. I, II, III, IV, V.

— *Portraits littéraires;* Garnier, in-12, t. III, p. 94, 95, 504 à 511.

— *Causeries du lundi;* Garnier, in-12, t. VI, p. 523 à 539.

SCHERER. — *Études sur la littérature contemporaine;* Calmann-Lévy, in-12, 1885; t. IX, p. 175 à 195.

Sully-Prudhomme. — *Revue des Deux Mondes,* 15 juillet et 15 oct. 1890.
Villemain. — *Discours et mélanges;* Didier, 1856, p. 138 à 159.
Vinet. — *Études sur Blaise Pascal;* 3e éd., chez Sandoz et Fischbacher, in-12 [1].

1. On consultera aussi utilement les éloges de Pascal par Bordas-Demoulin et Faugère, 1842, avec les discours prononcés par MM. Mézières et Janet lors de l'inauguration de la statue de Pascal à Clermont-Ferrand, le 4 septembre 1880.

JUGEMENTS

I

Je mets Pascal de moitié à tout ce qui est beau... Il est vrai que c'est une belle chose d'écrire comme lui : rien n'est si divin.

Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettres* du 23 septembre 1671
et du 24 avril 1689.

II

Je ne regrette point Pascal ; ses lumières étaient aussi étendues que sa société était triste : c'était de l'absinthe qu'il répandait dans ses communications, et je trouve que la religion et la vraie philosophie, qui apprécient tout, donnent, sinon de la gaieté, du moins de la sérénité.

MARQUISE DE CRÉQUI.

III

A peine a-t-il vécu : quel nom il a laissé !

LOUIS RACINE

IV

Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des « barres » et des « ronds », avait créé les mathématiques; qui, à seize, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité; qui, a dix-neuf, réduisit en machine une science qui réside tout entière dans l'entendement; qui, à vingt-trois ans, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des connaissances humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna ses pensées vers la religion; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue

que parlèrent Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie comme du raisonnement le plus fort; enfin qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut par abstraction un des plus hauts problèmes de géométrie, et jeta sur le papier des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme : cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal[1].

CHATEAUBRIAND, *Génie du christianisme.*

V

Pascal a le langage propre à la misanthropie chrétienne, misanthropie forte et douce. Comme peu ont ce sentiment, peu aussi ont eu ce style... Derrière la pensée de Pascal, on voit l'attitude de cet esprit fermé et exempt de toute passion. C'est là surtout ce qui le rend très imposant.

JOUBERT.

VI

Pascal est le premier homme de génie qui ait manié l'instrument créé par Descartes, et Pascal, c'est encore un philosophe et un géomètre. Loin donc de s'altérer entre ses mains, le caractère imprimé à la langue s'y fortifia. Cette régularité géométrique du *Discours de la méthode,* qui forme un si piquant contraste avec l'allure capricieuse de la phrase de Montaigne, devient en quelque sorte plus rigide sous le compas de Pascal. Descartes, qui invente et produit sans cesse, tout en écrivant avec soin, laisse encore échapper bien des négligences. Pascal n'a pas cette fécondité inépuisable; mais tout ce qui sort de sa main est exquis et achevé... Pascal est venu à cette heureuse époque de la littérature et de la langue où l'art se joignait à la nature dans une juste mesure pour produire des œuvres accomplies. Avant lui, et après lui, cette parfaite harmonie, qui dure si peu dans la vie littéraire d'un peuple, ou n'est pas encore ou bientôt n'est plus. Avant Pascal, dans Descartes même, la nature est puissante, mais l'art manque un peu; et quelque temps après Pascal, dès les premières années du XVIIIe siècle, l'art paraît

1. Il est à peine besoin de mettre le lecteur en garde contre ce qu'il y a d'un peu théâtral dans ce morceau, et aussi de discutable dans le jugement qui suit, où Joubert montre Pascal « exempt de toute passion ».

déjà trop... C'est par l'âme que Pascal est grand, et comme homme et comme écrivain ; le style qui réfléchit cette âme en a toutes les qualités, la finesse, l'amère ironie, l'ardente imagination, la raison austère, le trouble à la fois et la chaste discrétion : ce style est, comme cette âme, d'une beauté incomparable... Il n'a mis dans le monde aucun principe nouveau, mais tout ce qu'il a touché, il l'a porté d'abord à la suprême perfection. Il a plus de profondeur dans le sentiment que dans la pensée, plus de force que d'étendue. Ce qui le caractérise, c'est la rigueur, cette rigueur inflexible qui aspire en toute chose à la dernière précision, à la dernière évidence. De là ce style net et lumineux, ce trait ferme et arrêté, sur lequel se répand ensuite ou la grâce de l'esprit le plus aimable, ou la mélancolie sublime de cette âme que le monde lassa bien vite, et que le doute poursuivit jusque dans les bras de la foi.

V. Cousin, *Rapport à l'Académie française sur la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal;* 1842.

VII

Nulle part vous ne trouverez plus d'audace et de simplicité, plus de grandeur et de naturel, plus d'enthousiasme et de familiarité. Un écrivain célèbre a remarqué qu'il est peut-être le seul génie original que le goût n'ait presque jamais le droit de reprendre; on le conçoit, mais on n'y songe pas en le lisant.

Villemain, *Discours et mélanges*. Didier.

VIII

Pascal, jusque dans les joies de l'extase, ne peut se défendre d'un reste de tristesse et de sombre mélancolie : c'est par là surtout qu'il n'a ressemblé à personne et qu'il se prête si mal à l'imitation. Bossuet, par un merveilleux accord du bon sens et de l'enthousiasme, garde, au milieu des aspirations les plus hardies de sa pensée, une inaltérable sérénité : c'est qu'il a trouvé le calme avec la force dans le ferme attachement à la tradition qui le fait bientôt reconnaître par les contemporains eux-mêmes pour le continuateur naturel et le légitime héritier des Pères de l'Église. Pascal, plus sévère et plus pressant, pénètre au fond des cœurs pour y mettre et pour y laisser le

trouble. Bossuet a le don de rassurer ceux qu'il entraîne comme de gagner ceux qu'il maîtrise.

Gandar, *De la Prose française au milieu du dix-septième siècle.*

IX

Ce qui caractérise Pascal, c'est la réunion, dans les proportions les plus justes, de l'esprit de géométrie et de l'esprit de finesse. Ils peuvent sans trop de peine se réunir dans une intelligence ordinaire ; mais ce qui est rare, c'est que l'un des deux, porté au degré le plus élevé, ne nuise pas à l'autre et lui permette même de s'élever à une hauteur égale. Un esprit éminemment géométrique, et aussi fin qu'il est géométrique, voilà une apparition devant laquelle il vaut la peine de s'incliner. Pascal nous offre en sa personne ce beau phénomène.

Vinet, *Études sur Blaise Pascal.*

X

Pascal est à la fois plus violent que Bossuet et plus sympathique pour nous; il est plus notre contemporain par le sentiment. Le même jour où on a lu *Childe-Harold* ou *Hamlet*, *René* ou *Werther,* on lira Pascal, et il leur tiendra tête en nous, ou plutôt il nous fera comprendre et sentir un idéal moral et une beauté de cœur qui leur manque à tous, et qui, une fois entrevue, est un désespoir aussi.

Sainte-Beuve, *Lundis,* t. V ; Garnier.

XI

Géométrie et passion, voilà tout l'esprit de Pascal, voilà aussi toute son éloquence... Bossuet est comme un général qui déploie son armée dans la plaine pour une grande bataille : tout est mouvement, tout est bruit; Pascal livre un combat singulier, rapide et silencieux, mais furieux et terrible. Tous deux ont des attendrissements et des larmes, mais il semble que celles de Bossuet rafraîchissent le cœur, et que celles de Pascal le brûlent. La foule est plus aisément touchée par Bossuet, comme plus aisément convaincue; mais certaines âmes d'une trempe plus dure sont moins pénétrées par ses discours : ceux de Pas-

cal mordent sur les plus âpres. Bossuet enfin est toujours le maître de son pathétique comme de son argumentation : ce sont des forces dont son éloquence s'aide librement ; celle de Pascal semble quelquefois emportée invinciblement comme par un poids, et n'en est que plus irrésistible. Dans ces *Pensées,* qu'il jette sur le papier pour lui seul, et où la passion qui le possède s'épanche sans obstacle, elle lui fait rencontrer de temps en temps un sublime où Bossuet lui-même n'atteint pas. Ces fragments épars, espèces d'oracles de l'esprit qui s'agite en lui, sont quelquefois d'une beauté et d'une originalité de style incomparables, et il faut dire avec M. Sainte-Beuve : « Pascal, admirable écrivain quand il achève, est peut-être encore supérieur là où il fut interrompu. »

Ernest Havet, *Introduction des* Pensées, édit. Delagrave.

XII

Pascal, qui est à la fois un grand philosophe et un grand artiste, et aussi éloigné en philosophie du cartésianisme qu'en littérature du genre classique, a pensé tout le contraire (de ce qu'ont pensé Boileau et Descartes). Son génie si compréhensif, qui subissait l'attraction de l'inconnaissable, et qui aimait naturellement la sensation troublante de l'obscur, n'a pas pu accepter cette restriction du domaine de la philosophie et de l'art à celui de la raison clairvoyante. Il a voulu rendre une place au sentiment de l'inintelligible, à l'émotion devant l'obscur, qui sont de hautes situations morales, qu'on ne supprime pas à volonté de l'âme humaine, et avec lesquelles la philosophie et l'art doivent compter... Sans doute on pourrait dire qu'il a beaucoup emprunté à Descartes. Mais quelle révolte contre l'esprit général de la doctrine cartésienne ! Quel emploi tout contraire de la raison, quelle conception tout opposée des rapports de la philosophie et de la foi ! Pascal a été disciple de Descartes comme il a été disciple de Montaigne, pour les épuiser tous deux par son assimilation dévorante, arriver également au bout du scepticisme et du dogmatisme, ne se satisfaire ni de l'un ni de l'autre, en montrer le néant, et appeler la grâce. C'est donc contre Descartes qu'il a été cartésien, et il a tourné la doctrine du maître contre elle-même.

Krantz, *Essai sur l'esthétique de Descartes ;* Germer-Baillière.

NARRATIONS, LETTRES, PORTRAITS ET DIALOGUES

I

Faire le portrait de Blaise Pascal d'après ses écrits.

(Paris. — Baccalauréat.)

II

Lettre de Nicole à un ami de province sur la mort de Pascal.

(Marseille. — Baccalauréat de l'enseignement spécial, 1886.)

III

On sait que Richelieu accorda la grâce du père de Pascal à Jacqueline Pascal, dont la gentillesse et l'esprit l'avaient frappé. Le père, qui depuis sa disgrâce se cachait en Auvergne, vint à Paris remercier le cardinal. Il était accompagné de ses trois enfants, dont les deux autres, Gilberte et Blaise, étaient, dit-on, parfaitement beaux : Gilberte a dix-neuf ans déjà, Blaise n'en a que seize. Richelieu leur témoigne beaucoup d'amitié et dit même au père rassuré : « Je vous recommande ces enfants; j'en ferai un jour quelque chose de grand. »

IV

Pendant l'automne de 1647, Pascal, déjà tourmenté par la maladie, vint de Rouen à Paris, où il consulta les médecins, et vit Descartes, médecin d'ailleurs, lui aussi. Le P. Mersenne leur servit d'intermédiaire. Opposition des deux grands hommes; dialogue.

V

Raconter l'accident du pont de Neuilly (octobre ou novembre 1654). Pascal, dans un carrosse attelé de quatre chevaux,

suit la promenade, alors très fréquentée, de Neuilly. Arrivé au pont, qui manque de garde-fou, l'attelage s'emporte; les rênes et les traits se rompent; les deux premiers chevaux sont précipités dans la Seine. Depuis plus d'un an, comme le prouve une lettre de sa sœur Jacqueline, Pascal a « un grand mépris du monde et un dégoût insupportable de toutes les personnes qui en sont ». Cet accident frappe son imagination, et achève de faire de lui un janséniste.

VI

Le P. Bouhours avait été chargé par son ordre de demander la suppression des portraits d'Arnauld et de Pascal dans les *Hommes illustres* de Perrault. Après quelques hésitations, Perrault dut se résigner à ce sacrifice. On suppose que Boileau, ami du P. Bouhours, lui écrit pour lui reprocher doucement sa démarche.

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

De l'imagination dans le génie et dans le style de Pascal.

(Paris. — LEÇON D'AGRÉGATION, 1877.)

II

Recueillir dans Pascal (*Art de persuader* et *Pensées*) les principales règles applicables à la rhétorique, en les comparant à celles que donne Fénelon dans ses *Dialogues sur l'éloquence.*

(Paris. — LEÇON D'AGRÉGATION, 1862 et 1871.)

III

Expliquer ce que Vauvenargues a voulu faire entendre par cette phrase : « Si l'on pouvait mêler des talents si divers, peut-être qu'on voudrait penser comme Pascal, écrire comme Bossuet, parler comme Fénelon. »

(Paris. LICENCE ÈS LETTRES, avril 1879. — Besançon. LICENCE ÈS LETTRES, avril 1886. — Caen et Grenoble. — DEVOIR DE LICENCE.)

IV

Expliquer cette pensée de Pascal (*Esprit géométrique*) : « Les mêmes pensées poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur: infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées. »

(Paris. — DEVOIR DE LICENCE, nov. 1882.)

V

Expliquer ce mot d'Arnauld (*Logique de Port-Royal*, III, xx, 7) :

« Feu M. Pascal, qui savait autant de véritable rhétorique que personne en ait jamais su... »

(Paris. — Devoir de licence, mars 1883. — Fontenay-aux-Roses. — Devoir de seconde année.)

VI

Comparer Descartes et Pascal comme penseurs et comme écrivains.

(Aix. Devoir de licence, 1884. — Poitiers. Devoir de licence, octobre 1885.)

VII

Chercher et montrer dans quelle mesure on peut dire que Pascal s'est inspiré de Montaigne.

(Aix. — Devoir de licence, 1884.)

VIII

Examiner et expliquer le jugement que Pascal a porté sur la philosophie de Descartes.

(Besançon. — Devoir de licence, nov. 1891.)

IX

Exposer, juger et expliquer les idées de Pascal sur l'éloquence, la poésie et les arts.

(Besançon. — Devoir de licence, juillet 1881.)

X

Expliquer et apprécier ce mot de Voltaire : « Pascal est un homme très éloquent; mais c'est un mauvais maître d'éloquence. »

(Bordeaux. Devoir d'agrégation. — Nancy. Devoir de licence. — Fontenay-aux-Roses. Devoir de seconde année.)

XI

Les trois moralistes, la Rochefoucauld, Pascal, la Bruyère; leur but, leur dessein, leur style.

(Besançon. — Baccalauréat, juillet 1888.)

XII

Montrer les qualités que réunit, pour la première fois peut-être, la prose de Pascal.

(Sèvres. — Concours d'admission, 1890.)

XIII

Que savez-vous de Port-Royal? des hommes et des écrivains qui l'ont illustré?

(Poitiers. — Baccalauréat de l'enseignement spécial, 1889.)

XIV

Mme Périer, dans la *Vie* de son frère, dit que leur père, s'étant chargé de l'éducation de son fils, avait pour principale maxime de tenir toujours cet enfant au-dessus de son travail, c'est-à-dire de l'appliquer toujours à une étude un peu au-dessous de son intelligence. Que pensez-vous de ce précepte pédagogique?

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de littérature.)

XV

Il y a lieu de distinguer dans Pascal le savant, le chercheur, le philosophe et l'écrivain. Faire son portrait à ces divers points de vue.

(Bouches-du-Rhône. — Brevet supérieur. Aspirantes, oct. 1889.)

XVI

« Une femme d'esprit et de cœur que j'ai connue dans son

enfance avait toujours sur sa table la Fontaine, dont elle savait par cœur une foule de fables; Massillon, dont elle aurait pu réciter le *Petit Carême;* un volume de Bourdaloue et les *Pensées* de Pascal; toute cette forte et succulente littérature était devenue comme sa propre substance. » (M. Alfred Croiset.) Que pensez-vous de ces choix? Comment vous figurez-vous le caractère et l'esprit de cette dame?

(Loire-Inférieure. — Brevet supérieur. Aspirantes, 1892.)

XVII

« Rien ou presque rien de la langue de Pascal n'a vieilli : cela prouve sans doute un goût pur et sévère, mais trop sévère et trop exquis. Pascal, en épurant la langue, l'a, pour ainsi dire, passée à un tamis trop fin. Il n'a pas assez conservé de la substance de Montaigne. » (Marmontel.) Discuter ce jugement.

XVIII

Caractériser en Pascal l'alliance de l'esprit de géométrie et de l'esprit de finesse, qu'il a lui-même définis.

XIX

Comparer Nicole à Pascal et marquer avec précision par où celui-ci est très supérieur à tous les autres écrivains jansénistes, en se souvenant du mot de Sainte-Beuve (*Lundis*, t. XV, p. 132) : « Les écrivains de Port-Royal font une tribu distincte dans la littérature française et au cœur du grand siècle : Pascal seul a éclaté pour tous. »

XX

Que pensez-vous de ce mot de Pascal (*De l'esprit géométrique*) : « Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire » ?

XXI

Expliquez ce mot de Sainte-Beuve : « Pascal est le moins asiatique des écrivains. »

XXII

Comparer à Pascal Vauvenargues, dont l'auteur de *Port-Royal* a dit qu'il était un Pascal plus doux et plus optimiste.

XXIII

Marquer par où l'esprit de Pascal diffère de l'esprit classique tel que l'incarnent, au XVIIe siècle, les grands écrivains pour qui l'ordre, la clarté, la sérénité, la subordination de l'imagination à la raison, sont les conditions et les lois essentielles de la pensée et du style. En même temps, marquer par où il se rapproche des modernes, tout en restant un homme de son temps.

XXIV

Discuter ce jugement de V. Cousin : « Osons le dire : l'homme dans Pascal est profondément original; mais l'esprit créateur ne lui a point été donné. Il n'est pas de la famille de ces grandes intelligences dont les pensées composent l'histoire intellectuelle du genre humain. »

XXV

Expliquer et discuter peut-être ce mot de M. Nisard : « Pascal a le premier parlé dans notre pays le langage de la mélancolie. »

15532-7-18

Société anonyme d'imprimerie de Villefranche-de-Rouergue.

PROVINCIALES

(23 janv. 1656—24 mars 1657.)

I

La question de principe; jansénistes et jésuites; la Grâce efficace et la Grâce suffisante. — Thésée et Corneille molinistes.

Qu'est-ce que la Grâce? Un secours particulier, intérieur, surnaturel, un don fait par le Ciel à l'homme pour l'aider dans l'œuvre de la sanctification et du salut. Sans cette collaboration d'en haut, l'homme est incapable de vouloir et d'agir. Mais pourquoi est-elle nécessaire à l'homme? C'est que, victimes du péché originel, les fils d'Adam expient et expieront éternellement la faute de leur père. Avant la chute, l'homme se portait au bien par un élan tout spontané de sa nature encore innocente; après la chute, il a perdu son innocence et sa spontanéité premières, et sa volonté humiliée serait demeurée pour toujours impuissante, si le fils de Dieu n'était descendu sur la terre pour racheter de son sang la race coupable. Les dogmes de la chute et de la rédemption expliquent tout : c'est la chute qui asservit l'homme, c'est la rédemption qui l'affranchit. Dans quelle mesure? Portant encore la marque du péché originel, il ne saurait, livré à lui-même, ressaisir tout à fait l'énergie et la pureté de cœur que le péché originel a faussée ou profanée en lui; il faut que sa volonté soit mue par une volonté supérieure, qui le dirige sans l'anéantir. D'autre part, est-il possible qu'ainsi gouvernée elle reste libre? A concilier la Grâce divine, dont l'homme a besoin pour faire le bien, et le libre arbitre, sans lequel l'être humain n'est plus responsable de ses actes, les théologiens se sont épuisés pendant de longs siècles, les uns inclinant vers la Grâce et versant plus ou moins dans le fatalisme, les autres faisant une part plus large

à la liberté humaine, mais risquant de rendre la Grâce inutile, c'est-à-dire de ruiner le double dogme du péché originel et de la rédemption.

Les jansénistes étaient, moins peut-être que ne le disaient leurs adversaires, mais plus qu'ils ne le croyaient eux-mêmes, des fatalistes ; ils reprenaient en l'exagérant la doctrine de saint Augustin, ce grand défenseur de la Grâce contre l'hérésie de Pélage, moine anglo-breton du ve siècle, qui niait, sinon le péché originel, du moins la permanence de ses effets, la déchéance de la volonté chez toutes les générations des fils d'Adam, et, par suite, la nécessité d'un secours surnaturel pour la relever et la guider dans la voie du salut. Ils ne se réclamaient pas, sans doute, des hérésiarques Wiclef, Luther[1], Calvin, qui étaient de purs fatalistes, ni même de ce professeur de Louvain, Baïus, dont la doctrine, non moins hostile à la liberté humaine, fut condamnée par Urbain VIII peu d'années avant les *Provinciales ;* mais ils se proclamaient les disciples de Jansénius, évêque d'Ypres (1585-1638), dont le traité intitulé *Augustinus* avait été publié deux ans après sa mort (1640). Avant d'écrire ce gros ouvrage (mille pages à deux colonnes), Jansénius avait, dit-on, relu jusqu'à trente fois saint Augustin ; c'est dire à quel point il était pénétré de la doctrine augustinienne, et à quel point aussi il devait plaire par là à ceux qu'on appela dès lors les jansénistes, à cet Arnauld, par exemple, dont Boileau a dit :

> Plein du feu qu'en son cœur soufflait l'Esprit divin,
> Il terrassa Pélage, il foudroya Calvin.

C'est-à-dire : inspiré par la Grâce divine, il combattit à la fois et l'hérésie de ceux qui affranchissent de tout joug la liberté humaine, et l'hérésie de ceux qui l'annihilent. Cependant, et bien qu'il n'aboutisse pas absolument au fatalisme calviniste, le livre de Jansénius laisse bien peu de place au libre arbitre dans l'âme tyrannisée par deux forces contraires, la délectation céleste, qui nous sollicite au bien, la délectation terrestre, qui nous entraîne au mal[2]. Il était dirigé contre les molinistes ou partisans de la doctrine du jésuite Louis Molina, dont le livre sur *l'Accord du libre arbitre et de la*

1. Luther avait écrit un traité dont le titre est suffisamment significatif : *De servo arbitrio*, 1526.
2. Voyez sur cette question un exposé très clair de M. Henry Michel en tête de l'édition Belin.

grâce avait paru en 1588. Comme l'indique le titre, Molina ne niait ni la nécessité de la grâce, ni l'existence du libre arbitre; mais il s'efforçait de trouver un lien qui les réunît. Ce lien, c'est ce que les molinistes appelaient la *grâce suffisante,* distincte de la *grâce efficace* telle que la définissaient les jansénistes. La grâce efficace est celle qui est toujours suivie d'effet, et elle sauve ceux-là seulement qui sont d'avance prédestinés à être sauvés; car Dieu n'est mort que pour un nombre restreint d'élus, et c'est vainement que les autres hommes réclameraient leur part de ce privilège. Ainsi, d'un côté quelques « saints », prédestinés au paradis; de l'autre, la « masse de perdition », prédestinée à l'enfer. Il faut reconnaître que la doctrine moliniste est moins étroite, moins inexorable. « Molina, dit M. Havet, s'efforçait de ne pas offenser la Grâce, et de rendre pourtant au libre arbitre ce que la Grâce paraît lui ôter. En même temps qu'il reconnaissait d'une part que sans la Grâce l'homme ne peut rien, il soutenait d'autre part que la Grâce est offerte à tous. Il disait que l'homme est libre de l'accepter ou d'y résister, et que Dieu, sachant d'avance l'usage qu'il fera de cette liberté, donne en effet la Grâce à celui qui l'accepte, et ne la refuse qu'à celui qui y résiste; de sorte que l'homme, après tout, a ainsi sa part dans l'œuvre de son salut. » Mais la définition la plus nette de la Grâce suffisante opposée à la Grâce efficace, c'est à Corneille qu'il faut la demander, et, chose inattendue, c'est dans la bouche de Thésée que l'auteur d'*Œdipe* la place. Pendant la peste qui désole Thèbes, alors que les dieux irrités demandent la mort d'un fils de Laïus, dont le nom reste mystérieux, Thésée est amené, par un concours bizarre de circonstances, à supposer qu'il pourrait être la victime réclamée par les dieux. En quelques mots amers, Jocaste le rassure : s'il était le fils d'une race vouée au crime, il serait lui-même criminel. C'est contre cette fatalité héréditaire que Thésée se révolte :

> Quoi! la nécessité des vertus et des vices
> D'un astre injurieux doit suivre les caprices,
> Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions
> Au plus bizarre effet de ses prédictions ?
> *L'âme est donc toute esclave ?* Une loi souveraine
> Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne,
> Et nous ne recevons ni crainte ni désir
> De cette liberté qui n'a rien à choisir,
> Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
> *Vertueux sans mérite, et vicieux sans crime ?...*

D'un tel aveuglement daignez me dispenser :
Le Ciel, juste à punir, juste à récompenser,
Pour rendre aux actions leur peine et leur salaire,
Doit nous offrir son aide et puis nous laisser faire.

Voilà qui est clair, et qui donne tort à l'affirmation de Sainte-Beuve : « Corneille est de Port-Royal par *Polyeucte.* » S'il l'était par *Polyeucte,* il ne le serait pas à coup sûr par *Œdipe,* dont Sainte-Beuve ne parle pas. Mais il ne l'est ni par *Polyeucte* ni par *Horace,* où Sabine a déjà posé le problème de la Grâce en ces termes non équivoques :

Quand la faveur du Ciel ouvre à demi ses bras,
Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas ;
Il empêche souvent qu'elle ne se déploie,
Et lorsqu'elle descend son refus la renvoie.

Qu'est-ce à dire, sinon que la Grâce tantôt est suivie d'effet, tantôt ne l'est pas, suivant que la volonté de l'homme y coopère ou y résiste ? Cette Grâce n'est donc pas nécessairement « efficace », puisque le refus de l'homme la stérilise; mais elle eût pu l'être, puisque Dieu offrait à l'homme ce salut que son aveuglement repousse : elle était « suffisante » pour le sauver, s'il n'eût préféré se perdre. C'est exactement ce que dit Néarque dans cette première scène de *Polyeucte* où il engage son ami hésitant à ne pas renvoyer au lendemain l'œuvre du salut que Dieu lui permet d'accomplir ce jour même :

Il est toujours tout juste et tout bon ; *mais sa grâce*
Ne descend pas toujours avec même efficace ;
Après certains moments que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs ;
La nôtre s'endurcit, *la repousse,* l'égare ;
Le bras qui la versait en devient plus avare,
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien
Tombe plus rarement, *ou n'opère plus rien.*

Comprenez : Dieu nous offre une Grâce suffisante pour nous sauver ; cette grâce peut être efficace, mais ne l'est pas si nous la repoussons, et nous sommes libres de la repousser. Ainsi, quoi qu'en dise Sainte-Beuve, Corneille est tout l'opposé d'un janséniste : élève des jésuites, il est resté fidèle aux enseignements de ses maîtres; poète du devoir librement accompli, il ne saurait approuver ni même comprendre un système qui restreint la liberté, s'il ne la supprime. Voyez comment entendait le jansénisme, je ne dis pas un de ses docteurs, mais la

plus aimable des femmes, Mme de Sévigné, qui défendait la prédestination contre sa fille :

Vous lisez donc saint Paul et saint Augustin ; voilà les bons ouvriers pour rétablir la souveraine volonté de Dieu. Ils ne marchandent point à dire que Dieu dispose de ses créatures, comme le potier ; il en choisit, il en rejette. Ils ne sont point en peine de faire des compliments pour sauver sa justice ; car il n'y a point d'autre justice que sa volonté : c'est la justice même ; c'est la règle ; et, après tout, que doit-il aux hommes ? que leur appartient-il ? Rien du tout. Il leur fait donc justice quand il les laisse à cause du péché originel, *qui est le fondement de tout*, et il fait miséricorde au petit nombre de ceux qu'il sauve par son fils [1].

Il est dur d'être forcé de donner raison à Mme de Grignan contre Mme de Sévigné ; il peut sembler dur aussi de donner raison, sur la question de principe, aux jésuites contre Arnauld et Pascal. Aussi bien aucun des partis ne semble-t-il avoir pleinement raison dans ce débat. Entre les deux il faudrait signaler le parti des thomistes ou disciples de saint Thomas d'Aquin, s'il apportait au problème une solution moyenne et juste ; mais les thomistes, dont molinistes et jansénistes ménagent les opinions modérées, ne résolvent pas davantage des difficultés peut-être insolubles. Le plus illustre d'entre eux, Bossuet, dans son *Traité du libre arbitre,* se contente d'établir, d'une part la prescience divine, de l'autre la liberté humaine, sans essayer d'expliquer comment celle-ci n'est pas annihilée par celle-là. « La première règle de notre logique, dit-il, c'est qu'il ne faut jamais abandonner ces vérités une fois connues, quelque difficulté qui survienne quand on veut les concilier, mais qu'il faut, au contraire, pour ainsi parler, tenir toujours fortement comme les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue. »

II

La question de fait. — Origine et histoire des « Provinciales ».

Une double occasion fit naître les *Provinciales :* la censure prononcée contre l'*Augustinus* à Rome par les papes Urbain VIII

1. Lettre du 14 juillet 1680. *Cf.* les lettres des 9 et 21 juin.

(1641), Innocent X (1653), et Alexandre VII (1656), et la censure prononcée contre Arnauld en Sorbonne (1656).

Imprimé hâtivement et en secret, le livre posthume de Jansénius ne tarda pas à éveiller bien des défiances et à soulever bien des orages. Un certain nombre de propositions suspectes extraites de ce livre (elles furent plus tard réduites à cinq) furent dénoncées à la Sorbonne par Nicolas Cornet, celui-là même dont Bossuet devait prononcer l'oraison funèbre. Ce sont ces propositions qui furent condamnées à Rome en 1653, par une bulle qui fut reçue en France la même année. Si on les dégage de l'appareil théologique et scolastique qui nous les rend obscures, elles se réduisent à peu près aux principes suivants :

La Grâce n'est pas accordée à tous, et ceux qui ne l'ont pas sont dans l'incapacité absolue de faire le bien qu'ils voudraient faire.

Chez ceux qui la possèdent, la Grâce est irrésistiblement efficace et détermine nécessairement les actions.

L'homme n'a pas besoin d'être libre pour mériter ou démériter.

C'est une hérésie de dire que l'homme a le pouvoir de résister ou d'obéir librement à la Grâce.

C'est une autre hérésie de prétendre que le Christ est mort pour tous les hommes.

Avouons-le, l'attitude qu'adoptèrent les jansénistes en face de ces propositions et des censures qui les frappèrent, a quelque chose de puéril. Ils abritèrent la question du principe derrière une question de fait. Prêts, disaient-ils, à condamner ces propositions si elles étaient dans Jansénius, ils niaient qu'elles y fussent. « Si elles y sont, disait plaisamment au roi M. de Grammont, elles y sont *incognito*. » Mais Bossuet écrit : « Je crois que les propositions sont dans Jansénius, et qu'elles sont l'âme de son livre. » Et Fénelon : « La prétendue question de fait est une illusion grossière et odieuse. Personne ne dispute réellement pour savoir quel est le vrai sens du texte de Jansénius. Jamais texte ne fut si clair, si développé, si incapable de souffrir aucune équivoque. Le même système saute aux yeux et se trouve inculqué presque à chaque page. » Les jansénistes pouvaient-ils l'ignorer? n'auraient-ils pas agi avec plus de sincérité en reconnaissant que les propositions, si elles n'étaient pas mot pour mot dans Jansénius, étaient bien d'accord, au fond, avec sa théologie très clairement systématique? Ils préférèrent se perdre en d'inextricables arguties. On souffre de voir un Pas-

cal s'abaisser à ces chicanes ; mais Arnauld lui avait donne l'exemple.

C'est en 1655, un an avant les *Provinciales*, qu'Arnauld engagea la lutte. Le vicaire de Saint-Sulpice venait de refuser l'absolution à un grand seigneur ami de Port-Royal, M. de Liancourt, sous ce double prétexte qu'il logeait un janséniste, l'abbé de Bourzeys, et qu'il faisait élever à Port-Royal sa petite-fille, Mlle de la Roche-Guyon. Indigné, Arnauld lança coup sur coup, dans la même année, sa *Lettre d'un docteur de Sorbonne à une personne de condition*, et sa *Lettre à un duc et pair* (M. de Luynes). Il s'y expliquait sur la question du livre de Jansénius et de la censure. Peu après, le 14 janvier 1656, c'est contre Arnauld lui-même que la Sorbonne prononçait la censure, par cent quatre-vingt-quatre voix contre soixante et onze. La question de fait était seule jugée par ce premier arrêt; un second devait bientôt trancher dans le même sens la question de fond. Loin d'être découragé, Arnauld écrivit un nouveau factum, et le lut à ses amis ; mais leur silence embarrassé lui parut une désapprobation, et, se retournant vers Pascal, il lui dit : « Vous qui êtes jeune, vous devriez faire quelque chose. » Pascal fit la première *Provinciale*. C'était plus qu'un « fort joli libelle », quoi qu'en dise Joseph de Maistre : c'était toute une révolution dans un genre où les subtilités pédantesques de la théologie scolastique régnaient jusqu'alors sans partage. Aussi le succès en fut-il prodigieux. Ce qui peut-être y contribua le plus, avec la vogue alors presque universelle de ces questions, avec la nouveauté du ton, ce fut le mystère dont cette publication fut enveloppée. Partout recherchées par les agents du chancelier Séguier, les *Provinciales* défièrent toutes les perquisitions, échappèrent à tous les pièges : ceux qui les voulaient lire les trouvaient partout; ceux qui en voulaient arrêter la propagation ne les trouvaient nulle part. On les imprimait, dit-on, tantôt dans les caves du collège d'Harcourt, tantôt dans des moulins ou dans des bateaux sur la Seine. Quelques-unes furent écrites par Pascal dans une maison de la rue des Poirées, juste en face du collège de Clermont, le futur collège de Louis-le-Grand, le quartier général des jésuites. Guerre de l'esprit contre la force, d'où l'esprit, comme toujours, sortit victorieux.

La première lettre est datée du 23 janvier 1656; la dernière, du 24 mars 1657. Pascal n'y avait point mis d'abord de titre, et c'est, croit-on, une des personnes chargées d'assurer l'impression qui prit sur elle de réparer cet oubli. « Ces lettres,

dit Nicole, ont été appelées *Provinciales* parce que, l'auteur ayant adressé les premières sans aucun nom à un de ses amis de la campagne, l'imprimeur la publia sous ce titre : *Lettre écrite à un Provincial par un de ses amis.* » C'est ce même Nicole qui, sous le nom de Wendrock, publia, en 1658, la traduction latine des *Provinciales,* avec une préface et des notes qui furent retraduites en français par M[lle] de Joncoux. L'année précédente avait paru — à Cologne, si l'on en croit le titre — le premier recueil français. Il nous a semblé utile d'emprunter à cette première édition l'analyse sommaire, mais exacte, qu'elle donne de l'œuvre de Pascal. Nous détacherons d'abord de la préface ce qui concerne les quatre premières *Provinciales,* consacrées toutes plus ou moins (la quatrième ne l'est que partiellement) à l'exposé des questions de doctrine, et dont voici les titres :

1. — Des disputes de Sorbonne, et de l'invention du *pouvoir prochain* dont les molinistes se servent pour faire conclure la censure de M. Arnauld.

2. — De la Grâce suffisante.

3. — Injustice, absurdité et nullité de la censure de M. Arnauld.

4. — De la Grâce actuelle toujours présente, et des péchés d'ignorance.

III

Analyse des quatre premières « Provinciales », d'après l'édition de 1657.

« Les premières lettres furent faites au commencement de l'année 1656, au temps où la seconde lettre de M. Arnauld était examinée en Sorbonne dans ces assemblées où il sepassait tant de choses si extraordinaires que tout le monde avait envie et même intérêt d'entendre le sujet dont il s'agissait en ces disputes. Mais comme l'obscurité des termes scolastiques dont on les couvrait à dessein n'en laissait l'intelligence qu'aux docteurs et aux théologiens, les autres personnes, en étant exclues, demeuraient dans une curiosité inutile et dans l'étonnement de voir tant de préparations qui paraissaient à tout le monde, pour des questions qui ne paraissaient à personne. Ce fut alors que ces lettres furent publiées et qu'on eut la satisfaction d'y

voir l'éclaircissement de toutes ces difficultés. On apprit par là qu'on examinait deux questions : l'une qui n'était que de fait, et par conséquent facile à résoudre, l'autre de foi, où consistait toute la difficulté. Cette question de foi était de savoir si on devait approuver ou condamner une proposition de M. Arnauld qu'il avait prise de deux Pères de l'Église, saint Augustin et saint Chrysostome. Tous les docteurs de part et d'autre demeuraient d'accord qu'elle était catholique dans les écrits de ces Pères; mais les adversaires de M. Arnauld prétendaient qu'il l'avait altérée en la rapportant, en sorte qu'il l'avait rendue hérétique. Il s'agissait donc de montrer cette différence, que ses adversaires essayaient de faire voir ; mais ses défenseurs détruisaient si puissamment cette prétendue diversité, que les molinistes furent obligés de leur ôter la liberté de répondre, en restreignant leur avis à une demi-heure, que l'on réglait par un sable. Ce fut ce manque de liberté qui les obligea de quitter leur assemblée et de protester de nullité tout ce qui s'y ferait.

« Cependant les adversaires de M. Arnauld, étant restés seuls en Sorbonne, dirent sans contradiction tout ce qu'ils voulurent, et s'étendirent particulièrement sur trois points touchant la Grâce, qui sont expliqués dans ces lettres.

« Le premier, qui fut sur ce qu'ils appellent *pouvoir prochain*, est expliqué dans la première.

« Le second, qui est sur la *Grâce suffisante*, est traité dans la seconde.

« Le dernier, qui est sur ce qu'ils nomment *Grâce actuelle,* est éclairci dans la quatrième.

« Et la troisième, qui fut faite incontinent après la censure, fait voir la parfaite conformité de la proposition de M. Arnauld avec celle de ces saints Pères, qui est telle que les docteurs qui l'ont censurée n'y ont pu marquer aucune différence. Ainsi ces quatre lettres expliquèrent toute cette matière par le récit de quelques conférences que l'auteur rapporte qu'il a eues avec divers docteurs.

« Il y représente une personne peu instruite de ces différends, comme le sont ordinairement les gens du monde dans l'état desquels il entre, et se fait éclaircir de ces questions insensiblement par ces docteurs qu'il consulte, en leur proposant ses doutes et recevant leurs réponses, avec tant de clarté et de naïveté, que les moins intelligents entendirent ce qui semblait n'être réservé qu'aux plus habiles. »

De ces quatre lettres, les trois premières ont un caractère plus particulièrement dogmatique et abstrait. Avec une grande netteté d'exposition et une grande vigueur de dialectique, Pascal y met le lecteur au courant des débats contemporains sur la Grâce, et principalement de la façon dont la question se posait devant la Sorbonne, qui se préparait à censurer Arnauld. La quatrième, dogmatique encore dans sa première partie, porte, dans sa seconde partie, le débat sur un autre terrain, celui de la morale.

IV

Les lettres dogmatiques. — La première lettre (23 janvier 1656). — Analyse sommaire.

Au début, Pascal établit nettement deux questions qu'il distingue :

1° La question de fait. Les cinq propositions sont-elles dans Jansénius? Arnauld soutient qu'elles n'y sont pas, tout en déclarant qu'il les condamne si elles y sont. Mais de cette question de fait Pascal avoue qu'il ne se met guère en peine.

2° La question de droit, « bien plus considérable, » car elle porte sur la doctrine même de la Grâce, qu'Arnauld et la Sorbonne n'entendent pas de la même façon. Les jansénistes croient « que la Grâce est *efficace,* et qu'elle détermine notre volonté à faire le bien,... que tous les justes ont toujours le pouvoir d'accomplir les commandements », mais ils ne disent pas, avec la Sorbonne, que ce pouvoir soit *prochain.*

Dès lors, tout le débat tourne autour de ce mot énigmatique, « pouvoir prochain ». Avoir le pouvoir prochain de faire quelque chose, « c'est avoir tout ce qui est nécessaire pour la faire, de telle sorte qu'il ne manque rien pour agir. Ainsi, avoir le pouvoir prochain de passer une rivière, c'est avoir un bateau, des bateliers, des rames et le reste. » La définition semble claire, mais cette clarté n'est qu'apparente, et tout l'art de Pascal consiste à mettre ses adversaires en contradiction avec eux-mêmes, de façon à prouver qu'ils ont inventé ce terme inintelligible de *prochain* « dans le dessein de perdre M. Arnauld ».

Il semble superflu d'entrer ici plus avant dans un débat qui ne nous intéresse plus guère. Ce qu'il importe davantage de constater, c'est qu'en cette première lettre, Pascal, sous le

pseudonyme de Louis de Montalte, se révélait pour la première fois comme un écrivain de génie (car ses premiers écrits, tout scientifiques, n'avaient pas attiré au même degré l'attention du grand public), et que le retentissement de ce succès s'étendit bien au delà du cercle habituel des théologiens. Entre la seconde et la troisième lettre on intercale d'ordinaire une « réponse du Provincial », qui s'applique surtout à la première, et nous permet de mesurer l'effet produit.

Vos deux lettres n'ont pas été pour moi seul. Tout le monde les voit, *tout le monde les entend,* tout le monde les lit. Elles ne sont pas seulement estimées par les théologiens; elles sont encore *agréables aux gens du monde et intelligibles aux femmes mêmes*... Et voici ce qu'une personne que je ne vous marquerai en aucune sorte, en écrit à une dame qui lui avait fait tenir la première de vos lettres : « Je vous suis plus obligée que vous ne pouvez vous l'imaginer de la lettre que vous m'avez envoyée : elle est tout à fait ingénieuse et tout à fait bien écrite. Elle narre sans narrer ; *elle éclaircit les affaires du monde les plus embrouillées ;* elle raille finement ; *elle instruit même ceux qui ne savent pas bien les choses ;* elle redouble le plaisir de ceux qui les entendent. Elle est encore une excellente apologie et, si l'on veut, une délicate et innocente censure. Et il y a enfin tant d'esprit et tant de jugement en cette lettre, que je voudrais bien savoir qui l'a faite. »

V

Comment Pascal a mêlé la comédie à la dialectique dans la première « Provinciale ».

« Les meilleures comédies de Molière, a dit Voltaire, n'ont pas plus de sel que les premières *Provinciales;* Bossuet n'a rien de plus sublime que les dernières. » Longtemps avant Voltaire, Racine, jeune et ardent, répondant à ses anciens maîtres qui avaient traité d'empoisonneurs publics « les auteurs de théâtre, s'était écrié : « Et vous semble-t-il que les *Lettres provinciales* soient autre chose que des comédies ? » Quelques-uns même, parmi les solitaires de Port-Royal, s'alarmaient du caractère trop mondain de cette raillerie comique : le pieux M. Singlin jugeait les *Provinciales* trop railleuses pour être tout à fait chrétiennes; mais Arnauld le relevait, et Nicole, lorsque, sous le pseudonyme de Guillaume Wendrock, il traduisait en latin le pamphlet immortel, sentait le besoin de relire plusieurs fois Térence, pour rompre son style un peu triste aux finesses de Pascal, à ce que Bossuet lui-même, dans sa controverse avec Fénelon, ne craignait pas d'appeler « les grâces des *Provinciales* ».

Il semble pourtant que ces « grâces » ne puissent guère se déployer dans cette première lettre, dont le sujet est si aride, où la théologie est si subtile et parfois si obscure. C'est précisément à cause de cette sécheresse inévitable du sujet que Pascal a voulu l'égayer : « On m'a demandé pourquoi j'ai employé un style agréable, railleur et divertissant. Je réponds que, si j'avais écrit d'un style dogmatique, il n'y aurait eu que les savants qui les auraient lues, et ceux-là n'en avaient pas besoin, en sachant pour le moins autant que moi là-dessus. Ainsi, j'ai cru qu'il fallait écrire d'une manière propre à faire lire mes lettres par les femmes et les gens du monde. » Pour atteindre ce but, il a employé tour à tour la satire et la comédie.

Part de la satire. — Dès le premier mot de la première lettre, remarque Sainte-Beuve, l'enjouement a succédé au sérieux jusque-là de convenance et de rigueur en ces questions : c'est le ton cavalier, indifférent, mondain, qui a le dessus. » Oui, au début même des hostilités, la raillerie est introduite dans la place. Avec quelle ironie il est parlé de ces « quelque quarante moines mendiants » qui ont condamné Arnauld ! Avec quelle hardiesse les droits de la raison sont revendiqués ! « En vérité, le monde devient méfiant et ne croit les choses que quand il les voit. » Avec quelle complaisance sont relevées les contradictions, les hésitations embarrassées, les équivoques volontaires ! Ce terme même de *prochain*, qui semble rebutant d'abord, devient plaisant bientôt, à force d'être répété, interprété, retourné dans tous les sens : « Heureux les peuples qui l'ignorent ! Heureux ceux qui ont précédé sa naissance ! » Et la lettre finit par un jeu de mots dont Sainte-Beuve a pu dire que c'est déjà le jeu de mots des *Lettres persanes* ou de Voltaire : « Je vous laisse cependant dans la liberté de tenir pour le mot de *prochain*, ou non ; car j'aime trop mon *prochain* pour le persécuter sous aucun prétexte. » C'est le seul passage où Pascal se permette une plaisanterie de ce genre. « Jamais ou presque jamais il ne badine sur le mot : sa plaisanterie, comme celle de Mme de Sévigné, porte toujours sur les choses... Pour la finesse et le bon goût de la plaisanterie, c'est un modèle accompli qui n'avait pas eu de modèle. »

M. Vinet, à qui nous empruntons ce juste éloge, dit non moins justement ailleurs : « Ce dont il faut admirer Pascal, c'est d'avoir, dans l'exécution de son dessein, préféré la comédie à la satire. Une satire aussi prolongée eût été monotone ; on se lasse de la moquerie presque aussi vite que de la

louange. Mais le comique, qui n'est autre chose que la révélation naïve d'un caractère par lui-même, quand il est bon, ne lasse point. »

Part de la comédie. — Au lieu de discuter froidement sur la Grâce efficace et le pouvoir prochain, Pascal joue la comédie de l'ignorant qui veut se faire instruire de choses qu'il sait à merveille; pour mieux confondre ses adversaires, il les fait parler. C'est déjà le procédé dont il usera avec tant de succès à partir de la quatrième lettre. Dans la première, nous avons toute une série de visites et de contre-visites. Les deux premiers actes, si l'on peut ainsi parler, se correspondent, puisque aux deux visites au fougueux docteur de Navarre correspondent deux visites au janséniste qui a pour rôle de faire ressortir toutes les faiblesses de l'ennemi, toutes ses chicanes de mauvaise foi. On n'est pas en face de personnages abstraits. Le sang-froid du défenseur de la vérité, « janséniste et pourtant fort bon homme, » fait contraste avec la rudesse emportée, le ton dogmatique et tranchant du docteur de Navarre, moins avare d'affirmations que de raisons : « Vous n'y entendez rien... Il faut être théologien pour en voir la fin. La différence qui est entre nous est si subtile qu'à peine pouvons-nous la marquer nous-mêmes; vous auriez trop de difficulté à l'entendre. » Le rire ironique et froid du janséniste fait justice de ces subtilités dont l'ignorance dogmatique se couvre.

Cette première partie de la comédie est d'un ton grave encore; la seconde est tout à fait légère et charmante. On y est introduit par une visite chez un disciple du docteur le Moyne, disciple docile, qui jure toujours sur les paroles du maître, définit tout sans peine, mais s'embarrasse dans ses propres définitions. Mais l' « acte » essentiel est celui qui se passe aux Jacobins, où se retrouvera d'ailleurs, « par un bonheur extraordinaire, » le disciple de M. le Moyne. N'ont-ils pas leur physionomie propre, ces bons pères jacobins, si doucement paternes, qui accablent les gens de caresses banales : « Voilà qui va bien, me répondirent mes Pères en m'embrassant; voilà qui va bien. » Ces mêmes Pères cependant, forcés dans leurs derniers retranchements par une dialectique serrée, changent de ton : « Vous êtes opiniâtre : vous le direz, ou vous serez hérétique, et M. Arnauld aussi. Car nous sommes le plus grand nombre; et, s'il est besoin, nous ferons venir tant de cordeliers, que nous l'emporterons. » Ainsi s'achève cette comédie, à la fois profonde et plaisante; ainsi s'explique le mot de M. Villemain : « J'ad-

mirerais moins les *Provinciales,* si elles n'étaient pas écrites avant Molière. »

VI

Seconde lettre (9 janvier 1657). — La Grâce suffisante; par quel art Pascal nous y intéresse.

La seconde lettre traite de la Grâce suffisante, que les jansénistes, les jésuites, les thomistes, entendent de façon très diverse.

Je sus que leur différend, touchant la *grâce suffisante,* est en ce que les jésuites prétendent qu'il y a une grâce donnée généralement à tous les hommes, soumise de telle sorte au libre arbitre, qu'il la rend efficace ou inefficace à son choix, sans aucun nouveau secours de Dieu, et sans qu'il manque rien de sa part pour agir effectivement : ce qui fait qu'ils l'appellent *suffisante,* parce qu'elle seule suffit pour agir. Et que les jansénistes, au contraire, veulent qu'il n'y ait aucune grâce actuellement suffisante, qui ne soit aussi efficace, c'est-à-dire que toutes celles qui ne déterminent point la volonté à agir effectivement sont insuffisantes pour agir, parce qu'ils disent qu'on n'agit jamais sans *grâce efficace.* Voilà leur différend.

Et m'informant après de la doctrine des nouveaux thomistes : « Elle est bizarre, me dit-il ; ils sont d'accord avec les jésuites d'admettre *une grâce suffisante* donnée à tous les hommes ; mais ils veulent néanmoins que les hommes n'agissent jamais avec cette seule grâce, et qu'il faille, pour les faire agir, que Dieu leur donne *une grâce efficace,* qui détermine réellement leur volonté à l'action, et laquelle Dieu ne donne pas à tous. — De sorte que, suivant cette doctrine, lui dis-je, cette grâce est *suffisante* sans l'être.

Ces plaisanteries sur cette grâce qui « suffit, quoiqu'elle ne suffise pas », feront le fond de cette lettre : Pascal y ridiculise la Grâce suffisante comme dans la première il avait ridiculisé le pouvoir prochain. Pour éclaircir ses prétendues incertitudes, il s'adresse d'abord à l'un de ses amis, « très informé des questions du temps », familier des jésuites, dont il sait parfaitement le secret. Mais il ne s'attaque pas encore directement aux jésuites. C'est un thomiste de l'ordre des Jacobins qu'il choisit pour première victime. Aux subtilités, aux équivoques, aux contradictions de ce « bon homme », il opposera la netteté probe de la langue française ; il ne craindra pas d'invoquer « toutes les femmes, qui font la moitié du monde, tous les gens de la cour, tous les gens de guerre, tous les magistrats, tous les gens de palais, les marchands, les artisans, tout le peuple ». Peut-être est-il plus dangereux qu'il ne croit de faire « tout le peuple » juge des questions de théologie ; mais il ne voit que le

danger présent, et ne songe pas au danger lointain. Peu à peu il s'anime, et s'élève à l'éloquence, surtout dans cette belle parabole, qui n'est point un hors-d'œuvre, mais sort de l'argumentation même :

« Voulez-vous voir une peinture de l'Église dans ces différents avis ? Je la considère comme un homme qui, partant de son pays pour faire un voyage, est rencontré par des voleurs qui le blessent de plusieurs coups, et le laissent à demi mort. Il envoie querir trois médecins dans les villes voisines. Le premier, ayant sondé les plaies, les juge mortelles, et lui déclare qu'il n'y a que Dieu qui lui puisse rendre ses forces perdues. Le second, arrivant ensuite, voulut le flatter, et lui dit qu'il avait encore des forces suffisantes pour arriver en sa maison, et, insultant contre le premier qui s'opposait à son avis, forma le dessein de le perdre. Le malade, en cet état douteux, apercevant de loin le troisième, lui tend les mains, comme à celui qui le devait déterminer. Celui-ci, ayant considéré ses blessures, et sur l'avis des deux premiers, embrasse le second, s'unit à lui, et tous deux ensemble se liguent contre le premier, et le chassent honteusement, car ils étaient plus forts en nombre. Le malade juge à ce procédé qu'il est de l'avis du second ; et, le lui demandant en effet, il lui déclare affirmativement que ses forces sont suffisantes pour faire son voyage. Le blessé, néanmoins, ressentant sa faiblesse, lui demande à quoi il les jugeait telles. « C'est, lui dit-il, parce que vous avez « encore vos jambes ; or, les jambes sont les organes qui suffisent naturel- « lement pour marcher. — Mais, lui dit le malade, ai-je toute la force « nécessaire pour m'en servir ? car il me semble qu'elles sont inutiles dans ma « langueur. — Non certainement, dit le médecin, et vous ne marcherez ja- « mais effectivement, si Dieu ne vous envoie un secours extraordinaire pour « vous soutenir et vous conduire. — Eh quoi ! dit le malade, je n'ai donc « pas en moi les forces suffisantes, et auxquelles il ne manque rien pour « marcher effectivement ? — Vous en êtes bien éloigné, lui dit-il. — Vous « êtes donc, dit le blessé, d'avis contraire à votre compagnon touchant mon « véritable état ? — Je vous l'avoue, » lui répondit-il.

« Que pensez-vous que dit le malade ? Il se plaignit du procédé bizarre et des termes ambigus de ce troisième médecin. Il le blâma de s'être uni au second, à qui il était contraire de sentiment, et avec lequel il n'avait qu'une conformité apparente ; et d'avoir chassé le premier, auquel il était conforme en effet. Et, après avoir fait essai de ses forces, et reconnu par expérience la vérité de sa faiblesse, il les renvoya tous deux ; et, rappelant le premier, se mit entre ses mains, et, suivant son conseil, il demanda à Dieu les forces qu'il confessait n'avoir pas ; il en reçut miséricorde, et, par son secours, arriva heureusement dans sa maison. »

Le bon père, étonné d'une telle parabole, ne répondait rien. Et je lui dis doucement pour le rassurer : « Mais, après tout, mon père, à quoi avez-vous pensé, de donner le nom de *suffisante* à une grâce que vous dites qu'il est de foi de croire qu'elle est insuffisante en effet ? — Vous en parlez, dit-il, bien à votre aise. Vous êtes libre et particulier ; je suis religieux et en communauté. N'en savez-vous pas peser la différence ? Nous dépendons des supérieurs ; ils dépendent d'ailleurs. Ils ont promis nos suffrages : que voulez-vous que je devienne ? »

Ce bon père semble proche parent de celui qui nous sera présenté dans la quatrième lettre. Il est ravi d'ergoter et de

distinguer ; il se vante d'avoir parlé, ce matin-là même, toute sa demi-heure en Sorbonne ; il est content de lui-même, et pourtant il est politique : « Que pouvions-nous mieux faire, s'écrie-« t-il, pour sauver la vérité sans perdre notre crédit ? » Il nous dit cela si tristement qu'il me fit pitié. » La pitié inclinerait peut-être Pascal à l'indulgence; mais il a pris soin de s'adjoindre un de ses amis, « grand janséniste », « car j'en ai de tous les partis », dit-il ; et cet ami, plus inexorable, porte une main un peu rude sur les illusions du bon père.

Ne vous flattez point d'avoir sauvé la vérité : si elle n'avait point eu d'autres protecteurs, elle serait périe en des mains si faibles... Il est temps que Dieu suscite des disciples intrépides aux docteurs de la grâce, qui, ignorant les engagements du siècle, servent Dieu pour Dieu. La grâce peut bien n'avoir plus les dominicains pour défenseurs,mais elle ne manquera jamais de défenseurs ; car elle les forme elle-même par sa force toute-puissante. Elle demande des cœurs purs, dégagés ; et elle-même les purifie et les dégage des intérêts du monde, incompatibles avec les vérités de l'Évangile. Pensez-y bien, mon père, et prenez garde que Dieu ne change ce flambeau de sa place, et qu'il ne vous laisse dans les ténèbres, et sans couronne, pour punir la froideur que vous avez pour une cause si importante à son Église.

D'où vient qu'au milieu d'un tel débat, soutenu plutôt jusqu'ici sur le ton ironique, cet orage éclate soudain? C'est que la Sorbonne vient de frapper Arnauld d'une seconde censure. Pascal l'annonce à la fin de la seconde lettre, et ce sera le sujet de la troisième.

VII

Troisième lettre (2 février 1656). —Apologie d'Arnauld contre la Sorbonne.

Moins dogmatique et générale que les deux premières, la troisième lettre n'abandonne pas la question de doctrine, mais la précise, et incarne, pour ainsi dire, la vérité en la personne d'Arnauld, que vient de condamner la Sorbonne.

Depuis longtemps, dans la chaire, dans les livres, les jansénistes étaient décriés et noircis : les jésuites n'allaient-ils pas jusqu'à représenter, sur le théâtre du collège de Clermont, Jansénius emporté par les diables? Enfin, la Sorbonne prend le parti d'examiner si leurs livres justifient tant d'accusations atroces. Elle retient pour la juger la seconde lettre d'Arnauld, celle qui est adressée à un duc et pair. Mais quel jugement!

« On lui donne pour examinateurs ses plus déclarés ennemis. » Après bien des recherches, on extrait enfin de sa lettre une proposition contenant sans doute l'essence des plus noires hérésies qui se puissent imaginer. Et il se trouve que cette proposition est appuyée sur les citations les plus claires et les plus fortes des Pères de l'Église. Toute la chrétienté pourtant attendait de la Sorbonne qu'elle éclaircît cette mystérieuse hérésie, et « avait les yeux ouverts pour voir dans la censure de ces docteurs ce point imperceptible au commun des hommes ». Combien profonde a été la déception!

Toutes ces considérations tenaient tout le monde en haleine, pour apprendre en quoi consistait donc cette diversité, lorsque cette censure si célèbre et si attendue a enfin paru après tant d'assemblées. Mais, hélas! elle a bien frustré notre attente. Soit que les docteurs molinistes n'aient pas daigné s'abaisser jusqu'à nous en instruire, soit pour quelque autre raison secrète, ils n'ont fait autre chose que prononcer ces paroles : « Cette proposition est téméraire, impie, blasphématoire, frappée d'anathème et hérétique. »

Croiriez-vous, Monsieur, que la plupart des gens, se voyant trompés dans leur espérance, sont entrés en mauvaise humeur, et s'en prennent aux censeurs mêmes? Ils tirent de leur conduite des conséquences admirables pour l'innocence de M. Arnauld. « Eh quoi! disent-ils, est-ce là tout ce qu'ont pu faire durant si longtemps tant de docteurs si acharnés sur un seul, que de ne trouver dans tous ses ouvrages que trois lignes à reprendre, et qui sont tirées des propres paroles des plus grands docteurs de l'Église grecque et latine? Y a-t-il un auteur qu'on veuille perdre dont les écrits n'en donnent un plus spécieux prétexte? »

Oui, ce n'est pas une hérésie qu'on veut étouffer, c'est un homme qu'on veut atteindre. Tout l'art de Pascal, dans cette lettre, consistera à insinuer dans l'esprit du lecteur cette conviction que la question jugée à la Sorbonne est une question de personne, et non une question de foi. Et les juges à leur tour sont jugés. Il est trop habile cependant pour attaquer de front leur autorité et pour transformer en réquisitoire direct le plaidoyer indirect qu'il esquisse d'une main légère. Même il feint d'être arrêté par des scrupules. Ne sont-ils pas « trop pénétrants », ces gens qui demandent en quoi l'opinion censurée chez Arnauld diffère de l'opinion des Pères? Pour lui, il n'approfondit pas tant les choses. « La vérité est si délicate que pour peu qu'on s'en retire, on tombe dans l'erreur; mais cette erreur est si déliée que pour peu qu'on s'en éloigne, on se trouve dans la vérité. Il n'y a qu'un point imperceptible entre cette proposition et la foi. » Pour fixer ses irrésolutions, il s'adresse à l'un des docteurs restés neutres, par politique, lors de la première censure

d'Arnauld, et il lui demande où est la différence entre la proposition censurée et les maximes des Pères. « A quoi il me répondit en riant, comme s'il eût pris plaisir à ma naïveté : « Que vous êtes simple, de croire qu'il y en ait! Et où pourrait-« elle être! Vous imaginez-vous que si l'on en eût trouvé quel-« qu'une, on ne l'eût pas marquée hautement, et qu'on n'eût pas « été ravi de l'exposer à la vue de tous les peuples dans l'esprit « desquels on veut décrier M. Arnauld? » Car on a résolu de le perdre « à quelque prix que ce soit, » et, comme ses écrits étaient irréprochables, ses ennemis ont été contraints, pour « satisfaire leur passion, de prendre une proposition telle quelle et de la condamner sans dire en quoi ni pourquoi ». Tenus en échec par les jansénistes, « accablés par des volumes entiers », réduits à se taire après tant d'épreuves de leur faiblesse, ils ont jugé plus à propos et plus facile de censurer que de repartir, *parce qu'il leur est bien plus aisé de trouver des moines que des raisons*[1]... Pourvu qu'on crie dans les rues : « Voici la cen-« sure de M. Arnauld, voici la condamnation des jansénistes! » les jésuites auront leur compte. Combien y en aura-t-il peu qui la lisent? Combien peu de ceux qui la liront l'entendent?... Leur plus sûr parti a toujours été de se taire. »

En quel état la censure de la Sorbonne sort de cette ironique consultation! Parfois en une seule phrase Pascal condense toutes les raisons qui peuvent affaiblir, discréditer, annihiler l'arrêt prononcé contre Arnauld :

Mais après tout, ils ont pensé que c'était toujours beaucoup d'avoir une censure, *quoiqu'elle* ne soit que d'une partie de la Sorbonne et non de tout le corps ; *quoiqu'elle* soit faite avec peu ou point de liberté, et obtenue par beaucoup de moyens qui ne sont pas des plus réguliers ; *quoiqu'elle* n'explique rien de ce qui pouvait être en dispute ; *quoiqu'elle* ne marque point en quoi consiste cette hérésie, et qu'on y parle peu, de crainte de se méprendre.

Cette instruction m'a servi. J'y ai compris que c'est ici une hérésie d'une nouvelle espèce. Ce ne sont pas les sentiments de M. Arnauld qui sont hérétiques ; ce n'est que sa personne. C'est une hérésie personnelle. Il n'est pas hérétique pour ce qu'il a dit ou écrit, mais seulement pour ce qu'il est M. Arnauld. C'est tout ce qu'on trouve à redire en lui. Quoi qu'il fasse, s'il ne cesse d'être, il ne sera jamais bon catholique. La Grâce de saint Augustin ne sera jamais la véritable tant qu'il la défendra. Elle le deviendrait s'il venait à la combattre. Ce serait un coup sûr, et presque le seul moyen de

1. « Voilà du coup la Sorbonne décriée sans retour. Quand elle se mêlera d'atteindre, au dix-huitième siècle, des livres illustres, Buffon ou Jean-Jacques, on ne le prendra pas avec elle sur un autre ton. A partir de Pascal, être docteur de Sorbonne est devenu, pour le monde et aux yeux des profanes, un désagrément, un ridicule, comme d'être chanoine, par exemple, depuis le *Lutrin* ». (SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, III, 7.)

l'établir et de détruire le molinisme, tant il porte aux opinions qu'il embrasse !

Laissons donc là leurs différends. Ce sont des disputes de théologiens, et non pas de théologie. Nous, qui ne sommes point docteurs, n'avons que faire à leurs démêlés.

VIII

Quelle est, dans les « Provinciales », la place et l'importance de la quatrième lettre (25 février 1656).

La première lettre ne s'attaquait pas aux jésuites; dès la seconde, Pascal les nomme par leur nom. C'est qu'il n'a plus rien à ménager : Arnauld est condamné par la Sorbonne; on peut s'en prendre désormais à ses véritables ennemis. Comment sefait-il donc que Sainte-Beuve ait pu écrire : « La quatrième *Provinciale* tourne droit sur les jésuites, que l'auteur n'avait jusqu'alors atteints qu'en passant ? »

C'est que le caractère de cette lettre est mixte. Elle est importante surtout comme transition. Pascal n'y abandonne pas encore la doctrine, les débats purement théologiques; mais il s'y fraye un chemin vers la comédie. Elle est la dernière des lettres théoriques, et la première déjà, vers la fin, des lettres comiques.

Pendant les trois premières lettres, Pascal n'avait semblé occupé que d'expliquer les mystères de la Grâce, et, dans la quatrième, il persévère dans cette tâche ingrate. Ici même, en plus d'un endroit sa thèse étonne : « Il est dur, remarque M. Havet, de croire avec lui que Dieu punit, pour n'avoir pas fait leur devoir, des hommes qu'il n'a pas voulu éclairer sur ce qui est leur devoir, ou que le plus juste peut être réservé à la damnation, ou que les païens et parmi eux les plus purs et les plus sages, sont dans l'impossibilité de se sauver. » Nous sommes tentés d'en croire plutôt les molinistes, selon qui nul ne fait mal s'il n'a conscience du mal qu'il fait. Il est vrai — l'observation est encore de M. Havet — qu'il ne faut pas s'arrêter à la lettre, mais se laisser conduire à l'esprit; que l'esprit de Pascal est grand et fier, tandis qu'il est bas et mesquin chez ses adversaires. Mais on doit assurer que si la discussion s'était maintenue sur ce terrain, nous ne lirions plus guère les *Provinciales;* or, la fin de la quatrième lettre annonce précisément que Pascal va s'engager sur une route plus large et plus claire, et quitter la théologie pour la morale.

Comment s'opéra ce changement de front? Dans son histoire, d'abord latine, des *Provinciales,* Nicole nous l'apprend : « Montalte fit presque avec la même promptitude la seconde, la troisième et la quatrième lettre. Il avait dessein de continuer à expliquer la même matière; mais, ayant mis, je ne sais par quel mouvement, à la fin de la quatrième lettre, qu'il pourrait parler dans la suivante de la morale des jésuites, il se trouva engagé à le faire. » N'était-ce vraiment là qu'une promesse faite par hasard plutôt que de dessein prémédité? On en peut douter; mais il paraît certain que Pascal hésita quelque temps; d'une part, le public était impatient de voir la promesse réalisée; mais, de l'autre, quelques amis représentaient à l'auteur « qu'il quittait trop tôt la matière de la Grâce », sans être assuré de retrouver ailleurs le même succès. Les sollicitations d'amis plus mondains, comme M. de Méré, le désir de tenir l'engagement pris, surtout l'indignation qu'inspira, dit-on, à Pascal une lecture d'Escobar et des casuistes, transformèrent la question de parti en une question morale d'un intérêt universel.

IX

Analyse de la quatrième « Provinciale ».

Il ne s'agit plus de « pouvoir prochain », mais de « grâce actuelle », et ce terme est plus intelligible. Le jésuite consulté définit la grâce actuelle « une inspiration de Dieu par laquelle il nous excite à la vouloir accomplir... Dieu donne des grâces actuelles à tous les hommes, à chaque tentation. » Par suite, « une action ne peut être imputée à péché, si Dieu ne nous donne, avant que de la commettre, la connaissance du mal qui y est. »

A cette théorie, Pascal répond : « Ceux qui ne pensent jamais à Dieu ne sont donc jamais coupables, puisqu'en ce cas ils n'ont point conscience du mal qu'ils font. Moins on pensera à Dieu, moins on péchera, et si l'on peut « gagner une fois sur soi de n'y plus penser du tout, toutes choses deviennent pures pour l'avenir. » En revanche, si les méchants sont sauvés, les demi-pécheurs sont damnés, car ils n'ont pu encore oublier Dieu tout à fait. Quel encouragement pour les « libertins » !

Toute la quatrième lettre est dans la discussion de ce principe et de ses conséquences.

Première partie de la discussion. — Le bon Père défend le principe absolu de la grâce actuelle : « Tout le monde, et les impies et les fidèles, ont ces inspirations à chaque tentation. »
Seconde partie de la discussion. — Pressé par les autorités qu'on invoque contre lui, le bon Père accorde que les impies pèchent sans inspiration, et se réduit à soutenir que les justes au moins ne pèchent jamais sans que Dieu leur donne cette grâce actuelle. Pascal le nie même pour les justes, et triomphe de l'embarras de son adversaire, qui saisit un prétexte pour s'esquiver.

X

Part de la comédie dans la quatrième « Provinciale ».

Rien de plus vif et de plus gaiement agressif que le début de la quatrième *Provinciale :* « Il n'est rien tel que les jésuites. J'ai vu bien des jacobins, des docteurs et de toutes sortes de gens; mais une pareille visite manquait à mon instruction. Les choses valent toujours mieux dans leur source. » On sent que le ton change, que le débat va se déplacer et prendre un tour plus profane. Pour la première fois, en effet, on nous présente ce bon Père dont Sainte-Beuve trace si spirituellement le portrait:

Ce bon Père casuiste, qui révèle si volontiers les secrets du métier, car il aime, dit-il, les gens curieux ; si accueillant, si caressant, qui ne se tient pas dès qu'on l'écoute, tant c'est pour lui un art chéri dont il est plein que cette moelle du casuisme, comme pour d'autres les coquillages et les papillons, comme pour le Diphile de la Bruyère les oiseaux ; qui sait produire si à point le P. Bauny, *que voici, et de la cinquième édition encore;* qui vous fait prendre dans sa bibliothèque le livre du P. Annat contre M. Arnauld, juste à cette *page 34, où il y a une oreille;* qui, tout fier de trouver dans son P. Bauny le philosophe cité tant bien que mal en latin, vous *serre* malicieusement *les doigts,* et vous dit, avec un œil qui rit de plaisir et d'innocente vanité : *Vous savez bien que c'est Aristote;* ce bonhomme qui nous expose sur chaque point *la grande méthode dans tout son lustre,* et nous donne la recette bénigne selon laquelle il faut, pour chaque opinion, que *le temps la mûrisse un peu;* qui, si vous le piquez au jeu, ne sait rien d'impossible à ses docteurs, et vous dit, pour peu que vous ayez l'air de douter de vos cas difficiles, absolument comme on dirait d'une charade : *Proposez-les pour voir;* cet excellent personnage, toujours bouche ouverte à l'hameçon, et si habile à nous faire *dévider* l'écheveau, mériterait un nom qui le distinguât entre tous, et qui le fixât dans la mémoire à côté de Patelin, de Macette, de Tartuffe, d'Onuphre, sans pourtant le rendre aussi odieux ; car il y va, le pauvre homme ! dans la pleine innocence de son cœur!

Mais Sainte-Beuve confond ici deux Pères jésuites très distincts, celui de la quatrième et celui de la cinquième *Provinciale.* C'est celui de la quatrième qui aime les gens curieux et fait des « oreilles » à son livre favori, dont il marque au crayon les passages les plus remarquables. Mais il n'est, pour ainsi dire, que l'introducteur du bon casuiste qui prendra et gardera si ingénument la parole pendant les six lettres suivantes ; de ce personnage si éminemment comique dont M. Nisard dit : « Je ne le vois pas sans regret quitter la scène à la fin de la dixième *Provinciale.* » Déjà pourtant le nôtre a la plupart des traits qui serviront à composer cette autre physionomie. Qu'on l'interroge, c'est à ses auteurs qu'il va demander la réponse, et il revient « chargé de livres ». Avec une merveilleuse souplesse, il prend tous les tons et joue tous les rôles : serré de près, tantôt il s'échauffe : « Il n'en faut pas railler ! » tantôt il s'échappe adroitement, et sans se fâcher, avec douceur et prudence. Le voici qui, « d'un ton résolu », tient tête aux objections et refuse d'abandonner un seul point de sa doctrine ; mais presque aussitôt le voici qui, sentant la partie compromise, « commence à « lâcher pied », mais fait retraite en bon ordre, et, dans son embarras, ne perd pas courage. Il faut bien s'avouer vaincu à la fin, lorsque Aristote et saint Augustin se coalisent contre la doctrine des Pères ? Non, le bon casuiste est surpris, mais non pas confus, et le hasard opportun vient à son secours : « Comme il pensait à ce qu'il devait dire, on vint l'avertir que Mme la maréchale de... et Mme la marquise de... le demandaient. Et ainsi, en nous quittant à la hâte : « J'en parlerai, « dit-il, à nos Pères. Ils y trouveront bien quelque réponse : « nous en avons ici de bien subtils. »

Entre ce bon Père, si ingénu et si ingénieux tout ensemble, et Pascal, qui joue l'ignorance naïve, apparaît un autre personnage de la comédie, le janséniste, dont la seule présence, l'attitude froide et réservée, forment un parfait contraste avec la riante et caressante étourderie du jésuite qui se livre. D'abord silencieux témoin, il se borne à laisser deviner à quel point son sentiment est contraire à ces inventions dangereuses. Puis, il glisse, à propos, quelques mots discrets : le jésuite triomphant apporte-t-il la *Somme des péchés* du P. Bauny : « C'est dommage, me dit tout bas mon janséniste, que ce livre-là ait été condamné à Rome, et par les évêques de France. » Le jésuite énumère-t-il avec complaisance ses autorités : « Mais toutes modernes, » me dit doucement mon janséniste. Puis,

quand son adversaire s'est engagé à fond, il intervient tout à coup dans le débat, en homme qui s'y est préparé de longtemps : « Mon second, qui avait, à ce que je crois, étudié cette question le matin même, tant il était prêt à tout... » Et il explique Aristote, dont on travestit la pensée, et il cite les Pères, que le bon Père ne connaît pas, et de haute lutte il emporte la victoire. C'est lui enfin qui, maître du champ de bataille déserté par le vaincu, mais avide de courir à de nouveaux combats, met Pascal étonné sur une autre piste : « Ne savez-vous pas encore que leurs excès sont beaucoup plus grands dans la morale que dans la doctrine ? »

Cette comédie n'est donc que l'amusant prologue de la comédie qui va s'ouvrir dès la cinquième lettre.

XI

Sommaire des Lettres IV à XI, d'après l'édition de 1657.

« Les six Lettres suivantes expliquent toute la morale des jésuites par le récit de quelques entretiens d'un de leurs casuistes avec l'auteur, qui représente encore une personne du monde qui se fait instruire, et qui, apprenant des maximes tout à fait étranges, s'en étonne, et, n'osant pas néanmoins faire paraître l'horreur qu'il en conçoit, les écoute avec toute la modération qu'on peut garder. Sur quoi ce Père, le jugeant susceptible de ses principes, les lui découvre naïvement. Ce n'est pas qu'il ne le voie souvent surpris; mais, comme il croit que cet étonnement ne lui vient que de ce que les maximes lui sont nouvelles, il ne laisse pas de continuer, et ne se met en peine que de le rassurer par les meilleures raisons dont leurs plus grands auteurs les ont appuyées.

« Par ce moyen la vraisemblance, qu'il est nécessaire de garder dans les dialogues, est ici toujours observée. Car ce Père est un bonhomme comme ils en ont plusieurs parmi eux, qui haïrait la malice de sa Compagnie, s'il en avait la connaissance, mais qui ne pense pas seulement à s'en défier, tant il est rempli de respect pour ses auteurs, dont il reçoit toutes les opinions comme saintes. Aussi il s'attache exactement à ne rien dire qui ne soit pris de leurs ouvrages, dont il cite toujours les propres termes pour confirmer tout ce qu'il avance; mais aussi, se croyant assez fort quand il les a pour garants, il

ne craint point de publier ce qu'ils ont enseigné. Sur cette assurance il expose toute leur morale comme la meilleure chose du monde et la plus facile pour sauver un grand nombre d'âmes, sans s'apercevoir que ce qu'ils ont donné comme une conduite chrétienne et prudente pour soutenir la faiblesse des fidèles, n'est autre chose qu'un relâchement politique et flatteur pour s'accommoder aux passions déréglées des hommes. Voilà le caractère de ce Père, et l'auteur, qui ne veut ni le choquer ni consentir à sa doctrine, la reçoit avec une raillerie ambiguë, qui découvrirait assez son esprit à une personne moins prévenue que ce casuiste, qui, étant pleinement persuadé que cette morale est véritablement celle de l'Église, parce que c'est celle de sa Société, s'imagine aisément qu'un autre le croit de même.

« Ce style est continué jusqu'à de certains points essentiels, où l'auteur a peine à retenir l'indignation qu'excite une profanation si insupportable qu'ils ont faite de la religion; il se retient néanmoins pour apprendre tout, mais enfin, le Père venant à déclarer leurs derniers excès, par lesquels ils ont retranché de la morale chrétienne la nécessité d'aimer Dieu, en établissant qu'il suffit qu'on ne le haïsse pas, l'auteur s'emporte là-dessus, et, rompant avec ce jésuite, finit cette sorte d'entretien avec la dixième Lettre...

« La doctrine de la probabilité consiste en ce point qu'une opinion peut être suivie en sûreté de conscience lorsqu'elle est soutenue par quatre auteurs graves, ou par trois, ou par deux, ou même par un seul, et qu'un docteur, étant consulté, peut donner un conseil tenu pour probable par d'autres, encore qu'il croie certainement qu'il soit faux... Cette corruption, qui est le fondement de toutes les autres, est expliquée dans les cinquième et sixième Lettres, et aussi dans la treizième, où l'on voit manifestement que c'est de cette source que sont sortis tous leurs égarements, et qu'elle en peut produire une infinité d'autres, puisque l'esprit de l'homme est capable de former une infinité d'opinions nouvelles et monstrueuses, et que, selon cette pernicieuse règle, la fantaisie de ces docteurs qui les inventent suffit pour les rendre sûres en conscience. Aussi c'est de là que sont procédées les incroyables licences qu'ils ont données aux personnes de toutes sortes de conditions, prêtres, religieux, bénéficiers, gentilshommes, domestiques, gens d'affaires et de commerce, magistrats, riches, pauvres, usuriers, banqueroutiers, larrons, et même jusques aux sorciers, comme

il se voit dans ces six lettres, car on trouve leurs relâchements sur l'aumône, la simonie et les larcins domestiques dans la sixième, — leurs permissions de tuer pour toutes sortes d'offenses contre la vie, l'honneur et le bien, dans la septième, — leurs dispenses de restitutions dans la huitième; — leurs facilités de se sauver sans peine, et parmi les douceurs et les commodités de la vie, dans la neuvième, — et enfin, la dixième, qui finit, comme j'ai déjà dit, par la dispense de l'amour de Dieu, explique dès l'entrée les adoucissements qu'ils ont apportés à la confession, qui sont tels que les péchés qu'ils n'ont pu excuser sont si aisés à effacer par leurs nouvelles méthodes, que, comme ils le disent eux-mêmes, « les crimes s'expient aujourd'hui plus « allègrement qu'ils ne se commettent. »

XII

La comédie dans les « Provinciales ». — Coup d'œil sur les Lettres qui vont de la quatrième à la dixième.

Dès la quatrième Lettre, on l'a vu, la comédie apparaît, ou se laisse, du moins, entrevoir. C'est à partir de la cinquième qu'elle se déploie amplement. Dès le début de cette cinquième Lettre, écrite de verve, on se sent emporté bien loin des querelles subtiles sur la Grâce.

> Voici ce que je vous ai promis. Voici les premiers traits de la morale des bons Pères jésuites, « de ces hommes éminents en doctrine et en sagesse qui sont tous conduits par toute la philosophie ». Vous pensez peut-être que je raille. Je le dis sérieusement, ou plutôt ce sont eux-mêmes qui le disent dans leur livre intitulé *Imago primi sæculi.* Je ne fais que copier leurs paroles, aussi bien que dans la suite de cet éloge : « C'est une société d'hommes, ou plutôt d'anges, qui a été prédite par Isaïe en ces paroles : « Allez, anges prompts et légers. » La prophétie n'en est-elle pas claire ? « Ce sont des esprits d'aigles ; c'est une troupe de phénix, un auteur ayant montré depuis peu qu'il y en a plusieurs. Ils ont changé la face de la chrétienté. » Il le faut croire, puisqu'ils le disent. Et vous l'allez bien voir dans la suite de ce discours, qui vous apprendra leurs maximes.

Suivons-le dans ce « discours », dont il faut étudier d'abord le fond solide avant d'en apprécier la grâce légère et le mouvement entraînant.

CINQUIÈME LETTRE. — *Dessein des jésuites en établissant une nouvelle morale. Deux sortes de casuistes parmi eux; beaucoup de relâchés, et quelques-uns de sévères; raisons de cette différence. Explication de la doctrine de la probabilité; foule d'auteurs modernes et inconnus mis à la place des SS. Pères.*

Cette Lettre est précédée d'une sorte de prologue où Pascal se fait expliquer par un de ses amis pourquoi les jésuites professent, ici une morale sévère, ailleurs une morale relâchée. Ce n'est pas que leur dessein soit de corrompre les mœurs; mais ils veulent étendre partout leur crédit, gouverner toutes les consciences, satisfaire tout le monde. « C'est pour cette raison que, ayant affaire à des personnes de toutes sortes de conditions et de nations si différentes, il est nécessaire qu'ils aient des casuistes assortis à toute cette diversité... C'est par cette conduite *obligeante* et *accommodante*, comme l'appelle le P. Petau, qu'ils tendent les bras à tout le monde... Par là ils conservent tous leurs amis et se défendent contre tous leurs ennemis... Ils en ont pour toutes sortes de personnes... Comme si la foi et la tradition qui la maintient n'était pas toujours une et invariable dans tous les temps et dans tous les lieux; comme si c'était à la règle à se fléchir pour convenir au sujet qui doit lui être conforme! » L'ami de Pascal, et Pascal lui-même, on le sent, repoussent cette morale toute païenne, et conçoivent « une vertu plus haute que celle des pharisiens et des plus sages du paganisme ».

Cependant Pascal feint d'estimer ses adversaires pour « l'excellence de leur politique », et, désireux de les entendre eux-mêmes, s'adresse à l'un de ces bons Pères, qui est une de ses anciennes connaissances. Il le questionne sur les adoucissements qui peuvent être apportés au jeûne, et s'émerveille tour à tour ou s'indigne de ses trop complaisantes réponses. C'est alors que son naïf interlocuteur, entraîné par la chaleur de la discussion, lui découvre la doctrine des « opinions probables », le fondement et l'A B C de toute la morale des jésuites. Une opinion probable est celle qui est fondée sur des raisons de quelque considération, et appuyée par un docteur grave. Mais si les opinions des différents docteurs se contredisent? Il n'importe : l'opinion d'un seul docteur grave suffit, et l'on peut s'y attacher alors même que l'opinion contraire semble plus sûre. Pascal a peine à se contenir, et toutefois garde en frémissant le ton de l'ironie.

« Nous voici bien au large, lui dis-je, mon révérend Père. Grâces à vos opinions probables, nous avons une belle liberté de conscience... Tout de bon, mon Père, votre doctrine est bien commode. Quoi! avoir à répondre oui et non à son choix? On ne peut assez priser un tel avantage. Et je vois bien maintenant à quoi vous servent les opinions contraires que vos docteurs ont sur chaque matière; car l'une vous sert toujours, et l'autre ne vous nuit jamais. Si vous ne trouvez votre compte d'un côté, vous vous jetez de l'autre, et toujours en sûreté.

Mais la morale des Pères est contraire à la morale des nouveaux casuistes? Peu importe encore; « les Pères étaient bons pour la morale de leurs temps; mais ils sont trop éloignés pour celle du nôtre. » Mais l'Écriture, les papes, les conciles? Les désaccords entre eux et les casuistes ne sont qu'apparents, et le bon Père renvoie au lendemain son interlocuteur pour l'en éclaircir.

Sixième Lettre. — *Différents artifices des jésuites pour éluder l'autorité de l'Évangile, des conciles et des papes. Quelques conséquences qui suivent de leur doctrine sur la probabilité. Leurs relâchements en faveur des bénéficiers, des prêtres, des religieux et des domestiques. Histoire de Jean d'Alba.*

Comment résoudre ces contradictions entre les décisions des papes, des conciles ou de l'Écriture, et les opinions des casuistes? Il ne s'agit que de bien savoir interpréter les termes. Le P. Escobar, jésuite espagnol, est passé maître dans cet art de l'interprétation. Quand les termes des décisions ecclésiastiques sont trop clairs pour prêter à des interprétations diverses, on a recours à certaines « circonstances favorables » qui, habilement invoquées à l'appui de cas exceptionnels, laissent échapper bien des coupables, ou bien encore l'on emploie « la plus subtile de toutes les nouvelles méthodes, le plus fin de la probabilité »: « c'est que l'affirmative et la négative de la plupart des opinions ont chacune quelque probabilité, au jugement de nos docteurs, et assez pour être suivies avec sûreté de conscience. Ce n'est pas que le pour et le contre soient ensemble véritables dans le même sens, cela est impossible; mais c'est seulement qu'ils sont ensemble probables, et sûrs par conséquent. » On ne dit pas que ce que les papes ont décidé ne soit pas probable; mais, en laissant leur opinion dans la sphère de la probabilité, on ne laisse pas de dire que le contraire est aussi probable. « Cela est très respectueux, » observe ironique-

ment Pascal. « Que le monde est heureux de vous avoir pour maîtres! que ces probabilités sont utiles! » Seulement, toute opinion n'est pas probable sitôt qu'un seul docteur, même grave, l'a émise : « Il faut que le temps la mûrisse peu à peu. En peu d'années on la voit insensiblement s'affermir, et, après un temps considérable, elle se trouve autorisée par la tacite approbation de l'Église. »

Sans doute, il est regrettable qu'on ne puisse appliquer les maximes de l'Évangile dans toute leur sévérité. Mais les hommes aujourd'hui sont si corrompus! Il faut bien venir à eux, puisqu'ils ne viennent pas à nous : « Car le dessein capital que notre Société a pris pour le bien de la religion, est de ne rebuter qui que ce soit, pour ne pas désespérer le monde. Nous avons donc des maximes pour toutes sortes de personnes. » D'abord pour les bénéficiers : donner un bien temporel pour un bien spirituel, c'est faire le trafic des bénéfices ecclésiastiques, c'est être simoniaque; mais il n'y a plus simonie si on porte son intention à donner cet argent comme un *motif* qui porte le bénéficier à le résigner, au lieu de le donner comme le *prix* du bénéfice; — puis, pour les prêtres, qui n'ont pas besoin d'être en état de grâce pour dire la messe : car, « si on était si sévère à exclure les prêtres de l'autel, vous comprenez bien qu'il n'y aurait pas un si grand nombre de messes; » — puis pour les religieux, en faveur de qui l'on adoucit les règles de l'obéissance due par eux à leurs supérieurs; — puis pour les valets, à qui il n'est pas interdit de se payer par leurs propres mains, lorsque leurs maîtres leur font attendre trop longtemps leurs gages. Pascal interrompt cette énumération complaisante du révérend Père en apportant un exemple perfide à l'appui de l'opinion des casuistes sur les valets : c'est l'exemple de Jean d'Alba, ce valet des jésuites au collège de Clermont, qui, accusé de vol par les Pères, put se défendre en citant le sentiment du P. Bauny sur les larcins commis par les domestiques qui ne sont pas contents de leurs gages. Le bon Père le gronde de s'amuser à ces histoires hors de propos, et ajourne la fin de sa revue.

Septième Lettre. — *De la méthode de diriger l'intention, selon les casuistes; de la permission qu'ils donnent de tuer pour la défense de l'honneur et des biens, et qu'ils étendent jusqu'aux prêtres et aux religieux. Question curieuse proposée par Caramuel, savoir s'il est permis aux jésuites de tuer les jansénistes.*

Apaisé par l'assurance qu'il ne sera plus troublé dans son discours, le bon Père passe des valets aux gentilshommes, et aux moyens que les casuistes ont imaginés pour concilier, chez les personnes de cette condition, deux choses aussi opposées en apparence que la piété et le point d'honneur. A ce sujet, il expose le « principe merveilleux » de la *direction d'intention.* La méthode de *diriger l'intention* consiste à détourner son intention du mal que l'on fait en la portant sur un objet permis. On connaît les vers de Molière, dans le *Tartuffe :*

> Selon divers besoins, il est une science
> D'étendre les liens de notre conscience,
> Et de rectifier le mal de l'action
> Avec la pureté de notre intention.

« Quand nous ne pouvons pas empêcher l'action, dit le bon Père, nous purifions au moins l'intention; et ainsi nous corrigeons le vice du moyen par la pureté de la fin. Voilà par où nos Pères ont trouvé moyen de permettre les violences qu'on pratique en défendant son honneur; car il n'y a qu'à détourner son intention du désir de vengeance, qui est criminel, pour la porter au désir de défendre son honneur, qui est permis selon nos Pères. Et c'est ainsi qu'ils accomplissent tous leurs devoirs envers Dieu et envers les hommes. Car ils contentent le monde en permettant les actions; et ils satisfont à l'Évangile en purifiant les intentions. » Le duel, par exemple, peut devenir innocent, quand on n'a pas l'intention expresse de se battre en duel, mais seulement celle de défendre sa vie, son honneur ou sa fortune; l'homicide de même, quand on tue son ennemi soit pour punir ou prévenir un soufflet, soit pour un démenti reçu, soit même pour une médisance; mais les Pères, « fort circonspects », défendent d'abuser de ces petites occasions, car « on dépeuplerait un État en moins de rien, si on en tuait tous les médisants », et, d'ailleurs, on risquerait d'être puni en justice. Ils entourent des mêmes précautions prudentes la permission qu'ils donnent de tuer, en

certains cas, un homme pour conserver son bien, car ils ne le permettent que si la somme dont il s'agit n'est guère inférieure à un écu.

La dernière question examinée dans cette lettre, et posée par le P. Lamy, est celle de « savoir si les jésuites peuvent tuer les jansénistes ». Le P. Caramuel se prononce pour la négative, mais seulement parce que « les jansénistes n'obscurcissent non plus l'éclat de la société qu'un hibou celui du soleil ». Pascal ne peut dissimuler plus longtemps son indignation, mais il la voile encore d'ironie.

« Hé quoi ! mon Père, la vie des jansénistes dépend donc seulement de savoir s'ils nuisent à votre réputation ! Je les tiens peu en sûreté, si cela est. Car, s'il devient tant soit peu probable qu'ils vous fassent tort, les voilà tuables sans difficulté. Vous en ferez un argument en forme ; et il n'en faut pas davantage, avec une direction d'intention, pour expédier un homme en sûreté de conscience. Oh ! qu'heureux sont les gens qui ne veulent pas souffrir les injures, d'être instruits en cette doctrine ! Mais que malheureux sont ceux qui les offensent ! En vérité, mon Père, il vaudrait autant avoir affaire à des gens qui n'ont point de religion, qu'à ceux qui en sont instruits jusqu'à cette direction. Car enfin l'intention de celui qui blesse ne soulage point celui qui est blessé. Il ne s'aperçoit point de cette direction secrète, et il ne sent que celle du coup qu'on lui porte. Et je ne sais même si on n'aurait pas moins de dépit de se voir tuer brutalement par des gens emportés, que de se sentir poignarder consciencieusement par des gens dévots. Tout de bon, mon Père, je suis un peu surpris de tout ceci ; et ces questions du P. Lamy et de Caramuel ne me plaisent point. — Pourquoi ? dit le père : êtes-vous janséniste ? — J'en ai une autre raison, lui dis-je. C'est que j'écris de temps en temps à un de mes amis de la campagne ce que j'apprends des maximes de vos Pères. Et quoique je ne fasse que rapporter simplement et citer fidèlement leurs paroles, je ne sais néanmoins s'il ne se pourrait pas rencontrer quelque esprit bizarre qui, s'imaginant que cela vous fait tort, ne tirât de vos principes quelque méchante conclusion. — Allez, me dit le Père, il ne vous en arrivera point de mal, j'en suis garant. Sachez que ce que nos Pères ont imprimé eux-mêmes, et avec l'approbation de nos supérieurs, n'est ni mauvais ni dangereux à publier.

Huitième Lettre. — *Maximes corrompues des casuistes touchant les juges, les usuriers, le contrat Mohatra*[1], *les banqueroutiers, les restitutions, etc. Diverses extravagances des mêmes casuistes.*

Dans la huitième Lettre, que Sainte-Beuve juge avec raison « un peu surchargée de textes et vraiment lourde entre les autres », le bon Père continue sa revue inconsciemment accablante pour ceux qu'il croit glorifier. Il détermine les condi-

1. Nous négligerons, dans cette analyse, le contrat Mohatra. Ce mot espagnol vient de l'arabe, et signifie *risque*. Escobar, cité par le bon Père, en définit ainsi le

tions dans lesquelles les juges peuvent juger selon une opinion probable contre l'opinion la plus probable, même contre leur propre sentiment, et recevoir des présents des plaideurs ; celles dans lesquelles les gens d'affaires peuvent faire des prêts usuraires (il suffit qu'ils exigent le remboursement du prêt comme dû par reconnaissance, non par justice), ou faire banqueroute s'ils n'ont pas assez de bien pour subsister honnêtement après avoir payé leurs dettes, ou retenir les biens gagnés même par des voies criminelles. Il nous paraît superflu de parcourir les « diverses extravagances » que le titre promet. Vraiment il y en a trop, et cette huitième Lettre, malgré des traits fort plaisants, est de celles qui ont le plus vieilli. A la fin, le sujet de la lettre suivante est annoncé : « Pour continuer, je pourrai bien vous parler, la première fois, des douceurs et des commodités de la vie que nos Pères permettent pour rendre le salut aisé et la dévotion facile. »

NEUVIÈME LETTRE. — *De la fausse dévotion à la sainte Vierge que les jésuites ont introduite. Diverses facilités qu'ils ont inventées pour se sauver sans peine, et parmi les douceurs et les commodités de la vie. Leurs maximes sur l'ambition, l'envie, la gourmandise, les équivoques, les restrictions mentales, les libertés qui sont permises aux filles, les habits des femmes, le jeu, le précepte d'entendre la messe.*

Au début, le bon Père apporte, triomphant, à son interlocuteur, un livre du P. Barry, *le Paradis ouvert à Philagie par cent dévotions à la mère de Dieu, aisées à pratiquer.* Bien commodes, en effet, sont ces dévotions, et nous dirions volontiers avec Pascal qu'il ne saurait plus y avoir personne de damné après cela. « C'est tout ce qu'on a pu faire, observe le Père, et je crois que cela suffira, car il faudrait être bien misérable pour ne vouloir pas perdre un moment en toute sa vie pour mettre un chapelet à son bras ou un rosaire dans sa poche, et assurer par là son salut avec tant de certitude que ceux qui en font l'épreuve n'y ont jamais été trompés, de quelque manière qu'ils aient vécu, quoique nous conseillions de ne laisser pas de bien vivre. » Peu à peu le débat s'élargit : il ne s'agit plus de « la

sens : « Le contrat Mohatra est celui par lequel on achète des étoffes chèrement et à crédit, pour les revendre au même instant à la même personne argent comptant et à bon marché. » « Par où vous voyez, ajoute le révérend, qu'on reçoit une certaine somme comptant en demeurant obligé pour davantage.

fausse dévotion à la sainte Vierge », que les jésuites substituent à la dévotion vraie fondée sur l'amour de Dieu, mais plus généralement de la fausse dévotion, facile et relâchée, propre à ne pas effrayer les gens du monde. C'est surtout le livre de *la Dévotion aisée,* du P. Lemoyne, qui fait les frais de ce débat, beaucoup plus vif que ceux de la lettre précédente. Rien de rebutant dans cette piété mondaine, « et, en effet, on ne peut nier que cette méthode de traiter de la dévotion n'agrée tout autrement au monde » que celle dont on se servait avant les jésuites. Les ambitieux apprendront avec plaisir qu'ils peuvent concilier la dévotion avec un amour désordonné pour les grandeurs ; les riches avares, qu'ils ne pèchent pas mortellement en ne donnant point aux pauvres l'aumône de leur superflu ; les envieux, que l'envie du bien temporel n'est que vénielle ; les paresseux, que la seule véritable paresse, la seule impardonnable, est, selon Escobar, « une tristesse de ce que les choses spirituelles sont spirituelles, comme serait de s'affliger de ce que les sacrements sont la source de la grâce » ; or bien peu s'avisent d'être paresseux en cette sorte. Pour la gourmandise, elle n'est pas même un péché véniel, à moins que, comme dit Escobar, on se gorge sans nécessité de boire et de manger, jusqu'à vomir.

Attentifs à multiplier les facilités « pour faire éviter les péchés dans les conversations et les intrigues du monde », les jésuites ont inventé la double doctrine des équivoques et des restrictions mentales.

« Une chose des plus embarrassantes qui s'y trouve est d'éviter le mensonge et surtout quand on voudrait bien faire accroire une chose fausse. C'est à quoi sert admirablement notre doctrine des équivoques, par laquelle « il est « permis d'user de termes ambigus, en les faisant entendre en un autre « sens qu'on ne les entend soi-même, » comme dit Sanchez (*Op. mor.*, part. II, liv. III, chap. VI, n. 13). — Je sais cela, mon Père, lui dis-je. — Nous l'avons tant publié, continua-t-il, qu'à la fin tout le monde en est instruit. Mais savez-vous bien comment il faut faire quand on ne trouve point de mots équivoques? — Non, mon Père. — Je m'en doutais bien, dit-il, cela est nouveau : c'est la doctrine des restrictions mentales. Sanchez la donne au même lieu : « On peut jurer, dit-il, qu'on n'a pas fait une chose, quoiqu'on « l'ait faite effectivement, en entendant en soi-même qu'on ne l'a pas faite « un certain jour, ou avant qu'on fût né, ou en sous-entendant quelque au- « tre circonstance pareille, sans que les paroles dont on se sert aient aucun « sens qui le puisse faire connaître ; et cela est fort commode en beaucoup « de rencontres, et est toujours très-juste quand cela est nécessaire ou utile « à la santé, l'honneur ou le bien. » — Comment, mon Père, et n'est-ce pas là un mensonge, et même un parjure? — Non, dit le Père : Sanchez le prouve au même lieu, et notre P. Filiutius aussi (tr. XXV, chap. XI, n. 331),

parce, dit-il, que « c'est l'intention qui règle la qualité de l'action. » Et il y donne encore (n. 328) un autre moyen plus sûr d'éviter le mensonge, c'est qu'après avoir dit tout haut : *Je jure que je n'ai point fait cela,* on ajoute tout bas, *aujourd'hui;* ou qu'après avoir dit tout haut : *Je jure,* on dise tout bas : *que je dis*, et que l'on continue ensuite tout haut, *que je n'ai point fait cela.* Vous voyez bien que c'est dire la vérité. — Je l'avoue, lui dis-je ; mais nous trouverions peut-être que c'est dire la vérité tout bas, et un mensonge tout haut.

Ce dernier trait a passé de Pascal chez Boileau, dont l'Épître XII est un résumé affaibli des *Provinciales;* le satirique vieilli s'en prend aussi à ces casuistes

> Qui trouvèrent jadis, pour sortir d'embarras,
> L'art de mentir tout haut en disant vrai tout bas.

Plus d'embarras, dès lors : par exemple, une promesse n'obligera plus, si l'on n'a pas eu l'intention de s'obliger en la faisant. Les femmes pourront se parer. Après avoir effleuré plus d'un point délicat, le bon Père termine en indiquant les adoucissements apportés par les jésuites à la pratique des sacrements, et promet de s'expliquer, dans l'entretien suivant, sur ceux qu'ils ont apportés en particulier au sacrement de pénitence.

XIII

Le « moi » de Pascal dans les Lettres V à IX, et en particulier dans la neuvième. — La dévotion ascétique et la dévotion aisée. — Le goût sévère et le style fleuri.

Quand on lit les Lettres que nous venons d'analyser, il faut prendre garde que le charme piquant du dialogue nous fasse perdre de vue le caractère même de Pascal, qui s'y révèle malgré le soin qu'il prend de se voiler, et qui donne aux pages les plus légères une singulière unité de ton et de doctrine. Pascal est un janséniste, dont la piété est rigoureuse jusqu'à l'ascétisme : à ces saints polis, à ces dévots civilisés qu'on lui vante, il oppose ces grands saints « dont la vie a été extrêmement austère ». Aussi crie-t-il à l'impiété quand on prétend lui faire admirer ces peintures « tout à fait charmantes » de la dévotion, qu'on croirait faites à dessein pour tourner les saints en ridicule. Pascal est aussi un homme à l'esprit droit

et un écrivain au goût sévère; il ne peut donc que détester une morale oblique, un style sans franchise et sans virilité.

Bien avant la dixième Lettre, on sent combien lui répugne ce mélange perpétuel des choses mondaines et des choses religieuses, qui, aux yeux du bon Père, fait la force, mais, aux yeux de son interlocuteur, fait la dangereuse faiblesse de la morale jésuitique. Dans la cinquième Lettre, il s'écrie : « La plaisante comparaison des choses du monde à celles de la science! » Mais c'est dans la neuvième surtout qu'on se rend compte qu'il y a ici aux prises, non seulement deux écoles différentes, mais deux manières tout opposées de penser et de sentir, de concevoir et d'exprimer les choses sérieuses. Cette indulgence des Pères poussée jusqu'à la « dernière bénignité », lui semble, à lui, lâche complaisance et trahison; il la déclare « bien plus propre à entretenir les pécheurs dans leurs désordres, par la fausse paix que cette confiance téméraire apporte, qu'à les en retirer par une véritable conversion, *que la Grâce seule peut produire* ». Le janséniste, on le voit, ne se laisse jamais oublier. S'il y a excès d'indulgence du côté des jésuites, n'y aurait-il pas, du côté des jansénistes, excès de rigorisme? Si les uns s'appliquent à ne damner personne, les autres ne semblent-ils pas s'appliquer à restreindre le nombre des élus? Où les premiers jettent un pont facile à franchir, les seconds ne creusent-ils pas un infranchissable abîme? La question a une portée générale et reste pendante éternellement entre les Alcestes chagrins qui voient partout des cas pendables, et les Philintes souriants, qui insinuent : « Mais, *quand on est du monde*, il faut bien... » Ce qu'on ne peut, du moins, disputer à Pascal, c'est la supériorité de la droiture, et aussi celle du goût. Quel verbe mâle et loyal! quel dédain des puériles frivolités de la rhétorique, si familières aux adversaires qu'il accable rien qu'en les citant! Oui, la neuvième Provinciale est une leçon de goût en même temps qu'une leçon de franchise. En énervant l'âme, les jésuites énervaient aussi l'esprit; en torturant la pensée, ils faussaient le style. Leurs grâces mignardes devaient lui paraître aussi ridicules que leurs équivoques lui paraissaient odieuses. Voyez l'admirable début de la neuvième lettre :

Je ne vous ferai pas plus de compliment que le bon Père m'en fit la dernière fois que je le vis. Aussitôt qu'il m'aperçut, il vint à moi, et me dit, en regardant dans un livre qu'il tenait à la main : « Qui vous ouvrirait le paradis ne vous obligerait-il pas parfaitement? Ne donneriez-vous pas des millions d'or pour en avoir une clef et entrer dedans quand bon vous semblerait? Il ne

faut point entrer en de si grands frais : en voici une, voire cent, à meilleur compte. »

Je ne savais si le bon Père lisait, ou s'il parlait de lui-même. Mais il m'ôta de peine en disant : « Ce sont les premières paroles d'un beau livre du P. Barry, de notre Société, car je ne dis jamais rien de moi-même. — Quel livre, lui dis-je, mon Père? — En voici le titre, dit-il : *le Paradis ouvert à Philagie, par cent dévotions à la mère de Dieu, aisées à pratiquer.* — Eh quoi ! mon Père, chacune de ces dévotions aisées suffit pour ouvrir le ciel ? — Oui, dit-il ; voyez-le encore dans la suite des paroles que vous avez ouïes : « Tout autant de dévo- « tions à la mère de Dieu que vous trouverez en ce livre sont autant de clefs « du ciel qui vous ouvriront le paradis tout entier. »

Qui ne sent l'ironie secrète? Parmi ces clefs, d'ailleurs, il a soin de choisir celles dont la seule indication éveille un sourire : « Dire le petit chapelet des dix plaisirs de la Vierge ; donner commission aux anges de lui faire la révérence de notre part, etc. » — « Je n'ose, ajoute le P. Barry, vous inviter à offrir *ce petit esclave que vous appelez votre cœur*... S'il arrivait qu'à la mort l'ennemi eût quelque prétention sur vous, et qu'il y eût du trouble dans la *petite république de vos pensées,* vous n'avez qu'à dire que Marie répond pour vous. » Le P. Binet, dans sa *Marque de prédestination,* n'est pas moins fleuri : « Qu'importe par où nous entrions dans le paradis, pourvu que nous y entrions? *Soit de bond ou de volée, que nous en chaut-il pourvu que nous prenions la ville de gloire?* Et le P. Garasse ne lui cède pas, même le dépasse :

Quand les bons esprits font un ouvrage excellent, ils sont justement récompensés par les louanges publiques. Mais quand un pauvre esprit travaille beaucoup pour ne rien faire qui vaille, et qu'il ne peut ainsi obtenir des louanges publiques, afin que son travail ne demeure pas sans récompense, Dieu lui en donne une satisfaction personnelle qu'on ne peut lui envier sans une injustice plus que barbare. C'est ainsi que Dieu, qui est juste, donne aux grenouilles de la satisfaction de leur chant.

Mais c'est surtout le P. Lemoyne, l'auteur de la *Dévotion aisée* et des *Peintures morales,* que poursuit l'implacable ironie de Pascal. On jugera si Pascal a raison par deux des citations qu'il met sous nos yeux :

Je ne nie pas qu'il ne se voie des dévots qui sont pâles et mélancoliques de leur complexion, qui aiment le silence et la retraite, et qui n'ont que du flegme dans les veines, et de la terre sur le visage. Mais il s'en voit assez d'autres qui sont d'une complexion plus heureuse, et qui ont abondance de cette humeur douce et chaude, et de ce sang bénin et rectifié qui fait la joie...

La jeunesse peut être parée de droit naturel. Il peut être permis de se parer en un âge qui est la fleur de la verdure des ans. Mais il en faut demeurer là : le

contretemps serait étrange de chercher des roses sur la neige. Ce n'est qu'aux étoiles qu'il appartient d'être toujours au bal, parce qu'elles ont le don de jeunesse perpétuelle. Le meilleur donc en ce point serait de prendre conseil de la raison et d'un bon miroir; de se rendre à la bienséance et à la nécessité, et de se retirer quand la nuit approche.

Peut-être Pascal fait-il bien grand bruit des citations qu'il entasse, et dont le mauvais goût nous frappe plus aujourd'hui que la prétendue immoralité. Mais c'est que pour lui la question de goût littéraire est inséparable de la question morale. On lui répond que telle page du P. Lemoyne sur la vertu, dont on fait trop une fâcheuse « ennemie des divertissements et des jeux qui sont la fleur de la joie et l'assaisonnement de la vie », est un souvenir de Montaigne. Mais, précisément (et on le voit bien dans ses *Pensées*) il était aussi éloigné que possible de cette sagesse tout humaine et mondaine, qui achemine doucement l'homme à une sorte d'apathie morale. Voilà pour le fond; la forme ne lui déplaisait pas moins. Lui qui voulait que l'agréable même fût pris du vrai, que les paroles fussent seulement la peinture exacte de la pensée, combien il devait souffrir plus impatiemment de voir la vérité religieuse enjolivée, masquée, profanée par tant de fleurs et de pointes galantes! Il y reviendra et y insistera dans la onzième lettre.

Direz-vous que la manière si profane et si coquette dont votre P. Lemoyne a parlé de la piété dans sa *Dévotion aisée* soit plus propre à donner du respect que du mépris pour l'idée qu'il forme de la vertu chrétienne? Tout son livre des *Peintures morales* respire-t-il autre chose, et dans sa prose et dans ses vers, qu'un esprit plein de la vanité et des folies du monde? Est-ce une pièce digne d'un prêtre que cette ode du septième livre intitulée : « Éloge de la pudeur, où est montré que toutes les belles choses sont rouges, ou sujettes à rougir? » C'est ce qu'il fit pour consoler une dame, qu'il appelle Delphine, de ce qu'elle rougissait souvent... Je sais qu'il ne l'a dit que pour faire le galant et pour rire; mais c'est cela qu'on appelle rire des choses saintes.

La onzième lettre confirme donc la neuvième : profondément religieux et sérieux jusque dans la plaisanterie qu'il met au service d'une passion ardente, Pascal exige qu'on parle gravement des choses graves. Littérairement, cela signifie : « Point de désaccord entre la forme et le fond; point de jeux d'esprit, toujours inutiles, souvent déplacés; point de couleurs mal appliquées, point de fard; la vérité fardée n'est plus la vérité, et la vérité seule est belle. »

XIV

L'art dans les mêmes lettres. — La comédie et le personnage du bon Père.

Ce que Pascal proscrit, c'est l'art qui travestit la vérité; mais l'art qui sert à en mieux faire ressortir l'évidence, loin de le proscrire, il en fait tout le premier le plus curieux usage. Il est d'autant plus redoutable, cet art, qu'il paraît moins. Sans doute il est difficile de ne pas observer, de ne pas admirer le mouvement vif et naturel du dialogue, la souplesse de la transition, la variété des tons, des débuts, des conclusions, si riche que chaque lettre a pour ainsi dire sa physionomie distincte. Mais la *diplomatie* toujours habile, quelquefois perfide, de Pascal, frappe moins les yeux. Avec quelle adresse pourtant il sait mettre de son côté, contre ces opinions « plus nouvelles que le bréviaire », les papes, les conciles, les Pères de l'Église, l'Écriture! S'agit-il du duel qu'autorisent en certains cas les jésuites, il rappelle que « la piété du roi emploie sa puissance à défendre et à abolir le duel dans ses États ». S'agit-il de la corruption des juges, il oppose aux décisions indulgentes des casuistes la réforme introduite dans le parlement par le premier président, qui a défendu même aux greffiers de recevoir les présents des parties; et par cette manœuvre inattendue il oblige son interlocuteur surpris à quitter ce sujet brûlant. Surtout il prend soin de lui fermer toute retraite, ou plutôt il l'amène tout doucement à s'enlever à lui-même tout moyen de défense. Qu'importe que tel casuiste n'appartienne pas à la Société de Jésus? Le bon Père explique que ce casuiste étranger n'est que l'humble admirateur et imitateur des casuistes de la Société. Tel autre casuiste est bien un jésuite, mais il serait prudent, semble-t-il, de ne pas accepter la responsabilité entière de ses décisions, qui peuvent être tout individuelles. Le bon Père s'applique, au contraire, à montrer que ces extravagances engagent toute la Société.

Comment! dit le Père, il est de notre Compagnie. Et ne savez-vous pas encore que notre Société répond de tous les livres de nos Pères ? Il faut vous apprendre cela ; il est bon que vous le sachiez. Il y a un ordre dans notre Société, par lequel il est défendu à toutes sortes de libraires d'imprimer aucun ouvrage de nos Pères sans l'approbation des théologiens de notre Compa-

gnie, et sans la permission de nos supérieurs. C'est un règlement fait par Henri III, le 10 mai 1583, et confirmé par Henri IV, le 20 décembre 1603, et par Louis XIII, le 14 février 1612 : de sorte que tout notre corps est responsable des livres de chacun de nos Pères. Cela est particulier à notre Compagnie ; et de là vient qu'il ne sort aucun ouvrage de chez nous qui n'ait l'esprit de la Société.

On est presque tenté de plaindre cette victime d'une tactique cruellement insidieuse. Le bon Père n'est visiblement pas de force à parer des coups dont il ne s'aperçoit même pas. Pascal se joue avec lui et de lui, le mène où il veut, s'applaudit quand il l'a pris au piège longuement préparé : « Je fus ravi de le voir tombé dans ce que je souhaitais. » Souvent l'appât est à peine dissimulé : « Mais, mon Père, pour vous dire la vérité, je me défie un peu de vos promesses, et je doute que vos auteurs en disent autant que vous. — Vous me faites tort, dit le Père, je n'avance rien que je ne prouve, et par tant de passages que leur nombre, leur autorité et leurs raisons vous rempliront d'admiration. » Et il met son orgueil à rassembler les preuves qui confondront les siens, à fournir complaisamment les pièces de l'acte d'accusation qui sera dressé contre eux.

Rien n'égale, comme exemple de cet art perfide, le début même de ce long mais si amusant entretien, dans la cinquième lettre.

Pour moi, j'estimai ces bons Pères de l'excellence de leur politique, et je fus, selon son conseil, trouver un bon casuiste de la Société. C'est une de mes anciennes connaissances, que je voulus renouveler exprès. Et comme j'étais instruit de la manière dont il les fallait traiter, je n'eus pas de peine à le mettre en train. Il me fit d'abord mille caresses, car il m'aime toujours, et, après quelques discours indifférents, je pris occasion du temps où nous sommes pour apprendre de lui quelque chose sur le jeûne, afin d'entrer insensiblement en matière. Je lui témoignai donc que j'avais de la peine à le supporter. Il m'exhorta à me faire violence ; mais, comme je continuai à me plaindre, il en fut touché et se mit à chercher quelque cause de dispense. Il m'en offrit en effet plusieurs qui ne me convenaient point, lorsqu'il s'avisa enfin de me demander si je n'avais pas de peine à dormir sans souper. « Oui, lui dis-je, mon Père, et cela m'oblige souvent à faire collation à midi et à souper le soir. — Je suis bien aise, me répliqua-t-il, d'avoir trouvé ce moyen de vous soulager sans péché ; allez, vous n'êtes point obligé à jeûner. Je ne veux pas que vous m'en croyiez, venez à la bibliothèque. »

J'y fus, et là, en prenant un livre : « En voici la preuve, me dit-il, et Dieu sait quelle ! C'est Escobar. — Qui est Escobar, lui dis-je, mon Père ? — Quoi ! vous ne savez pas qui est Escobar de notre Société, qui a compilé cette *Théologie morale* de vingt-quatre de nos Pères ; sur quoi il fait, dans la préface, une allégorie de ce livre « à celui de l'*Apocalypse,* qui était scellé de sept sceaux ? « Et il dit que Jésus l'offre ainsi scellé aux quatre animaux, Suarez, Vasquez, Molina, Valentia, en présence de vingt-quatre jésuites qui représen-« tent les vingt-quatre vieillards ? »

Il lut toute cette allégorie, qu'il trouvait bien juste, et par où il me don-

nait une grande idée de l'excellence de cet ouvrage. Ayant ensuite cherché son passage du jeûne : « Le voici, me dit-il, au tr. 1, ex. 13, n. 67. « Celui « qui ne peut dormir s'il n'a soupé, est-il obligé de jeûner? Nullement. » N'êtes-vous pas content? — Non, pas tout à fait, lui dis-je ; car je puis bien supporter le jeûne en faisant collation le matin et soupant le soir. — Voyez donc la suite, me dit-il, *ils ont pensé à tout.* « Et que dira-t-on si on peut « bien se passer d'une collation le matin en soupant le soir? » — Me voilà. « — On n'est point encore obligé à jeûner, car personne n'est obligé à changer l'ordre de ses repas. » — Oh ! la bonne raison ! lui dis-je. — Mais, dites-moi, continua-t-il, usez-vous de beaucoup de vin? — Non, mon Père, lui dis-je, je ne le puis souffrir. — Je vous disais cela, me répondit-il, pour vous avertir que vous en pourriez boire le matin, et quand il vous plairoit, sans rompre le jeûne ; et cela soutient toujours. En voici la décision au même lieu (n. 75) : « Peut-on, sans rompre le jeûne, boire du vin à telle heure qu'on voudra, et « même en grande quantité? On le peut, et même de l'hypocras. » Je ne me souvenais pas de cet hypocras, dit-il ; il faut que je le mette sur mon recueil. — Voilà un honnête homme, lui dis-je, qu'Escobar. — *Tout le monde l'aime, répondit le Père : il fait de si jolies questions !* Voyez celle-ci, qui est au même endroit (n. 38) : « Si un homme doute qu'il ait vingt et un ans, est-il « obligé de jeûner? Non. Mais si j'ai vingt et un ans cette nuit à une heure « après minuit, et qu'il soit demain jeûne, serai-je obligé de jeûner demain ? « Non ; car vous pourriez manger autant qu'il vous plairait depuis minuit « jusqu'à une heure, puisque vous n'auriez pas encore vingt et un ans : et « ainsi, ayant droit de rompre le jeune, vous n'y êtes point obligé. » — Oh! que cela est divertissant ! lui dis-je. — *On ne s'en peut tirer,* me répondit-il ; *je passe les jours et les nuits à le lire, je ne fais autre chose.* » Le bon Père, voyant que j'y prenais plaisir, en fut ravi.

Pascal a soin de noter en plusieurs endroits cette satisfaction naïve du bon Père : « Ho! ho! dit le Père, vous commencez à pénétrer, j'en suis ravi. » Et c'est là précisément qu'est la suprême habileté de Pascal : son casuiste est plaisant, mais il n'est pas odieux. Non : « il est bonhomme », mais « le respect qu'il a pour ses Pères lui fait recevoir avec vénération tout ce qui vient de leur part ». Aussi avoue-t-il volontiers qu'il ne parle pas suivant sa conscience, mais suivant celle de Ponce et du P. Bauny, qui sont d'habiles gens. Modestement, il s'efface derrière ces docteurs célèbres, dont il fait dans la cinquième lettre une énumération si pompeuse. Il a « du plaisir » à voir le P. Bauny pénétrer dans le pour et le contre d'une question bien embrouillée, qu'il démêle avec cette finesse « qui n'appartient qu'aux grands hommes » ; il se pâme d'aise devant les inventions du « grand et incomparable Molina ». — « Voyez, dit-il, résoudre cette question à Sanchez : *mais aussi c'est Sanchez!* » Ce n'est pas pour l'amour de la vérité, c'est pour l'amour de l'art qu'il expose ces « subtiles méthodes » de la casuistique, du moins les meilleures : « car nous en avons à choisir! » Qu'on ne lui parle pas des Pères de l'ancienne

Église, ils ont fait leur temps; à un monde nouveau il faut une morale nouvelle. « Voilà ce que les anciens n'ont point connu, voilà ce qu'on doit à nos Pères... Nos Pères savent si bien s'arrêter où il faut! » C'est cette aveugle admiration qui l'empêche de voir les pièges où son interlocuteur le fait si aisément tomber. Parfois il semble ouvrir les yeux. « Je crois que vous raillez : cela n'est pas bien. » Mais, d'ordinaire, il va droit devant lui sans soupçonner le danger, et n'aime pas à être interrompu : « Que vous êtes prompt! écoutez la suite... J'ai déjà bien reconnu deux ou trois fois que vous n'êtes pas bon scolastique... A quoi vous amusez-vous? Qu'est-ce que tout cela signifie? Je vous parle des maximes de nos casuistes, et vous m'interrompez par des histoires hors de propos!... Apprenez d'Escobar ce que c'est que tuer en trahison, et puis vous parlerez!... Vous ne savez pas seulement ce que les termes signifient, et cependant vous parlez comme un docteur... Répondez une autre fois avec plus de circonspection. » Il ne le dit point sur le ton d'un rogue pédantisme, mais sur celui d'une impatience dédaigneuse. Eh quoi! Escobar, Molina, Sanchez, parlent par sa bouche, et l'on n'écoute point leurs arrêts dans un respectueux silence!

« Je vois bien par là que tout est bienvenu chez vous, hormis les anciens Pères, et que vous êtes les maîtres de la campagne. Vous n'avez plus qu'à courir. Mais je prévois trois ou quatre grands inconvénients, et de puissantes barrières qui s'opposeront à votre course. — Et quoi? me dit le Père tout étonné. — C'est, lui répondis-je, l'Écriture sainte, les papes et les conciles, que vous ne pouvez démentir, et qui sont tous dans la voie unique de l'Évangile. — *Est-ce là tout ?* me dit-il. *Vous m'avez fait peur* ».

Le bon Père a de ces mots terribles dans leur ingénuité. Des pamphlétaires à la main plus lourde que Pascal auraient vite fait dégénérer cette ingénuité en sottise ou en cynisme. Ici, elle reste candide dans la juste mesure, et nous pouvons continuer de sourire alors même que Pascal commence à s'indigner.

XV

Transition des lettres comiques aux lettres éloquentes. La dixième lettre (2 août 1656).

Ce n'est pas brusquement et sans transition que nous passons de la comédie à l'invective, de l'ironie à l'indignation.

Pascal nous y a lentement préparés en ne nous laissant jamais perdre de vue, près du jésuite qui sourit, explique, distingue, le janséniste frémissant qui est tout entier dans un seul mot : « Je ne me contente pas du probable : je cherche le sûr. » Lui aussi, le janséniste sourit parfois, et se dit même une fois « sur le point d'éclater de rire » ; mais plus souvent il marque l'effort qu'il s'impose pour contenir sa colère : « Vraiment, lui dis-je, il me semble que je rêve quand j'entends des religieux parler de cette sorte (lettre V)... Je n'ose vous le rapporter, car c'est une chose effroyable (lettre VI)... Cela me parut si horrible que *j'eus peine à me retenir*... Je n'en avais que trop entendu (lettre VII)... Il me fit voir, dans ses auteurs, des choses de cette nature si infâmes que je n'oserais les rapporter (lettre VIII). » A ce point de vue, le début de la lettre VIII est particulièrement curieux : Pascal nous y avertit en propres termes qu'il éclatera bientôt :

Vous ne pensiez pas que personne eût la curiosité de savoir qui nous sommes ; cependant il y a des gens qui essayent de le deviner, mais ils rencontrent mal. Les uns me prennent pour un docteur de Sorbonne ; les autres attribuent mes lettres à quatre ou cinq personnes qui, comme moi, ne sont ni prêtres ni ecclésiastiques. Tous ces faux soupçons me font connaître que je n'ai pas mal réussi dans le dessein que j'ai eu de n'être connu que de vous et du bon Père qui souffre toujours mes visites et dont je souffre toujours les discours, *quoique avec bien de la peine. Mais je suis obligé à me contraindre ;* car il ne les continuerait pas s'il apercevait que j'en fusse si choqué ; et ainsi je ne pourrais m'acquitter de la parole que je vous ai donnée, de vous faire savoir leur morale. *Je vous assure que vous devez compter pour quelque chose la violence que je me fais.* Il est bien pénible de voir renverser toute la morale chrétienne par des égarements si étranges, sans oser y contredire ouvertement. *Mais, après avoir tant enduré pour votre satisfaction, je pense qu'à la fin j'éclaterai pour la mienne,* quand il n'aura plus rien à me dire. Cependant je me retiendrai autant qu'il me sera possible ; car, plus je me tais, plus il me dit de choses.

C'est donc, comme il nous en a déjà prévenus, « pour voir jusqu'où irait une si damnable doctrine », qu'il s'est contenu jusqu'alors. Si la patience lui échappe à la fin de la dixième Lettre, c'est, sans doute, qu'il se juge suffisamment éclairé.

La dixième Lettre traite des adoucissements que les jésuites ont apportés au sacrement de pénitence, « pour attirer tout le monde et ne rebuter personne ». Ils ont atteint leur but « en rendant la confession aussi aisée qu'elle était difficile autrefois », en faisant en sorte « que les crimes s'expient aujourd'hui *alacrius,* avec plus d'allégresse et d'ardeur qu'ils ne se commettaient autrefois ». Sur ces adoucissements et ces com-

promis Pascal insiste un peu longuement, au goût du lecteur moderne, et ses objections embarrassent le bon Père. Celui-ci n'a pourtant pas perdu son caractère; il continue, avec la même candeur dans l'admiration, à exposer « le merveilleux progrès de cette doctrine », et il a des mots charmants, comme lorsqu'il se plaint d'être accablé et comme écrasé sous la foule des pénitents qu'attire à son confessionnal cette morale facile. Jusque-là Pascal se domine, et pourtant les citations du casuiste lui inspirent une indignation croissante. « Ces passages, dit-il, me firent tant d'horreur que je pensai rompre là-dessus ; mais je me retins, afin de le laisser aller jusqu'au bout. » Toute sa patience n'y peut tenir lorsqu'il entend exposer la doctrine des jésuites sur l'amour de Dieu, « le dernier trait de leur morale, et le plus important de tous » ; lorsqu'il apprend par quel moyen ils ont « déchargé les hommes de l'obligation pénible d'aimer Dieu actuellement », car il suffit qu'on ne le haïsse pas. En vain s'efforce-t-il de rester impassible devant « ce badinage où l'esprit de l'homme se joue si insolemment de l'amour de Dieu »; il faut bien que le cri longtemps contenu s'exhale enfin :

« O mon Père ! lui dis-je, il n'y a point de patience que vous ne mettiez à bout, et on ne peut ouïr sans horreur les choses que je viens d'entendre. — Ce n'est pas de moi-même, dit-il. — Je le sais bien, mon Père, mais vous n'en avez point d'aversion ; et, bien loin de détester les auteurs de ces maximes, vous avez de l'estime pour eux. Ne craignez-vous pas que votre consentement ne vous rende participant de leur crime ?...

« Ainsi on rend dignes de jouir de Dieu dans l'éternité ceux qui n'ont jamais aimé Dieu en toute leur vie ! Voilà le mystère d'iniquité accompli. Ouvrez enfin les yeux, mon Père ; et si vous n'avez point été touché par les autres égarements de vos casuistes, que ces derniers vous en retirent par leurs excès. Je le souhaite de tout mon cœur pour vous et pour tous vos Pères ; et je prie Dieu qu'il daigne leur faire connaître combien est fausse la lumière qui les a conduits jusqu'à de tels précipices, et qu'il remplisse de son amour ceux qui en osent dispenser les hommes. »

Après quelques discours de cette sorte, je quittai le Père, et je ne vois guère d'apparence d'y retourner. Mais n'y ayez pas de regret ; car s'il était nécessaire de vous entretenir encore de leurs maximes, j'ai assez lu leurs livres pour pouvoir vous en dire à peu près autant de leur morale, et peut-être plus de leur politique, qu'il n'eût fait lui-même.

Alors, dit Sainte-Beuve, « et bon Père et provincial supposé, tout cela disparaît ; le combat s'engage à nu, et l'écrivain, encore masqué, mais sans plus de rôle, s'attaque à l'ennemi... C'est l'instant où Pascal se lève ; le léger appareil de scène est renversé ; il devient dès lors un réfutateur pressant, terrible, épée nue, un orateur. »

XVI

Analyse des huit dernières « Provinciales », d'après l'édition de 1657.

« L'auteur répond, dans la onzième lettre, au reproche que les jésuites lui font d'avoir usé de quelques railleries dans ses lettres... Il vient ensuite, dans les lettres XII, XIII, XIV, aux reproches qu'ils lui ont voulu faire de n'avoir pas fidèlement rapporté tous les passages de leurs auteurs. Sur quoi il donne premièrement les preuves de sa sincérité, et, prenant de là occasion de traiter de nouveau les matières sur lesquelles ils l'avaient accusé d'imposture, il leur reproche leur opiniâtreté à les soutenir, et, opposant les maximes de l'Église à leurs égarements sur la simonie, sur l'aumône, sur l'homicide et le reste, et particulièrement sur ce qui regarde la doctrine de la probabilité, il les confond si puissamment que, s'ils s'étaient plaints de sa raillerie, ils ont eu bien de sujet de se plaindre de son sérieux.

« Mais, après avoir montré leur mauvaise foi dans ces calomnies particulières dont ils auraient voulu le noircir, il en découvre la source et le principe général dans la quinzième, où il produit la maxime la plus surprenante de toute leur politique, qui est que, selon leur théologie, ils pensent pouvoir sans crime calomnier ceux dont ils se croient injustement attaqués, et leur imputer des crimes qu'ils savent être faux, afin de leur ôter toute croyance... Il fait voir non seulement qu'ils l'enseignent publiquement dans leurs lettres, mais encore qu'ils le pratiquent ouvertement dans leur conduite. Il en rapporte plusieurs exemples insignes dans cette quinzième lettre, et c'est ce qu'il continue dans toute la seizième, à laquelle ils n'ont point du tout reparti... Mais autant il leur a été facile de calomnier l'auteur sans scrupule, autant il a été facile à l'auteur, par la force de la vérité, de se laver de ces vains reproches d'imposture et de cette accusation continuelle d'hérésie qu'ils lui font dans tous leurs écrits, et entre autres le P. Annat dans sa *Bonne Foi*. A quoi l'auteur répond par la dix-septième, où il fait voir non seulement qu'il n'est pas hérétique, mais que même il n'y a point d'hérétiques dans l'Église, et que la différence que les jésuites ont avec leurs adversaires sur le sujet de

ces cinq propositions condamnées par le pape Innocent X, qui sert de prétexte à toutes leurs accusations, n'est autre chose qu'une question de fait touchant le sens de Jansénius, qui ne peut en aucune sorte être matière d'hérésie. C'est ce qu'il démêle si nettement et ce qu'il prouve si fortement, que tous ceux qui voudront s'en instruire y apprendront tout l'état de cette dispute qui fait aujourd'hui tant de bruit, et que les jésuites déguisent si fort, qu'on sera surpris de voir combien on est éloigné de l'entendre quand on ne la sait que par leurs entretiens, leurs livres ou leurs sermons. »

Voici les sommaires des huit dernières Lettres :

Onzième Lettre, écrite aux RR. PP. jésuites (18 août 1656). — Qu'on peut réfuter par des railleries les erreurs ridicules. Précautions avec lesquelles on le doit faire; qu'elles ont été observées par Montalte (Pascal), et qu'elles ne l'ont point été par les jésuites. Bouffonneries impies du P. Lemoyne et du P. Garasse.

Douzième Lettre (9 septembre 1656). — Réfutation des chicanes des jésuites sur l'aumône et sur la simonie.

Treizième Lettre (30 septembre 1656). — Que la doctrine de Lessius sur l'homicide est la même que celle de Victoria. Combien il est facile de passer de la spéculation à la pratique. Pourquoi les jésuites se sont servis de cette vaine distinction et combien elle est inutile pour les justifier.

Quatorzième Lettre (23 octobre 1656). — On réfute par les saints Pères les maximes des jésuites sur l'homicide. On répond en passant à quelques-unes de leurs calomnies, et on compare leur doctrine avec la forme qui s'observe dans les jugements criminels.

Quinzième Lettre (25 novembre 1656). — Que les jésuites ôtent la calomnie du nombre des crimes, et qu'ils ne font point de scrupule de s'en servir pour décrier leurs ennemis.

Seizième Lettre (4 décembre 1656). — Calomnies horribles des jésuites contre de pieux ecclésiastiques et de saintes religieuses.

Dix-septième Lettre, écrite au R. P. Annat, jésuite (23 janvier 1657). — On fait voir, en levant l'équivoque du sens de Jansénius, qu'il n'y a aucune hérésie dans l'Église. On montre par le consentement unanime de tous les théologiens, et principalement des jésuites, que l'autorité des papes et des conciles œcuméniques n'est point infaillible dans les questions de fait.

Dix-huitième Lettre, écrite au R. P. Annat, jésuite (24 mars 1657).

— On fait voir encore plus invinciblement, par la réponse même du P. Annat, qu'il n'y a aucune hérésie dans l'Église ; que tout le monde condamne la doctrine que les jésuites renferment dans le sens de Jansénius, et qu'ainsi tous les fidèles sont dans les mêmes sentiments sur la matière des cinq propositions. On marque la différence qu'il y a entre les disputes de droit et celles de fait, et on montre que dans les questions de fait on doit plus s'en rapporter à ce qu'on voit qu'à aucune autorité humaine.

Un coup d'œil jeté sur ces sommaires, qu'a rédigés Nicole, suffit à faire sentir combien l'attaque se fait de plus en plus directe et le ton de plus en plus agressif. Les premières lettres de cette dernière série sont des ripostes éloquentes aux ripostes passionnées qu'avaient provoquées les dix *Provinciales* déjà publiées. Les lettres XVII et XVIII, en particulier, prennent à partie le moins obscur de ces contradicteurs, le P. Annat. Il convient de faire une place à part à la treizième Lettre, qu'on a inscrite sur divers programmes d'examen, sans doute à cause de son argumentation pressante ; car, si elle a toutes les qualités vigoureuses des Lettres de cette série, rien ne s'y détache avec une vigueur exceptionnelle.

XVII

Analyse particulière de la treizième Provinciale.

Dans la treizième lettre, comme dans la douzième, Pascal répond aux attaques des jésuites qui, dans les lettres purement morales (V à X), n'avaient pas relevé moins de vingt-neuf impostures.

Deux parties. La première est une réponse et une discussion ; la seconde est un exposé de la théorie des jésuites sur les opinions probables.

Première partie. — Pascal a dit, d'après Lessius, que les jésuites permettaient de tuer pour se venger d'un soufflet ; les jésuites nient que Lessius l'ait dit ; Pascal rétablit la vérité avec indignation.

Premier point de la seconde partie. — Un des secrets de la politique des jésuites, c'est la vaine distinction entre la spéculation et la pratique : spéculativement, ils autorisent ce qu'ils condamnent en pratique, en considérant le dommage que l'État

en recevrait. Par là ils se mettent à couvert de la part des magistrats, mais ils ne s'inquiètent point de la loi de Dieu qui défend de tuer; or il ne s'agit que de celle-là. Timides envers les hommes, ils sont hardis contre Dieu.

Deuxième partie. — La doctrine de la spéculation et de la pratique est complétée et corrigée par celle des opinions probables, c'est-à-dire des opinions fondées sur quelque raison de considération et soutenues par quelque auteur grave (Lettre V). Comme les Pères se sont contredits, comme la probabilité d'un sentiment n'empêche pas la probabilité du sentiment contraire, comme tel casuiste admet qu'on peut suivre dans la pratique les opinions probables dans la spéculation, les consciences, libres de faire un choix, sont à l'aise; il suffira de prendre, d'une part l'opinion du casuiste qui justifie spéculativement l'homicide, de l'autre celle du casuiste qui autorise dans la pratique ce qu'admet la spéculation, et l'on pourra tuer en toute sûreté d'âme.

Conclusion. — Que prouvent donc les passages opposés qu'allèguent les jésuites? Rien, si ce n'est la souplesse de leur politique et la duplicité de leur cœur.

XVIII

L'éloquence dans les dernières Lettres. — Ses diverses formes : la raillerie, la dialectique, l'apostrophe et l'invective oratoires. — La quatorzième Lettre.

Les dernières Lettres sont singulièrement éloquentes, c'est-à-dire passionnées et oratoires. Mais il ne faudrait pas croire que cette éloquence particulière, celle de l'apostrophe directe et parfois de l'invective, exclue les autres « sortes d'éloquence », pour parler comme Voltaire, qui sont renfermées dans les *Provinciales.* Dans la onzième lettre, au contraire, Pascal revendique, pour celui qui défend la vérité, le droit de rire de ce qui est ridicule, pourvu qu'il n'emploie ni le mensonge ni la calomnie, qu'il soit sincère, discret, charitable, et il oppose à cette charité, à cette discrétion, à cette sincérité qu'il croit avoir gardées, la haine, les injures, les mensonges de ses adversaires, acharnés à perdre leurs ennemis par tous les moyens. L'étrange charité, en effet, que celle qui s'offense de voir confondre les erreurs qui renversent la morale! Songerons-nous à nous plain-

dre qu'on nous mette en garde contre des assassins, qu'on nous avertisse de ne pas toucher à une viande empoisonnée, de ne pas visiter une ville où règne la peste? Se moquer des erreurs nuisibles, c'est suivre l'exemple des prophètes, des saints, des Pères de l'Église, de Dieu même. Lorsqu'il défendait ainsi la satire mise au service de la bonne cause, Pascal ne prévoyait guère qu'il fourbissait les armes qu'un jeune et brillant élève de Port-Royal devait retourner plus tard contre ses maîtres. Aux jansénistes austères qui condamnent la comédie et excommunient les poètes comiques, Racine demandera s'il faut renoncer à tout ce qui divertit, s'il faut pleurer à toute heure :

« Hélas! oui, » dira le mélancolique. Mais que dira le plaisant? Il voudra qu'il lui soit permis de rire quelquefois, quand ce ne serait que d'un jésuite; il vous prouvera, *comme ont fait vos amis*, que la raillerie est permise, que ses pères ont ri, que Dieu même a raillé. Et vous semble-t-il que les *Lettres provinciales* soient autre chose que des comédies?... Reconnaissez donc que, puisque nos comédies ressemblent si fort aux vôtres, il faut bien qu'elles ne soient pas si criminelles que vous dites.

Racine, en rappelant les lettres comiques (de IV à X), vise spécialement la lettre XI, qui n'est plus comique sans doute, mais qui justifie l'ironie des lettres précédentes, et qui est comme une transition entre la comédie et l'éloquence, entre Molière et Démosthènes. Il faut reconnaître pourtant qu'à partir de cette lettre le ton est plus souvent grave, irrité même et indigné, que plaisant. On ne retrouverait guère l'esprit proprement dit que çà et là, dans la lettre XV, qui, observe Sainte-Beuve, toujours vigoureuse, redevient moqueuse et piquante, ou dans le post-scriptum de la lettre XIV, sur ce soufflet de Compiègne, donné par un jésuite à un maître d'hôtel, et dont les jésuites contestaient la réalité :

Il est constant, mes Pères, par l'aveu de l'offensé, qu'il a reçu sur sa joue un coup de la main d'un jésuite : et tout ce qu'ont pu faire vos amis a été de mettre en doute s'il l'a reçu de l'avant-main ou de l'arrière-main, et d'agiter la question si un coup de revers de la main sur la joue doit être appelé soufflet ou non. Je ne sais à qui il appartient d'en décider; mais je croirais cependant que c'est au moins un soufflet *probable*. Cela me met en sûreté de conscience.

La comédie, — Pascal le dit lui-même en se souvenant de Tertullien, — ce n'était qu'un jeu avant le combat, et le vrai combat s'engage maintenant, implacable. Aux épigrammes ont succédé ce que Sainte-Beuve appelle le tonnerre oratoire. L'art n'a pas disparu; loin de là, en se passionnant il a plus de force et pour ainsi dire de densité. Tandis que les premières lettres

étaient enlevées de verve, comme en courant, celles-ci sont longuement méditées, travaillées, retravaillées. Nicole affirme que la dix-huitième lettre, la dernière précisément, coûta plus de peine à Pascal que toutes les autres : il la refit jusqu'à treize fois. C'est que le sujet aussi en est bien délicat : il s'agit d'expliquer comment les jansénistes, respectueux de l'autorité du pape, ne peuvent cependant accepter l'arrêt que les jésuites lui ont surpris dans l'affaire des cinq propositions; il s'agit de distinguer entre les choses qui sont de foi et les choses de fait, où la raison et les sens sont juges : « Les choses de fait ne se prouvent que par les sens. Si ce que vous soutenez est véritable, montrez-le; sinon, ne sollicitez personne pour le faire croire : ce serait inutilement. Toutes les puissances du monde ne peuvent par autorité persuader un point de fait, non plus que le changer, car il n'y a rien qui puisse faire que ce qui est ne soit pas. » En dépit de toutes ses précautions si prudentes, Pascal se montre là singulièrement hardi.

C'est un ennemi bien redoutable que celui dont une émotion et une conviction personnelles enflamment la puissante dialectique, qui réduit tout en dilemmes, en raisonnements serrés, mais lumineux et vivants, en questions « si simples qu'elles ne sont point sujettes au *distinguo* », qui insiste, qui presse : « Répondez-moi nettement, mes Pères...; » qui a conscience, enfin, de son avantage, et dont les défis ont d'avance l'accent de la victoire : « La guerre se fait chez vous et à vos dépens... Voyons qui se défendra le mieux. » M. Vinet a bien marqué le caractère de cette dialectique à la fois rigoureuse et animée.

Il faut partir de ce principe : ce qui est éloquent dans les ouvrages éloquents, c'est la vérité : l'éloquence n'est que la vérité passionnée, c'est-à-dire la vérité dans sa plénitude, car la passion complète la vérité... La logique du discours, dans les *Provinciales,* est remarquable par l'étroit enchaînement des anneaux qu'aucun intervalle ne sépare et qui forment un tout si continu qu'on les dirait incorporés l'un dans l'autre... Tout marche et rien ne se hâte. L'éloquence de Bossuet consiste souvent à omettre les idées intermédiaires et à franchir d'un coup d'aile tout l'espace qu'enferme l'horizon ; on dirait que l'éloquence de Pascal consiste à faire le contraire, tant cette lenteur a de puissance. Dans ce progrès mesuré, mais imperturbable, l'argument grossit, pour ainsi dire, en avançant; les aspects de l'idée se multiplient; de nouvelles conséquences apparaissent; des alternatives redoutables, des dilemmes foudroyants éclatent à l'improviste... La logique, chez Pascal, se mêle à tout... Alors que la passion semble précipiter la course de son char, avec quelle fermeté ou plutôt avec quelle sévérité vigilante la logique ne tient-elle pas les rênes, et avec quelle attention Pascal n'en ménage-t-il pas, jusque dans la forme, les extrêmes exigences !... La logique se passionne, la passion reste logique.

Oui, c'est la vérité, ou du moins la conviction qu'il la possède, qui donne à la logique passionnée de Pascal son accent d'irrésistible éloquence; c'est parce qu'il est profondément convaincu que ses adversaires se jouent de la religion pour flatter les désirs des hommes, et sous des habits religieux cachent des âmes irréligieuses, que son indignation éclate à tous moments en apostrophes foudroyantes : « Où en sommes-nous, mes Pères? sont-ce des religieux et des prêtres qui parlent de cette sorte? sont-ce des chrétiens? sont-ce des hommes?... O théologie abominable et corrompue!... A quoi songez-vous, mes Pères, de témoigner ainsi publiquement que vous ne mesurez la foi et la vertu des hommes que par les sentiments qu'ils ont pour votre Société? C'est donc une même chose, dans votre langage, d'attaquer votre Société et d'être hérétique? Voilà une plaisante hérésie, mes Pères!... Qui le croira, mes Pères? Le croyez-vous vous-mêmes, misérables que vous êtes? » Parfois même, il faut l'avouer, la passion l'entraîne un peu loin; par exemple quand il revient avec tant d'insistance sur le « privilège » que les jésuites ont de mentir, ce n'est pas assez dire, sur l'entreprise de mensonge et de calomnie qu'ils ont fondée, et qu'il leur oppose à plusieurs reprises le *mentiris impudentissime*, réponse digne du père capucin à qui il l'emprunte, mais non d'un Pascal; ou lorsqu'il se demande, dans la quatorzième lettre, si ses adversaires sont des hommes ou des démons, lorsqu'il s'écrie : « Il serait à désirer que ces horribles maximes ne fussent jamais sorties de l'enfer, et que le diable, qui en est le premier auteur, n'eût jamais trouvé des hommes assez dévoués à ses ordres pour les publier parmi les chrétiens! » Mais ces légères et rares violences de langage ne gâtent point cette quatorzième lettre, une des plus belles par les beautés oratoires, et que d'Aguesseau mettait au rang des plus purs chefs-d'œuvre de l'antiquité. « Je doute, disait-il dans sa *Quatrième Instruction à son fils*, que les *Philippiques* de Démosthènes et de Cicéron offrent rien de plus fort et de plus parfait. » Avec une éloquence d'accent qui n'a d'égale que l'habileté consommée de l'argumentation, Pascal y fait sentir à ses contradicteurs ce que vaut la vie humaine, trop dédaignée par leurs casuistes; à leurs maximes il oppose, d'un côté les maximes de l'Écriture et des Pères, de l'autre les sages précautions accumulées par la législation humaine. Entre Dieu et les hommes il les prend, il les serre, et ne les laisse plus échapper. Et il ne dédaigne pas encore de se faire contre eux un allié

du roi, dont les édits sévères ont réprimé la fureur des duels. La péroraison de cette lettre est fort belle, je l'accorde volontiers à Sainte-Beuve ; mais j'ai peur qu'en l'inscrivant naguère sur certains programmes on ne s'en soit trop fié, sans assez la lire, au témoignage de d'Aguesseau. Combien je préfère la péroraison de la lettre XII, si hautement philosophique dans sa passion même, ou la péroraison de la lettre XVI, chaleureuse défense des religieuses de Port-Royal contre ceux qui incriminaient leur orthodoxie :

Je ne vous dirai rien cependant sur les avertissements pleins de faussetés scandaleuses par où vous finissez chaque imposture ; je repartirai à tout cela dans la lettre où j'espère montrer la source de vos calomnies. Je vous plains, mes Pères, d'avoir recours à de tels remèdes. Les injures que vous me dites n'éclairciront pas nos différends, et les menaces que vous me faites en tant de façons ne m'empêcheront pas de me défendre. Vous croyez avoir la force et l'impunité, mais je crois avoir la vérité et l'innocence. C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité, et ne servent qu'à la relever davantage. Toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence, et ne font que l'irriter encore plus. Quand la force combat la force, la plus puissante détruit la moindre ; quand on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convaincants confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge : mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales : car il y a cette extrême différence, que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu, qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque ; au lieu que la vérité subsiste éternellement, et triomphe enfin de ses ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même.

Cruels et lâches persécuteurs, faut-il donc que les cloîtres les plus retirés ne soient pas des asiles contre vos calomnies ! Pendant que ces saintes vierges adorent nuit et jour Jésus-Christ au saint sacrement, selon leur institution, vous ne cessez nuit et jour de publier qu'elles ne croient pas qu'il soit ni dans l'eucharistie, ni même à la droite de son Père, et vous les retranchez publiquement de l'Église, pendant qu'elles prient dans le secret pour vous et pour toute l'Église. Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ni de bouche pour vous répondre. Mais Jésus-Christ, en qui elles sont cachées pour ne paraître qu'un jour avec lui, vous écoute, et répond pour elles. On l'entend aujourd'hui, cette voix sainte et terrible, qui étonne la nature et qui console l'Église. Et je crains, mes Pères, que ceux qui endurcissent leurs cœurs, et qui refusent avec opiniâtreté de l'ouïr quand il parle en Dieu, ne soient forcés de l'ouïr avec effroi quand il leur parlera en juge.

C'est à la fin de cette seizième Provinciale qu'on trouve le post-scriptum célèbre : « Mes révérends Pères, mes lettres n'avaient pas accoutumé de se suivre de si près ni d'être si étendues. Le peu de temps que j'ai eu a été cause de l'un et de l'autre. Je n'ai fait celle-ci plus longue que parce que je n'ai pas eu le

loisir de la faire plus courte. » Il y a certes une leçon de goût au fond de ce mot piquant, où est contenu en germe le précepte de Boileau :

> Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Peut-être Pascal eût-il pu s'en faire une plus rigoureuse application à lui-même. Cette fois, il devait se hâter, car la police du chancelier était aux aguets, et l'on pouvait craindre une saisie. Mais quelques-unes, parmi ces dernières *Provinciales,* semblent vraiment un peu longues. Entraîné par sa passion, Pascal a cru que la postérité se passionnerait aussi pour ce qui passionnait alors les jansénistes. Et il ne s'est trompé qu'à demi, car le *fond* du débat nous passionne toujours.

XIX

Ce qu'il y a de personnel à Pascal dans les « Provinciales ». — La question de bonne foi.

Ce qui fait la faiblesse des *Provinciales,* c'est ce qu'on y trouve de trop personnel à Pascal et aux jansénistes ; ce qui en fait la grandeur, c'est ce qu'on y devine d'humain, de commun à tous tant que nous sommes.

Beaucoup de détails, avouons-le, y sont combinés en vue d'une cause actuelle à plaider et à gagner. A la fin de la dernière *Provinciale,* Pascal délimite avec une clarté suffisante le terrain étroit sur lequel il a voulu se placer. Pourquoi a-t-il essayé d'éclaircir une question que d'autres obscurcissaient à plaisir ? Parce que « le repos de l'Église » en dépendait, et qu'il fallait prouver que les adversaires des jésuites, accusés par eux d'hérésie, n'étaient nullement des hérétiques. On sait par quelles paroles il ferme le débat :

> Laissez l'Église en paix, et je vous y laisserai de bon cœur. Mais, pendant que vous ne travaillerez qu'à y entretenir le trouble, ne doutez pas qu'il ne se trouve des enfants de la paix qui se croiront obligés d'employer tous leurs efforts pour conserver la tranquillité.

Envisagées à ce point de vue comme œuvre de parti, les *Provinciales,* çà et là, provoquent l'étonnement et, peut-être, la désapprobation du lecteur moderne. Il n'en saurait pleinement approuver la théologie, fondée sur le péché originel, dont la

plupart des hommes sont encore les victimes, et sur la Grâce, dont bien peu sont les élus. Aussi les quatre premières lettres et les deux dernières, qui traitent ces questions infiniment moins brûlantes aujourd'hui, sont-elles lues de nous sinon sans intérêt, du moins sans passion. Ailleurs même, dans les lettres comiques et dans les lettres éloquentes, si nous sommes sensibles au charme du dialogue ou à la chaleur de l'invective, nous le sommes beaucoup moins aux citations des Pères, prodiguées, imposées comme des règles infaillibles, aux débats subtils sur la contrition et l'attrition, à l'horreur sincère, mais naïve, que Pascal témoigne pour les mahométans et les calvinistes (il est vrai que ses adversaires affectaient de confondre Port-Royal et Genève), au rôle qu'il prête à Satan, chef et roi de toute la moitié du genre humain. Le péché de simonie n'émeut plus les laïques : le dogme de la transsubstantiation est laissé aux théologiens ; la distinction du droit et du fait, si importante dans les *Provinciales,* ne nous apparaît plus que comme une curiosité et un procédé discutable de polémique, et la morale qui tient à cette théologie, la morale janséniste, qui combat la morale trop indulgente des jésuites, n'est-elle pas, de son côté, sévère jusqu'à l'intransigeance?

Les *Provinciales* réclament de l'homme un effort qui n'est pas peut-être au-dessus de nos forces, mais à vrai dire dont la continuité s'accommode mal de ce que j'appellerai la dispersion de la vie. Pour nous attacher, ainsi qu'il le demande, « uniquement et invariablement à Dieu », il nous faudrait — comme à lui-même — la solitude, les longs loisirs de Port-Royal ; il nous faudrait n'avoir aucune obligation qui nous retienne dans la société des autres hommes, n'être ni citoyen, ni mari, ni père, n'avoir pas de métier ni d'affaires ; il nous faudrait enfin des facilités de vivre qui ne peuvent exister, pour quelques-uns d'entre nous, qu'à la condition nécessaire que les autres se résignent à ne les pas avoir. Disons le mot qu'il faut dire : austère en son principe, la morale qu'il nous propose est ascétique dans son application. Et c'est ce qui en fait sans doute la beauté ; c'est ce qui en fait la supériorité sur cette casuistique dont il semble qu'il ait pour jamais discrédité jusqu'au nom même ; mais c'est aussi ce qui en rend la pratique si laborieuse. Si les jésuites ou les casuistes, en général, ont trop élargi les voies du salut, on peut se demander si Pascal ne les a pas trop rétrécies ; s'il n'a pas « trop accru le poids de l'Évangile », et voulu « captiver les consciences chrétiennes sous des rigueurs très injustes ». On peut se le demander, puisque Bossuet le pensait, et l'a dit[1].

Théologie étroite, morale décourageante, est-ce là tout ce qu'on pouvait reprocher aux *Provinciales ?* Un autre reproche, plus grave encore, était adressé à l'auteur : il était injuste, di-

1. Brunetière, étude en tête de l'éd. Hachette.

sait-on, et de mauvaise foi : en étendant à l'ordre entier des jésuites la condamnation plus ou moins légitime qui pourrait frapper certaines opinions individuelles exprimées par tel ou tel de ses membres, il calomniait ceux à qui il reproche si fréquemment, avec tant d'amertume, d'être des calomniateurs. « Ce qu'un a mal dit, on le fait dire à tous, et ce que plusieurs ont bien dit, on ne le fait dire à personne. » Ainsi parlait, dans son sermon sur la Médisance, sorte de contre-partie des *Provinciales,* le P. Bourdaloue, dont les mœurs austères semblaient démentir les attaques de Pascal contre la morale relâchée de la Compagnie. Mais Pascal avait prévu ces objections possibles, et il avait pris soin de dire, d'abord, que les écrits individuels de ses membres engageaient une Société où rien n'était publié qu'avec l'assentiment des supérieurs; ensuite, qu'il n'attaquait point les mœurs des jésuites eux-mêmes, mais seulement la politique complaisante qui les portait à accommoder leur morale *prêchée* ou *écrite* aux tempéraments divers des pays et des personnes. Il est curieux de noter que le reproche de Bourdaloue a été reproduit par Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV*[1]. Condorcet lui-même, dans son *Éloge de Pascal,* croit que Pascal a présenté comme un système formé par les jésuites ce qui n'était qu'un abus de la scolastique commun aux autres ordres, et ajoute : « Il y a peut-être dans cette conduite plus de politique que de justice rigoureuse. » Chateaubriand ne fait pas tant de façons pour formuler sa pensée, ou plutôt son arrêt : « Pascal n'est qu'un calomniateur de génie; il nous a laissé un mensonge immortel[2]. » Il est vrai que plus tard, en 1829, ambassadeur près du Saint-Siège, éclairé par la pratique des hommes, il se rétractait dans une de ses lettres : « J'avais pris Pascal pour un calomniateur de génie, qui nous a laissé un immortel mensonge ; je suis obligé de reconnaître qu'il n'a rien exagéré. »

Ne parlons point de Joseph de Maistre, pour qui les *Provinciales* sont « les Menteuses » ; mais un homme qui n'avait pas les mêmes raisons que de Maistre pour en vouloir à Pascal, Vinet, a écrit :

> Pascal remplit l'office d'accusateur, et non celui de juge ; les *Provinciales* ne sont pas un rapport, mais un réquisitoire ; s'il est juste, il l'est comme un adversaire, comme un ennemi peut l'être envers ceux que l'on veut, jus-

1. Voyez cette page aux Jugements.
2. *Analyse raisonnée de l'histoire de France.*

tement peut-être, mais enfin que l'on veut détruire... Lorsque, dans sa treizième lettre, Pascal nous représente les jésuites jetant dans le monde des moitiés de maximes, moitiés innocentes, mais destinées à se rejoindre en temps et lieu pour former, par leur réunion, une monstrueuse erreur, ne vous paraît-il pas conclure un peu trop rigoureusement du fait à l'intention ?

Cette treizième lettre pourrait être attaquée, en effet, sur plus d'un point, et l'on n'a pas eu de peine à démontrer que Pascal, au début, y confond, sous le nom commun d'homicide, les trois espèces, assez différentes pourtant, en morale comme en jurisprudence, de l'assassinat, du meurtre et du duel[1]. Doit-on dire qu'il l'ait fait « volontairement » ? C'est une autre affaire. Il se trompe parfois, mais ne cherche jamais à tromper. Tout ce qu'on a pu lui reprocher, ce sont des confusions : M. Bertrand, par exemple, lui en veut d'avoir confondu le péché que le confesseur doit absoudre, après avoir entendu le pénitent, avec l'acte qu'on peut commettre sans scrupule et sans offenser Dieu. Un péché que l'on pardonne n'est pas nécessairement une action méritoire que l'on conseille. Ainsi, certains jésuites peuvent regarder la calomnie comme un péché véniel ; en faut-il conclure qu'on peut calomnier en toute sécurité de conscience ? Pour n'être pas mortel, le péché n'en est pas moins péché. « Déclarer qu'un péché n'est pas mortel est une décision assimilée, dans les *Lettres provinciales*, à l'autorisation et au conseil de la commettre ; la différence est grande cependant. » On peut l'accorder sans que la sincérité de Pascal en soit atteinte. De même on peut, sans la diminuer, accorder à ses contradicteurs modernes que la casuistique a existé de tout temps ; que les sophistes grecs, Cicéron, les stoïciens, étaient des casuistes tout aussi bien que les Pères de l'Église ; que plusieurs des cas de conscience cités et flétris par Pascal sont empruntés aux docteurs les plus illustres et aux saints les plus vénérés ; que la doctrine des opinions probables, en particulier, est antérieure à la fondation de l'ordre des Jésuites. Le P. Daniel n'a-t-il pas pu reproduire une des *Provinciales* sans en altérer le sens général ni même le texte, mais en substituant aux citations des jésuites des citations toutes semblables empruntées à d'autres religieux ?

Quand on aurait prouvé que Pascal a fait preuve d'une horreur excessive pour une casuistique dont il n'a voulu voir que les mauvais côtés sans en comprendre l'utilité, quelques-uns

1. M. Brunetière, livre cité.

disent la nécessité, quand il serait certain même qu'il a eu tort d'attaquer chez les seuls jésuites ce que pratiquaient bien d'autres, appartenant à des ordres différents (mais n'est-ce pas chez eux qu'on trouvait, sinon les seuls casuistes, au moins les plus nombreux, les plus subtils, les plus experts à ériger cette politique en système et à manier cet instrument de domination morale?), la probité de Pascal resterait encore intacte. Il faudrait prouver aussi qu'il a menti, et, si on l'a essayé, on n'y a pas réussi. Il n'a pas toujours cité exactement les passages qu'il incriminait; mais il n'en a sciemment altéré aucun[1]. Les différences entre le texte et la citation sont, pour la plupart, de pure forme. Certaines erreurs d'interprétation sont évidentes ; toutes sont attribuables soit à la hâte avec laquelle Pascal composait, soit à la confiance qu'il avait en ceux qui lui fournissaient les documents, soit enfin à la passion qu'échauffait une conviction profonde et qui parfois dégénérait en esprit de parti ; aucune n'est imputable à la mauvaise foi. « Pascal, comme tous les gens d'esprit qui citent, dit Sainte-Beuve, tire légèrement à lui ; il dégage l'opinion de l'adversaire plus nettement qu'elle ne se lirait dans le texte complet ; il aide volontiers à la lettre ; enfin, dans cette ambiguïté d'autorités et de décisions, il lui arrive par moments aussi de se méprendre : c'est là tout ce qu'on peut dire, sans avoir le droit de mettre en doute sa sincérité. » En deux circonstances seulement, il a, non pas menti, sans doute, mais au moins manqué de franchise : c'est lorsqu'il déclare à deux reprises, dans les lettres XVI et XVII, qu'il n'est point de Port-Royal. S'il ne l'est pas à la lettre et absolument, il l'est par bien des relations ; il l'est surtout par le cœur. S'abaisser à une pareille équivoque, c'était affaiblir la force de son réquisitoire contre la doctrine des restrictions mentales.

1. « On me demande, disait Pascal (dont Marguerite Périer rapporte les paroles), si j'ai lu moi-même tous les livres que j'ai cités. Je réponds que non certainement : il aurait fallu que j'eusse passé ma vie à lire de très mauvais livres. Mais j'ai lu deux fois Escobar tout entier, et pour les autres, je les ai fait lire par mes amis ; mais je n'en ai pas employé un seul passage sans l'avoir lu moi-même dans le livre cité, et sans avoir examiné la matière sur laquelle il est avancé, sans avoir lu ce qui précède et ce qui suit, pour ne point hasarder de citer une objection pour une réponse, ce qui aurait été reprochable et injuste.

XX

Ce qu'il y a de général et de durable dans les « Provinciales ».

Mais les finesses et les faiblesses de la polémique disparaissent devant la valeur morale de l'œuvre et la portée de ses résultats. Le propre du génie est d'élever et d'élargir les questions auxquelles il touche. Lorsque Pascal lui-même reproche à ses adversaires « de faire croire qu'il y va de tout en une affaire *qui n'est de rien* », il rapetisse, en vérité, un débat où il s'agit de tout autre chose que du livre de Jansénius et de la censure d'Arnauld. Au point de vue du dogme même, la question qui se posait n'était pas d'un médiocre intérêt : sommes-nous libres? Dans quelle mesure le sommes-nous? dans quelles conditions avons-nous droit d'espérer la vie heureuse réservée aux justes après la mort? Mais la question morale dominait tout : pour mériter cette vie, quelle vertu devons-nous embrasser? la vertu facile et mondaine que prônent les jésuites, vertu changeante et qui s'accommode aux diverses circonstances des temps, des pays, des caractères; ou la vertu droite et virile dont les jansénistes exagéraient peut-être la raideur immuable, mais qui pourtant semble bien être la seule vertu véritable? Car l'idée et même le mot de « vertu » (force de la volonté, courage) impliquent l'idée d'un effort persévérant, librement mais péniblement accompli. Sur la question de dogme (la grâce et la liberté), Pascal pouvait se tromper, avec ses amis, et il s'est trompé en effet; sur la question de la morale, en dépit de son rigorisme excessif, il garde et gardera toujours l'avantage. Cette morale, nous la dégageons des exagérations de la secte, et nous la jugeons en elle-même : elle est bien la seule morale digne de l'homme, celle qui ne se plie pas à ses caprices variables, mais lui impose une règle fixe qu'il met son honneur à ne pas transgresser. Dès lors, elle n'est plus la morale janséniste, mais la morale humaine, disons le mot, la morale laïque. Qu'il le veuille ou non (et il n'y songeait guère), Pascal, aux yeux des modernes, a ce grand mérite d'avoir su la dégager des contradictions théologiques, la définir, l'établir sur un fondement inébranlable. Mais qu'osons-nous dire? Un tel homme inconscient! Il ne voyait pas

toutes les conséquences de ce débat, mais il en voyait bien quelques-unes, celui qui a écrit, dans la lettre XVIII, ces lignes audacieuses :

Ce fut aussi en vain que vous obtîntes contre Galilée un décret de Rome, qui condamnait son opinion touchant le mouvement de la terre. Ce ne sera pas cela qui prouvera qu'elle demeure en repos ; et si l'on avait des observations constantes qui prouvassent que c'est elle qui tourne, tous les hommes ensemble ne l'empêcheraient pas de tourner, et ne s'empêcheraient pas de tourner aussi avec elle. Ne vous imaginez pas de même que les lettres du pape Zacharie pour l'excommunication de saint Virgile, sur ce qu'il tenait qu'il y avait des antipodes, aient anéanti ce nouveau monde ; et qu'encore qu'il eût déclaré que cette opinion était une erreur bien dangereuse, le roi d'Espagne ne se soit pas bien trouvé d'en avoir plutôt cru Christophe Colomb qui en venait, que le jugement de ce pape qui n'y avait pas été.

C'est ainsi qu'un plaidoyer en faveur de la Grâce efficace — cause perdue au moins dans le présent — se tourne en plaidoyer en faveur de la liberté d'examen — cause gagnée dans l'avenir.

Est-il besoin d'ajouter qu'à la franchise de la morale correspond nécessairement la franchise du style, et que les *Provinciales,* excellente leçon de droiture, restent aussi une excellente leçon de goût, un modèle de beauté saine et forte, opposé aux beautés douteuses qui, pour être belles, ont besoin d'être parées? « Plus on y regarde, dit M. Gandar, et plus on est frappé de la place qui appartient aux *Provinciales* dans l'histoire du XVIIe siècle. Accueillies avec le même enthousiasme que le *Cid*, elles ont laissé une trace plus profonde encore dans les esprits. C'est peu d'être demeurées le chef-d'œuvre d'un genre à part, d'avoir enseigné l'ironie à Racine et à Fénelon comme à Molière, puis aiguisé la malice des *Lettres persanes* de Montesquieu et celle de Voltaire : chacun y a trouvé son plaisir et en a tiré profit à sa manière. La Rochefoucauld et Mme de la Fayette ont pris de Pascal leur sainte horreur pour la moindre parole inutile. Mme de Sévigné reconnaît volontiers avec son fils que Pascal est l'écrivain hors de pair, celui qui « dégoûte de tous les autres ». C'est le seul des modernes que Boileau n'hésite pas à mettre au même rang que ses chers anciens, et pourtant Boileau parle à un jésuite. Pendant plus de trente ans, les *Petites Lettres* ont été le livre par excellence pour les écrivains du XVIIe siècle les plus éloignés de l'affectation. »

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES

Éditions Brunetière et Faugère (Hachette), Havet (Delagrave), Maillet (Dupont), Michel (Belin).

LIVRES

ALBERT (P.). — *La Littérature française au dix-septième siècle*, 3e éd.; Hachette, in-12, 1878; p. 182 à 186.

BERTRAND (Jos.). — *Blaise Pascal;* Calmann-Lévy, 1891, in-8o; p. 125 à 283.

BRUNETIÈRE. — *Études critiques;* Hachette, in-12, 1re série, p. 34-35, et 4e série.

— *Histoire et littérature;* Calmann-Lévy, in-12; t. II, p. 325 à 352.

GANDAR (EUG.). — *Bossuet orateur;* Perrin, in-12, 4e éd., 1888; l. Ier, ch. V, § 3, p. 176 à 202.

HAVET. — Introduction de l'éd. Delagrave.

JANET (P.). — *Lectures variées de littérature et de morale;* in-12, Delagrave, 1890, p. 35 à 40.

MICHEL (H.). — Introduction de l'éd. Belin.

NISARD. — *Histoire de la littérature française;* Didot, 10e éd., 1883, in-12, t. II, p. 170 à 187.

RAPIN (Le P.). — *Mémoires*, livres XI, XII, XIII.

SAINTE-BEUVE. — *Port-Royal;* Hachette, in-12, 4e éd., 1878; t. III, l. III, ch. VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XIV, XV.

— *Lundis*, t. V, 258; VI, 355, 497, 500; VIII, 132, 459; IX, 290, 291, 294.

VILLEMAIN. — *Discours et mélanges;* Didier, in-8o, éd. de 1856; p. 143 à 152.

VINET. — *Études sur Blaise Pascal*, 3e éd.; Sandoz et Fischbacher, in-12, p. 265 à 300.

VOLTAIRE. — *Siècle de Louis XIV*, ch. XXXVII.

— Lettre au P. de la Tour, 7 février 1746, et Correspondance, *passim*.

JUGEMENTS SUR LES « PROVINCIALES »

I

Il avait une éloquence naturelle qui lui donnait une facilité merveilleuse à dire ce qu'il voulait ; mais il avait ajouté à cela des règles dont on ne s'était pas encore avisé, et dont il se servait si avantageusement, qu'il était maître de son style ; en sorte que non seulement il disait tout ce qu'il voulait, mais il le disait en la manière qu'il voulait, et son discours faisait l'effet qu'il s'était proposé. Et cette manière d'écrire naturelle, naïve et forte en même temps, lui était si propre et si particulière, qu'aussitôt qu'on vit paraître les *Lettres au provincial,* on vit bien qu'elles étaient de lui, quelque soin qu'il ait toujours pris de le cacher, même à ses proches.

Mme Périer, *Vie de Pascal.*

II

Tout y est pureté dans le langage, noblesse dans les pensées, solidité dans les raisonnements, finesse dans les railleries, et partout un agrément que l'on ne trouve guère ailleurs. Disons la vérité : nous n'avons rien de plus beau dans ce genre d'écrit.

Ch. Perrault, *Parallèle des Anciens et des Modernes.*

III

J'estime les *Lettres au provincial,* dont quelques-unes ont beaucoup de force et de véhémence, et toutes une extrême délicatesse.

Bossuet, *Écrit pour l'instruction du cardinal de Bouillon.*

IV

Don Quichotte, Lucien, les *Petites Lettres,* voilà ce qui nous occupe... C'est une chose entièrement divine et pour le sérieux

et pour la parfaite raillerie. Elles me sont toujours nouvelles... Quelquefois, pour nous divertir, nous lisons les *Petites Lettres*. Mon Dieu! quel charme! et comme mon fils les lit! Je songe toujours à ma fille, et combien cet excès de justesse de raisonnement serait digne d'elle; mais votre frère dit que vous trouvez que c'est toujours la même chose. Oh! mon Dieu, tant mieux! Peut-on avoir un style plus parfait, une raillerie plus fine, plus naturelle, plus délicate, plus digne fille de ces dialogues de Platon qui sont si beaux? Et lorsque, après les deux premières lettres, il s'adresse aux révérends Pères, quel sérieux! quelle solidité! quelle force! quelle éloquence! quel amour pour Dieu et pour la vérité! quelle manière de la soutenir et de la faire entendre! C'est tout cela qu'on trouve dans les huit dernières lettres, qui sont sur un ton tout différent.

Mme de Sévigné, Lettres des 23 juillet 1677 et 21 déc. 1689.

V

M. Pascal, dans les trois premières lettres, avait expliqué les questions de la Grâce avec tant d'art et de netteté, qu'il les avait rendues, non seulement intelligibles, mais agréables à tout le monde. M. Arnauld y était pleinement justifié de l'erreur dont on l'accusait, et les ennemis mêmes de Port-Royal avouaient que jamais ouvrage n'avait été composé avec plus d'esprit et de justesse. M. Pascal se crut donc obligé d'employer ce même esprit à combattre un des plus grands abus qui se soit jamais glissé dans l'Église, c'est à savoir la morale relâchée de quantité de casuistes. On avait déjà fait plusieurs écrits contre ces maximes. Cela n'avait pas néanmoins produit un fort grand effet; car ces écrits, quoique très solides, étant fort secs, n'avaient été lus que par très peu de personnes. Mais M. Pascal, venant à traiter cette matière avec sa vivacité merveilleuse et cet heureux agrément que Dieu lui avait donné, fit un éclat prodigieux et rendit bientôt ces misérables casuistes l'horreur et la risée de tous les honnêtes gens.

Racine, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal.*

VI

Le premier livre de génie qu'on vit en prose fut le recueil des *Lettres provinciales,* en 1654. Toutes les sortes d'éloquence

y sont renfermées. Il n'y a pas un seul mot qui, depuis cent ans, se soit ressenti du changement qui altère souvent les langues vivantes. Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage...

On tentait toutes les voies de rendre les jésuites odieux; Pascal fit plus, il les rendit ridicules. Ses *Lettres provinciales,* qui paraissaient alors, étaient un modèle d'éloquence et de plaisanterie. Les meilleures comédies de Molière n'ont pas plus de sel que les premières *Lettres provinciales;* Bossuet n'a rien de plus sublime que les dernières. Il est vrai que tout le livre portait sur un fondement faux. On attribuait adroitement à toute la Société des opinions extravagantes de plusieurs jésuites espagnols et flamands. On les aurait déterrées aussi bien chez des casuistes dominicains et franciscains; mais c'était aux seuls jésuites qu'on en voulait. On tâchait, dans ces lettres, de prouver qu'ils avaient un dessein formé de corrompre les mœurs des hommes, dessein qu'aucune secte, aucune société n'a jamais eu et ne peut avoir; mais il ne s'agissait pas d'avoir raison, il s'agissait de divertir le public...

De bonne foi, est-ce par la satire ingénieuse des *Lettres provinciales* qu'on doit juger de la morale des jésuites? C'est assurément par le P. Bourdaloue, par le P. Cheminais, par leurs autres prédicateurs, par leurs missionnaires. Qu'on mette en parallèle les *Lettres provinciales* et les *Sermons* du P. Bourdaloue; on apprendra dans les premières l'art de la raillerie, celui de présenter des choses indifférentes sous des faces criminelles, celui d'insulter avec éloquence; on apprendra, avec le P. Bourdaloue, à être sévère à soi-même et indulgent pour les autres. Je demande alors de quel côté est la vraie morale, et lequel de ces deux livres est utile aux hommes[1].

VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*, ch. XXXII et XXXVII; Lettre au P. de la Tour, 7 février 1746.

VII

Le grand apôtre du goût, le grand maître dans l'art d'écrire et de parler sa langue sur tous les tons, ce fut Pascal. Cet esprit, à la fois original et naturel et aussi simple que transcendant, semblait fait pour être le symbole, l'image vivante du

1. Il nous a paru équitable de citer au moins un des nombreux défenseurs des jésuites, et piquant de choisir Voltaire.

goût. Ce fut de lui que son siècle apprit à cribler, si j'ose le dire, et à purger la langue usuelle, à en tirer non seulement ce qui convenait au langage de la satire et de la comédie, mais au langage de la haute éloquence, mais au style plus tempéré de la saine philosophie. Les premières *Provinciales* furent des leçons pour Molière, les dernières pour Bossuet, et ses *Pensées* ont appris aux philosophes qui l'ont suivi quelles devaient être la pureté et la dignité de leur langue.

MARMONTEL.

VIII

Lorsque les *Provinciales* parurent, Descartes était le seul qui eût écrit en français d'un style à la fois naturel et noble. Pascal joignit au même mérite celui de la finesse et d'une correction dont il a été le premier et pendant longtemps l'unique modèle. Ce qui est encore plus étonnant, c'est que dans un ouvrage de plaisanterie, sur les matières théologiques, il n'y ait peut-être pas un seul mot de mauvais goût.

CONDORCET, *Éloge de Pascal.*

IX

Par un côté, les *Provinciales* sont bien de leur temps. Sous forme de lettres, c'étaient encore des pamphlets signés d'un nom inconnu, imprimés dans l'ombre, lus d'autant plus qu'on n'aurait pas dû les lire, où l'on tournait contre les équivoques de nouveaux sophistes l'arme même dont les frondeurs avaient abusé, la raillerie. Mais l'écrivain qui a le mieux connu à cette époque tout le pouvoir de la raillerie, est aussi presque le seul qui se soit imposé l'obligation d'en régler l'usage... Il garde, en changeant de sujet, ce besoin de parfaite exactitude qui est le fond de la méthode des géomètres. Malgré l'impétueux élan qui l'emporte, il se contient, il résiste, il prend le temps d'être plus court, et ne s'arrête qu'après avoir donné à ce qu'il dit la brièveté d'une formule et toute la clarté de l'évidence. *Rien de trop,* c'était sa maxime, *et rien de manque.* Il échappe à la sécheresse, grâce à la fécondité naturelle d'une imagination qui tantôt donne au dialogue le mouvement de la vie, et tantôt, par de saisissantes peintures, met sous les yeux ce que les formes abstraites du raisonnement auraient eu plus de peine à faire comprendre. Prouver et peindre, pour parler comme Fénelon,

ce n'était encore que la moitié de l'éloquence : à la façon des grands orateurs, Pascal fut éloquent, surtout parce que sa parole fut animée de toute l'ardeur d'une passion généreuse. Et quel homme a jamais été dévoré par une soif plus vive de vérité et de justice? L'erreur l'inquiète, et la mauvaise foi l'irrite; le spectacle de l'innocence persécutée ou de la vérité compromise soulève au fond de son cœur une compassion mêlée de colère; il s'exalte dans une querelle où il est à ses yeux certain que ses adversaires, par aveuglement ou par calcul, pervertissent l'esprit de l'Évangile. C'est pourquoi il passe, avec une souplesse que l'on ne connaissait plus depuis Platon, des charmantes scènes de comédie où perce encore la malice de l'homme de parti, à cette véhémence entraînante et à ces mouvements pathétiques dont le cours des années n'a pas affaibli l'action sur les cœurs honnêtes.

GANDAR, *De la Prose française au milieu du dix-septième siècle.*

X

Après avoir immolé les auteurs à la risée, Platon et Pascal les accablent de l'indignation publique. Aux railleries de plusieurs de ses dialogues, surtout de l'*Euthydème,* Platon joint l'éloquence du *Gorgias;* Pascal, au milieu des *Provinciales,* quitte la plaisanterie et prend le ton de l'orateur. Si Platon est plus ample, plus dramatique, Pascal est plus vif, plus pressant, plus nerveux. Tous les deux demeureront les inimitables modèles de la raillerie, de la force comique... Le plan des *Provinciales,* à la fois simple et vigoureux, n'est point indiqué d'avance ; mais, à la manière de Platon, il s'arrange de lui-même selon le courant des idées, ce qui alimente sans cesse la curiosité et ménage la surprise. Les trois premières lettres se rapportent à l'affaire d'Arnauld ; les questions de la Grâce y sont effleurées : le but principal est d'appeler l'intérêt sur les jansénistes, le mépris et l'animadversion sur leurs ennemis. C'est un prélude qui soulève l'attention du public. La quatrième sert de transition aux six qui suivent et où sont exposés et flagellés, avec une verve qui ne tarit point, les incroyables paradoxes des casuistes ; dans les huit dernières reviennent les deux grands objets de l'ouvrage, la morale des Jésuites et la controverse de la Grâce, mais avec la dialectique et la véhémence d'une éloquence accablante. D'un bout à l'autre, c'est une lutte sans re-

lâche, où les armes ne sont changées que pour frapper plus fort. Ces trois parties bien distinctes des *Provinciales* ont chacune leur style et leur exposition propres. C'est d'abord un récit animé, vivant, des intrigues et des sourdes menées qui se pratiquent à l'ombre des monastères, récit qui amène tour à tour sur la scène les jacobins, les molinistes, les jansénistes, et fait voir agissante la conspiration contre Port-Royal. Dans la seconde partie, tout se passe entre deux acteurs. Le casuisme, saisi corps à corps, prend sous nos yeux toutes ses transformations, et se montre toujours faux, toujours ridicule, souvent horrible. Enfin, à partir de la onzième lettre, Pascal rejette tout artifice, s'adresse directement à l'ordre entier des Jésuites, ou au confesseur du roi, qu'il nomme, et s'abandonne à l'impétueuse liberté de son naturel. Je ne conçois donc pas ce reproche de monotonie qu'on a fait aux *Provinciales*.

BORDAS-DEMOULIN, *Éloge de Pascal.*

XI

Que dire des *Provinciales* qu'on n'ait déjà dit? Que dire, après Mme de Sévigné, qui les comparait aux beaux dialogues de Platon? après Boileau, qui mettait l'auteur de ce livre au-dessus des anciens et des modernes? après Bossuet, déclarant que c'était l'ouvrage qu'il eût préféré avoir fait? après Voltaire, y trouvant ce que Molière a de plus comique, et ce que l'évêque de Meaux a de plus sublime? Ces lettres, qui n'étaient d'abord qu'un pamphlet dans lequel Pascal déploya tout ce que la raison a de plus fin, et l'ironie de plus gracieux et de plus irrésistible, devinrent par degrés les plus éloquentes des *Philippiques*. Pour trouver d'aussi beaux mouvements de passion oratoire, il faut aller de Démosthène à Bossuet, et, si nous osions prononcer ici un autre nom, nous dirions qu'il nous semble reconnaître par avance, dans la voix véhémente de Pascal, quelques-uns des accents de Mirabeau, dans ces grands jours de polémique et de tribune où l'amour de la patrie purifiait à la fois son âme et sa parole.

FAUGÈRE, *Éloge de Pascal,* 1842.

XII

Ces lettres n'étaient pas une chose frivole : elles répondaient à l'un des intérêts les plus réels du temps. La brièveté, la

clarté, une élégance inconnue, une plaisanterie mordante et naturelle, des mots que l'on retient, en rendirent le succès populaire. Pascal explique si nettement la question, que par reconnaissance on est obligé de la juger comme lui. J'admirerais moins les *Lettres provinciales* si elles n'étaient pas écrites avant Molière... Cet art de la plaisanterie que les anciens nommaient une partie de l'éloquence, cet atticisme moqueur et naïf dont se servait Socrate, cette malice instructive et plaisante que Rabelais avait salie du cynisme de ses paroles, cette gaieté intérieure et profonde qui anime Molière et que l'on trouve souvent dans Lesage, enfin cette perfection de l'esprit, qui n'est autre chose qu'une raison supérieure enjouée, voilà l'ineffable mérite des *Provinciales*.

VILLEMAIN, *Discours et Mélanges*, 1856; Didier.

XIII

Les plus grands écrivains n'ont pas été des auteurs de profession. Otez la persécution odieuse exercée sur Port-Royal, et vous n'auriez jamais eu les *Provinciales*. Ce n'était pas là pour leur auteur un divertissement, une parade, un tournoi oratoire; c'était une lutte sérieuse et tragique, pleine d'exils et de lettres de cachet, derrière laquelle on entrevoyait la Bastille de M. de Saci ou le donjon de Vincennes de M. de Saint-Cyran, avec les interrogatoires de Lescot et de Laubardemont, ou la fuite du grand Arnauld et son dernier soupir exhalé sur la terre étrangère. Pascal combattait dans les *Provinciales* pour la morale éternelle, comme Démosthènes avait combattu deux mille ans auparavant à la tribune d'Athènes pour la liberté de sa patrie, comme Bossuet le faisait encore dans la chaire chrétienne pour l'autorité de la foi, et Descartes, dans sa retraite de Hollande, pour l'indépendance de la pensée.

V. COUSIN.

XIV

Les *Provinciales* et les *Pensées* nous paraissent relever de deux philosophies différentes. C'est toujours le christianisme : mais d'une part un christianisme d'accord avec le sens commun, de l'autre un christianisme méprisant et hardi, qui brave et révolte le sens commun. Le premier de ces livres est plus

parfait; le second est plus sublime; l'un est en quelque sorte plus classique, l'autre plus romantique. Les *Provinciales* font penser à Molière et à Tartuffe; les *Pensées,* à Shakespeare et à Hamlet. Le crâne d'Yorick semble lui-même sortir de dessous terre pour nous crier : « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. » Ces deux livres nous représentent un degré de la vérité; mais les *Provinciales,* ce degré de vérité moyenne qui correspond à la vie pratique, et les *Pensées* cette vérité plus profonde de la vie méditative qui ne sait pas où est son vrai fond.

Entre les hommes, il faut pratiquer la philosophie des *Provinciales,* sans laquelle il n'y a pas de société possible; mais à part soi, dans la solitude, dans la conversation avec soi-même, ce sont les *Pensées* qui ont raison. C'est là que nous nous trouvons tout à fait avec ce « monstre incompréhensible » qui est nous-mêmes, qui est « terre et cendres », mais qui est tout autre chose que terre et cendres.

P. Janet, *Dicours prononcé lors de l'érection de la statue de Pascal à Clermont.* Cf. les *Lectures variées*, Delagrave.

XV

Toujours ample, toujours correcte, et généralement claire, la phrase d'Arnauld est souvent lourde, habituellement triste, et toujours monotone. Je ne dis rien de sa longueur. La phrase de Pascal n'est pas plus courte que celle d'Arnauld; et ses critiques lui ont reproché plus d'une fois, avec apparence de raison, qu'elle était fréquemment embarrassée de parenthèses, d'incises, de propositions subordonnées ou relatives, et relatives de la relative.

Mais, si la phrase de Pascal n'est pas courte, et si la longueur s'en mesure à l'importance, ou, pour ainsi parler, à la nature de la pensée qu'elle exprime, elle est toujours claire, plus que claire, lucide, et elle l'est parce qu'elle est diversement éclairée. Là est sa part d'invention dans l'histoire de la prose française; et cette part est considérable. Tandis qu'avant lui la phrase d'Arnauld, comme celle de Descartes, ne s'éclairait encore que d'une lumière blanche et froide, partout égale, et en quelque sorte uniformément diffuse, l'air circule et se joue dans

celle de Pascal, et avec l'air s'y insinuent la flamme, le mouvement et la vie. Il est court quand il le faut, et il n'est long que parce qu'il le veut. Ou plutôt, il n'est ni long ni court, mais sa phrase, sans rien perdre de la netteté du contour qui la cerne. s'assouplit, se ploie, se brise, se raccourcit, ou s'allonge, quand et comme il lui plaît, avec une docilité, une facilité, une vivacité uniques. Si jamais dans notre langue on n'a porté plus loin le naturel, c'est que jamais on n'y a poussé plus loin l'art d'écrire, en tant qu'il consiste, non pas à vouloir briller aux dépens de son sujet, mais à chercher et à trouver, parmi toutes les expressions qu'il peut y avoir d'une même pensée, la seule qui lui convienne, la seule qui l'égale, et le seul tour qui en suive, qui en imite, qui en reproduise, pour ainsi dire, tous les accidents. Je ne connais qu'un style, à cet égard, qui soit comparable à celui de Pascal, et il est aussi de Port-Royal, puisque c'est celui de Racine.

On comprend sans doute qu'ainsi défini, ce mérite ne se borne pas à la phrase. Mais il s'étend de la phrase à la période entière, et de la période à toute la lettre, et d'une lettre à toutes les autres. Ironie légère, mondaine et enjouée; raillerie grave et amère; narration élégante et facile; dialectique tour à tour ou ensemble subtile et passionnée; vivacité du trait; rapidité de la riposte; ampleur et liberté du mouvement; saintes indignations; si « Molière, comme on l'a dit, n'a rien de plus plaisant que les premières *Provinciales,* ni Bossuet de plus beau que les dernières », et, dans un tout petit volume, si « toutes les sortes d'éloquence et d'esprit se trouvent ainsi renfermées », c'est une conséquence de ce premier mérite. D'autres ont eu d'autres qualités, plus d'éloquence, comme Bossuet, et autant d'esprit, comme Voltaire, — qui sont avec Pascal les maîtres de la prose française; — mais il semble qu'il y ait moins de variété dans leur manière que dans la sienne; et, du ton de la conversation familière à celui dont on célèbre les Henriette et les Condé, ils n'ont pas rempli, comme lui, tout l'entre-deux. Ils n'ont pas eu, comme lui, dans l'emploi des moyens de l'art, cette sûreté, ou plutôt cette infaillibilité de tact. Il n'est arrivé à Pascal d'en manquer qu'une seule fois peut-être, dans la *Seizième Provinciale,* celle « qu'il n'a pas eu le temps de faire plus courte ». Ce jour-là, le 4 décembre 1656, il s'est abusé sur l'intérêt que le public pouvait prendre à la façon dont les jésuites avaient travesti les sentiments d'Arnauld sur la transsubstantiation. Mais, la seizième lettre mise à part, si l'originalité des

Provinciales est quelque part, elle est là : dans ce goût sévère et caché qui règle le choix des mots et des tours, celui du ton de la plaisanterie et de la véhémence du mouvement, sur l'importance vraie de la pensée qu'ils expriment.

F. BRUNETIÈRE, Introduction à l'édit. Hachette.

NARRATIONS ET DIALOGUES

I

Arnauld et Pascal. — Au moment où la Sorbonne se préparait à condamner Arnauld, celui-ci, sollicité par ses amis, se résolut à porter sa cause devant le public, et composa un écrit où il se défendait et attaquait tour à tour. Au jour fixé pour la lecture, les amis se réunissent avec empressement. Arnauld lit, on l'écoute, mais en silence, et sans applaudir. Quand il a fini, on se tait encore. « Je vois bien, dit-il, que vous ne trouvez pas cet écrit bon pour son effet, et je crois que vous avez raison. » Puis, se tournant vers Pascal, qui semblait absorbé par de graves pensées, il s'écria : « Mais vous, qui êtes jeune, vous devriez faire quelque chose. » Étonné d'abord, embarrassé, mais entouré bientôt et pressé par ses amis jansénistes, Pascal consent enfin à écrire les petites lettres qui seront les *Provinciales*.

II

Une alerte. — Sainte-Beuve raconte ainsi un incident qui égaye l'histoire de l'impression secrète des *Provinciales :* « Pour plus de sûreté, Pascal s'alla cacher, sous le nom de M. de Mons, dans une petite auberge de la rue des Poirées, à l'enseigne du *Roi David,* derrière la Sorbonne et tout vis-à-vis le collège des Jésuites. M. Périer, son beau-frère, étant arrivé à Paris sur ces entrefaites, se loga dans la même auberge; un jésuite, le P. de Fretat, un peu son cousin, l'y vint voir, et lui dit qu'en bon parent il le devait avertir qu'on mettait dans la Société les *Provinciales* sur le compte de son beau-frère, M. Pascal. M. Périer répondit comme il put : il y avait au moment même sur son lit, derrière le rideau entr'ouvert, une vingtaine d'exemplaires de la septième ou huitième lettre, qui étaient à sécher. Dès que le jésuite fut dehors. M. Périer, délivré d'angoisse, courut conter l'histoire à Pascal, qui demeurait dans la chambre d'au-dessus, et ils en firent une gorge chaude, comme on dit. »

III

Louis Racine nous raconte que le P. Bouhours, causant un jour avec Boileau de la difficulté de bien écrire en français, s'étonna de lui voir critiquer la plupart des écrivains en qui lui voyait des modèles. « Quel est donc, selon vous, lui demanda-t-il, l'écrivain parfait? Que lirons-nous? — Mon Père, répondit brusquement Boileau, lisons les *Lettres provinciales,* et, croyez-moi, ne lisons pas autre chose. » Discussion vive, mais amicale, entre le jésuite et le satirique, qui s'anime de plus en plus.

IV

Dans la préface de son édition des *Provinciales,* Nicole affirme que certains amis de Pascal, entre la quatrième et la cinquième lettre, lui représentèrent « qu'il quittait trop tôt la matière de la Grâce; que le monde paraissait disposé à souffrir qu'on l'en instruisît, et que le succès de sa dernière lettre en était une preuve convaincante. « Mais la lecture d'Escobar, suivant le même Nicole, aurait décidé Pascal à abandonner la question de principe pour la question morale. On suppose un dialogue entre Arnauld, grand admirateur des lettres dogmatiques, et Pascal, qui sent la nécessité de changer de sujet et de ton.

V

Pendant son séjour à Uzès, Racine, jeune encore, écrit à M. Vitart, son parent (30 mai 1662) : « Je ne vous prie plus de m'envoyer les *Lettres provinciales;* on nous les a prêtées ici; elles étaient entre les mains d'un officier de cette ville, qui est de la religion (réformée). Elles sont peu connues, mais beaucoup estimées de ceux qui les connaissent... Nous avons ici le P. Meynier, jésuite, qui passe pour un fort grand homme. On parle de lui dans la seizième *Lettre au provincial.* Il n'a pas mieux réussi à écrire contre les huguenots que contre M. Arnauld. » Le P. Meynier et Racine se rencontrent chez l'oncle de Racine, le chanoine Sconin. Une conversation s'engage sur les *Provinciales;* Racine indique certains mérites, au moins littéraires, des *Provinciales,* mais avec discrétion, sans parti pris, et en ayant grand soin de ne pas blesser son contradicteur.

VI

La première *Provinciale* fut lue, dit-on, à l'hôtel de Nevers, chez Mme du Plessis, devant une brillante assistance, où la Rochefoucauld, Rancé, Mmes de la Fayette, de Sablé, etc., figuraient au premier rang. Les principaux parmi les auditeurs échangent leurs impressions après la lecture.

LETTRES

I

Lorsque la première *Provinciale* parut, un des jansénistes les plus militants et les plus austères, M. Singlin, ne partagea pas, dit-on, l'enthousiasme général. Le ton de la plaisanterie qui régnait dans un sujet aussi sérieux inquiétait son âme scrupuleuse. Mis au courant de ses craintes, Arnauld lui écrit pour le rassurer.

II

Mme de Grignan ne partageait pas l'admiration de sa mère pour Pascal. Elle jugeait que le style de Pascal, « c'est toujours la même chose ». Mme de Sévigné lui répond un jour où elle vient de relire quelqu'une des *Lettres provinciales*.

III

Nicole écrit à Pascal pour lui soumettre le recueil des *Lettres provinciales,* traduites par lui en latin, dans le but d'en accroître, par toute l'Europe, le succès déjà éclatant.

IV

Enfermé à la Bastille pour ses imprudences de langage et de conduite, Bussy-Rabutin fut, dit-on, sollicité d'écrire une réponse aux *Provinciales*. On lui laissait entendre que s'il y consentait, le P. Annat, tout-puissant près du roi, dont il était le confesseur, obtiendrait sa grâce. Le prisonnier fut tenté d'abord d'acheter la liberté à ce prix; il accepta même; mais presque aussitôt il revint sur une promesse inconsidérée, dont son esprit clairvoyant et son goût délicat lui firent sentir les dangers. On suppose qu'il motive son refus dans une lettre adressée au P. Rapin.

V

Le 31 janvier 1656, Arnauld écrivait à sa nièce la mère Angélique de Saint-Jean, religieuse de Port-Royal : « Je ne sais si la Mère a bien voulu que vous lussiez la Lettre à un provincial; je voudrais bien savoir ce qu'elle en dit. » Sa nièce lui répond.

On a lu la première Provinciale à Port-Royal et on y a pris plaisir : non qu'on attache un grand prix aux seuls mérites de la forme, mais ils servent ici à faire valoir la vérité.

C'est merveille de voir comme M. Pascal sait rendre intelligibles à tous les questions dont l'intelligence semblait jusque-là réservée aux docteurs de Sorbonne, et les dégager des sophismes par lesquels on a essayé de les obscurcir.

Elle vient d'apprendre avec douleur la seconde censure qui a frappé son oncle. Mais, à son exemple, elle ne se décourage pas. Les persécutions passeront, l'œuvre de M. Pascal ne passera pas.

VI

Les *Mémoires* de d'Argenson nous apprennent que Voltaire jeune fut sollicité par le cardinal de Fleury et le lieutenant de police Hénault d'écrire une réfutation des *Provinciales,* dans la forme même adoptée par Pascal. Après s'être mis au travail, il déclara qu'il ne pouvait continuer, qu'il se déshonorerait en s'attaquant à Pascal, et jeta au feu les pages qu'il avait écrites. On fera sa lettre au lieutenant de police.

VII

Joseph de Maistre a écrit :

« Pas une page de Pascal empreinte de couleurs aimables ou brillantes; de l'esprit, de la verve, du sarcasme, de la passion, de temps en temps de l'éloquence, riches et grandes qualités, sans doute, mais qui ne rachètent pas la monotonie du plan et du dialogue... Les *Provinciales* sont un assez joli libelle. *Joli* est de trop : c'est un libelle spirituel et mondain plein de fiel et de haine. Mais Pascal n'est jamais joli : il a oublié de sacrifier aux Grâces. Aussi on bâille en admirant, et plusieurs de

ceux qui le louent n'ont peut-être pas eu le courage d'aller jusqu'au bout. Les *Provinciales* vivent aujourd'hui sur leur réputation... »

On suppose que Xavier de Maistre, qui vient de relire les *Provinciales,* et qui est alors éloigné de son frère, lui écrit pour demander un adoucissement à cet arrêt.

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

Étudier, sous le rapport de la composition, la quatorzième *Provinciale*. Rapprocher cette lettre de l'écrit de Pascal sur l'*Art de persuader*.

(Leçon d'agrégation, 1862.)

II

Racine a écrit dans sa deuxième lettre à l'auteur des *Imaginaires* : « Vous semble-t-il que les *Lettres provinciales* soient autre chose que des comédies ? Dites-moi, Messieurs, qu'est-ce qui se passe dans les comédies ? On y joue un valet fourbe, un bourgeois avare, etc., tout ce qu'il y a dans le monde de plus digne de risée. J'avoue que le provincial a mieux choisi ses personnages; il les a cherchés dans les couvents et à la Sorbonne ; il a introduit sur la scène tantôt un jacobin, tantôt des docteurs, et toujours des jésuites. Combien de rôles leur fait-il jouer ? Tantôt il amène un jésuite bonhomme, tantôt un jésuite méchant, et toujours un jésuite ridicule. » Que pensez-vous de ce jugement ?

(Caen. — Licence ès lettres.)

III

Que savez-vous sur les *Provinciales* ?

(Poitiers. — Baccalauréat de l'enseignement spécial, 1891.)

IV

Expliquer ce mot de Voltaire sur les *Provinciales* : « Toutes les sortes d'éloquence y sont renfermées. »

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de seconde année.)

V

Voltaire a-t-il eu raison de dire que les *Provinciales* ont vieilli ? S'il a eu tort, dire par où elles restent jeunes.

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de seconde année.)

VI

Dans la seconde des *Lettres provinciales,* Pascal écrit : « Les noms sont inséparables des choses. » Par les noms il entend les mots. Cette pensée ne vous semble-t-elle pas caractériser l'œuvre entière de Pascal ? N'en pourriez-vous faire sortir d'utiles préceptes littéraires ou pédagogiques ?

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de seconde année.)

VII

Pascal dit d'une de ses *Provinciales* qu'il n'avait pas eu le temps de la faire plus courte. En expliquant ce mot, montrer quels préceptes de composition et de style en découlent.

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de seconde année.)

VIII

Racine d'abord, Voltaire ensuite, ont appelé les *Provinciales* des comédies. Dites ce que vous pensez de ce jugement, en prenant pour exemple une ou plusieurs des *Provinciales,* à votre choix.

(Charente. — Brevet supérieur. — Aspirantes, juillet 1889.)

IX

Les *Lettres provinciales.* — I. A quel sujet furent-elles écrites ? — Leur succès. — Leur importance littéraire. — II. Donnez l'analyse littéraire de la première lettre.

(Charente-Inférieure. — Brevet supérieur
Aspirantes, 1890.)

X

Quelles différences générales séparent les *Provinciales* des *Pensées ?* Quelles ressemblances les unissent ?

XI

Quelles circonstances ont amené Pascal à écrire les *Provinciales ?* Quel a été son but ? Ce but a-t-il été atteint ?

XII

Expliquer ce mot de Voltaire : « Pascal, le premier des satiriques français, car Despréaux ne fut que le second. »

XIII

Sainte-Beuve écrit : « Dans l'ironie, Platon garde sur Pascal l'avantage de la grâce. » Courier dit pourtant : « Pascal, dans ses deux ou trois premières Lettres, a plus de Platon quant au style qu'aucun traducteur de Platon. » Qui a raison, de Courier ou de Sainte-Beuve ?

XIV

Que pensez-vous de ce jugement de Condorcet sur le style des *Provinciales?* « Si on osait trouver des défauts au style des *Provinciales,* on lui reprocherait de manquer quelquefois d'élégance et d'harmonie : on pourrait se plaindre de trouver dans le dialogue un très grand nombre d'expressions familières et proverbiales, qui maintenant paraissent manquer de noblesse. La cour polie et délicate de Louis XIV ne sentit pas ce défaut, et l'on voit, par beaucoup d'écrits postérieurs à Pascal, que les auteurs se plaisaient alors à placer dans leurs ouvrages ces tournures familières, comme un moyen de ne point passer pour pédants, et pour se donner un air cavalier. Depuis, on a senti que le style devait être plus élevé et plus soutenu que la conversation, puisque l'auteur a plus de temps pour juger. »

XV

Joseph de Maistre a-t-il raison de dire que les *Provinciales* soient, à leur date, « le premier livre vraiment français qu'on eût encore écrit en prose » ? N'est-on pas tenté de réclamer en faveur de certains livres antérieurs, tout en reconnaissant que le jugement, exagéré dans la forme, n'est pas faux au fond ?

XVI

Suivre dans Molière (surtout dans *Tartuffe* et *Don Juan*), dans Boileau (surtout l'Épître XII) et chez leurs contemporains les plus connus, les traces de l'influence des *Provinciales*.

XVII

Doudan écrit (Lettre à M[lle] Gavard, 23 octobre 1671) : « C'est dans Pascal que vous trouverez pour la première fois en France la raillerie sinistre et tragique, aiguisée et affilée comme un poignard ; c'est la comédie et la tragédie tout ensemble. » Qu'y a-t-il de contestable dans ce jugement?

XVIII

Expliquer ce que Vinet a entendu dire, lorsqu'il a écrit : « L'esprit d'examen est une des choses dont Pascal, dans le livre des *Provinciales,* s'est fait le représentant. » Lisez surtout la dix-huitième Provinciale.

XIX

Étudier le progrès du style dans les *Provinciales* en prenant pour point de départ cette appréciation de Sainte-Beuve : « Dans ces premières lettres, toutes lestes et charmantes, Pascal, si dégagée qu'il ait la plume, n'offre pas mal de négligences, d'incorrections, qui se rencontrent de moins en moins dans les suivantes. »

XX

De la mesure dans laquelle la raillerie peut être mêlée aux sujets sérieux; comparer, à ce point de vue, la onzième Lettre provinciale, la *Réponse à la lettre d'une personne de condition,* d'Arnauld, les *Lettres à l'auteur des* Imaginaires, de Racine, et expliquer ce mot de Sainte-Beuve : « La onzième lettre pourrait servir de préface justificative au *Tartuffe.* »

15532-7-18

Société anonyme d'imprimerie de Villefranche-de-Rouergue.

PENSÉES

(1re édition, 1670)

I

Par quel lien étroit les « Pensées » tiennent aux « Provinciales ». — Occasion des « Pensées » : le miracle de la sainte Épine.

C'est en vain qu'on a essayé parfois de distinguer entre le Pascal des *Provinciales* et le Pascal des *Pensées*, de condamner l'un en absolvant et en glorifiant l'autre : loin de songer à faire des *Pensées* une sorte de contre-partie des *Provinciales*, Pascal s'y montre encore plus âprement janséniste, s'il est possible. « On me demande, disait-il dans les derniers temps de sa vie, si je ne me repens pas d'avoir fait les *Provinciales*. Je réponds que, bien loin de m'en repentir, si j'avais à les faire présentement, je les ferais encore plus fortes. » Ce mot est rapporté par sa nièce Marguerite Périer, qui tient une grande place dans l'histoire des *Pensées*; car l'occasion première des *Pensées*, c'est un « miracle » dont elle fut l'héroïne.

Si les jésuites n'avaient pu répondre victorieusement aux *Provinciales*, ils avaient réussi à les faire condamner, à Rome d'abord, par le pape Alexandre VII, puis en France, par le triple arrêt d'une commission composée de docteurs et d'évêques, du conseil d'État ensuite, enfin du lieutenant civil, qui fit brûler le livre par la main du bourreau. Dans les *Pensées*[1], Pascal fait une allusion très claire à la condamnation prononcée par le pape, qui a été « surpris » par ses adversaires, et il va jusqu'à rappeler ce temps lointain où l'on avait vu un autre pape, Libère, partisan de l'hérésie arienne, persécuter saint Athanase. Il le rappelle précisément en justifiant, à mots couverts, la nécessité des miracles en général, aux époques « où la

1. Art. XXIII, 37. Nous suivons l'édition Havet.

vérité n'a plus de liberté de paraître », et doit parler elle-même aux hommes qui la méconnaissent, c'est-à-dire en justifiant, on le devine, la nécessité du miracle particulier dont Port-Royal venait d'être honoré. L'application d'un fragment de la sainte Épine avait guéri subitement, disait-on, une fistule lacrymale dont souffrait la nièce et filleule de Pascal, Marguerite Périer. Ce miracle, assure Mme Périer, fut « attesté par de très grands médecins et par les plus grands chirurgiens de France ». Gui Patin se moque, au contraire, de ces médecins trop complaisants : l'un était bien vieux, l'autre presque en enfance, deux étaient les médecins de Port-Royal, cinq étaient des chirurgiens-barbiers. Mais les vicaires généraux qui administraient le diocèse de Paris en l'absence du cardinal de Retz reconnurent solennellement l'authenticité du miracle, et les jésuites durent subir ce triomphe de leurs rivaux. Quant à Pascal, qui pouvait voir dans cette faveur divine une faveur toute personnelle, un encouragement à poursuivre la lutte entreprise, il poussa un long cri de triomphe qui retentit encore dans les *Pensées :* « Le silence est la plus grande persécution : jamais les saints ne se sont tus... Il faut crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement, et qu'on veut étouffer la parole plus violemment, jusqu'à ce qu'il vienne un pape qui écoute les deux parties, et consulte l'antiquité (la tradition) pour faire justice... Si mes Lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel. *Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello*... Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes[1]. »

Ainsi les *Provinciales* vivent encore, pour ainsi dire, dans les *Pensées :* à tel endroit (XXIII, 32) Pascal s'adresse directement au P. Annat, et défend contre lui la vérité, qui « est une et ferme ». Il y a plus : les *Pensées* sortent directement des *Provinciales*. On ne peut souhaiter un témoignage plus formel à ce sujet que celui de Mme Périer.

Mon frère fut sensiblement touché de cette grâce, qu'il regardait comme faite à lui-même, puisque c'était sur une personne qui, outre sa proximité, était encore sa fille spirituelle dans le baptême; et sa consolation fut extrême de voir que Dieu se manifestait si clairement dans un temps où la foi paraissait comme éteinte dans le cœur de la plupart du monde. La joie qu'il en eut fut si grande, qu'il en était pénétré; de sorte qu'en ayant l'esprit tout occupé, Dieu lui inspira une infinité de pensées admirables sur les miracles, qui, lui donnant de nouvelles lumières sur la religion, lui redoublèrent l'amour et le respect qu'il avait toujours eus pour elle. Et ce fut cette occa-

1. Art. XXIV, 66 et 66 *bis*.

sion qui fit paraître cet extrême désir qu'il avait de travailler à réfuter les principaux et les plus faux raisonnements des athées. Il les avait étudiés avec grand soin, et avait employé tout son esprit à chercher tous les moyens de les convaincre. C'est à quoi il s'était mis tout entier. La dernière année de son travail a été toute employée à recueillir diverses pensées sur ce sujet : mais Dieu, qui lui avait inspiré ce dessein et toutes ces pensées, n'a pas permis qu'il l'ait conduit à sa perfection, pour des raisons qui nous sont inconnues.

Le doute n'est pas permis : quelque étonnement et quelque répugnance qu'on puisse éprouver à voir d'un tel incident sortir un tel chef-d'œuvre, il faut croire, avec l'auteur de *Port-Royal,* que le livre des *Pensées,* dans son inspiration première, se greffa sur le miracle de la sainte Épine. Nous tenons tous les anneaux qui joignent les deux œuvres l'une à l'autre : les *Provinciales,* la condamnation des *Provinciales,* le miracle qui fortifie Pascal dans cette épreuve, les pensées sur les miracles, suggérées par le miracle récent, enfin les *Pensées*.

II

L'Entretien de Pascal avec M. de Saci : est-il la préface et la clef des « Pensées »?

D'autres voient le point de départ des *Pensées* moins dans les pensées sur les miracles que dans l'*Entretien de Pascal avec M. de Saci,* rapporté par le secrétaire de M. de Saci, Fontaine, peut-être d'après les notes de Pascal lui-même. Cet entretien eut lieu à Port-Royal des Champs, où Pascal s'était retiré après sa conversion définitive (1654). Répondant à une demande de M. de Saci, Pascal lui dit que ses deux auteurs familiers sont Épictète et Montaigne. Comme le pieux solitaire, versé dans la connaissance de saint Augustin plus que dans celle des philosophes, le prie « de lui en parler à fond », il essaye de lui faire comprendre l'esprit des deux philosophies, en les opposant l'une à l'autre et les réfutant l'une par l'autre, avec une sorte de plaisir amer.

Épictète est, sans doute, un des philosophes qui ont le mieux connu les devoirs de l'homme. « J'ose dire qu'il mériterait d'être adoré, s'il avait aussi bien connu son impuissance, puisqu'il fallait être Dieu pour apprendre l'un et l'autre aux hommes. » Mais il n'a pas voulu voir ce qu'il y a en nous de misérable; il n'a montré que ce qu'il y a en nous de libre et de fier.

Pascal s'élève avec force contre « ces principes d'une superbe diabolique »; mais le côté affectueux et humain du stoïcisme lui échappe : s'il rend justice à la hauteur d'âme d'Épictète, il ne rend pas justice à sa charité.

Montaigne, pur pyrrhonien, génie tout libre, est jugé à son tour. On a vu quelle influence il avait exercée sur Pascal[1]. Mais l'homme qui faisait tout « par atteintes », selon le mot de Sainte-Beuve, ne pouvait plaire longtemps à l'homme qui fait tout « par étreintes ». Cependant l'auteur de l'*Apologie pour Raymond de Sebonde* est loué d'abord avec une chaleur véritable, et son système, si l'on peut dire qu'il en ait eu jamais un, est exposé avec une netteté impartiale. Pascal le fait toutefois plus systématique qu'il ne l'était, et le bon M. de Saci, qui croit « vivre dans un nouveau pays et entendre une nouvelle langue », note pourtant avec finesse ce point faible : « Je crois assurément que cet homme avait de l'esprit; mais je ne sais si vous ne lui en prêtez pas un peu plus qu'il n'en a, par cet enchaînement si juste que vous faites de ses principes. » Et il se hâte d'opposer à l'analyse de Montaigne des citations de saint Augustin; sur quoi Pascal observe, avec un sourire, que « s'il lui faisait compliment de bien posséder Montaigne et de le savoir bien tourner, il pouvait lui dire sans compliment qu'il savait bien mieux saint Augustin ».

Mais le ton change bientôt. Jusque-là, commentant Montaigne, qui raille l'homme, ce prétendu maître de la nature, et rabaisse son intelligence au niveau de l'instinct des bêtes, il n'avait pu voir sans joie « la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes », et il était disposé à aimer de tout son cœur le ministre d'une si grande vengeance. Mais Montaigne ne sait pas conclure en chrétien : après avoir prouvé que hors de la foi tout est dans l'incertitude, il se désintéresse de la poursuite du vrai et du bien, et se repose dans l'indifférence, « coulant légèrement sur les sujets, de peur d'y enfoncer en appuyant », fuyant la vertu stoïque et prônant la vertu enjouée. Si Épictète n'a connu que la puissance, Montaigne n'a connu que l'impuissance de la raison; tous deux n'ont vu qu'un aspect de notre nature.

Il me semble que la source des erreurs de ces deux sectes est de n'avoir pas su que l'état de l'homme à présent diffère de celui de sa création; de

1. Voir le fascicule de Montaigne, *Montaigne moraliste*.

sorte que l'un, remarquant quelques traces de sa première grandeur, et ignorant sa corruption, a traité la nature comme saine et sans besoin de réparateur, ce qui le mène au comble de la superbe; au lieu que l'autre, éprouvant la misère présente et ignorant la première dignité, traite la nature comme nécessairement infirme et irréparable, ce qui le précipite dans le désespoir d'arriver à un véritable bien, et de là dans une extrême lâcheté. Ainsi ces deux états qu'il fallait connaître ensemble pour voir toute la vérité, étant connus séparément, conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices, d'orgueil ou de paresse, où sont infailliblement tous les hommes avant la Grâce, puisque, s'ils ne demeurent dans leurs désordres par lâcheté, ils en sortent par vanité... C'est donc de ces lumières imparfaites qu'il arrive que l'un, connaissant les devoirs de l'homme et ignorant son impuissance, se perd dans la présomption, et que l'autre, connaissant l'impuissance et non le devoir, il s'abat dans la lâcheté..... De sorte qu'ils ne peuvent subsister seuls à cause de leurs défauts, ni s'unir à cause de leurs oppositions, et qu'ainsi ils se brisent et s'anéantissent pour faire place à la vérité de l'Évangile. C'est elle qui accorde les contrariétés par un art tout divin, et, unissant tout ce qui est de vrai et chassant tout ce qui est de faux, elle en fait une sagesse véritablement céleste où s'accordent ces opposés, qui étaient incompatibles dans ces doctrines humaines.

Ainsi la religion seule résout toutes les contradictions par le double dogme de la Chute, qui explique la misère de l'homme, et de la Grâce, qui nous fait comprendre par où peut se relever l'homme racheté par Jésus-Christ. En résumé, Pascal trouve dans Épictète un art incomparable pour combattre la paresse et l'indifférence de ceux qui cherchent leur repos dans les choses extérieures, mais Épictète fait naître en nous un dangereux orgueil. D'autre part, il juge Montaigne incomparable pour confondre l'orgueil de l'homme, et humilier sa raison qui, livrée à elle-même, cherche en vain la justice et la vérité; mais Montaigne est absolument pernicieux à ceux qui ont quelque pente à l'impiété et aux vices. « C'est pourquoi ces lectures doivent être réglées avec beaucoup de soin, de discrétion et d'égards à la condition et aux mœurs de ceux à qui on les conseille. Il me semble seulement qu'en les joignant ensemble elles ne pourraient réussir fort mal, parce que l'une s'oppose au mal de l'autre. »

On voit dès à présent et tout à la fois, d'une part que l'*Entretien de Pascal avec M. de Saci* peut être considéré comme une sorte de préface des *Pensées;* de l'autre, que tout le livre des *Pensées* ne saurait être expliqué par là. L'idée qui en fait le fond est, en effet, l'une de celles qu'on trouve au fond des *Pensées :* que la nature de l'homme est double, à la fois misérable et grande; que tous les systèmes des philosophes ne sauraient nous rendre compte de cette duplicité réelle, de cette contra-

diction apparente; que, seuls, les mystères de la chute et de la rédemption résolvent cette énigme. Mais ce n'est là qu'une partie des *Pensées :* les articles sur les miracles, sur les figures de l'ancienne loi, sur le Dieu caché, en général la partie plus spécialement théologique du livre, n'ont pas leur clef dans l'*Entretien,* et se rattachent plutôt aux *Provinciales.* Observons que l'*Entretien* est de 1654, c'est-à-dire antérieur de deux ans aux *Provinciales* elles-mêmes, à plus forte raison au miracle de la sainte Épine. Le vrai Pascal y est déjà, mais n'y est pas tout entier. Pour faire de l'interlocuteur de M. de Saci l'auteur des *Pensées,* il faut l'exaltation de la lutte et du triomphe, l'illumination du miracle, la souffrance aussi et le mysticisme passionné des dernières années.

III

Y a-t-il un plan dans les « Pensées », et quel est ce plan? Ce que nous apprennent les contemporains de Pascal.

Le livre de Pascal, inachevé dans son ensemble, à peine ébauché sur plusieurs points, prête à toutes les conjectures. Où les uns ne voient que des indications éparses, quelquefois contradictoires, à peine reliées par une certaine unité générale d'intention, les autres découvrent un système très clair et très suivi. « Les *Pensées*, dit M. Brunetière, ne sont que des notes, et dans la prodigieuse confusion desquelles nous ne saurions discerner seulement celles qui se rapportaient ou ne se rapportaient pas au dessein de l'*Apologie.* » Mais M. Ravaisson est d'un avis tout contraire : il se flatte de prouver qu'on trouve dans les *Pensées,* sinon un système comparable pour l'étendue et pour le détail à ceux d'un Descartes, d'un Spinoza, d'un Malebranche ou d'un Leibnitz, du moins des idées qui constituent les principes d'une véritable philosophie. Dans cette incertitude, adressons-nous à ceux qui ont été à même de connaître la véritable pensée de Pascal.

Mme Périer, sa sœur, dans la Vie qu'elle nous a laissée de lui, rattache tout, on l'a vu, au miracle de la sainte Épine, d'où sortirent les premières pensées sur les miracles en général.

Il y a des miracles, il y a donc quelque chose au-dessus de ce que nous appelons la nature. La conséquence est de bon sens; il n'y a qu'à s'assurer de la vérité des miracles. Or, il y a des règles pour cela, qui sont encore dans

le bon sens, et ces règles se trouvent justes pour les miracles qui sont dans l'Ancien Testament. Ces miracles sont donc vrais; il y a donc quelque chose au-dessus de la nature...

Il prétendait faire voir que la religion chrétienne avait autant de marques de certitude que les choses qui sont reçues dans le monde pour les plus indubitables. Il ne se servait point pour cela de preuves métaphysiques...

Dans les preuves que mon frère devait donner de Dieu et de la religion chrétienne, il ne voulait rien dire qui ne fût à la portée de tous ceux pour qui elles étaient destinées, et où l'homme ne se trouve intéressé de prendre part, ou en sentant lui-même toutes les choses qu'on lui faisait remarquer, bonnes ou mauvaises, ou en voyant clairement qu'il ne pouvait prendre un meilleur parti, ni plus raisonnable, que de croire qu'il y a un Dieu dont nous pouvons jouir, et un médiateur qui, étant venu pour nous en mériter la grâce, commence à nous rendre heureux dès cette vie par les vertus qu'il nous inspire beaucoup plus qu'on ne le peut être par tout ce que le monde nous promet, et nous donne assurance que nous le serons parfaitement dans le ciel, si nous le méritons par les voies qu'il nous a présentées, et dont il nous a donné lui-même l'exemple.

Mais, quoiqu'il fût persuadé que tout ce qu'il avait ainsi à dire sur la religion aurait été très clair et très convaincant, il ne croyait pas cependant qu'il dût l'être à ceux qui étaient dans l'indifférence, et qui, ne trouvant pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadassent, négligeaient d'en chercher ailleurs, et surtout dans l'Église, où elles éclatent avec plus d'abondance; car il établissait ces deux vérités comme certaines, que Dieu a mis des marques sensibles, particulièrement dans l'Église, pour se faire connaître à ceux qui le cherchent sincèrement, et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte, qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur.

Ces lignes ne nous livrent pas assurément tout le secret de Pascal, mais peuvent nous aider à le pénétrer : importance accordée aux miracles, dédain des preuves métaphysiques, volonté arrêtée de prouver la vérité de la religion chrétienne par des raisonnements qui soient à la portée de tous, sympathie pour ceux qui souffrent et qui cherchent, horreur pour ceux qui s'endorment dans l'indifférence, pour ces réprouvés aux yeux de qui Dieu, volontairement, couvre de nuages la vérité, visible aux seuls élus, tout cela est bien d'un raisonneur à la fois et d'un croyant, d'un géomètre et d'un janséniste. Cependant, avec la préface qu'Étienne Périer a mise en tète de la première édition des *Pensées* (1670), nous entrons plus avant, ce semble, dans l'intelligence du dessein de Pascal. Devant plusieurs amis de distinction, Pascal avait développé en peu de mots « le plan de tout son ouvrage », et c'est de cet éloquent exposé que la préface d'Étienne Périer donne le résumé plus ou moins fidèle. Ici encore Pascal se montre préoccupé de trouver « les preuves qui font le plus d'impression sur l'esprit des hommes et qui sont les plus propres à les persuader »; ici

encore il entreprend de démontrer que la religion chrétienne a « autant de marques de certitude et d'évidence que les choses qui sont reçues dans le monde pour les plus indubitables ». Pour le prouver, il commence par une peinture de l'homme, de sa grandeur et de sa bassesse, des ténèbres qui l'environnent, des « contrariétés étonnantes qui se trouvent dans sa nature ». Il force ainsi l'homme à sortir de son indifférence, à se demander d'où il vient, où il va. D'abord il l'adresse aux philosophes, mais pour peu de temps, car leurs contradictions le rebutent bientôt. Ce que les philosophes ne peuvent lui donner, les religions innombrables de tous les pays et de tous les temps ne le lui donneront pas davantage, car elles ne sont remplies que de vanité, de folies et d'égarements. Au contraire, qu'il jette les yeux sur un seul peuple, le peuple juif, sur un seul livre sacré, la Bible, dont les Juifs ne sont que les dépositaires, il connaîtra d'un seul coup et la grandeur du Créateur et la misère de la créature. Créé par Dieu dans l'état d'innocence, l'homme s'est révolté contre son Créateur; il en a été puni non seulement par une déchéance personnelle, mais par la déchéance de tous ses descendants, « à qui ce même homme a communiqué et communiquera encore sa corruption dans toute la suite des temps ». Mais ce même livre, en les éclairant sur les tristes conséquences de leur chute, a de quoi les consoler, car il leur apprend que leur corruption n'est pas sans remède, il leur annonce la venue d'un libérateur.

Après avoir ainsi disposé l'homme à recevoir avec plaisir la vérité, à la souhaiter même, Pascal en venait aux preuves de la religion; il établissait la certitude des livres saints, surtout du livre de Moïse, par suite la certitude des miracles qui y sont contenus et que les circonstances où ils se sont accomplis rendent indubitables; et celle des prophéties, dont il faisait voir le sens figuré et la suite. Passant de l'Ancien Testament au Nouveau, il tirait ses preuves de la vérité même de l'Évangile, de la vie, des miracles, de la doctrine de Jésus-Christ, où il montrait l'accomplissement parfait des prophéties, des témoignages de ses apôtres, qui n'ont pu être ni des fourbes ni des dupes, de ceux des saints et des martyrs. Il concluait enfin « que tout cela ne pouvait être l'ouvrage des hommes, et qu'il n'y avait que Dieu seul qui eût pu conduire l'événement de tant d'effets différents qui concourent tous également à prouver d'une manière invincible la religion qu'il est venu lui-même établir parmi les hommes ». Mais si, en terminant cette analyse,

Étienne Périer affirme encore que ce discours était bien « l'abrégé du grand ouvrage » médité par Pascal, il reconnaît n'en devoir les principaux développements qu'à la mémoire d'un des assistants, et il observe que le livre est loin de concorder avec le discours.

Parmi les fragments que l'on donne au public, on verra quelque chose de ce grand dessein : mais on y en verra bien peu ; et les choses mêmes que l'on y trouvera sont si imparfaites, si peu étendues, et si peu digérées, qu'elles ne peuvent donner qu'une idée très grossière de la manière dont il se proposait de les traiter.

Toutefois, sur ce discours que Pascal aurait tenu devant quelques amis, nous avons un témoignage, qui confirme celui d'Étienne Périer, et qui, d'ailleurs, est puisé à la même source. C'est Filléau de la Chaise, et non, comme on l'a cru longtemps, l'académicien du Bois, qui est l'auteur du *Discours sur les « Pensées » de Pascal, où l'on essaye de faire voir quel était son dessein*[1]. Il débute par une observation qu'Étienne Périer a négligée et qui a son importance. « La vérité est qu'il ne faut pas tant penser à prouver Dieu *qu'à le faire sentir... Voilà proprement quel était le dessein de M. Pascal :* il voulait rappeler les hommes à leur cœur, et leur faire commencer par se bien connaître eux-mêmes. » A vrai dire, il était facile de s'en douter, deux ans après la première édition des *Pensées*. L'analyse de ce discours, qui se prolongea « pendant plus de deux heures », apporterait peu de lumières nouvelles. Pascal, ici comme dans la préface d'Étienne Périer, écarte les preuves métaphysiques, peu propres à toucher les hommes, et a recours aux preuves morales et historiques qui sont de leur portée. Il peint l'homme en raccourci, sa misère et sa grandeur, sa nature double et unique tout ensemble, dont il faut expliquer l'énigme, car il est impossible de demeurer dans l'indifférence. Toutes les solutions qu'ont proposées les philosophes sont insuffisantes et contradictoires : les uns ne voient que la grandeur, les autres que la bassesse de l'homme. Il en est de même pour les religions, à l'exception de la religion des Juifs, gouvernés par un livre unique qui explique tout depuis la création et la chute de l'homme. L'homme déchu, sans force désormais pour le bien, n'a plus l'usage de sa liberté que pour le péché ; mais, impuissant tant qu'il est réduit à ses seules

1. Paris, Guillaume Desprez, 1672.

forces, l'homme se fortifie et se relève par la grâce divine, que le Rédempteur est venu apporter aux hommes. Longuement, ensuite, Pascal insiste sur la certitude de la religion, appuyée sur les miracles et les prophéties, et sa démonstration est si éloquente sur ce point que les auditeurs en sont « comme transportés ». Le reste du discours est bien sèchement janséniste. Connaître, aimer et servir Jésus-Christ est le but unique de la vie; mais tous ne sont pas également prédisposés à l'atteindre : faite pour éclairer les uns, la religion est faite aussi pour aveugler les autres. Aux uns tout révèle la divinité de la doctrine et de la vie de Jésus-Christ; aux autres tout la cache. Ce Dieu caché n'est sensible qu'au cœur de ceux qui le cherchent et qui sont prédestinés à le trouver. En dehors de lui toutes les vertus humaines sont fausses. Il semble qu'en cette dernière partie Filleau de la Chaise résume moins les paroles de Pascal qu'il n'amplifie les doctrines de Port-Royal.

IV

Ce qu'on pense de nos jours du plan des « Pensées ». — Qu'on en peut marquer seulement quelques lignes très générales.

De nos jours, les efforts de ceux qui ont tenté, comme M. Faugère, un classement méthodique des *Pensées* ont été plus ou moins malheureux. « Qui sait, dit M. Vinet, si quelquefois ce que nous prenons pour la pensée de Pascal n'est point la pensée de son adversaire, une objection, un défi auquel le grand penseur se proposait de faire honneur lorsqu'il en aurait le loisir? Qui sait si nous ne lui prêtons point quelques-unes des opinions de ceux qu'il se préparait à réfuter? Et même lorsque nous sommes certains d'avoir sa pensée, sommes-nous également certains de l'avoir dans son vrai point de vue, dans sa vraie direction ? Savons-nous d'où elle venait, où elle devait aller? » M. Vinet reconnaît pourtant que les *Pensées* offrent, sinon un ensemble régulier, du moins, chacune en soi, un sens généralement clair, et laissent entrevoir les grandes lignes du plan majestueux dont la mort seule pouvait empêcher l'accomplissement. « On peut lire Pascal, du moins pour la partie qui rentre dans le domaine de l'apologétique, comme l'itinéraire de l'âme vers la foi, ou comme l'histoire des raisonnements par lesquels

elle y est successivement parvenue, ou comme l'explication du procédé intérieur et lent dont Dieu a fait usage pour subjuguer ses résistances et l'amener vaincue au pied de la croix. » La méthode de Pascal est claire : il ne va pas de la religion à l'homme, mais de l'homme à la religion ; c'est de nous-mêmes qu'il nous parle d'abord. L'homme doit connaître non seulement que Dieu est, mais quel il est par rapport à l'homme. Or, les intentions de Dieu n'ont pu être révélées que par voie surnaturelle ; il faut donc passer en revue les différentes religions qui prétendent toutes reposer sur une révélation.

Mais, comme c'est la raison qui va procéder à cet examen, et que les religions prétendent se substituer à la raison, il faut prévenir un conflit entre la raison et la religion. Toute religion révélée renferme des choses au-dessus de notre raison, mais dont les preuves doivent lui être accessibles. Ces preuves de la religion n'ont pas l'évidence des vérités mathématiques : ceux qui croient par le cœur croient aussi bien et même mieux que ceux que la raison a convaincus. Successivement, Pascal écarte toutes les religions autres que celle des Juifs. Dans les livres sacrés de ceux-ci, il voit que l'homme est né pur et glorieux, que la déchéance a suivi de près sa grandeur, mais aussi que Dieu a promis de le relever un jour de cette déchéance, que la rédemption sera le rachat de la chute. Chute, rédemption, toutes les contradictions de la nature humaine s'expliquent par là. Une religion qui explique tout n'est-elle pas la vraie religion ? Du moins il faut souhaiter qu'elle le soit. »

L'idée mère des *Pensées,* exposée par M. Vinet dans les *Études sur Blaise Pascal* et dans l'étude particulière des *Pensées de Pascal,* serait donc de partir de l'homme pour arriver à Dieu ; il trouve quelque chose de dramatique dans ce plan, qui oblige les indifférents eux-mêmes à s'intéresser au drame, et les jette dans l'angoisse pour les rassurer enfin en leur découvrant le suprême remède à tous les maux dont souffre l'homme. M. Vinet s'appuie sur une précieuse indication que Pascal lui-même nous donne au début de l'article XXII :

Première partie : Misère de l'homme sans Dieu.
Seconde partie : Félicité de l'homme avec Dieu.
Autrement, Première partie : Que la nature est corrompue par la nature même.
Seconde partie : Qu'il y a un réparateur par l'Écriture.

L'homme est en proie à trois misères, car trois besoins inas-

souvis le tourmentent : besoin de vérité, besoin de bonheur, besoin de justice. La vérité, comment la posséderait-il, égaré qu'il est par son imagination, par son amour-propre, par sa raison même, incapable de connaître quoi que ce soit avec certitude ? Le bonheur, comment en jouirait-il, lui toujours inquiet, toujours avide des divertissements où il espère oublier son inquiétude ? La justice, comment la réaliserait-il ? les idées du juste et de l'injuste varient sans cesse dans le monde, où la force est érigée en droit. Voilà quelle est la misère de l'homme. D'où pourra lui venir sa félicité ? Après avoir fait ces ruines, Pascal bâtit son édifice, qui repose sur deux idées essentielles : il faut nous résoudre à recevoir la vérité des mains de Dieu : nous ne la pouvons recevoir que par le cœur. « Connaître par le cœur, voilà la grande affaire... Pascal revendique, il réhabilite les preuves du cœur. C'est peut-être là l'originalité du livre des *Pensées.* » Si nous l'avons suivi jusque-là, nous aurons la clef qui nous ouvrira la seconde partie du livre, l'apologie proprement dite, et il ne nous sera pas malaisé, à la lumière des miracles et des prophéties, de discerner entre toutes les religions la seule religion véritable.

Nous avons insisté sur l'interprétation de M. Vinet, non parce qu'elle est complète et définitive, mais parce qu'elle marque le degré de certitude morale auquel peut atteindre, dans cette tâche délicate, un esprit sérieux qui croit à la possibilité de reconstituer le plan des *Pensées.* Mais d'autres bons esprits croient que l'ordre véritable des fragments est impossible à retrouver, que toute classification suivie des *Pensées* est arbitraire. « Pour ordonner les *Pensées* méthodiquement, observe M. Brunetière, il faudrait avoir vécu dans l'intimité des méditations de Pascal; mais, justement, nous n'y pouvons vivre que par le secours des *Pensées.* » Mieux vaut donc se contenter de dégager, comme l'a fait Sainte-Beuve, des témoignages contemporains, du moins là où ils sont d'accord, non pas un plan général et suivi d'un livre à peine ébauché sur certains points, et dont on n'éclaircira jamais les mystères, mais certaines idées directrices que la lecture du livre révélerait avec évidence, alors même que Pascal n'en aurait fait confidence à personne.

Tout d'abord, il est certain que Pascal voulait écrire une apologie de la religion, mais non une démonstration en règle de sa vérité; qu'il dédaignait les preuves métaphysiques ou les preuves tirées de l'ordre de la nature ; qu'il faisait plus de cas des preuves morales et historiques, mieux faites pour pénétrer

dans l'esprit de l'homme ; qu'au-dessus de tout il mettait les preuves de sentiment, Dieu sensible au cœur.

Il ne paraît pas moins certain qu'avant d'inviter l'homme à réfléchir sur les religions diverses et à se convaincre de la vérité d'une seule, il l'invitait à se connaître lui-même, et le mettait en face de cette énigme qui est la nature humaine, à la fois grande et misérable, divine et corrompue. En lui révélant cette mystérieuse duplicité de son être, il étonnait l'homme, l'inquiétait, et, sans lui apporter encore une solution du problème, il le portait à souhaiter du moins que le problème ne fût pas insoluble. Averti désormais, l'homme ne pouvait plus s'endormir dans l'indifférence. Il était tel enfin que Pascal le voulait pour l'amener au christianisme.

Cette solution désirée, il démontrait qu'on ne pouvait la demander ni aux philosophes ni aux religions autres que la religion juive. Mais il étudiait les livres sacrés du peuple juif, et le mystère se dissipait : l'homme est grand parce que, sorti des mains de Dieu, il a joui, en son premier âge, d'un bonheur noble et presque divin ; parce que toutes ses misères n'ont pu effacer complètement la trace de cette origine glorieuse ; il est misérable parce qu'il est déchu par sa faute de cette noblesse première. La chute de l'homme et le péché originel qui en est la suite expliquent la corruption actuelle de notre nature ; mais cette corruption n'est pas irrémédiable, puisque un rédempteur, annoncé par la Bible, est venu payer la rançon de nos fautes, et, sinon assurer le salut à tous, au moins le rendre possible aux élus de la Grâce.

Mais le rôle du peuple juif a été d'annoncer, non de réaliser la vérité. Prédite par les prophètes, confirmée par les miracles, la religion chrétienne est la seule qui puisse pleinement satisfaire l'esprit, toucher le cœur, donner le repos à l'âme, tout éclairer et tout apaiser.

En gros, il est donc vrai de dire qu'il y a dans les *Pensées* une partie morale et une partie théologique ; mais c'est se tromper gravement que d'isoler en Pascal le moraliste de l'apologiste ; l'étude morale et l'apologie religieuse sont inséparables l'une de l'autre, et, faute de connaître la théologie de Pascal, on risque de mal comprendre sa morale.

V

Partie morale. — Que Pascal ne saurait être comparé aux autres moralistes, et que sa morale repose sur sa théologie. — Pascal et la Rochefoucauld.

Pascal, en effet, ne saurait être comparé aux moralistes proprement dits, car sa morale n'existe point par elle-même. On peut définir Montaigne moraliste, et l'on sait comment, dans les *Pensées*, Pascal le juge [1], tantôt avec l'estime presque involontaire d'un homme qui sait devoir beaucoup à l'auteur des *Essais*[1], plus souvent avec la sévérité d'un janséniste qui condamne un épicurien, lui reprochant, ici sa confusion, son défaut de méthode qui le fait sauter de sujet en sujet, le sot projet qu'il a de se peindre, là son ignorance, sa nonchalance du salut, « ses sentiments tout païens sur la mort; car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir chrétiennement; or il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre. » Préoccupé de bien vivre et non de bien mourir, il ne s'aperçoit pas que la grande, l'unique affaire de la vie, c'est la préparation à la mort. Aussi ne connaît-il point l'angoisse : spectateur souriant et désintéressé de la folie humaine, il se complaît dans son ironie paisible.

Les moralistes postérieurs à Pascal ne sont pas davantage des moralistes religieux. La Bruyère s'est avisé un peu tard qu'il y avait un plan dans les *Caractères,* que les quinze premiers chapitres, où le ridicule et la fausseté des passions humaines sont mis dans tout leur jour, n'ont pour but que de préparer le dernier, où la connaissance de Dieu est affermie et l'athéisme confondu. Cette « économie » des *Caractères,* il n'a pas semblé s'en soucier beaucoup jusqu'au moment où ses ennemis en ont signalé l'absence, et il a été tout entier au plaisir d'observer et de peindre.

On ne fera pas, sans doute, aux *Maximes* de la Rochefoucauld, le reproche de manquer d'unité; mais combien l'esprit en est différent de l'esprit qui anime les *Pensées!* La Rochefoucauld, dont les *Maximes* paraissent en 1665, n'a pu lire les *Pensées,* publiées en 1670; d'ailleurs il est clair que son point de

1. Voyez le fascicule de *Montaigne moraliste,* paragr. 12.
2. Voyez art. VII, 7. Voyez aussi VI, 33; XXIV, 24.

vue, tout profane, est essentiellement opposé à celui où Pascal se place. A la vérité, quelques ressemblances de détail peuvent être notées : avant la Rochefoucauld, qui définissait l'honnête homme « celui qui ne se pique de rien », Pascal avait raillé les pédants de tout genre, et leur avait opposé l'honnête homme instruit et modeste.

L'homme est plein de besoins : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous. « C'est un bon mathématicien, » dit-on. Mais je n'ai que faire de mathématiques ; il me prendrait pour une proposition. « C'est un bon guerrier. » Il me prendrait pour une place assiégée. Il faut donc un honnête homme, qui puisse s'accommoder à tous mes besoins généralement.

... Il faut qu'on n'en puisse dire ni : Il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent ; mais : Il est honnête homme. Cette qualité universelle me plaît seule. Quand, en voyant un homme, on se souvient de son livre, c'est mauvais signe ; je voudrais qu'on ne s'aperçût d'aucune qualité que par la rencontre et l'occasion d'en user.

Ces pensées, jetées sur le papier sans dessein arrêté, n'étaient peut-être pas destinées à entrer dans l'Apologie. Combien en pourrait-on extraire du livre entier, si l'on s'occupait d'y réunir les réflexions d'une morale purement humaine? Quelques-unes à peine, qu'il faudrait encore souvent arracher, pour ainsi dire, du contexte.

La seule voie de réussir dans le monde est de se faire paraître honnête, fidèle, judicieux, et capable de servir utilement son ami ; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui leur peut être utile...

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit. La grandeur des gens d'esprit est invisible aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair...

Notre nature est dans le mouvement ; le repos entier est la mort...

Il faut se connaître soi-même : quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste.

C'est par là que Sainte-Beuve a pu comparer la Rochefoucauld à Pascal ; mais la comparaison tourne bien vite à l'opposition.

En suivant dans ses replis, dans ses transformations et sous ses masques divers le *moi*, c'est exactement la Rochefoucauld qu'il rappelle, qu'il égale par la précision et le tranchant de son analyse, qu'il surpasse par la profonde générosité du but et du mouvement. Chez Pascal, toutes ces pensées, qui décèlent et qui, pour ainsi dire, infectent les moindres veines cachées de l'amour-propre, ne sont pas, comme chez la Rochefoucauld, à l'état de description curieuse ; elles n'essayent pas de circuler, à titre de simples proverbes de gens d'esprit ; le détail d'observation, chez Pascal, est porté par un grand courant. Il coupe court à l'infinie variété, à la piquante et supérieure déduction où la Rochefoucauld se complaît. La Rochefoucauld, qui habite volontiers

dans l'amour-propre, qui fait comme état de croiser sur ces parages, déclare qu'il y reste encore bien des terres inconnues : il est dans l'étude sans terme. Pascal se hâte et nous presse ; il a vu le dedans et le fond ; il a fait le tour. Pascal a le tourment ; c'est le ressort de son drame ; c'est par où il tient à l'homme.

Si donc le but de l'homme est d'être un honnête homme selon le monde, d'éviter d'être dupe, de se connaître et de connaître les autres, pour se reposer ensuite dans une sagesse désabusée, mais tolérante, la morale de la Rochefoucauld est plus à notre portée que celle de Pascal. Ce n'est pas la Rochefoucauld qui écrirait : « La vraie et unique vertu est de se haïr ; » ni qui défendrait à ses amis, à ses parents, de l'aimer, parce qu'il est homme et qu'il doit mourir. Ce n'est pas lui davantage qui porterait contre la « comédie », c'est-à-dire contre le théâtre en général, *principalement* contre le plus honnête, une condamnation absolue dont Bossuet n'a pas dépassé la rigueur. « Tous les grands divertissèments sont dangereux pour la vie chrétienne ; mais entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la comédie[1]. » La « vie chrétienne » telle que l'entend Pascal, eût paru à l'ami de Mme de la Fayette la vie la moins humaine. Il eût préféré, dans leur amertume, des « maximes » comme celles-ci :

La vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle ; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie ; et peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement et sans passion.

L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres...

Tous les hommes se haïssent naturellement l'un l'autre...

Ceux qui, dans de fâcheuses affaires, ont toujours bonne espérance, et se réjouissent des aventures heureuses, s'ils ne s'affligent également des mauvaises, sont suspects d'être bien aises de la perte de l'affaire, et sont ravis de trouver ces prétextes d'espérance pour montrer qu'ils s'y intéressent et couvrir, par la joie qu'ils feignent d'en recevoir, celle qu'ils ont de voir l'affaire perdue.

Pascal, sans doute, est pessimiste comme la Rochefoucauld ; mais son pessimisme a quelque chose de moins sec et, pour ainsi dire, de moins fermé. Il attriste, il révolte, mais il ne décourage pas ; une porte reste toujours ouverte du côté de l'espérance. A l'accent même de cette âpre censure, on sent que

1. Voyez la suite, art. XXIV, paragr. 54, et comparez aux *Maximes sur la comédie,* de Bossuet.

l'observateur n'est point résigné, qu'il ne croit pas cette corruption incurable, qu'il a même le remède sous la main et qu'il va l'offrir. La Rochefoucauld a moins de colère et plus de rancune ; il accuse, il bafoue, il met à nu, avec une cruelle insistance, nos communes misères, et il n'est pas ému; nous pardonnons beaucoup à Pascal parce qu'il hait la corruption de l'homme sans haïr la nature humaine, parce qu'après l'avoir humilié en lui faisant honte de sa bassesse présente, il a hâte de le relever en réveillant en lui le souvenir de sa noblesse originelle.

Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur, et il est encore dangereux de lui faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre.

VI

Le double aspect de la nature humaine : grandeur et misère. — Pourquoi Pascal de préférence met en relief notre misère.

S'il est vrai que Pascal n'est pas un pur moraliste, mais un moraliste religieux, que sa morale est inséparable de sa théologie, ceux-là ont tort qui étudient à part sa morale comme s'ils avaient affaire à un la Bruyère plus passionné et plus profond, et qui font admirer soit aux lecteurs, soit aux élèves, des « morceaux détachés », d'ailleurs merveilleux d'élévation et de force, comme celui du « roseau pensant ». Ces morceaux n'ont tout leur sens que si l'on se hâte de courir à la contrepartie, où le roseau pensant devient un imbécile ver de terre, un cloaque d'incertitude et d'erreur : « Toute la dignité de l'homme est en la pensée. *Mais* qu'est-ce que cette pensée? qu'elle est sotte ! » Ce *mais* donne la clef de tout le dessein de Pascal dans cette première partie plus spécialement morale des *Pensées*. Au reste, ce dessein, Pascal l'a défini lui-même avec une netteté qui ne laisse place à aucune équivoque.

... S'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante; et le contredis toujours, *jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.*

Voilà le but marqué : il faut, avant toute chose, faire sentir vivement à l'homme que tout est contradiction en lui, que sa

nature tout entière n'est qu'une énigme, pour lui inspirer le désir d'en chercher la solution hors de lui. Et cette solution, Pascal nous permet déjà de la pressentir au moment même où il pose le problème, car il ne nous laisse ignorer ni d'où nous sommes déchus, ni par où nous sommes grands encore.

La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. C'est donc être misérable que de se connaître misérable; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable. Toutes ces misères-là mêmes prouvent sa grandeur. *Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé.*

La grandeur de l'homme est si visible, qu'elle se tire même de sa misère. Car ce qui est nature aux animaux, nous l'appelons misère en l'homme, *par où nous reconnaissons que, sa nature étant aujourd'hui pareille à celle des animaux, il est déchu d'une meilleure nature qui lui était propre autrefois. Car qui se trouve malheureux de n'être pas roi, sinon un roi dépossédé ?...*

Nous souhaitons la vérité, et ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous recherchons le bonheur, et ne trouvons que misère et mort. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et sommes incapables ni de certitude ni de bonheur. *Ce désir nous est laissé, tant pour nous punir que pour nous faire sentir d'où nous sommes effondrés...*

L'homme ne sait à quel rang se mettre. *Il est visiblement égaré, et tombé de son vrai lieu sans le pouvoir retrouver.* Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables.

Ainsi l'homme est « un roi dépossédé », ou, comme l'a dit Lamartine, « un dieu tombé qui se souvient des cieux ». Mais est-il vrai qu'égaré de « son vrai lieu » il ne le puisse retrouver ? Non : s'il le cherche partout sans succès, dans des ténèbres impénétrables, c'est qu'il n'a pas en main la lumière divine qui le lui montrerait : « L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur naturelle et ineffaçable sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité, tout l'abuse. » Sans la grâce, tout est obscurité, contradiction, piège; avec la grâce, la clarté, la simplicité, la sécurité, sont entières. Grâce à elle, et à elle seule, voyant d'où nous sommes tombés par le péché originel, nous voyons aussi où nous pouvons remonter, par la vertu de la rédemption, qui a rendu à l'homme déchu, non pas sa noblesse et sa pureté premières, mais la possibilité de les reconquérir. Dès lors, le problème n'existe plus, car les contradictions de la nature humaine ne sont pas fondamentales et irrémédiables : elles ne viennent que de la Chute, et la grâce, effaçant les conséquences de la Chute, efface du même coup les contradictions qui, avant la Chute, n'altéraient pas la belle simplicité de la nature humaine telle qu'elle était sortie des mains de Dieu. De notre grandeur d'autrefois il ne nous reste plus sans doute que des

aspirations impuissantes vers un bonheur qui nous fuit; mais ce bonheur ne nous fuira pas toujours, si nous savons le chercher à la seule source qui le dispense.

Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance? sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaye inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, recherchant des choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, mais qui en sont toutes incapables, parce que le gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même.

Mais le remède et le salut ne sont montrés à l'homme qu'après qu'il a pu bien se persuader à quel point il a besoin d'être secouru et sauvé. Pour faire pénétrer dans son esprit cette persuasion nécessaire, ce n'est pas sur les grandeurs, c'est sur les misères de notre nature qu'il convient d'insister de préférence. L'homme sera toujours plus enclin à se vanter qu'à s'abaisser; il ne comprendra vraiment qu'il est « un monstre incompréhensible » que si l'on met à nu sous ses yeux son cœur « plein d'ordure ». Aussi est-ce de ce côté qu'appuie Pascal avec une complaisance amère, avec une sorte de rage. Avec quelle ironie il étale les puériles petitesses de notre vanité! Avec quelle pénétration impitoyable il dénonce les erreurs et les mensonges de notre imagination! Surtout de quelle colère et de quel mépris il accable la raison humaine, qui semble être pour lui comme une ennemie personnelle!

Le plaisant dieu que voilà!... Plaisante raison qu'un vent manie, et à tout sens!... Que j'aime à voir cette superbe raison humiliée et suppliante!.. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécile!

Comment, sur cette base chancelante de la raison, l'homme eût-il élevé un édifice durable? La justice qu'il établit, la vérité qu'il atteint, sont toutes relatives. « Rien n'est purement vrai... Nous n'avons ni vrai ni bien qu'en partie, et mêlé de mal et de faux... Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence; un méridien décide de la vérité... Plaisante justice qu'une rivière borne! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà. » Laissons le peuple croire que les lois sont justes, et gardons-nous de le détromper. Il y aurait péril à ébranler certaines lois, même injustes : par exemple, l'hérédité monarchique n'a rien, en droit, qui la justifie; mais elle nous préserve du fléau des guerres civiles : « Le mal à craindre

d'un sot, qui succède par droit de naissance, n'est ni si grand ni si sûr. » Voilà pourquoi Pascal s'accommode de la monarchie, tout en méprisant ces « trognes armées » dont s'entourent les rois, ces gardes et officiers « qui ploient la machine vers le respect et la terreur », tout en écrivant : « La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie... On ne choisit pas pour gouverner un vaisseau celui des voyageurs qui est de meilleure maison. » Pascal n'est pas plus dupe des magistrats, de leurs robes rouges, de leur hermine, « dont ils s'emmaillotent en chats fourrés » ; mais quoi! ils ont besoin de cet appareil auguste pour duper le monde. Les gens de qualité, vêtus de brocatelle, ne sont, il le sait, à l'égard des autres hommes, que ce qu'est un cheval bien enharnaché à l'égard d'un autre; mais cet habit est une force, et ils ont des laquais, et je dois m'incliner devant eux, si je veux garder la paix, qui est le plus grand des biens. « L'égalité des biens est juste, » et la propriété n'est peut-être qu'une usurpation ancienne, légitimée par la longue possession : « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants. C'est là ma place au soleil ;... » mais, comme on n'a pu fortifier la justice, il a bien fallu justifier la force, toujours pour garantir la paix. Tout dans le monde est « grimace » ; mais cette grimace est nécessaire. N'essayons pas d'imiter les philosophes qui ont écrit de politique « comme pour régler un hôpital de fous ». Mais connaissons notre folie et, la connaissant, cherchons-y un remède.

VII

Impossibilité de l'indifférence. — Dédain de la philosophie et des preuves philosophiques. — Dieu sensible au cœur.

Pascal a accompli la première partie de sa tâche en éveillant au cœur de l'homme une inquiétude féconde et comme un généreux effroi. Car il écrit pour ceux-là seuls qui sont incapables de se reposer dans une indolente incertitude : « Il s'agit de nous-mêmes, de notre tout. » Autant il plaint « ceux qui gémissent sincèrement » dans le doute, mais dans un doute actif, et qui cherchent à s'éclairer, autant il a horreur de ceux qui font « les braves » en face du problème de notre destinée.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est...

Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante : c'est un monstre pour moi...

Rien n'est si important à l'homme que son état; rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être, et au péril d'une éternité de misères, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus légères, ils les prévoient, ils les sentent ; et ce même homme qui passe tant de jours et de nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, c'est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, sans inquiétude et sans émotion. C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes. C'est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel, qui marque une force toute-puissante qui le cause...

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en la leur représentant à eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie...

Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si l'arrêt est donné, mais à jouer au piquet. C'est un appesantissement de la main de Dieu.

Ces libertins, « qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté », Pascal n'est pas loin de leur refuser le nom d'hommes; en tout cas, il les classe délibérément parmi les réprouvés qu'a marqués d'avance la main de Dieu, et ce n'est pas à eux qu'il s'adresse.

En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet, et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est, et sans moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre point en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi, d'une semblable nature : je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi, ils me disent que non : et sur cela, ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux, et ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi, je n'ai pu y prendre d'attache, et, considérant combien il y a plus d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu n'aurait point laissé quelque marque de soi.

Mais où chercher ces marques que Dieu a dû laisser de lui ? Les philosophes ne nous éclaireront pas. Leurs promesses am-

bitieuses, ils ne peuvent les tenir, car ils ne connaissent même pas l'homme, ou du moins ils ne le connaissent pas tout entier : les uns ont connu l'excellence de l'homme, mais non sa corruption, et ils ont fait de l'homme un dieu ; les autres ont connu l'infirmité, mais non la dignité de sa nature, et ils l'ont rabaissé au niveau des bêtes. Or, la vérité, c'est que l'homme n'est ni ange ni bête, mais qu'il y a de la bête et de l'ange en lui. Toutes les philosophies voient isolément l'un de ces deux aspects de la nature humaine, aucune n'en découvre l'ensemble, ni le lien par où ces deux natures sont unies; aucune n'explique cette contradiction apparente. Aussi bien, « l'homme passe infiniment l'homme », et, pour le connaître, ce n'est pas un philosophe, si grand qu'il soit, c'est Dieu qu'il faut écouter. Toute la philosophie ne vaut pas « une heure de peine ». Cet arrêt sommaire est précisément dirigé contre le plus grand des philosophes du XVIIe siècle, contre Descartes : « Écrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences : Descartes... Descartes inutile et incertain. » On comprend, dès lors, que Pascal repousse les preuves métaphysiques, qui frappent peu, et même les preuves tirées de l'ordre de la nature, car « c'est une marque de faiblesse de prouver Dieu par la nature », et « jamais auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu ». Recourir à de tels arguments, c'est prêter à rire aux impies.

Dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent, et qu'ils y verront Dieu à découvert, et leur donner, pour toute preuve de ce grand et important sujet, le cours de la lune et des planètes, et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles, et je vois par raison et par expérience que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris...

Le Dieu des chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments : c'est la part des païens et des épicuriens. Il ne consiste pas seulement en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie et sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent; c'est la portion des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolation : c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède : c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère et sa miséricorde infinie; qui s'unit au fond de leur âme; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même.

Ce Dieu ne se démontre pas : il se voit, il se sent, il se fait aimer. Cette vérité suprême, ce n'est pas l'esprit qui la saisit,

c'est le cœur : « Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur : c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaye de les combattre... Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point... C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. *Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison.* » Aucune persuasion n'est plus légitime et plus efficace ; aucune aussi ne rend l'homme plus heureux.

On ne constate pas sans surprise ce dédain du géomètre pour les preuves géométriques, métaphysiques, morales, c'est-à-dire pour toutes les preuves ; car sont-ce des preuves encore, celles qui sont tirées du sentiment? Ce sont les meilleures aux yeux de Pascal, ce sont les seules. Arrière les froids détours de la dialectique! C'est par un élan spontané que l'âme se porte à la vérité, par une intuition soudaine qu'elle la découvre. Dès lors, à quoi bon démontrer cette vérité vivante comme on démontre un théorème ? La voir, c'est la comprendre ; et la comprendre, c'est l'aimer.

VIII

Essai de démonstration de la vérité du christianisme. — Les juifs précurseurs des chrétiens ; que leurs livres et leurs prophéties annoncent le christianisme, et que le christianisme seul explique tout.

« Pascal, dit M. Droz, après avoir prouvé par vives raisons que la religion ne se prouve pas, quand il la vit attaquer, il la prouva. » Il y a, en effet, toute une partie de l'œuvre de Pascal qui peut passer pour une démonstration de la vérité de la religion chrétienne : non pour une démonstration en règle, et à laquelle Pascal attache une valeur absolue ; il croit toujours que la vérité s'impose et ne se discute pas, que la voir, c'est la prouver, que les raisonnements ne peuvent donner la foi ; mais il est certaines preuves qui, sans suffire par elles-mêmes à prouver la vérité de ce qui est au-dessus de toute preuve, peuvent disposer l'âme à chercher cette vérité, par suite, l'aider à la trouver. Ces preuves ne sauraient être purement rationnelles ; autrement nous aboutirions au déisme, *presque aussi éloigné de la religion chrétienne que l'athéisme*. Les déistes ne comprennent pas que « la dernière démarche de la raison est

de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la dépassent », qu'arrivée à une certaine profondeur, la raison doit céder la place à la foi, et que rien n'est « si conforme à la raison que ce désaveu de la raison ». Mais de ce qu'ils ont tort de mêler la raison à tout, s'ensuit-il qu'il soit bon et prudent à leurs adversaires d'en proscrire partout l'usage? Non : « si on soumet tout à la raison, notre religion n'aura rien de mystérieux et de surnaturel; si on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule... Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, en se soumettant où il faut... Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison. » Dans quelle mesure donc Pascal usera-t-il de la raison pour prouver une religion révélée?

Il y a dans toute révélation un fait divin et un fait humain. Dieu se communique à l'homme, voilà le miracle. L'homme reçoit la communication de Dieu et la transmet, voilà le fait humain, qui, en tant que tel, est soumis à notre appréciation. Parmi toutes les religions révélées ou prétendues révélées, puisqu'il nous faut choisir, ce choix entraîne une comparaison, et cette comparaison comporte une série de jugements sur chacune d'elles. Si donc on ne peut démontrer directement qu'une religion est vraie, on peut du moins vérifier si elle est révélée, non pas en prouvant l'action du révélateur, mais en montrant que le rapport du témoin ne saurait être mis en doute. « Si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en savoir la tradition. » Mais pour en contrôler le témoignage, à quel pouvoir aura-t-on recours? Ce n'est pas à la foi, qui est d'un autre ordre. Il faudra bien s'en remettre à la raison. Voilà donc la raison à la base de la religion.

Elle n'y pénètre pas pourtant et n'y saurait pénétrer. Celui qui cherche une religion révélée est celui à qui la nature n'a point donné de lumière. C'est donc qu'il attend un secours surnaturel, qui par conséquent dépasse la raison. En aucun cas toutefois, selon Pascal, les vérités que la religion enseigne ne devront être contraires à la raison. « La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais non pas le contraire de ce qu'ils voient. Elle est au-dessus, non pas contre. » Une religion sera donc vraie, qui par ses signes et sa sagesse aura mérité notre créance. Mais ici s'arrête le rôle de la raison. Quand elle aura reçu ces satisfactions, quand par ses clartés naturelles elle aura reconnu l'authenticité du témoignage de l'action divine et le caractère de la science divine, elle se démettra de ses pouvoirs par un acte souverainement raisonnable, et se reposera sciemment « sur ce principe immobile que Dieu ne peut induire en erreur[1] ».

Les analyses empruntées aux parents et aux amis de Pascal nous ont appris déjà comment, repoussant toutes les philosophies comme incomplètes et insuffisantes, toutes les religions comme fausses, il s'attachait à une seule religion, à la seule

1. Edouard Droz, *Étude sur le scepticisme de Pascal.*

loi d'un peuple « sorti d'un seul homme, composant un puissant État d'une seule famille..., pas seulement considérable par son antiquité, mais singulier en sa durée. » La rencontre de ce peuple l'étonne, et son étonnement se trahit plus d'une fois par des mots courts et expressifs : « Cela est unique... Cela est admirable. » Dès lors, comme plus tard l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle,* il ne veut plus voir que ce petit peuple, autour duquel il fait graviter l'histoire de toute la terre. « Leur histoire enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires... Qu'il est beau de voir, par les yeux de la foi, Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir sans le savoir pour la gloire de l'Évangile! » La loi de ce peuple, la plus ancienne de toutes et en même temps la plus parfaite, la concordance des prophéties, qui sont « la plus grande des preuves de Jésus-Christ », cette « suite d'hommes, durant quatre mille ans, qui, constamment et sans variation, viennent l'un ensuite de l'autre prédire ce même avènement » du Messie, tout frappe son attention et exalte son enthousiasme. Ce qui lui paraît surtout merveilleux, c'est que dans ce livre sacré des Juifs, Dieu ait déposé — en la voilant sous des figures obscures pour eux, plus claires que le soleil pour nous — la vérité que le christianisme fera plus tard briller sans voiles. Cette vérité figurée et couverte, les Juifs en peuvent comprendre la lettre, mais non en pénétrer l'esprit ; ils ne s'aperçoivent même pas que leurs propres crimes sont annoncés et flétris dans ce livre, dont ils restent aveuglément les dépositaires et les défenseurs.

> Cependant ce livre, qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie. C'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde ni sa racine dans la nature... De sorte que ceux qui ont rejeté et crucifié Jésus-Christ, qui leur a été en scandale, sont ceux qui portent les livres qui témoignent de lui et qui disent qu'il sera rejeté et en scandale... C'est visiblement un peuple fait exprès pour servir de témoin au Messie. Il porte les livres, et les aime, et ne les entend point. Et tout cela est prédit : que les jugements de Dieu leur sont confiés, mais comme un livre scellé.

Le christianisme a rompu le sceau, et la vérité dont les Juifs n'avaient que l'ombre a paru dans tout son éclat. On y a vu, dès lors, ce qu'y voit Pascal, la solution très simple et très certaine de la grande énigme par le double dogme de la Chute et de la Rédemption; car « la foi chrétienne ne va presque qu'à établir ces deux choses, la corruption de la nature et la rédemption de Jésus-Christ ». Il faut bien que l'homme n'ait pas toujours été corrompu, puisqu'il a l'idée de la vérité et de

la béatitude ; mais il faut bien qu'il soit déchu, puisqu'il est incapable de jouir dans son innocence de la vérité et de la félicité. Le dogme du péché originel est donc à la base de toute vérité religieuse. Il choque notre raison, tant il semble « contraire aux règles de notre misérable justice », et cependant, « sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes... Cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes. Car, sans cela, que dira-t-on qu'est l'homme? Tout notre état dépend de ce point imperceptible. » Mais s'il fallait s'en tenir au dogme de la Chute, nous nous verrions condamnés à un désespoir éternel ; le dogme de la Rédemption s'y ajoute pour le contre-balancer et fait briller à nos yeux un rayon d'espérance. « Tout ce qu'il importe de connaître est que nous sommes misérables, corrompus, séparés de Dieu, mais rachetés par Jésus-Christ. » Toutes les prophéties annoncent un réparateur : ce réparateur est venu ; dans d'admirables élans d'éloquence mystique[1] Pascal tend les bras vers lui. Il a conquis désormais la certitude et croit nous l'avoir communiquée. « Il faut, pour faire qu'une religion soit vraie, qu'elle ait connu notre nature. Elle doit avoir connu la grandeur et la petitesse, et la raison de l'une et de l'autre. Qui l'a connue, que la chrétienne? »

IX

Ce qu'il y a d'incomplet et d'excessif dans l'Apologie. L'argument du pari. — La coutume et l'abêtissement.

Comment Pascal, après avoir semblé n'admettre que les preuves du cœur, a-t-il fait une si large place aux preuves qui s'adressent à l'esprit? Cette contradiction, au moins apparente, fait la principale originalité et le charme des *Pensées :* aux élans de foi du croyant se mêlent les essais de démonstration du géomètre qui, après avoir brutalement écarté la raison d'un domaine où elle n'a que faire, ne peut s'empêcher de chercher et d'exposer les raisons qu'il a de croire. Nulle part, il est vrai, il n'attache une valeur absolue à ces preuves ; mais enfin il ne les dédaigne pas, et les *Pensées*, cet acte de foi d'un chrétien, sont aussi, à d'autres égards, un plaidoyer, plus ou moins

1. Voyez surtout l'art. XV, 19, éd. Havet, et la prosopopée de la Sagesse de Dieu, art. XII, 1.

solide[1], d'un avocat d'ailleurs profondément convaincu. Mais autant Pascal nous touchait quand il nous invitait à réfléchir sur les contradictions ou les misères de notre nature, autant il nous laisse froids quand il expose et impose une doctrine. C'est que toute son argumentation n'est, au fond, qu'un cercle vicieux. « Quiconque ne s'est pas laissé prendre à sa flamme et à son accent, dit M. Droz, lui traduira ainsi sa pensée, quand il expose les caractères de la véritable religion : « Pour qu'une religion soit la vraie, il faut qu'elle soit la reli-

1. « S'il est persuadé que les preuves et les raisonnements ne peuvent donner la foi, il estime que le christianisme a pourtant ses preuves, et qu'il est possible en les exposant de disposer les âmes à chercher la grâce. Mais cela ne veut pas dire que Pascal soit au clair sur ces preuves et sur la méthode à suivre ; loin de là, il se débat dans les contradictions qui sont propres à l'apologétique chrétienne, et c'est pourquoi il essaye tour à tour de tous les genres d'arguments, sans s'inquiéter de les mettre d'accord. Persuadé d'avance pour son propre compte, les raisons qu'il se donne de croire peuvent varier ou même se contredire sans que sa foi y soit intéressée, puisque, en définitive, ce n'est pas pour ces raisons qu'il a cru. Pascal est un avocat qui cherche les meilleurs arguments à faire valoir en faveur d'un client dont le bon droit ne fait pas doute pour lui. Les *Pensées*, pour qui a appris à les considérer ainsi, offrent un spectacle étrange. L'auteur cherche des preuves, et il a l'air parfois d'en avoir et de les tenir pour triomphantes, tandis que, d'autres fois, il semble frappé de l'insuffisance des meilleurs arguments, et rappelle que Dieu veut rester un Dieu caché. Il croit à la force probante des faits surnaturels, et dirait volontiers avec saint Augustin : « Je ne serais pas chrétien « sans les miracles ; » c'est le contraire en d'autres moments : « Les miracles ne ser- « vent pas à convertir, mais à condamner. » La manière dont Pascal traite les prophéties qui se rapportent au Messie n'est pas moins capricieuse. Il est des jours où il s'échauffe là-dessus et semble mettre tout l'enjeu sur cette carte : « La plus « grande preuve de Jésus-Christ sont les prophéties. » Ou encore : « Pour prouver « Jesus-Christ nous avons les prophéties, qui sont des preuves solides et palpa- « bles. » A la bonne heure ; mais le lendemain Pascal s'est avisé que les prédictions messianiques des Juifs ne peuvent s'entendre de Jésus-Christ qu'à une condition, celle de leur attribuer un double sens, c'est-à-dire d'allégoriser et de spiritualiser des expressions qui, à les prendre tout uniment, se rapportent à la venue d'un roi suscité pour délivrer les Israélites de leurs ennemis et faire régner la paix sur la terre. « Pour examiner les prophéties, avoue Pascal avec son admirable bonne « foi, il faut les entendre ; car, si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que « le Messie ne sera point venu. » Et encore, au sujet des *figures*, c'est-à-dire des personnages et des cérémonies de l'Ancien Testament qui préfiguraient, dit-on, la révélation chrétienne : « Il y en a, reconnaît l'auteur des *Pensées*, qui semblent « un peu tirées par les cheveux, et qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés « d'ailleurs. » On comprend que Pascal finisse par se lasser lui-même de ces arguments qui lui semblent tour à tour si convaincants et si fugitifs. S'il n'est pas sceptique, il a ses heures de scepticisme. « Combien y a-t-il peu de choses démon- « trées ! s'écrie-t-il. Qui a démontré qu'il sera demain jour et que nous mourrons ? » Et nous ajouterons : « Comment la foi chrétienne pourrait-elle agir, comment « pourrait-elle même subsister dans ce va-et-vient d'incertitudes ! » Pascal a senti que là était le défaut de la cuirasse de l'apologétique, parce qu'il avait éprouvé pour lui-même toute l'angoisse de cette difficulté. Et c'est là, au fond, ce qui fait l'intérêt de ses *Pensées*. Les autres défenseurs du christianisme alignent les arguments qui leur paraissent le plus plausibles ; notre solitaire a cherché pour son propre compte, il a cherché avec anxiété, frappé à toutes les portes, et il nous initie, dans des confessions d'une sincérité absolue, aux orages de sa pensée, selon la belle expression de M. Faugère, et à la foi qui domine ces orages, aux moyens par lesquels il a réussi à calmer ses inquiétudes. » (E. Schérer.)

gion chrétienne. » En vain il déclare se raidir contre les préventions qui pourraient égarer son jugement; il ne peut pas ne pas être prévenu. Comment veut-on qu'il examine avec une pleine impartialité les conditions auxquelles une religion sera reconnue vraie, s'il croit d'avance que la religion chrétienne l'est seule, et s'il sait pourquoi elle l'est? Là est l'irrémédiable faiblesse de l'apologie : Pascal ne convainc pas parce qu'on le voit tout d'abord trop convaincu; il n'entraîne pas le lecteur à sa suite dans la poursuite de la vérité, parce que cette vérité, on le sent, il l'a trouvée d'avance, et qu'il la tient en réserve, et qu'il ne la perd jamais de vue.

Dès lors, on entre en défiance, trop certain qu'on est de voir la vérité préconçue apparaître à chaque détour du chemin. Vous dites que cette religion seule est vraie, qui explique l'énigme de notre nature? Mais notre nature ne me paraît point énigmatique; je vous arrête donc dès le premier pas. Admettons pourtant que l'énigme existe; où en trouverai-je la solution? Dans le péché originel? Commencez par me faire comprendre ce qu'est le péché originel lui-même, et ne m'apportez pas un mystère comme clef d'un autre mystère. Comment le crime d'Adam peut-il être mon crime? Et si, par une hérédité dont vous proclamez vous-même l'injustice au moins apparente, cette souillure originelle se transmet de génération en génération, pourquoi, étant tous également coupables, sommes-nous si inégalement récompensés ou punis, sans mérite ou démérite particulier, selon que nous avons ou que nous n'avons pas la grâce, c'est-à-dire selon qu'une aveugle fatalité nous a prédestinés à la damnation ou à la félicité éternelle? Pourquoi Dieu se montre-t-il aux uns et se cache-t-il aux autres? Ce Dieu caché, *Deus absconditus,* si clément aux uns, si dur aux autres, ce Christ aux bras étroits, pourquoi en faites-vous votre Dieu?

Les prophéties citées dans l'Évangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire. Non, c'est pour vous éloigner de croire.

On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns et éclairer les autres.

Qui accepterait aujourd'hui sans révolte ces défis jetés à la raison? Eh quoi! l'on nous promet la lumière, et l'on nous invite ensuite à reconnaître la vérité de la religion dans son obscurité même? on va jusqu'à triompher de ce que la foi de Jésus soit la seule contraire au sens commun, la seule qui soit sans

raison et sans preuve[1]! On s'écrie : « Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession ; » et pourtant on cherche la clarté soi-même, par l'inconscient besoin d'un esprit scientifique qui ne peut se résigner aux ténèbres. Mais que nous apporte-t-on pour nous éclairer? L'argument du pari, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme jouée à croix ou pile.

Examinons donc ce point, et disons : « Dieu est, où il n'est pas. » Mais de quel côté pencherons-nous ? La raison n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu, à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile ; que gagnerez-vous ? Pesons le gain et la perte, en prenant croix, que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter. — Cela est admirable. Oui, il faut gager ; mais je gage peut-être trop. — Voyons. Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager ; mais s'il y en avait trois à gagner, il faudrait jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer), et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé à jouer, de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a une éternité de vie et de bonheur.

Je sais bien qu'il s'agit ici, comme M. Droz l'a fort bien prouvé[2] d'une recommandation, non d'une démonstration ; que la vertu du pari n'est pas d'initier, mais de préparer ; que la pensée de Pascal peut ainsi se traduire : « Pariez que Dieu est, pour vous mettre en état de croire que Dieu est ; » que, d'ailleurs, la valeur du raisonnement est indiscutable, si l'on en admet les prémisses. Peut-être même l'argument du pari, qui est déjà en germe dans Arnobe, a-t-il été accommodé par Pascal à l'intelligence particulière d'un incrédule, comme Méré ou Mitton, qui serait en même temps un joueur. La forme pourtant, sinon le fond, de ce calcul étrange surprend le lecteur moderne. Cette surprise s'accroît lorsqu'il voit Pascal indiquer à ceux que le raisonnement ne persuaderait pas, un moyen d'arriver malgré tout à la foi. Ce moyen, c'est la « coutume », qui, sans violence, par une action lente sur la volonté, incline « l'automate » et plie « la machine », qui, à son tour, entraînera l'esprit. Que ceux dont l'esprit n'a pas encore contracté ce pli durable

1. « Qui blâmera donc les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison ? Ils déclarent, en l'exposant au monde, que c'est une sottise, *stultitiam*, et puis vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas. S'ils la prouvaient, ils ne tiendraient pas parole ; c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens. » (Art. X.)
2. Voyez le livre déjà cité, surtout les p. 59 à 74.

imitent tant d'autres, guéris, par ce moyen, du mal dont, eux, ils souffrent encore.

Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. ; naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira. — Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi ? qu'avez-vous à perdre ?

Pascal a bien vu la force insensible et souveraine de la coutume ; mais est-ce bien lui qui nous recommande cette foi machinale[1] ? On a trop pris, sans doute, à la lettre, et, par suite, au tragique, cette recommandation qu'il fait à l'homme de « s'abêtir ». Elle revient à dire : « Asservissez peu à peu par l'accoutumance votre volonté rebelle; humiliez, étouffez cette superbe raison qui croit être tout et qui, dans l'œuvre du salut, est si peu de chose. » Pascal distingue ailleurs trois moyens de croire : la raison, la coutume, l'inspiration. L'inspiration, c'est-à-dire la grâce, est nécessaire, mais elle n'exclut pas la raison, qui ouvre l'esprit aux preuves, et la coutume, qui le confirme dans la certitude que les preuves le disposent à recevoir. Mais il est clair que la coutume elle-même sera stérile dans ses effets si l'inspiration demeure absente, car son rôle est de devancer et, pour ainsi dire, d'éveiller l'inspiration dans une âme qui n'est pas indigne d'être visitée par la grâce. Malgré tout, on comprend mal le cri que Pascal met dans la bouche de l'incrédule : « Oh! ce discours me transporte, me ravit... » Mais au moment où nous pensons échapper à la main de Pascal, voici qu'elle nous ressaisit; où ses raisonnements ne nous persuadaient pas, son accent nous pénètre : « Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après... » Voilà, Pascal, le discours qui vraiment nous transporte : il vaut mieux que toutes vos preuves, il en fait oublier l'insuffisance ou pardonner la sécheresse.

1. M. Ed. Droz, dont je viens de citer le nom et l'œuvre, lit ceci et me dit : « Notre surprise au sujet des conseils de Pascal touchant la coutume, vient de ce que nous sommes très mal au courant de la direction janséniste, et peut-être en général de la direction et de l'apologétique catholique au XVIIe siècle. Cela est partout dans les ouvrages de Port-Royal, et même du raisonnable Nicole. »

X

Pascal est-il un sceptique?

« Pascal, dit E. Schérer, n'a jamais été plus sceptique que le jour où il écrivait cette fameuse phrase sur l'abêtissement; sceptique, veux-je dire, au sujet des soi-disant preuves du christianisme et de leur vertu. Et le fait est que, pour sa part, il ne devait rien à ces preuves. Personnellement il croyait, comme tout chrétien a toujours cru, par le cœur. » Ce n'est pas là être sceptique dans le vrai sens du mot, puisque c'est l'être seulement à l'égard des preuves que la raison peut fournir d'une vérité qui la dépasse. Mais nos contemporains n'ont pas trouvé que ce scepticisme relatif fût assez poignant ni, pour ainsi dire, assez dramatique; fils d'un temps où le doute a été une maladie, quand il n'a pas été une mode, ils ont fait de Pascal un douteur que le doute faisait souffrir. M. Cousin surtout l'a posé et drapé dans cette attitude mélancolique. Avec plus de mesure, M. Havet nous a présenté aussi un Pascal vraiment sceptique. Tous les critiques, il est vrai, n'ont pas adopté ce paradoxe : M. de Sacy ne comprenait pas qu'on appliquât à Pascal un tel mot, à moins d'y attacher un sens tout différent du sens ordinaire. Vinet observait que des chrétiens à la foi très assurée ont professé ce prétendu scepticisme, lequel semble bien n'être qu'une façon pessimiste d'envisager la vie. « Le pyrrhonisme de Pascal, a dit aussi, depuis, M. Brunetière, n'est qu'une des faces ou formes de son pessimisme... Le pessimisme est à la base de toutes les religions : si la vie de ce monde n'a pas son but en elle-même, la fin de l'homme doit être placée en dehors de ce monde. » Toutes les religions ne sont pas également pessimistes, mais le christianisme assurément l'est au plus haut degré. Si l'on songe que Pascal n'est pas seulement un chrétien, mais un chrétien janséniste, on admettra que son christianisme, assombri encore par son jansénisme (sans parler du mal physique qui le torturait), ait pu l'incliner à une vue de moins en moins indulgente des choses de la terre.

En ce sens, si Pascal est sceptique, il l'est avec tous les chrétiens; il l'est, par exemple, avec Bourdaloue et Bossuet, qui ne respectent pas plus que lui les fondements de la propriété. « Parmi les bienheureux, dit Bourdaloue, on n'entend pas ces

termes de mien et de tien. » Et Bossuet : « La nature a fait le droit commun; l'usurpation a fait le droit privé. La terre a été donnée en commun aux hommes. Pourquoi, riches, vous en arrogez-vous à vous seuls la propriété? » Les exemples abondent de ce pessimisme chrétien, fort distinct du scepticisme véritable. « Loin de croire au scepticisme de Pascal, dit M. J. Bertrand, je résumerais le livre qu'il voulait écrire en disant : Pascal est un croyant; jamais, sur les questions de foi, le doute n'a effleuré son âme; mais en dehors des vérités éternelles, rien ne l'intéresse, ou plutôt rien ne lui semble digne d'intérêt. Il est, pour cette vie mortelle, dédaigneux, satirique et amer, nullement sceptique. » Croyant en religion, il serait donc sceptique en morale? Il ne l'est même pas en ce qui concerne les fondements divins de la morale, inséparable alors de la religion; il peut l'être ou le paraître en ce qui concerne la morale des philosophes. Si repousser les philosophes et les philosophies, c'est être sceptique, Pascal est sceptique sans contredit, il l'est d'un bout à l'autre des *Pensées,* il l'est avec persévérance, avec rage. Mais douter de la philosophie serait-ce douter de tout? Au contraire, douter ainsi, c'est croire vraiment; car les vrais croyants n'ont jamais assis leur foi sur les démonstrations des philosophes rationalistes. Ainsi, affirmer que Pascal est un sceptique, c'est, en dernière analyse, affirmer qu'il est l'opposé de Descartes. Ne pas croire à la philosophie en ce sens, c'est croire à un Dieu saisi par l'intuition, senti par le cœur.

Mais il a écrit : « Le pyrrhonisme est le vrai... Le pyrrhonisme sert à la religion. » Il a donc pu s'en servir comme d'une arme, dans l'intérêt de la religion, mais comme d'une arme seulement; et c'est lui qui a écrit aussi : « Je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif parfait... Nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme. » Lui qui savait « douter où il faut », il savait aussi « assurer où il faut ». A côté d'une pensée sceptique, on trouvera une pensée dogmatique, tout aussi affirmative. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il n'a été purement ni dogmatique ni sceptique? Car le dogmatisme et le scepticisme ne voient chacun qu'un des deux aspects de la vérité; il les voit tous les deux, montre que l'une et l'autre doctrine ont raison et tort à la fois, les détruit l'une par l'autre, et ne nous laisse plus de refuge que dans la religion, seule capable de nous faire connaître la vérité entière sur la nature de l'homme. C'est ce qu'a prouvé jusqu'à la dernière évidence M. Ed. Droz, dans une des meilleures thèses qui aient été présentées à la

Sorbonne. Les philosophes lui en ont voulu d'avoir établi qu'on pouvait ne pas croire à la philosophie sans être sceptique; mais il est devenu impossible, après lui, de soutenir que le doute, le doute véritable, a tourmenté Pascal[1]. Qu'on dise donc que Pascal, en maint passage, a tous les dehors du scepticisme, pourvu qu'on ne le confonde pas avec les sceptiques qui doutent *de la religion;* qu'on marque les emprunts nombreux que Pascal a faits à Montaigne, pourvu qu'on avoue que c'est dans le langage surtout qu'il ressemble à Montaigne, et qu'il n'est pas Montaigne; que, par ces souvenirs trop fréquents de Montaigne, la doctrine purement religieuse de Pascal prit un air de philosophie, mais qu'elle resta religieuse. Écartons donc ce mot de scepticisme, qui ne peut créer que des malentendus, ou disons, si l'on veut, que Pascal est sceptique là seulement où la grâce n'est pas en question. Seulement dire que Pascal est sceptique à l'égard de l'homme dépourvu de la grâce, c'est dire assez qu'il n'est pas sceptique; car la grâce est partout dans les *Pensées,* à la base et au sommet : sans la grâce, qu'est-ce que l'homme? qu'est-ce que la société, qu'est-ce que la philosophie humaine? Tout est permis, aux yeux de Pascal, contre la sagesse, contre les institutions qui ne s'appuient pas sur la grâce; mais là où la grâce paraît, toute apparence même de scepticisme s'évanouit, et la foi est entière.

XI

La rhétorique de Pascal.

Il semble impossible, d'abord, que Pascal ait, à proprement parler, une rhétorique, lui qui a dit : « La véritable éloquence

1. M. Schérer a jugé pourtant que M. Droz faisait Pascal trop systématique, et a dit : « Mon interprétation est différente. J'estime que Pascal doute et croit tour à tour, mais également pour de bon, que la pénétration et la hardiesse de son esprit lui révèlent des difficultés qu'il essaye quelquefois de surmonter par le raisonnement, mais dont il ne triomphe souvent qu'en les éludant. J'ajoute que, si cette interprétation est juste, la question n'est pas où on la cherche depuis M. Cousin, et qu'au lieu de discuter sur le scepticisme de Pascal, il y aurait à interroger les secrets de ce grand esprit et de cette belle âme, en se demandant de quelle nature était la foi de l'auteur des *Pensées.* N'oublions pas que si Pascal est un chrétien fervent, il est en même temps un esprit éminemment scientifique, à la fois investigateur et exact. Il est habitué à se poser toutes sortes de questions (c'est le propre du penseur), à se les poser avec netteté, et à en poursuivre la solution avec rigueur. Il est en garde contre les opinions reçues, et les révoque volontiers en doute. «C'est le consentement de vous-même à vous-même, dit-il admirablement, et « la voix constante de votre raison, et non des autres, qui vous doit faire croire. »

se moque de l'éloquence. » Mais il a dit aussi : « La véritable morale se moque de la morale... Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher; » et l'on comprend qu'il en veut aux traités de rhétorique, de morale, de philosophie. Sa sœur, Mme Périer, assure qu'à son éloquence naturelle « il avait ajouté des règles dont on ne s'était pas encore avisé, et dont il se servait si avantageusement qu'il était maître de son style, en sorte que non seulement il disait ce qu'il voulait, mais il le disait dans la manière qu'il voulait » et produisait l'effet qu'il s'était proposé. Elle atteste que, chez lui, le travail de la pensée et de l'expression était opiniâtre, que souvent il refaisait huit ou dix fois ce que tout autre que lui eût admiré dès la première. Lui-même écrit : « Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle sont, à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre... Ils ne savent pas que je juge par ma montre. » — « Pascal, dit M. Havet dans son édition des *Pensées,* avait donc une montre en critique ; il aurait dû nous dire comment il la réglait. La montre de Pascal n'est sans doute que le principe même du goût, la raison. Sa règle est de parler juste. » Le regret de M. Havet n'est pas justifié, car Pascal ne nous a pas laissé ignorer quelles étaient ces règles, règles toutes vives qu'il avait trouvées en lui-même, suivant l'expression de Sainte-Beuve. Il réfléchissait sur l'art d'écrire dès les premières *Provinciales,* et l'on trouverait plus d'une excellente règle — non pédantesque, mais naturelle — dans l'*Art de persuader* et dans les *Pensées,* surtout aux articles VI et VII.

C'est dans une sorte de post-criptum de la seizième Provinciale que Pascal écrit : « Je n'ai fait celle-ci plus longue que parce que je n'ai pas eu le loisir de la faire plus courte. » C'est du Despréaux tout pur, ajoute Sainte-Beuve, l'art de faire difficilement des vers faciles... Pascal atteint dès lors la théorie classique dans sa précision : il se rend compte de son procédé de composition et de style, de sa rhétorique. « L'éloquence, dit-il encore, est une peinture de la pensée ; et ainsi ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau au lieu d'un portrait. » — « Pascal marque ici la différence qu'il fait du portrait au tableau : ce dernier, à son sens, paraît impliquer quelque chose de faux, de non réel, de surajouté à la pensée. Lui, il ne prétend qu'à être un peintre de portrait de la pensée intérieure. Le dessin avant tout : nulle couleur où il n'y a pas d'abord dessin. Ainsi, la beauté classique, comme il l'entend, n'est pas séparable de la sobriété et de la simplicité. »

— « Appliquer, dit M. Vinet, l'âme toute nue à la pensée toute nue, c'est ce qu'a fait Pascal, et ce qu'il demande à l'écrivain. Rien, pas même le cristal le plus transparent entre l'auteur et son sujet, c'est, en deux mots, toute sa rhétorique... Vivre d'abord, et être homme. » Vinet voit la clef et le résumé de cette rhétorique dans cette pensée : « Quand un discours naturel peint une passion, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle on ne savait pas qu'elle y fût; en sorte qu'on y est porté à aimer celui qui nous la fait sentir, car il ne nous a pas fait montre de son bien, mais du nôtre. » Le bon écrivain sera donc celui qui nous donnera conscience de nos propres sentiments et de nos propres pensées ; le discours naturel sera un miroir, et nous n'aurons qu'à nous y regarder. Fondée sur l'amour du vrai, cette rhétorique, conclut Vinet, est presque de la morale. Il est à peine besoin de faire remarquer à quel point cette rhétorique ressemble à celle de Molière, de Boileau, de la Bruyère.

Partant de ces principes, on montrerait aisément l'amour du simple et du vrai chez Pascal dans l'invention des idées, dans la composition, dans le style. Pour l'invention, il est inutile d'y insister : tout revient à ces préceptes de l'*Art de persuader* et des *Pensées* : « La nature seule est bonne... Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature, faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît. Tout ce qui n'est point fait sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le bon goût... Il faut de l'agréable et du réel; mais il faut que cet agréable soit lui-même pris du vrai. »

Mais chercher le vrai avec sincérité, et choisir les idées d'après ce criterium, ne suffit pas. Pascal savait le prix de la composition, lui qui écrivait : « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. » Il savait surtout le prix du style naturel : « Son propre style est tellement identifié avec son âme, qu'il n'est que la pensée elle-même, parée, dit M. Faugère, de sa chaste nudité, comme une statue antique. » De là tant de vives critiques dirigées contre « les mots d'enflure », contre ceux qui masquent la nature et la déguisent, disent « auguste monarque » au lieu de roi, « capitale du royaume » au lieu de Paris; — contre les prétendues beautés poétiques ; « On ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter, et, à défaut de cette connaissance, on a inventé de

certains termes bizarres : siècle d'or, merveille de nos jours, fatal, etc.; et nous appelons ce jargon beauté poétique; » — contre ceux qui admirent « les fausses beautés de Cicéron », souvent plus avocat, en effet, qu'orateur simple et fort; — contre ceux qui font les antithèses en forçant les mots, semblables à ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie; — contre ceux, enfin, qui, sous prétexte de correction, gâtent le naturel du style : « Quand dans un discours se *trouvent* des mots répétés, et qu'essayant de les corriger, on les *trouve* si propres qu'on gâterait le discours, il les faut laisser ; c'en est la marque » (c'est-à-dire : la marque qu'il les faut laisser). On a remarqué qu'en cette phrase un peu négligée Pascal donne à la fois le précepte et l'exemple, mais on aurait tort d'en conclure que ce culte de la simplicité et du naturel aille jusqu'à l'indifférence pour la fermeté et la précision du style, jusqu'à la négligence. Comme plus tard la Bruyère, Pascal croit que la pensée réclame une expression nécessaire, unique, qui la fait valoir. Il sait que « l'accord exact en nous des mots et de la vérité est le résultat d'un grand travail, même quand on a reçu à cet égard un grand don. » Tous les efforts de l'écrivain devront donc tendre à réaliser cet accord intime.

Voilà comment on a pu dire tout à la fois qu'il y avait une rhétorique de Pascal, et que Pascal est un mauvais modèle d'éloquence. Qu'il soit un mauvais modèle d'éloquence, Voltaire l'explique : « Il ne faut pas se mêler de vouloir écrire de ce style, à moins qu'on n'ait un génie de la même trempe. » Mais, sans avoir cette ambition, on peut lui demander des conseils, et surtout on peut, dans son commerce, fortifier en soi l'amour du vrai dans la pensée, du naturel dans le style, c'est-à-dire affermir en soi, avec les qualités intellectuelles, les qualités morales.

XII

Le style de Pascal.

Sur le style de Pascal il ne paraît pas qu'on puisse différer d'avis. Ce que ce style a d'unique, Fontanes, Gandar, bien d'autres, l'ont senti après Voltaire : « On ne peut imiter le style de Pascal... Pascal ne saurait être comparé, comme écrivain, à personne. » On ne s'explique donc guère comment M. de Sacy a

pu écrire : « Le style de Pascal, si admirable qu'il soit, sent l'effort et le travail comme sa vertu. » De quel effort peut-il être question ici ? De celui qui pare et gâte la pensée ? Il est vrai que Pascal a dit : « Un même sens change selon les paroles qui l'expriment. Les sens reçoivent des paroles leur dignité, au lieu de la leur donner. » Mais si ce mot est contestable, au moins dans sa forme, — car c'est la pensée qui donne à l'expression toute sa dignité et toute sa force, — il n'a pas la signification et la portée que seraient tentés de lui attribuer ceux qui connaîtraient insuffisamment Pascal. Certains ornements, en effet, bien placés et sobres, peuvent relever la pensée, mais à la condition qu'ils soient appropriés à la nature même de la pensée, et fassent corps avec elle. Aux yeux de Pascal, il n'y a de beautés que les beautés intellectuelles.

L'éloquence est un art de dire les choses de telle façon, 1° que ceux à qui l'on parle puissent les entendre sans peine et avec plaisir; 2° qu'ils s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour-propre les porte plus volontiers à y faire réflexion. Elle consiste donc dans une correspondance qu'on tâche d'établir entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert; ce qui suppose qu'on aura bien étudié le cœur de l'homme, pour en savoir tous les ressorts, et pour trouver ensuite les justes proportions du discours qu'on y veut assortir. Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre, et faire essai sur son propre cœur du tour qu'on donne à son discours, pour voir si l'un est fait pour l'autre, et si l'on peut s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre. Il faut se renfermer, le plus qu'il est possible, dans le simple naturel, ne pas faire grand ce qui est petit, ni petit ce qui est grand. Ce n'est pas assez qu'une chose soit belle, il faut qu'elle soit propre au sujet, qu'il n'y ait rien de trop ni rien de manque.

L'effort, s'il y a effort, ne peut donc être que celui qui rapproche sans cesse l'expression de la pensée, jusqu'au point où elles s'identifient et où les beautés d'expression ne sont plus que des lueurs de pensée. Il est devenu banal d'appliquer à Pascal son propre mot : « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi ; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. » C'est toujours là pourtant qu'il en faut revenir ; étudier l'écrivain chez Pascal, ce sera toujours étudier l'homme. « C'est par l'âme, dit Cousin, que Pascal est grand *comme homme et comme écrivain;* le style qui réfléchit cette âme a toutes les qualités : la finesse, l'ironie amère, l'ardente imagination, la raison austère, le trouble à la fois et la chaste discrétion. Ce style est, comme cette âme, d'une beauté incomparable. « Et M. Havet n'a pu définir cette éloquence faite de contrastes et si

une au fond, sans définir du même coup l'esprit à la fois géométrique et passionné d'où elle fleurit dans son sévère éclat.

Géométrie et passion, voilà tout l'esprit de Pascal, voilà aussi toute son éloquence. Il veut qu'on exprime rigoureusement la vérité telle qu'elle est, de manière *qu'il n'y ait rien de trop ni rien de manque* (XXIV, 87) ; point de fausses beautés (VII, 24, 35), rien pour la convention et pour l'art (VII, 22), rien qui masque (20), qu'on voie l'homme, et non l'auteur (28) ; il ne craindra pas de répéter le mot qui convient plutôt que d'en employer un moins juste (21) ; tout ce qui serait luxe est retranché (XXV, 25 *bis* et 25 *ter*) : s'il y a une élégance pour Pascal, ce n'est guère que dans le sens où les mathématiciens emploient ce mot. Cette élégance exacte est laborieuse en morale, car la vérité est *une pointe subtile* (III, 3, à la fin), où on a grand'peine à bien toucher. Aussi les procédés qu'il affectionne sont les distinctions et les oppositions, qui sont comme les instruments de précision de l'esprit. Il retourne et tourmente son idée jusqu'à ce qu'il la rende de la façon qui la dégage le mieux, et cela se fait non seulement par le choix des termes, mais par l'ordre : c'est pourquoi il n'y a rien de plus important que l'ordre à ses yeux, ni rien de plus difficile. « Je sais un peu ce que c'est, et combien peu de gens l'entendent » (XXV, 108, et VII, 9). Il l'achetait par un travail opiniâtre, au point *de refaire souvent jusqu'à six ou dix fois des pièces que tout autre que lui trouvait admirables dès la première* (Préface de l'édition de Port-Royal). Tous les fragments un peu considérables des *Pensées* sont chargés de ratures et de corrections dans le cahier autographe.

En vain essayerait-on de distinguer dans un tel style ce qui est géométrique de ce qui est passionné, c'est-à-dire le fond de la forme; car le raisonnement se passionne, et la passion, c'est du raisonnement encore, un raisonnement qui s'anime, qui brille et qui frappe[1]. L'ironie, par exemple, n'est qu'une forme de la raison militante et agressive. » L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. » Mais l'ironie, dans les *Pensées*, est moins souvent aimable et légère, plus souvent amère et douloureuse que dans les *Provinciales*. Rares sont les plaisanteries qui font naître un sourire. Rares aussi les maximes fines, à la pointe délicatement aiguisée, comme celles de la Rochefoucauld : « Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? n'en dites pas... Diseur de bons mots, mauvais caractère. » En revanche, M. Gandar a remarqué que la métaphore pittoresque, l'image colorée dont les *Pensées* offrent

1. M. Legouvé a dit, avec quelque exagération peut-être dans la forme : « Ce qui domine dans Pascal, c'est le géomètre. Ses phrases les plus entraînantes sont construites comme des théorèmes. Leur forme n'est pas seulement savante, elle est scientifique. On en voit toujours non seulement l'architecture, mais l'échafaudage. Nul écrivain n'est plus poète, plus peintre; mais ses plus sublimes élans de poésie, ses plus puissantes audaces de coloris, sortent tout à coup, par explosions spontanées, de la symétrique ordonnance d'une période qui se développe lentement et continûment, à la façon d'une proposition mathématique, sans courir jamais, sans reculer jamais, sans s'arrêter jamais. »

de si beaux exemples, est presque étrangère aux *Provinciales* : non que Pascal cherche à frapper l'imagination ; tout au contraire, il blâme les écrivains qui abusent des images et des traits : « Éteindre le flambeau de sédition. Trop luxuriant. L'inquiétude de son génie. *Trop de deux mots hardis !* » L'image n'est pour lui que le vêtement de l'idée, et le vêtement n'attirerait sur lui l'attention qu'en la détournant de ce qu'il recouvre. Mais, dans la mesure où elle illumine l'idée, l'image est utile. A vrai dire, image et idée se présentent ensemble à l'esprit de Pascal : « *Ubi est Deus tuus ?* Les miracles le montrent, *et sont un éclair*... Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches... On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux. » Quand Pascal caractérise cette incertitude de Montaigne « qui roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos », c'est la vérité du jugement qui nous fait goûter la justesse de l'image. Travailler à bien penser, ce n'est pas seulement le principe de la morale, c'est aussi le principe de l'art d'écrire. Ou plutôt il n'y a pas à proprement parler d'art d'écrire, il y a un art de penser juste, ce qui mène à faire des figures justes. L'école du goût sévère, du grand goût, qui régnera pendant presque tout le XVIIe siècle, se fonde avec Pascal.

Avant donc que d'écrire apprenez à penser.

Boileau sacrifiera trop la nature à l'art, qui, d'ailleurs, pour lui, sous le nom de raison, n'est, au fond, que la nature, mais une nature disciplinée. Pascal veut qu'on se renferme le plus possible « dans le simple naturel ». « Ceux-là, écrit-il, honorent bien la nature, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, et même de théologie. » Qu'est-ce à dire, sinon qu'il n'est pas besoin de se guinder sur le haut style pour traiter les plus grands sujets, que le jargon théologique est aussi vain que le jargon poétique, qu'il est enfin une langue des honnêtes gens, capable de tout exprimer avec une simplicité forte? Point de grands mots : les termes du langage courant suffisent ; car l'éloquence n'est pas dans le mot, elle est dans le tour, et le tour varie avec les mouvements de l'âme. S'agit-il d'exprimer vivement une observation piquante, le tour sera piquant et vif : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. » Au contraire, s'agit-il de ren-

dre l'étonnement admiratif que cause le génie d'un Archimède, l'exclamation et la métaphore jailliront, pour ainsi dire, d'elles-mêmes de l'âme transportée : « Oh! qu'il a éclaté aux esprits! » L'ample et magnifique période se présente sans effort au contemplateur de l'infini; la phrase brusque, saccadée, l'expression heurtée parfois et même triviale, au contempteur de l'imbécillité humaine. Ici, un cri d'angoisse, ou d'espoir, ou de colère, échappe à l'âme frémissante; là s'ébauche un dialogue ironique. Tour à tour et tout à la fois Pascal est dialecticien et poète, théologien et satirique. Des réminiscences de saint Augustin et de Montaigne, de Corneille et de Rabelais, traversent çà et là l'œuvre la plus personnelle qui ait jamais été. Il semble quelquefois qu'on ait affaire à plusieurs hommes différents, et tout cependant porte la marque d'un seul et même homme, d'un homme qui n'imite personne et que personne jamais n'imitera.

XIII

Histoire des « Pensées ». — Le dix-septième siècle. Pascal et Port-Royal.

Un tel penseur, un tel écrivain, devait étonner d'abord, alarmer ensuite ceux mêmes dont il défendait et illustrait la cause. Mme de la Fayette jugeait, il est vrai, que ne pas goûter les *Pensées,* c'était donner un méchant signe de son intelligence, sinon de son cœur. Mais Nicole avouait qu'il avait « quelque chose de ce méchant signe », et ne craignait pas de donner les raisons de ses défiances. « J'y ai bien trouvé, disait-il, un grand nombre de pierres *assez bien taillées* et capables d'orner un grand bâtiment; *mais le reste ne m'a paru que des matériaux confus,* sans que je visse assez l'usage qu'il en voulait faire. Il y a même quelques sentiments qui ne me paraissent pas tout à fait exacts et qui ressemblent à des pensées hasardées... Je pourrais vous faire plusieurs autres objections sur ces *Pensées, qui me semblent quelquefois un peu trop dogmatiques,* et qui incommodent ainsi mon amour-propre, qui n'aime pas à être régenté si fièrement. » Nicole, sans doute, n'en use point aussi brutalement avec le lecteur de ses *Essais de morale;* mais est-il possible de méconnaître plus complètement la haute valeur morale d'une telle œuvre? Ce même Nicole était pour-

tant le fervent admirateur, le traducteur en latin des *Provinciales.* Par son aveu l'on peut juger dans quels sentiments Messieurs de Port-Royal préparèrent la première édition des *Pensées* (1670). L'un des éditeurs, Brienne, associé à Nicole précisément, au duc de Roannez et à quelques autres, ne jugeait-il pas qu'il serait utile, non seulement d'éclaircir, mais encore d'embellir un texte auquel l'auteur n'avait pu mettre la dernière main?

On a jugé de façons bien diverses l'édition de 1670. Dans son rapport de 1842 à l'Académie française, M. Cousin a instruit avec grand fracas le procès des éditeurs de Port-Royal : « Altérations de mots, altérations de tours, altérations de phrases, suppressions, substitutions, additions, composition arbitraire et absurde tantôt d'un paragraphe, tantôt d'un chapitre entier, à l'aide de phrases et de paragraphes étrangers les uns aux autres; et, qui pis est, décomposition plus arbitraire encore et vraiment inconcevable de chapitres qui, dans le manuscrit de Pascal, se présentaient parfaitement liés dans toutes leurs parties et profondément travaillés; » il n'est aucun méfait dont M. Cousin ne charge leur conscience. Mais M. Cousin venait de « découvrir » le texte véritable des *Pensées,* et, dans l'ardeur de son enthousiasme, il condamnait de haut tous les textes publiés avant le sien. Le neveu de Pascal, Étienne Périer, ne se croyait pas un si grand malfaiteur lorsqu'il écrivait la préface mise en tête de la première édition. Il y explique, d'une part, qu'on avait jugé impossible de donner au public ces fragments « tout de suite, dans le même état où on les avait trouvés », car il pense, lui aussi, que le public ne les aurait considérés « que comme un amas confus, sans ordre, sans suite, et qui ne pouvait servir à rien »; d'autre part, qu'on avait projeté « d'éclaircir les pensées obscures, d'achever celles qui étaient imparfaites, et, en prenant dans tous ces fragments le dessein de l'auteur, de suppléer en quelque sorte l'ouvrage qu'il voulait faire ». Écrire les *Pensées* après Pascal et à sa place, cette étrange entreprise avait reçu, paraît-il, un commencement d'exécution; mais on finit par s'apercevoir « qu'il était presque impossible de bien entrer dans la pensée et dans le dessein d'un auteur, et surtout d'un auteur tel que Pascal, et que ce n'eût pas été donner son ouvrage, mais un ouvrage tout différent. »

Ainsi, pour éviter les inconvénients qui se trouvaient dans l'une et l'autre

de ces manières de faire paraître ces écrits, on en a choisi une entre deux, qui est celle que l'on a suivie dans ce recueil. On a pris seulement parmi ce grand nombre de pensées celles qui ont paru les plus claires et les plus achevées ; et on les donne telles qu'on les a trouvées, sans y rien ajouter ni changer ; si ce n'est qu'au lieu qu'elles étaient sans suite, sans liaison, et dispersées confusément de côté et d'autre, on les a mises dans quelque sorte d'ordre, et réduit sous les mêmes titres celles qui étaient sur les mêmes sujets ; et l'on a supprimé toutes les autres, qui étaient ou trop obscures, ou trop imparfaites. Ce n'est pas qu'elles ne continssent aussi de très belles choses, et qu'elles ne fussent capables de donner de grandes vues à ceux qui les entendraient bien. Mais comme on ne voulait pas travailler à les éclaircir et à les achever, elles eussent été entièrement inutiles en l'état où elles sont.

On a beau jeu à prouver contre Étienne Périer que, si Port-Royal a rarement *ajouté,* il a *changé* souvent, et d'une manière souvent fâcheuse. Mais les bruyantes indignations de M. Cousin n'en restent pas moins fort exagérées. De nos jours même Messieurs de Port-Royal ont trouvé de très chaleureux défenseurs. L'un de ceux-ci, M. Bertrand, soutient que, s'ils ne nous ont pas donné tous les mots, ils nous ont donné la vraie pensée de Pascal : « L'édition tant décriée de 1670 est encore aujourd'hui celle qu'on doit choisir quand, écartant tout esprit de discussion et de critique, on ouvre le livre pour le lire. » Et M. Bertrand demande si Port-Royal pouvait se refuser à réparer, par dévouement à la mémoire de Pascal, le désordre et la négligence de ses *Pensées*. Mais il observe lui-même que la famille de Pascal dut s'opposer à des corrections plus étendues et plus profondes; il cite cet avis d'Arnauld, qu'« il ne faut pas être si difficile ni si religieux à laisser un ouvrage comme il est sorti des mains de l'auteur, quand on le veut exposer à la censure publique ». Qu'on ait exagéré de nos jours cette religion du texte exact, du document reproduit avec une minutieuse fidélité, on peut l'admettre; mais encore faut-il que la vraie pensée de l'auteur ne soit pas altérée ou mutilée. Peut-on dire que l'édition de 1670 nous ait donné la vraie pensée, et la pensée tout entière de Pascal? Il y a autre chose en Pascal qu'un janséniste ou même qu'un apologiste de la religion : il y a un homme à l'imagination ardente, au corps malade, un logicien d'une singulière hardiesse, un mystique aux élans passionnés, un écrivain que n'effraye aucune témérité de langage. C'est ce Pascal, c'est le vrai Pascal, que Messieurs de Port-Royal ont discipliné, adouci, éteint. Si donc on veut avoir *le fond* de la pensée religieuse de Pascal apologiste et janséniste, l'édition de 1670 suffira, et peut-être même sera meilleure qu'au-

cune autre ; car, en éloignant les contradictions et les bizarreries, elle nous fait mieux pénétrer au cœur du jansénisme, et aussi de l'œuvre, *vue de ce côté*. Mais ce qui fait la grandeur d'un Pascal, c'est précisément qu'un système et une secte ne sauraient le contenir. L'unité de ce système m'intéresse infiniment moins que les orages de cette âme, et la cause de cette secte, si éloquemment qu'on la plaide, je l'ai bientôt perdue de vue, dès qu'un éclair de passion ou un cri de souffrance traverse le plaidoyer.

Au reste, pour rendre pleine justice à l'édition de Port-Royal, il ne faut pas oublier qu'au lendemain de la paix de l'Église, conclue en 1668, les jansénistes étaient tenus à une grande prudence, et que la publication intégrale des *Pensées* eût fourni de nouvelles armes à leurs ennemis provisoirement désarmés. Il faut se souvenir aussi que, sans eux, nous ne pourrions lire aujourd'hui ou ne lirions plus qu'avec peine le manuscrit original des *Pensées :* non seulement, en effet, ils réunirent dans un seul cahier ces fragments épars et énigmatiques par eux-mêmes, mais ils en firent faire une copie plus lisible, que les lecteurs modernes consultent encore avec profit à côté du manuscrit même. En même temps que le texte, incomplet, mais non pas radicalement altéré, des *Pensées,* ils donnaient au public la *Prière à Dieu pour le bon usage des maladies* et la *Lettre sur la mort de M. Pascal le père*. Un seul autre opuscule parut au XVIIe siècle : ce sont les *Discours sur la condition des grands,* publiés en 1671 par Nicole dans ses *Essais de morale*. Sept ans après (1678), les *Pensées,* dont le succès avait été considérable, eurent une seconde édition. C'est seulement à l'édition d'Amsterdam (1684) que fut rattachée la Vie de Pascal par sa sœur Mme Périer.

XIV

Les « Pensées » au dix-huitième siècle. — Pascal et Voltaire. — Pascal et Vauvenargues.

Ce n'est pas au XVIIIe siècle que Pascal pouvait être mieux compris, « Pascal, auteur d'un traité sur la cycloïde, génie immortel et sublime, *dont les talents ne pourraient être trop regrettés de la philosophie, si la religion n'en avait profité*[1] ». Les

1. D'Alembert, Préface de l'*Encyclopédie.*

grands jansénistes du siècle précédent furent trop souvent confondus avec leurs héritiers dégénérés. Les éloges mêmes qu'on voulait bien ne pas leur refuser n'allaient pas sans quelque dédaigneuse épigramme :

> Ces fous remplis d'extravagance
> Souvent ne raisonnaient pas mal[1].

Les Pensées sur les miracles, dont l'évêque de Montpellier, Colbert, fit connaître une partie en 1727, n'étaient pas faites pour décourager l'ironie des incrédules, pas plus que ne l'était l'*Entretien de Pascal avec M. de Saci,* publié en 1728 par le P. des Molets. A proprement parler, cependant, les *Mémoires de littérature et d'histoire* du P. des Molets contenaient une nouvelle édition des *Pensées,* car ils donnaient beaucoup de pensées inédites, extraites du manuscrit, sans critique, d'ailleurs, et ils y ajoutaient un fragment intitulé *de l'Art de persuader,* qui est connu aujourd'hui sous ce titre : *de l'Esprit géométrique* (seconde partie de l'opuscule). Mais c'était le temps de Voltaire, qui écrivait en 1734 ses premières *Remarques sur les « Pensées » de Pascal*[2]. Avec quelle légèreté méprisante il raille la solution que Pascal nous offre du problème de notre destinée, et ces dogmes de la Chute, du Péché originel, de la Rédemption, sur lesquels repose toute la théologie janséniste ! « Quelle étrange explication ! L'homme est inconcevable sous ce mystère inconcevable! C'est bien assez de ne rien entendre à notre origine, sans l'expliquer par une chose qu'on n'entend pas. Un mystère ne fut jamais une explication. » Il devait comprendre peu de chose à l'angoisse qui étreint Pascal et à cette inquiétude éternelle, à ce désespoir auquel il veut réduire l'homme, emprisonné dans le monde comme dans une île déserte : « Pour moi, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle M. Pascal. » C'est l'optimisme de la civilisation et du progrès qui se défend contre le pessimisme de la foi janséniste. Et « quelle serait la société humaine », si pour aimer Dieu il fallait haïr les créatures? Sur ce terrain, malgré la frivolité de ses ironies, Voltaire est bien fort, car il plaide la cause de la vie, de l'activité humaine qui lutte et qui espère.

Vieux, il y revenait et y appuyait. Condorcet venait de publier

1. Saint-Lambert, *Epître au prince de Beauvau.*
2. Tome XXII de l'édit. Beugnot.

son édition des *Pensées* (1776), aussi incomplète et peu exacte que les éditions précédentes, mais conçue sur un plan nouveau, parce qu'un nouvel esprit l'inspirait. De même que Port-Royal n'avait voulu voir en Pascal que le janséniste, il ne voulait voir en lui que le philosophe, et supprimait les pensées théologiques, ce qui dénaturait le sens de l'œuvre entière ; car la morale de Pascal, on l'a vu, est étroitement liée à sa théologie. On imagine facilement quel accueil fit Voltaire à ce Pascal pour ainsi dire laïcisé. Reproduite en 1778, l'édition de Condorcet parut grossie de nouvelles remarques de Voltaire. C'est Condorcet, d'ailleurs, et la philosophie, non Pascal, qu'il s'agissait d'honorer ; on s'en aperçoit bientôt. Condorcet, aux yeux de Voltaire, est un géomètre plus profond et un philosophe beaucoup plus sage que Pascal : « Ce philosophe véritable tient Pascal dans sa balance, et il est plus fort que celui qu'il pèse. » Pourtant l'auteur des *Pensées* n'est pas d'abord trop maltraité : « De tant de disputeurs éternels, Pascal est seul resté, parce que seul il était un homme de génie. Il est encore debout sur les ruines de son siècle. » Mais, dans le détail des remarques, que d'injustes dédains ! « Vrai discours de malade... Pascal parle toujours en malade qui veut que le monde entier souffre... Bas et indigne de Pascal... O profondeur d'absurdités ! Ne voyez-vous pas, ô Pascal, que vous êtes un homme de parti qui cherchez à faire des recrues ?... Galimatias. » Comment, placés à des points de vue opposés, Pascal pourrait-il émouvoir Voltaire, et Voltaire comprendre Pascal ? Pascal déclare la religion vraie parce qu'elle est obscure. « Quoi ! s'écrie Voltaire, il suffirait, pour être cru, de dire : « Je suis obscur, je suis intelligible ! » Voilà d'étranges marques de vérité qu'apporte Pascal. Quelles autres marques a donc le mensonge ? »

Si pourtant on voulait se rendre un compte exact du chemin parcouru entre le XVIIe et le XVIIIe siècle, ce n'est pas Voltaire qu'il faudrait rapprocher de Pascal, — l'abîme entre eux est trop profond, — c'est à Vauvenargues qu'il faudrait s'adresser. « Vauvenargues, comme esprit, dit Sainte-Beuve, c'est un disciple de Pascal, le premier disciple en mérite, un Pascal plus doux, plus optimiste, plus confiant en la nature humaine loyale, généreuse, et qu'il juge trop par lui..., un Pascal adouci *et non affaibli,* qui s'est tenu dans le milieu humain. » Placé à égale distance entre les moralistes chagrins du XVIIe siècle et les philosophes témérairement confiants du XVIIIe, entre Pascal et Rousseau, il n'a pas dénigré la nature de l'homme, il ne l'a

pas enflée davantage. N'y a-t-il pas quelque chose de factice dans ce parallèle? Un Pascal indulgent et optimiste serait-il encore un Pascal ? Il est très vrai que Pascal a exercé quelque influence sur Vauvenargues, qui l'appelle « l'homme de la terre qui savait mettre la vérité dans un plus beau jour et raisonner avec plus de force ». Mais tout ou presque tout les sépare, même leur vie, qu'on ne rapproche pas sans artifice : celle de Pascal eut quelque chose de poignant et de tragique, que rappelle d'assez loin la douce mélancolie de Vauvenargues. Pour Vauvenargues nous avons de la sympathie : toutes les âmes tristes et fières se sentent sœurs de la sienne. Est-ce cette sympathie doucement irrésistible qui nous attire vers Pascal? C'est, en tout cas, une sympathie toute différente, une sympathie involontaire et qui nous est presque arrachée, faite d'admiration profonde et de profonde pitié. Disciple de Pascal, ce Vauvenargues qui, trouvant la nature « en disgrâce » chez les philosophes de l'âge précédent, entreprend de la rétablir dans ses droits, qui n'explique rien ni par le péché ni par la grâce, qui ne voit même dans l'homme aucun mystère à éclaircir, aucune contradiction fondamentale à résoudre, et s'applique à mettre en relief, non, comme Pascal, l'énigmatique duplicité de la nature humaine, mais son unité et son harmonie ! Vauvenargues, selon l'expression de Prévost-Paradol, « déclare la guerre à cette cruelle vertu, qui veut dépeupler l'âme de ses plus nobles passions, comme on exile les plus nobles citoyens d'un État qu'on veut asservir ». N'est-ce pas du même coup entrer en guerre avec Pascal ? Pascal aurait-il pris pour devise : « Aimer les passions nobles ? » Aurait-il écrit : « Si vous avez quelque passion qui élève vos sentiments, qui vous rende plus généreux, plus compatissant, plus humain, qu'elle vous soit chère ? » Lui qui ramenait toutes les pensées de l'homme à l'unique pensée de la mort, aurait-il pris intérêt à observer et à éclairer la vie ? Non, Vauvenargues est le Pascal que pouvait comporter le XVIII[e] siècle, ce qui revient à dire qu'il est l'opposé d'un Pascal. Le respect qu'il inspira même à Voltaire, et que Voltaire tournait contre Pascal, il mérite qu'on le lui garde ; mais ne comparons pas l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* aux *Pensées :* nous n'y trouverions ni la même ampleur de dessein, ni la même hauteur de vues, ni surtout le même accent. Disons donc, en atténuant le mot de Sainte-Beuve, que Vauvenargues est un Pascal adouci *et affaibli.*

La dernière partie de ce siècle vit paraître l'édition de Bos-

sut (1779), augmentée de quelques opuscules, la *Conversion du pécheur,* un fragment du *Traité du vide,* la *Comparaison des chrétiens des premiers temps avec ceux d'aujourd'hui,* et d'un certain nombres de pensées. Ce qui fait le mérite de cette édition, ce n'est pas un plus haut degré d'exactitude dans la constitution du texte, car Bossut manque d'esprit critique autant que ses prédécesseurs ; c'est l'ordre nouveau dans lequel y sont rangées les pensées, et qui a semblé assez judicieux pour que d'excellentes éditions modernes, comme celle de M. Havet, aient pu le reproduire.

XV

Pascal au dix-neuvième siècle. — Ce qui, pour les modernes, fait l'intérêt durable des « Pensées ».

On n'a guère fait, au XIXe siècle, qu'améliorer l'édition de Bossut en la complétant. C'est à rétablir le texte dans son intégrité et dans son exactitude que les éditeurs modernes se sont appliqués surtout. A ce point de vue, mais à ce point de vue seul, le trop bruyant rapport de M. Cousin à l'Académie (1842) a vraiment marqué une date, car il est le point de départ de tous les travaux entrepris en ce temps pour conformer le texte du livre des *Pensées* au texte du manuscrit original. Citons au premier rang de ces éditions nouvelles celles de MM. Faugère (1844), Havet (1852), Molinier (1877). Cousin avait publié les *Lettres à Mlle de Roannez,* et le *Discours sur les passions de l'amour ;* Faugère, le *Mystère de Jésus.* Cette dernière édition, la première vraiment complète et exacte, sauf en quelques détails que MM. Havet et Molinier ont rectifiés, se distinguait par un essai de classement rationnel des pensées ; mais, depuis, l'idée d'un classement quelconque semble généralement abandonnée, et les éditeurs ne rivalisent que de scrupuleuse fidélité à répéter la parole et à interpréter la pensée de Pascal.

Pourtant, ce ne sont pas les scrupules infinis des érudits, ni leurs trouvailles minuscules, qui passionnent les admirateurs de Pascal, plus nombreux aujourd'hui que jamais. Ils s'y intéressent seulement dans la mesure où ces découvertes de détail leur permettent de pénétrer plus avant dans l'intimité d'un grand penseur et d'un grand écrivain. Mais par quelle étrange

destinée la renommée de Pascal, loin de vieillir, semble-t-elle de jour en jour plus jeune et plus vivante? Pourquoi, tant attaquée et méconnue au XVIII[e] siècle, se retrouve-t-elle intacte au XIX[e]? De l'apologie de la religion dans les *Pensées* il reste peu de chose; du jansénisme il ne reste rien. Et les *Pensées*, toujours lues, ne paraissent froides que dans certaines parties trop exclusivement et âprement théologiques. D'où vient cette durable fortune d'un livre qui a survécu aux besoins qui l'ont fait naître, aux passions qui l'animent, aux idées qui en forment le fond? Personne ne semble moins moderne que Pascal par la façon de concevoir les rapports de la raison et de la foi, mais personne aussi n'est plus moderne par le sentiment. Il n'a pas la sérénité; c'était sa faiblesse peut-être aux yeux des croyants de son époque; c'est sa force et son charme aux yeux de ceux qu'agite parmi nous l'inquiète espérance, de ceux qui, comme lui, « cherchent en gémissant ». De nos jours comme du temps de M[me] de la Fayette, c'est méchant signe de ne pas goûter Pascal, car c'est témoigner qu'on ne sent pas

> qu'il est d'une grande âme
> D'expirer comme lui pour un amour divin.

Le poète, enfant du siècle, qui glorifie cet « amour divin » dans le cœur de la Malibran, a senti, lui aussi, le tourment de l'infini; il somme la nature de nous livrer son secret, et supplie Dieu de se manifester à nous. Combien plus grave, plus douloureux est le cri que, près de deux siècles avant lui, Pascal avait poussé!

Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt placé qu'en un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'enferment comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus est cette mort que je ne saurais éviter. Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vas... Voilà mon état plein de misère, de faiblesse, d'obscurité... Voyant trop pour nier et trop peu pour m'assurer, je suis en un état à plaindre, et où j'ai souhaité cent fois que, si un Dieu la soutient (la nature), elle le marquât sans équivoque; et que, si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout à fait; qu'elle dît tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre.

Voltaire a beau m'avertir que c'est ici (et je n'en suis pas si sûr que lui) une réminiscence de l'*Héraclius* de Corneille[1], je n'en suis pas moins ému, aussi bien que je puis l'être dès le début des *Pensées,* en lisant le morceau magnifique, trop connu pour qu'on le cite ici tout entier : « Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté... Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini?... » Mais est-ce la magnificence des paroles qui m'éblouit? Non, c'est l'accent de ces paroles qui me pénètre : « Qui se considérera de la sorte *s'effrayera* de soi-même... Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée dans l'éternité précédente et suivante, le petit espace que je remplis, et même que je me vois, abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, *je m'effraye* et m'étonne de me voir ici plutôt que là... Le silence éternel de ces espaces infinis *m'effraye.* » Cet effroi n'est pas simulé, on le sent, et c'est pour cela qu'il se communique à nous. En ce contemporain de Corneille, qui cite *Horace, Héraclius* et *Rodogune,* il y a du Shakespeare. « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. » Oh! que nous sommes loin du « grand » Arnauld et du doux Nicole ! Ils sont des dialecticiens plus ou moins subtils, des moralistes plus ou moins pénétrants ; Pascal est un poète. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, soit dans ces amples méditations sur l'infini de grandeur ou l'infini de petitesse, soit dans ces pensées brèves qui nous ouvrent brusquement une porte sur le grand mystère : est-ce la simplicité toute classique des termes, ou la grandeur de l'effet, produit d'autant plus sûrement qu'il a été moins cherché, ou la tristesse, parfois sereine, plus souvent amère, de l'accent, ou l'ironie imprévue du ton et du tour, ou la profondeur troublante du sentiment? Classique, romantique, qu'on écarte ces mots insuffisants : un Pascal se joue des définitions et ne se laisse pas emprisonner en des formules. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'entre tous les classiques du XVIIe siècle, il est le seul peut-être qui reçoive et nous transmette, comme on dit aujourd'hui, l'impression de l'*au delà.* C'est ici qu'éclate la supériorité de ce génie sur le génie même d'un Bossuet, très haut, très étendu, mais d'une

1. Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout à fait.
(*Héraclius,* IV, IV.)

étendue nettement circonscrite. Bossuet fait réfléchir ; Pascal fait rêver. Les trois lignes sur l'inévitable dénouement de la comédie humaine entrent en nous plus avant que l'admirable *Sermon sur la mort.* C'est la faute du temps peut-être et de l'esprit du temps ; peut-être que les plus sains d'entre nous sont en quelque façon des malades, comme Pascal l'était, mais sans le génie qu'avait Pascal ; peut-être que nous aimons en lui justement ce qu'il y a de fiévreux et d'excessif. Quoi qu'il en soit, nous en voulons presque à Bossuet de sa majesté paisible, quand nous la comparons à la mélancolie si humaine, aux élans si noblement passionnés de Pascal. Mais non, nous ne nous trompons pas : elle est unique en ce temps, en tous les temps peut-être, cette noblesse d'une âme qui croit posséder la vérité et ne saurait s'y reposer pourtant, qui s'épuise en un long effort, non seulement pour la saisir tout entière, l'étreindre à jamais, ne vivre que d'elle et pour elle, mais pour assurer aux autres l'inestimable bonheur de la connaître et de l'aimer. Ce contempteur de la raison humaine a senti et dit que toute la dignité de l'homme consistait en la pensée. Ce janséniste à l'impitoyable dogmatisme a connu la pitié envers ceux qui souffrent comme lui.

Descartes est le maître de la pensée moderne ; au lieu d'affranchir la raison, Pascal a pris plaisir à l'humilier. Mais on ne lit pas les *Pensées* comme on lit le *Discours sur la méthode;* l'esprit n'y est pas toujours conquis, mais le cœur y est pris. C'est que l'intelligence y est vivifiée par l'amour; alors même que nous n'acquiesçons pas au raisonnement, la flamme intérieure dont le raisonnement est comme pénétré ne nous permet pas de rester froids. Il n'est pas un lecteur moderne, fils de Descartes et de Voltaire, qui ne sente, pour ainsi dire, son âme agrandie en lisant ces lignes fières et tendres à la fois, où il semble que Pascal ait voulu nous livrer le secret de son inspiration.

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi ; et les corps, rien. Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité ; cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité ; cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel.

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES

Éditions Havet, 2 vol. In-8° (Delagrave), et Molinier, 2 vol. in-8° (Lemerre).

LIVRES

Albert (P.). — *La Littérature française au dix-septième siècle;* Hachette, in-12, 3e éd., 1878, p. 190 à 199.

Bertrand (Jos.). — *Blaise Pascal;* Calmann-Lévy, 1891, in-8°, p. 339 à 399.

Brunetière. — *Études critiques;* Hachette, in-12, 1re série, p. 63 à 95.

Cousin (V.). — *Des* Pensées *de Pascal;* Ladrange, in-8°, 1843; 2e éd., 1844, in-8°, Didier.

Deschanel. — *Le Romantisme des classiques, 3e série, Pascal, la Rochefoucauld, Bossuet;* Calmann-Lévy, in-12, 1888, p. 79 à 102.

Desjardins. — *Moralistes français du seizième siècle,* in-8°, Didier, 1870, p. 475-481.

Droz. — *Étude sur le scepticisme de Pascal,* in-8°; Germer-Baillière (Alcan); thèse, 1886.

Duluc. — *Quid de juris principis et essentia Pascalis senserit,* in-8°; Alcan; thèse, 1889.

Franck. — Art. Pascal, *Dictionnaire des sciences philosophiques.*

Gandar. — *Bossuet orateur,* in-12; Perrin, 4e éd., 1888; II, iii, 2.

Havet (E.). — Introduction de l'édit. Delagrave.

Janet. — *Lectures variées de littérature et de morale;* Delagrave, 1890, in-12, p. 27 à 37.

Lescœur. — *La Méthode philosophique de Pascal,* in-8°; thèse, 1850.

Nisard. — *Histoire de la littérature française;* Didot, in-12, 10e édit., 1883, t. II, p. 158 à 170.

Paléologue. — *Vauvenargues;* Hachette, in-12, p. 106 à 110, 117, 118, 128.

Prévost-Paradol. — *Études sur les moralistes français,* 3e éd., 1873, p. 98 à 137.

Ravaisson. — *La Philosophie de Pascal* (*Revue des Deux Mondes,* 15 mars 1887).

Sacy (De). — *Variétés morales, littéraires et historiques,* 2 vol. in-8°, Didier, 2e éd. 1859, p. 295 à 303.

Sainte-Beuve. — *Lundis;* Garnier, in-12; III, 132, 328; IV, 83; V, 523 à 539; X, 2, 348; XI, 244, 246.

— *Port-Royal;* Hachette, 4e éd., 1878; t. III, l. III, ch. xvii, xviii, xix, xx, xxi.

SAINTE-BEUVE. — *Portraits littéraires;* Garnier, in-12; I, 182, 470; II, 9, 10; III, 504 à 511.

SCHÉRER. — *Études sur la littérature contemporaine*; Calmann-Lévy, in-12, 1885, 9e série, p. 175 à 195.

SULLY-PRUDHOMME. — *Revue des Deux Mondes,* 15 oct. et 1er nov. 1890 (*la Physionomie, le dogmatisme et la foi dans Pascal; — le Pari de Pascal*).

THOMAS (ALEX.). — *De Pascali, an vere scepticus fuerit,* in-8°, thèse, 1844.

VILLEMAIN. — *Discours et Mélanges littéraires;* Didier, nouv. éd., in-8°, 1856, p. 138 à 159.

VINET. — *Études sur Blaise Pascal;* 3e éd., chez Sandoz et Fischbacher, in-12.

JUGEMENTS

I

Le livre des *Pensées* a surpassé ce que j'attendais d'un esprit que je croyais le plus grand qui eût paru en notre siècle; et si je n'ose pas dire que saint Augustin aurait eu peine à égaler ce que je vois par ces fragments que M. Pascal pouvait faire, je ne saurais dire qu'il eût pu le surpasser : au moins je ne vois que ces deux qu'on puisse comparer l'un à l'autre.

LENAIN DE TILLEMONT.

II

Quoique encore jeune, ses grandes austérités et son application continuelle aux choses les plus relevées l'avaient tellement épuisé qu'on peut dire qu'il mourut de vieillesse. Il laissa imparfait un grand ouvrage qu'il avait entrepris contre les athées. Les fragments qu'on en trouva dispersés dans ses papiers, et qui ont été donnés au public sous le nom de *Pensées de M. Pascal,* peuvent faire juger et du mérite qu'aurait eu tout l'ouvrage, et de l'impression vive que les grandes vérités de la religion avaient faite sur son esprit.

RACINE, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal.*

III

Ce mépris profond que Pascal sentait si fortement pour la bassesse et la fausseté humaine, il voulait l'inspirer à l'homme pour l'homme même. C'est là ce qu'il voulait opposer au sentiment que l'homme a de sa grandeur. En montrant ainsi dans un contraste effrayant tant de grandeur avec tant de bassesse, en faisant observer que l'ordre des sociétés n'est fondé que sur notre faiblesse et sur nos vices, que nos découvertes sublimes dans les sciences nous ont laissé toute notre méchanceté, que nos actions les plus sublimes sont corrompues par le désir qu'elles soient connues, que le sentiment du juste et de l'in-

juste, si général et si prompt, n'en est que plus propre à nous égarer, et ne peut être assujetti par la raison à une règle invariable et solide, Pascal espérait faire sentir à l'homme qu'il est sous la main d'un Être tout-puissant qui l'a créé pour un état de grandeur, mais qui le punit; et lorsque, sentant le poids de cette main toute-puissante, notre âme, accablée de l'idée de la grandeur de son Dieu et de sa propre faiblesse, aurait cherché avec crainte et avec amour dans le sein de ce Dieu des connaissances et des consolations que la nature n'avait pu lui donner, alors Pascal lui aurait présenté la religion chrétienne, dont elle aurait embrassé avec ardeur l'économie toute miraculeuse et les consolations surnaturelles.

CONDORCET, *Éloge de Pascal.*

IV

Il y a de tous les styles dans le style de Pascal, parce qu'il y a de tous les hommes dans l'écrivain. Je ferais toucher du doigt, dans les *Provinciales* et les *Pensées,* des passages qu'on dirait de Bossuet pour la magnificence solide et l'audace toujours sensée, ou de Bourdaloue pour la suite d'un discours sévère et passionné, ou de la Bruyère pour l'éclat des couleurs et la vivacité des contrastes, ou de Voltaire pour la facilité et l'enjouement. Tous les genres d'écrire ont un premier modèle dans cet homme, qui ne s'est jamais piqué de la gloire d'écrire. C'est que Pascal a eu tous les dons de l'esprit en perfection : la rigueur scientifique d'un grand géomètre et l'imagination d'un grand poète; une raison que ne contente pas ce qui paraît évident à celle de Descartes, et que ne rebute ni ne lasse jamais la difficulté de se contenter; plus de sensibilité que n'en ont eu Descartes, Bossuet, la Bruyère; de l'esprit comme Fénelon; de la gaieté railleuse comme Voltaire. Chacun des grands écrivains qui ont suivi Pascal ont eu, non plus pleinement, mais plus exclusivement, chacune de ses qualités. Ils en ont donné plus d'exemples; mais rapprochez les exemples du modèle, ce sont des monnaies de même or, dont Pascal a marqué pour la première fois le titre.

NISARD, *Histoire de la littérature française,* II; Didot.

V

La mort prit Pascal avant qu'il eût seulement arrêté le

plan d'un livre où il s'était flatté de donner aux autres le secret qu'il cherchait encore, celui d'abêtir la raison, afin de croire avec la simplicité d'un enfant. Le livre ne fut pas achevé; pouvait-il l'être? ou, si Pascal avait réussi à fermer le cercle de sa démonstration, son *Apologie de la religion chrétienne* nous aurait-elle touchés autant que ces *Pensées* rapides, d'où il n'a pas eu le temps d'effacer la trace de ses incertitudes et l'involontaire aveu de ses souffrances? Pascal a reçu de la passion et de la souffrance le don d'émouvoir. L'accent qu'elles ont laissé à sa parole pénètre ceux qui auraient osé rejeter sa doctrine; peu à peu il leur communique le tourment de l'infini qui l'a possédé; par instants, il les arrache à eux-mêmes; il les fait rougir d'oublier la condition de leur avenir et d'enfermer leur misérable ambition dans les étroites limites de cette journée qui leur échappe et les fuit « d'une fuite éternelle ».

GANDAR, *De la Prose française au milieu du dix-septième siècle.*

VI

Comme un aigle sublime et blessé, Pascal vole par delà le soleil visible, et, à travers ses rayons pâlis, il va chercher, sans l'atteindre, une nouvelle et éternelle aurore. Sa plainte et son effroi, c'est de ne rencontrer que silence et nuit.

SAINTE-BEUVE, *Lundis,* V; Garnier.

VII

Nous oserons le dire, pris dans son ensemble, le livre des *Pensées* est l'œuvre d'un esprit qui cherche la vérité, plutôt que celle d'un esprit qui l'a trouvée. Souvent nous sommes resté courbé sur ces pages qui ont le pouvoir de jeter l'âme dans d'involontaires méditations. Nous admirions la force d'argumentation avec laquelle Pascal presse tour à tour les prophètes, les philosophes, et surtout les passions et les sentiments du cœur humain, et les fait témoigner en faveur des vérités révélées. Mais alors qu'ayant parcouru toutes les parties de ce temple inachevé, qu'ayant admiré le génie de l'architecte qui avait élevé l'édifice sur un plan si imposant et dans un style si sévère, alors que nous cherchions le Dieu et l'autel afin de recueillir et de consoler notre âme dans la prière, il nous semblait que nous ne les trouvions pas, que nous sortions froids

et troublés de cette demeure où le nom de l'architecte était plus visible que celui de Dieu.

FAUGÈRE, *Éloge de Pascal;* 1842.

VIII

Pascal est d'abord un mathématicien, un savant; il l'est dès l'enfance, si on peut dire qu'il ait eu une enfance; il dépense le feu de sa jeunesse dans ces travaux; avant vingt-cinq ans, il est en possession des plus grands résultats. Puis, au milieu de la vie aride de la science, nous voyons ce cœur, que la poursuite de la vérité abstraite ne satisfait pas, s'ouvrir à des pensées qui le remplissent davantage. Il cherche la passion, mais pure, et la vertu, mais brûlante. Il était chrétien, il devient dévot : ce n'est pas assez, il devient sectaire, car la piété commune ne lui suffit pas. La dévotion qui l'a conquis ne le laisse plus échapper, et finit par absorber tout son être. Elle est encore exaltée par la maladie, qui s'est saisie de lui dès l'adolescence, et qui depuis ne cesse de lui livrer des assauts, jusqu'à ce qu'elle l'accable à trente-neuf ans, irritant par ses continuelles atteintes l'impatience de son esprit absolu et la mélancolie de son âme ardente.

Eh bien! le géomètre, le cœur passionné, le malade, se retrouvent dans les *Pensées*. C'est une œuvre d'extrême logique et d'extrême sensibilité, où l'émotion la plus vive est au cœur même de la critique la plus rigoureuse et la plus sèche; et, de temps en temps, un cri douloureux ou une brusque secousse nous avertit que cette intelligence supérieure, qui semblait oublier son corps, a senti les pointes de la souffrance et la menace de la mort.

E. HAVET, *Introduction* de l'édit. Delagrave.

IX

Cet impérieux esprit, saisi, au milieu des sciences exactes et naturelles, de l'amour de la religion et de la passion de la répandre, a voulu simplement appliquer à la démonstration de la vérité du christianisme, la méthode en usage pour les démonstrations scientifiques, et ne laisser, s'il était possible, pas plus d'échappatoires à l'esprit de l'homme pour éviter de croire au christianisme que nous n'en aurions aujourd'hui, par exemple, pour refuser notre créance au mouvement de la

terre. Il a donc voulu donner au christianisme dans la science de l'homme le rôle que joue l'hypothèse dans les démonstrations de la science appliquée aux études de la nature : c'est-à-dire rassembler un certain nombre de faits incontestables, et, notre assentiment sur l'existence de ces faits une fois obtenu, nous démontrer non seulement que le christianisme rend raison de tous ces faits, mais qu'il peut seul en rendre raison, et que, si la religion chrétienne n'était pas vraie, il serait impossible de les expliquer.

Il fait donc pour la théologie quelque chose d'analogue à ce que Socrate avait coutume de faire pour la philosophie ; il la rappelle sur la terre et veut lui donner pour fondement solide des faits constatés dans la nature même de l'homme. Car si ces faits sont admis, si le christianisme les explique tous, et si lui seul peut les expliquer, comment la religion chrétienne, devenue ainsi la clef du monde moral, le dernier mot de la nature humaine, ne serait-elle pas la religion véritable ? « Pour entrer dans ce dessein, dit Étienne Périer, en rapportant le discours où Pascal exposait à ses amis le plan de son ouvrage, il commença par une peinture de l'homme, et il n'oublia rien de tout ce qui pouvait le faire connaître et au dedans et au dehors de lui-même, jusqu'aux plus secrets mouvements de son cœur. » Voilà comment Pascal devient par nécessité un moraliste. Il lui faut bien peindre l'homme, afin de nous prouver que l'homme est une énigme parfaitement close et inexplicable par toute autre hypothèse que la vérité de la religion chrétienne. Plus la nature de l'homme sera donc singulière, pleine de contradictions étranges, inintelligibles à la seule raison, plus sera évidente et mieux sera reçue la seule vérité qui l'explique.

Prévost-Paradol, *Études sur les moralistes français* ; Hachette.

X

On considère presque toujours Pascal comme un moraliste ou comme un logicien, parce que les fragments les plus considérables que nous ayons conservés de lui ont trait à la dépravation de notre nature ou à l'infirmité de notre raison, parce que ces fragments sont les plus achevés de forme, les plus intéressants, les plus clairs, parce qu'ils occupent la place d'honneur dans l'édition la plus répandue, parce que les autres sont entrecoupés, souvent difficiles à lire, et rebutent le lec-

teur. Mais il ne faut pas perdre de vue que ces dernières pensées devaient être le fort principal de l'apologie, comme elles en avaient été, si on peut dire, la cause. C'est, en effet, la polémique née du miracle de la sainte Épine qui a été l'origine des *Pensées*... Ce qu'il importe de bien établir et de bien retenir, c'est que Pascal, lorsqu'il conçut le projet de son ouvrage, obéit à l'excitation d'une foi ardente, et que son point de départ est une vérité ou un ensemble de vérités de foi, je veux dire les miracles. Si on ne fait pas attention que Pascal part de la foi, on ne comprendra jamais les *Pensées*.

Aussi, ne rangeons plus Pascal parmi les moralistes français, entre la Rochefoucauld et la Bruyère, ou du moins rendons-nous compte des vues différentes qu'on a de part et d'autre. Les auteurs du siècle étudient l'homme ou les hommes, par une suite d'analyses dont la synthèse ou la série est le seul objet de leurs livres. Dès son début, Pascal n'a rien à apprendre ni par conséquent à étudier; c'est un homme profondément religieux dont les croyances sont entières, qui n'a donc pas à les augmenter, non plus qu'à y ajouter autre chose. Si donc il vient à aborder l'étude de l'homme, ce sera en quelque sorte de biais, et comme un moyen, non comme une fin. Moins encore faudrait-il mettre Pascal au nombre de ces raisonneurs qui se font à eux-mêmes des opinions et au besoin une foi par une argumentation instituée à cet effet. Ceux-là partent de l'ignorance et arrivent au vrai, ou à ce qu'ils croient tel, par le progrès de leurs recherches. Pascal, au contraire, commence par un acte de foi; et l'objet même de sa démonstration n'est pas pour lui une solution subordonnée à des preuves, mais un principe.

Ed. Droz, *Étude sur le scepticisme de Pascal;* Alcan.

XI

Si j'avais à choisir, parmi les fragments de Pascal, un fragment qui pût servir d'épigraphe au livre des *Pensées*, et qui le résumât tout entier, je prendrais celui-ci : « Il faut savoir douter où il faut, se soumettre où il faut, croire où il faut. » Mais on ne peut s'empêcher d'avouer que les raisons de croire, c'est à peine si Pascal a pu les indiquer, tandis que les raisons de ne pas se soumettre et les raisons de douter, pas un moraliste peut-être ne les a fait plus éloquemment ressortir.

Brunetière, *Études critiques,* 1re série; Hachette.

LETTRES ET DIALOGUES

I

Dans le *Temple du goût*, Voltaire nous montre Bossuet s'entretenant avec Pascal sur le grand art de joindre l'éloquence au raisonnement. On composera ce dialogue, en se souvenant des *Pensées*.

II

On sait que, suivant M[me] de la Fayette, c'est méchant signe de ne pas savoir goûter les *Pensées*. Nicole avouait qu'il avait lui-même quelque chose de ce méchant signe, et exposait ses scrupules dans une lettre au jeune marquis de Sévigné. (Voyez-en un fragment, p. 40.)

On suppose que M[me] de Sévigné, dont on connaît l'estime pour Nicole et l'admiration pour Pascal, lui répond.

III

M[lle] de Scudéry, dans une lettre du 4 juillet 1670, demandait à Bussy s'il n'avait point lu les *Pensées*, où il y avait « bien de l'esprit ». — « J'ai Pascal céans, répond Bussy, et je l'ai lu avec admiration. » On fera la lettre où Bussy justifie cette admiration.

IV

Quand Voltaire publia ses *Remarques*, froidement critiques, sur les *Pensées* de Pascal, presque tous ses contemporains lui donnèrent raison. Son disciple Vauvenargues pourtant voyait en Pascal « l'homme de la terre qui savait mettre la vérité dans son plus beau jour ». Il écrit à Voltaire pour défendre Pascal contre ses ironies.

Certes, il n'est point de ces jansénistes qui s'appliquent à anéantir dans le cœur de l'homme les passions même les plus nobles, et le découragent d'agir et de vivre, en tournant toutes ses pensées vers la mort. Il ne croit pas davantage que l'homme soit « un monstre incompréhensible ».

Mais, s'il entreprend de relever la nature humaine de la disgrâce où les philosophes l'ont tenue jusque-là, il n'a garde de méconnaître la hauteur morale d'un génie comme celui de Pascal. Même en le combattant, il sent tout ce qu'il lui doit.

Ce n'est pas par des épigrammes qu'on ruinera les *Pensées*. On a le droit d'en juger la morale trop sombre et la théologie trop décourageante, mais à condition de ne pas rester indifférent à la profonde sincérité d'une âme qui souffre.

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

Pascal et Montaigne d'après les articles III et IV des *Pensées*.

(Paris. — Leçon d'agrégation, 1891.)

II

Comparer l'argumentation dans Pascal et dans Bossuet, en prenant pour texte le premier chapitre des *Pensées* et le *Sermon sur la Providence.*

(Paris. — Leçon d'agrégation, 1879.)

III

Expliquer cette pensée de Pascal : « Je hais également le bouffon et l'enflé : on ne ferait son ami ni de l'un ni de l'autre. »

(Paris. Licence ès lettres, avril 1850. — Aix. Licence ès lettres, nov. 1887.)

IV

Expliquer cette pensée des dernières éditions de Pascal : « L'éloquence continue ennuie; la continuité dégoûte en tout. Le froid est agréable pour se chauffer. »

(Paris. — Licence ès lettres, juillet 1863. — Devoir d'agrégation, 1890.)

V

Expliquer cette pensée de Pascal : « La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première. »

(Paris. — Devoir de licence, avril 1882.)

VI.

Montrer la justesse de cette pensée de Pascal : « On est tout étonné et ravi ; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. » Peut-on l'appliquer à Descartes ?

(Paris. — DEVOIR DE LICENCE, avril 1882, janvier 1886.)

VII

Discuter cette parole de Pascal : « On se persuade mieux pour l'ordinaire par les raisons qu'on a soi-même trouvées que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres » (art. VII).

(Paris. — DEVOIR DE LICENCE, janv. 1882.)

VIII

Mme de la Fayette avait-elle raison de dire à propos des *Pensées* de Pascal : « C'est méchant signe pour ceux qui ne goûteront pas ce livre, » mot rapporté par Nicole, qui dit avoir quelque chose de ce méchant signe ?

(Paris. DEVOIR DE LICENCE, avril 1885. — Fontenay-aux-Roses. DEVOIR DE SECONDE ANNÉE.)

IX

Le scepticisme de Pascal.

(Paris. — DEVOIR DE LICENCE, janv. 1881.)

X

Tillemont a-t-il exagéré lorsqu'il a dit, en parlant des *Pensées* de Pascal : « Le dernier écrit a surpassé ce que j'attendais d'un esprit que je croyais le plus grand qui eût paru en notre siècle ? » (Paris. — DEVOIR DE LICENCE, avril 1887.)

XI

Comparer et discuter ces deux pensées : « La raison est de tous les climats, et l'on pense juste partout où il y a des hom-

mes. » (La Bruyère.) — « On ne voit rien de juste et d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat... Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. » (Pascal.)

(Paris. — Concours des bourses de licence, 1887.)

XII

Expliquer cette pensée de Pascal : « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que j'y trouve tout ce que j'y vois. »

(Paris. Licence ès lettres, octobre 1880. — Dijon. Licence ès lettres.)

XIII

Expliquez et appréciez cette pensée de Pascal : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. »

(Paris. Licence ès lettres, juillet 1885. — Poitiers. Devoir de licence, déc. 1883. — Fontenay-aux Roses. Devoir de littérature.)

XIV

Que faut-il penser du mot appliqué par Pascal à Montaigne : « Le moi est haïssable? »

(Paris. — Devoir d'agrégation d'enseignement secondaire spécial, nov. 1892. — Fontenay-aux-Roses. Devoir de littérature.)

XV

Résumer et apprécier les idées littéraires de Pascal.

(Aix. — Devoir de licence, 1883 et 1886.)

XVI

Montrer combien l'influence de Port-Royal se fait sentir dans les idées exprimées par Pascal sur la composition et sur le style.

(Aix. — Devoir de licence, 1888.)

XVII

Montrer que Bossuet et Pascal sont d'accord pour qualifier les romans de froides et dangereuses fictions. Faire voir ce qui pouvait les autoriser à les juger ainsi.

(Aix. — Devoir de licence, 1888.)

XVIII

Comparer ce que Pascal dit de l'amour-propre dans ses *Pensées* (art. II) à ce que dit la Rochefoucauld sur le même sujet, et montrer les rapports qu'il y eut entre ces deux grands écrivains.

(Aix. — Devoir de licence, 1882.)

XIX

Examiner le jugement porté par Pascal sur Montaigne, et les rapports qui existent entre ces deux écrivains.

(Besançon. — Devoir de licence, déc. 1885.)

XX

Distinguer d'après Pascal, et en s'appuyant sur des exemples connus, l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse.

(Besançon. — Devoir de licence, octobre 1886.)

XXI

Examiner cette pensée de Pascal : « Je n'estime point un homme qui possède une vertu dans son plus haut degré, s'il ne possède en même temps la vertu opposée. »

(Besançon. — Devoir de licence, nov. 1883.)

XXII

« La volonté est un des principaux organes de la créance. » (Pascal.)

(Besançon. — Devoir de licence, mai 1887.)

XXIII

« On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois et remplissant l'entre-deux. »

(Bordeaux. — Licence ès lettres.)

XXIV

« Certains auteurs, parlant de leurs ouvrages, disent : « Mon « livre, mon commentaire, mon histoire, » etc. Ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue, et toujours un « chez moi » à la bouche. Ils feraient mieux de dire : notre livre, notre commentaire, notre histoire, etc., vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur. » (Pascal.)

(Bordeaux. Licence ès lettres. Composition, nov. 1892.
Fontenay-aux-Roses. Devoir de littérature.)

XXV

Examiner jusqu'à quel point il y a dans les *Pensées* de Pascal (notamment dans l'article VII) une critique de la littérature de son temps. S'il y en a une, indiquer sur quels principes généraux elle repose.

(Bordeaux. — Devoir d'agrégation, nov. 1892.)

XXVI

Apprécier cette réflexion de Pascal : « La maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir, et il ne lui est pas si mauvais d'être dans l'erreur que dans cette curiosité inutile. »

(Dijon. — Devoir de licence.)

XXVII

Chercher dans l'*Entretien de Pascal avec M. de Saci* le plan général de l'*Apologie de la religion*, ouvrage dont les *Pensées* sont les fragments.

(Dijon. — Devoir de licence.)

XXVIII

L'esthétique de Pascal dans les *Pensées.*

(Dijon. — Devoir de licence, mai 1888.)

XXIX

Expliquer et juger cette pensée de Pascal : « Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux ! » (Édit. Havet, art. VII, 31.)

(Douai. — Devoir de licence, février 1885.)

XXX

Développer ce mot de M. Havet, dans son étude sur les *Pensées :* « Géométrie et passion, voilà tout l'esprit de Pascal, voilà aussi toute son éloquence. »

(Grenoble. — Devoir de licence.)

XXXI

Que faut-il penser de l'opinion souvent exprimée par des critiques, qu'il est inutile et d'ailleurs impossible de reproduire dans une édition de Pascal le plan probable des *Pensées ?*

(Lyon. — Licence ès lettres, juillet 1888.)

XXXII

Quel usage Pascal fait-il du dogmatisme de Descartes et du scepticisme de Montaigne dans son grand ouvrage, qui devait avoir pour titre : *Apologie de la religion chrétienne,* et que nous ne possédons que par fragments sous le nom de *Pensées ?*

(Nancy. — Devoir de licence.)

XXXIII

Lire la pensée 13 de l'art. III : « Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés ? » Chercher le sens

philosophique du passage; dégager la théorie psychologique qu'il renferme; rapprocher cette théorie, d'une part de la théorie des idées innées de Descartes; de l'autre, des doctrines associationnistes des positivistes anglais contemporains, et montrer de laquelle des deux philosophies les idées de Pascal sont les plus voisines.

(Nancy. — Devoir de licence.)

XXXIV

Expliquer cette pensée de Pascal : « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau ; la disposition des matières est nouvelle. » (Édit. Havet, art. VII, 9.)

(Poitiers. — Devoir de licence, déc. 1884.)

XXXV

Commenter cette pensée de Pascal : « Il y a des lieux où il faut appeler Paris Paris, et d'autres où il le faut appeler capitale du royaume. » Édit. Havet, art. VI, 20.)

(Poitiers, Besançon, Bordeaux. — Licence ès lettres.)

XXXVI

Pascal a dit : « Un même sens change selon les paroles qui l'expriment. Les sens reçoivent des paroles leur dignité, au lieu de la leur donner. Il en faut chercher des exemples. » Vous expliquerez d'abord la pensée de Pascal; quant à ces exemples, que Pascal ne nous a point donnés ici, vous les chercherez surtout dans Pascal lui-même.

(Poitiers. — Devoir de licence, juin 1889.)

XXXVII

Rechercher dans quelle mesure les opinions littéraires de Pascal se rattachent à ses idées religieuses et philosophiques.

(Toulouse. —Licence ès lettres.)

XXXVIII

Dans quelle mesure la lecture des *Essais* de Montaigne a-t-elle influé sur le style des *Pensées* de Pascal ?

(Toulouse. — Licence ès lettres.)

XXXIX

Pascal a dit (Édit. Havet, art. VII, 26) : « Quand un discours naturel peint une passion ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle on ne savait pas qu'elle y fût, en sorte qu'on est porté à aimer celui qui nous le fait sentir. » Commenter cette pensée, et montrer comme elle se rattache aux principes de la rhétorique de Pascal, tels qu'il les a exposés dans son *Art de persuader*.

(Toulouse. — LICENCE ÈS LETTRES.)

XL

Exposer les principes et prouver l'autorité de la raison à l'occasion du mot de Pascal : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. »

(Chambéry. — BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGN. SPÉCIAL, 1887.)

XLI

Expliquer et discuter cette pensée de Pascal : « La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale au temps d'affliction ; mais la science des mœurs nous consolera toujours de l'ignorance des sciences extérieures. » (*Pensées,* VI, 41.)

(CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES FILLES, 1888.)

XLII

Pascal écrit : « Ceux qui sont accoutumés à juger par le sentiment ne comprennent rien aux choses de raisonnement ; car ils veulent d'abord pénétrer d'une vue, et ne sont point accoutumés à chercher les principes. Et les autres, au contraire, qui sont accoutumés à raisonner par principes, ne comprennent rien aux choses de sentiment, y cherchant des principes, et ne pouvant voir d'une vue. » (*Pensées,* édit. Havet, art. VII, 33.)

(AGRÉGATION DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES FILLES. — SCIENCES, 1885.)

XLIII

Montrer que Pascal a résumé toute sa doctrine dans cette pensée : « Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur, et il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre. »

(Clermont. — Baccalauréat de l'enseignement spécial, 1891.)

XLIV

Développer cette pensée de Pascal : « Nous ne vivons jamais, nous espérons vivre. »

(Alger. — Baccalauréat de l'enseignement spécial, 1891.)

XLV

Apprécier le jugement de Pascal sur Épictète.

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de morale.)

XLVI

Commenter cette pensée de Pascal : « La raison commande bien plus impérieusement qu'un maître; car en désobéissant à l'un on est malheureux ; en désobéissant à l'autre on est un sot. »

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de morale.)

XLVII

« La véritable éloquence se moque de l'éloquence, » a dit Pascal. Appliquez-lui à lui-même cette parole, et dites si la Bruyère l'eût prononcée.

(Fontenay-aux-Roses. Devoir de seconde année. — Lyon. Devoir de licence.)

XLVIII

Comment a-t-on pu dire que Pascal est un homme extrêmement éloquent, et un mauvais modèle d'éloquence ?

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de seconde année.)

XLIX

« Il faut de l'agréable et du réel; mais il faut que cet agréable lui-même soit pris du vrai. » (PASCAL.)

(Fontenay-aux-Roses. DEVOIR DE LITTÉRATURE. — Dijon et Poitiers. LICENCE ÈS LETTRES.)

L

Expliquer le mot de Pascal : « Travaillez à bien penser; voilà le principe de la morale. »

(Fontenay-aux-Roses. — DEVOIR DE LITTÉRATURE.)

LI

Pascal a dit : « Diseur de bons mots, mauvais caractère. » Développer cette pensée en la rapprochant de celle de Montesquieu : « La raillerie est un discours en faveur de son esprit contre son bon naturel. »

(Drôme. — BREVET ÉLÉMENTAIRE. — Aspirantes, 1887.)

LII

Quel est le plan des *Pensées* de Pascal? Appréciez cet ouvrage.

(Haute-Savoie. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirants, 1887.)

LIII

« Il fault pour juger bien à poinct d'un homme, dit Montaigne, principalement contrerooller ses actions communes et le surprendre en son à tous les jours. » Pascal a dit, à son tour, se souvenant sans doute de Montaigne : « Ce que peut la vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par son ordinaire. » Expliquez et développez cette maxime. Faites-en surtout l'application au mérite des écoliers.

(Indre-et-Loire. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirants, 1890.)

LIV

Expliquer et commenter cette pensée de Pascal : « Curiosité n'est que vanité : le plus souvent, on ne veut savoir que pour en parler. »

(Aude. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1890.)

LV

Commentez et appréciez cette pensée de Pascal : « Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime; mais il est nécessaire que je vous salue. »

(Constantine. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1891.)

LVI

« Il y a beaucoup d'esprits faux, » dit Pascal. Descartes avait dit pourtant : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée. » Qui des deux a raison ? N'ont-ils pas raison tous deux à leur point de vue particulier ?

LVII

« Il y en a qui parlent bien et n'écrivent pas bien ; c'est que le lieu, l'assistance, les échauffent et tirent de leur esprit plus qu'ils n'y trouvent sans cette chaleur. » (Pascal.) Est-ce la seule raison ? et quelle est la différence de ces deux talents, bien écrire et bien parler ?

LVIII

« Il se fait une certaine transfusion sur le papier de l'esprit et du cœur de celui qui écrit, qui est cause qu'on aperçoit, pour ainsi dire, son image dans le tableau de la chose qu'il représente. » Expliquer ce mot de Saint-Cyran en l'appliquant à Pascal.

LIX

Quelle idée peut-on se faire, après avoir lu les *Pensées*, de la théologie de Pascal ?

LX

Que pensez-vous de cette opinion de M. Schérer (*Nouvelle Revue de théologie,* 1858) : « L'Apologie de Pascal est aujourd'hui nulle ; elle a vieilli, vieilli tout entière, méthode et arguments. Il ne reste que la préface, c'est-à-dire le tableau de la nature humaine. Mais ce tableau n'est pas un moyen d'apologie, c'est une étude morale. Pascal a fait son temps comme apologiste ; il n'est plus aujourd'hui qu'un des plus éloquents de nos moralistes. »

LXI

Comparer Pascal et Lucrèce, en faisant ressortir les ressemblances et surtout les différences de leur sensibilité, de leur mélancolie, de leurs idées sur la destinée de l'homme, sur la nature, sur la science et la raison.

LXII

En étudiant sur un point précis l'édition dite de Port-Royal (1679), dire dans quelle mesure sont justes les accusations de V. Cousin, qui lui reproche d'avoir altéré le texte et faussé la pensée de Pascal.

LXIII

Frappé surtout de ce qu'il y a de contradictoire et d'énigmatique dans la nature humaine, Pascal s'écrie : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ! Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! » Vauvenargues dit, au contraire : « Il n'y a point de contradictions dans la nature. » N'ont-ils pas tous deux raison à la fois et tort par quelque côté ? Ne peut-on faire sortir de cette comparaison la différence des hommes, des philosophies et des temps ?

LXIV

« On ne sait, dit Pascal, ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter ; et, à faute de cette connaissance, on a inventé

de certains termes bizarres : siècle d'or, merveille de nos jours, fatal, etc. ; on appelle ce jargon beauté poétique. » Après avoir cité ces lignes dans ses *Remarques*, Voltaire s'écrie : « Il fallait que M. Pascal eût bien peu de goût pour dire que fatal laurier, bel astre et autres sottises sont des beautés poétiques. » Voltaire, aux yeux de qui « la poésie est l'éloquence harmonieuse », a-t-il raison contre Pascal ? le comprend-il ?

LXV

Comparez les *Pensées* de Pascal aux traités de l'*Existence de Dieu* et de la *Connaissance de Dieu et de soi-même* de Fénelon et de Bossuet.

LXVI

Expliquer ce mot de Sainte-Beuve (*Portraits littéraires,* III, p. 505) : « Il y a un Pascal dans chaque chrétien, de même qu'il y a un Montaigne dans chaque homme purement naturel. »

LXVII

A propos de la pensée célèbre (VII, 5) : « Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle sont, à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard des autres... » Voltaire fait cette remarque : « En ouvrage de goût, en musique, en poésie, en peinture, c'est le goût qui tient lieu de montre ; et celui qui n'en juge que par règle en juge mal. » Voltaire ne se méprend-il pas sur le sens de la pensée de Pascal ? quelle en est la portée ?

LXVIII

Approfondir cette vue pédagogique de Pascal : « L'admiration gâte tout dès l'enfance : « Oh ! que cela est bien dit ! qu'il « a bien fait ! qu'il est sage ! » etc. Les enfants de Port-Royal, auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire, tombent dans la nonchalance. » Pascal se prononce-t-il donc contre la méthode suivie à Port-Royal, et croit-il que dans l'éducation des enfants l'amour-propre doit être le grand ressort ? Que pensez-vous sur le fond de la question ?

LIX

« Les hommes ont mépris pour la religion, ils en ont haine, et peur qu'elle soit vraie. Pour guérir cela, il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison; ensuite qu'elle est vénérable, en donner respect; la rendre ensuite aimable, faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie; et puis montrer qu'elle est vraie. — Vénérable, parce qu'elle a bien connu l'homme; aimable, parce qu'elle promet le vrai bien. » (*Pensées,* art. XXIV, 26.)

Expliquez et jugez cette pensée; dites ensuite ce que vous pensez du programme que Pascal semble se tracer, et s'il l'a rempli tout entier.

15532-7-18

Société anonyme d'imprimerie de Villefranche-de-Rouergue.

LA LITTÉRATURE ÉPISTOLAIRE

AVANT LE XVIIIe SIÈCLE

I

Les correspondances dans l'antiquité. — Cicéron.

Les lettres forment-elles un « genre » littéraire ? On l'a contesté, et il est certain que, de toutes les œuvres de l'esprit, la lettre, par sa nature même, est celle qui semble le moins se plier aux règles. Il n'est pas moins certain, en fait, qu'il y a eu dans tous les temps et dans tous les pays, sauf dans les temps primitifs et en Grèce, une littérature épistolaire. Ce que doit être le « genre » nous importe donc assez peu, pourvu que nous sachions ce que la littérature épistolaire a été, de Cicéron à Voltaire.

C'est toujours, en effet, à Cicéron qu'il faut remonter, et il ne faut pas remonter plus haut. A peine est-il besoin d'expliquer pourquoi la République athénienne, enfermée en des limites si étroites, n'a pas ajouté cette gloire à tant d'autres. Non que les Athéniens ne fussent pas curieux de savoir et de répandre les nouvelles : Aristophane, Démosthènes, Théophraste, nous ont fait connaître ce peuple de nouvellistes et de gobe-mouches; mais c'est sur l'agora que les citoyens se demandaient les uns aux autres : « Λέγεταί τι καινόν ; » A quoi bon écrire ? L'esprit d'Athènes se répandait partout peu à peu; mais la domination d'Athènes ne s'étendait pas fort loin, et c'est plus tard que fleurit cette littérature factice des « épistolographes », trop ingénieux écrivains qui prêtaient leur propre manière de penser et d'écrire aux grands hommes de la Grèce d'autrefois.

Au contraire l'État romain s'étend lentement sur le monde, et les généraux ou les magistrats romains, dispersés de la Grande-Bretagne à l'Asie, sentent l'impérieux besoin non seulement de

communiquer avec leurs familles (on sait combien forte était l'organisation de la famille romaine, et quelle place, en particulier, la femme, moins annulée que dans l'ombre du gynécée grec, finit par y occuper), mais de resserrer le lien qui les rattachait à Rome, d'y expliquer leur conduite et de s'y préparer un avenir, tout en se tenant, et par curiosité et par intérêt, au courant des choses présentes. Chacun des personnages importants de Rome eut ainsi, indépendamment de ses parents et de ses amis, sa clientèle politique, qu'il ne perdait pas de vue. On écrivit donc beaucoup de lettres, et l'on commença même à se faire une idée de ce que pouvait et devait être, selon les circonstances, le style épistolaire. Écrivant au jeune Curion, alors questeur en Asie, et qui, plus tard, tribun du peuple, devait passer avec éclat du côté de César, Cicéron distinguait entre les divers genres de lettres.

Il y a, tu le sais, des lettres de plus d'un genre; mais le genre le plus nettement défini est celui qui a donné lieu à l'invention elle-même : c'est celui qui a pour objet d'instruire les absents de tout ce qu'ils doivent savoir, soit dans leur intérêt, soit dans le nôtre. Assurément ce n'est pas une lettre de ce genre que tu attends de moi : pour t'informer sur tes affaires, tu ne manques chez toi ni de correspondants ni de messagers; pour les miennes, je n'ai rien de nouveau à t'en apprendre. Il y a aussi deux genres de lettres que j'aime beaucoup, l'un familier et enjoué, l'autre sérieux et grave. Lequel me sied le plus, je ne sais. Est-ce une lettre enjouée que je dois t'écrire? Mais il n'est pas un citoyen, celui qui en ce temps a le courage de rire. Écrirai-je sur un ton plus sérieux? Mais de quel sujet sérieux Cicéron peut-il entretenir Curion, si ce n'est des affaires publiques? Or, sur ce sujet, voici mes principes : je ne puis écrire ce que je pense, je ne veux pas écrire ce que je ne pense point.

Heureusement, Cicéron n'a pas le temps de se poser souvent ces questions : ses lettres sont familières et sérieuses tour à tour, parfois en même temps, sans qu'il sache trop pourquoi elles le sont : pour une lettre développée à son frère Quintus sur le gouvernement des provinces, il écrit cent billets rapides à sa femme, à ses enfants, à son ami Atticus, à son affranchi Tiron. Les messagers sont là, « tout prêts à partir, et couverts de leurs chapeaux de voyage; ils disent que leurs camarades les attendent à la porte. » Remercions, avec M. Boissier[1], ces

1. Voyez l'Introduction de *Cicéron et ses amis* (Hachette) et le dernier chapitre du *Cicéron* de M. Pellisson (Lecène). On a beaucoup attaqué de notre temps le caractère de Cicéron, surtout en Allemagne; voici comment Doudan répond à ses détracteurs, dans une lettre à M. Piscatory : « C'est une aimable et noble créature. Ce petit parvenu d'Arpinum est tout simplement le plus beau résultat de toute la longue civilisation qui l'avait précédé. Je ne sais rien de plus honorable pour la culture humaine que l'état d'âme et d'esprit de Cicéron. Il est sans doute aussi

messagers si pressés, ces amis impatients qui n'ont pas laissé à Cicéron le temps de faire des pièces d'éloquence, et qui l'ont forcé à se montrer à la postérité tel qu'il fut, avec « cette vanité insatiable, cette mobilité d'impressions, cette facilité à se laisser saisir et dominer par les événements », qu'on retrouve partout dans sa vie et dans ses ouvrages. Dans telle lettre son frère le voyait « tout entier »; ce qui nous plaît à nous aussi, c'est de chercher dans cette correspondance et de trouver l'homme, un homme toujours le même au fond, et pourtant toujours changeant; car le rôle, l'attitude et le ton changent avec les circonstances, et l'on sait si elles changèrent souvent dans cette période tourmentée de l'histoire romaine.

L'une, au moins, et la plus nécessaire des conditions de la véritable correspondance disparaît avec Cicéron, c'est-à-dire avec la République : les voix du forum se turent, et l'ambition des citoyens n'eut plus guère pour objet que de conquérir les faveurs d'un maître; les grandes affaires ne se traitant plus en commun, les grands sujets manquèrent ou se firent rares, et, quand ils se présentèrent, on ne les traita plus avec la même liberté. A mesure que se rétrécit le champ des discussions possibles, le ton se refroidit, et l'accent devint plus impersonnel; ce dialogue animé se transforma en monologue. Ce sont souvent des monologues que les lettres, d'ailleurs si curieuses, de Pline le Jeune; si elles ne le sont pas toujours, c'est qu'il a eu la bonne fortune d'avoir pour correspondants un Trajan et un Tacite, hommes très supérieurs à lui, dont il nous semble voir l'image se dresser derrière la sienne. Ce n'est pas sa faute si ses lettres gardent pour nous un certain intérêt historique : dans une lettre-préface à Septicius, il se défend d'avoir voulu composer une histoire, et, en effet, il a commencé par ôter leurs dates à ses lettres, qu'il range dans un ordre tout à fait arbitraire, *non servato ordine temporum,* et c'est lui qui les revoit, qui les choisit entre les plus soignées, *si quæ paulo accuratius scripsissem.* D'avance, il les destinait au public; mais il ne veut même pas que le public en hérite après sa mort; c'est de son vivant qu'il les trie et les pare, de façon à ne lui en laisser que la fleur. La perfection littéraire en est presque agaçante;

résolu qu'aucun des bourgeois de Paris qui le tiennent pour poltron, pour l'avoir entendu dire vaguement au collège. Il est actif comme la foudre, ami sincère et officieux, bienveillant pour tous, aimant ce qui brille, mais ce qui brille en éveillant de grandes pensées, sage, modéré, ami des règles sévères par imagination, stoïque et prêt à se les appliquer à lui-même après un peu de réflexion. »

à force d'être des modèles de style, elles ne sont presque plus des lettres. Au centre est, sinon la statue, du moins le buste de l'auteur, éclairé du jour le plus avantageux. Et, certes, ce n'est pas une âme vulgaire que celle de Pline; elle connaît tous les sentiments humains et tous les scrupules : plutôt bonne que fière, et délicate que profonde, elle attire l'estime par ses nobles instincts, et décourage l'admiration par ses naïvetés ou ses coquetteries. La vie politique, si affaiblie d'ailleurs, est à peine entrevue ; en revanche, sur la vie littéraire les détails abondent, et seraient d'un plus grand prix encore si le trop complaisant optimisme de l'écrivain lui permettait de comprendre et de juger une décadence dès lors irrémédiable. La charmante infériorité de cette correspondance n'est donc pas imputable aux seules circonstances : qu'on imagine ce que seraient pour nous les lettres de Tacite.

Quant aux lettres de Sénèque, chronologiquement antérieures à celles de Pline, c'est à dessein que nous n'y insistons pas : ce sont des dissertations très attachantes, de petits traités philosophiques plutôt que des lettres. On a pu mettre en question, à tort, sans doute, l'existence même de ce Lucilius que Sénèque semble vouloir convertir au stoïcisme, et à qui il promet l'immortalité, en « auteur » sûr de sa gloire à venir et décidé à tout faire pour n'être pas déçu. La personne de Sénèque s'y montre davantage; mais nulle part on n'y rencontre ces confidences de cœur à cœur qui font le charme de la correspondance vraie. C'est tantôt un maître qui enseigne, tantôt un directeur de conscience qui insinue. Et il ne faut pas nier la grandeur, comme la nouveauté, des intérêts moraux substitués aux intérêts politiques. Le christianisme qui se propage en fait l'essentiel de l'homme. Mais on a quelque peine à ranger parmi les auteurs de correspondances les apôtres ou même les Pères de l'Église, bien que saint Paul soit, au témoignage de M. Renan, un « maître de l'art épistolaire », et que Rome païenne encore s'honore de recevoir, selon l'expression de Bossuet, « une lettre du style de Paul ». Avouons pourtant qu'ici la passion sincère est retrouvée, et que les lettres des Pères font corps avec leur œuvre évangélique. En dehors d'eux, d'ailleurs, un Fronton et un Marc-Aurèle, un Libanius et un Julien, un Thémistius et un Symmaque ou un Sidoine Apollinaire, attirent et retiennent l'attention par des mérites très divers, et l'on sent que la société où luttait Cicéron est bien loin, mais loin aussi est sa rapide et souple éloquence.

II

Les auteurs de lettres en France avant le dix-septième siècle.

Pendant toute la période du moyen âge (de l'invasion des barbares à la Renaisssance), si vivante, mais si peu propice au développement de la vie de société, il y eut, sans doute, encore bien des lettres échangées, surtout entre les clercs, — l'Église et l'Université ne firent qu'un pendant longtemps, — mais il n'y eut pas de véritable correspondance[1]. Il en faut donc venir sans transition au xvie siècle, qui, là comme partout, marque une ère de renaissance véritable pour la littérature française. Encore faut-il distinguer, en ce siècle même, deux parties très distinctes. La première est trop sombre encore, trop agitée, pour que les confidences épistolaires s'y épanchent dans le loisir et l'abandon qui leur sont indispensables. Il y a de l'enjouement et de la droiture, de l'esprit et du cœur, dans les lettres de cette Marguerite d'Angoulème ou de Valois (1492-1549), célèbre à un double titre, et comme sœur dévouée de François Ier, et comme reine de Navarre, amie des libres esprits et aussi des libres propos. Il y a plus de force, mais aussi plus de sécheresse, dans les lettres de Calvin (1509-1564), lettres de polémique ou de direction religieuse, toujours sobres, parfois dures.

Par une antithèse plus naturelle encore au point de vue littéraire qu'au point de vue religieux, le nom de saint François de Sales est opposé d'ordinaire au nom de Calvin. Il est aussi onctueux et fleuri que Calvin est vigoureux et sévère. Chez Calvin tout est intellectuel et abstrait; chez François de Sales, la nature toujours présente est comme le fond riant de la pensée, qui se tourne vite en sentiment : les chevreuils et les chamois annoncent les louanges de Dieu. Cette grâce tendre de l'imagination n'est pas exempte d'afféterie ; mais si la forme est parfois trop molle, le fond est toujours sérieux. Qu'il parle

1. Je ne donne point, par exemple, le nom de *Correspondance* aux lettres, d'ailleurs fort curieuses dans leur latin mystique et passionné, d'Héloïse à Abailard. M. Gréard en a donné une bonne traduction. Au moment où je touche aux correspondances du xviie siècle, j'ai le devoir de signaler les recueils, excellents tous trois, de MM. Lanson (Hachette), Roques (Garnier), Jacquinet (Belin).

de la mort de Henri IV ou simplement de la mort en général, il a des accents d'une gravité douce : « Tout ce que ce monde nous fait voir de grand, ce n'est que fantôme, illusion et mensonge... O Dieu ! ma chère fille, elles s'en vont, ces années, et courent à la file imperceptiblement les unes après les autres, et, en dévidant leur durée, elles dévident notre vie mortelle, et, se finissant, elles finissent nos jours. » Beaucoup de ses lettres spirituelles sont adressées à sainte Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation, aïeule de Mme de Sévigné. Il la dirige et la soutient : « Tenez votre cœur au large, ma fille, lui dit-il; et, pourvu que l'amour de Dieu soit votre désir, et sa gloire votre prétention, vivez toujours joyeuse et courageuse. » Moins vives et d'un moindre intérêt littéraire, les lettres de Jeanne de Chantal sont d'un goût plus sobre : le ton s'y élève parfois jusqu'à l'éloquence, comme dans la lettre émue et résignée sur la mort de François de Sales.

Mais François de Sales (1567-1629) touche déjà au XVIIe siècle ; et si Jeanne de Chantal (1572-1641) figure ici, c'est qu'on n'a pas voulu la séparer de son directeur spirituel. C'est dans cette seconde partie du XVIe siècle que la littérature épistolaire se développe : l'influence pacificatrice de Henri IV se fait sentir. C'est autour de Henri IV, en effet, que se groupent la plupart des écrivains dont il nous reste des lettres intéressantes : d'Aubigné (1552-1630), plus connu comme historien, pamphlétaire et poète, ami indépendant et quelque peu bourru, qui se plaint déjà d'être mal récompensé de ses services par son compagnon d'armes couronné, qui se plaindra plus amèrement encore de la façon dont les anciens amis de son père seront traités par le jeune Louis XIII ; surtout Duplessis-Mornay (1549-1623) et le cardinal d'Ossat (1536-1604). De conviction aussi forte, mais d'humeur moins âpre et mordante que d'Aubigné, Duplessis-Mornay, le pape des huguenots, est un diplomate en même temps qu'un homme d'action. Qu'il prêche à Henri III la conciliation et la tolérance, ou qu'il mette sa plume au service de Henri IV et soit l'un de ses plus précieux collaborateurs dans l'administration du royaume ; qu'il touche aux plus hautes questions de la politique ou que, dans sa correspondance familière, il nous révèle des vertus aimables autant que fortes, toujours et partout il est vraiment un homme. Il y a aussi une fermeté et une dignité viriles dans la correspondance diplomatique du cardinal d'Ossat, qui sut non seulement réconcilier Henri IV avec le pape, mais faire parler à la diplomatie fran-

çaise un langage d'une fierté et d'une loyauté toutes nouvelles. Fénelon regrettait son vieux langage, et lord Chesterfield donnait à son fils ces lettres comme le modèle des lettres d'affaires.

Henri IV lui-même (1553-1610) pourrait fournir des modèles en ce genre. Mais c'est dans la lettre familière qu'il excelle, malgré la brusquerie et parfois l'irrégularité de ses tours, peut-être à cause de ces défauts mêmes, car on le voit penser et on l'entend causer. Cette vivacité et cette promptitude miraculeuses que d'Aubigné vantait en lui ; cette verve à la fois gasconne et française, abondante et claire; cette grâce souple unie à ce ton de décision et, quand il le faut, d'autorité, font de ses lettres, improvisées dans les hasards des camps ou des voyages, l'image changeante d'un caractère qui concilie bien des traits divers, séduisant et viril, loyal et rusé. Ici, c'est un billet rapide, belliqueux appel à des compagnons d'armes, à de Batz, par exemple, son « faucheur » ; après ces coups de clairon qui sonnent la bataille, voici des fanfares de victoire, des félicitations à ceux qui ont le mieux « fait »; au brave Givry : « Tes victoires m'empêchent de dormir, comme anciennement celles de Miltiade Thémistocle; » ou de plaisantes apostrophes au brave Crillon : « Brave Crillon, pendez-vous de n'avoir été ici près de moi; » des consolations délicates aux parents de ceux qui sont morts pour lui; enfin, quand la paix est affermie, des lettres graves, vives encore pourtant, aux bons serviteurs qui l'aidaient à faire son métier de roi, à Sully, à Duplessis-Mornay. Partout la verve et partout la possession de soi-même ; partout la raison, et nulle part la raison sèche; de l'imagination même et, çà et là, un coin de nature entrevu, comme dans la lettre ravissante où il décrit à Mme de Grammont, la belle Corisande, le pays arrosé par la Sèvre Niortaise[1]. Sans doute il ne faut pas lire sans précaution les lettres missives de Henri IV, d'abord parce qu'elles ne sont pas toutes d'une authenticité incontestable (et parmi les plus douteuses on a le regret de compter la lettre à Marie de Médicis, partout citée, sur la lecture de Plutarque); ensuite parce qu'elles sont le miroir d'une vie qui ne fut pas toujours pure. Mais en maint endroit aucun doute n'est permis, aucun scrupule ne tient contre la gaieté de ce français alerte qui, çà et là, en

1. Voyez les *Lundis* de Sainte-Beuve, t. XI, p. 358. Voyez aussi, pour Ét. Pasquier, le t. III.

dépit de quelques formes archaïques ou gasconnes, est déjà le bon français du XVIIe siècle.

Montaigne seul aurait pu être l'égal de Henri IV; mais Montaigne a écrit surtout des lettres réfléchies et assez longues, comme la lettre célèbre à son père sur la mort de la Boétie, moins lettre que relation, ou les lettres à l'Hospital et à de Mesme, en l'honneur du même la Boétie, dont il dédie à l'un les poésies latines, à l'autre la traduction d'un traité de Plutarque, les *Règles du mariage*. Ces morceaux, d'ailleurs remarquables, ne sauraient être pour nous ce qu'eût été la correspondance de la Boétie et de Montaigne, si la Boétie avait vécu.

La correspondance d'Étienne Pasquier (1529-1615), le fameux avocat et magistrat du XVIe siècle, a plus d'étendue et de variété. « Toute l'histoire et la politique de son temps y passent, dit Sainte-Beuve, et nous y assistons avec lui, c'est-à-dire par les yeux d'un témoin judicieux, éclairé, placé au meilleur point de vue, ni trop près ni trop loin de la cour, qui ne se pique point de parler en homme d'État, mais qui apprécie et sent les choses de sa nation avec le cœur et l'intelligence de cette haute bourgeoisie, alors si intègre et si patriotique, et qui se pouvait dire le cœur même de la France. » Mais sur sur ces vingt-deux livres de lettres, les trois premiers ont le caractère d'un jeu d'esprit plutôt que d'une correspondance véritable. Si Pasquier prend ensuite le jeu au sérieux, s'il a la sincérité, la gravité, parfois l'émotion contenue, il lui manque cette allure libre et souple que nous venons d'admirer chez le roi qu'il a servi. Sa phrase participe à la dignité de son caractère; on la voudrait plus courte et plus vive.

III

Les auteurs de transition.

Si l'on jette un coup d'œil sur les écrivains du XVIIe siècle dont la naissance remonte au XVIe, on sent tout d'abord ce qui manque à la prose épistolaire avant Balzac et Voiture. Ne prenons que les grands, un Richelieu (1585-1642), un Descartes (1596-1650).

On sait le bel éloge que la Bruyère, dans son Discours à l'Académie, fait de Richelieu écrivain. Son style est vraiment, en effet, la peinture de son esprit. Il est regrettable qu'on n'ait

pas l'ensemble de ses lettres familières : quelques-unes, qui nous sont parvenues, nous laissent entrevoir un Richelieu qui se déride. Mais là même c'est presque toujours à « l'État », aux affaires qu'on en revient, et, « en affaires, la diligence fait tout ». Aussi cet homme d'action par excellence ne saurait-il être un homme de style. Tel grand événement, comme l'exécution de Cinq-Mars, accompagnée de la reddition de Perpignan, est annoncé au roi dans un billet laconique : « Ces deux événements font voir combien Dieu aime Votre Majesté. » Rien d'oiseux : si du camp devant la Rochelle il félicite Malherbe de ses vers, c'est que la poésie de Malherbe, à ce moment, est, pour ainsi dire, une poésie d'État; s'il écrit à Balzac : « En abaissant votre style, vous l'avez relevé, » c'est que Balzac vient de publier son livre du *Prince*, panégyrique outré de Richelieu et du roi. Toujours la pensée est ferme et la volonté claire; mais la phrase est souvent longue et embarrassée.

L'auteur du *Discours de la méthode,* qui rêvait une langue universelle, n'a pas exercé comme écrivain, à beaucoup près, l'influence qu'il a exercée comme penseur. « Ce n'est, dit Sainte-Beuve, qu'un témoin de la langue de son temps; il la parlait bien et l'écrivait naturellement; mais on ne peut dire qu'il l'ait fait avancer. » On sent qu'il a commencé par écrire en latin. Sa phrase, toute géométrique, robuste et serrée, est parfois massive ou traînante. Elle a toutes les qualités d'exactitude, de précision, d'unité, qui conviennent à la langue du raisonnement, et, sous ce rapport, le progrès est grand de Montaigne à Descartes; mais il sera plus grand encore de Descartes à Pascal. Non que tout soit abstrait dans cette correspondance qui occupe cinq volumes de l'édition Cousin. Le ton s'y passionne çà et là, par exemple dans cette lettre à Chanut, résident de France à Stockholm (avril 1649), écrite au moment où l'archiduc d'Autriche pénétrait en France jusqu'à Soissons : « Je prie Dieu que la fortune de la France surmonte les desseins de tous ceux qui ont dessein de lui nuire. » Ses lettres familières ont souvent un calme grave, tempéré par un sourire, comme la lettre célèbre du 15 mai 1631 à Balzac, ami de Descartes et pourtant si différent de lui, qui songeait (y songea-t-il vraiment?) à venir partager sa solitude d'Amsterdam.

Quelque accomplie que puisse être une maison des champs, il y manque toujours une infinité de commodités qui ne se trouvent que dans les villes; et la solitude même qu'on y espère ne s'y rencontre jamais toute parfaite. Je veux bien que vous y trouviez un canal qui fait rêver les plus grands par-

leurs, une vallée si solitaire qu'elle puisse leur inspirer du transport et de la joie; mais malaisément se peut-il faire que vous n'ayez aussi quantité de petits voisins qui vous vont quelquefois importuner, et de qui les visites sont encore plus incommodes que celles que vous recevez à Paris; au lieu qu'en cette ville où je suis, n'y ayant aucun homme, excepté moi, qui n'exerce la marchandise, chacun y est tellement attentif à son profit que j'y pourrais demeurer toute ma vie sans être jamais vu de personne. Je me vais promener tous les jours parmi la confusion d'un grand peuple avec autant de liberté et de repos que vous le sauriez faire dans vos allées; et je n'y considère pas autrement les hommes que j'y vois, que je ferais les arbres qui se rencontrent en vos forêts, ou les animaux qui y paissent. Le bruit même de leur tracas n'interrompt pas plus mes rêveries que le ferait celui de quelque ruisseau. Que si je fais quelquefois réflexion sur leurs actions, j'en reçois le même plaisir que vous auriez de voir les paysans qui cultivent vos campagnes; car je vois que tout leur travail sert à embellir le lieu de ma demeure, et à faire que je n'y aie manque d'aucune chose. Que s'il y a plaisir à voir croître les fruits en vos vergers et à y être dans l'abondance jusqu'aux yeux, pensez-vous qu'il n'y en ait pas bien autant à voir venir ici des vaisseaux qui nous apportent abondamment tout ce que produisent les Indes et tout ce qu'il y a de rare en Europe?

Toutefois, c'est surtout par la solidité et la sérénité que valent les lettres de Descartes, comme ses œuvres philosophiques; et au reste, elles sont toutes philosophiques, les lettres qu'il adresse à la princesse Élisabeth ou à la reine Christine. « Vous savez, écrit-il lui-même, que j'ai coutume de philosopher sur tout ce qui se présente. » Dans une correspondance qui est presque tout entière de propagande philosophique et de direction morale, n'allons donc pas chercher un agrément littéraire que Descartes ne pouvait songer à y mettre. Ce que nous trouvons ici, ce ne sont pas les multiples caprices, les charmantes contradictions qui font le charme des correspondances ordinaires, c'est, toujours et partout, l'unité : unité du caractère, unité de la vie, unité de l'œuvre, unité un peu compacte de la phrase. C'est trop complaisamment que M. Cousin a salué en Descartes le Corneille de la prose. Créateur dans un autre domaine, il ne l'est pas dans celui-ci.

A plus forte raison les lourdeurs et les gaucheries de cette langue qui se forme éclatent-elles quand l'écrivain n'est pas en même temps un esprit élevé. On a publié de notre temps une volumineuse correspondance de Jean Chapelain (1595-1674), adressée à divers correspondants, surtout à Balzac. Elles abondent en faits précis et sont comme une histoire littéraire de ce temps : comment furent distribuées les pensions des gens de lettres, par les soins du « mieux renté de tous les beaux esprits »; comment l'Académie fut amenée à « censurer » le *Cid*,

mais à le juger aussi impartialement qu'elle le put sans déplaire à Richelieu ; quelles rivalités et quelles intrigues divisaient la république des lettres, nous le savons par cette correspondance ; mais au prix de quel long ennui faut-il acheter quelques détails intéressants ! Chapelain, sans doute, est un critique judicieux et un curieux avide de savoir. Contre Balzac il défend Ronsard, qui était né poète autant que pas un des modernes ; il le compare aux anciens, ce qui ne l'empêche pas de blâmer ce que son imitation a de servile et son langage d'obscur. Au voyageur Bernier, ce libre esprit, ami de Molière et alors médecin du Grand Mogol, il envoie tout un questionnaire sur la littérature, l'histoire et les mœurs des pays où il séjourne : il n'a garde d'oublier de s'informer si les femmes de l'Inde reçoivent des visites : « car cela sert fort à rendre les langues polies. » En dépit de ces préoccupations et des relations qui l'unirent à l'hôtel de Rambouillet, Chapelain ne se soucie guère d'écrire de belles lettres, destinées à un public d'élite. Il est même tout le contraire d'un homme du monde : si, dans l'affaire de Fouquet, où Mme de Sévigné semble un moment compromise, il défend son amie avec une chaleureuse sincérité, il l'instruit de ses démarches sans assez de réserve ni de délicatesse, et ne sait pas, en lui écrivant, épargner « ce misérable » surintendant à qui elle s'intéresse si fort, ni la « canaille intéressée » des Scarron, des Pellisson et des Sapho (Mlle de Scudéry). Nous sommes fort loin de Balzac et surtout de Voiture.

Nous en sommes plus loin encore, on le pense, avec saint Vincent de Paul (1576-1660). Occupé tout entier de sa grande œuvre charitable, il écrit beaucoup, mais à d'obscurs missionnaires, ses collaborateurs. Il leur recommande de prêcher « d'un ton commun et familier », à la manière de Jésus-Christ. Le peuple goûte mieux, dit-il, cette parole toute simple, et il en profite davantage. Il ne craint pas de leur citer l'exemple des comédiens, qui « ne récitent plus leurs vers avec un ton élevé comme ils faisaient autrefois ». C'est sur ce ton modeste qu'il prêchait, et c'est de ce style qu'il écrit. On lit cependant de lui telle lettre à Mazarin, pleine de sens et de fermeté, où, au lendemain des événements de la Fronde, à la veille de la rentrée de la cour à Paris (1652), il s'élève contre ceux qui conseillent au roi de châtier les Parisiens pour les rendre sages, et plaide la cause de la folie populaire. La plus étendue de ces lettres est la relation, faite sans prétention littéraire, mais non sans finesse, de sa captivité et de ses aventures dans les pays barbaresques.

Il faut mettre à part les lettres toujours curieuses, souvent remarquables, du grand peintre français Nicolas Poussin (1594-1665). La plupart sont datées de Rome, où il passa la plus grande partie de sa vie; beaucoup sont adressées à M. de Chantélou, protecteur assez incommode et jaloux, qui achète les tableaux de Poussin, mais préfère ceux qui sont destinés à d'autres, et à qui il faut expliquer qu'il y a différents « modes » en peinture. Celui que Cousin appelle le philosophe de la peinture parle en effet de son art en philosophe du XVIIe siècle : « Le bien juger est difficile, si l'on n'a en cet art grande théorie et pratique tout ensemble; nos appétits n'en doivent point juger seulement, *mais aussi la raison.* » Son naturel le contraint, dit-il, de rechercher « les choses bien ordonnées ». On comprend que cet admirateur des artistes italiens de la Renaissance, et aussi de « nos braves anciens Grecs, inventeurs de toutes les belles choses », manifeste le « dégoût » que lui inspirent les facéties burlesques de Scarron. En tout il aime le vrai, mais le vrai ennobli. Comme son esprit est naturellement élevé, son âme est naturellement grave et sincère. « Je ne suis point homme léger, dit-il, ni changeant d'affections; quand je les ai mises en un sujet, c'est pour toujours. » Malgré tout, il ne saurait être l'écrivain que nous cherchons.

IV

Les réformateurs de la littérature épistolaire. Malherbe, Balzac.

On ne peut dire que Malherbe ait réformé la littérature épistolaire, car les écrivains que nous venons de citer sont nés après lui; mais, là comme en poésie, il a donné l'exemple d'un style correct. A chaque pas, dans sa correspondance, on rencontre des pensées exprimées avec une justesse et une force toutes nouvelles.

La monnaie dont les petits payent les bienfaits des grands, c'est la gloire... Quelque habit que l'on porte en ce monde et par quelque chemin que l'on y marche, on arrive toujours en même lieu. Cette vie est une pure sottise, nous l'estimons trop, et de là vient cette folle coutume d'approuver et condamner les choses avec trop de passion. L'indifférence est un grand garant contre les bizarreries de la fortune... Il est de l'applaudissement universel comme de la quadrature du cercle, du mouvement perpétuel, de la pierre philosophale

et telle autre chimère : tout le monde le cherche, et personne ne le trouve... De toutes les dettes, la plus aisée à payer, c'est le mépris... Juger est un métier que tout le monde ne sait pas faire : il y faut de la science et de la conscience, qui sont choses qui ne se rencontrent pas souvent en une même personne... Il y a des sondes pour les abîmes de la mer; il n'y en a point pour les secrets de Dieu... Il y a d'autres mains que celles des hommes qui font mouvoir les ressorts du monde.

On voit que Malherbe savait s'élever aux plus hautes idées morales : la philosophie de ses lettres, si elle n'est pas fort profonde, est sincèrement chrétienne, et pourtant ces lettres sont trop souvent froides : bon père, bon ami, Malherbe n'est pas, malgré tout, ou n'est que rarement une âme chaleureuse. Ses épîtres « consolatoires », dans leur logique trop placide, sont peu propres à consoler. Il n'en faut même pas excepter la lettre à sa femme sur la mort de leur fille Jourdaine. « J'ai aimé uniquement ma famille, » dit-il; et il ne semble pas qu'il ait tort de le croire, quoiqu'il ait tort de le dire ainsi. Mais bientôt il ajoute : « Souvenez-vous que, quand votre fille eût vécu cent ans, il lui fallait toujours mourir; » et ce raisonnement trop certain n'émeut pas. En général, ce caractère paraît digne d'estime plus que de sympathie. Le poète se plaint trop souvent de sa médiocre fortune, et trop directement sollicite les faveurs en échange de l'immortalité qu'il offre à ses bienfaiteurs. Il dédaigne les critiques, mais c'est moins par égalité d'âme que par orgueil : « Le siècle, dit-il à Balzac, connaît mon nom et le connaît pour un de ceux qui ont quelque relief pardessus le commun. » Que lui importent dès lors ces chats-huants qu'inquiète sa lumière? Il a les qualités et aussi les défauts d'un bourgeois de Paris; aussi Paris lui semble-t-il le seul séjour désirable. « C'est un lieu où toutes choses me rient : mon quartier, ma rue, ma chambre, mon voisinage, m'y appellent. » De là il écrit à son ami Peiresc, demeuré en province, mainte lettre où les menus incidents de la vie quotidienne sont relatés à côté d'événements tels que la mort de Henri IV.

Il lui manque assurément d'être aimable, et son disciple Racan (1589-1670) l'est plus que lui. Racan, il est vrai, déclare n'avoir pour ambition que d'exprimer nettement ses pensées, à l'exemple de son maître Malherbe. A l'exemple de son autre maître et ami Montaigne, il se pique d'écrire sans préparation. De Malherbe il a le noble désir de faire durer son nom plus longtemps que sa vie, mais de Montaigne il a l'imagination, avec plus de sensibilité, le dédain de la science livresque, l'horreur

de ces collèges qui peuvent produire des versificateurs et des grammairiens, mais non de vrais poètes, ni des orateurs, purs ouvrages de la nature. Lui-même il n'a reçu qu'une instruction superficielle, et pourtant il correspond avec un Ménage et un Chapelain. Aussi ne veut-il d'autre style que « le style de l'honnête homme », auquel un peu de négligence ne messied pas.

Comme le remarque Sainte-Beuve, la littérature française ne se dégage complètement dans le genre épistolaire qu'à dater de Malherbe et de Balzac.

Malherbe n'avait donné que quelques échantillons de lettres pour les grandes occasions, ne s'astreignant point à soigner son style dans l'ordinaire de la vie. Balzac s'y appliqua et en fit proprement son domaine; il fut toute sa vie le grand *épistolier* de France... Balzac, jeune, fut un Malherbe en prose : il put se vanter, et avec raison, d'avoir trouvé « ce que quelques-uns cherchaient, c'est-à-dire de savoir un certain petit art d'arranger des mots ensemble et de les mettre en leur juste place. » Il eut l'harmonie, la mesure; sa prose marche régulière et presque cadencée; dans les membres bien proportionnés de sa phrase il disposa presque symétriquement les plus belles paroles, il fit jouer les figures et simula des effets d'éloquence. Ses cadres et ses tours étaient bien plus grands que sa pensée, et pour les remplir il usa continuellement de l'hyperbole. Quoi qu'il en soit, il était bien le créateur de sa forme, et, à sa date, le père du style noble et nombreux.

Malherbe disait de Balzac : « Ce jeune homme ira plus loin pour la prose que personne n'a encore été en France. » Descartes, ami de Balzac, il est vrai, ne semble pas trouver de termes assez admiratifs pour louer ces lettres, « où les grâces se voient dans toute leur pureté », ces pensées relevées, cette heureuse alliance des choses avec le discours, cette force et cette majesté dignes de l'éloquence des premiers siècles. Il se plaisait à y voir surtout une certaine liberté généreuse, un sincère amour de la vérité ; il aimait la candeur de cet esprit élevé au-dessus du commun. Ces éloges d'un ami (mais n'est-ce rien qu'avoir pour ami un Descartes ?) peuvent faire sourire aujourd'hui. Bossuet en gardait ce qu'il convient d'en garder, lorsqu'il écrivait plus tard : « Il a enrichi la langue de belles locutions et de phrases très nobles... ; mais il faut bientôt le laisser, car c'est le style du monde le plus vicieux, parce qu'il est le plus affecté et le plus contraint. » C'est dans ce sens qu'il faut interpréter l'arrêt un peu sévère de Boileau : « On s'est aperçu tout à coup que l'art où il s'est employé toute sa vie est celui qu'il savait le moins ; je veux dire l'art de faire une lettre. » Si, en effet, une lettre est une causerie à cœur

ouvert, les lettres de Balzac ne méritent pas ce nom ; ce sont plutôt des morceaux d'éloquence, de grandes phrases souvent sur de petits sujets. Ses exagérations et ses hyperboles sont trop célèbres ; mais c'est chez lui une façon de parler habituelle, qui ne tire pas à conséquence. Il dit à Mlle de Gournay : « Depuis le temps qu'on vous loue, la chrétienté a changé dix fois de face. » D'un chicaneur il dira, sur le même ton : « C'est Attila en petit. » D'un prédicateur il vantera « ces torrents d'or » qui tombent de sa bouche. Est-il enrhumé? son rhume prend les proportions d'un cataclysme : « J'ai failli me noyer dans un déluge de pituite... J'avais tout l'hiver et tous ses nuages dans la tête. » A vingt-huit ans, il veut faire entendre à l'un de ses correspondants qu'il n'est plus de la première jeunesse. « Si vous voulez savoir qui vous écrit, c'est un homme plus vieux que son père, qui est aussi usé qu'un vaisseau qui aurait fait trois fois le voyage des Indes. » Ce ne sont là que des procédés de style, dont il faisait bon marché lui-même, car il avait l'idée de ce qu'est la grande et simple éloquence, fort différente de cette éloquence apprêtée.

Il y a une faiseuse de bouquets et une tourneuse de périodes : je ne l'ose nommer éloquence, qui est toute peinte et toute dorée, qui semble toujours sortir d'une boîte, qui n'a soin que de s'ajuster et ne songe qu'à faire la belle. La vraie éloquence est une éloquence d'affaires et de service, née au commandement et à la souveraineté, tout efficace et toute pleine de force.

Et pour modèle de la vraie éloquence il cite Démosthènes. Il aurait pu, sans doute, imiter un tel modèle de plus près; mais son goût est, au fond, moins corrompu qu'on ne croirait. Il sacrifiait volontiers Lucain, Stace et Claudien à Virgile : « Ce sont gens, disait-il, qui parlent un peu trop haut; ce sont des cloches, des tambours, des timbales que nous ne recevons point en notre musique. » On connaît sa lettre à Corneille sur *Cinna*. Dès le début, il avait pris parti pour l'auteur du *Cid* contre ses détracteurs. « Considérez, écrivit-il à Scudéry, que toute la France entre en cause avec lui; » et il insinuait à ce fougueux défenseur des règles que « savoir l'art de plaire ne vaut pas tant que savoir plaire sans art ». Il correspond avec les précieuses, mais il hait « les femmes docteurs », et veut que les femmes soient tout à fait femmes, c'est-à-dire aient « les plus honnêtes connaissances qui se peuvent acquérir », mais ne les fassent point paraître, et n'importunent personne de leur « docte galimatias », de leur philosophie, de leurs pointes,

de leurs règles dogmatiques. « La pédanterie n'est pas supportable en un maître ès arts : comment le sera-t-elle en une femme? » Ce qui l'a perdu, c'est sa vanité naïve et aussi son ambition déçue. On l'appelait Narcisse, et Bautru disait de lui : « Comment voulez-vous qu'il se porte bien? Il ne parle que de lui-même, et à chaque fois il se découvre : tout cela l'enrhume. » Après avoir quelque temps voyagé avec le duc d'Épernon et le cardinal de la Valette, il avait reçu de Richelieu le titre d'historiographe de France et de conseiller d'État, avec deux mille livres de pension. Comment peut-il se croire lésé? Sans doute il s'estimait plus haut. Avait-il raison? Ses dissertations sur les Romains (il fut de ceux qui contribuèrent à mettre les Romains à la mode), sur la gloire, etc., ses livres du *Prince,* de l'*Aristippe ou de la Cour,* du *Socrate chrétien,* témoignent moins d'une vraie grandeur de pensée que d'une aspiration vague vers la grandeur. Il y a pourtant dans le *Socrate chrétien* telle page sur Attila, qu'on dirait prise au *Discours sur l'histoire universelle,* très postérieur, et qui, reproduite sous l'Empire sans nom d'auteur, parut à Napoléon un dangereux pamphlet dirigé contre les conquérants.

Quoi qu'il en soit, il abandonna la vie active, et, dans sa solitude des bords de la Charente, il se contenta de se draper en « empereur de l'éloquence ». Telle lettre lui coûtait, dit-on, quinze jours de travail. C'étaient si peu des lettres intimes, que lui-même en publia un premier recueil en 1624, puis d'autres encore. Le public se fit son complice : les plus honnêtes gens, parmi ses correspondants, réclamèrent de lui des réponses qui pussent être montrées et copiées comme des modèles de style. Il en est flatté d'abord, puis lassé. Ses plaintes se font de plus en plus fréquentes et vives; peut-être sont-elles plus sincères qu'on ne l'a cru, car chacun de ces beaux morceaux lui met l'esprit à la torture; mais il est le prisonnier du genre littéraire qu'il a créé.

Il faut qu'on s'ajuste, qu'on se pare, qu'on se farde même, pour plaire à des yeux si délicats. Et la condition de quelqu'un qui a dessein de leur plaire, est pour le moins aussi malheureuse que celle d'un homme qui serait obligé ou de ne parler jamais qu'en musique, ou d'être sur le théâtre depuis le matin jusqu'au soir, et de passer toute sa vie en jours de cérémonie, et avec un autre habillement que le sien... Je hais à mort le métier qui m'a mis en réputation. Il n'y a plus moyen de fournir : on veut trop souvent que j'écrive des lettres dorées... Ne saurais-je me défaire de ce malheureux métier de faiseur de lettres?... Que sert-il de se mettre sur le haut style? Il vaut encore mieux ne rien dire en se taisant que ne rien dire avec beaucoup de paroles.

Celui qui s'intitule lui-même un « rhétoricien » ne devait pas trop s'aveugler sur la valeur de sa rhétorique. Mais il en voyait peut-être la nouveauté, dont il avait le droit d'être fier; car il ne se borne pas — ce serait déjà un mérite digne d'estime — à pondérer harmonieusement la phrase, jusque-là incertaine dans sa cadence. Il s'applique aussi à éclaircir, pour les mettre à la portée d'un public intelligent, mais d'intelligence superficielle, bien des idées sérieuses, livrées avant lui aux disputes obscures des philosophes, des théologiens, des politiques, des savants. Ce que Descartes fait pour la philosophie proprement dite, ce que Pascal fera pour la théologie, il le fait, lui, pour des questions morales ou littéraires, sur lesquelles vont rouler désormais les conversations de la société polie.

Le caractère qui se trahit dans ces lettres n'éveille pas, sans doute, une chaleureuse sympathie. Toutefois, si l'on passe condamnation sur la vanité, si l'on écarte les vaines coquetteries, on se trouve en face d'un homme de raison saine et droite, plus sensé, il est vrai, d'ordinaire, qu'ému. On lui a beaucoup reproché d'avoir écrit avec une sécheresse au moins apparente : « J'ai perdu, depuis ma dernière lettre, mon bonhomme de père. » Ce n'était pas là un de ces beaux sujets qui pouvaient passionner l'hôtel de Rambouillet. Mais le sentiment de l'amitié semble avoir été assez vif chez lui, et le sentiment religieux est sincère, quoiqu'il n'aille point jusqu'à la dévotion. Ajoutez-y cette foi naïve aux lettres que Sainte-Beuve a signalée en lui, et, beaucoup avant la Fontaine et Mme de Sévigné, un certain sentiment de la nature. Il sait goûter « cet admirable *vert* » du printemps; il aime à rêver dans une vallée secrète de son domaine, au bord d'un « canal » limpide, et là est toujours heureux, qu'il soit « joyeux *ou triste* ». Enfin, c'est un esprit indépendant : « Il faut, dit-il, reconnaître l'autorité du roi et déférer à l'autorité du pape; mais il faut dépendre absolument de la vérité, qui est la supérieure du pape et du roi ». On a exagéré, je crois, son égoïsme de célibataire, son indifférence aux malheurs de la France. Ce qui est vrai, c'est que rien ne le touche au même degré qu'une ingénieuse hyperbole, une période nombreuse, fruit d'un long effort, et que la joie orgueilleuse de les faire briller aux yeux d'un public ébloui.

V

Voiture.

Balzac écrivit des lettres avant Voiture; mais il lui survécut, et put, au lendemain de sa mort, en louant son rival, observer qu'il avait contribué pour quelque chose à sa réputation, car il lui avait montré le chemin. Ils s'étaient estimés, s'étaient écrit, mais sans que jamais leur correspondance ait été vive. Sentaient-ils tous deux « que de s'écrire les aurait constitués en une trop grande dépense d'esprit et les aurait mis à sec pour plusieurs semaines »? Sainte-Beuve, qui le croit, montre bien pourquoi Voiture ne pouvait songer à lutter avec Balzac, et comment il eut l'esprit de ne pas même l'essayer : courtisan plus souple que ce provincial solennel, il était aussi plus homme d'esprit, et avait ce sentiment du ridicule dont Balzac était si complètement dépourvu; mais aussi il ne connut jamais ou presque jamais la grandeur, et il ne reste plus guère de lui qu'un souvenir.

Le rôle de Voiture ne saurait se séparer du souvenir et de la représentation fidèle de la société où il a vécu. A la différence de tant d'hommes distingués et d'écrivains de renom qui, ayant eu une partie de leur fortune viagère, en ont une autre durable et immortelle, Voiture a tout mis en viager : il n'a été qu'un charme et une merveille de société; il a voulu plaire, et il y a réussi; il s'y est consumé tout entier; et aujourd'hui, lorsqu'on veut ressaisir en lui l'écrivain ou le poète, on a besoin d'un effort pour être juste, pour ne pas lui appliquer notre propre goût, nos propres idées d'agrément, et pour remettre en jeu et dans leur à-propos ces choses légères.

Ce jugement de Sainte-Beuve[1] est plus équitable que celui de Voltaire[2], parce que Voltaire, plus juste pour Balzac, ne tient pas assez compte du milieu dans lequel et pour lequel Voiture écrivait. Dans ces lettres, dont les « grâces légères » ne le touchent pas, il ne voit qu'un pur « baladinage »; pas une, selon lui, qui soit instructive, pas une qui parte du cœur, qui peigne les mœurs du temps et les caractères des hommes. Sans doute elle pourrait être plus significative, la correspon-

1. Voyez les deux études du t. XII des *Lundis;* Garnier.
2. *Siècle de Louis XIV,* ch. XXXII. Il est vrai que dans le Catalogue Voltaire écrit : « C'est le premier qui fut en France ce qu'on appelle un bel esprit. Il n'eut guère que ce mérite dans ses écrits. »

dance de ce Vincent Voiture (1598-1648), dont la vie ne fut pas si unie qu'on serait tenté de le croire en le lisant, et qui fut même mêlé d'assez près aux événements de son temps. Son neveu Pinchesne (le Pinchêne de Boileau), qui fut son éditeur, n'a pas peu contribué à donner à la première édition de ses œuvres ce caractère froidement impersonnel qui choquait Voltaire : il avait effacé les noms et les dates! Qu'on imagine la correspondance de Mme de Sévigné ainsi traitée. Pour celle de Voiture, l'inconvénient est moindre assurément, car les incidents de sa vie, même de sa vie publique, ne sont pour lui d'ordinaire qu'une matière à jeux d'esprit. Attaché de bonne heure au service de l'inquiet Gaston d'Orléans, il le suit dans ses voyages et ses exils; il va plaider sa cause en Espagne auprès du duc d'Olivarès, et pousse de là jusqu'au Maroc; mais c'est uniquement pour écrire de ce pays lointain, qu'il ne semble même pas voir, une lettre quintessenciée à Mlle Paulet, sa « lionne », et pour signer : « Voiture l'Africain, gouverneur des lions du Maroc. »

Toutefois il nous laisse une idée assez nette et de ce qu'il a été lui-même et de ce qu'a été la société de son temps, je ne dis pas de la société tout entière, mais de ce petit cercle précieux dont l'influence va être si grande sur le reste de la société française. C'est une singulière fortune, que celle de ce tout petit homme, fils d'un échevin d'Amiens, et qui devint le génie familier de l'aristocatique hôtel de Rambouillet, « l'âme du rond », pour parler comme Tallemant. Était-il donc d'une souplesse si insinuante et obséquieuse? Il ne faut pas juger de son caractère d'après cette lettre fameuse de la Berne, qui semble bien être une pure plaisanterie, et qu'il adressait à Mlle de Bourbon, la future Mlle de Longueville, sœur du grand Condé; celle-ci prétendait qu'il faudrait le conserver dans du sucre; mais son frère le voyait sous un autre aspect, lorsqu'il disait : « Vraiment, cet homme serait insupportable s'il était des nôtres. » Il était susceptible et volontiers querelleur, s'il est vrai que, malgré la rigueur des édits sur le duel, il ait appelé plus d'un adversaire sur le terrain, jusque dans le jardin de l'hôtel de Rambouillet. Par là il se fit bien des ennemis, entre autres Mlle de Scudéry, qui, dans le *Grand Cyrus,* a fait de lui, sous le nom de Callicrate, un portrait malicieux. Loin de renier sa naissance bourgeoise, il lisait avec un sourire dédaigneux les vers où l'on faisait allusion à la profession de son père, marchand de vins de Picardie :

Tu ne vaudras jamais ton père ;
Tu ne vends de vin ni n'en bois.

Et à Costar, ce « sous-Voiture » provincial et pédantesque, avec qui il faisait assaut de citations, comme il faisait assaut de coquetteries avec les précieuses, il écrivait cette fière déclaration, animée comme d'un souffle cornélien :

Je vous envoie des vers qui ont été faits contre moi, et où l'on fait rimer Voiture avec roture... En vérité, Monsieur ceux qui me font de semblables reproches me connaissent bien mal, s'ils pensent me faire dépit. Je vous proteste que je voudrais que tout le monde sût qui je suis. On me blâmerait moins si je valais peu, et si j'avais du mérite il en serait plus estimé. A la vérité, la noblesse tient un grand rang dans l'ordre des biens de la fortune, et c'est un avantage qui sert à en acquérir beaucoup d'autres. Mais il y a bien des choses plus désirables en la vie, et ce serait une des dernières que je m'aviserais de souhaiter. Si on ne pouvait être généreux sans être ce que les Latins appellent *generosus ;* si on ne pouvait avoir l'esprit beau, l'âme forte, grande et relevée ; si la santé, la réputation et les richesses dépendaient de là nécessairement, alors il n'y aurait point de consolasion pour Horace ni pour moi. Mais il n'en va pas ainsi, grâce à Dieu, et je sais sur ce sujet toute une satire de Juvénal et une harangue entière de Marius dans Salluste. Vous, Monsieur, qui vous plaisez tant à faire des paraphrases, et qui en faites aussi qui plaisent tant, je ne fais point de doute que vous n'ayez traduit tous ces beaux endroits et que vous ne les sachiez par cœur. Mais vous ne savez peut-être pas ce proverbe castillan : *Chacun est fils de ses œuvres ;* ni le mot d'un brave de ce pays-là, parlant à un seigneur italien : *Moi et mon bras droit, que je reconnais à cette heure pour mon père, valons mieux que vous.* Je pense que vous trouverez bien que j'ajoute qu'en espagnol *hidalgo,* qui signifie « gentilhomme », vient de *hijo d'algo,* comme qui dirait fils de « quelque chose », pour marquer que la véritable noblesse vient des actions de vertu, qui nous donnent une seconde naissance, meilleure et plus glorieuse que la première. Cela étant, Monsieur, celui qui est né roturier peut renaître gentilhomme, et remplir sa vie de lumière, malgré l'obscurité de son origine.

Veut-on se faire une idée de la souplesse réelle avec laquelle il varie le ton de ses lettres ? Qu'on lise cet autre billet adressé au même Costar, au lendemain d'une perte de jeu ; car, joueur effréné, il n'avait pas assez de ses dix-huit mille livres de revenu :

Je perdis hier tout mon argent et deux cents pistoles au delà, que j'ai promis de rendre aujourd'hui. Si vous les avez, ne manquez pas de me les envoyer ; si vous ne les avez point, empruntez-les. De quelque façon que ce soit, il faut que vous me les prêtiez, et gardez-vous bien de souffrir que quelque autre vous enlève s .r la moustache cette belle occasion de me faire plaisir ; j'en serais fâché pour l'amour de vous. Comme je vous connais, vous auriez de la peine à vous en consoler bientôt ; afin d'éviter ce malheur, vendez plutôt tout ce que vous avez, jusqu'à M. Pauquet (son secrétaire) et même jusqu'au petit Nau (son valet de chambre). Vous voyez comme l'amour est impérieux ; je prends un certain plaisir à en user de la sorte avec vous, et je sens bien que

j'en aurais encore un plus grand si vous en usiez ainsi avec moi. Mais vous êtes trop poltron.

Cela n'est-il pas très alerte et très français? Observons-le d'ailleurs, alors même que le *tour* est précieux chez Voiture, l'*expression* ne l'est pas. La simplicité des sentiments fait défaut, non la pureté de la langue. Nulle part on ne trouverait ici ce jargon de la préciosité, dont Molière et Somaize nous ont conservé de si étonnants exemples. Par ce côté l'influence de Voiture a été bonne; l'ample période de Balzac est un peu massive, sans assez d'air, pour ainsi dire, et de jeu ; la phrase de Voiture est d'allure plus aisée et rapide. L'esprit se substitue à l'éloquence, un esprit trop souvent contourné, sans doute, et torturé, mais qui justement, par ses défauts plus que par ses qualités, marque une époque dans notre histoire littéraire. Par horreur de la grossièreté d'autrefois, on s'est jeté dans le raffinement; car ce n'est pas du premier coup que l'on atteintà la finesse vraie et à la justesse parfaite. Cette société du temps de Louis XIII se reconnaissait et s'aimait en Voiture. Quand il mourut, l'hôtel de Rambouillet parut avoir perdu son âme, et l'Académie prit le deuil. Longtemps après, dans son oraison funèbre de Mme de Montausier, Fléchier ne pouvait s'empêcher de le nommer et de le louer. Quelques-uns des contemporains voyaient déjà l'excès du genre, l'abus de l'esprit. Un condisciple de Voiture, demeuré son ami et son protecteur, le comte d'Avaux, lui écrivait: « Vous autres, favoris d'Apollon, vous faites des Iliades sur un pied de mouche; » mais ce grave plénipotentiaire de Munster ne dédaignait point les lettres où l'ancien serviteur de Gaston, rentré en grâce près de la cour, essayait de s'entretenir sérieusement avec un homme sérieux. Ce n'étaient pas toujours de longues et fades plaisanteries, comme la lettre de la Carpe et du Brochet, que Condé recevait de Voiture : telle lettre, écrite après Rocroi, est une louange bien délicate, où sous le badinage perce une admiration sincère. L'écrivain qui définissait la monarchie espagnole « ce grand vaisseau, dont la proue est dans l'océan Atlantique et la poupe dans la mer des Indes », avait l'instinct d'une certaine grandeur. « Il y avait un homme de grand sens dans Voiture, dit Sainte-Beuve; il y avait peut-être, sous l'homme aimable et sous l'ingénieux badin, un homme sérieux qui n'a pas eu le temps ni les occasions de se dégager. » Sainte-Beuve le dit surtout de la lettre vraiment admirable où Voiture,

engagé jusque-là dans le parti hostile à Richelieu, sait juger avec une ferme et haute équité le grand ministre qui vient de reprendre Corbie sur les Espagnols.

Je ne suis pas de ceux qui, ayant dessein, comme vous dites, de convertir les éloges en brevets, font des miracles de toutes les actions de M. le cardinal, portant ses louanges au delà de ce que peuvent et doivent aller celles des hommes, et, à force de vouloir trop faire croire de bien de lui, n'en disent que des choses incroyables. Mais aussi n'ai-je pas cette basse malignité de haïr un homme à cause qu'il est au-dessus des autres, et je ne me laisse pas non plus emporter aux affections ni aux haines publiques que je sais être quasi fort injustes. Je le considère avec un jugement que la passion ne fait pencher ni d'un côté ni d'autre, et je le vois des mêmes yeux dont la postérité le verra. Mais lorsque, dans deux cents ans, ceux qui viendront après nous liront en notre histoire que le cardinal de Richelieu a démoli la Rochelle et abattu l'hérésie, et que par un seul traité, comme par un coup de rets, il a pris trente ou quarante de ses villes pour une fois; lorsqu'ils apprendront que, du temps de son ministère, les Anglais ont été battus et chassés, Pignerol conquis, Casal secouru, toute la Lorraine jointe à cette couronne, la plus grande partie de l'Alsace mise sous notre pouvoir, les Espagnols défaits à Veillane et à Avein, et qu'ils verront que, tant qu'il a présidé à nos affaires, la France n'a pas un voisin sur lequel elle n'ait gagné des places ou des batailles : s'ils ont quelques gouttes de sang français dans les veines, quelque amour pour la gloire de leur pays, pourront-ils lire ces choses sans s'affectionner à lui et, à votre avis, l'aimeront-ils, ou l'estimeront-ils moins, à cause que de son temps les rentes sur l'hôtel de ville se seront payées un peu plus tard, ou que l'on aura mis quelques nouveaux officiers dans la Chambre des comptes? Toutes les grandes choses coûtent beaucoup; les grands efforts abattent, et les puissants remèdes affaiblissent.

Il y a donc, quoi qu'en dise Voltaire, autre chose que du « baladinage » dans les lettres de Voiture : la lettre sur les brigands des Apennins n'est pas dépourvue de pittoresque; le plaidoyer en faveur de la conjonction « car », qu'on disait mal vue à l'Académie, est curieusement spirituel. Mais, comme Balzac était condamné, par son succès même, à l'éloquence continue, Voiture, homme d'esprit à la mode, était dans l'obligation d'avoir toujours de l'esprit et sur tout. De là, quand l'inspiration était absente, de pénibles efforts pour en dissimuler l'absence; de là parfois de misérables facéties, comme la lettre du Clou [1]. Rarement pourtant il est vulgaire, même dans les extravagances de sa fantaisie. Aussi comprend-on que la Fon-

1. « Je vous assure, écrit-il à la princesse de Condé, que j'ai une raison fondamentale de ne bouger d'ici sur laquelle je n'ose appuyer, et qu'il n'est pas convenable d'expliquer davantage. J'ai délibéré longtemps en moi-même si je devais aller, et il y a eu un grand combat entre mon cœur et une autre partie que je ne nomme pas. Mais enfin, Madame, je vous avoue que celle qui raisonnablement doit être dessous a eu le dessus, et que j'ai mis devant toutes choses ce qui naturellement est derrière. »

taine l'ait beaucoup lu, trop lu (il pensa le gâter), et que l'intime ami de la Fontaine, le chanoine et poète épicurien François de Maucroix, dont nous avons des lettres intéressantes, plus d'un demi-siècle après la mort de Voiture, en accordant qu'il pousse de temps en temps la plaisanterie trop loin, observe que « les anciens n'avaient pas trouvé l'enjouement de Voiture, cette ingénieuse manière de badiner qui, pour l'ordinaire, consiste à dire les choses d'une certaine façon, les entendant d'une autre ». Mais quoi ! Voiture n'a-t-il pas désarmé la sévérité de Boileau lui-même ?

VI

Le groupe de l'hôtel de Rambouillet ; influence sur les femmes, et, par elles, sur la cour.

Dans le chapitre *Des ouvrages de l'esprit*, la Bruyère vante l'esprit, le tour, l'agrément et le style que l'on voit dans les lettres de Balzac et de Voiture, mais regrette qu'elles soient vides des sentiments qui doivent aux femmes leur naissance. Sans eux pourtant, sans Voiture surtout, les femmes auraient-elles pris si clairement conscience des ressources de leur esprit ? A sa fille, qui comparait son style à celui de Voiture à la fois et de Nicole, Mme de Sévigné répliquait, surprise, presque scandalisée : « Nicole et Voiture ! bon Dieu ! quels noms ! » Elle-même avait subi cette influence, que subirent toutes les femmes distinguées de son temps.

A l'hôtel de Rambouillet même, lorsque Voiture y fit son entrée, la marquise, la célèbre Arthénice, avait l'esprit et le style trop mûrs pour être autre chose qu'un témoin dans l'évolution qui se préparait ; aussi sa phrase se déroule-t-elle un peu longue et embarrassée ; mais sa fille Julie d'Angennes, la future Mme de Montausier, esprit ironique et froid, tenait tête à Voiture, qui n'avait pas toujours l'avantage. Plus âgée qu'elle de sept ans, Madeleine de Souvré, marquise de Sablé, nous est plus connue encore, grâce surtout aux livres de Cousin et de Sainte-Beuve, qui mettent en lumière, avec la distinction de son esprit, son mépris de l'orthographe, ses petits ridicules, par exemple cette crainte éternelle du « mauvais air » dont Julie d'Angennes se moquait déjà. Elle a beaucoup écrit ; mais un petit nombre seulement de ses lettres nous est parvenu

dans le portefeuille de Valant, son médecin. Balzac en disait : « Tout y est d'esprit ; rien n'y sent l'étude. » Sans partager l'admiration des contemporains, on y goûte encore une élégance naturelle. Elle qui affirmait avoir toujours été fidèle aux devoirs de l'amitié, elle ne perdait jamais de vue ses amis, soit qu'elle s'intéressât de loin à leurs joies et à leurs chagrins, soit qu'elle les retînt dans son salon, occupés à résoudre et à condenser en formules les questions morales les plus délicates. On sait qu'auteur de *Maximes* elle-même, elle prit sous son patronage les *Maximes* de la Rochefoucauld, et, avant la publication, voulut s'assurer, par une sorte de consultation discrète, de l'accueil qui serait fait au livre. Son amie la comtesse de Maure jugea que la Rochefoucauld « faisait à l'homme une âme trop laide » ; une autre, Mme de Schomberg (Marie de Hautefort), qui pendant le ministère de Richelieu avait courageusement servi les intérêts de la reine, avec ce même la Rochefoucauld pour allié, y trouvait « beaucoup d'esprit, mais peu de bonté », tout en y reconnaissant le style d'un honnête homme qui écrit pour son plaisir et comme il parle.

D'autres mériteraient d'être citées à côté d'elles, par exemple la comtesse de Brégy, femme de l'ambassadeur de France en Suède, nièce du savant Somaize et pourtant aussi peu respectueuse que Mme de Sablé de l'orthographe[1] ; ou Mme de Choisy, mère du fameux abbé, et qui, dans ce milieu à la fois précieux et janséniste, gardait l'indépendance de son esprit, estimant qu'il y avait danger à appeler sur ces discussions religieuses l'attention du peuple. Mais c'est à Mmes de Maure et de Sablé qu'il en faut revenir quand on veut remonter aux influences vraiment profondes. La grande Mademoiselle, dans la *Princesse de Paphlagonie,* en témoigne : « C'est de leur temps que l'écriture a été mise en usage. On n'écrivait que les contrats de mariage ; de lettres, on n'en entendait pas parler. » Et la grande Mademoiselle n'est pas sans autorité en ces matières : n'est-elle pas elle-même une précieuse, à l'esprit à la fois héroïque et romanesque ? De Saint-Jean-de-Luz elle écrivait à Mme de Motteville, en 1660, une lettre qui est plutôt un plan, un rêve de vie retirée et paisible ; « car on rêve bien dou-

1. Qu'on lise, par exemple, ce billet de la comtesse de Brégy à la marquise de Sablé : « Aujourduy la Rayne et madame de Toscane vont à Saint-Clou don la naturelle bauté sera reausé de toutes les musique possible et d'un repas manifique don je quiterois tous les gous pour une écuele de non pas de nantille (un plat de lentilles), mais pour une de vostre potage, rien n'etan si délisieu que d'an manger an vous écoutan parler. »

cement lorsqu'on se promène sur le bord de la mer ». Elle veut bien garder les troupeaux de moutons dans les belles prairies, mais à condition que tous les livres nouveaux et tous les vers y parviennent.

Au reste, Mmes de Maure et de Sablé sont difficilement séparables, car elles ont été unies toute leur vie par une amitié toujours inquiète, jamais rompue. D'origine italienne, Mme de Maure manquait de patience, de discrétion et d'égalité dans l'humeur, mais avait l'âme élevée et l'intelligence droite, vive, avec quelque instinct du trait pittoresque et satirique : telle de ses lettres où sont ridiculisées les prétentions des dames de Bouillon, entêtées de leur principauté (mais la comtesse de Maure était-elle si exempte elle-même de toute susceptibilité aristocratique?) a pu être comparée à une page de Saint-Simon, qui reste pourtant bien au-dessus pour le relief de la peinture et l'originalité de l'expression. On l'admirait de son temps[1], et Mme de Sévigné, qui n'écrivit qu'après elle, la goûtait fort. L'influence de Balzac est ici peu visible ; celle de Voiture semble souveraine. Mme de Sablé avait été l'une des correspondantes de Voiture ; elle resta fidèle à sa mémoire. Elle ne croyait pas, nous apprend le chevalier de Méré, que jamais on pût approcher de l'éloquence de Voiture et de sa justesse d'expression : « Et combien de fois ai-je entendu dire à cette dame : « Mon Dieu ! « qu'il avait l'esprit juste ! qu'il pensait juste ! qu'il parlait et « qu'il écrivait juste ! » En accordant que Voiture était doué d'un génie exquis, d'une subtile et haute intelligence, Méré contestait qu'il écrivît et parlât toujours avec cette extrême justesse ; parfois Mme de Sablé en convenait, non sans discussion ; mais le grand Condé ne voulait rien entendre : « C'est que, dès sa première enfance, il estime cet excellent génie, et que les héros ne reviennent pas aisément. »

Nous touchons ici du doigt, ce semble, l'influence durable exercée par Voiture, non seulement sur les femmes, mais, par la société des femmes, sur les hommes, fussent-ils des héros. Peut-être, comme ces vieux admirateurs de Corneille dont parle la Bruyère, Condé n'aimait-il dans Voiture que le souvenir de sa jeunesse. Son style à lui est autrement ferme et bref, éloquent dans sa simplicité, soit qu'avec le dédain de toute rhétorique qui convient à un soldat, il trace de courts

1. L'auteur du *Dictionnaire des précieuses*, Somaize, dit, en parlant de Mmes de Montausier et de Sablé, que de grands personnages gardent leurs lettres comme le vrai modèle des pensées raisonnables et de la pureté de notre langage.

billets entre deux victoires, soit qu'il veille de loin à la bonne éducation de son petit-fils, qui a pour précepteur un la Bruyère, soit qu'il envoie, de son lit de mort, un dernier adieu au roi qu'il n'a cessé de servir fidèlement, après une erreur passagère. Mais tous, on le voit aussi par le jugement de Méré, n'acceptaient point aveuglément cette suprématie, déjà ébranlée, de Voiture. C'est que Méré, gentilhomme poitevin, avait été moins directement sous le charme; c'est qu'aussi, disciple et correspondant de Balzac, moins bien traité peut-être par Voiture, esprit fort, d'ailleurs, et voulant passer pour avoir entre tous « ce je ne sais quoi d'exquis qui élève un honnête homme au-dessus d'un autre honnête homme », critique difficile, vaniteux surtout, au point de traiter de haut un Pascal, il ne semble pas fait pour rendre pleine justice à Voiture, moins instruit que lui, observateur moins pénétrant peut-être, mais causeur plus facile et plus léger. Sainte-Beuve l'a rapproché de la Rochefoucauld[1], en le laissant toutefois à une grande distance de l'auteur des *Maximes*. Au point de vue particulier de la correspondance, il aurait moins à redouter la comparaison, bien qu'il soit, comme Balzac et comme Voiture, « un épistolaire de profession ». Les rares lettres de la Rochefoucauld que nous avons conservées sont, en effet, assez peu vivantes, non, je le crois, qu'il fût trop porté, comme on l'a dit, à tourner tout en vérités générales; mais il s'abandonnait peu. Sécheresse d'esprit et de cœur? cela est bientôt dit; mais ce n'est pas ainsi que Mme de Sévigné, son amie, nous peint la Rochefoucauld vieillissant; ce n'est pas ainsi non plus, sans doute, que nous le montrerait sa correspondance, s'il en existait une, avec Mme de la Fayette. Il se réservait, on le sait, pour la causerie intime, car ce moraliste dogmatique était timide, et l'applaudissement d'une société trop considérable lui était importun. Quand on est ainsi fait, on écrit peu, et brièvement, sauf à quelques amis. Les plus nombreuses de ses lettres sont relatives à la publication des *Maximes;* car il était plus « auteur » que Mme de Schomberg ne le disait et qu'il ne voulait le paraître. Au reste, un la Rochefoucauld ne subit jamais que très indirectement l'influence d'un autre écrivain, surtout d'un Voiture; ce qui n'empêcherait pas, si l'on y tenait, de retrouver quelque chose de Voiture dans l'aisance cavalière et la finesse aiguë de son style.

1. Voyez au t. III des *Portraits littéraires* la curieuse étude intitulée *le Chevalier de Méré, ou De l'honnête homme au dix-septième siècle.*

Cette génération de la première moitié du siècle, bien qu'elle ait subi plus ou moins l'influence de l'hôtel de Rambouillet, n'en a pas moins produit des hommes remarquables par cette originalité du caractère et de l'esprit qui fait l'originalité de la correspondance. Ce n'étaient pas des hommes vulgaires que le marquis de Feuquières, rude soldat et habile diplomate, ou que cet autre diplomate, Guilleragues, ami de Racine et de Boileau,

Esprit né pour la cour et maître en l'art de plaire,

ou surtout que ce Charles de Saint-Denis, marquis de Saint-Évremond (1613-1703), épicurien sur qui son humeur indépendante attira la colère de Mazarin, et qui passa quarante-deux années de sa vie en exil, d'abord en Hollande, puis en Angleterre, près d'une autre exilée, la belle Hortense Mancini, nièce de ce même Mazarin. C'est un esprit fin et libre, hardi à la fois et réservé, capable de toutes les épigrammes, mais non point d'une révolte ouverte contre les préjugés de son temps : à la distinction du grand seigneur français, né courtisan quoi qu'il en ait, il associe la largeur d'intelligence d'un philosophe forcé de s'expatrier, qui voit de près la république hollandaise et la monarchie constitutionnelle d'Angleterre. Veut-on comprendre à la fois le charme et le danger de cet épicurisme qui s'intéresse à tous les plaisirs délicats et se désintéresse de toutes les nobles causes, qu'on lise la lettre écrite en 1674 au comte d'Olonne, disgracié lui aussi. Saint-Évremond lui conseille de chercher des consolations dans la conversation des honnêtes gens, dans la bonne chère et la lecture. Mais, pour le choix des livres, qu'il se détermine d'après le seul agrément; qu'il fuie les livres austères qui prétendent à fortifier sa raison, à former sa conscience. Les vrais honnêtes gens n'ont que faire des leçons de la morale : « Ils connaissent le bien par la seule justesse de leur goût, et s'y portent de leur propre mouvement. » Mieux vaut se laisser aller à la nonchalance de Pétrone, que se travailler à imiter la fermeté des stoïciens romains.

Si vous étiez d'humeur à vous dévouer pour la patrie, je vous conseillerais de ne lire autre chose que la vie de ces vieux Romains qui cherchaient à mourir pour le bien de leur pays; mais en l'état où vous êtes, il vous convient de vivre pour vous, et de passer le plus agréablement que vous pourrez le reste de votre vie. Or, cela étant comme il est, laissez là toute étude de sagesse qui ne va pas à diminuer vos chagrins ou à vous redonner des plaisirs. Vous chercherez de la confiance dans Sénèque, et vous n'y trouverez

que de l'austérité. Plutarque sera moins gênant : cependant il vous rendra grave et sérieux plus que tranquille. Montaigne vous fera mieux connaître l'homme qu'aucun autre; mais c'est l'homme avec toutes ses faiblesses : connaissance utile dans la bonne fortune pour la modération, triste et affligeante dans la mauvaise.

Que les malheureux donc ne cherchent pas dans les livres à s'attrister de nos misères, mais à se réjouir de nos folies; et par cette raison, vous préférerez à la lecture de Sénèque, de Plutarque et de Montaigne, celle de Lucien, de Pétrone, de *Don Quichotte*. Je vous recommande surtout *Don Quichotte :* quelque affliction que vous ayez, la finesse de son ridicule vous conduira imperceptiblement à la joie.

Condé, la Rochefoucauld, Saint-Évremond, c'est l'hôtel de Rambouillet et c'est la Fronde. On retrouverait cette double influence dans la vie, et, si nous l'avions entière, dans la correspondance de Paul de Gondi, cardinal de Retz (1614-1679). Ce que nous avons de ses lettres n'éclaire pas la première partie de cette existence aventureuse, — celle qu'il nous faut juger d'après le témoignage, souvent peu sûr, de ses *Mémoires,* — autant du moins que la seconde partie, faite d'intrigues plus obscures et plus basses. Combien il faut regretter de n'avoir pas ses lettres politiques de la période apaisée, où il échangeait avec Mme de Sévigné, sa nièce, tant de confidences, de médisances aussi peut-être[1] ! Mais il faut se contenter des lettres, fort intéressantes encore, où se révèlent ses admirables qualités de diplomate. Qu'il négocie pour son propre compte, dans l'affaire célèbre du chapeau, dans celle de l'archevêché de Paris, dont il refuse de se dessaisir, ou que, résigné à ne plus jouer qu'un rôle subordonné, il serve dans les conciles de Rome les intérêts de l'État, il est vif, précis, parfois éloquent, parfois aussi un peu longuement et lourdement périodique. Par le style encore plus que par l'esprit, Retz appartient tout à fait à la première moitié de ce siècle.

VII

Quels écrivains échappent à l'influence précieuse et dans quelle mesure. — Port-Royal opposé aux jésuites. — Les grands écrivains. — La bourgeoisie.

Tous, dans cette première partie du siècle, ne subirent pas au même degré l'influence de la société précieuse. On comprend

1. Il nous reste une seule lettre de lui à Mme de Sévigné.

bien, par exemple, sans qu'il soit besoin d'y insister, pourquoi les jansénistes en furent préservés plutôt que les jésuites. Mêlés davantage au monde et préoccupés avant tout de plaire, ceux-ci devaient avoir le goût moins sévère et le style moins sobre. Quelques-uns, tels que le P. Rapin (1621-1687), le correspondant de Bussy-Rabutin, ne sacrifient point trop aux grâces mondaines ; mais chez le P. Bouhours (1628-1702), ce puriste grammairien, qui donna la première édition des *Lettres* de ce même Bussy, l'élégance ne va pas sans quelque recherche. Mme de Sévigné, indulgente à ces brillants défauts, disait de Bouhours que l'esprit lui sortait par tous les pores. L'auteur des *Provinciales* jugeait avec plus de rigueur l'esprit et le style des jésuites. Mais les jansénistes, Pascal mis à part (on se gardera de le classer ici parmi les écrivains épistolaires), eurent leurs défauts, qui ne sont guère moins graves. Les lettres d'Antoine Arnauld, que ses contemporains appelaient le grand Arnauld (1612-1694), intéressantes encore çà et là par les grands noms et les grands souvenirs qu'elles évoquent, n'ont plus que cet intérêt relatif. Moins vivantes encore sont celles d'Arnauld d'Andilly (1589-1674). Une exception serait faite en faveur du seul Jean Hamon (1617-1687), ce médecin de Port-Royal, dont la physionomie plus tendre, esquissée par Sainte-Beuve, fait un si heureux contraste avec celle des jansénistes militants. Un souffle de poésie et de foi naïve pénètre certaines de ses lettres, comme celle qu'il écrit sur les funérailles d'un petit jardinier des religieuses : « C'était un petit ange que des anges en chantant mettaient en terre. Il était couronné de son innocence et des fleurs de la terre dont on lui avait fait une couronne. » Cette note attendrie est rare, et d'ordinaire le style janséniste, plus vigoureux que le style fleuri des jésuites, est aussi plus triste et plus sec. Chez les femmes elles-mêmes, par exemple chez les sœurs de Pascal, Gilberte (Mme Périer) et Jacqueline, il se distingue par des qualités de raison plutôt que de sentiment. Poète, presque bel esprit d'abord, Jacqueline, dès que la grâce l'a touchée, dédaigne tous les vains ornements et jusqu'au soin légitime de la forme. Celle qui disait aux religieuses de Port-Royal : « Puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques, » eut un esprit viril comme sa vertu. Toute virile aussi, dans le bon et le mauvais sens du mot, — nerveuse et sans assez d'abandon ni de souplesse, — fut et devait être la correspondance des jansénistes prise dans son ensemble.

On dit souvent que la contagion de l'esprit précieux gagna la bourgeoisie, et que la préciosité, en devenant bourgeoise, s'alourdit, pour ainsi dire, et s'épaissit. Cette assertion n'est vraie qu'à moitié. Sans doute chez une Madeleine de Scudéry (1607-1701) la préciosité n'a plus cette fleur de distinction qu'elle avait chez une Mme de Maure ou une Mme de Sablé. Dans un de ses romans, Mlle de Scudéry donne quelques règles du style épistolaire : elle veut qu'on ne mette pas trop d'esprit dans une lettre, qu'on ait égard aux circonstances et aux personnes, ce qui revient à dire que les lettres doivent avoir du naturel et de la précision. Mais autre chose est de savoir les règles, autre chose de les appliquer. Les lettres de Mlle de Scudéry manquent de grâce et de légèreté; mais elles révèlent un vrai caractère, toujours droit et désintéressé, sinon un goût toujours sûr. A quelqu'un qui avait loué son esprit, elle répondait que son cœur valait mieux, et revendiquait surtout le mérite d'être une amie sincère et fidèle. On sait de quel dévouement elle fit preuve envers son ami Paul Pellisson (1624-1693), emprisonné à la Bastille après la disgrâce de Fouquet : sa lettre à Colbert en faveur du prisonnier part d'une âme généreuse. Pellisson lui en fut reconnaissant : c'est à elle qu'il adressa ses *Lettres historiques,* pleines de faits précis, mais où l'on voudrait qu'il se laissât voir lui-même davantage.

Bien que Pellisson ait été longtemps l'un des ornements de la société précieuse, et que ses œuvres, surtout dans sa jeunesse, en gardent quelque trace, il a déjà le style plein, simple et juste, sans diffusion et sans sécheresse, des écrivains de la seconde moitié du siècle. Mais parmi les écrivains de la bourgeoisie qui appartiennent incontestablement à la première moitié, il en est dont l'esprit précieux n'a jamais entamé la franchise gauloise. Tel ce Paul Scarron (1610-1660), qui, justement par réaction contre la préciosité régnante, se jeta dans le « burlesque effronté ». Tels, ces autres bourgeois qui s'appelaient Olivier Patru (1604-1681), Valentin Conrart (1603-1675) ou Gui Patin (1602-1672). Nous avons de l'avocat Patru une lettre agréable sur une visite de la reine Christine à l'Académie française; mais s'il a beaucoup plaidé, il a peu écrit. Conrart, riche protestant, parent cependant et correspondant de l'évêque « précieux » de Grasse, Godeau, fut ami et correspondant de Balzac. Son style a de la gravité, mais peu d'accent et nul éclat. L'écrivain le plus original de cette catégorie, c'est Gui Patin, dont nous avons de sept à huit cents

lettres. Mais est-il bien un écrivain, ce médecin si dédaigneux de l'élégance et même de la correction? Il est, du moins, un des types les plus curieux de l'ancienne société française, à cette heure où elle commençait à se polir et à s'affiner, mais seulement à la surface : sa correspondance nous en présente divers aspects qui semblent d'abord contradictoires. Gui Patin est d'humeur indépendante et volontiers frondeuse, et pourtant il est aussi l'adversaire obstiné de toutes les innovations et de toutes les inventions qu'une longue tradition ne recommande pas, des tentatives généreuses de Renaudot, de la circulation du sang, des prétentions du corps des chirurgiens, assez audacieux pour demander d'être assimilés aux médecins. Ici, l'on dirait un de ces médecins de Molière qui abritent leur courte science derrière les formules d'un latin pédantesque; là, un bourgeois, presque un gamin de Paris, grand admirateur de Rabelais, et rabelaisien par la langue comme par l'esprit. Elle est expressive, cette langue, mais étrangement mêlée et confuse. Il y a en Gui Patin de l'érudit et du pamphlétaire, fort peu de « l'honnête homme ». Aussi préférait-il l'érudition et la vigueur d'élocution de Balzac à « l'esprit galant de Voiture, homme de bonnes lettres d'ailleurs ».

Il est à peine besoin d'ajouter que d'autres en ce temps, par la seule force de leur intelligence élevée au-dessus du commun, ont échappé plus ou moins à la contagion du bel esprit, ou ne l'ont subie que dans la mesure où elle s'accordait avec les tendances secrètes de leur génie. Par exemple, le grand Corneille, ce poète si aimé des précieuses, n'a pas toujours, dans ses lettres, l'aisance parfaite ni la parfaite simplicité : au nombre de ses correspondants, à côté d'un Saint-Évremond, on trouve un abbé de Pure. Les dons de Racine seront plus faciles; pourtant Racine lui-même, nous l'avons vu, n'est pas exempt de toute affectation dans ses premières lettres. Les dernières, souvent touchantes dans leur familiarité grave, plus souvent encore austères dans leur piété volontairement oublieuse des souvenirs profanes, ne satisfont qu'à moitié la curiosité exigeante des modernes. Quant aux lettres de l'âge mûr, dont l'intérêt serait pour nous si vif, nous ne les avons pas. Et de la correspondance de Molière rien n'a survécu!

Mais nous avons déjà étudié les lettres de Racine, de Boileau, de la Fontaine ; nous étudierons bientôt celles de Bossuet et de Fénelon, qui sont surtout des lettres de direction spirituelle, et dont l'intérêt est capital, ne fût-ce qu'au point de vue de la

comparaison de deux doctrines, de deux époques, de deux hommes. Au reste, celles de Bossuet sont beaucoup plus impersonnelles que celles de Fénelon. Mais Fénelon nous conduirait fort au delà déjà de la moitié du siècle, jusqu'au seuil même du XVIIIe.

VIII

La seconde période du dix-septième siècle. — La monarchie absolue, le roi et les courtisans.

Dans l'intervalle, les mœurs s'étaient transformées, et avec elles le style, surtout celui des lettres, qui ne sont qu'une conversation écrite. Ce qu'on gagne en justesse, on le perd peut-être en relief; mais la justesse parfaite a son prix. Personne ne s'avisera, sans doute, de préférer Mme de Maintenon à Mme de Sévigné, du moins en tant qu'écrivain épistolaire[1]; mais — outre que toute comparaison est difficile entre deux correspondances si différentes par l'esprit, le tour et le but — le style de Mme de Maintenon se distingue par une propriété de termes et une sûreté auxquelles Mme de Sévigné, douée de tant d'autres mérites supérieurs, n'atteint pas toujours. Les lettres de Louise de la Baume, duchesse de la Vallière (1644-1710), sont d'une allure plus aisée et d'un tour plus délicat que les lettres souvent pesantes et embarrassées de Mme de Longueville, par exemple. On l'a dit sans trop d'exagération : la moindre femmelette de ce temps écrivait mieux que les femmes les plus distinguées du nôtre. Voyez les lettres, si élégantes dans leur simplicité, de Mlle d'Aumale (1683-1756), secrétaire de Mme de Maintenon.

Mais, il faut l'avouer, cette netteté, cette propriété du style n'est obtenue d'ordinaire qu'au détriment des qualités d'imagination qui dominaient dans les lettres de la première moitié du siècle. Non qu'il faille établir une séparation nettement tranchée entre deux périodes d'une même époque, dont la première serait tout imagination, et la deuxième tout raison. Dans quelle classe d'esprits rangerait-on, à ce compte, Ninon de Lenclos (1620-1705), qui semble participer de toutes deux ? Amie de Saint-Évremond, de la Rochefoucauld et de Mme de

1. On étudiera à part les lettres de Mme de Sévigné et de Mme de Maintenon.

Maintenon tout ensemble, elle a pu être épicurienne avec les brillants frondeurs d'autrefois, et l'être encore, beaucoup plus tard, avec l'aventureux marquis de Lassay (1652-1738), sans cesser d'unir au charme d'un naturel qui ignore la contrainte, la droiture d'un jugement qui préserva de toute erreur grave, sinon son cœur, du moins son esprit. On lui reproche son sensualisme, et il est certain qu'elle donne aux choses de l'estomac une place bien considérable dans sa correspondance. « Portez-vous bien, dit-elle à l'un de ses amis. *Voilà à quoi tout doit aboutir.* » Mais ces amis, elle les aime de l'affection la plus désintéressée et la plus dévouée : « Les anciens amis ont des charmes que l'on ne connaît si bien que lorsqu'on en est privé. » Une légère teinte de tristesse nuance çà et là ces lettres, où le sentiment échauffe l'esprit, mais d'où sont absentes les hautes pensées.

Ninon de Lenclos a pu rester à égale distance de la préciosité qui caractérisait le règne du bel esprit, et d'une certaine sécheresse qui allait caractériser, dans la littérature épistolaire, le règne de la raison. Qu'on lise d'abord Mme de Maintenon, vite on sentira ce qui manque à cet ensemble si bien équilibré de qualités raisonnables : un peu de tendresse, de souplesse et de flamme. Qu'on lise ensuite Mme de Lambert, venue plus tard (1647-1733), on ne reprochera certes pas le manque de cœur à l'auteur des *Avis d'une mère à son fils et à sa fille;* mais les choses les mieux senties sont exprimées ici dans un style tout uni, sans couleur, sans trait; le bon sens y paraît dans toute sa droiture et toute sa solidité, mais on voudrait qu'il y parût avec plus d'éclat. D'ailleurs elle avait une haute idée de l'intelligence des femmes et de leur rôle dans la société. Lors de la querelle sur les anciens et sur les modernes qui mit aux prises la Motte et Mme Dacier, Mme de Lambert écrivait au P. Buffier :

> J'estime infiniment Mme Dacier, notre sexe lui doit beaucoup : elle a protesté contre l'erreur commune qui nous condamne à l'ignorance. Les hommes, autant par dédain que par supériorité, nous ont interdit tout savoir. Mme Dacier est une autorité qui prouve que les femmes en sont capables. Elle a mis en liberté l'esprit qu'on tenait captif sous ce préjugé, et elle seule nous maintient dans nos droits.

Chez cette admiratrice de Fénelon, nous voyons poindre déjà l'esprit raisonneur du XVIIIe siècle. C'est au début du XVIIIe siècle, en effet, que Mme de Lambert ouvrit ce salon, vrai « bureau d'esprit » où les élections à l'Académie étaient préparées, où des

questions plus hautes étaient parfois effleurées, mais d'où toute préciosité cependant n'avait pas disparu. De Ménage à Fontenelle, la préciosité s'était transformée : elle n'était plus si curieuse des finesses de la langue; elle dissertait et philosophait davantage. D'autre part, et sans suivre Mme de Lambert jusque dans le XVIIIe siècle, il est certain que la préciosité d'autrefois n'avait pas succombé, comme on l'a dit si souvent, sous les coups de Molière et de Boileau. Esprit Fléchier (1632-1710), le correspondant de Mme et de Mlle Deshoulières, en fournirait à lui seul des preuves abondantes. Il avait connu de près plus d'un survivant de l'hôtel de Rambouillet, et, dans son *Oraison funèbre de Mme de Montausier,* il célèbre « ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifiait ». Nous savons bien qu'il faut distinguer en Fléchier le précieux, l'abbé galant, ce qui est, pour ainsi dire, sa première manière, et l'évêque, qui se résigne à n'être plus qu'un « provincial », et accomplit tout son devoir avec beaucoup de dignité. Évêque de Lavaur, d'où il suppliait éloquemment le roi de ne pas l'arracher, puis de Nîmes, où il passa vingt-trois ans, il ne fut pas un évêque de cour. La plupart de ses lettres sont précisément postérieures à son sacre; on ne saurait donc s'étonner si le ton en est plus grave qu'on ne l'attendait de l'auteur des *Grands Jours d'Auvergne.* Les affaires de son diocèse, les incidents de la révolte des Cévennes, en sont le fond ordinaire. Toutefois, d'autres lettres prouvent qu'il reste bel esprit jusque dans l'épiscopat. Dans la piété même il n'a ni la simplicité sévère d'un Bossuet ni l'onction d'un Fénelon. Il félicite telle de ses correspondantes de s'être tirée « de l'ennui et de la sujétion d'un couvent ». Parfois cependant, quand il appelle l'esprit au secours de la charité, il ajoute du piquant aux leçons qu'il donne, sans en affaiblir l'autorité. A un père capucin qui sollicitait de lui un secours pour bâtir une nouvelle église, il répond, avec une fermeté qui n'est pas sans malice, que la misère du temps (1709) lui interdit de rien ôter aux pauvres.

Je conviens que c'est une bonne œuvre de bâtir des églises, mais les pauvres, qui sont les temples vivants du Saint-Esprit, sont préférables. Pourquoi vous piquez-vous de la gloire d'avoir achevé votre église ? David laissa le temple à bâtir à Salomon. Un autre le fera aussi bien que vous. Quelle imagination de croire ou de vouloir faire croire que vous mourrez cette année ? Laissez votre vie entre les mains de la providence de Dieu. Craignez qu'il n'entre dans votre dessein autant d'amour-propre que de zèle pour le service de Dieu. Laissez cette année assister les pauvres et leur procurer du pain.

Si, écartant toutes les contradictions apparentes, on veut caractériser l'époque de la monarchie absolue en ce qu'elle a d'essentiel, il suffit de s'adresser au monarque lui-même. Les lettres de Louis XIV sont avant tout d'un roi, mais d'un roi dont la majesté n'est ni tendue ni monotone, qui sait, au contraire, changer de ton suivant les circonstances et les personnes, toujours maître de lui, toujours mesuré, toujours noble, soit qu'il réprimande, soit qu'il félicite ou remercie, soit qu'il expose et impose sa volonté[1]. Comment les courtisans, si attentifs à imiter le roi en tout, n'auraient-ils pas pris de lui, dans la mesure où ils le pouvaient, ce goût et ce sens de la convenance parfaite, de la simplicité sans bassesse, de la noblesse sans raideur? Voltaire a dit du maréchal d'Estrades : « Ses lettres sont aussi estimées que celles du cardinal d'Ossat, et c'est une chose particulière aux Français que de simples dépêches aient été souvent d'excellents ouvrages. » L'observation s'applique à d'autres encore, ou plutôt à une époque entière. Ce n'est certes pas un grand écrivain que l'abbé de Choisy (1644-1724); mais comme son style est plus leste et plus dégagé que celui de la plupart des ecclésiastiques, plus recommandables par le caractère, qui ont écrit avant lui! L'étranger Antoine Hamilton (1648-1720), élevé en France, il est vrai, écrit un français meilleur encore, vif, fin, d'une ironie légère et déjà toute voltairienne. Et, en effet, l'âge de Voltaire est bien proche : quand Louis XIV meurt, Voltaire va débuter dans les lettres.

IX

Le groupe de Mme de Sévigné considéré à part. Bussy-Rabutin.

Si l'on considère à part le groupe des correspondants de Mme de Sévigné, on n'a point de peine à constater que la plupart appartiennent comme elle, par leurs origines et par leur esprit, à la première moitié du siècle : ce sont Bussy-Rabutin, les Coulanges, Mme de la Fayette.

Il sera beaucoup pardonné à Bussy-Rabutin (1618-1693), parce qu'il a fourni à sa cousine l'occasion de beaucoup de lettres aussi admirables que les lettres à Mme de Grignan, mais d'un ton

1. Tous les contemporains s'accordent à dire que Louis XIV pensait juste et parlait bien. « Il savait sa langue en perfection, » dit le maréchal de Berwick.

assez différent; on lui pardonnera aussi parce qu'il en a senti tout le prix. Il y trouvait « des agréments qu'on ne voit point ailleurs ». Il s'écriait :

Mon Dieu ! que vous avez d'esprit, ma cousine ! Que vous écrivez bien, que vous êtes aimable !... Je ne vois rien de si juste que ce que vous écrivez, et l'on ne peut pas vous dire : « Ce mot-là serait plus à propos que celui que vous avez mis[1]. »

Longtemps après (1687), quand il lui avait été donné de goûter pleinement non seulement le charme et la justesse de ce style, mais la fidélité éprouvée de cette affection, il s'attendrissait presque, lui qui ne s'attendrit guère, à la pensée d'une longue et intime confiance que rien désormais ne pouvait remplacer dans son cœur.

Que ferais-je au monde sans vous? Avec qui pourrais-je avoir de l'esprit? En qui aurais-je une entière confiance d'être aimé ? A qui parlerais-je à cœur ouvert de toutes choses?

Là même, pourtant, il songe trop encore à son esprit, et il ne pousse pas le bon goût jusqu'à sentir à quel point cet esprit net et fin, mais d'une netteté souvent froide, d'une finesse souvent sèche, le cède à l'esprit toujours en mouvement de Mme de Sévigné. Celle-ci a le droit de ne pas voir ou de ne pas marquer les différences, de s'écrier à son tour : « Mon Dieu ! cousin, que vous avez d'esprit ! » de lui rendre le plus enviable des témoignages (7 janv. 1669) : « Depuis que vous êtes parti de ce pays-ci, je ne trouve plus d'esprit qui me contente pleinement, et mille fois redis en moi-même : « Bon Dieu ! quelle « différence ! » Mais ce qui est déplaisant, c'est que Bussy est le premier à connaître son esprit et à l'admirer. Cette fatuité nous gâte la distinction très réelle d'un style dont la sobriété a quelque chose d'attique. Malgré ses airs de gentilhomme dédaigneux, Bussy n'ambitionne pas moins la gloire de bon écrivain que celle de grand capitaine. Ses lettres, qui ont été publiées avant celles de Mme de Sévigné, sont d'un art, sinon laborieux, au moins toujours réfléchi. Elles n'ont pas l'élan spontané, la verve débridée, le feu qui anime tout, le courant qui entraîne tout. Il me semble que Grimm ne lui a pas fait tort lorsque à sa correspondance il préfère non seulement celle de Mme de Sévigné, mais celle de Mme de Maintenon.

1. Lettres du 30 juillet 1654 et du 4 août 1657.

On y trouve beaucoup d'esprit et de finesse, de la pureté et de la noblesse dans le style ; mais elles sont à la glace. La froideur est l'empreinte de tout ce qui est trop travaillé. On sent les coups de lime dans ces lettres, et on voit que l'auteur a sué son style ; d'ailleurs on est scandalisé de l'égoïsme impertinent et cruel qu'affecte cet écrivain, qui avait encore beaucoup plus d'orgueil que d'esprit [1].

Veut-on pourtant mesurer au juste le mérite vraiment distingué d'un Bussy, qu'on lise les lettres dont l'accable Corbinelli, cette énigmatique personnage, devenu par lui l'ami de Mme de Sévigné. Quelle lourdeur pédantesque ! Que de citations de l'incomparable Horace ! « Je suis homme », avouait-il, à dire un précepte hors de propos, et seulement pour montrer que je le sais. » Si encore il ne faisait que citer les anciens ! mais il les commente. Corbinelli ne vaut que pour le contraste. Mais il serait curieux d'étudier les correspondants et surtout les correspondantes de Bussy en dehors de Mme de Sévigné : on trouverait parmi elles de grandes dames, comme Mme de Montmorency ou Mme de Gouville, sœur du fameux Tourville ; et des bourgeoises, comme Mme Bossuet, belle-sœur du grand évêque ; ou cette douce, tendre et un peu triste Mme de Scudéry, à qui son matamore de mari, fort honnête homme au fond, avait légué sa pauvreté et sa fierté. « J'ai l'âme douce, écrivait-elle, et j'aime tout de l'amitié, jusqu'à l'apparence. « Il ne faudrait pas, d'ailleurs, voir en elle une mélancolique : à l'occasion, elle a le mot piquant ; elle dira, par exemple : « Quand les cervelles de nous autres femmes se démontent, en vérité cela ne se raccommode jamais. » Mais, si personnelles que puissent être ces figures de femmes, elles sont effacées par celle de Mme de Sévigné, dont celle de Bussy, pour sa gloire et aussi pour son malheur, est inséparable.

X

Les Coulanges. — La mort de Louvois chez Mme de Coulanges et chez Mme de Sévigné. — Mme de la Fayette.

Les lettres d'Emmanuel de Coulanges et de sa femme ont plus d'abandon et moins d'art que celles de Bussy. L'esprit si vanté de ce chansonnier frivole, qui fut le cousin et l'ami d'en-

1. Correspondance de Grimm, 19 juin 1754. Voyez l'article consacré à Bussy dans le t. III des *Causeries du lundi*, Garnier.

fance de Mme de Sévigné, semble s'être évaporé aujourd'hui. Il en reste assez cependant, sinon pour justifier tout à fait, au moins pour expliquer les éloges complaisants que Mme de Sévigné lui prodigue.

Quand vous m'écrivez, mon aimable cousin, j'en ai une joie sensible : *vos lettres sont agréables comme vous, on les lit avec un plaisir qui se répand partout ;* on aime à vous entendre, on vous approuve, on vous admire, chacun selon le degré de chaleur qu'il a pour vous. Quand vous ne m'écrivez pas, je ne gronde point, je ne boude point; je dis : « Mon cousin est dans quelque palais enchanté ; mon cousin n'est point à lui ; on aura sans doute enlevé mon pauvre cousin ; » et j'attends avec patience le retour de votre souvenir, sans jamais douter de votre amitié ; car le moyen que vous ne m'aimiez pas ? c'est la première chose que vous avez faite quand vous avez commencé d'ouvrir les yeux, et c'est moi aussi qui ai commencé la mode de vous aimer et de vous trouver aimable : une amitié si bien conditionnée ne craint point les injures du temps [1].

Ce même Coulanges, qui semble si incurablement léger, a trouvé des accents vraiment émus pour déplorer la mort de son amie :

On oublie souvent la perte de ses parents ; mais quand une fois nos parents sont nos intimes amis, c'est une plaie qui ne se ferme pas sitôt. Avouez, Madame, que ce n'est point une grand'mère que vous pleurez; pour moi, je ne pleure point une cousine germaine ; mais nous pleurons assurément la plus aimable amie qui fût jamais, et la plus digne d'être aimée. La mémoire m'en sera toujours très précieuse, et rien ne me la fera oublier, quelque lieu que j'habite ni quelques plaisirs qui s'offrent à moi [2].

Mais ce n'est là, pour ainsi dire, qu'une bouffée d'émotion et de tristesse bien vite dissipée. Plus sérieuse de ton, au moins vers la fin, est la correspondance de Mme de Coulanges, qui a de la vivacité, du trait même et du mordant, mais qui sait vieillir. Ses contemporains estimaient plus ses lettres que celles de son mari, dont ils goûtaient plutôt les chansons, et qui prenait sa revanche en raillant l'écriture illisible et l'orthographe fantaisiste de sa femme. On sent qu'elle manque d'un fond sérieux de connaissances, et de cette longue culture de la raison qui donne aux lettres de Mme de Sévigné, avec tant de charme, tant de solidité. Même alors qu'elles touchent aux mêmes sujets, on sent combien l'*étoffe* de Mme de Sévigné est plus brillante à la fois et plus résistante. Par exemple, le 23 juillet 1691, elle écrit à son mari, alors à Rome, d'où il lui a envoyé une lettre gaie et folle, à son habitude ; elle le gronde

1. Lettre du 26 avril 1695.
2. Lettres à Mme de Simiane, 25 avril et 15 mai 1696.

doucement : « Mon cher Monsieur, il faudrait songer à quelque chose de plus solide. » Et elle lui en donne l'exemple en lui soumettant quelques réflexions graves sur la mort de Louvois.

M. de Louvois est mort subitement : quelle mort, mon Dieu ! et quel sujet de réflexions ! mais elles se font dans l'imagination seulement ; car si elles passaient dans le cœur et dans la volonté, nous quitterions tous le monde, comme M. de Santenas, qui s'est fait moine de la Trappe. J'irai demain passer le jour chez Mme de Louvois : il faut pleurer avec les malheureux, sans avoir ri avec eux pendant leur bonheur ; mais je ne les en plains pas moins, et je pense que je suis plus obligée à M. de Louvois de ce qu'il n'a rien fait pour moi, que je ne l'aurais été du contraire, du moins si l'on doit mesurer la reconnaissance sur le bonheur.

On ne peut tenir à trop peu de choses en ce monde ; c'est trop que de tenir à soi. Toutes les places qu'occupait M. de Louvois sont presque remplies. Pour moi, je sens le plaisir de n'espérer ni ne craindre dans la plupart des événements : les honneurs et les biens de ce monde ne méritent guère d'être recherchés ; mais l'on pense souvent de cette façon et l'on se conduit d'une autre... Hélas ! on ne songe plus à la cour à M. de Louvois : ce qui fait qu'on en était si occupé fait qu'on l'oublie si tôt. C'est le monde, ce monde que je ne crois plus aimer : Dieu veuille que je ne me trompe pas !

Certes, un tel style n'est pas à dédaigner ; mais qui ne se souvient ici de l'admirable lettre adressée, trois jours après, à ce même Coulanges (l'heureux homme !), au sujet de cette même mort, par Mme de Sévigné ?

Voilà donc M. de Louvois mort, ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenait une si grande place, dont le *moi*, comme dit M. Nicole, était si étendu, qui était le centre de tant de choses ! Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire ! « Ah ! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps : je voudrais bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange. — Non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. » Faut-il raisonner sur cette étrange aventure ? En vérité, il faut y faire des réflexions dans son cabinet. Voilà le second ministre que vous voyez mourir depuis que vous êtes à Rome ; rien n'est plus différent que la mort ; mais rien n'est plus égal que leur fortune, et leurs attachements, et les cent mille millions de chaînes dont ils étaient tous deux attachés à la terre.

La comparaison se fait d'elle-même, et il serait injuste d'y insister, car elle serait fatale à bien d'autres, meilleurs écrivains que Mme de Coulanges. Mme de la Fayette est, sans doute, un bien ferme esprit ; mais quelle place sa correspondance occupe-t-elle dans son œuvre entière ? Sa discrétion et sa sobriété, qualités excellentes de caractère, ne sont pas loin d'être des défauts dans un genre où ce qui plaît avant tout, c'est la verve

abondante et qui librement s'épanche. Elle écrit peu, et quand elle écrit c'est pour dire des choses brèves, pleines de sens et de substance, sur un ton résolu, parfois un peu impératif. Dans une lettre où elle énumère ses divers correspondants, Mme de Sévigné la caractérise ainsi : « Mme de la Fayette, quand elle se porte bien ; mais peu de son écriture, une ligne seulement, pour dire : « Me voilà ! » en deux mois une fois. » Nous avons d'elle des lettres plus longues, par exemple la lettre charmante (30 juin 1673) dont le début est d'un tour si dégagé : « Hé bien! hé bien! ma belle, qu'avez-vous à crier comme un aigle?... » Mais cette lettre même est la justification d'un long silence. Cette correspondance, si originale et distinguée, semée çà et là de « gaillardises » qui échappent à Mme de la Fayette au milieu même de ses souffrances, relevée toujours par « ces bons tons sincères » qui allaient au cœur de Mme de Sévigné, mériterait une étude à part. Mais nous reviendrons à Mme de la Fayette, comme aux autres amis de Mme de Sévigné, considérés ici seulement comme écrivains épistolaires.

XI

Mmes de Grignan et de Simiane.

Il est difficile de terminer la revue des écrivains épistolaires du XVIIe siècle sans nommer Mme de Grignan, qui a entretenu par lettres avec sa mère un si long commerce, si précieux pour nous; il n'est pas moins difficile de la juger à ce titre, car on croit que, poussée par un scrupule excessif, elle a détruit la plus grande partie de sa correspondance. Nous nous en consolons sans trop de peine, puisqu'elle a respecté les lettres de sa mère. Si l'on en croyait celle-ci, Mme de Grignan serait au premier rang des femmes du XVIIe siècle qui écrivent.

> J'aime vos lettres passionnément; elles sont délicieuses, et votre commerce est une chose qui passe toute la douceur qu'on peut imaginer. Enfin, ma chère bonne, vous faites de la prose bien mieux que vous ne pensez ; je vous assure que c'est une fort jolie chose d'avoir plus d'esprit que les autres : c'est un plaisir que Dieu vous a donné... Quelle facilité ! quelle éloquence ! avec quel respect tous les mots viennent s'offrir à vous, et l'arrangement que vous en faites[1] !

1. Lettres des 17 nov., 26 avril et 24 mai 1690.

Ailleurs (7 juin 1671), on entrevoit une réserve, mais si fugitive !

Ne craignez point d'arrêter trop à de certains endroits ; vous êtes bien loin de ce défaut; au contraire, *on voudrait quelquefois quelque chose de plus.* Je parle en général, car pour moi je trouve que vous m'en dites assez.

Ce « quelque chose de plus » qu'on voudrait chez Mme de Grignan, c'est la verve et c'est la grâce de sa mère. Comme elle a, de son propre aveu, le tempérament « peu communicatif », elle écrit des lettres parfois « un peu séchettes[1] ». Aussi est-il fort douteux, quoi qu'en ait dit Cousin, que, si un plus grand nombre de ses lettres étaient parvenues jusqu'à nous, elles la mettraient assez haut. Un tempérament comme celui de Mme de Grignan n'est pas de ceux qui peuvent revêtir des formes très diverses. Partout on la trouverait la même, correcte, noble, mais froide. Quelques-unes de ses lettres sont agréables[2]; mais d'ordinaire elles révèlent des qualités fermes, précises, judicieuses, plutôt que séduisantes et chaleureuses.

Il est plus regrettable peut-être qu'on n'ait que peu de lettres de Charles de Sévigné. Celles de la jeunesse ont dû être singulièrement vives, et fourniraient de curieux documents à l'histoire des mœurs de ce siècle. On eût dit qu'elles étaient du plus honnête homme de son temps : c'est Mme de Sévigné qui l'assure ; mais lorsqu'on a fait la part de l'exagération maternelle, il reste un assez bel éloge[3]. A cette facilité d'humeur et à cette politesse délicate Charles de Sévigné joignait une réelle chaleur de cœur. Nous donnerions toutes les lettres de sa sœur pour la lettre qu'il lui écrivit, peu après la mort de Mme de Sévigné, où il accepte, avec tant de désintéressement et de cordialité, les avantages faits par le testament de sa mère à Mme de Grignan.

1. Lettres du 11 juillet 1672 et du 20 octobre 1679.

2. Voyez, dans le fascicule consacré à Fénelon, le jugement de Mme de Grignan sur *Télémaque.* Sa mère la loue pourtant d'avoir le *currente calamo,* le courant facile et gai de la plume; mais elle lui écrit (9 sept. 1675) : « Je vous remercie de la peine que vous avez prise de narrer cette folie. *C'est un style que vous n'aimez pas;* mais il m'a bien réjouie. »

3. A certains égards même il paraît avoir eu le goût plus sûr que celui de sa mère. Celle-ci, on le sait, ne distinguait pas toujours fort bien Nicole de Pascal ; mais quand sa mère et sa sœur rapprochaient ces deux noms, il se permettait une réserve presque indignée. Bien au-dessus de Nicole, dont les belles paroles fatiguent à la fin, il plaçait Pascal, et s'écriait : « C'est celui-là précisément qui dégoûte de tous les autres. » (12 janv. 1676.)

Je n'ai jamais été bien connu de ma mère sur ce sujet : elle m'a quelquefois soupçonné d'intérêt et de jalousie contre vous pour toutes les marques d'amitié qu'elle vous a données. J'ai présentement le plaisir de donner des preuves authentiques des véritables sentiments de mon cœur... Quand il serait vrai qu'il y aurait eu dans son cœur quelque chose de plus tendre pour vous que pour moi, croyez-vous, en bonne foi, ma très chère sœur, que je puisse trouver mauvais qu'on vous trouve plus aimable que moi ? Jouissez tranquillement de ce que vous tenez de la bonté et de l'amitié de ma mère : quand j'y pourrais donner atteinte, ce qui me fait horreur à penser, et que j'en aurais des moyens aussi présents qu'ils seraient difficiles à trouver, je me regarderais comme un monstre si j'en pouvais avoir la moindre intention. Les trois quarts de ma course pour le moins sont passés ; je n'ai point d'enfants, et vous m'en avez faits que j'aime tendrement ; je suis plus aise de leur laisser ce que Dieu m'a donné en ce monde que si je le laissais à des marmots de ma façon, qu'on ne saurait ce qu'ils devraient devenir un jour. Je ne souhaite point d'avoir plus que je n'ai. Nous ne nous battrons jamais qu'à force d'amitié et d'honnêteté. Je veux que les Grignans me trouvent digne d'eux et de vous.

Adieu, ma très chère et très aimable sœur : n'est-ce pas une consolation pour nous, en nous aimant tendrement par inclination, comme nous faisons, que nous obéissions à la meilleure et à la plus aimable de toutes les mères ? Soyons donc plus étroitement unis que jamais, et comptez que tout ce qui pourra vous faire plaisir sera une loi inviolable pour moi.

La fille de Mme de Grignan, cette Pauline tant aimée de sa grand'mère, et qui devint Mme de Simiane, appartient plutôt au XVIIIe siècle (1674-1757). Mais il semble naturel de rapprocher la grand'mère qui admirait complaisamment les billets encore informes de sa petite-fille, et la petite-fille qui publia les lettres de sa grand'mère, en imposant, il est vrai, à l'éditeur toutes sortes de corrections, de retranchements, de mutilations, qui lui paraissaient légitimes et nous paraissent, à nous, d'une audace presque impie. Rétablies dans leur vrai texte, les lettres de Mme de Sévigné sont dans toutes les mains ; mais combien lisent les lettres de Mme de Simiane ? Ah ! si nous avions les premières, celles qu'elle écrivait de Grignan à Paris ou aux Rochers, elles auraient pour nous un intérêt relatif ; mais la charmante Pauline s'est faite vieille, l'amie de Massillon est devenue dévote, et, d'ailleurs, les sujets de ses lettres sont d'ordinaire assez insignifiants. Mme du Deffand ne comprenait pas qu'on eût jugé utile de mettre au jour une correspondance si peu faite pour passionner le public. « Les lettres de Mme de Simiane, disait Grimm, ne manquent point d'agréments ; mais on y trouve cependant plus de prétention et de papillotage que d'esprit et de naturel[1]. » Le jugement

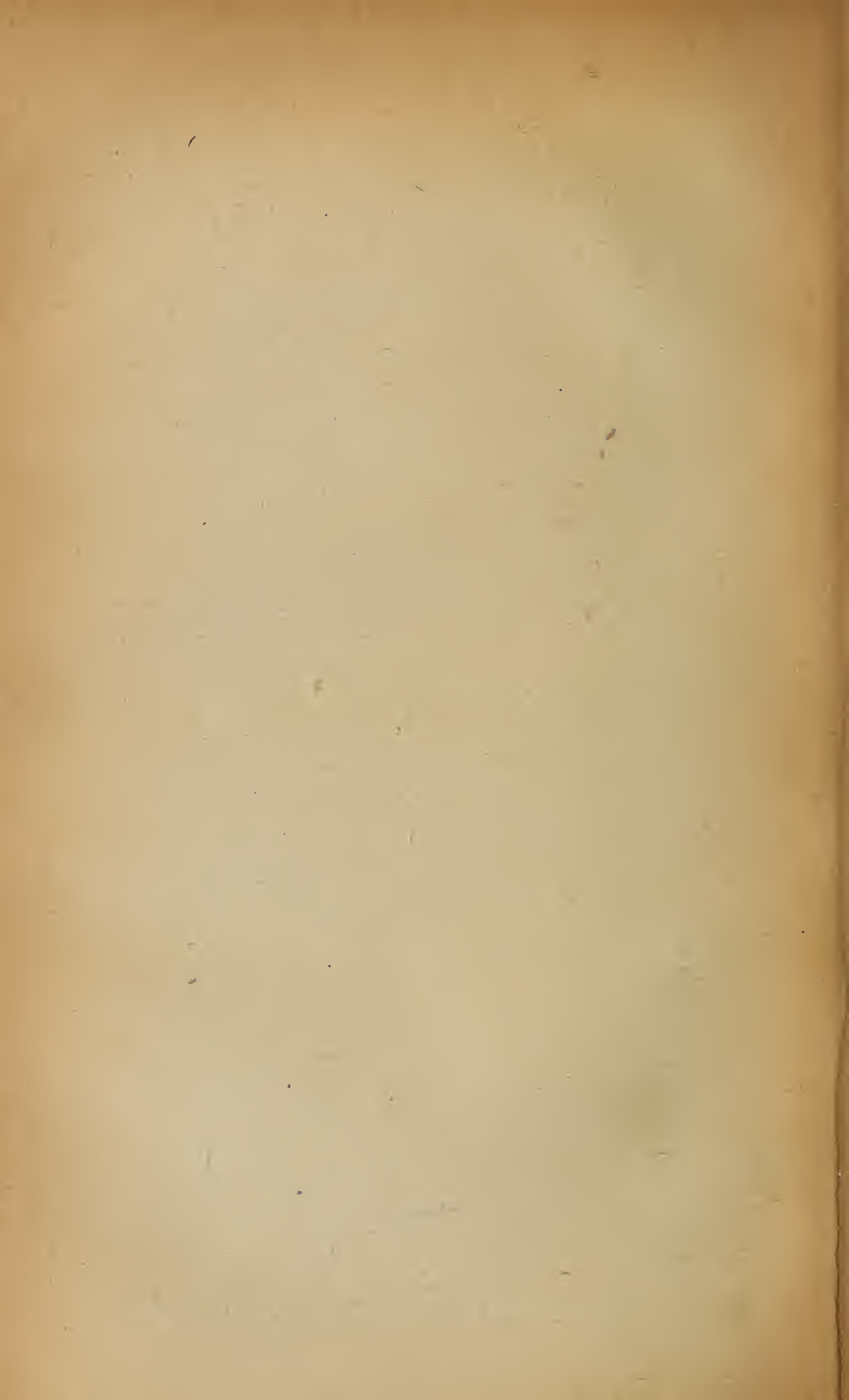
1. Correspondance de Grimm, décembre 1773. Sur la Correspondance de Mme de

est peut-être un peu dur : Mme de Simiane est certainement une femme distinguée, mais elle n'est pas un écrivain. C'est à Mme de Sévigné seule qu'elle doit d'être connue de la postérité, et c'est à Mme de Sévigné qu'il faut enfin et toujours revenir.

Grignau, voyez les articles de M. Janet dans la *Revue des Deux Mondes* des 1er et 15 septembre 1884.

15532-7-18

Société anonyme d'imprimerie de Villefranche-de-Rouergue.



COURS

DE

LITTÉRATURE

X. — M[me] DE SÉVIGNÉ



COURS
DE
LITTÉRATURE

PAR

FÉLIX HÉMON
INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

X

Mme DE SÉVIGNÉ



PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15



MADAME DE SÉVIGNÉ

(5 février 1626-17 avril 1696.)

I

Coup d'œil sur la biographie de Mme de Sévigné.

Rien n'est plus simple que la vie de Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné. Née à Paris, le 5 février 1626, dans un des hôtels qui entouraient la fameuse place Royale, alors nouvellement bâtie; mariée le 4 août 1644 au marquis Henri de Sévigné, qui fut tué en duel le 6 février 1651, elle eut successivement, en 1646 et en 1648, une fille et un fils, Françoise et Charles de Sévigné. Dès lors, elle ne vit plus que pour ses enfants, ou plutôt pour sa fille : elle la marie, le 29 janvier 1669, au comte de Grignan, lieutenant général du Languedoc, puis de Provence; elle se sépare d'elle pour la première fois le 5 février 1671 ; c'est à elle qu'elle écrit la plus grande partie des quatorze à quinze cents lettres qui ont fait vivre son nom ; c'est chez elle, au château de Grignan, et pourtant sans elle, qu'elle meurt de la petite vérole, le 17 avril 1696.

Elle était fille de Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal, dont Bussy a dit dans son *Histoire généalogique :*

Il devint un des cavaliers les plus accomplis de France, soit pour le corps, soit pour l'esprit, soit pour le courage... Il était extrêmement enjoué. Il y avait un tour à tout ce qu'il disait qui réjouissait les gens ; mais ce n'était pas seulement par là qu'il plaisait ; c'était encore par l'air et par la grâce dont il disait les choses : tout jouait en lui.

Ce père d'extérieur si séduisant et d'humeur si enjouée était capable de résolution : c'est lui qui, enfant, se couchait en travers de la porte pour empêcher sa mère, sainte Chantal, d'aller fonder l'ordre de la Visitation en abandonnant sa famille ; mais

sainte Chantal avait passé en pleurant sur le corps de son fils. Homme fait, il encourut la disgrâce de Richelieu, et mourut en combattant les Anglais qui attaquaient l'île de Ré (1627). Bien jeune à cette époque, Mme de Sévigné n'a pu le connaître ; mais elle cite d'elle des traits qui nous donnent l'idée d'un caractère original et indépendant.

La mère de Marie de Chantal, Marie de Coulanges, ne survécut que six ans à son mari. Elle était fille d'un riche fermier des gabelles, qui devint conseiller d'État. C'est à ce grand-père financier qu'échut la première éducation de l'orpheline, âgée de sept ans. Quand il fit défaut, à son tour, un conseil de famille investit de la tutelle son second fils, Christophe de Coulanges, abbé de Livry, alors âgé de vingt-neuf ans. On sait avec quelle conscience le « Bien Bon » prit les intérêts de sa pupille, dont les ombrages de Livry contribuèrent à dissiper les jeunes chagrins. Au reste, en dépit de ces tristes débuts dans la vie, le naturel de Mme de Sévigné fut le plus fort. « Jamais, disait-elle plus tard (12 juillet 1691), il ne fut une jeunesse si riante que la nôtre, de toutes les façons. »

On a reproché à ce tuteur un peu inexpérimenté, mais déjà mûr par la raison, d'avoir choisi pour précepteurs de sa nièce Chapelain et Ménage. Mais Chapelain était alors universellement considéré comme un critique impeccable; et Ménage, érudit à la fois et homme du monde ou voulant le paraître, qui s'éprenait facilement de ses belles élèves, de Mlle de la Vergne, la future Mme de la Fayette, comme de la future Mme de Sévigné, ne leur apprenait pas seulement le latin, mais l'italien et l'espagnol, tout ce qui donne, en un mot, dans le monde la réputation de « précieuse » accomplie. Aussi a-t-elle son portrait dans le *Dictionnaire* de Somaize, sous le nom de Sophronie :

Le mérite de cette précieuse est égal à sa grande naissance. Son esprit est vif et enjoué, et est plus propre à la joie qu'au chagrin. Elle a une promptitude d'esprit la plus grande du monde à connaître les choses et à en juger... Si son visage attire les regards, son esprit charme les oreilles et engage tous ceux qui l'entendent *ou qui lisent ce qu'elle écrit*. Les plus habiles font vanité d'avoir son approbation. Ménandre (Ménage) a chanté dans ses vers les louanges de cette illustre personne; Crisante (Chapelain) est aussi un de ceux qui la visitent souvent. Elle aime la musique et hait mortellement la satire.

Somaize ajoute qu'elle n'a que de l'estime pour les hommes. Elle fit pourtant, à dix-huit ans, un mariage d'inclination, lorsqu'elle épousa le marquis Henri de Sévigné, plus brillant

que scrupuleux, assez digne d'être le parent du cardinal de Retz. Prodigue et infidèle, il l'estimait, dit Conrart, et ne l'aimait point, au lieu qu'elle l'aimait et ne l'estimait point. Cependant il est difficile de croire que l'affection n'ait pas été réciproque pendant les premiers temps de cette union, surtout pendant les deux années de retraite silencieuse que les jeunes époux passèrent aux Rochers, terre du marquis, près de Vitré. C'est aux Rochers qu'elle revint encore pour pleurer son mari, tué en duel par le chevalier d'Albret. Mais elle l'avait jugé, et, dans ses lettres, elle ne veut plus se souvenir de lui.

Deux enfants lui restaient : la fille surtout devait être son orgueil et son tourment. L'éducation et le bonheur de cette fille devinrent le but de sa vie. Elle sentait bien ce qu'il y avait d'un peu exclusif dans cette tendresse : « Aimer comme je vous aime, écrira-t-elle plus tard (26 juin et 3 juillet 1675), fait trouver frivoles toutes les autres amitiés... Tous mes autres commerces languissent, *par la raison que les gros poissons mangent les petits.* » Sainte-Beuve a montré pourquoi cette passion maternelle devait être pour elle la passion unique, et la préserver, par là, de toute passion nouvelle. « Plus on y songe, et mieux on s'explique cet amour de mère, cet amour qui, pour elle, représentait tous les autres. Cette riche et forte nature, en effet, cette nature saine et florissante, où la gaieté est plutôt dans le tour et le sérieux au fond, n'avait jamais eu de passion proprement dite : orpheline de bonne heure, elle ne sentit point la tendresse filiale; elle ne parle jamais de sa mère; une ou deux fois il lui arrive même de badiner du souvenir de son père; elle ne l'avait point connu. L'amour conjugal, qu'elle essaya loyalement, lui fut vite amer, et elle n'eut guère jour à s'y livrer. » Sa fille hérita des épargnes de tendresse longuement accumulées dans son cœur. Elle n'épargna rien pour faire de « la plus jolie fille de France » la mieux instruite et la plus spirituelle; mais, sur ce point, elle ne réussit qu'à demi. Elle eut trop de confiance dans les soins de l'abbé de la Mousse, allié des Coulanges, qui, disciple de Descartes, fit de Françoise de Sévigné une cartésienne : elle devait rester trop philosophe, et sa mère l'en raillera plus d'une fois. Mais ces années de sa jeunesse sont une seconde jeunesse pour sa mère : nous les voyons tels que l'abbé Arnauld les vit pour la première fois, dans le fond d'un carrosse tout ouvert, la jeune mère entre les deux enfants, comme Latone entre Apollon et Diane, tous trois éclatants d'agrément et de beauté.

Il est superflu de rappeler ici les succès mondains de la jeune fille éblouissante, mais froide, que chantait la Fontaine :

> Sévigné, de qui les attraits
> Servent aux Grâces de modèle,
> Et qui naquîtes toute belle,
> *A votre indifférence près.*

Est-ce cette indifférence qui éloigna d'elle les prétendants? Toujours est-il qu'elle se maria seulement à vingt-trois ans, au comte de Grignan, « fort honnête homme, dit Saint-Simon, fort poli, fort noble, sentant fort ce qu'il était », mais qui avait eu deux femmes avant elle (la première était une Rambouillet), qui était assez laid, malgré sa belle prestance, et d'un âge déjà mûr. Deux ans Mme de Sévigné garda sa fille près d'elle ; mais il lui fallut se séparer d'elle quand le comte de Grignan, nommé lieutenant général en Provence, y alla exercer les fonctions de gouverneur pour le duc de Vendôme, trop jeune encore. Combien profond fut son chagrin, elle l'a dit en bien des lettres, dont il faut citer au moins la première, si connue qu'elle soit :

Ma douleur serait bien médiocre si je pouvais vous la dépeindre : je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie[1], toujours pleurant et toujours mourant : il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme ; et, en effet, quelle rude séparation ! Je demandai la liberté d'être seule ; on me mena dans la chambre de Mme du Housset, on me fit du feu ; Agnès me regardait sans me parler, c'était notre marché ; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter : toutes mes pensées me faisaient mourir. J'écrivis à M. de Grignan, vous pouvez penser sur quel ton. J'allai ensuite chez Mme de la Fayette, qui redoubla mes douleurs par la part qu'elle y prit. Elle était seule, et malade, et triste de la mort d'une sœur religieuse : elle était comme je la pouvais désirer. M. de la Rochefoucauld y vint ; on ne parla que de vous, de la raison que j'avais d'être touchée. Je revins enfin à huit heures de chez Mme de la Fayette ; mais en entrant ici, bon Dieu ! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré ? Cette chambre où j'entrais toujours, hélas ! j'en trouvai les portes ouvertes ; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre pauvre petite fille[2] qui me représentait la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris ? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étais point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'après-dinée se passa avec Mme de la Troche à l'Arsenal. Le soir, je reçus votre lettre, qui me remit dans les premiers transports, et ce soir j'achèverai celle-ci chez M. de Coulanges, où j'apprendrai des nouvelles ; car, pour moi, voilà ce que je sais, avec les douleurs de tous

1. Au couvent de la Visitation de Sainte-Marie, dans le faubourg Saint-Jacques. C'est l'ordre fondé par sainte Chantal, grand'mère de Mme de Sévigné.
2. Mme de Grignan lui avait laissé Marie-Blanche, sa première fille.

ceux que vous avez laissés ici; toute ma lettre serait pleine de compliments, si je voulais.

A partir de ce moment, la vie de Mme de Sévigné est dans sa correspondance. Les arrivées, les départs de sa fille, les séparations, les séjours à Grignan ou aux Rochers, voilà quels en seront désormais les seuls grands événements. Une vie si simple, si uniforme dans son dévouement, est couronnée par une mort résignée, presque stoïque, où elle montra, dit sa fille [1], « toute l'étendue de son mérite et de sa solide vertu... Elle a envisagé dès les premiers jours de sa maladie la mort avec une fermeté et une soumission étonnantes. »

II

Ce qu'elle doit à sa famille maternelle. — Le sens pratique uni à la bonne humeur. — L'influence du Bien Bon.

C'est, on le voit, de sa famille maternelle qu'elle reçut la première éducation. Que lui doit-elle? Elle-même reconnaissait devoir beaucoup à l'abbé de Coulanges, son tuteur, à celui qu'elle appelait d'un nom touchant : le Bien Bon.

Je suis accablée de tristesse : j'ai vu mourir depuis dix jours mon cher oncle; vous savez ce qu'il était pour sa chère nièce. Il n'y a point de bien qu'il ne m'ait fait, soit en me donnant son bien tout entier, soit en conservant et en rétablissant celui de mes enfants. Il m'a tirée de l'abîme où j'étais à la mort de M. de Sévigné : il a gagné des procès; il a remis toutes mes terres en bon état; il a payé nos dettes; il a fait la terre où demeure mon fils la plus jolie et la plus agréable du monde; il a marié mes enfants : en un mot, c'est à ses soins continuels que je dois la paix et le repos de ma vie. Vous comprenez bien que de si sensibles obligations, et une si longue habitude fait souffrir une cruelle peine, quand il est question de se séparer pour jamais. La perte qu'on fait des vieilles gens n'empêche pas qu'elle ne soit sensible, quand on a de grandes raisons de les aimer, et qu'on les a toujours vus... Je suis pénétrée de douleur et de reconnaissance... Je lui devais la douceur et le repos de ma vie; c'est à lui à qui vous devez la joie que j'apportais dans votre société : sans lui, nous n'aurions jamais ri ensemble; vous lui devez toute ma gaieté, ma belle humeur, ma vivacité, le don que j'avais de vous bien entendre, l'intelligence qui me faisait comprendre ce que vous aviez dit et deviner ce que vous alliez dire; en un mot, le bon abbé, en me retirant des abîmes où M. de Sévigné m'avait laissée, m'a rendue telle que j'étais, telle que vous m'avez vue, et digne de votre estime et de votre amitié...

1. Lettres de Mme de Grignan à Pomponne et au président de Moulceau, 7 et 28 mai 1696.

Il est mort en sept jours, d'une fièvre continue, comme un jeune homme, avec des sentiments très chrétiens, dont j'étais extrêmement touchée ; car Dieu m'a donné un fonds de religion qui m'a fait regarder assez solidement cette dernière action de la vie. La sienne a duré quatre-vingts ans ; il a vécu avec honneur, il est mort chrétiennement : Dieu nous fasse la même grâce ! Ce fut à la fin d'août que je le pleurai amèrement. Je ne l'eusse jamais quitté, s'il eût vécu autant que moi[1].

Fils de Philippe de Coulanges, ce financier distingué qui, le premier, avait recueilli l'orpheline, le Bien Bon avait toutes les qualités d'un parfait homme d'affaires, mais d'un homme d'affaires qui serait en même temps l'ami le plus sincère et le plus infatigable. Son souvenir reste dans le cœur de Mme de Sévigné inséparable de celui de sa jeunesse : deux ans après sa mort (28 août 1689), l'accent avec lequel elle parle de lui est aussi ému qu'au premier jour.

Il y a aujourd'hui deux ans que je perdis mon cher oncle, mon bienfaiteur, à qui je devais tout le repos de ma vie. Je vois passer dans cette saison toutes nos fêtes de Livry, saint Laurent, saint Roch, saint Augustin : tout cela me fait souvenir tendrement.

Ce n'est pas qu'elle ferme les yeux sur ses petits défauts : toujours « occupé des beaux yeux de sa cassette », l'abbé est un assez médiocre compagnon de voyage. « Quand l'arithmétique est offensée et que la règle de *deux et deux font quatre* est blessée en quelque chose, le bon abbé est hors de lui : c'est son humeur, il le faut prendre sur ce pied-là... Le Bien Bon vous aime, et vous conjure d'être toujours habile, comptante, calculante et supputante, car c'est tout. » C'est aux Grignan surtout que l'abbé adresse ces conseils qu'ils ne lui demandent pas, mais dont ils ont assurément grand besoin. Parfois il appuie trop, et les Grignan se fâchent, et Mme de Sévigné se fâche aussi, pour employer un de ses mots, par réverbération : le Bien Bon est grondé ; il pleure, se repent, implore son pardon. Il a quelques autres faiblesses : quand on lui envoie de bon vin, « il ne met point d'intervalle à cette cordiale boisson ». Il a la rage de bâtir, et les mains lui frétillent quand il sait qu'on bâtit ailleurs : il faut lui accorder au moins une petite muraille, et l'on est trop heureux d'en être quitte pour cela.

Ironies inoffensives, et qui ne font pas oublier un seul instant ses véritables bienfaits ! Mme de Sévigné peut-être n'était pas née fort économe. En tout cas, elle frémit d'horreur à la

1. Lettres à Bussy, 2 sept. et 3 nov. 1687.

pensée que l'avarice, « cette vilaine bête », puisse se trouver dans son sang. L'avarice, dit-elle, « est ma bête... Mais je suis bien en sûreté de cette vilaine passion. » Elle est donc en garde contre ce qu'il peut y avoir d'excessif dans la parcimonie de l'abbé, généreux d'ailleurs, lui aussi, à l'occasion, et Chateaubriand a été peu juste pour elle quand il a écrit, dans sa *Vie de Rancé :* « Légère d'esprit, inimitable de talent, positive de conduite, calculée dans ses affaires, elle ne perdait de vue aucun intérêt. » Non, elle avait sacrifié à son mari une partie de sa fortune; elle dépense sans compter quand il s'agit des Grignan. Ne parlons donc point de calculs intéressés, mais de nécessités qui se sont imposées à une femme presque ruinée par son mari, à une mère dont le fils est un dissipateur et dont la fille vit en reine de Provence.

Ce qui peut tromper, c'est que pour faire face à cette situation, elle semble oublier parfois sa fierté : par exemple, elle songe à marier son fils avec une héritière « qui est un peu juive de son estoc »; mais les millions lui semblent « de bonne maison ». Si ce mariage ne se fit pas, on sait qu'elle vit avec plaisir son petit-fils épouser la fille d'un fermier général. Nulle part cependant on ne voit qu'elle soit âprement attachée à son intérêt propre. Mais ses lettres d'affaires à Mme de Guitaut, à d'Hérigoyen, fermier du Buron, sont précises et serrées. Même quand le Bien Bon ne fut plus là, elle semble avoir gardé de lui en héritage son sens pratique.

Ne considérer les Coulanges que sous cet aspect, ce serait leur faire injustice. A côté du calculateur, il faut voir le gai chansonnier, Emmanuel de Coulanges, qui resta jeune jusqu'au delà de quatre-vingts ans. « C'était, dit Saint-Simon, un très petit homme, gros, à face réjouie, de ces esprits faciles, gais, agréables, qui ne produisent que de jolies bagatelles, mais qui en produisent toujours et de nouvelles et sur-le-champ, léger, frivole, à qui rien ne coûtait que la contrainte et l'étude, et dont tout était naturel. » Le portrait serait incomplet si l'on n'accordait à Coulanges que ces qualités superficielles : il était ami sûr autant qu'agréable; cette âme légère avait un fond de bonté, même de tendresse, qui ne changeait pas : on l'a vu plus haut par la lettre, éloquente dans sa simple émotion, que lui inspira la mort de Mme de Sévigné : cousine d'Emmanuel de Coulanges, élevée avec lui, celle-ci sentait tout le prix de son amitié fidèle, comme de son naturel si spirituellement sociable : « Avec qui n'êtes-vous pas bon? avec qui ne vous

accommodez-vous point? » Où d'autres ne voyaient qu'épicurisme et égoïsme mondain, elle voyait, elle aimait l'expansion d'une gaieté facile assez semblable à la sienne, bien que moins riche et moins profonde : la joie et Coulanges, c'était pour elle la même chose[1]. Nous trouvons assez peu digne aujourd'hui cette vie libre, un peu vagabonde, qui semble ignorer le foyer domestique et court de château en château, en quête d'une hospitalité qui d'ailleurs est toujours offerte avec plaisir, car l'hôte partout accueilli fait les délices de la conversation et de la table; elle y admirait peut-être une pauvreté vaillamment supportée. Quant à Mme de Coulanges, qui, elle aussi, errait un peu çà et là, mais jamais dans le même sens que son mari, elle lui écrivait avec le même abandon et le même ton d'ironie affectueuse qu'à ce mari, — tant elle les comprenait bien tous deux, ces époux d'humeur également indépendante, toujours unis à condition d'être toujours séparés! — mais elle jugeait que l'esprit de Mme de Coulanges était « une dignité[2] » à la cour où cette cousine de Louvois était reçue.

III

Ce qu'elle tient de sa famille paternelle : la verve. — Ce qui lui est particulier : la verve unie à la bonté et à la sensibilité. — L'esprit de Mme de Sévigné et l'esprit de Bussy.

De même pourtant qu'elle prenait au Bien Bon son sens pratique sans lui prendre son économie intéressée, elle prenait part à la gaieté des Coulanges sans leur emprunter leur trop frivole insouciance. De tous côtés elle reçoit et subit les influences; mais elle concilie, elle équilibre tout. Au reste, les Coulanges n'avaient point à lui donner des leçons de gaieté : elle était gaie par nature et, pour ainsi dire, de famille. La verve des Rabutin est célèbre, et Corbinelli, à la suite d'une de ces petites « riotes » (brouilleries) qui relevaient trop souvent entre Bussy et sa cousine la fadeur de l'amitié, leur disait : « Vous êtes deux vrais Rabutins, nés l'un pour l'autre. » Il n'avait pas pleinement raison : l'étude des lettres de Bussy montre à la

1. « La gaieté fait une grande partie de son mérite. » (18 sept. 1689.) « Le style qu'on a en lui écrivant ressemble à la joie et à la santé. » (16 nov. 1681.)
2. Lettre du 5 avril 1680.

fois ce que Marie de Rabutin-Chantal pouvait tenir des siens, et aussi quels dons particuliers elle semble avoir reçus en propre, car l'esprit de son père semble avoir été, à peu de chose près, ce qu'était l'esprit de son cousin.

Bussy a de l'esprit, certes, et de la verve; mais combien il diffère, même par là, de ces personnes qui, selon sa propre expression, « ne sont pas nées pour être tristes », au premier rang desquelles il mettait Mme de Sévigné! A son château de Bussy, au bas du portrait de sa cousine, il avait fait écrire :

Marie de Rabutin, fille du baron de Chantal, marquise de Sévigny, femme d'un génie extraordinaire et d'une vertu compatible avec la joie et les agréments.

Lui, il n'avait ni la vertu ni la joie. La verve, sans doute, il l'avait, mais la verve mordante, sarcastique, souvent méchante. L'esprit chez lui et le bon ton n'étaient qu'un vernis superficiel qui recouvrait une âme orgueilleuse, aigre et dure. Sa cousine l'apprit à ses dépens plus d'une fois; plus d'une fois, dans les lettres froidement ironiques et sèches qu'elle recevait de Bourgogne, elle cherchait vainement « ce bon sens qui était si agréable et si droit ». C'est que Bussy, dès qu'on heurtait son amour-propre, ne se possédait plus. C'est aussi qu'il portait au cœur une plaie toujours vive : disgracié, exilé, il ne pardonne pas à ceux qui sont maréchaux de France, alors qu'il ne l'est pas. Il affecte, sans doute, de se consoler « en sa propre vertu ». Et comment se consoler de ce qu'on n'a pas avec ce qu'on n'a pas davantage? « Quel dommage, lui écrivait Mme de Sévigné, que vous n'ayez pas été heureux! car la prospérité, qui fait toujours briller, nous aurait donné le plaisir de voir ce que vous eussiez fait avec elle. » Quand on lui rappelait cette grande déception d'une vie tourmentée par une ambition impuissante, il montait « sur ses grands chevaux », et répondait superbement :

Pourvu que j'aie le vivre et le vêtement, je suis assez paré de ma réputation, et la fortune, qui m'a fait du pis qu'elle a pu, n'a pu m'abattre ni l'air ni le courage. J'espère que je serai jusqu'au bout plus grand que mes malheurs, et que je ferai voir au moins par là que je n'en étais pas digne.

Mme de Sévigné le jugeait bien lorsqu'elle lui disait : « Vous êtes un homme bien excessif. » Tantôt il l'outrageait indignement dans un portrait qui est à la fois d'un observateur clairvoyant et d'un calomniateur; tantôt, soigné par elle dans une

de ses maladies, il promettait de lui vouer pour jamais une amitié tendre, plus durable que l'amour. Mais ce qui déplaît surtout en Bussy, c'est qu'à l'orgueil du grand seigneur il joint les bassesses du courtisan besogneux et les puériles vanités de l'homme de lettres. Il demande cyniquement au roi « du pain », il espère le toucher et aller « jusqu'à sa bourse ». Ce qu'il écrit ne jaillit point de source, et pourtant il feint d'écrire sans préparation : « Cela est bon aux ouvrages des médiocres génies d'être revus et corrigés. » Mais il sait qu'il a de l'esprit, et quand on lui dit qu'il en a, il répond avec modestie : « Je le croyais un peu de moi-même ; » et il se flatte, s'il s'avise de refaire la *Princesse de Clèves,* de faire penser et dire aux personnages « des choses plus naturelles ». Son naturel à lui est, pour ainsi dire, un naturel aride, que le cœur n'échauffe pas, que ne colore pas l'imagination. C'est l'imagination précisément et le cœur qui donnent le charme et la vie au style de Mme de Sévigné, à ce style qui, comme elle le dit, sort brusquement de son imagination, à ce style dont « les tons viennent du cœur », ainsi qu'elle le dit encore.

C'est une chose étrange qu'une imagination vive, qui représente toutes choses comme si elles étaient encore ; sur cela on songe au présent, et, quand on a le cœur comme je l'ai, on se meurt. La première chose qui saisit mon imagination la mène si loin, que cela compose souvent une loge des Petites-Maisons ; et quand je reviens à moi, comme d'un sommeil, j'en suis plus étonnée que les autres[1].

Ce don d'imagination, de fantaisie, de rêverie, le très fin, raisonnable et sceptique Bussy en était dépourvu. Sa gaieté n'est pas la gaieté bourguignonne et gauloise qui déborde et s'épanche à flots abondants : elle sourit et ne rit pas ; elle est amie de l'épigramme, de l'allusion maligne, de la pointe cachée, plus que de la bonne humeur épanouie. On dirait qu'il garde toujours à la lèvre un pli sarcastique, parfois amer. Elle, au contraire, elle est toute joie et toute verve. Son fils lui demandait un jour comment elle pouvait supporter certains vendredis de décembre, dans la solitude des Rochers ; elle répondit : « Mon fils, je prends une beurrée, et je chante. » C'est ainsi qu'on aime à la voir, riant et chantant à travers tout.

Par une alliance toute naturelle chez les personnes vives et de premier mouvement, elle unit à ce don du rire spontané le don des larmes faciles. « Ne soyez pas en peine, dit-elle, de

1. Lettres des 26 mars 1671 et 17 juill. 1686.

ceux qui ont le don des larmes. » Il est, en effet, « des larmes d'une douceur qu'on ne peut comparer à rien, pas même aux joies les plus brillantes... Qu'on a quelquefois de plaisir à pleurer! » Sa fille, dont la « philosophie » était plus ferme, raillait cette belle faiblesse naturelle et cette disposition aux larmes qui lui semblaient indignes d'une âme elevée. Mais elle, pourquoi cacherait-elle qu'elle est « tendre aux larmes »? Oui, elle est « une pleureuse »; mais elle n'est pas une mélancolique : une impression gaie efface bientôt l'impression triste; dans la même lettre elle pleure et rit à la fois. Sa sensibilité ne serait-elle donc qu'une sensibilité de tempérament? Non : croyons-la plutôt sur parole quand elle nous montre la source de tant de mouvements passionnés dans une capacité d'aimer qui ne fut pas médiocre.

> Ah! noble indifférence, où êtes-vous? Il ne faut que vous pour être heureuse, et sans vous tout est inutile; mais, puisqu'il faut souffrir de quelque façon que ce soit, il vaut encore mieux souffrir par là que par les autres endroits. Pour moi, je serais très fâchée d'être consolée; je ne me pique pas de fermeté ni de philosophie, mon cœur me mène et me conduit. On disait l'autre jour que la vraie mesure du mérite du cœur, c'était la capacité d'aimer; je me trouvai d'une grande élévation par cette règle; elle me donnerait trop de vanité, si je n'avais mille autres sujets de me remettre à ma place [1].

La verve, la gaieté, Mme de Sévigné peut les devoir, dans une certaine mesure, à sa famille et à son pays; mais cette bienveillance optimiste, cette chaleur de cœur, cette sensibilité si facile à émouvoir, n'appartiennent qu'à elle. Voilà ce qui la met si fort au-dessus d'un Bussy.

IV

L'influence de la naissance et de la caste. — Mme de Sévigné est-elle insensible aux misères du peuple? — Les troubles de Bretagne.

Il ne faudrait point cependant attribuer à Mme de Sévigné une sorte de bonté banale et monotone qui se répand uniformément sur toute sa correspondance et en émousse le piquant. Nous n'avons point affaire à une bourgeoise sensible, mais à une grande dame d'humeur vive et volontiers moqueuse, qui

1. Lettres des 7 mars et 20 mai 1672.

ne s'interdit pas les médisances ni même, on l'a dit[1], les petites méchancetés. Voyez comment elle traite cette pauvre Mme de Marans, désignée dans ses lettres sous le nom de Mélusine, « la méchante fée ». Il est vrai que Mme de Marans avait calomnié sa fille. Que Forbin-Janson, évêque de Marseille, se permette d'être d'un sentiment opposé à celui de M. de Grignan, voilà les « Fourbins » et leurs « fourbineries » qui deviennent un terme inépuisable de plaisanteries aussi injustes que faciles, car Mme de Sévigné avait été fort bien accueillie dans la maison de l'homme qui reçoit d'elle, en retour, le sobriquet de « la Grêle ».

On a pu même l'accuser d'une certaine sécheresse de cœur et lui reprocher de n'avoir pas compati aux misères des « bonnets bleus » de basse Bretagne et des religionnaires des Cévennes, de ceux qu'elle appelle les démons des montagnes du Dauphiné. Mais ici il faut s'entendre. Il y a des choses que Marie de Rabutin, marquise de Sévigné, ne peut sentir comme nous les sentons. Certes, elle n'a pas l'orgueil aristocratiquement dédaigneux de Bussy, mais elle partage et devait partager ses préjugés de naissance et de caste. De là certains mots qui surprennent. Lorsque la citadelle de Condé, en 1776, est prise, Mme de Sévigné écrit : « Elle ne nous coûte que quelques soldats, *et pas un homme qui ait un nom. Voilà ce qui s'appelle un bonheur complet.* » Si le roi fait de Racine et de Boileau ses historiographes, elle écrit à Bussy : « Ah! que je connais un homme de qualité à qui j'aurais bien plutôt fait écrire mon histoire qu'à *ces bourgeois-là,* si j'en étais le maître! » Ce n'est, après tout, qu'un compliment ingénieux à l'adresse de Bussy; mais comment juger les lettres, si nombreuses et si cruelles, relatives aux troubles de la Bretagne pendant l'été, l'automne et l'hiver de 1675? Sainte-Beuve l'a fait avec mesure.

Il est une seule circonstance où l'on ne peut s'empêcher de regretter que Mme de Sévigné se soit abandonnée à ses habitudes moqueuses et légères; où l'on se refuse absolument à entrer dans son badinage et où, après en avoir recherché toutes les raisons atténuantes, on a peine encore à le lui pardonner : c'est lorsqu'elle raconte si gaiement à sa fille la révolte des paysans bas bretons et les horribles sévérités qui la réprimèrent. Tant qu'elle se borne à rire des états, des gentilshommes campagnards, et de leurs galas étourdissants, et de leur enthousiasme à tout voter *entre midi et une heure,* et de toutes les autres folies du *prochain* de Bretagne après dîner, cela est bien, cela est d'une solide et légitime plaisanterie, cela rappelle en certains endroits

1. De Féletz, *Mélanges.*

la touche de Molière. Mais, du moment qu'il y a eu de petites *tranchées* en Bretagne, et à Rennes une *colique pierreuse,* c'est-à-dire que le gouverneur, M. de Chaulnes, voulant dissiper le peuple par sa présence, a été repoussé chez lui à coups de pierres; du moment que M. de Forbin arrive avec six mille hommes de troupes contre les mutins, et que ces pauvres diables, du plus loin qu'ils aperçoivent les troupes royales, se débandent par les champs, se jettent à genoux, en criant : *Mea culpa* (car c'est le seul mot de français qu'ils sachent) ; quand, pour châtier Rennes, on transfère son parlement à Vannes, qu'on prend *à l'aventure* vingt-cinq ou trente hommes pour les pendre ; qu'on chasse et qu'on bannit toute une grande rue, femmes accouchées, vieillards, enfants, avec défense de les recueillir, sous peine de mort ; quand on roue, qu'on écartèle, et qu'à force d'avoir écartelé et roué l'on se relâche, et qu'on pend : au milieu de ces horreurs exercées contre des innocents ou de pauvres égarés, on souffre de voir Mme de Sévigné se jouer presque comme à l'ordinaire ; on lui voudrait une indignation brûlante, amère, généreuse ; surtout on voudrait effacer de ses lettres des lignes comme celles-ci : « Les mutins de Rennes se sont sauvés il y a longtemps ; ainsi les bons pâtiront pour les méchants ; mais je trouve tout fort bon, pourvu que les quatre mille hommes de guerre qui sont à Rennes, sous MM. de Forbin et de Vins, ne m'empêchent point de me promener dans mes bois, qui sont d'une hauteur et d'une beauté merveilleuse; » et ailleurs : « On a pris soixante bourgeois; on commence demain à en pendre. Cette province est un bel exemple pour les autres, et surtout de respecter les gouverneurs et les gouvernantes, de ne leur point dire d'injures et de ne point jeter des pierres dans leur jardin » ; et enfin : « Vous me parlez bien plaisamment de nos misères; nous ne sommes plus si roués; un en huit jours seulement, pour entretenir la justice : la penderie me paraît maintenant un rafraîchissement. » Le duc de Chaulnes, qui a provoqué toutes ces vengeances, parce qu'on a jeté des pierres dans son jardin et qu'on lui a dit mille injures, dont la plus douce et la plus familière était *gros cochon,* ne baisse pas pour cela dans l'amitié de Mme de Sévigné ; il reste toujours, pour elle et pour Mme de Grignan, *notre bon duc,* à tour de bras ; bien plus, lorsqu'il est nommé ambassadeur à Rome et qu'il part du pays, il laisse toute la Bretagne *en tristesse.* Certes, il y aurait là matière à bien des réflexions sur les mœurs et la civilisation du grand siècle. Nos lecteurs y suppléeront sans peine. Nous regretterons seulement qu'en cette occasion le cœur de Mme de Sévigné ne se soit pas davantage élevé au-dessus des préjugés de son temps[1].

Il faut se garder également et d'excuser ce qui n'est pas excusable, et de s'écrier sur le ton tragique, avec Lamartine[2] : « L'air de la cour avait endurci son âme sur les souffrances de ce qui mourait ainsi au-dessous de son niveau... Il faut arracher ces feuilles de la correspondance de Mme de Sévigné pour croire à sa sensibilité. » L'indulgence est découragée par des traits cruellement ironiques, comme ceux-ci :

Nous avons trouvé ce matin deux grands vilains pendus à des arbres sur le grand chemin. Nous n'avons pas compris pourquoi des pendus, car le bel air des grands chemins, il me semble que ce sont des roués. Nous avons

1. *Portraits de femmes.*
2. *Madame de Sévigné;* Michel Lévy 1864, in-12.

été occupés à deviner cette nouveauté : ils faisaient une fort vilaine mine, et j'ai juré que je vous le manderais... Nos soldats s'amusent à voler : ils mirent l'autre jour un petit enfant à la broche ; mais d'autres désordres, point de nouvelles [1].

Non, en vérité, ces jolies choses-là ne sauraient être excusées ; tout au plus pourrait-on les expliquer. Les Bretons, d'ailleurs, étaient dans leur droit ; l'impôt du papier timbré avait été rétabli malgré l'engagement formel que les ministres de Louis XIV avaient pris de le retirer. Mais, cela dit, il convient de ne pas exagérer les torts de Mme de Sévigné. Ce n'est pas elle qui eût écrit, comme Bussy : « Je ne plains guère les Bretons, qui sont assez fous pour s'attirer mal à propos l'indignation d'un aussi bon maître que le nôtre. » Elle qui déclarait aimer les Bretons, qui opposait leur bon cœur à l'indolence parfumée des Provençaux, elle ne pouvait voir avec indifférence souffrir la province à laquelle elle donna son fils. Le ton est souvent déplaisant ; mais le fond des sentiments ne saurait être douteux, puisqu'elle ne nous l'a pas laissé ignorer : « *Je prends part à la tristesse et à la désolation de toute la province...* Me voilà bien Bretonne, comme vous voyez. » Plus tard, en 1680, on la voit faire tous ses efforts pour soulager la misère de ceux qui l'entourent. « Je ne vois, dit-elle, que des gens qui me doivent de l'argent et qui n'ont point de pain, qui couchent sur la paille, et qui pleurent ; que voulez-vous que je leur fasse ? » Loin d'exiger avec rigueur ce qui lui est dû, elle en remet une partie à ses métayers et fermiers. Nullement dédaigneuse des petites gens, elle s'entretient volontiers avec eux, elle est toute triste de la mort de Beaulieu, son fidèle domestique, dont la dernière pensée est pour elle.

V

Le caractère de la femme dans le commerce de la vie : facilité, sincérité, désintéressement et dévouement dans l'amitié.

Ce coup d'œil jeté sur les influences *morales* qu'elle a subies (les influences qui ont agi sur son intelligence ne sont pas, nous le verrons, moins profondes) nous donne une idée suffi-

1. Lettres des 11 sept. 1675 et 5 janv. 1676. Voyez aussi les lettres des 3 et 24 juillet, du 16 août, du 24 sept., des 22, 23, 27 et 30 octobre, du 24 nov. 1675.

sante déjà du caractère de la femme. Il faut maintenant la suivre de plus près dans le commerce du monde et de l'amitié.

« C'est une chose délicieuse que de demeurer avec Mme de Sévigné, » écrivait Mme de Coulanges à un moment où elle jouissait de ce commerce exquis entre tous. Elle-même, Mme de Sévigné se rendait justice sans fausse modestie : « Ah ! mon enfant, qu'il est aisé de vivre avec moi ! qu'un peu de douceur, d'espèce de société, de confiance même superficielle, me mène loin ! Je crois en vérité que personne n'a plus de facilité que moi dans le commerce de la vie... Je vous assure qu'il faut peu pour me contenter[1]. » Elle reconnaît, il est vrai, que la belle vertu de patience n'est pas à son usage ; mais de quelle bonté patiente ne fit-elle pas preuve vis-à-vis de sa cousine, Mlle de Méri, éternellement malade, éternellement maussade ! Pour qu'une âme soit patiente, il faut qu'elle soit égale : celle de Mme de Sévigné était vive, mais n'était point inégale. Nulle part on n'entrevoit chez elle ce fond d'amertume secrète qui gâte parfois l'âme la plus haute. Même à ses heures les moins joyeuses, elle est résignée, ou, pour parler comme elle parle, elle est *contente :* « Trouvez-vous que ma fortune ait été fort heureuse ? J'en suis contente, et si j'ai des mouvements de murmure, ce n'est pas par rapport à moi. » La vieillesse ne l'assombrit pas ; au contraire, les lettres des dernières années sont de plus en plus sereines. Elle hait plus que la mort l'ennui et les méchantes compagnies qui l'apportent ; mais qu'on lui demande un service, elle est toujours prête à le rendre. Mme de la Guette a dit d'elle dans ses *Mémoires :* « C'est une dame qui n'a point de plus grand plaisir que quand elle peut obliger quelqu'un, étant la générosité même. » On peut trouver qu'elle écarte les fâcheux avec quelque brusquerie ; mais c'est pour être davantage à ceux qu'elle aime, aux chers confidents de ses chagrins et de ses joies.

Je suis naturelle ; et quand mon cœur est en presse, je ne puis m'empêcher de me plaindre à ceux que j'aime bien... Vous savez que je suis communicative et que je n'aime point à jouir d'un plaisir toute seule[2].

Ces qualités, sociables au plus haut degré, sont celles qui font le charme d'un commerce ; il en est d'autres qui en font la solidité et la sûreté. Peu de personnes sont *vraies,* elle l'ob-

1. Lettre du 6 nov. 1680.
2. Lettres des 24 juin 1671 et 12 janvier 1676.

serve. Nous ajouterons : personne n'est plus vrai que Mme de Sévigné. Souvent elle vante l'excellence, et même les avantages de la droiture :

> Je hais ce qui est faux... On se trouve toujours bien d'avoir de la sincérité... C'est ce dont il ne faut point se départir, quoi qu'il arrive : cette mode revient toujours. On ne trompe guère longtemps le monde, et les fourbes sont enfin découverts, j'en suis persuadée [1].

C'est allier le sens pratique à la loyauté ; mais sa fidélité à ses amis n'est pas fondée sur l'intérêt. Autant elle est franche vis-à-vis d'eux quand ils sont puissants, autant elle leur est dévouée quand ils sont malheureux. Il est superflu de rappeler avec quels sentiments d'amitié passionnée elle suivit le procès de Fouquet, qui pourtant, tout surintendant qu'il était, avait trouvé une cruelle en cette femme à demi ruinée, mais inaccessible aux vils calculs. Quand un autre de ses amis, Pomponne, fut disgracié, elle sentit grandir pour lui sa sympathie. « Le malheur, écrivait-elle alors, ne me chassera pas de cette maison. Il y a trente ans (c'est une belle date) que je suis amie de M. de Pomponne ; je lui jure fidélité jusqu'à la fin de ma vie, plus dans la mauvaise que dans la bonne fortune [2]. » C'est peut-être par ce côté de son caractère qu'elle est le plus digne d'estime. Ici encore elle n'ignore pas ce qu'elle vaut : « Je suis fort délicate en amitié, et je ne m'y connais pas trop mal ; » et elle déclare à sa fille que pour la confiance et la sincérité dans le commerce de l'amitié elle ne recevra de leçons ni d'elle ni de personne.

Elle égaya et consola la vieillesse de Retz, couronnement plus paisible d'une vie inquiète. Il était son parent assez éloigné ; mais ce n'est pas une médiocre recommandation pour lui devant la postérité que d'avoir mérité d'être l'ami de Mme de Sévigné. Quand elle le perdit, elle s'en montra touchée jusqu'au fond du cœur. « Il me semble que tout me quitte, » disait-elle. Au lendemain de ces cruelles séparations il lui venait des « bouffées » de tendresse qu'elle ne pouvait contenir. Aussi combien elle eut d'amis et combien dévoués ! Elle s'en faisait chaque jour de nouveaux ; elle ne perdait aucun de ceux d'autrefois. Au reste, à quoi bon y insister ? nous avons son portrait, tracé par une de ses amies, et ce portrait n'est que le plus délicat des éloges.

1. Lettres des 12 février 1672, 18 sept. 1679, 14 janv. 1689.
2. Lettre du 24 nov. 1679.

Sachez, Madame, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point sur la terre d'aussi charmante, lorsque vous êtes animée dans une conversation d'où la contrainte est bannie. Tout ce que vous dites a un tel charme et vous sied si bien, que vos paroles attirent les ris et les grâces autour de vous ; et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux, que, quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux ; et que, quand on vous écoute, on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits, et l'on vous cède la beauté du monde la plus achevée. Vous pouvez juger que si je vous suis inconnu, vous ne m'êtes pas inconnue ; et qu'il faut que j'aie eu plus d'une fois l'honneur de vous voir et de vous entendre, pour avoir démêlé ce qui fait en vous cet agrément dont tout le monde est surpris.

Mais je veux encore vous faire voir, Madame, que je ne connais pas moins les qualités solides qui sont en vous que je fais les agréables dont on est touché. Votre âme est grande, noble, propre à dispenser des trésors, et incapable de s'abaisser aux soins d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition, et vous ne l'êtes pas moins au plaisir : vous paraissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous ; votre présence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beauté, lorsqu'ils vous environnent.

Enfin *la joie est l'état véritable de votre âme,* et le chagrin vous est plus contraire qu'à qui que ce soit. Votre cœur, Madame, est sans doute un bien qui ne peut se mériter ; jamais il n'y en eut un si généreux, si bien fait et si fidèle. Vous êtes la plus civile et la plus obligeante personne qui ait jamais été ; et, par un air libre et doux qui est dans toutes vos actions, les plus simples compliments de bienséance paraissent en votre bouche des protestations d'amitié ; et tous les gens qui sortent d'auprès de vous s'en vont persuadés de votre estime et de votre bienveillance, sans qu'ils puissent se dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'une et de l'autre.

VI

Les amis de Mme de Sévigné. — Mme de la Fayette et la Rochefoucauld. — Les « Maximes » de Mme de Sévigné.

L'auteur de ce charmant portrait feint d'être un homme ; mais tout y trahit la femme. C'est le signer assez clairement qu'y prononcer le nom de Mme de la Fayette, à qui Mme de Sévigné a donné son cœur. C'est Mme de la Fayette, en effet, que Mme de Sévigné nomme dans une lettre du 15 janvier 1675 ; le portrait était vieux alors de seize ans environ, et Mme de Sévigné disait modestement : « Il vaut mieux que moi. » C'est qu'elle y était peinte dans le plein épanouissement de sa beauté, jeune mère et jeune veuve ; mais on en peut retrancher, comme nous l'avons fait, tout ce qui n'est pas le portrait moral ; l'ensemble reste encore frappant de vérité.

Mme de Sévigné rend à son amie toute l'estime qu'elle lui témoigne, et l'on sent que ce n'est pas là un échange plus ou moins banal d'éloges complaisants. Elle va jusqu'à lui trouver autant d'esprit qu'à Pascal ; il y a comme une nuance de respect dans son affection. Et pourtant, c'est une affection bien tendre, celle qui, éprouvée par toute une vie, se resserre chaque jour davantage, et, quand la mort la dénoue, ne laisse pas après elle l'ombre d'un seul dissentiment : « Jamais nous n'avions eu le moindre nuage dans notre amitié. La longue habitude ne m'avait point accoutumée à son mérite : ce goût était toujours vif et nouveau. » — « Plus on la voit, disait-elle de son amie, plus on s'y attache... Toute la vérité et toute la sincérité qui peut être entre des amies, elle peut être entre ces personnes-là[1] et moi. » Mme de Sévigné, qui songeait, du moins elle le dit, à écrire un traité sur l'amitié, eût pu nous y apprendre si ce sont les ressemblances ou les dissemblances qui attirent et retiennent la sympathie. Ce qui est certain, c'est que peu de caractères furent aussi dissemblables que ceux des deux amies. Mme de Sévigné est sensible, Mme de la Fayette est délicate ; il faut lui épargner la secousse des adieux trop directs : « car la délicatesse de Mme de la Fayette ne peut souffrir sans émotion la perte d'une amie » comme Mme de Sévigné. Celle-ci pleure en écoutant la musique d'*Alceste ;* Mme de la Fayette, qui est près d'elle, ne pleure pas, mais son âme en est tout *alarmée*. Délicatesse un peu maladive d'un corps frêle et d'une âme parfois inquiète. La santé du corps et de l'âme chez Mme de Sévigné se manifeste par l'abondance des larmes aussi bien que par l'exubérance de la gaieté.

Mais de Mme de la Fayette elle accepte tout en souriant. Vive, un peu brusque et impérieuse sous ses airs indolents (« il faut la croire sur parole »), Mme de la Fayette, qu'elle prenne la défense de Charles de Sévigné sacrifié à Mme de Grignan, ou somme son amie de revenir à Paris si elle ne veut rompre avec elle, écrit souvent « du ton d'un arrêt du Conseil d'en haut » ; mais l'amie indulgente n'y voit qu'une preuve plus chaleureuse d'affection. « Cela est d'une vivacité et d'une amitié qui me fait plaisir. » Il est vrai que Mme de la Fayette lui reproche quelques « défiances[2] ». Peut-être, en de certains jours cruels, Mme de Sévigné ne voulait-elle pas être consolée,

1. Mmes de la Fayette et de Lavardin. Voyez les lettres des 3 juin 1693, 4 janv. et 3 juill. 1690.
2. Lettre de Mme de la Fayette à Mme de Sévigné, 30 juin 1673.

comme ce jour (31 mai 1692) où elle écrit : « Mes amis ont trop de soin de moi ; j'en suis importunée ; » mais, en général, c'est Mme de Sévigné qui s'abandonne, et Mme de la Fayette qui se réserve, sauf quand il s'agit d'une Sévigné ou d'un la Rochefoucauld.

Presque aussi amèrement que Mme de la Fayette, Mme de Sévigné pleura la mort de la Rochefoucauld : elle est « pleine » de ce sujet, elle le rebat sans cesse. Le duc frondeur, vieilli et assagi, le « patriarche » dont elle a fixé pour nous la physionomie apaisée, presque attendrie, l'ami accompli qu'elle apprit à connaître, lui décernait, pour ainsi dire, un brevet de perfection dans l'amitié : « M. de la Rochefoucauld dit que je contente son idée sur l'amitié avec toutes ses circonstances et dépendances[1]. » Elle avait une tendance à moraliser et à fouiller, comme elle le dit de Nicole, dans le fond du cœur humain avec une lanterne ; parfois même, quand, chez Gourville, elle discutait avec Mme Scarron, Mme de Coulanges et l'abbé Testu sur les personnes qui ont le goût au-dessus ou au-dessous de leur esprit, elle se jetait dans des subtilités où elle n'entendait plus rien. Comment n'eût-elle pas goûté un plaisir singulier dans la société de l'auteur des *Maximes,* elle qui a écrit : « Il entre bien des sentiments dans la composition des larmes... Il n'y a aucune expérience de physique qui soit plus amusante que l'examen, et la suite, et la diversité de tous nos sentiments » ? L'amertume des *Maximes* ne devait même pas lui déplaire autant qu'on serait tenté de le croire : elle le savait, « les vérités sont amères ; nous n'aimons pas à être découverts ». Du moins, quand elle cite le livre et l'auteur, ce n'est jamais pour les désapprouver.

Généralement parlant, les femmes sont bien plaisantes, et M. de la Rochefoucauld en a bien connu le fonds...

C'est une jolie chose que d'entendre vite : cela fait voir une vivacité qui plaît, et dont l'amour-propre sait un gré nonpareil. M. de La Rochefoucauld dit vrai dans ses *Maximes :* Nous aimons mieux ceux qui nous entendent bien que ceux qui se font écouter... Nous trouvions l'autre jour qu'il n'y avait de véritable mal dans la vie que les grandes douleurs ; tout le reste est dans l'imagination et dépend de la manière dont on conçoit les choses. Tous les autres maux trouvent leur remède, ou dans le temps, ou dans la modération, ou dans la force de l'esprit ; les réflexions les peuvent adoucir ; la dévotion, la philosophie. Pour les douleurs, elles tiennent l'âme et le corps ; la vue de Dieu les fait souffrir avec patience ; elle fait qu'on en profite, mais elle ne les adoucit pas. Voilà un discours qui aurait tout l'air d'a-

1. Lettre du 25 février 1671.

voir été rapporté tout entier du faubourg Saint-Germain ; cependant il est de chez ma pauvre tante, où j'étais l'aigle de la conversation : elle nous en donnait le sujet par ses extrêmes souffrances, qu'elle ne veut pas qu'on mette en comparaison avec nul autre mal de la vie. M. de la Rochefoucauld est bien de cet avis : il est toujours accablé de goutte [1].

La Rochefoucauld, Mme de la Fayette, Mme de Sévigné, moralisaient donc de compagnie. Tantôt la causerie se prolongeait en dissertation morale :

Mme de la Fayette prend des bouillons de vipères, qui lui redonnent une âme et lui donnent des forces à vue d'œil ; elle croit que cela vous serait admirable. On prend cette vipère, on lui coupe la tête, la queue, on l'ouvre, on l'écorche, et toujours elle remue ; une heure, deux heures, on la voit toujours remuer. Nous comparâmes cette quantité d'esprits, si difficiles à apaiser, à de vieilles passions : que ne leur fait-on point ? On dit des injures, des mépris, des rudesses, des cruautés, des querelles, des plaintes, des rages ; et toujours elles remuent, on n'en saurait voir la fin ; on croit que quand on leur arrache le cœur, c'en est fait, qu'on n'en entendra plus parler : point du tout, elles sont encore en vie, elles remuent encore. Je ne sais pas si cette sottise vous paraîtra comme à nous ; mais nous étions en train de la trouver plaisante ; on en peut faire souvent l'application [2].

Tantôt, et plus souvent, elle se condensait et s'aiguisait en maxime : « La grande amitié n'est jamais tranquille. *Maxime !* » Ainsi, Mme de Sévigné *faisait* des maximes, à l'imitation de la Rochefoucauld.

Je fis l'autre jour une maxime tout de suite sans y penser, et je la trouvai si bonne que je crus l'avoir retenue par cœur de celles de M. de la Rochefoucauld. Je vous prie de me le dire : en ce cas il faudrait louer ma mémoire plus que mon jugement. Je disais, comme si je n'eusse rien dit, que l'ingratitude attire les reproches, comme la reconnaissance attire de nouveaux bienfaits [3].

Il serait curieux de composer un livre des *Maximes* écrit par Mme de Sévigné. Je donnerai, du moins, une idée de ce qu'il pourrait être, en relevant un certain nombre des observations toujours fines, souvent profondes, qui en feraient la richesse.

Rien n'est plus capable d'ôter tous les bons sentiments, que de marquer de la défiance ; il suffit souvent d'être soupçonné comme ennemi pour le devenir : la dépense est toute faite, on n'a plus rien à ménager. Au contraire, la confiance engage à bien faire : on est touché de la bonne opinion des autres, et on ne se résout pas facilement à la perdre... Il faut bien se garder de ne pas conformer les actions aux paroles... Il y a de certaines grossièretés

1. Lettres des 4 et 16 mai 1672, 7 sept. 1689.
2. Lettre du 20 oct. 1679.
3. Lettre du 28 juin 1671.

solides dont on ne peut se passer... Nous craignons quasi toujours des maux qui perdent ce nom par le changement de nos pensées et de nos inclinations... Rien n'est moins utile que les douleurs d'une chose sur laquelle on n'a plus aucun pouvoir... La vie est cruellement mêlée d'absinthe... Comme les longues maladies usent la douleur, les longues espérances usent toute la joie... Je trouve que le prix de la plupart des choses dépend de l'état où nous sommes quand nous les recevons... Il faut être doux après la victoire... La joie n'est point bonne pour assoupir les sens... Rien n'est si bon que d'avoir une belle et bonne âme : on la voit en toute chose comme au travers d'un cœur de cristal. On n'a jamais pris longtemps l'âme pour le corps. Il faut être, il faut être, si l'on veut paraître; le monde n'a point de longues injustices... J'admire comme notre esprit est quelquefois la dupe de notre cœur, et les raisons que nous trouvons pour appuyer nos changements... Les amitiés les plus vives ne se veulent rien épargner... Il n'y a rien de si opposé à la liberté que l'indifférence et l'indétermination... Toutes les choses du monde sont à facettes... C'est dans son cœur qu'on doit trouver tous ses devoirs, et il n'est louable que de prendre sur lui pour faire le sien... Autant on s'ennuie des circonstances sur les choses indifférentes, autant on les aime sur celles qui tiennent au cœur... L'absence noircit toutes choses... Il y a quelque sorte de plaisir dans la plainte, plus grand qu'on ne pense... L'envie d'être singulière et d'étonner par des procédés non communs est, ce me semble, la source de bien des vertus... On est quelquefois obligé de souffrir les circonstances et dépendances de l'amitié, quoiqu'elles ne soient pas agréables... Il arrive souvent qu'ayant toute la raison pour soi, on est blâmé pour la manière rude dont on la fait valoir... Il y a des gens qu'il faut aimer à leur mode, et superficiellement... On redresse les esprits à force de causer et de faire entendre la raison... C'est la paresse d'esprit qui ôte le goût des bons livres... Il n'y a rien de si important que d'être en bonne compagnie, et souvent, sans être ridicule, on est ridiculisé par ceux avec qui l'on se trouve... Il n'est rien de tel que de se faire valoir... Nos jugements sur les apparences sont si souvent renversés, que je m'étonne qu'on ne s'en désaccoutume point... Il me semble que l'esprit est si bon à toutes choses que tout va mal quand on en manque.

Parmi ces maximes il y en a qui, pour le tour et souvent pour la forme, rappellent les *Maximes* de la Rochefoucauld; quelques-unes n'en semblent être que des réminiscences. Mais quelles différences pour le ton, si peu amer et tranchant; pour le fond des sentiments, où la clairvoyance la moins facile à duper n'altère pas un confiant optimisme! Loin de croire à la perversité incurable de la nature humaine, Mme de Sévigné s'assigne à elle-même pour but l'amélioration progressive de son être moral.

La jeunesse est si aimable qu'il faudrait l'adorer, si l'âme et l'esprit étaient aussi parfaits que le corps; mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner, et tâcher de regagner du côté des bonnes qualités ce qu'on perd du côté des agréables. Il y a longtemps que je veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon âme, à mon cœur, à mes sentiments[1].

1. Lettre du 7 oct. 1671.

VII

Les amis subalternes : d'Hacqueville, Corbinelli.

Il est d'autres amis qu'on est plus surpris de rencontrer dans ce groupe si distingué des familiers de la marquise, des Bussy et des Retz, des Coulanges et des Lavardin, des la Fayette et des la Rochefoucauld, car ils ne se distinguent, ceux-là, ni par l'originalité de l'esprit, ni par la profondeur de l'âme. Qu'est-ce que « les d'Hacqueville »? En quelques traits Mme de Sévigné nous peindra ce personnage serviable et un peu banal.

Quoi qu'on dise *les d'Hacqueville,* il n'y a en vérité qu'un au monde comme le nôtre... D'Hacqueville me dit qu'une fois la semaine c'est assez écrire pour des affaires ; mais que ce n'est pas assez pour son amitié, et qu'il augmenterait plutôt d'une lettre que d'en retrancher une. Vous jugez bien que, puisque le régime que je lui avais ordonné ne lui plaît pas, je lâche la bride à toutes ses bontés, et lui laisse la liberté de son écritoire : songez qu'il écrit de cette furie à tout ce qui est hors de Paris, et voit tous les jours tout ce qui y reste ; ce sont *les d'Hacqueville ;* adressez-vous à eux, ma bonne, en toute confiance : leurs bons cœurs suffisent à tout. Enfin je me veux ôter de l'esprit de les ménager : j'en veux user : aussi bien, si ce n'est moi qui le tue, ce sera un autre. Il n'aime que ceux dont il est accablé : accablons-le donc sans discrétion...

La maréchale de Gramont s'est trouvée mal ; d'Hacqueville y a été, toujours courant, lui mener un médecin ; *il est en vérité un peu étendu dans ses soins* [1].

C'est bien ce que nous jugeons tout d'abord ; et quand nous lisons ailleurs : « Je ne crois pas qu'il puisse souffrir qu'il soit dit qu'un autre lui ait appris quelque chose, » nous nous demandons si ce zèle officieux ne serait pas surtout celui d'un nouvelliste. Mais quoi ! il ne serait qu'un obligeant et curieux intermédiaire, cet ami « à qui rien de bon et de solide ne manque, et qui ne nous peut jamais manquer lui-même », dont l'affection semblait à Mme de Sévigné une des consolations de sa vie? ce « trésor de bonté, d'amitié, de capacité, à quoi il faut ajouter une application et une exactitude dont nul autre que lui n'est capable »? Rendons plus de justice à qui fut tendrement aimé d'elle. D'Hacqueville n'était point peut-

1. Lettres des 15 avril 1673, 16 oct. et 8 déc. 1675. Voyez aussi les lettres des 17 avril, 6 et 8 mai, 7 et 17 juin, 3 juill. 1671, 9 sept. et 18 déc. 1675, 10 juin, 9 octobre 1676, 17 et 24 juillet 1680.

être un caractère si impersonnel : s'il se prodiguait au dehors pour rendre service à ses innombrables amis, il ne s'imposait pas; au contraire, d'humeur un peu raide et sauvage, il retranchait volontairement de sa vie « toute la douceur de la communication ». Il aimait mieux écrire que parler, et n'avait pas tort. « Quand je lisais d'Hacqueville, dit Mme de Sévigné, je le croyais la tendresse et la douceur mêmes; quand on le voyait, elles étaient si bien cachées sous la droiture de sa raison et sous la dureté de son esprit, que c'était un autre homme. » Cela est d'un homme bizarre peut-être, mais non pas vulgaire. D'Hacqueville ne nous a pas livré le secret de son âme, car nous n'avons pas ses lettres. Nous voudrions lui connaître une passion, un défaut même, qui lui appartînt bien en propre, comme la jalousie à cette bonne mais orageuse Mme de la Troche (Trochanire), « la femelle de d'Hacqueville » pour l'obligeance, mais si exigeante en revanche, si âpre à disputer à Mme de la Fayette le cœur de Mme de Sévigné.

D'autre part, Mme de Sévigné voyait trop souvent d'Hacqueville pour lui beaucoup écrire, ou ses lettres se sont perdues. Dans une que nous avons gardée, elle lui communique les inquiétudes où la jette l'absence de nouvelles venues de Grignan. « Je suis incapable, lui dit-elle, d'écrire à d'autres qu'à vous, *parce qu'il n'y a que vous qui ayez la bonté d'entrer dans mes extrêmes tendresses*... Ah! mon Dieu! que je suis malheureuse de n'avoir personne avec qui pleurer! J'aurais cette consolation avec vous, et toute votre sagesse ne m'empêcherait pas de vous faire voir toute ma folie. » Il me semble que le rôle de d'Hacqueville près de Mme de Sévigné s'éclaire. Elle l'a, d'ailleurs, elle-même défini plus d'une fois : « Je l'aime *comme un confident* qui entre dans mes sentiments, je ne saurais mieux dire... *Il est témoin de tous mes sentiments*... J'aime à mettre mes sentiments les plus chers en dépôt entre les mains d'un homme comme lui. » D'Hacqueville était donc un confident, ou plutôt — car le mot de confident implique l'idée de confiance intime et réciproque, d'égalité intellectuelle et morale — un témoin : il assistait aux séparations, il écoutait les plaintes, il regardait pleurer. Voilà ce qui plaît à Mme de Sévigné en ces amis subalternes, en Corbinelli comme en d'Hacqueville. Avec Corbinelli non plus elle ne se contraint pas[1]. Où les Coulanges eussent souri, où Mme de la Fayette eût offert ses conseils et la Rochefoucauld

1. Voyez la lettre du 29 mai 1675.

ses maximes, ces « témoins » étaient moins gênants : avec eux la mère en larmes croyait encore être seule.

Corbinelli est une figure moins effacée et pourtant moins précise encore que d'Hacqueville. C'est une figure très curieuse, mais très fuyante, d'Italien. Son père était venu d'Italie avec le maréchal d'Ancre; lui-même nous apparaît d'abord aux côtés du fort peu scrupuleux Bussy, sur le pied d'un homme de confiance plutôt que d'un familier; puis on le trouve mêlé aux intrigues de Vardes. Serait-il donc un conseiller équivoque? Mais Mme de Sévigné l'appelle quelque part le médecin de son âme. Serait-ce un de ces mondains indifférents à tout? Mais il fait profession d'être cartésien, il approfondit la science du droit, il lit les anciens et les cite à tout propos, avec quelque gaucherie pédantesque. Il est vrai que ses amis sont nombreux, qu'ils le réclament « pour réchauffer et pour réveiller la société », qu'il est prié chaque jour à trois ou quatre dîners. « On ne l'a pas toujours quand on veut. Il a d'autres amis, il a des affaires, il aime sa liberté[1]. » Mais dans le même temps on nous apprend qu'il est « toujours abîmé dans sa philosophie christianisée,... mourant tous les jours à quelque chose,... tout pétri dans le mystique », et que dans le mysticisme il va au delà de sainte Thérèse. Mme de Sévigné, sans doute, par certains mots et certains tons, laisserait entendre qu'elle ne prend pas fort au sérieux ce zèle d'un homme qui, à peine converti, se fait convertisseur; mais lorsque sa fille appelle Corbinelli « le mystique du diable », elle la gronde fort, en riant non moins fort du mot qui la scandalise.

La philosophie et la religion de Corbinelli semblaient donc suspectes déjà aux contemporains. On ne voyait pas bien comment le disciple de Descartes pouvait devenir l'émule de sainte Thérèse, ni quel plaisir l'ancien acolyte de Bussy et de Vardes trouvait à commenter les livres saints « tous les jours, chez Mme le Maigre, très jolie femme, où l'on ne parle que de Dieu, de la morale chrétienne, de l'évangile du jour ». Est-ce la terminaison italienne du nom qui nous trompe? Est-ce le souvenir des Sbrigani, Mascarillo, Pulcinella, qui nous hante? ou une vague réminiscence de *Tartuffe?* Il nous semble, du moins, que le chaleureux plaidoyer de Mme de Sévigné va contre son but.

1. Sur Corbinelli, voyez principalement les lettres des 17 juin 1670 ; 27, 29 mai, 26 juin 1675 ; 13 septembre et 20 octobre 1679 ; 1er mars 1684 ; 28 octobre et 24 novembre 1685 ; 19 avril et 11 septembre 1689 ; 8 et 15 janvier 1690.

Comment, *mystique du diable !* un homme qui ne songe qu'à détruire son empire, qui ne cesse d'avoir commerce avec les ennemis du diable, qui sont les saints et les saintes de l'Église ! un homme qui ne compte pour rien son chien de corps; qui souffre la pauvreté *chrétiennement*, vous direz *philosophiquement;* qui ne cesse de célébrer les perfections et l'existence de Dieu ; qui ne juge jamais son prochain, qui l'excuse toujours ; qui passe sa vie dans la charité et le service du prochain ; qui est insensible aux plaisirs et aux délices de la vie ; qui enfin, malgré sa mauvaise fortune, est entièrement soumis à la volonté de Dieu ! Et vous appelez cela *mystique du diable !*

Corbinelli est pauvre, ne l'oublions pas; d'une pauvreté supportée avec dignité, nous voulons bien le croire, mais que de riches amis s'attachent à lui rendre facilement supportable. Il compte pour rien « son chien de corps », et se déclare « insensible aux plaisirs et aux délices de la vie » ; mais c'est volontiers à table ou après souper qu'il renonce au monde. Il voudrait bien apprendre à Mme de Sévigné à gouverner son cœur; en attendant, il s'y insinue, en respectant, en favorisant la tendresse maternelle de sa confiante amie. « Il regarde avec respect la tendresse que j'ai pour vous : c'est un *original* qui lui fait connaître jusqu'où le cœur humain peut s'étendre. *Il est bien loin de me conseiller de m'opposer à cette pente : il connaît la force des conseils sur de pareils sujets.* » Pitié naturelle (Corbinelli veut bien nous apprendre lui-même que la pitié a été sa passion dominante et même sa seule passion), ou diplomatie adroite, qui sait? et d'ailleurs qu'importe? Nous aurons beau juger son style pesant et sa conduite équivoque, nous ne l'avons pas entendu parler, nous n'avons pas vu dans son regard ce qu'y voyait ou croyait y voir Mme de Sévigné, sa loyauté dévouée et désintéressée. Égayons-nous, s'il nous plaît, que Corbinelli demande, par exemple, à Bussy si le style de la *Princesse de Clèves* lui semblerait bon pour l'histoire ; Mme de Sévigné nous répondra : « Son esprit est fait pour plaire au mien. » Doutons de son cœur, elle nous répondra encore : « Il m'aime comme j'aime qu'on m'aime... Je ne sais point de cœur meilleur que le sien. » Que dire à cela? Qu'elle a raison d'aimer ainsi, même si elle se fait illusion sur le mérite de celui qu'elle aime.

VIII

Le dévouement de la mère. — Ce qu'il a d'exclusif : l'idolâtrie. — La mère et le fils.

Mme de Sévigné se calomniait donc lorsqu'elle écrivait à sa fille : « Aimer comme je vous aime fait trouver frivoles toutes les autres amitiés. » Elle a été une amie incomparable ; mais il est certain qu'elle a été une mère unique. « Mon Dieu ! quelle mère ! » s'écriait le petit de Coulanges. « Ah ! voilà la vraie mère ! » s'écrie à son tour, aux Rochers, sa belle-fille Mlle de Mauron ; et Mme de Sévigné ajoute : « Je suis donc la vraie mère. » Elle se rendait compte du caractère exceptionnel de cette affection. « Depuis Niobé, dit-elle, jamais mère n'a parlé comme je fais... Je crois me distinguer dans l'amour maternel... Je crois qu'il y a une dose de tendresse dans mon cœur qui tient à votre personne, et dont les autres mères ne tâtent pas. » Elle raconte plaisamment, en 1673, qu'on lui défend de faire ses dévotions à la Pentecôte, parce que son cœur est occupé par une seule pensée, celle de sa fille. Trois ans auparavant, Arnauld d'Andilly lui avait reproché d'être « une jolie païenne », et lui avait remontré, en souriant, sans doute, mais *fortement,* « que cette sorte d'idolâtrie était aussi dangereuse qu'une autre ».

L'idolâtrie est flagrante : à quelque page qu'on ouvre la correspondance de Mme de Sévigné, on en est frappé, un peu lassé parfois, et l'on comprend la vérité de cet autre mot de Coulanges : « Vous voyez bien cette femme-là ? elle est toujours *en présence de sa fille.* » Elle ne songe point à le cacher : « Tout, dit-elle à sa fille, tourne ou sur vous, ou pour vous, ou par vous. » Voilà qui promet d'être un peu monotone. Elle dit ailleurs bien joliment : « Quand on s'aime et qu'on prend intérêt les uns aux autres, je pense qu'il n'y a rien de plus agréable que de parler de soi : *il faut retrancher sur les autres pour faire cette dépense entre amis*[1]. » Le « moi » peut, en effet, n'être pas haïssable quand c'est celui d'une Sévigné ou d'un la Fontaine, et quand il dialogue, pour ainsi dire, avec un autre « moi », fait pour le comprendre. Mais parler toujours d'une

1. Lettre du 5 janvier 1676.

autre personne, toujours la même, et lui exprimer toujours les mêmes sentiments, n'est-ce pas se condamner à se répéter ? Il faut faire la part de ces répétitions inévitables et admirer comment une correspondance si considérable en est si peu alourdie. L'évidente sincérité et la spontanéité du sentiment emportent tout. A ne considérer que la forme, on reste confondu devant la prodigieuse richesse des tours par lesquels Mme de Sévigné a varié, sans y songer assurément, l'expression d'un sentiment et d'une pensée dont le fond ne varie pas. On en citera ici quelques exemples ; mais qu'ils semblent froids, détachés du tout vivant avec lequel ils font corps !

La tendresse que j'ai pour vous me semble mêlée avec mon sang et confondue dans la moelle de mes os ; elle est devenue moi-même ; je le sens comme je le dis... Les peines que me donne cette amitié sont douces, tout amères qu'elles sont... Je vous embrasse, mon ange, avec une tendresse qui me brûle le cœur... Adieu, bonne ; adieu, belle ; je vous baise et vous embrasse d'un cœur que Dieu voit... Aimer quelqu'un plus que soi-même..., c'est une chose qu'on dit souvent en l'air ; on abuse de cette expression ; moi, je la répète, et, sans la profaner jamais, je la sens tout entière en moi, et cela est vrai... Adieu, ma belle, et bonne, et très chère fille. Oui, assurément, vous êtes ma chère fille. Vous me dites quelquefois : « Embrassez votre fille ; » je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur... Adieu, mon enfant ; je vous aime. *Mon Dieu ! que voilà qui est simple et ordinaire pour expliquer quelque chose de si peu connu et de si rare*[1] *!* »

Oui, ce qu'elle sent est bien rare : ce sentiment est à la fois passion et dévotion, mêlé de jalousie et d'extase, d'ardeur et de mélancolie, d'élans d'espérance et de retours amers. Tout y entre, et elle ne l'ignore pas. « Il y a de tout dans l'amitié que j'ai pour vous[2]. » Par exemple, il y a de l'orgueil. Certes, Mme de Sévigné aimait sa fille amaigrie et changée; elle l'eût aimée défigurée tout à fait; mais elle n'eut pas à traverser cette épreuve, et ce qu'elle continua d'aimer en sa fille, avec les mille qualités dont elle se plaisait à la parer, c'était sa beauté triomphante. « On ne me fera jamais croire, écrit-elle, qu'on n'aime point sa fille *quand elle est jolie*[3]. » A ce compte, plus elle est jolie, plus on doit l'aimer. Mme de Sévigné, à coup sûr, ne l'entend pas ainsi; et pourtant n'est-il pas vrai que nous avons peine à nous représenter l'amour de la mère sans nous représenter en même temps la beauté de la fille?

1. Lettres des 1er avril et 25 octobre 1671 ; 3 février 1672 ; 5 janvier 1676 ; 8 novembre 1680 ; 4 octobre 1684 ; 24 juillet 1689.
2. Lettre du 19 août 1675
3. Lettre du 16 mai 1672.

Quand on étudie de près la vie et le caractère de Mme de Sévigné, on se persuade, non seulement que chez elle l'amour maternel devait prendre le caractère d'une passion véritable, mais qu'il devait se porter de préférence sur une fille, même si elle ne fût pas née la première de ses enfants. L'orgueil maternel est inséparable ici de l'amour maternel, ou plutôt il se confond avec lui.

Ceci n'excuse pas ce qu'il y a d'exclusif dans l'affection de Mme de Sévigné pour sa fille. « J'aime bien mes autres enfants, lui écrivait Bussy, comme assurément vous aimez fort M. de Sévigné; mais assurément nos deux filles sont hors de pair. » Elle en convenait de bonne grâce. « Il faut l'avouer, j'ai une belle passion pour elle. Je ne dis rien de mon fils; cependant je l'aime extrêmement, et ses intérêts me font bien autant courir que ceux de ma fille[1]. » On sent la nuance : elle est *passionnée pour la personne* de sa fille, elle n'est pas moins *dévouée aux intérêts* de son fils. Qu'elle aime son fils, cela est hors de doute : en 1668, quand il part pour l'expédition de Candie, elle pleure amèrement, elle déclare qu'elle ne jouira pas d'un seul moment pendant ce voyage; elle s'écrie : « J'en suis morte! » Et comment ne l'aimerait-elle pas? Il la soigne quand elle est malade, il l'égaye quand elle est triste; « il est amusant, il a de l'esprit. » Veut-on le gronder, on ne sait jamais où trouver de la colère. Mais on ne le prend pas au sérieux. Il y a des moments où l'on dirait qu'il est traité moins en fils qu'en camarade : « Je suis triste. Ce pauvre petit compère vient de partir. Il a tellement *les petites vertus qui font l'agrément de la société,* que quand je ne le regretterais que comme mon voisin, j'en serais fâchée[2]. » C'est précisément comme un aimable voisin et compagnon qu'il nous est présenté d'ordinaire. Déjà la princesse de Tarente s'étonnait de la façon toute familière dont la mère en usait avec son fils, « sans nul air de maternité ». Quelques-uns aujourd'hui se montrent scandalisés des étranges confidences qu'elle provoque et publie. Si le reproche doit retomber sur son temps plus que sur elle, il n'en faut pas moins avouer qu'elle parle à Charles de Sévigné, ce petit marquis, tout autrement qu'elle ne parle à la cartésienne Mme de Grignan.

Et pourtant, dit-on, il est si charmant! il ressemble tant à la

1. Lettre du 9 octobre 1675.
2. Lettre du 15 avril 1676.

mère qui le méconnaît! Oui, il a sa souplesse d'esprit, sa mobilité d'impressions, et aussi son cœur. Mais tout cela était gâté, aux yeux de la mère, par les deux défauts peut-être qui pouvaient le plus lui déplaire : Sévigné est un prodigue, Sévigné est un séduisant paresseux, qui ne veut rien être. Qu'on y songe : c'est pour refaire sa fortune que la marquise s'imposait de longs exils aux Rochers, et voici en quelle posture Sévigné y reparaissait quelquefois : « Mon fils est revenu de Rennes ; il y a dépensé quatre cents francs en trois jours : *la pluie* est continuelle[1]. » Cette petite pluie abattrait vite les plus grandes fortunes. Mais dans le temps où elle marchandait à son fils l'argent nécessaire pour l'entretenir à l'armée, elle comblait de présents la lieutenante générale de Provence ! C'est que celle-ci avait à soutenir la splendeur d'un rang déjà acquis, tandis que son frère, inaccessible à l'ambition, languissait dans un médiocre emploi et bientôt même s'en démettait. Avec tous les mérites discrets que nous lui reconnaissons, mais que sa mère put ignorer tant qu'ils lui furent cachés par ses folies, Sévigné ne promettait tout d'abord, après tout, rien d'éclatant. A tort ou à raison, sa mère le croyait incapable de tout grand sentiment; mais elle lui accordait une louange : c'est qu'il jouait assez bien son petit personnage dans une société choisie : « Il plaît et on le trouve de bonne compagnie. » C'est *l'honnête homme,* celui qui sait tout recouvrir d'un « air de politesse et d'agrément », mais ce n'est pas *l'homme* qui s'impose à l'estime ; il avouait lui-même qu'il y avait deux ou trois hommes en lui. Saint-Simon marque bien ce qui lui manque lorsqu'il le définit « moins un homme d'esprit que d'après un esprit » ; mais il paraît être trop sévère lorsqu'il ajoute que du naturel charmant et abondant de sa mère et du précieux guindé et pointu de sa sœur, il avait fait un mélange un peu gauche.

Non, le naturel dominait chez lui, mais c'était un naturel qui, dans la première jeunesse, pouvait sembler peu riche et peu profond. Il lisait fort bien la comédie, et la jouait aussi bien que Molière (comme on eût voulu l'entendre dans la scène d'Acaste et Clitandre, du *Misanthrope!*), mais il empêchait sa mère de se livrer aux lectures sérieuses. Nul ne badinait plus agréablement que lui ; mais il avait un goût « fichu », sans le

1. Lettre du 17 juin 1671. Voyez aussi les lettres des 28 août 1668; 21 juin 1671 ; 2 juin 1672 ; 26 janvier 1674 ; 4 décembre 1675 ; 25 octobre 1679 ; 12 janvier 1680 ; etc.

lest solide du bon sens maternel. Peu à peu ces défauts de jeunesse s'atténuèrent, et les qualités intérieures qu'ils avaient voilées apparurent. Cette âme indolente était une âme délicate. C'est ici, ici seulement peut-être, que Mme de Sévigné serait coupable : absorbée dans la contemplation de sa fille, elle ne s'aperçut pas de cette transformation lente que les conversations et les lectures communes eussent dû lui révéler, et elle continua de ne pas estimer son fils à sa juste valeur. L'affaire de son mariage révéla pourtant ce qu'il y avait d'exquis au fond de cette âme légère. Le beau-père de Sévigné, M. de Mauron, témoignait son mécontentement de voir le fils sacrifié à la fille ; à force d'égards respectueux envers sa mère et amicaux envers sa sœur, Sévigné sut tout concilier, tout apaiser. « Adieu, *ma très chère Madame,* disait-il à cette mère un peu inégale dans la distribution de sa tendresse : ne renoncez point à votre fils, il vous adore. » Avec plus d'émotion et de délicatesse encore, après la mort de sa mère, il accepta les clauses du testament par lequel elle avantageait sa fille. Le « petit compère » d'autrefois finit en vrai gentilhomme et, ce qui eût fort étonné sa mère, en chrétien fervent.

IX

La mère et la fille. — Dans quelle mesure on a raison d'accuser Mme de Grignan.

Si Mme de Sévigné fut coupable, elle en fut punie dès son vivant, car l'amour maternel, qui fit souvent sa joie, fit plus souvent encore son tourment. « Je suis à plaindre de vous aimer autant que je fais... Il est bien douloureux d'exceller dans l'amitié. Ceux qui sont si sensibles sont bien malheureux. » Jamais elle ne sent plus vivement ce malheur que lorsqu'elle jouit du bien si longtemps souhaité, et que sa fille lui est rendue. En vain elle s'indigne contre les personnes qui les voudraient loin l'une de l'autre, dans leur propre intérêt. Sa correspondance est pleine d'aveux poignants.

A quel prix inestimable ai-je toujours mis les moindres marques de votre amitié ! En ai-je laissé passer aucune sans en être ravie ? Mais aussi combien me suis-je trouvée inconsolable quand j'ai cru voir le contraire ! Vous seule pouvez faire la joie et la douleur de ma vie; je ne connais que vous, et hors de vous tout est loin de moi... Vous me dites que j'ai été injuste sur le-

sujet de votre amitié. Je l'ai été encore bien plus que vous ne pensez; je n'ose vous dire jusqu'à quel point a été ma folie. J'ai cru que vous aviez de l'aversion pour moi, et je l'ai cru parce que je me trouvais pour des gens que je haïssais, comme il me semblait que vous étiez pour moi; et songez que je croyais cette épouvantable chose au milieu du désir extrême de découvrir le contraire, et comme malgré moi. Dans ces moments, il faut que je vous dise toute ma faiblesse; si quelqu'un m'eût tourné un poignard dans le cœur, il ne m'aurait pas plus mortellement blessée que je l'étais de cette pensée... Mon Dieu, ne nous reverrons-nous jamais en nous faisant sentir toutes les douceurs de l'amitié que nous avons? N'ôterons-nous point les épines, et n'empêcherons-nous point qu'on ne nous dise tous les jours, avec une barbarie où je ne puis m'accoutumer : « Ah ! que vous voilà bien, à cinq cents lieues l'une de l'autre ! Voyez comme Mme de Grignan se porte; elle serait morte ici; vous vous tuez l'une l'autre... » J'ai mal dormi : vous m'accablâtes hier au soir; je n'ai pu supporter votre injustice... Je ne vous dis rien qu'avec timidité et de mauvaise grâce[1].

Entre la mère et la fille il y avait certainement, comme nous disons aujourd'hui, incompatibilité d'humeur. Ce qui est malaisé, c'est de faire entre elles deux la part de leurs torts involontaires.

Mme de Sévigné ne sut jamais se résigner pleinement à cette condition nouvelle que le mariage crée à une fille vis-à-vis de sa mère, qui est loin d'exiger une rupture avec la famille d'autrefois, mais qui ouvre enfin une vie nouvelle, consacrée pour la meilleure part à la nouvelle famille. Entre son mari et sa mère, la position de Mme de Grignan fut plus d'une fois peut-être assez difficile. De sa mère elle recevait tel billet un peu sec et brusque : « Je ne suis pas seule à trouver que vous marchandez beaucoup pour me faire ce plaisir[2]. » Et elle aimait sa mère; elle l'aimait à sa manière, un peu tranquille, mais sincère, et sa mère, dont les sentiments étaient autrement emportés, exagérait, mais ne mentait pas, quand elle lui écrivait : « Il est certain que vous m'aimez trop... Vous m'aimez trop, j'en suis honteuse... Je suis persuadée que personne ne sait aimer comme vous[3]. » — « Je mérite votre pitié, Monsieur, » écrivait Mme de Grignan au président de Moulceau peu après la mort de sa mère[4]. Pourtant, bien que sa mère expirât au château même de Grignan, elle n'avait pas été là pour recueillir son dernier soupir. Sans doute elle était encore malade elle-même, ou bien on l'a écartée en la trompant, car, à défaut d'af-

1. Lettres des 16 mars et 15 avril 1671 ; 27 juin 1677 ; etc.
2. Lettre du 21 octobre 1676.
3. Lettres des 27 septembre 1687 ; 22 octobre 1688 ; 12 février 1690.
4. Lettre du 28 avril 1696 ; et le 15 juillet encore à Pomponne : « Il ne peut se sentir de plus cruelle séparation ; celle-ci m'étonne comme le premier jour. »

fection, le souci des convenances eût suffi à la retenir près d'une mère qui lui avait voué sa vie, et qui mourait en quelque sorte pour elle; mais lady Coke, qui visita le château postérieurement, nous apprend que, chaque fois qu'elle entrait dans la chapelle de Grignan, elle détournait les yeux avec émotion des dalles sous lesquelles reposait le corps de sa mère.

D'autre part, elle aimait son mari, et apparemment elle en avait le droit. Il y a d'elle à ce mari (20 mai 1678) une lettre vraiment tendre et qu'on dirait écrite par la plus simple des mères de famille, qui envoie un souvenir affectueux à chacun de ses enfants : « J'ai envie de la revoir, la pauvre petite, et Paulinotte, et mon fils, et tout notre petit ménage, à qui je pense toujours avec plaisir. » Elle y souhaite qu'il lui soit permis de revoir son mari sans quitter sa mère. « Mais, s'il faut choisir, ajoute-t-elle, je ne balance pas à suivre mon très cher comte, que j'aime et que j'embrasse de tout mon cœur. » Mme de Sévigné s'apercevait bien que sa fille ne jouissait pas d'un véritable repos quand son mari était loin d'elle[1]. L'*idéal* de cette gouvernante de Provence n'était pas si relevé : être regardée par son mari comme une bonne ménagère, sortir peu de son château, épargner pour faire vivre et « paraître » ses enfants, c'était là tout son but[2]. Ce programme était trop ambitieux encore, et la vertu d'économie n'était pas celle que le « ménage » pratiquait le plus volontiers. Il avait, lui aussi, à « paraître », et tenait à paraître royalement. De là d'incessantes et inutiles dépenses ; de là de non moins incessants et non moins inutiles reproches de Mme de Sévigné. Quoi qu'il en soit, Mme de Grignan semble avoir compris ses devoirs de femme mieux encore que ses devoirs de fille.

Il n'y avait pas conflit, d'ailleurs, entre ces devoirs différents, non opposés, et la conciliation était facile, car le comte de Grignan vit toujours en Mme de Sévigné, non une belle-mère, mais « une amie tendre et solide, une société délicieuse[3] ». Oui, mais l'âme indécise et inquiète de Mme de Grignan ne savait pas prendre un parti et s'y tenir ; elle demeurait souvent « en suspens comme le tombeau de Mahomet ». Sa mère observe que c'est la marque d'une âme éclairée ; mais, en l'observant, elle se hâte d'ajouter (12 janvier 1674) : « Pour moi, je hais l'incertitude et j'aime qu'on me décide. » Les irré-

1. Lettre du 12 mai 1680.
2. Lettre de Mme de Grignan à son mari, 5 janvier 1688.
3. Voyez sa lettre du 15 juillet 1696 à Pomponne.

solutions, les tergiversations, les demi-mots et les demi-mesures de sa fille l'étonnaient et, à la longue, la blessaient. Là où un mot affectueux et net aurait abaissé tout obstacle, l'impatience de l'une et la réserve gênée de l'autre creusaient entre elles un fossé qu'il fallait faire effort pour combler ensuite. Les effusions n'étaient point du goût de Mme de Grignan, cette cartésienne[1] dont la vertu sévère « n'entre point dans la faiblesse humaine », s'en moque peut-être, craint d'encourir le ridicule en tombant dans l'excès. Elle-même avoue qu'elle est d'un tempérament peu communicatif. Les larmes lui sont moins naturelles encore ; c'est « une affaire » pour elle de pleurer. Laissant à sa mère la sensibilité qui se soulage en s'épanchant, elle gardait celle qui s'emprisonne dans l'âme et la torture à l'intérieur. C'est en ce sens que Mme de la Fayette la disait « trop sensible », et Mme de Sévigné : « Vous n'êtes que trop sensible : c'est votre plus grand mal ; vous en êtes dévorée et consumée... La vivacité de votre esprit vous consume et vous épuise, *comme Pascal.* » Bussy pensait de même : « Il n'y a que son esprit qui rende ses maux incurables. »

Ceci étonne d'abord, quand on considère à la surface cette âme qui ne se livre pas aisément, et qu'on n'en sonde pas la plaie cachée. On a plus vite fait de la juger en quelques mots décisifs : orgueil, indifférence, sécheresse de cœur. Et c'est bien ainsi que devaient la juger ceux qui la jugeaient d'un peu loin. « Esprit aigre, altier, dominant, » voilà l'arrêt de Saint-Simon, qui l'oppose à sa mère, « à ce torrent d'esprit naturel, aisé, facile, agréable et gai, qui ne se piquait de rien et qui s'ignorait soi-même[2] ». Le malheur de Mme de Grignan, c'est précisément qu'on voit toujours sa mère à côté d'elle. Qui ne souffrirait d'un tel voisinage ? Aussi les rares défenseurs de la fille n'ont-ils pu plaider sa cause sans égratigner en passant la mère.

> Si j'avais à choisir entre la mère et la fille, j'épouserais la fille, et puis je partirais pour recevoir les lettres de l'autre. Je sais bien que c'est une mode de condamner Mme de Grignan ; mais par le recueil seulement des lettres de la mère, lues comme on doit lire, la supériorité de la fille sur la mère (dans tout ce qu'il y a de plus essentiel) me paraît prouvée jusqu'à l'évidence[3].

1. « On ne mène pas une cartésienne comme une autre personne... Elle a une raison austère qui lui fait préférer son devoir à sa vie. » (Lettres des 29 mai et 23 juin 1679.)
2. *Fragments : Légères notions des chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit,* art. GRIGNAN.
3. Joseph de Maistre, lettre du 23 juillet 1813.

Ce n'est là qu'une boutade de Joseph de Maistre. L'auteur de *Jacqueline Pascal,* Victor Cousin, a mis, selon son habitude, une gravité plus solennelle dans la réhabilitation d'une femme « qui joignait à une âme noble, *plus hardie que celle de la prudente marquise,* une raison libre et ferme, un esprit original et un style accompli dans sa sobre gravité ». Il semble que M. Janet reste plus dans la mesure : « C'était une personne vraie, mais ce n'était pas une personne tendre... De nos jours elle eût grossi le camp de nos dames pessimistes. » Tout récemment enfin M. Boissier a vu plus profondément qu'aucun autre dans ce que Mme de Sévigné appelait les « rêveries » de Mme de Grignan.

Peut-être était-elle, en réalité, moins égoïste, moins indifférente qu'on ne le suppose : les indifférents ne souffrent pas, et elle paraît avoir beaucoup souffert... C'était au fond une âme troublée, malade, et qui se nourrissait de chimères. Obligée de vivre par devoir dans le monde, elle ne rêvait que solitude ; elle voyait tout en noir, elle se faisait des chagrins de tout. Sa mère lui reprochait d'avoir une sorte de goût pour les désespoirs et les tristesses ; elle appartenait déjà à cette catégorie de désenchantés et de désespérés qui, depuis, est devenue si nombreuse. Au lieu de l'attaquer, comme on le fait d'ordinaire, il faut peut-être un peu la plaindre. Je m'imagine que c'était une de ces natures malheureuses qui sont destinées, en se tourmentant elles-mêmes, à faire le tourment des autres[1].

Chacune des lignes de ce jugement pourrait être précisée et prouvée par un passage de la correspondance. Sans le vouloir, Mme de Sévigné a tracé pour nous, presque jour par jour, l'histoire de cette âme inégale et tourmentée, qui « pousse toujours ses pensées au delà de la vérité », est traversée de défiances soudaines, se défiant d'elle-même plus encore peut-être que des autres, et mettant une sorte d'amour-propre maladif à s'accuser, à se calomnier : « Vous voulez me persuader de la dureté de votre cœur... A qui en avez-vous, de dire pis que pendre de votre esprit? » Il faut la rassurer, la consoler, la flatter. Et ce n'est pas un manège vis-à-vis de sa mère, qui d'ailleurs la connaît bien et lui applique spirituellement la fable *du Lièvre et des Grenouilles.* A son mari elle écrit de même qu'elle n'est bonne à rien, qu'elle est partout inutile. Mme de la Fayette disait d'elle qu'elle aimait à épiloguer sur tout; on

1. G. Boissier, *Mme de Sévigné;* Hachette. Cet excellent petit livre m'aurait ôté toute envie d'écrire l'étude consacrée à Mme de Sévigné dans ce recueil, si je ne me plaçais à un tout autre point de vue et ne m'adressais à un tout autre public. M. Boissier montre fort bien, en particulier, le mélange d'orgueil et de timidité qui forme le fond du caractère de Mme de Grignan.

dirait qu'elle aime aussi à se plaindre de tout. A travers tout cela, des réveils de tendresse, d'une tendresse, il est vrai, plus réfléchie que spontanée, même des saillies de gaieté, d'une gaieté parfois gauloise, qui venait de la race, souvent satirique, rarement indulgente aux autres. A ces moments-là, Mme de Sévigné découvrait en elle des trésors infinis que sa fille avait méchamment pris soin de lui cacher; elle la trouvait la plus digne d'être aimée qui fût jamais; avec l'habileté du cœur, prompt à saisir et à grossir les qualités même douteuses des personnes qu'on aime, elle plaidait en sa faveur : « Elle a un air assez dédaigneux, mais quand on a part à sa confiance on l'adore. » Par malheur, Mme de Grignan ne prodiguait pas toujours sa confiance, et sa mère elle-même ne l'avait pas tout entière.

Plaidons à notre tour pour elle autant qu'il nous plaira : il y a contre elle un acte d'accusation indestructible, et c'est la correspondance de sa mère. Au total, d'ailleurs, c'est la mère qui aura toujours raison, comme aura toujours raison, contre le vague et lâche pessimisme, l'optimisme confiant qui nous conseille de vivre et d'aimer : « Il faut tâcher de prendre les choses comme Dieu les donne... J'avoue qu'il y a des choses désagréables dans la vie : mais je n'en suis pas encore si dégoûtée que votre philosophie pourrait le souhaiter. »

X

La châtelaine. — Le sentiment de la nature chez Mme de Sévigné.

Mme de Sévigné croyait avoir donné à sa fille sa « folie » pour la campagne. Peut-être n'était-ce encore qu'une illusion; car lorsqu'on parle du sentiment de la nature au XVIIe siècle, on est exposé à se pâmer devant des formules consacrées, comme celle dont Mme de Grignan se sert dans une lettre à Bussy : « Venez profiter d'un bien qui vous sera enlevé *à la première hirondelle*. » Quand on connaît insuffisamment la littérature de ce temps (et combien elle est mal connue d'un grand nombre de ceux qui croient la connaître!), on est tenté d'exagérer, d'une part, l'inintelligence des hommes du XVIIe siècle à l'égard des choses de la nature; d'autre part, le mérite exceptionnel des rares écrivains qu'on veut bien excepter du commun mé-

pris. Il est certain que la nature n'était pas alors vue et sentie comme aujourd'hui; on s'occupait davantage de l'homme, qui n'est peut-être pas, lui aussi, tout à fait indigne d'attention. Voici un vers de Rotrou :

On est aise, au printemps, de voir que tout est vert.

Il dit simplement une chose simple; il la dit aussi bien, après tout, que nous pourrions la dire. Mais voici en quels termes, un peu bien généraux, Emmanuel de Coulanges raconte l'impression qu'a faite sur lui la solitude des Rochers : « L'on ne peut assez louer les allées des Rochers; *elles auraient leur mérite à Versailles,* c'est tout vous dire. » Il faut bien avouer que cela n'est pas suffisamment *senti.* Coulanges ne concevait guère la campagne que sous la forme des jardins du Temple; au contraire, Mme de Sévigné haïssait « cette fausse campagne qui fait qu'on n'est plus sensible aux beautés de la véritable ». Tel jour, dans les environs de Livry, elle persuade à Coulanges et à tous ceux qui la suivent de traverser une vieille chênaie qui leur est familière, pour joindre une autre haute chênaie qui leur est inconnue, mais où ils jouiront du souverain bonheur. On s'égare dans les herbes mouillées; Coulanges, affamé, maugrée de l'aventure, mais Mme de Sévigné, « qui aime la haute forêt et la belle vue », se console bien vite[1]. C'est quand on la compare à ceux qui l'entourent qu'on rend plus exacte justice à la sincérité et à la profondeur du sentiment que lui inspire la nature.

Que l'on rapproche le *Voyage* sèchement ironique de Chapelle et de Bachaumont des relations qu'elle nous a laissées de ses lentes promenades à travers la France. Voici la terre patrimoniale, Bourbilly, en Bourgogne, avec ses belles prairies, sa petite rivière, ses bois magnifiques, son beau moulin. Nous voici maintenant descendant la Loire avec le coche, par un jour admirable d'automne. La nuit arrive, le navire s'ensable; guidés par les aboiements d'un chien, les voyageurs découvrent une misérable cabane, où filent deux ou trois vieilles femmes; faut coucher sans se déshabiller sur de la paille fraîche. Mme de Sévigné ne peut s'accoutumer à la beauté de ce paysage que sa fille a vu et n'a pas regardé, car « il y a des âges où l'on ne regarde que soi ». Port-Louis offre un plus large spectacle : « Toujours cette belle pleine mer devant les yeux. » Elle

1. Lettre de Coulanges à Mme de Grignan, 23 août 1675.

a visité la Normandie dans sa jeunesse, et elle y retourne en suivant « les tours de cette belle Seine et les plus belles prairies du monde... On ne peut voyager ni dans un plus beau vert, ni plus agréable; » mais elle regrette que les écuelles d'étain aient remplacé les petits plats de faïence où l'on servait autrefois la crème. Une maladie la contraint d'aller prendre les eaux à Vichy; mais elle voit « la rivière d'Allier, mille petits bois, des ruisseaux, des prairies, des moutons, des chèvres, des paysannes qui dansent la bourrée dans les champs »; et elle se sent guérie, et elle écrit sur son séjour à Vichy des « notes » qui sont une merveille d'exactitude et de gaieté. Auparavant elle a vu le Midi, Marseille et ses galères, « des aventuriers, des chapeaux du bel air, des gens faits à peindre, une idée de guerre, de roman, d'embarquement, d'aventures, de chaînes, de fers, d'esclaves, de servitude, de captivité »; la voilà transportée. Elle a craint de voir « des pierres, des rochers affreux », et elle admire « les épouvantables beautés » des montagnes provençales, même couvertes de neige. Mais elle préférait les arbres « qui changent » à ces arbres de Provence dont « la persévérance est triste et ennuyeuse. Il vaut mieux reverdir que d'être toujours vert. »

Ces arbres *qui changent,* elle observe et admire leurs transformations, principalement les « belles nuances de l'automne », quand les bois se dépouillent peu à peu. Voir et rendre la *couleur* des arbres, ce n'était pas, même alors, une nouveauté; mais en voir et en rendre la *nuance,* c'était un don réservé à bien peu. Il est curieux de la voir, à deux époques et à deux endroits différents, aux Rochers et à Livry, traduire de même façon la même impression, qu'il suffira de donner sous une forme unique :

Vous voulez savoir si nous avons encore des feuilles vertes : oui, beaucoup : elles sont mêlées d'aurore et de feuille morte : cela fait une étoffe admirable.

Mais elle va plus loin : elle distingue entre le vert des Rochers et le vert de Livry :

Ces bois sont toujours beaux : le vert en est cent fois plus beau que celui de Livry. Je ne sais si c'est la qualité des arbres ou la fraîcheur des pluies ; mais il n'y a pas de comparaison : tout est encore aujourd'hui du même vert du mois de mai. Les feuilles qui tombent sont feuille morte ; mais celles qui tiennent encore sont vertes : vous n'avez jamais observé cette beauté [1].

1. Lettre du 20 octobre 1675. Voyez, sur le sentiment de la nature chez Mme de Sévigné, entre autres lettres, celles des 24 mars, 20 avril, 15, 23 et 31 mai, 28 juin,

Observer et peindre *avec précision*, voilà le mérite original de Mme de Sévigné. Nous n'avons pas à craindre de nous tromper en lui accordant cet éloge : on dirait qu'elle a voulu le mériter. Deux lettres du recueil découvert par M. Capmas nous la montrent étudiant, à la lettre, ce qu'elle appelle ailleurs les charmants commencements d'un printemps.

Si vous avez envie de savoir en détail ce que c'est qu'un printemps, il faut venir à moi. Je n'en connaissais moi-même que la superficie ; j'en examine cette année jusqu'aux premiers petits commencements. Que pensez-vous donc que ce soit que la couleur des arbres depuis huit jours ? Répondez. Vous allez dire : « Du vert. » Point du tout, c'est du rouge. Ce sont de petits boutons, tout prêts à partir, qui font un vrai rouge, et puis ils poussent tous une petite feuille, et comme c'est inégalement, cela fait un mélange trop joli de vert et de rouge. Nous couvons tout cela des yeux ; nous parions de grosses sommes — mais c'est à ne jamais payer — que ce bout d'allée sera tout vert dans deux heures ; on dit que non, on parie. Les charmes ont leur manière, les hêtres une autre. Enfin je sais sur cela tout ce que l'on peut savoir ; mais quelle folie !... J'ai si bien fait que le printemps est achevé : tout est vert.

Tenons-nous seulement en garde contre l'admiration indiscrète. La préciosité n'est pas loin; Mme de Sévigné ajoute : « En cas de besoin, je saurais fort bien faire un printemps. Et puis, je dois cette capacité à mon grand loisir, et en vérité c'est la plus jolie occupation du monde. » A la ville, elle a d'autres occupations qui lui font oublier celle-là. « *Quand je suis hors de Paris,* dit-elle, je ne veux que la campagne. » Mais, bien qu'elle préfère aux vilains cris des rues de Paris « le bruit des oiseaux qui commencent déjà d'annoncer le printemps », c'est à d'assez longs intervalles qu'elle s'essaye à être « une bergère ». Il y eut d'abord un peu de convention et de mode dans cet amour de la nature qui devint plus tard chez elle si sincère. Elle aussi, Mme de Grignan parle à son mari des rossignols de Livry ; j'imagine pourtant que le dialogue entre cette cartésienne et les petits oiseaux ne devait pas se prolonger outre mesure. Pour Mme de Sévigné, qui cite l'ode de Saint-Amant sur la solitude, elle avait lu et retenu les lieux communs pastoraux et des derniers poètes ronsardisants qu'extermina Boileau, et des romanciers faussement bucoliques, et de ses chers Italiens.

9 décembre 1671 ; 13 janvier, 22 avril, 20 mai 1672 ; 16 octobre 1673 ; 2 juin 1674 ; 20 janvier, 7 juin, 4, 11, 17 et 29 septembre, 2 et 20 octobre 1675 ; 1er et 8 juin, 16 juillet, 9 et 26 août, 8 septembre, 9 octobre 1676 ; 1er novembre 1677 ; 4 et 6 octobre, 2 et 10 novembre 1679 ; 6 mars, 17, 25, 27 mai, 12, 19 et 26 juin 1680 ; 11, 19 et 24 avril, 2 et 29 mai, 12 août, 12 octobre 1689 ; 5, 15 et 26 février, 19 et 26 avril, 1er décembre 1790 ; 3 février 1695.

On s'aperçoit d'abord que, comme notre bon fabuliste, elle a lu de bonne heure l'*Astrée*, et qu'elle a rêvé dans sa jeunesse sous les ombrages mythologiques de Vaux et de Saint-Mandé. Elle aime à se promener *aux rayons de la belle maîtresse d'Endymion*, à passer deux heures seule avec les *hamadryades;* ses arbres sont décorés d'inscriptions et d'ingénieuses devises, comme dans les paysages du *Pastor fido* et de l'*Aminta*. Ces réminiscences un peu fades de pastorales et de romans sont naturelles sous son pinceau, et font agréablement ressortir tant de descriptions fraîches et neuves qui n'appartiennent qu'à elle : « Je suis venue ici (à Livry) achever les beaux jours et dire adieu aux feuilles ; elles sont encore toutes aux arbres, elles n'ont fait que changer de couleur ; au lieu d'être vertes, elles sont aurore, et de tant de sortes d'aurore que cela compose un brocart d'or riche et magnifique, que nous voulons trouver plus riche que du vert, quand ce ne serait que pour changer. » Et quand elle est aux Rochers : « Je serais fort heureuse dans ces bois, si j'avais une feuille qui chantât. Ah ! la jolie chose qu'une feuille qui chante ! » Et comme elle nous peint encore *le triomphe du mois de mai quand le rossignol, le coucou, la fauvette, ouvrent le printemps dans nos forêts;* comme elle nous fait sentir et presque toucher *ces beaux jours de cristal de l'automne, qui ne sont pas chauds, qui ne sont pas froids!* Quand son fils, pour fournir à de folles dépenses, fait jeter bas les antiques bois de Buron, elle s'émeut, elle s'afflige avec toutes ces *dryades* fugitives, et ces *sylvains* dépossédés ; Ronsard n'a pas mieux déploré la chute de la forêt de Gastine, ni M. de Chateaubriand celle des bois paternels[1].

N'exagérons rien : Mme de Sévigné fait elle-même abattre de grands arbres, approuve son fils de mettre son jeu de paume en boulingrin, déclare que « ce sera une très agréable chose et qui fera une beauté surprenante dans ce parterre, qui est tout à fait dans le dessin de M. Lenôtre ». Ne nous pâmons pas davantage sur les nombreuses promenades, « tristes, mais charmantes », de Mme de Sévigné au clair de lune. Il est vrai que l'astre du XVIIe siècle c'est proprement le soleil, l'astre clair, et que la lune mystérieuse a été accaparée ensuite par le romantisme. Mais la lune est aussi un astre classique, et Mme de Sévigné savait ses auteurs. On trouve d'ailleurs dans sa correspondance tel « effet de lune » fantastique, observé dans son mail, et qu'un romantique ne désavouerait pas.

Je trouve mille coquesigrues (êtres chimériques), des moines blancs et noirs, plusieurs religieuses grises et blanches, du linge jeté par-ci par-là, des hommes noirs, d'autres ensevelis tout droits contre des arbres, de petits hommes cachés qui ne montraient que la tête, des prêtres qui n'osaient approcher.

Quoi qu'on pense de ces détails ingénieux ou pittoresques, il serait injuste de refuser le sentiment de la nature, tel que les

1. Sainte-Beuve, *Portraits de femmes.*

modernes l'entendent[1], à celle qui a écrit : « Je comprends mieux que personne du monde les sortes d'attachement qu'on a pour des choses insensibles et par conséquent ingrates : mes folies pour Livry en sont de belles marques. » Toutefois il faut distinguer ; pendant la jeunesse, pendant ce qu'on peut appeler la période de Livry, ce sentiment paraît assez superficiel ; en tout cas, l'expression n'en a rien qui frappe et se grave profondément dans le souvenir. Les jolis mots ne manquent pas, sans doute, sur l'aimable odeur des chèvrefeuilles, sur les allées solitaires au fond desquelles le son du cor s'est tout à coup fait entendre, sur l'hiver qui pare les arbres de perles et de cristaux, sur la mort du jardinier : « Maître Paul mourut il y a huit jours; notre jardin en est tout triste. » Aux impressions qu'elle reçoit de la nature elle associe déjà les sentiments humains : « Je m'en vais tout présentement me promener trois ou quatre heures à Livry. J'étouffe, je suis triste : il faut que le vert naissant et les rossignols me redonnent quelque douceur dans l'esprit. » Avec le souvenir de sa jeunesse elle y retrouve le souvenir de sa fille : « Je me suis mise à vous écrire au bout de cette petite allée sombre que vous aimez, assise sur ce siège de mousse où je vous ai vue quelquefois couchée. »

Mais Livry, malgré ses bois, Issy, malgré son aubépine et ses lilas, sont trop près de Paris. On n'y trouve pas la solitude profonde nécessaire au profond sentiment de la nature. Aux Rochers, parcourus pour la première fois dans la compagnie d'un mari qui s'était fait d'abord aimer, Mme de Sévigné rencontrait autre chose que des souvenirs heureux. Sainte-Beuve se trompe quand il dit qu'elle n'y voyait guère que les grandes allées, et ne les voyait encore qu'à travers la mythologie et les devises. La mythologie, il est vrai, n'a pas disparu, mais ses réminiscences font place de plus en plus à un sentiment tout personnel, le plus souvent mélancolique. Le ciel est bas, il pleut souvent, elle a envie de pleurer. « Tout pénétrés de soleil », quand le soleil luit, ses bois sont plus souvent « d'une beauté et d'une tristesse extraordinaires... C'est une solitude faite exprès pour y bien rêver : si les pensées n'y sont pas tout à fait noires, elles y sont pour le moins gris brun. » Mais elles

1. Lamartine, dans son livre de *Mme de Sévigné*, où il parle, d'ailleurs, étrangement de la « pauvre veuve » qui habite la « masure » des Rochers, dit qu'enfant il considérait comme une récompense la lecture des lettres ou Mme de Sévigné parle de ses bois, de son chien, de ses rossignols : « Nous connaissions les sentiers des Rochers et les parterres de Livry comme ceux de notre petit domaine paternel. »

sont tout à fait noires quelquefois : « J'ai quelquefois des rêveries dans ces bois, d'une telle noirceur que j'en reviens plus changée que d'un accès de fièvre. » Sous ces arbres dont elle surveille presque maternellement les progrès, « les pensées ne peuvent être que sombres et solides ». Elle ne les repousse pas, elle les appelle : » Laissez-moi songer dans mes grandes allées, dont la tristesse augmentera la mienne... Mon Dieu! quel repos, quel silence, quelle fraîcheur, quelle sainte horreur! » La rieuse alors se fait rêveuse, et le charme de la rêverie est tel que lorsqu'il faut partir elle est « épouvantée » du regret qu'elle a de quitter ses bois. Et puis, ces pays à demi sauvages, au ciel voilé, ont des douceurs printanières singulièrement délicates, qui charment par le contraste. Au sortir des horreurs de l'hiver, on y savoure avec plus de volupté « une espérance de printemps qui vaut mieux que le printemps ». Et Livry même est oublié, lorsque Mme de Sévigné entend « les fauvettes, les mésanges, les roitelets et un petit commencement de bruit et d'air de printemps » rendre le mouvement et la vie à la grande allée — *l'Infinie* — où elle promène ses rêveries, bientôt dissipées par un clair rayon ; car, si doux que soit le rêve, on pense bien que Mme de Sévigné ne rêve pas longtemps.

XI

L'esprit de Mme de Sévigné. — La lucidité de son coup d'œil, la précision de ses renseignements, la valeur de son témoignage. — Mme de Sévigné historien.

Si Mme de Sévigné n'était qu'une amie dévouée, une mère passionnée, une châtelaine capable de goûter et de chercher la solitude, sa correspondance aurait pour nous exactement la valeur morale que nous attacherions à sa personne, ou la valeur littéraire que nous attribuerions à son style. Mais elle ne sent pas seulement avec profondeur : elle observe avec lucidité, juge avec pénétration, traduit avec relief ce qui se dit, ce qui se fait, ce qui se passe autour d'elle. Elle ne songe d'abord qu'à renseigner et qu'à divertir sa fille ; mais elle s'intéresse pour son propre compte aux intrigues qu'elle démêle, aux aventures qu'elle raconte, et il se trouve que le journal où elle note ses impressions quotidiennes prend à nos yeux les proportions et

l'intérêt, sinon d'un grand tableau d'histoire générale (son horizon n'est pas assez large pour cela), du moins d'une histoire souvent précieuse, curieuse toujours, des mœurs de ce temps. C'est être bien sévère pour cette correspondance si féconde en renseignements et en enseignements divers que de l'appeler, comme le fait Lamartine, « le commérage à huis clos d'un siècle immortel ». Elle dédaignait les gazetiers[1], « les Renaudots », qui précisément ne pouvaient guère alors offrir au public que des commérages : « Il y a de certaines choses, disait-elle, qu'on aimerait tant à savoir ! Mais de celles-là pas un mot. » Sur celles-là elle n'est pas muette, car son journal secret a des libertés que n'avait pas l'autre. Elle ne songe pas au public, mais elle est public elle-même[2], et tout ce qui passionne le public la passionne, depuis les menus incidents de la vie de société jusqu'aux plus graves intérêts de la politique.

Il y a des moments, en effet, où elle semble n'être que l'écho presque impersonnel du public d'élite qui l'entoure, et son témoignage alors a d'autant plus de prix qu'elle ne croit pas être un témoin. Il y en a d'autres où, à travers ses préjugés d'éducation et de caste, elle sait fort bien juger ce qu'elle voit. Témoin ou juge, elle mérite qu'on la consulte : reflet ou expression d'une opinion indépendante, sa correspondance a une valeur historique qu'il ne faut pas plus méconnaître que surfaire.

C'est ainsi qu'inconsciemment elle a fourni plus d'un des traits qui furent dirigés plus tard contre la monarchie absolue. Son dévouement à la personne du roi paraît sincère ; en tout cas, elle ne perd pas une occasion de l'exprimer. Elle dira, par exemple, après la conquête de la Hollande : « Cette victoire est admirable, et fait voir que rien ne peut résister aux forces et à la conduite de Sa Majesté : le plus sûr est de l'honorer et de le craindre, et de n'en parler qu'avec admiration. » Voilà pour les ennemis ; voici pour les Français : « Quand on obéit au roi, on ne peut être malcontent. » Non, en vérité, on ne saurait

1. Toutefois elle avouait que ses lettres ont le style des gazettes, qu'elles donnent les nouvelles de la cour, même de l'étranger : « En un mot, je vous mande tout. »

2. « Elle personnifie le XVIIe siècle à un degré incomparable, sans mélange du passé ni de l'avenir. Elle n'est pas telle ou telle figure dominante de cette société ; elle est la société elle-même dans son ensemble, dans sa vie et son mouvement. Bossuet, Colbert, Arnauld, la Rochefoucauld, Louis XIV, sont des personnages, sont des influences, sont des actions ; Mme de Sévigné est le public formé et remué par ces forces diverses, et qui, en recevant l'impulsion, garde son caractère propre, caractère multiple, mais facile à discerner. » (LOUIS VEUILLOT.)

l'accuser de manquer de « loyalisme ». La révocation de l'édit de Nantes la transporte : « Rien n'est si beau que tout ce que cet édit contient, et jamais aucun roi n'a fait et ne fera rien de plus mémorable... Les dragons ont été de très bons missionnaires. » Et pourtant que de misères elle nous laisse entrevoir sous cette grandeur! Négligeons les scandales et les hontes, la Brinvilliers et la Voisin, tout ce qui fait dire à Mme de Sévigné : « C'est l'étoile des crimes qui règne. » Mais qui ne serait frappé du magnifique ennui qui pèse sur Versailles, de la « tristesse mortelle » de certains bals ou de certains dîners?

> Le roi et la reine mangent tristement; Mme de Richelieu est assise, et puis les dames selon leur dignité; quand elles sont debout, les autres sont assises; celles qui n'ont point dîné sont prêtes à s'élancer sur les plats; celles qui ont dîné ont mal au cœur et sont suffoquées de la vapeur des viandes[1].

On se distrait des ennuis de l'étiquette en se livrant à un jeu effréné; le *hoca*, défendu à Paris sous peine de vie, est joué chez le roi : « Cinq mille pistoles en un matin, ce n'est rien. C'est un coupe-gorge. La reine perdit l'autre jour la messe et vingt mille écus avant midi. » Dangeau et Langlée se querellent publiquement sur une dette de jeu. A la bassette, on perd « cent mille pistoles en un soir ». Cette fureur gagne la province : pour imiter la cour, sans doute, les Grignan perdent en une fois deux cents écus au *hoca*. Ils doivent pourtant beaucoup à Gautier, marchand d'étoffes de la rue des Bourdonnais, qui n'est pas toujours « en ses bonnes humeurs » et ose se montrer « un peu malcontent » qu'on ne lui réponde même pas. « Plût à Dieu, leur écrit Mme de Sévigné, qu'il eût une partie de ce que vous avez perdu au jeu! » Ils sont loin d'être une exception : des expéditions continuelles ont ruiné la plupart des nobles. « Les pauvres courtisans sont désolés; ils n'ont pas un sou. » Tous cependant subissaient l'irrésistible attraction de la cour; car, loin du roi, « tous les services sont perdus ». Bussy frémissait de rage dans son exil de Bourgogne. Vardes, rentré en grâce, en voyant qu'on souriait de sa mise un peu démodée, disait au roi : « Sire, quand on est assez misérable pour être éloigné de vous, non seulement on est malheureux, mais on est ridicule. » Mme de Sévigné elle-même ne conçoit pas de

1. Lettre du 22 janvier 1674. Voyez aussi, sur le jeu de Dangeau, la curieuse lettre du 29 juillet 1676.

plus grand bonheur que d'obtenir du roi un regard, un geste, une parole. Elle ne trouvait point mauvais qu'on sollicitât directement du roi une charge ou une gratification; car si le devoir de la noblesse était de s'appauvrir au service de son roi, le devoir du roi était de rendre au moins en honneur à la noblesse ce qu'elle dépensait en fortune et en sang. Dans son livre de *Racine et Shakspeare,* Stendhal a nettement indiqué cet intérêt particulier des lettres de Mme de Sévigné :

> Ces lettres charmantes montrent surtout qu'un courtisan était toujours pauvre. Il était pauvre, parce qu'il ne pouvait pas avoir le même luxe que son voisin; et ce qu'il y avait d'*affreux*, de poignant pour lui, c'étaient les grâces de la cour qui mettaient ce voisin à même d'étaler tout ce luxe. Ainsi, outre les autres sources de haine, un courtisan avait, pour contribuer à son bonheur, la pauvreté avec vanité, la plus cruelle de toutes, car elle est suivie par le mépris.

On s'aperçoit aussi bientôt que l'ordre et l'obéissance sous cet éclatant despotisme sont plus apparents que réels; on assiste à la sourde rivalité de Turenne et de Louvois; on voit les maréchaux de France refuser d'obéir à ce même Turenne. Dans le palais règnent « la routine et le désordre ». Au dehors, le duc de Caderousse étale cyniquement son infamie. Le marquis de Pomenars, poursuivi pour rapt, va se voir pendu en effigie à Laval, se plaint que le peintre l'a mal habillé, va souper et coucher chez le juge qui l'a condamné, et revient en pâmant de rire. Vivant dans ce monde plus élégant que scrupuleux, Mme de Sévigné ne s'indigne pas, ne s'étonne pas même de ce qu'un moderne jugerait parfois monstrueux. Les fautes morales pour lesquelles nous sommes le plus sévères sont peu de chose à ses yeux près d'une faute contre le bon goût et le bon ton. Avant tout, il faut être « honnête homme », et pour l'être l'honnêteté n'est pas indispensable. Elle pensait sans doute là-dessus ce que pensait la Rochefoucauld : « Le ridicule déshonore plus que le déshonneur. » Un grand seigneur peut être coupable avec grâce, et d'avance il est à demi pardonné : ce qui serait impardonnable, c'est de porter ses torts et ses hontes avec la gaucherie d'un bourgeois.

Mme de Sévigné manque-t-elle donc de sens moral? Quel grand et gros mot! Il est clair qu'elle n'a pas prévu ni souhaité la Révolution. Sans lui en vouloir d'être ce qu'elle devait être, on lui voudrait voir parfois une impassibilité moins paisible. Quand on y regarde de près pourtant, on découvre bien des

sous-entendus, des mots qui semblent ne pas dire grand'chose, mais qui laissent beaucoup à penser, des réticences, des ironies souvent assez peu voilées. Ce qu'est, par exemple, la comédie des états en Bretagne et en Provence, une page d'histoire critique nous le ferait sentir moins vivement que quelques lignes d'une de ses lettres, où elle dit tout sans prétendre rien juger :

> Les états ne doivent pas être longs : il n'y a qu'à demander ce que veut le roi ; on ne dit pas un mot ; voilà qui est fait. Pour le gouverneur, il y trouve, je ne sais comment, plus de quarante mille écus qui lui reviennent. Une infinité d'autres présents, des pensions, des réparations des chemins et des villes, quinze ou vingt grandes tables, un jeu continuel, des bals éternels, des comédies trois fois la semaine, une grande braverie : voilà les états[1].

Le roi, en 1674, révoque les édits qui « étranglent » la Bretagne. On crie avec enthousiasme : « Vive le roi ! » on s'embrasse, on allume des feux de joie, puis on décide, en reconnaissance, de faire au roi un don gracieux de cinq millions deux cent mille livres, et Mme de Sévigné, ajoute, avec un sourire : « Vous pouvez juger par là de la grâce qu'on nous a faite de nous ôter les édits... Nous avons fait des feux de joie et chanté le *Te Deum* de ce que Sa Majesté a bien voulu prendre cette somme. J'ai toujours la vision d'un pressoir qu'on serre jusqu'à ce que la corde rompe. » Ainsi elle n'est pas dupe. D'ailleurs, elle excelle à saisir le côté comique et, pour ainsi dire, l'ironie des choses. Il y a du Saint-Simon en elle. Voyez le tableau des scènes qui suivirent la mort de la princesse de Conti, et ces explosions de douleur affectée au milieu de la douleur vraie de ceux qui pleurent de tout leur cœur.

> La Gesvres avait pris le parti des évanouissements ; la Brissac, de crier les hauts cris, et de se jeter par la place : il fallut la chasser, parce qu'on ne savait plus ce qu'on faisait. Ces deux personnages n'ont pas réussi : « Qui prouve trop ne prouve rien, » dit un certain je ne sais qui[2].

Voyez encore comment est peinte la désolation de la famille de feu le chancelier Séguier, qui ne peut trouver le prince du sang qu'il lui faut pour conduire dignement ses funérailles : « M. le prince a dit qu'il était incommodé ; M. le duc, que cela était bon le temps passé, et que les princes du sang de ce siècle-ci sont plus grands seigneurs qu'ils n'étaient[3]. » Quelle

1. Lettre du 5 août 1671.
2. Lettre du 5 février 1672.
3. Lettre du 23 mars 1672. On trouvera une grande partie de la lettre du 8 mai 1672 dans le fascicule consacré à l'Oraison funèbre.

part de vanité mondaine peut se mêler même à une oraison funèbre (celle de ce même Séguier), la lettre célèbre du 8 mai 1672 nous l'apprendra. La conclusion èst sur le même ton que le récit : « J'ai dit à Guitaud tout bas : « Si c'était l'oraison « funèbre de quelqu'un qui fût vivant, il n'y manquerait pas. » Cette folie a fait rire Guitaud, sans aucun respect pour la pompe funèbre. »

Assurément quelque chose manquerait à l'histoire du siècle de Louis XIV si nous n'avions pas cette correspondance. A ne la prendre qu'au point de vue de l'histoire anecdotique, c'est une mine inépuisable. Si elle est parvenue jusqu'à nous à peu près complète, ce n'est pas que la poste du temps ne laissât rien à désirer. Combien de lettres égarées! que de retards! que de plaintes! « Ma lettre est entre les mains de ces maudits facteurs, c'est-à-dire la mer à boire. » Les aventures de certains paquets, qui ne parviennent jamais à leur destination, inspirent des réflexions salutaires sur le danger qu'il peut y avoir à toucher certains sujets. L'arrivée d'une lettre est un gros événement; on l'attend avec une impatience qui ressemble à de l'anxiété. Pour communiquer plus tôt à Mme de Sévigné une lettre qu'il a reçue pour elle, Coulanges « ne craint point d'envoyer son laquais au clair de lune ». Qu'est-ce à dire? Demandez à Boileau, qui vous dira si les rues de Paris sont sûres le soir. A partir de 1666 on éclaire Paris, pendant neuf mois de l'année, par des chandelles enfermées dans des lanternes. Grand progrès dont Mme de Sévigné se félicite : « Nous revînmes gaiement (de chez Mme Scarron, à Vaugirard), à la faveur des lanternes et dans la sûreté des voleurs[1]. » Sur tout elle jette un coup d'œil rapide, mais net : elle voit passer la procession de Sainte-Geneviève, et nous la voyons passer, à notre tour, dans sa lettre. Elle nous signale la nouveauté et l'inconvénient des longues manches traînantes : « Ah! qu'elles sont belles dans le potage et dans les salades! » — les miracles du quinquina; — la vogue extraordinaire et la prompte disgrâce du chocolat et du café; — la « forfanterie » des médecins, qu'elle aime à consulter pour se moquer d'eux : « Il n'y a qu'à voir ces messieurs, dit-elle, pour ne vouloir jamais les mettre en possession de son corps. » Elle pense vingt fois à Molière en

1. Pendant l'hiver de 1679, la glace et la neige font des rues de grands chemins remplis d'ornières, et c'est seulement à la fin de février qu'on commence « à revoir le pavé ».

les regardant, et elle a des mots dignes de Molière sur ces docteurs qui ont « le privilège de tuer impunément ». Le chevalier de Grignan mourant résiste à la onzième saignée; « mais les médecins l'emportèrent ». L'un des plus célèbres, Daquin, « est enragé de ne pas avoir le bon remède » qu'exploite un rival, car les remèdes nouveaux, l'eau des capucins, l'or potable, font rage, et le médecin anglais est le médecin à la mode.

Ce ne sont là que les amusants épisodes d'un large tableau, dont le procès de Fouquet et le mariage manqué de Mademoiselle, les élévations et les chutes des favoris ou des favorites, la mort de Louvois et la mort de Turenne, les fêtes et les guerres, forment le fond changeant. A mesure qu'on avance, le tableau s'assombrit : les guerres sont moins heureuses, les finances s'épuisent, l'affaire des poisons emplit les « horribles chambres grillées de la Bastille », les soupçons les plus terribles n'épargnent personne, et Villeroi peut dire des innombrables suspects : « Ces messieurs et ces dames croient au diable et ne croient pas en Dieu. » Mais l'hypocrisie s'accroît à mesure que l'impiété monte, et tout le monde se retrouve « en rang d'oignon tous les jours à la messe du roi ».

XII

La religion et la philosophie de Mme de Sévigné.

Même quand la dévotion fut à la mode, Mme de Sévigné ne fut jamais dévote. Elle forme plusieurs fois le souhait de l'être, mais avoue qu'elle a besoin de la grâce.

> Une de mes grandes envies, c'est d'être dévote; j'en tourmente tous les jours la Mousse. Je ne suis ni à Dieu ni au diable : cet état m'ennuie, quoique, entre nous, je le trouve le plus naturel du monde. On n'est point au diable, parce qu'on craint Dieu et qu'au fond on a un principe de religion; on n'est point à Dieu aussi, parce que sa loi est dure et qu'on n'aime point à se détruire soi-même. Cela compose les tièdes, dont le grand nombre ne m'inquiète point du tout; j'entre dans leurs raisons. Cependant Dieu les hait : il faut donc en sortir, et voilà la difficulté[1].

Elle engage sa fille à ne pas trop se creuser l'esprit dans ses dévotions, et la piété simple qu'elle lui conseille est la sienne propre. « Il y a quelquefois, dit-elle, des sentiments bien extra-

1. Lettres des 8 avril et 10 juin 1671

ordinaires parmi les dévotes. » Les dévots ne lui inspirent pas une moindre défiance : « Je crains que cette Trappe, qui veut surpasser l'humanité, ne devienne les Petites-Maisons. » Elle a peine à admettre l'éternité des peines ; elle se retranche « cette dévotion, ou, pour mieux dire, cette distraction » du chapelet, trouvant qu'elle rêve assez sans cela. Les femmes qui parlent toujours de leurs directeurs, qui les reçoivent en visite et à dîner, qui les promènent dans leur carrosse, excitent sa verve railleuse. Pourtant, elle a aussi un directeur, mais dont la mort la laisse « parfaitement consolée[1] » : c'était un bon homme, mais de manières grossières ; elle en prend un autre, qu'elle choisit pour sa vie retirée, en se promettant de respecter son amour de la solitude. Les miracles la laissent froide. Le dirons-nous ? il y a parfois [2] sur ses lèvres comme un sourire d'ironie voltairienne.

Mais son assiduité aux sermons de Bourdaloue ? son pieux respect pour les gens et les écrits de Port-Royal ? Il faut s'entendre.

Oui, les Mascaron et les Bourdaloue prêchent divinement bien, et lui donnent des plaisirs qui doivent pour le moins la rendre sainte, — c'est elle qui l'assure. En « vraie petite dévote » de la paroisse Saint-Gervais, elle donne « un très beau dîner » à Mascaron. Elle n'en fait pas autant pour Bourdaloue, qui est jésuite : or elle ne peut être deux heures avec un jésuite sans disputer : à Vichy, elle en trouve un et se brouille avec lui dès la première visite. Sans doute elle eût fait exception pour Bourdaloue. Mais pourquoi s'en va-t-elle si souvent « en Bourdaloue » ? Elle-même va nous l'apprendre : « On dit qu'il s'est mis à dépeindre les gens, et que l'autre jour il fit trois points de la retraite de Tréville ; il n'y manquait que le nom ;

1. Lettres des 19 juin 1685 ; 15 avril 1671 ; 31 juillet 1676 ; 12 mai 1680 ; 12 janvier 1676 ; 26 novembre 1673 ; 15 janvier 1674.

2. Voyez le très curieux récit de la procession de Sainte-Geneviève (lettre du 7 août 1675) : « Saint Marceau vint prendre sainte Geneviève jusque chez elle ; sans cela on ne l'eût pas fait aller... Au sortir de Notre-Dame, le bon saint alla reconduire la bonne sainte jusques à un certain endroit marqué, où ils se séparent toujours, mais savez-vous avec quelle violence ? Il faut dix hommes de plus pour les porter, à cause de l'effort qu'ils font pour se rejoindre ; et si par hasard ils s'étaient approchés, puissance humaine ni force humaine ne pourrait les séparer : demandez aux meilleurs bourgeois et au peuple ; mais on les en empêche, et ils font seulement l'un à l'autre une douce inclination, et puis chacun s'en va chez soi. » Voyez aussi la lettre du 31 mai 1681 : « Il y a un mois qu'il pleut tous les jours : ce sont vos prières qui vous ont attiré cet excès. Que ne laissez-vous un peu faire à la Providence ? Tantôt de la pluie, tantôt de la sécheresse ; vous n'êtes jamais contents, » etc.

mais il n'en était pas besoin. » Qui peut dire ce qui l'attire davantage vers Bourdaloue? les divines vérités qu'il expose sur la mort, ou les portraits contemporains par lesquels il relève l'austérité de la doctrine, les allusions hardies qui font trembler les courtisans, les vérités qu'il dit à chacun à bride abattue? Bourdaloue est alors, ne l'oublions pas, le prédicateur à la mode : quand il prêche à Saint-Jacques de la Boucherie, les carrosses de ses auditeurs aristocratiques « font une telle confusion que le commerce de tout ce quartier-là en est interrompu ». Il tonne, il frappe comme un sourd; le maréchal de Grammont se lève et s'écrie : « Mordieu! il a raison! » Pour Mme de Sévigné, qui suit volontiers la mode, il passe toutes les merveilles passées; personne n'a prêché jusqu'à lui; c'est « un ange du ciel »; c'est le grand Bourdaloue..., le grand Pan »; mais, en proclamant qu'elle est entêtée du P. Bourdaloue, charmée, enlevée, elle est assez sincère pour avouer qu'elle n'est ni émue ni persuadée.

J'ai été au sermon; mon cœur n'a point été ému; ce Bourdaloue

Tant de fois éprouvé
L'a laissé comme il l'a trouvé.

C'est peut-être ma faute... Et cependant je sens que mon cœur n'en est pas plus échauffé [1].

Vis-à-vis de ses « frères » de Port-Royal, elle garde, au fond, la même indépendance. Des relations d'amitié, de famille même, la rattachent au jansénisme, sans parler de son goût naturel pour les moralistes qui ont si bien « anatomisé » le cœur humain, pour les écrivains dont le style a une énergie qu'elle ne trouvait nulle part ailleurs. Dans le récit qu'elle fait d'une visite à Port-Royal, tout trahit une sympathie émue et dévouée.

Ce Port-Royal est une Thébaïde, c'est un paradis; c'est un désert où toute la dévotion du christianisme s'est rangée; c'est une sainteté répandue dans tout le pays, à une lieue à la ronde. Il y a cinq ou six solitaires qu'on ne connaît point, qui vivent comme les pénitents de Saint-Jean-Climaque; les religieuses sont des anges sur terre; Mlle de Vertus y achève sa vie avec des douleurs inconcevables et une résignation extrême. Tout ce qui les sert, jusqu'aux charretiers, aux bergers, aux ouvriers, tout est saint, tout est modeste. Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine solitude, dont j'avais tant ouï parler; c'est un vallon affreux, tout propre à faire son salut.

1. Sur Bourdaloue, Mascaron etc., *cf.* les lettres des 3 décembre 1670; 5, 18, 27 février, 25 décembre 1671 ; 11 avril 1672; 27 février 1679 ; 12 janvier, 29 mars, 1er mai 1680 ; 5 mars et 20 avril 1683 ; 28 mars 1689 ; 28 décembre 1692 ; etc.

Cette sympathie peut l'aveugler parfois sur la valeur respective de Nicole et de Pascal. Elle répète trop : « Cela est de la même étoffe que Pascal; mais cette étoffe est merveilleuse, on ne s'en ennuie point. » Après tout, pourtant, c'est à Pascal que vont les éloges les plus significatifs comme les plus vrais : elle le met de moitié à tout ce qui est beau; elle lit et relit ses *Provinciales,* « chose entièrement divine pour le sérieux et pour la parfaite plaisanterie » ; avec Corbinelli, elle le défend contre ceux qui l'accusent de manquer de charité, et triomphe d'assister aux « convulsions de la prévention expirante sous la force de la vérité et de la raison ». La voilà donc janséniste convaincue? Point tant qu'on le croirait : si elle est janséniste en morale, elle ne l'est pas toujours en doctrine. Le « tout divin » Nicole (qui n'est pas exempt de quelque « galimatias », même dans ses *Essais de morale*) l'effraye en la charmant : « Il est vrai que c'est une perfection un peu au-dessus de l'homme, que l'indifférence qu'il veut de nous pour l'estime ou l'improbation du monde. Je suis moins capable que personne de la comprendre. » Sont-ils eux-mêmes si indifférents à l'opinion du monde, ces jansénistes superbes? Le bon Arnauld d'Andilly croit être bien détaché des vanités de la cour; mais voici que le roi l'y accueille, le choie, l'étourdit de compliments et de caresses. Le bonhomme est transporté et dit de moment en moment, sentant qu'il en a besoin : *Il faut s'humilier!* Quoi que fassent les jansénistes, ils sont hommes. Mais, hommes par les faiblesses communes à tous, ils ne le sont pas assez par leur doctrine durement fataliste, qui annihile la liberté humaine. Sur ce point, c'est-à-dire sur le fond même de leurs idées, Mme de Sévigné se sépare nettement d'eux.

Nos frères disent bien et concluent mal; ils ne sont point sincères. Me voilà dans Escobar.. Les jésuites n'en disent pas encore assez, et les autres donnent sujet de murmurer contre la justice de Dieu, quand ils nous ôtent ou affaiblissent tellement notre liberté que ce n'en est plus une[1].

Aucun doute n'est possible : dans le camp janséniste, elle n'est qu'une alliée indépendante, retenue surtout par l'admiration et par la pitié. On ne comprend donc pas que M. Mesnard puisse écrire de cette même femme : « Elle a quelquefois

1. Lettres du 16 juillet 1677 et du 28 août 1676. Voyez aussi les lettres des 15 août 1670 ; 23 mai, 19 juillet, 19 août, 23 et 30 septembre, 7 octobre, 1er et 4 novembre 1671 ; 20 janvier 1672 ; 26 janvier 1674 ; 1er décembre 1675 ; 12 janvier, 28 août 1676 ; 16 juillet 1677 ; 15 mai 1680 ; 6 novembre 1689.

de la peine à se défendre contre certaines apparences, très fausses sans doute, d'un peu de calvinisme[1]. » L'idée fondamentale de sa « philosophie » serait le fatalisme, à ce compte, si du moins on confond le fatalisme avec « le gouvernement de la Providence ». Il est certain que Mme de Sévigné semble prendre à tâche de mettre en relief l'action incessante de la Providence dans les affaires humaines.

Tous nos désirs n'avancent pas d'un moment l'arrangement de la Providence; car j'y crois; *c'est ma philosophie*... Nous avons *peu de part* à nos destinées : tout est dans les mains de Dieu. Enfin, il faut en revenir à la Providence. Et le moyen de vivre sans cette divine doctrine? Il faudrait se pendre vingt fois le jour; et encore avec tout cela on a bien de la peine à s'en empêcher... C'est Dieu qui conduit tout, et dont les desseins sont toujours adorables, quoiqu'ils nous soient amers et inconnus... J'ai toujours cette Providence dans la tête : c'est ce qui fixe mes pensées et qui me donne du repos...

Je ne vous réponds point, ma fille, sur les hérésies dont vous m'accusez; j'ai un tableau sur mon autel, un crucifix; je n'en veux pas davantage, et je crois tout simplement, en un mot, que l'ordre est la volonté de Dieu. Quand les choses vont comme elles doivent aller, c'est sa volonté, je ne connais point d'autre ordre; quand elles sont surprenantes et extraordinaires, c'est sa volonté; quand ses ouvrages sont beaux et parfaits et quand ils sont monstrueux et horribles, tout est dans cette volonté; l'un n'est donc pas moins que l'autre dans l'ordre de la Providence[2].

Telle est la philosophie de Mme de Sévigné, si l'on tient absolument à ce qu'elle en ait une : aussi bien n'est-ce pas la plus sûre comme la plus simple qu'on ait jamais trouvée? C'est celle du bon la Fontaine : « Dieu fait bien ce qu'il fait. » Cette « philosophie chrétienne qui fait le bonheur », elle la prêchait en vain au sceptique Bussy : « Je ne comprends pas qu'on puisse avoir un moment de repos en ce monde, si l'on ne regarde Dieu et sa volonté, et où par nécessité il faut se soumettre[3]. » Cette résignation est-elle fatalisme? Quand Mme de Sévigné dit que le canon qui a tué Turenne était « chargé depuis une éternité », que l'heure de la mort de Retz était marquée, et que « cela ne se dérange point », est-elle calviniste? Mais la doctrine de la prescience divine est un dogme orthodoxe; comment elle se concilie avec la doctrine de la liberté humaine, c'est ce que Bossuet lui-même ne voit pas clairement. Mme de Sévigné soutient-elle quelque part que l'homme

1. Notice de l'édition des Grands Écrivains.
2. Lettres des 20 janvier 1675; 29 novembre et 6 décembre 1677; 25 août et 8 novembre 1680.
3. Lettre du 6 janvier 1689.

n'est pas libre? Non, mais elle dit souvent que l'homme est faible, et tous les moralistes chrétiens, avant et après elle, le répètent à l'envi. Même elle déclare *passer bien plus loin que les jésuites :* « Je suis persuadée, dit-elle, que nous avons notre liberté tout entière[1]. » Ce n'est plus de calvinisme qu'on l'accusera ici, sans doute.

Ne lui demandons point d'avoir la profondeur ni surtout l'angoisse d'un Pascal; bien qu'elle soit « fort effrayée de ce *peut-être* sur lequel nous vivons », elle se contente à peu de frais: « *Un peu* de philosophie *ou* de dévotion, sans cela on se pendrait. » Un mot assez gaillard peint bien et sa dévotion et son humeur : « Mon père disait qu'il aimait Dieu quand il était bien aise; il me semble que je suis sa fille[2]. » Mais si sa dévotion dépend plus ou moins de son humeur, sa philosophie — très élémentaire, mais très solide — n'en dépend pas. Les grands lieux communs de la vie et de la mort remplissent ses lettres; loin d'écarter ces graves méditations, elle les retient, proclame que rien n'est plus utile, s'y fortifie, s'y rassérène et, prête à mourir, ne cache pas qu'elle a plaisir à vivre pourvu qu'elle vive en aimant: « Ma fille, il faut aimer pendant la vie... »

XIII

La « pédagogie » de Mme de Sévigné. — Ce qu'elle a de trop particulier et ce qu'elle a de toujours vrai. — Mme de Sévigné et J.-J. Rousseau.

La pédagogie de Mme de Sévigné! Il est clair qu'à prendre le mot à la lettre, Mme de Sévigné n'est pas plus pédagogue qu'elle n'est philosophe. Et pourtant on a pu mettre un des meilleurs livres de pédagogie de ce temps[3] sous les auspices, presque sous l'invocation de cette mère qui n'éleva pas fort bien sa fille, mais qui, éclairée par cette épreuve, mûrie par la réflexion, par la lecture et par la vie, voulut faire servir à l'éducation de sa petite-fille l'expérience d'une grand'mère qui était aussi une femme de sens droit et d'esprit pénétrant.

1. *Cf.* lettres des 28 août 1676 et 25 mai 1680. Voyez pourtant dans le fascicule des *Provinciales,* ch. Ier, une lettre du 14 juillet 1680 où elle défend contre sa fille la prédestination janséniste.
2. Lettres des 4 et 11 septembre 1680 ; 11 septembre 1676.
3. *L'Éducation des femmes par les femmes,* par M. Gréard ; Hachette ; Préface.

Quelle éducation elle-même a-t-elle reçue? Il ne sera pas inutile de le savoir, car ce qui fait qu'on ne précise pas sans peine les idées de Mme de Sévigné sur l'éducation, c'est qu'à ces idées, souvent neuves, presque toujours justes, se mêlent les souvenirs de son éducation propre, souvenirs gênants (à l'esprit le plus indépendant il est difficile d'en faire table rase), mais point tyranniques. Ce ne sera point une raison, parce qu'elle a jadis appris le latin, pour qu'elle en impose l'étude à sa petite-fille; mais il semble bien qu'elle l'a fait enseigner à sa fille, qui, jeune, lit Tacite dans le texte avec elle. Peut-être la mère s'est-elle aperçue trop tard que certaines connaissances ne sont pas sans danger pour des esprits enclins par nature au pédantisme. Mais il en est d'autres dont une fille de bonne maison ne pouvait décemment être dépourvue : comme Mme de Sévigné, Françoise de Sévigné et Pauline de Grignan apprirent l'italien. Pauline sut bientôt, trop tôt, lire le *Pastor fido*. Son frère eut un maître de langue allemande, ce qui ne dut pas être inutile au futur officier des armées d'Allemagne. Leur aînée, Marie-Blanche de Grignan, avait appris de bonne heure à danser. « Je n'ai jamais vu, disait sa grand'mère, une petite-fille si dansante naturellement... Je sais bien que ce n'est pas une chose fort nécessaire; mais ce serait pour la divertir pendant qu'elle est à Grignan. » La pauvre Marie-Blanche n'usa guère de ce divertissement : à seize ans elle prit le voile. L'exemple de cette vocation, d'une spontanéité douteuse, suffirait à nous faire sentir combien nous sommes loin de la famille et de la société modernes. Observer la *pente* de chaque esprit, c'était le conseil de Mme de la Fayette, et c'est le précepte fondamental de notre pédagogie. L'esprit de Marie-Blanche avait-il une pente opposée à la vie monastique ? On négligea de s'en informer, malgré la douce persévérance que mit sa grand'mère à plaider une cause perdue.

Quand on jette les yeux sur les « programmes » de lectures que Mme de Sévigné trace pour sa seconde petite-fille, Pauline, sauvée par le sacrifice de la première, un peu de surprise est inséparable de l'admiration qu'inspire ce pêle-mêle de choses excellentes et de choses contestables. C'est que son esprit est hanté par le souvenir de ses anciennes lectures, faites un peu librement et sans guide au goût bien sûr.

Nous relisons, à travers nos grandes lectures, des *rogatons* que nous trouvons sous notre main ; par exemple, toutes les belles oraisons funèbres de M. de

Meaux, de M. l'abbé Fléchier, de M. Mascaron, du Bourdaloue ; nous repleurons M. de Turenne, Mme de Montausier, M. le prince, feu Madame, la reine d'Angleterre ; nous admirons ce portrait de Cromwell ; ce sont des chefs-d'œuvre d'éloquence qui charment l'esprit : il ne faut point dire : « Oh ! cela est vieux : » non, cela n'est point vieux, cela est divin. Pauline en serait instruite et ravie : mais tout cela n'est bon qu'aux Rochers. Je ne sais quel livre conseiller à Pauline : Davila est beau en italien : nous l'avons lu ; Guichardin est long ; j'aimerais assez les *Anecdotes de Médicis,* qui en sont un abrégé ; mais ce n'est pas de l'italien. On n'ose plus nommer Bentivoglio. Qu'elle s'en tienne à sa poésie, ma fille ; je n'aime point la prose italienne ; le Tasse, l'Aminte, le *Pastor fido,* la *Philli di Sciro ;* je n'ose dire l'Arioste, il y a des endroits fâcheux ; et du reste, qu'elle lise l'histoire ; qu'elle entre dans ce goût qui peut si longtemps consoler son oisiveté : il est à craindre qu'en retranchant cette lecture, on ne trouve plus rien à lire. Qu'elle commence par la Vie du grand Théodose, et qu'elle me mande comme elle s'en trouvera [1].

Que les oraisons funèbres de Bossuet soient mises sur le même rang que celles de Fléchier, de Mascaron et de Bourdaloue, cela ne regarde que Mme de Sévigné, puisque ces lectures, nous en sommes prévenus, ne sont bonnes que pour les habitants des Rochers; mais tant d'auteurs italiens, souvent libres ! les *Anecdotes de Florence ou l'histoire secrète de la maison de Médicis,* par Varillas ! la *Filis de Scire,* pastorale de Bonarelli ! La lecture de l'Arioste n'est pas recommandée, et il est certain que la *Vie de Théodose,* par Fléchier, est plus inoffensive que les aventures de *Roland furieux.* Mais cette lecture très morale est très ennuyeuse, peu propre, en tout cas, à fixer l'esprit d'une jeune fille. En vain l'on nous avertira que les filles et les femmes de ce temps-là étaient plus capables que celles d'aujourd'hui d'une lecture sérieuse et même austère : nous persisterons à trouver que ces lectures ne sont assez accommodées ni au sexe, ni à l'âge, ni à l'intelligence naissante de Pauline.Et c'est nous, sans doute, qui nous trompons, puisque Mme de Sévigné savait mieux que nous ce qui convenait à cet esprit dont elle étudie les progrès avec une attention si sagace; mais il est permis de souhaiter aux jeunes lecteurs d'aujourd'hui un « programme » moins chargé.

Pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais que de ne point aimer à lire ; les romans, les comédies, les Voiture, les Sarrazin, tout cela est bientôt épuisé. A-t-elle tâté de Lucien ? est-elle à portée des *Petites Lettres ?* Ensuite il faut l'histoire ; si on a besoin de lui pincer le nez pour lui faire avaler, je la plains. Pour les beaux livres de dévotion, si elle ne les aime point, tant pis pour elle ; car nous ne savons que trop que, même sans dévotion, on les trouve charmants [1].

1. Lettre du 11 janvier 1690.
2. Lettre du 15 janvier 1690.

Sans parler de Lucien, « les Voiture, les Sarrazin », au moins dans leurs œuvres légères, ne sont peut-être pas d'une lecture bien saine pour un esprit insuffisamment mûr. Mais quoi! si Mme de Sévigné les relisait encore, c'était à travers les ressouvenirs de sa jeunesse. Sur un point surtout le bon jugement de l'aïeule fut mis à une rude épreuve. Pauline aimait les romans, que sa mère n'aimait pas. A qui donner raison? Aux souvenirs de la jeunesse encore, mais en les justifiant et en expliquant ce que le plus romanesque des romans peut contenir de leçons généreuses pour qui sait lire.

Je les aimais : je n'ai pas trop mal couru ma carrière. Tout est sain aux sains, comme vous dites. Pour moi, je trouvais qu'un jeune homme devenait généreux et brave en voyant mes héros, et qu'une jeune fille devenait honnête et sage en lisant *Cléopâtre*. Quelquefois il y en a qui prennent les choses de travers; mais elles ne seraient peut-être guère mieux quand elles ne sauraient pas lire : quand on a l'esprit bien fait, on n'est pas aisée à gâter. Mme de la Fayette en est encore un exemple. Cependant il est très assuré, très vrai, très certain que M. Nicole vaut mieux[1].

La concession finale est faite pour désarmer Mme de Grignan, que la fin de la lettre devait apaiser tout à fait : Pauline y est conjurée de ne pas trop aimer les choses frivoles, qui la détourneraient des solides, et donneraient à son goût « les pâles couleurs ». Ailleurs (23 avril et 2 juillet 1690), Pauline est blâmée de lire *Pharamond*, et d'imiter dans ses lettres le style des romans : « Ah! oui, vraiment, je connais le style d'où Pauline a puisé ses lettres : mon Dieu! comme je le trouve, *présentement qu'on n'aime plus que ce qui est naturel!* mais j'avoue que la beauté des sentiments et les grands coups d'épée m'avaient enchantée. » Son propre goût s'est donc épuré : elle a compris que, si ce style peut ne point faire grand mal « quand on a l'esprit bien fait », il peut être fort nuisible à ceux dont l'esprit n'est pas fait encore. On peut mesurer les progrès de ce goût à la honte croissante qu'elle éprouve de sa « folie » pour la Calprenède[2]. Mais partout on observera, d'une part, qu'elle ne se fait aucune illusion sur le mérite de l'écrivain, de l'autre qu'elle voit ou met dans ses romans je ne sais quel idéal de noblesse chevaleresque qui la transporte.

Vous vous souvenez peut-être assez de moi pour savoir que je suis blessée des méchants styles; j'ai quelque lumière pour les bons, et personne n'est

1. Lettre du 8 février 1690.
2. Voyez les lettres des 28 juin, 5, 12, 15 juillet, 9 août 1671, etc.

plus touché que moi des charmes de l'éloquence. Le style de la Calprenède est maudit en mille endroits; de grandes périodes de romans, de méchants mots, je sens tout cela. J'écrivis l'autre jour à mon fils une lettre de ce style, qui était fort plaisante. Je trouve donc qu'il est détestable, et je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu : la *beauté des sentiments*, la violence des passions, la grandeur des événements et le succès miraculeux de leur redoutable épée, tout cela m'entraîne comme une petite fille : j'entre dans leurs desseins; et, si je n'avais M. de la Rochefoucauld et M. d'Hacqueville pour me consoler, je me pendrais de trouver encore en moi cette faiblesse. Vous m'apparaissez pour me faire honte. *Le caractère m'en plaît beaucoup plus que le style ; pour les sentiments, j'avoue qu'ils me plaisent, et qu'ils sont d'une perfection qui remplit mon idée sur les belles âmes...* Il y a d'horribles endroits dans *Cléopâtre;* mais il y en a de beaux, *et la droite vertu est bien dans son trône.*

Au fond, il y a là en présence non pas seulement deux méthodes d'éducation, mais deux époques : celle de la Fronde et de la Régence, éprise des grands sentiments et des grands coups d'épée, et celle de la monarchie absolue, qui estime surtout la dignité toujours correcte, la noblesse toujours égale, et se plaît dans le commerce, non plus des romanciers et des chroniqueurs, mais des philosophes, des moralistes sacrés ou profanes. Ce qu'il y a d'un peu intempérant et romanesque dans le goût de la première époque, Mme de Sévigné l'avait corrigé, grâce à un admirable bon sens; mais ce qu'il y avait d'un peu trop grave dans la seconde, Mme de Grignan l'avait encore alourdi. Sa mère le remarque : « Vos lectures sont trop épaisses : vous vous ennuyez des histoires et de tout ce qui n'applique point : c'est un malheur d'être si solide et d'avoir tant d'esprit[1]. » Et ailleurs : « Je crois que c'est votre exemple qui fait haïr les histoires à Pauline. « A son fils aussi elle a donné « le dégoût de l'histoire ». Comme sa mère, le jeune marquis n'aime pas à lire. En vain Mme de Grignan proteste qu'on l'outrage en l'accusant de ne point aimer la lecture. Non, elle a beaucoup d'esprit, mais un esprit délicat et dégoûté : elle ne peut lire que cinq ou six ouvrages sublimes, exquis et d'un goût distingué, et elle ne peut les relire[2]. Or, ce n'est pas lire, c'est relire qui importe. Charles de Sévigné le sait bien, lui qui relit deux fois, trois fois ce qu'il a trouvé beau, qui le goûte, y entre davantage, le sait par cœur, se l'incorpore. Un peu piquée, Mme de Grignan répond que si sa mère relit trois fois certains ouvrages, ce sont des romans. Mais point du tout : Mme de Sévigné relit aussi

1. Lettre du 17 mai 1680.
2. Lettres des 5 mai et 24 décembre 1689 ; 8 et 18 janvier et 8 février 1690.

volontiers Pascal, Nicole, Arnauld, les historiens : « Il y a plus de bien que de mal, dit-elle, à cette qualité docile, qui fait honneur à ce qui est bon, et qui est si propre à occuper agréablement certains temps de la vie. » On n'a jamais mieux fait sentir quel plaisir et quel profit on trouve à repasser de temps en temps, comme elle le fait, sur ses anciennes admirations.

A tout moment on sent le conflit entre l'esprit de la mère, libre, gai, un peu vagabond, et l'esprit arrêté, systématique, de la fille. La nature les avait faites bien différentes l'une de l'autre; mais l'éducation eût pu les rapprocher, et ne les rapprocha guère. Élevée au grand air, loin de toute sujétion pénible, Mme de Sévigné avait donné à sa fille une éducation plus sévère : elle l'avait confiée d'abord au couvent de la Visitation de Nantes, soit parce qu'il appartenait à l'ordre fondé par son aïeule, sainte Chantal, soit parce qu'elle avait déjà observé qu'on n'y apprenait point à mentir ni à dissimuler ses sentiments, et qu'on n'y connaissait point « de coquesigrues (de fantaisies chimériques et mystiques) ni d'idolâtrie ». Françoise de Sévigné y fit de « belles retenues » des lettres, aujourd'hui perdues, de sa mère. Il est probable cependant que l'épreuve ne réussit pas, car, en mainte circonstance, Mme de Sévigné s'exprime avec une sévère franchise sur l'éducation au couvent, et elle n'épargne aucun effort pour y soustraire Pauline. De l'éducation du couvent, la future Mme de Grignan avait passé à l'éducation de la famille, mais elle n'en éprouva guère que les inconvénients. Qu'aurait produit cette éducation nouvelle, si elle avait été donnée par la mère seule? On ne sait; mais l'abbé la Mousse remplaça fort mal la mère, et son élève trop docile, dont il semblait prendre à tâche de favoriser les défauts, eut tous les mérites du monde, sauf un seul, sans lequel tous les autres semblent tristes : un brin de fantaisie dans l'imagination et de poésie dans le cœur. Et puis il faut tout dire : lorsque Mme de Sévigné intervenait, ce n'était pas toujours dans le sens de la douceur et de la modestie; rappelons-nous l'histoire du soufflet orgueilleusement appliqué par la belle Françoise à la ridicule mais inoffensive Mlle du Plessis. Longtemps après, la mère trop indulgente en riait encore. Cette indulgence, elle ne s'en départit jamais; seulement peu à peu elle dut ouvrir les yeux sur certaines conséquences de l'éducation ainsi comprise. C'est la grand'mère qui en elle rectifie les erreurs de la mère, et tel conseil, qui semble s'adresser à sa petite-fille seule, est

souvent, qu'elle le veuille ou non, une critique indirecte dont sa fille pourrait faire son profit.

Ainsi la pédagogie de Mme de Sévigné, s'il faut employer ce mot qui l'eût fort étonnée, est nécessairement très particulière et même, çà et là, un peu contradictoire. Il va de soi, d'ailleurs, que ce qui convenait alors pour former l'esprit d'une Mme de Simiane peut ne pas toujours convenir aujourd'hui pour former celui d'une jeune fille française. Et pourtant, ce qui nous frappe, avec l'esprit de suite dont, au fond, Mme de Sévigné fait preuve, c'est la justesse de la plupart de ses vues, la hardiesse de quelques-unes.

Il n'y a pas de pédagogie véritable sans la connaissance et l'amour de l'enfance. C'est un lieu commun de dire qu'on dédaignait l'enfance au XVIIe siècle. Mme de Sévigné, du moins, serait à l'abri d'un tel reproche. La grand'mère qui s'intéresse jusqu'au plaisant bégayement des enfants, « et titata, tetita, y totata », trouvait qu'on ne lui parlait jamais assez de ce « petit peuple », ne comprenait pas qu'on craignît de se trop amuser de ses enfants, se préoccupait de les arracher à la société des valets, où ils se gâtent fort. Il n'y a pas de pédagogie davantage là où il n'y a pas foi dans la vertu efficace de l'éducation. Si Mme de Sévigné n'avait pas cette foi, elle n'écrirait pas : « Vous lui faites un bien extraordinaire de vous amuser à sa petite raison naissante; cette application à le cultiver lui vaudra beaucoup... Pauline n'est donc pas parfaite ? Tant mieux ! vous vous divertirez à la repétrir. » Après avoir raconté le mariage de la fille de Louvois avec le petit-fils de la Rochefoucauld, elle ajoute cette réflexion : « Si elle ne se polit avec tant de polisseurs et de polisseuses, il faudra conclure que l'éducation est une fable de la Fontaine. » L'instrument de cette éducation, c'est la raison, et c'est avant tout à elle qu'il faut s'adresser : « Je la ferais travailler, lire de bonnes choses, *mais point trop simples; je raisonnerais avec elle,* je verrais de quoi elle est capable, et je lui parlerais avec amitié et avec confiance. » Point d'autorité sèche et dure : tracasser les enfants, c'est souvent les déconcerter, au point qu'ils n'en reviennent jamais. « Cela est d'une grande conséquence; il faut donner du courage, et observer de ne point le rabaisser. » Le petit marquis est timide et ombrageux ? « *Menez-le doucement,* comme un cheval qui a la bouche délicate. » Pauline n'a pas l'humeur toujours facile ? « *Menez-la doucement :* l'envie de vous plaire fera plus que toutes les gronderies... *Menez-la doucement :* il y a des es-

prits qu'on ne gagne que par là... Gardez-vous surtout de vous accoutumer à la gronder et à l'humilier... Je suis fort aise de vous adoucir pour elle : je vous assure que vous n'y réussirez que par la raison. » Bientôt elle triomphe : « Ne vous avais-je pas bien dit que l'envie de vous plaire achèverait de la rendre parfaite ? Il ne fallait point la mener rudement, et vous voyez ce que la douceur a fait sur son esprit. » Si le résultat fut vraiment aussi décisif qu'elle le dit, la méthode raisonnable peut se glorifier d'avoir obtenu là une de ses premières victoires.

J.-J. Rousseau, assurément, a un système d'éducation plus complet ; mais c'est un système. Plus d'une idée de l'*Émile,* d'ailleurs, se trouve déjà ici en germe. A de certains moments on dirait que Mme de Sévigné prend pour règle souveraine la nature. Elle est affligée que son petit-fils n'aime pas à lire, mais elle ne veut pas qu'on le contraigne : « Cela viendra sans doute. » Elle ne veut pas davantage qu'on livre Pauline aux médecins : « Ni saignée ni médecine ; rien du tout, ma fille. » Quand elle écrit : « Je vous prie de lui pardonner tout ce qu'il avouera naïvement, mais jamais une menterie, » on dirait que le précepteur d'Émile n'est pas loin. Mais elle admet les fables comme moyen d'éducation, les fables que son petit-fils récite et que sa petite-fille « joue » pour aider son frère, comme si elle voulait lui « donner une âme » ; car la mémoire est une chose agréable, et il la faut exercer. Dans sa sollicitude d'aïeule qui se fait maîtresse d'école, elle descend à des détails que Rousseau dédaigne : l'écriture du frère est mauvaise ; en revanche l'orthographe de la sœur est parfaite : « Cela n'est-il pas joli ? » On a vu avec quel soin minutieux et ingénieux elle triait et dosait, pour ainsi dire, les lectures de Pauline, et l'on sait, au contraire, quelle défiance injuste la lecture inspire à Rousseau. Ce n'est pas elle qui eût traité en ennemie cette « passion si noble et si belle », combattue en nous par la « paresse d'esprit », mais seule capable de nous arracher à l'extrême malheur de l'ennui. « On n'a jamais de plaisir, dit-elle, que quand on s'affectionne à une lecture et que l'on en fait son affaire. » C'est ainsi qu'elle lisait elle-même, convaincue d'ailleurs que lire n'apprend pas seulement à penser, mais « à écrire ». Loin donc de restreindre le champ des lectures, elle l'étendait peut-être trop. Mais, sauf quelques erreurs inévitables, quelle largeur d'esprit ! quel véritable libéralisme ! De quel ton elle rabat les scrupules bigots de je ne sais quel

directeur qui prétendait empêcher Pauline de lire Corneille[1]! Ne pas lire Corneille! eh! que lire, à ce compte? Il faut que Pauline échappe à ce rigorisme étroit; il faut quelle apprenne le français, *que la plupart des femmes ne savent pas;* il faut qu'elle sache goûter dans le commerce des plus hautes intelligences ce plaisir, aussi bien fait pour les femmes que pour les hommes, qui naît de la raison satisfaite, et qui demeure tant qu'on juge ce qu'on lit.

XIV

Mme de Sévigné critique et écrivain. — Les écrivains gaulois; par où elle est un écrivain gaulois elle-même. — Les écrivains précieux; par où elle reste précieuse, et dans quelle mesure.

Les jugements de ce goût délicat n'ont pas sèmblé toujours sains. On a contesté certains jugements portés par Mme de Sévigné sur divers auteurs. D'autre part, comme le goût et le style sont étroitements liés, on a remarqué qu'elle n'est pas entièrement exempte des défauts séduisants qui chez d'autres ne lui déplaisent pas. Il semble donc naturel d'étudier en elle à la fois le critique et l'écrivain.

Comme critique et comme écrivain, Mme de Sévigné,

> Bel esprit, qui gardait sous la culture exquise
> L'indigène saveur du vieux terroir gaulois[2],

appartient incontestablement à la première période du siècle, à celle où l'esprit gaulois tend à se fondre dans l'esprit français, mais n'a pas perdu encore sa vaillante indépendance. Parmi ses lettres il n'en est guère qui ne nous offre quelque trait, quelque mot vif de ce genre :

C'est un air de gueule enfarinée... Si je croyais mon cœur, j'enverrais paître toutes mes petites affaires... Jamais homme n'a été saboulé comme lui... Quels chiens de visages!... Je vous ai écrit de grandes chiennes de lettres... Tout cela saucé de mille douceurs... Nos gueuses de servantes ont perdu tout notre linge... C'est un homme bien salé... C'est une petite à manger... Vous écrivez des choses qui font crever de tendresse le bon abbé... Je suis ravie que vous me trouviez bonne quelquefois à certaines sauces... Rendre tripes et

1. Voyez la lettre du 5 mai 1689.
2. Jules Lemaître, *Médaillons;* Lemerre.

boyaux... Mme de Coulanges crève d'argent... Ce pauvre petit morceau de famille... Ces gens-là ne jettent pas leurs louanges aux chiens... Promenant sa carcasse par la chambre...

On ne s'étonne donc point qu'elle cite Rabelais, « un bon auteur », ni qu'elle fasse un éloge si vivement senti de Montaigne : « Ah ! l'aimable homme ! qu'il est de bonne compagnie ! C'est mon ancien ami ; mais, à force d'être ancien, il m'est nouveau. Mon Dieu ! que ce livre est plein de bon sens ! » On comprend mieux encore qu'elle ait, une des premières, rendu justice au mérite exquis de la Fontaine auteur des *Fables* et même des *Contes*. Elle ne le loue pas toujours sans réserve[1], mais elle défend le naturel des fables contre Mme de Grignan : « Je n'y trouve point ce que vous appelez *forcé*. » Ces « divines fables », elle les apprend par cœur : « Cela est peint... C'est une manière de narrer et un style à quoi l'on ne s'accoutume point. » Elle cherche parmi les courtisans des diplomates égaux en finesse au renard ; elle ferme délibérément sa porte aux esprits durs et farouches qui n'entrent point dans le charme et dans la facilité des fables de la Fontaine. Il est vrai qu'elle y ajoute les ballets de Benserade. C'est même là un des traits les plus curieux de sa physionomie intellectuelle : par une alliance moins rare, surtout alors, qu'on ne serait tenté de le croire, elle unit en elle l'esprit gaulois et l'esprit précieux.

Il y a des gaillardises mêlées aux pointes dans les écrits de ce Voiture, « esprit libre, badin et charmant », qu'elle défendait contre les ridicules critiques de ce collet monté de Méré. « Tant pis pour ceux qui ne l'entendent pas ! » s'écriait-elle. Pour elle, qui ne pouvait s'accoutumer à l'agrément de ce style, elle s'indignait presque qu'on osât y comparer son style propre. On la voit chercher des éclaircissements sur la biographie de Voiture près de son gendre M. de Grignan, « qui doit savoir les traditions de l'*hôtel Rambouillet* », ayant épousé une Rambouillet en premières noces. Celle que Somaize, l'auteur du *Dictionnaire des précieuses,* loue sous le nom de Sophronie, n'avait besoin pourtant de personne pour l'instruire des traditions d'un cercle illustre où, jeune, elle avait brillé. Dans le *Conseil inconnu des héroïnes*, Saint-Gabriel ne trouve pas de termes assez relevés pour glorifier son mérite : « Mme de Sévigny, la Sublime ; un

1. Voyez, par exemple, les lettres des 6 et 13 mars 1671, et rapprochez-en celles des 29 avril et 7 juin 1671 ; 9 mars 1672 ; 22 mai 1673 ; 24 mai 1686. Cf. un extrait de celle-ci aux Dissertations.

ange en terre, la gloire du monde. » Et le *Conseil* est de 1660. L'auteur de la *Clef du cercle des femmes,* Jean de la Forge, donne plus de précision à ses éloges.

Si j'avais oublié cette aimable personne, j'aurais irrité contre moi toute l'académie des savants qui ne trouvent point de meilleur moyen pour faire réussir leurs ouvrages que de consulter son jugement et de les soumettre à sa censure.

Il ne faut pas s'étonner qu'elle reste fidèle à ces chers souvenirs, qu'en Godeau, évêque de Vence, elle voie « le plus bel esprit de son temps » et qui « excelle en tout » ; en Mlle de Scudéry, une merveilleuse Muse » « d'un « extraordinaire mérite », dont l'esprit et la pénétration n'ont point de bornes ; que les vers de Mme Deshoulières lui paraissent fort bien faits ; qu'elle entretienne des rapports affectueux avec le bonhomme Chapelain, s'efforce d'attendrir Boileau, « tendre en prose et cruel en vers », sur le sort immérité de sa victime, et de réhabiliter le poème épique aux yeux de ses propres enfants, qui le dédaignent, à tort, car « tous les grands esprits sont dans le goût de ces anciennetés ». Mais ces sympathies personnelles, auxquelles elle ne renonce pas, et qui l'honorent, ne font pas d'elle une précieuse attardée. Elle n'aime point ceux qui ramassent « le délicat des mauvaises ruelles ». Les *Conversations* de Mlle de Scudéry sont bonnes, mais parce que « cela n'est point noyé dans son grand roman ». Les rondeaux de Benserade sont fort mêlés ; « avec un crible, il en demeurerait peu. » Par haine du « tortillonnage », elle aime mieux, dit-elle (mais elle se calomnie), se jeter parfois dans la grossièreté. L'*Ariane* de Quinault, héritier des précieuses, arrache des larmes à tous les spectateurs ; mais « cette comédie est fade ».

Mme de Sévigné a donc pu traverser le groupe des précieuses, au temps où elles n'étaient pas encore « les précieuses ridicules » ; mais l'indépendance de son humeur, le sérieux de son éducation et de ses lectures, sa verve gauloise naturelle, la préservèrent toujours de tout excès en ce sens. Toutefois elle ne put entièrement échapper à la contagion. Telle lettre trop vantée, comme la lettre sur le mariage de Mlle de Montpensier, est d'une précieuse d'infiniment d'esprit. Quand elle écrit à sa fille : « J'ai mal à votre poitrine, » on ne voit là qu'une manière expressive de traduire un sentiment fort. Mais qu'elle écrive : « J'ai senti votre saignée ; n'était-ce pas le premier de ce mois? Justement ; elle me fit tous les biens du monde, et je

vous en remercie; je suis si difficile à saigner, que c'est charité à vous de donner votre bras au lieu du mien, » on sent que la mesure est dépassée. C'est particulièrement, ce semble, dans les choses de la médecine que le bel esprit est déplaisant, et c'est là, dirait-on, que Mme de Sévigné se plaît à en faire usage et abus. Mlle de Scudéry pourrait signer certaines... consultations ou bulletins d'elle, rédigés en un style vraiment trop « joli ».

Un peu chaud fait transpirer doucement, et pourra consoler tous ces pauvres subalternes (les jambes), sans offenser cette personne si considérable (la poitrine), que nous mettons au premier rang... Vous verrez dans l'article de la vessie que tout ce pays est dans une parfaite tranquillité ; que les peuples sablonneux qui avaient fait autrefois quelques entreprises font à présent leurs efforts en d'autres pays lointains ; qu'on a reçu des lettres des extrémités de ce royaume qui portaient que les jambes ne furent jamais ni mieux faites ni plus en état de servir ; que les mains qui sont sur les frontières ne sont plus sujettes aux fantaisies des nerfs, leurs voisins, ni aux vapeurs qui leur donnaient du secours ; qu'enfin cet État serait un pays parfait, si l'on y pouvait trouver la fontaine de Jouvence[1].

Sans doute ce n'est là qu'un jeu d'esprit, mais il a ses dangers; Mme de Sévigné eut le bon goût de s'y abandonner rarement.

XV

Les jugements de Mme de Sévigné sur les grands écrivains du siècle. — En quoi elle se rapproche ou diffère d'eux comme écrivain.

Malgré tout, M. Nisard, et d'autres après lui, ont un peu élargi ce coin de préciosité qui gâte à leurs yeux la correspondance de Mme de Sévigné. C'est qu'elle n'est pas de l'âge proprement classique, et que les écrivains classiques par excellence ont trouvé en elle un juge parfois sévère. Il en est deux qu'elle admire de plein cœur : Corneille et Pascal; mais précisément ils sont d'un âge antérieur à celui de Racine et de la Bruyère.

C'est une belle chose d'écrire comme Pascal : « Rien n'est si divin. » Mais « jamais rien n'approchera — je ne dis pas surpas-

1. Lettres des 28 août 1680 et 2 novembre 1689. Ailleurs (18 août 1680) elle écrit : « Ne craignons jamais de nous permettre les turlupinades qui viennent au bout de nos plumes. » On relève cependant peu de « turlupinades » dans sa correspondance. Voici pourtant un vulgaire jeu de mots : « Il ne tient pas à moi que je ne voie Mme de Valavoire. Il est vrai qu'il n'est point besoin de me dire : « Va « la voir. »

sera — des divins endroits de Corneille. Il faut que tout cède à son génie. » Quand elle parle de lui, c'est avec une chaleur, une tendresse d'âme singulière, avec des élans presque lyriques : « Vive donc notre vieil ami Corneille ! » Cette religion de Corneille n'est pas cependant tout à fait aveugle : elle a « de méchants vers » à lui pardonner; mais, ici comme pour ses *chers* romans, c'est la beauté des sentiments qui l'entraîne. Corneille, lui aussi, remplit son « idée » sur les belles âmes. Et puis, ce *Cinna* qu'elle défend contre sa fille, ce *Polyeucte* qu'elle veut faire lire à Pauline, quelles années ils lui rappellent ! Le *Cid* a éclaté, pour ainsi dire, sur son enfance : quoi d'étonnant à ce qu'elle s'obstine à retrouver l'auteur du *Cid* jusqu'en *Pulchérie?* Quoi d'étonnant surtout à ce que de tels souvenirs l'aient rendue injuste pour l'auteur d'*Andromaque* et de *Bajazet*[1] ? Racine n'était plus le poète chevaleresque et presque épique en qui la jeunesse de la Fronde s'était reconnue. Mais il était impossible que Mme de Sévigné lui tînt rigueur jusqu'au bout. La femme qui a porté sur *Esther* le plus exquis des jugements et le plus vrai avait fini par pénétrer l'âme de Racine. Le roi, sans doute, y aida, et le plaisir de pouvoir applaudir *Esther* à Saint-Cyr, près de Mme de Maintenon; mais l'amour-propre satisfait ne suffit pas à donner l'intelligence profonde d'un ouvrage de l'esprit qui plairait médiocrement.

L'indépendance est la première qualité du critique; c'est aussi l'une des qualités qu'on peut le moins refuser à Mme de Sévigné. Elle a ses préférences, ses préventions même; mais elle n'est pas injuste de parti pris, et lorsqu'elle l'est sans en avoir conscience, il est sans exemple qu'elle persiste jusqu'au bout dans son injustice, si le vrai mérite lui apparaît. Ainsi, elle n'aime pas d'abord Boileau plus que Racine : les « diableries » de leur jeunesse sont d'autant moins faites pour lui plaire que son fils en prend sa part (1671). Mais, deux ans après, elle écoute chez Gourville la *Poétique* de Despréaux, « qui est un chef-d'œuvre » ; elle l'entend lire encore chez Pomponne, qui est « enchanté, enlevé, transporté de la perfection des vers de la *Poétique* de Despréaux ». Il n'est pas jusqu'à l'*Arrêt burlesque* qui ne lui paraisse une pièce « parfaitement belle ».

D'autre part, elle a ses amis, et les aime, pour employer une de ses expressions, à pleines voiles; mais elle réserve, même

1. Voyez les divers jugements de Mme de Sévigné sur Racine dans les fascicules de *Bajazet*, *Esther*, etc. Molière est souvent cité, mais nulle part jugé par elle ; on sent pourtant qu'elle en est pénétrée.

vis-à-vis d'eux, la liberté de son jugement. Une nouvelle édition des *Maximes* de la Rochefoucauld paraît en 1672; elle les envoie à Mme de Grignan de la part de l'auteur : « Il y en a de divines, et, à ma honte, il y en a que je n'entends point. » La concision parfois un peu sèche de La Rochefoucauld est fort éloignée, en effet, de l'ample et saine abondance qui caractérise le style de Mme de Sévigné : telle maxime, à force d'être subtile, est énigmatique. Moins sèche, Mme de la Fayette n'est pas moins sobrement attique. Son amie juge la *Princesse de Clèves* une des plus charmantes choses qu'elle ait lues; mais elle se range bien aisément aux critiques de Bussy. J'imagine que, tout en goûtant comme il convient la délicatesse de ce petit roman, elle ne le trouvait pas romanesque au même degré que *Cléopâtre :* il n'y avait plus là de grands coups d'épée. Enfin, elle aime fort Bossuet, puisqu'il aime « de tout son cœur » Mme de Grignan. Elle lit « avec délices » les *Variations :* « Ah ! le beau livre, à mon gré ! Le temps passe comme un éclair, quoique sans plaisir, et même avec des chagrins : il nous emporte. » Elle dit, d'après un autre, il est vrai, que Bossuet s'est surpassé lui-même dans l'*Oraison funèbre de Condé;* mais elle ne le distingue pas assez non seulement d'un Bourdaloue, mais d'un Fléchier, dont elle admire le « beau style », et elle s'étonne que le *Sermon sur la profession de foi de Mlle de la Vallière* n'ait pas été « aussi divin qu'on l'espérait ». Pour Fénelon, quand il est nommé précepteur du duc de Bourgogne, elle voit en lui « un sujet du plus rare mérite pour l'esprit, pour le savoir et pour la piété », mais elle ne peut prévoir alors ce qu'il sera, et il est douteux, pour bien des raisons, qu'elle eût embrassé tous ses sentiments.

Il y a un lien entre elle et ces grands écrivains de l'âge classique : c'est le culte des anciens. Dans Tacite, ce qui la touche, c'est « la majesté du sujet ». Elle applique ce même mot à Virgile : « Nous n'avons point trouvé de lecture qui fût digne de nous que Virgile, non pas *travesti,* mais dans toute la majesté du latin et de l'italien. » L'italien toujours ! Annibal Caro est associé à Tacite. Si l'on en croit Grimm, Mme de Sévigné décidait la dispute de Boileau et de Perrault en disant : « Les anciens sont plus beaux, mais nous sommes plus jolis. » Pour elle, elle était la dernière à prétendre au mérite du beau style. Faut-il prendre au sérieux tous les endroits où elle dit du mal de ses lettres ? Elle y revient trop souvent pour n'être pas, dans une certaine mesure, sincère.

Mon style est si négligé qu'il faut avoir un esprit naturel et du monde pour pouvoir s'en accommoder... J'admire quelquefois les riens que ma plume veut dire; je ne la contrains point. Je suis bien heureuse que de tels fagotages vous plaisent... N'admirez-vous point le fagotage de mes lettres? Je quitte un discours, on croit en être dehors, et tout d'un coup je le reprends : *versi sciolti* (vers libres)... Vous m'étonnez en me disant que mes lettres sont bonnes... Je me sens bien honorée du goût qu'a M. de Grignan pour mes lettres : je ne les crois jamais bonnes... Je ne sais comment vous pouvez aimer mes lettres : elles sont d'une négligence que je sens, sans pouvoir y remédier... Je suis toujours tout étonnée du bien que vous m'en dites : elles passent si vite chez moi que je ne sens jamais ni ce qu'elles valent ni aussi ce qu'elles ne valent pas.. Je suis toujours étonnée : j'écris si vite que je ne le sens pas... Je ne réponds rien à ce que vous dites de mes lettres; je suis ravie qu'elles vous plaisent; mais, si vous ne me le disiez, je ne les croirais pas supportables. Je n'ai jamais le courage de les lire tout entières, et je me dis quelquefois : « Mon Dieu! que je plains ma fille de lire tout ce fatras de bagatelles! » Quelquefois même je m'en repens, et crois que cela vous jette trop de pensées et vous fait peut-être une sorte d'obligation très mal fondée de me faire réponse.

Au fond de ces plaintes trop modestes n'y a-t-il pas une sorte de coquetterie inconsciente? Elle parle toujours du « libertinage » de sa plume, qui a toujours « la bride sur le cou »; de ce style « naturel et dérangé », semé de répétitions qui lui font faire une grimace épouvantable, mais trop tard, car elle ne sait point « raccommoder »; des négligences de cette longue causerie, car elle « cause » et veut qu'on le sache : « Voilà bien de la conversation : c'est ainsi qu'on peut appeler mes lettres. » Elle espère, dit-elle à Bussy (mais Bussy est un critique redoutable), que, si ses letttres méritent d'être lues deux fois, il se trouvera quelque charitable personne pour les corriger. Quand ce même Bussy insère dans ses *Mémoires* les lettres que sa cousine lui a écrites, elle est saisie de frayeur à la pensée que le roi pourra les lire. « Toute mon espérance, lui dit-elle encore, c'est que vous les avez raccommodées. » Mais, neuf ans auparavant (1672), elle a prié sa fille de ne pas toucher à ses lettres pour en faire des pièces d'éloquence : « Cette pure nature dont vous parlez est précisément ce qui est bon, ce qui plaît uniquement. » Elle sait donc fort bien par où valent surtout ses lettres, et elle a épargné aux critiques modernes le soin d'en définir le mérite, en le définissant elle-même.

Elles sont écrites d'un trait : vous savez que je ne me reprends guère que pour faire plus mal... J'écrirais jusqu'à demain : mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole... Vous savez que je n'ai qu'un trait de plume; ainsi mes lettres sont fort négligées; mais c'est mon style, et peut-être qu'il fera autant d'effet qu'un autre plus ajusté... Je suis ravie que vous aimiez mes

lettres; je ne crois pas pourtant qu'elles soient aussi agréables que vous dites; mais il est vrai que pour figées, elles ne le sont pas... Je vous donne avec plaisir le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire la fleur de mon esprit, de ma tête, de mes yeux, de ma plume, de mon écritoire; et puis le reste va comme il peut... Quand je commence, je ne sais point du tout où cela ira, si ma lettre sera longue ou si elle sera courte; j'écris tant qu'il plaît à ma plume, c'est elle qui gouverne tout: je crois que cette règle est bonne, je m'en trouve bien, et je la continuerai... Cela est sot à dire, mais j'avais une bonne plume, et bien éveillée, ce jour-là.

Voilà qui ne semble plus aussi humble, qui indique, en tout cas, une conscience assez lucide du genre de talent que la nature lui a donné. Quand donc a-t-elle raison? quand elle accuse la négligence aisée et vive de sa plume, ou quand elle s'en félicite? Elle a raison dans les deux cas : peut-être est-elle le seul écrivain qui ait pu dire : « Je suis naturel, » et qui ait été naturel en effet.

Ce naturel, qu'elle conseillait à sa fille de ne jamais quitter, car « cela compose un style parfait »[1], quelques juges rigoureux sont presque tentés de le lui refuser à elle-même. Parmi ceux qui ont le courage de lui contester son meilleur don, les uns ont une connaissance insuffisante de sa correspondance, les autres lui reprochent, au fond, de n'avoir pas le naturel discipliné et atténué qu'ils préfèrent.

Trop de gens, en effet, jugent Mme de Sévigné par quelques lettres « choisies », parmi lesquelles celle du mariage de Mademoiselle et de la prairie sont au premier rang. Assurément, il n'est pas indispensable pour la connaître de lire d'un bout à l'autre ces milliers de lettres où elle a dépensé sans compter son esprit et son cœur; et pourtant quelles surprises réserve encore cette lecture à ceux qui ont le loisir de la poursuivre jusqu'au bout! Mais c'est seulement si l'on ne s'en est pas tenu à une élite de lettres plus ou moins intelligemment triées, qu'on peut bien voir à quel point sont rares celles qui peuvent donner prise au soupçon d'apprêt. Oui, il y a telle lettre « admirable » que Mme de Coulanges a promis de montrer à Mme de la Fayette; il y en a d'autres que Mme de Thianges fait chercher par son laquais. Que prouve cela? Que les lettres de Mme de Sévigné « font tout le bruit qu'elles méritent »? Rien de plus naturel et de plus inévitable. Que Mme de Sévigné recherchait ce bruit et qu'elle en était flattée? Non, mais seule-

1. Elle le dit par deux fois dans les mêmes termes, le 5 février 1672 et le 28 juin 1675.

ment peut-être qu'à certaines lettres elle faisait un peu de toilette lorsqu'elle pouvait s'attendre à ce qu'on les produisît dans le monde. C'est ainsi que les lettres adressées aux Coulanges et à Bussy, ces indiscrets, sont plus soignées que la plupart des lettres adressées à Mme de Grignan. « Je sais bien, dit-elle (23 mai 1672), qu'il faut avoir de l'esprit pour bien écrire, qu'il faut être en bonne humeur et que les matières soient heureuses; mais il faut surtout que l'on croie que les agréments qu'on aura ne seront point perdus, et, sans cela, l'on se néglige. » Il est possible donc qu'elle se négligeât moins lorsqu'elle savait que les « agréments » de son style ne seraient pas perdus; mais est-ce cela qui est « bien écrire »? Non, puisque c'est se sentir écrivain. Ce qui est bien écrire, c'est faire ce qu'elle faisait d'ordinaire, ce que, par une illusion maternelle, elle croyait trouver chez sa fille [1], et c'est à elle seule qu'on a le droit d'appliquer cet éloge : « Vous écrivez divinement; je suis sûre que vous n'y pensez pas, et que tout ce que vous dites coule de source de votre cœur au bout de votre plume; mais c'est cela qui n'a point de prix. »

D'autres juges, au goût timoré, sont frappés surtout, ici de quelques restes de préciosité, là de quelques gaillardises. A de certains endroits, ce style leur paraît manquer de tenue; et il est certain qu'il n'a pas toujours l'égalité raisonnable du style de Mme de Maintenon. Mais quoi! il vit, il se meut, il court, et les plus délicats sont emportés dans son tourbillon. Et les archaïsmes (prendre son *escousse,* son élan), les latinismes (on attend des nouvelles d'Allemagne avec *trémeur;* — il y a bien des créanciers à *débeller*), les expressions ressuscitées ou inventées (la *ganelonnerie* de l'évêque de Marseille; — ce n'est point un *écriveux*), se pressent, et les mots expressifs éclatent, pour ainsi dire, à chaque ligne, et à travers tout cela, sans doute (mais comment s'en plaindre?), quelques gaillardises font passer un franc éclat de rire, ou quelques ressouvenirs précieux, de loin en loin, font monter à la surface comme une mousse légère, bientôt dissipée.

Rien qu'à considérer cette richesse du vocabulaire, on saluerait en Mme de Sévigné un de nos plus grands écrivains, un précurseur de Saint-Simon. Mais elle ressemble plus encore à Saint-Simon par le pittoresque de l'expression, qui fait image. Dans une de ses lettres elle souhaite que son style peigne bien

1. Lettre du 15 décembre 1688.

ce qu'elle dit et qu'on croie le voir. Son souhait a été pleinement exaucé. Par exemple, en parlant de la mort précoce de Seignelai, elle écrit : « Rien ne manquait à son bonheur ; il me semble que c'est la splendeur qui est morte. » Sous sa plume tout prend du relief et de l'éclat : « C'est une raison étranglante... L'étoile de la mangerie s'est mise en ce pays... Je me trouve toute nue, toute seule de ne vous avoir plus. » Pour traduire fortement une impression forte, elle n'a nul besoin de se mettre sur le haut style; nul moins qu'elle n'aimait à chausser le « cothurne ». Elle n'a qu'à *voir* les choses, et ce mot est un de ceux dont elle fait le plus fréquent usage. De quelqu'un elle a dit « qu'il y a un grand brouillard sur toutes ses expressions ». Il n'y en a aucun sur les siennes, malgré les hésitations que parfois font naître dans l'esprit du lecteur certains tours un peu brusques ou certaines allusions dont il faut avoir la clef. L'éclat n'est jamais obtenu chez elle au détriment de la clarté. Par là, elle est peintre ; par là aussi, en quelque sorte, elle est poète, car, elle le sait, « le style figuré est une poésie », et parfois même on dirait qu'elle est en garde contre le style trop poétique, comme si Mme de la Fayette ou la Rochefoucauld l'avait avertie de s'en défier.

> Mme de la Fayette remonte toujours le Rhône tout doucement ; et moi, ma fille, je vous aime avec la même inclination que ce fleuve va de Lyon dans la mer : cela est un peu poétique, mais cela est vrai [1].

Que n'est-elle pas? Voulez-vous de simples anecdotes, contées avec une gaieté brillante? Voyez l'aventure de l'archevêque de Reims et du « maraud » que son carrosse écrase à demi, ou la réception, qui tourne au grotesque, des nouveaux chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit au début de l'année 1689, ou les lettres écrites de Vichy, la « pièce » jouée par la belle duchesse de Brissac sur son lit, « l'usage qu'elle fait de ses douleurs, et de ses yeux, et des cris, et des bras, et des mains *qui traînaient sur la couverture,* et les situations et la compassion qu'elle voulait qu'on eût », tandis que Mme de Sévigné la contemple, « chamarrée de tendresse et d'admiration ». Voulez-vous des récits plus graves? Voici la narration, plusieurs fois renouvelée, de la mort de Turenne. D'ingénieuses fantaisies ? La lettre du 24 juillet 1675 contient en germe tout le *Diable boiteux* de Le-

1. Lettre du 30 juillet 1677.

sage. Des tableaux rapides, mais dont l'impression demeure? La Correspondance en est une longue galerie.

Entre les écrivains du XVIe et ceux du XVIIIe siècle, « amie » de Montaigne, admiratrice de Pascal et de la Fontaine, contemporaine de la Bruyère et déjà de Saint-Simon, Mme de Sévigné est un des témoins qui déposent avec le plus d'autorité en faveur de la langue du XVIIe siècle et de la verdeur qu'elle a gardée en s'affinant.

XVI

Histoire sommaire des éditions de Mme de Sévigné.

L'histoire du texte de Mme de Sévigné est inséparable de toute étude sur son style; mais on n'en donnera ici que les dates principales, nécessaires pour faire comprendre par suite de quelles conquêtes successives cette correspondance aujourd'hui classique s'est révélée à nous.

1697. — Après la mort de Bussy, sa fille, Mme de Coligny, obéissant, dit-on, aux dernières volontés de son père, publia, en même temps que les *Mémoires* de celui-ci, les lettres qu'il avait reçues de sa cousine. Le succès en fut extraordinaire, d'autant plus que la mort de Mme de Sévigné elle-même était récente. Vivante, aurait-elle autorisé cette publication? Le doute est permis.

1725. — Une édition partielle et tronquée, aujourd'hui presque introuvable, contenant trente et une lettres et soixante-quinze pages, fut publiée à Troyes. Quoi qu'en dise la Beaumelle, rien ne prouve que l'auteur de l'indiscrétion soit Voltaire.

1726. — A Rouen et la Haye parurent deux éditions plus étendues, mais assez différentes. Celle de Rouen a été attribuée à Thiriot, l'ami de Voltaire, qui aurait eu connaissance d'une copie exécutée pour la famille de Bussy par les soins de Mme de Simiane, petite-fille de Mme de Sévigné. Une copie analogue, mais exécutée à une autre époque, aurait servi de base à l'édition de la Haye. En apparence, elles étaient inspirées par Mme de Simiane, car elles contenaient d'abord une lettre d'envoi de Mme de Simiane à son cousin de Bussy, qu'on croit être, non le fils aîné de Bussy, fort peu lettré, mais l'évêque de Luçon, futur académicien (encore un ami de Voltaire!); puis un avant-propos de ce Bussy. De quelque manière pourtant que les copies fussent

parvenues aux mains des éditeurs, Mme de Simiane n'y était pour rien. L'édition française fut saisie, mais bientôt réimprimée.

1734-1737. — Est-ce l'irritation causée par cette double trahison qui décida Mme de Simiane à publier enfin le texte qu'elle tenait en réserve? Ce ne fut pas, du moins, le seul motif de sa détermination : il est peu probable que sa lettre d'envoi et la préface de Bussy ne fussent pas destinés, dans l'esprit de leurs auteurs, au public, qu'avaient déjà mis en goût les premières éditions, si incomplètes. D'autre part, ses hésitations semblent assez naturelles, si l'on songe qu'elle avait été, qu'elle était encore en relations avec les personnes ou les familles dont Mme de Sévigné parle si souvent et si librement. Il valait mieux ne rien publier pourtant qu'atténuer ou supprimer toutes ces hardiesses de style et de ton, que remplacer surtout les noms propres par d'énigmatiques initiales. C'est le chevalier de Perrin qui osa entreprendre de « corriger » ainsi la grand'mère pour apaiser les scrupules de la petite-fille. La postérité lui en a tenu rigueur et l'a traité en « diascévaste » impie d'un chef-d'œuvre. On ne saurait justifier ni son outrecuidance ni sa maladresse. Toutefois, et sans revenir aux raisons de famille, il ne faut pas oublier qu'un éditeur du XVIIIe siècle ne pouvait avoir les scrupules pieux de nos modernes commentateurs. On ne devinait pas alors quel respect religieux, presque superstitieux, nous attacherions à l'intégrité des textes. Au XIXe siècle même, de très consciencieux éditeurs, comme Monmerqué, ne se montraient guère, au début de leur tâche, plus scrupuleux que le chevalier de Perrin [1].

1754. — L'édition du chevalier de Perrin fut rééditée en 1754. C'est la seule que le XVIIIe siècle ait connue. Il serait curieux de noter avec quels sentiments divers il accueillit une œuvre si éloignée à tous égards des œuvres contemporaines. Voltaire et Grimm se montrèrent favorables. Il est probable que la société qui se reconnaissait en Voltaire ne le fut pas autant. Dans ses lettres à l'abbé Barthélemy et à Horace Walpole [2], Mme du Deffant parle avec quelque ironie, mais avec une envie secrète, de cette Notre-Dame de Livry, dont tout échauffe l'imagination, tandis que la sienne est à la glace. Elle n'est qu'à moitié

1. Je tiens ce fait de la bouche même de M. Régnier, à qui les admirateurs de Mme de Sévigné doivent tant.
2. Lettres des 21 avril, 9 juillet, 30 septembre 1766, 14 novembre 1773.

satisfaite d'une réédition qui parut en 1773. « On s'attendait à quelque chose de mieux, » écrit-elle à l'abbé Barthélemy, qui y trouve, lui aussi, « peu d'intérêt. » Il est vrai qu'elle ajoute : « Les lettres à M. de Pomponne font grand plaisir. » C'est que « la sainte de Livry » est la sainte de Walpole : elle a peur que la passion de Walpole pour Mme de Sévigné ne lui fasse trouver tout sot et plat auprès d'elle.

1814. — La Correspondance avec les Guitaut est publiée isolément.

1818. — L'édition de M. de Monmerqué est la première vraiment sérieuse. Et pourtant le texte de Mme de Sévigné est si défectueux encore qu'à partir du jour où il a publié son édition, il ne songe qu'à en publier une nouvelle, dont il amasse les matériaux pendant toute sa vie.

C'est M. Ad. Régnier qui achève en le refondant le long travail de Monmerqué. Son édition, dont la base est le manuscrit du château de Grosbois, est un modèle d'érudition et de goût. Toutefois, elle n'est pas encore définitive, puisque la découverte récente de M. Capmas, professeur à la faculté de droit de Dijon, d'un manuscrit qui doit être l'original du Grosbois lui-même, l'a complétée et rectifiée sur plusieurs points.

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES

Éd. Marcou (Delagrave), Monmerqué et Régnier (Hachette, collect. des Grands Écrivains).

LIVRES

BOISSIER (G.). — *Cicéron et ses amis;* Hachette, in-12; p. 15 à 18.
— *La Correspondance intime; Mme de Sévigné; Revue des Deux Mondes,* 15 avril 1865.
— *Mme de Sévigné;* Hachette, in-16, 2e éd., 1887.
BRUNETIÈRE. — *Un manuscrit retrouvé. — Lettres inédites de Mme de Sévigné; Revue des Deux Mondes,* 15 nov. 1876.
COMBES. — *Mme de Sévigné historien;* Perrin, in-8o.
FAGUET. — *Les Grands Maîtres du dix-septième siècle;* Lecène, in-12; p. 207 à 225.
GRÉARD. — *L'Éducation des femmes par les femmes;* Hachette, in-12, 3e éd., 1889; Préface.
JANET. — *Les Lettres de Mme de Grignan; Revue des Deux Mondes,* 1er et 15 septembre 1884.
LA BRIÈRE. — *Mme de Sévigné en Bretagne;* Hachette, in-16.
LINTILHAC. — *Supplément aux études de M. Merlet;* Hachette, in-12, 1892; p. 46 à 66.
LITTRÉ. — *Littérature et histoire;* Didier, 1875, in-8°; p. 1 à 50.
MAZADE (DE). — *Les Femmes dans la société et dans la littérature; Mme de Sévigné, Mme de Staël; Revue des Deux Mondes,* 1er mars 1862 et 15 nov. 1866.
NISARD. — *Histoire de la littérature française;* Didot, 10e éd., in-12, 1883, t. II, p. 416 à 419, 429 à 451.
SAINTE-BEUVE. — *Portraits de femmes;* Garnier, in-12; p. 3 à 21.
— *Port-Royal;* Hachette, in-12; t. V, liv. V, ch. IX; et liv. VI, ch. V et VII, p. 507; t. III, ch. XIV.
— *Causeries du lundi;* Garnier, in-12, I, 49 à 55; III, 375, 376.
— *Nouveaux lundis;* Calmann-Lévy, in-12, t. Ier, p. 277 à 293.
SCHÉRER. — *Études sur la littérature contemporaine;* Calmann-Lévy, in-12; t. II, p. 119 à 126; t. III, p. 156 à 187.
VALLERY-RADOT. — *Mme de Sévigné;* Lecène, in-12, 1888[1].

1. On hésite à indiquer ici les cinq volumes de *Mémoires sur Mme de Sévigné* publiés chez Didot par Walckenaër. Les détails curieux y abondent, mais noyés dans quel fatras!

JUGEMENTS

I

Mme de Sévigné, si aimable et de si excellente compagnie, mourut quelque temps après à Grignan, chez sa fille, qui était son idole, et qui le méritait médiocrement[1]. J'étais fort des amis du jeune marquis de Grignan, son petit-fils. Cette femme, par son aisance, ses grâces naturelles, la douceur de son esprit, en donnait par sa conversation à qui n'en avait pas ; extrêmement bonne d'ailleurs, et savait extrêmement de toutes sortes de choses, sans vouloir jamais paraître savoir rien.

SAINT-SIMON, *Mémoires.*

II

Vous savez, mon cher cousin, ou, si c'est à un lecteur indifférent que je parle, il saura que c'est ici une mère qui écrit à sa fille tout ce qu'elle pense, comme elle l'a pensé, sans avoir jamais pu croire que ses lettres tombassent en d'autres mains que les siennes. Son style négligé et sans liaisons est cependant si agréable et si naturel que je ne puis croire qu'il ne plaise infiniment aux gens d'esprit et du monde qui en feront la lecture... Ces lettres sont d'ailleurs remplies de préceptes et de raisonnements si justes et si sensés, avec tant d'art et d'agrément, que la lecture n'en peut être que très utile aux jeunes personnes et à tout le monde.

Mme DE SIMIANE, *Lettre à M. de Bussy,* 1726.

III

Ses lettres, remplies d'anecdotes, écrites avec liberté, et d'un

1. Saint-Simon n'aime pas Mme de Grignan, « esprit aigre, altier, dominant », qu'il oppose à l'esprit charmant de sa mère, et qui « ne répondait guère à ce torrent d'esprit naturel, aisé, facile, agréable et gai, qui ne se piquait de rien et qui s'ignorait soi-même. » (*Légères notions des chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit,* art. GRIGNAN.)

style qui peint et anime tout, sont la meilleure critique des lettres étudiées où l'on cherche l'esprit.

VOLTAIRE, *Catalogue des écrivains.*

IV

Les femmes, j'en conviens, entendent mieux que nous
Cet art si délicat, si naïf et si doux.
Leur cœur avec esprit sait peindre leurs pensées,
Des mains de la nature ingénument tracées ;
Les hommes ont toujours trop d'art dans leurs écrits•
J'aime mieux Sévigné que trente beaux-esprits.

VOLTAIRE, *l'Enfant prodigue.*

V

Le goût, dans Sévigné, était le sentiment exquis des convenances sociales ; le goût, dans la Fontaine, était le sentiment profond des convenances naturelles.

MARMONTEL, *Essai sur le goût.*

VI

Sévigné donne aux mots les plus communs une physionomie et une âme. Tous ses tours de phrase sont des mouvements abandonnés, et qui n'en ont que plus de grâce.

THOMAS, *Essai sur les femmes.*

VII

C'est toujours le même style, toujours cette facilité, ce naturel, ces expressions vives et animées, une manière de dire tout qui n'appartient qu'à Mme de Sévigné, et que de pesants critiques, qui n'ont vu la bonne compagnie qu'à travers une lunette d'approche, prennent pour un jargon précieux, mais qui n'est que le ton d'une femme qui sait unir à beaucoup d'esprit cette liberté et cette aisance de s'exprimer qu'on ne trouve que dans le grand monde ; des anecdotes agréables, narrées avec grâce et avec feu ; des tableaux pleins de finesse et de vivacité ; des plaisanteries toujours de bon goût ; la précision singulière et

le grand sens de la plupart des jugements qu'elle semble porter sans prétentions sur les ouvrages dont elle parle, voilà ce qu'on admire dans les lettres de cette femme célèbre. C'est dommage qu'on y trouve de petits détails trop fréquents, et cette monotonie de sentiments de tendresse pour sa fille, qui sont, il est vrai, exprimés avec beaucoup de passion, et dont les tours sont toujours variés ; mais l'uniformité du fond devient à la fin fatigante...

On a raison de regarder les lettres de Mme de Sévigné à sa fille comme un des monuments les plus précieux du siècle de Louis XIV. Quel historien l'a peint avec plus de vérité ? Elle nous instruit d'autant mieux qu'elle n'en a jamais le projet. On voit tout ce qu'elle dit, on le voit comme elle l'a vu elle-même, et son esprit ne cherche point à nous cacher l'intérêt qui peut avoir déterminé sa manière de voir. Elle n'approfondit rien, mais elle aperçoit, elle devine tout, et je ne connais point d'ouvrage plus propre à exercer la sagacité qu'exige le commerce des hommes, je n'en connais point où il y ait autant de vues, et des vues aussi fines, aussi délicates, sur le cœur humain, sur la cour et sur la société en général. Dans quel livre le génie de notre langue paraît-il plus souple, plus riche, plus simple, plus ingénieux ? Je crois que, si l'on vivait dans un désert, ce livre seul suffirait pour conserver toutes les idées que l'on peut acquérir dans le monde de la langue, du goût, des usages, de l'esprit de société.

GRIMM, *Correspondance,* 19 juin 1754 et décembre 1773 ; Garnier.

VIII

Mme de Sévigné n'est pas un auteur dans le sens ordinaire de ce mot ; et ce qu'on a imprimé d'elle n'est point, à proprement parler, un « ouvrage ». Ses lettres ne sont que sa conversation écrite, l'empreinte visible et durable de ses émotions fugitives, de ses pensées intimes. Grâce de style à part, les lettres de Mme de Sévigné perdent étonnamment de leur charme si l'on ne connaît pas bien Mme de Sévigné, ses mœurs, ses alentours, son caractère, sa position dans le monde. Il faut pouvoir mettre son esprit sur sa figure pour en saisir tout l'agrément ; pour prendre réellement plaisir à ses lettres, il faut se placer, par l'imagination, au point de vue de Saint-Germain et de Versailles,

ressusciter la famille et les amis de cette femme unique, et se remettre à vivre de sa vie.

ÉMILE DESCHAMPS, *Lettre à sa nièce.*

IX

Mme de Sévigné est une amie qu'on relit sans cesse, dont on partage les émotions, à laquelle on demande une heure de distraction et de charmante causerie. On n'a point envie de causer avec Mme de Grignan; on l'abandonne à l'exclusive tendresse de sa mère, en lui sachant cependant un gré infini d'avoir existé, puisque sa mère lui a écrit. Les lettres de Mme de Sévigné à sa fille sont supérieures à toutes ses autres lettres, quelque séduisantes qu'elles soient. Lorsqu'elle écrit à d'autres personnes, le style est moins familier, le cœur moins ouvert, l'âme moins émue. Elle écrit à sa fille comme elle lui parlait; ce ne sont point des lettres, c'est une conversation animée et charmante, touchant à tout, embellissant tout par une incomparable grâce.

GUIZOT.

X

On a beaucoup dit que Mme de Sévigné soignait curieusement ses lettres, et qu'en les écrivant elle songeait sinon à la postérité, du moins au monde d'alors, dont elle recherchait les suffrages. Cela est faux : le temps de Voiture et de Balzac était déjà loin. Elle écrit d'ordinaire au courant de la plume et le plus de choses qu'elle peut, et, quand l'heure presse, à peine si elle relit. « En vérité, dit-elle, il faut un peu entre amis laisser trotter les plumes comme elles veulent : la mienne a toujours la bride sur le cou. » Mais il y a des jours où elle a plus de temps et où elle se sent davantage en humeur; alors, tout naturellement, elle soigne, elle arrange, elle compose à peu près autant que la Fontaine pour une de ses fables: ainsi la lettre à Bussy sur le mariage de Mademoiselle; ainsi la lettre à M. de Coulanges sur ce pauvre Picard qui est renvoyé pour n'avoir pas voulu *faner*. Ces sortes de lettres, brillantes de forme et d'art, et où il n'y avait pas trop de petits secrets ni de médisances, faisaient bruit dans la société, et chacun désirait les lire. « Je ne veux pas oublier ce qui m'est arrivé ce matin, écrit Mme de Coulanges à son amie; on m'a dit : « Madame, voilà

« un laquais de Mme de Thianges ; » j'ai ordonné qu'on le fît entrer. Voici ce qu'il avait à me dire : « Madame, c'est de la « part de Mme de Thianges, qui vous prie de lui envoyer la « lettre du *cheval* de Mme de Sévigné et celle de la *prairie.* » J'ai dit au laquais que je les porterais à sa maîtresse, et je m'en suis défaite. Vos lettres font tout le bruit qu'elles méritent, comme vous voyez ; il est certain qu'elles sont délicieuses, et vous êtes comme vos lettres. » Les correspondances avaient donc alors, comme les conversations, une grande importance ; mais on ne les composait ni les unes ni les autres ; seulement on s'y livrait de tout son esprit et de toute son âme.

On peut rattacher les grands et beaux styles du siècle de Louis XIV à deux procédés différents, à deux manières opposées. Malherbe et Balzac fondèrent dans notre littérature le style savant, châtié, poli, travaillé, dans l'enfantement duquel on arrive de la pensée à l'expression lentement, par degrés, à force de tâtonnements et de ratures. C'est ce style que Boileau a conseillé en toute occasion ; il veut qu'on remette vingt fois son ouvrage sur le métier, qu'on le polisse et le repolisse sans cesse ; il se vante d'avoir appris à Racine à faire difficilement des vers faciles. Racine, en effet, est le plus parfait modèle de ce style en poésie ; Fléchier fut moins heureux dans sa prose. Mais à côté de ce genre d'écrire, toujours un peu uniforme et académique, il en est un autre, bien autrement libre, capricieux et mobile, sans méthode traditionnelle, et tout conforme à la diversité des talents et des génies. Montaigne et Régnier en avaient déjà donné d'admirables échantillons, et la reine Marguerite un charmant en ses familiers mémoires, œuvre de quelques *après-disnées ;* c'est le style large, lâché, abondant, qui suit davantage le courant des idées, un style de première venue et *primesautier,* pour parler comme Montaigne lui-même ; c'est celui de la Fontaine et de Molière, celui de Fénelon, de Bossuet, du duc de Saint-Simon et de Mme de Sévigné. Cette dernière y excelle : elle laisse *trotter* sa plume *la bride sur le cou,* et, chemin faisant, elle sème à profusion couleurs, comparaisons, images, et l'esprit et le sentiment lui échappent de tous côtés.

SAINTE-BEUVE, *Portraits de femmes ;* Garnier.

XI

Jamais peut-être l'opinion publique n'a été si prompte et si

unanime à saluer un bel ouvrage. Lorsque, après la mort de Bussy-Rabutin, sa fille fit paraître sa correspondance avec les lettres qu'il avait reçues de sa cousine, ces dernières ravirent tout le monde. Bayle en fut si charmé qu'il déclarait que « cette femme méritait une place parmi les femmes illustres de son temps ». Vers la même époque, un jésuite publiait un poème latin intitulé *Ratio conscribendæ epistolæ,* où il proclamait que Mme de Sévigné était le modèle du genre, et qu'elle écrivait avec tant de facilité « qu'une de ses lettres nous demande plus de temps pour la lire qu'elle n'en mettait pour la composer »[1]. On voit que ce jésuite se figurait Mme de Sévigné comme une personne qui écrit ses lettres d'un jet, sans se donner la peine de les polir et de les limer. C'est bien ce qu'elle fait entendre elle-même quand elle nous dit « qu'elle laisse courir sa plume, et qu'elle lui met la bride sur le cou » ; et généralement on l'a crue sur parole. Il y a eu pourtant des incrédules à qui cette façon de composer des chefs-d'œuvre a paru suspecte. Le mérite même de ses lettres leur fait soupçonner qu'elles lui ont coûté plus de peine qu'elle ne le prétend... Cherchons ce qu'a de vrai cette opinion : il nous importe de le savoir, quand ce ne serait que pour n'être pas dupes.

Dans la correspondance de Mme de Sévigné il y a des distinctions à faire : elle n'écrit pas à tous ses amis de la même façon, parce qu'elle n'est pas également sûre d'eux. Elle sait bien qu'il y en a qui ne gardent pas pour eux seuls les lettres qu'ils reçoivent... Aussi est-elle *tentée,* en leur écrivant, de faire un peu de toilette, pour n'être pas surprise en négligé par les indiscrets... Dans tous les cas, si la préoccupation de ce public incertain et inconnu a pu exercer quelque influence sur elle quand elle écrit à Coulanges et à Bussy, avec sa fille elle n'a plus rien à craindre. Nous sommes là dans l'intimité la plus étroite : on se dit tout ce qu'on a sur le cœur.

G. Boissier, *Mme de Sévigné;* Hachette.

1. Le P. Montaigu, qui est l'auteur de ce poème, n'est pas moins élogieux pour Bussy et pour Voiture (*Vetturium legat assidue*) que pour Mme de Sévigné, dont il voudrait emprunter la plume pour la louer : *calamum commodet ipsa suum.*

NARRATIONS ET DIALOGUES

I

Esquisser, d'après ses lettres, une journée de Mme de Sévigné en Bretagne : ses passe-temps, ses lectures, ses réflexions, ses visites ; à qui pense-t-elle le plus ?

(Corrèze. — Brevet supérieur. — Aspirantes, juill. 1889.)

II

Comme la Fontaine, Mme de Sévigné ne pouvait se résigner à croire que les bêtes fussent de simples machines ; Mme de Grignan, au contraire, sur cela comme sur tout le reste, était obstinément cartésienne. On suppose un dialogue entre la mère et la fille, après une lecture, faite par Charles de Sévigné, de la première fable du livre X.

III

D'Argenson préférait ouvertement Saint-Évremond à Mme de Sévigné ; il croyait, d'ailleurs, que la légèreté des femmes dégénère toujours en frivolité, malgré le jugement, l'esprit et le bon goût qu'elles peuvent avoir. Encore, parmi les femmes, mettait-il au-dessus d'elle Mme de Staal-Delaunay, à qui il attribuait « moins d'imagination, plus de sagesse, plus de sentiment, plus de vérité » ! Voltaire, son condisciple, prend contre lui la défense de Mme de Sévigné.

LETTRES

I

En 1725 ou 1726 fut publié pour la première fois un choix de lettres de Mme de Sévigné. Plusieurs familles se trouvèrent atteintes dans leur susceptibilité par les jugements souvent très malicieux de la spirituelle marquise et réclamèrent. Aussi sa petite-fille, Mme de Simiane, se décida à fournir à l'un de ses amis, le chevalier de Perrin, les éléments d'une édition plus complète et plus réservée. Soucieuse de la gloire de sa grand'-mère, elle fit faire de nombreux retranchements sur les personnes ou les familles. On supprima telle médisance qui pouvait blesser les survivants ou les héritiers de la société que fréquentait la marquise. On adoucit quelques libertés d'expression au nom de la bienséance : ce fut l'édition de 1734. Mais Perrin, chevalier dévoué de la marquise autant que puriste scrupuleux, ne se trouva pas satisfait de son œuvre et voulut faire mieux. Dans une seconde édition (1754), il fit des corrections littéraires pour la rendre plus parfaite ; il effaça les négligences, les répétitions, beaucoup de hardiesses et de familiarités de construction, certains mots, certains tours qui avaient vieilli et dont les grammairiens ne voulaient plus. Il supprima comme des commérages des pages charmantes par le laisser aller et le détail infini, ou comme d'inutiles longueurs des causeries du plus aimable abandon.

On suppose qu'un ami, qui a plusieurs lettres de Mme de Sévigné, écrit au chevalier de Perrin au lendemain de la publication de cette seconde édition.

(Concours de l'École normale, 1883.)

II

Mme de Sévigné raconte à sa fille sa vie en Bretagne, ses occupations, ses lectures, et lui dit le désir qu'elle a d'aller bientôt la voir en Provence.

(Paris. — Baccalauréat, juillet 1893.)

III

Lettre de Charles de Sévigné à sa mère pour lui annoncer la mort de Turenne.

(Paris. — BACCALAURÉAT MODERNE, octobre 1893.)

IV

Lettre de la Fontaine à Mme de Sévigné pour la remercier d'avoir qualifié ses *Fables* de « divines ». Sa modestie ne peut accepter un tel éloge ; mais il croit avoir fait une œuvre nouvelle en transformant l'apologue des anciens. Il développera, en donnant des exemples, sa définition de la fable, telle qu'il l'a comprise et traitée, « une ample comédie à cent actes divers ».

(Clermont. — BACCALAURÉAT, nov. 1892.)

V

Mme de Sévigné écrit à une de ses amies afin de justifier ses préférences pour Bourdaloue. Elle lui rappelle combien la force du discours, l'enchaînement des idées, sont des qualités essentielles à l'orateur. Elle ne sait si la postérité sera de son avis, mais elle tient pour Bourdaloue comme pour Corneille, en un mot pour ceux qui ont la vigueur plutôt que l'élégance.

(Lyon. — BACCALAURÉAT.)

VI

Lettre de Mme de Sévigné à une de ses amies. Elle expose l'impression produite sur elle par la représentation de *Polyeucte*, qui lui semble être le chef-d'œuvre de Corneille.

(Poitiers. — BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SPÉCIAL, 1889.)

VII

Lettre de Mme de Sévigné à son ancien maître Ménage sur la représentation d'*Andromaque*. Elle analyse la pièce, explique

l'enthousiasme du public, et insiste sur la nouveauté de l'ouvrage[1].

(AGRÉGATION DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES, 1883.)

VIII

Pauline de Grignan, la petite-fille de Mme de Sévigné, était une « dévoreuse de livres ». Sa mère, Mme de Grignan, avait cru devoir, par scrupule, lui interdire la lecture de Corneille. Vous supposerez que Mme de Pomponne, « qui n'en usait pas ainsi avec sa fille Félicité, à qui elle faisait apprendre tout ce qui sert à former l'esprit » (lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, 8 mai 1689), écrit à la mère de Pauline pour lui reprocher cette interdiction.

(Sèvres. — CONCOURS D'ADMISSION, 1889.)

IX

Lettre de Mme de Sévigné à Boileau. Corneille, vieilli et négligé de la cour, avait été rayé une année de la liste des pensions. Il y fut rétabli sur les instances de Boileau. Celui-ci déclara à Colbert qu'il serait confus d'avoir part aux bienfaits du roi, tandis que Corneille serait laissé dans l'abandon et la misère. On supposera que Mme de Sévigné, qui admirait Corneille au point d'être injuste même envers Racine, écrit à Boileau pour le remercier. Elle rappelle à ce sujet les succès de son auteur préféré et en donne la raison.

(Besançon. — LYCÉE DE JEUNES FILLES. DIPLÔME DE FIN D'ÉTUDES, 1891.)

X

Mme de Sévigné écrit à Mme de Grignan : « Ah! qu'il y a peu de personnes vraies! Rêvez un peu sur ce mot, vous l'aimerez. Je lui trouve, de la façon que je l'entends, un force au delà de la signification ordinaire. » Expliquer la façon dont vous entendez ce mot : une personne vraie.

(Bordeaux. — LYCÉE DE JEUNES FILLES. DIPLÔME DE FIN D'ÉTUDES SECONDAIRES, 1891.)

1. On lui prête là un rôle que l'admiratrice un peu partiale du vieux Corneille eût désavoué.

XI

Un courtisan lettré est censé écrire à Mme de Sévigné pour prendre la défense de Racine, dont elle avait dit qu'il passerait « comme le café [1] ».

(Doubs. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirants, juillet 1889.)

XII

Mme de Sévigné à Pauline de Grignan.

Pauline de Grignan, dans une lettre à sa grand'mère, raconte qu'elle vient de lire les romans de d'Urfé, de Mlle de Scudéry et de la Calprenède, et qu'elle en a été transportée. Mme de Sévigné lui répond.

Mme de Sévigné est ravie de la lettre de sa petite-fille, et de voir qu'elle est une dévoreuse de livres. Elle a de la vivacité, de l'esprit, et un esprit sain. Aussi ne redoute-t-elle pas pour Pauline de mauvais effets de la lecture des romans, car tout est sain aux sains. Cependant elle la conjure de ne pas tant laisser tourner son esprit du côté des choses frivoles, qu'elle n'en conserve pour les solides. Non pas qu'on lui commande de mettre son petit nez dans la morale : il est bien matin pour elle ; mais qu'elle lui donne de bonnes choses, point trop simples ; surtout les belles comédies de Corneille, et le *Cid,* et *Polyeucte,* et *Cinna*, et les autres, qu'elle les étudie et qu'elle les explique ; elle y trouvera de divines et sublimes beautés. C'est la vraie morale de son âge, le moyen de devenir parfaite, et, comme le veut sa mère, un prodige prodigieux.

Vous insisterez sur le profit moral que les jeunes personnes peuvent retirer de la fréquentation des héroïnes de Corneille.

(Pas-de-Calais. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirantes, 1891.)

XIII

Pendant un des voyages de Mme de Sévigné en Provence, Mme de Grignan tomba dangereusement malade. Lorsqu'elle se rétablit, Mme de Sévigné, âgée de soixante-dix ans, s'alita à son tour et mourut de la petite vérole, le 17 avril 1696.

1. Mme de Sévigné n'a jamais dit cela. Mais on sait qu'elle n'a pas jugé toujours équitablement le rival du vieux Corneille.

Composer la lettre par laquelle Mme de Grignan annonce à une amie la mort de sa mère.

(Aube. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirantes, 1888.)

XIV

Mme de Coulanges avertit Mme de Sévigné (lettre du 16 décembre 1694) que l'abbé Testu lui envoie une dissertation sur Montaigne. On sait le goût vif de Mme de Sévigné pour l'auteur des *Essais*. Elle dut remercier l'abbé dans une lettre que nous n'avons plus, et que vous composerez.

XV

Pendant la première Fronde (1649), le mari de Mme de Sévigné suivit le duc de Longueville, gouverneur de Normandie, qui s'efforça en vain de soulever cette province contre la cour. Sa jeune femme resta dans Paris assiégé. Dans une lettre courte et vive, elle met sous les yeux de l'absent le tableau de Paris livré aux Frondeurs, et caractérise les incidents essentiels de cette tragi-comédie, dont elle est le témoin parfois ému, parfois ironique.

XVI

Mme de Sévigné apprend au cardinal de Retz, alors retiré à Saint-Mihiel, le succès contesté de *Phèdre* et la résolution que Racine a prise de quitter le théâtre. Elle rend justice au poète qu'elle n'a pas toujours estimé à sa juste valeur, mais en même temps elle donne un souvenir ému à Corneille vieilli et qui se tait.

XVII

En 1767, Mme de Choiseul envoyait une lettre autographe de Mme de Sévigné[1] à Horace Walpole, « fort épris des charmes de cette belle habitante des Champs Élysées », et lui disait :

1. C'était la lettre du 13 décembre 1679, écrite au lendemain d'une douloureuse séparation : « Je ne vous conte point mes larmes : c'est un effet de mon tempérament... Certaines sortes de peines, que vous ignorez peut-être, parce que vous êtes forte, sont dues aux faibles comme moi. Je suis si pleine de vous que je ne puis rien souffrir ni rien regarder ; il faut croire que le temps me remettra dans l'état d'une vie commune : elle ne serait pas supportable comme elle est. »

« Mme de Sévigné me fait regretter de n'avoir point de mère, pour avoir le plaisir d'en être aimée; Mme de Sévigné me fait encore plus regretter de n'être pas mère, pour avoir le plaisir encore plus grand d'aimer mes enfants. Que les liens, que les attachements de la nature sont doux! quelle béatitude de s'y livrer! quelle paix les accompagne! »

On suppose que Walpole lui répond.

Il la remercie de son envoi, qui lui est précieux, car il ne se défend pas d'être « épris » des grâces toujours jeunes de Mme de Sévigné.

La lettre dont on lui fait présent met en lumière à la fois la tendresse de la mère, dont le cœur est possédé par une passion unique, et l'art inconscient de l'écrivain qui en varie l'expression.

Mais que Mme de Choiseul se console de n'être pas mère: l'être comme le fut Mme de Sévigné, c'est se résigner à beaucoup souffrir.

XVIII

Bussy, toujours plein d'estime pour lui-même, écrit à sa cousine (23 juillet 1678) : « Si nous nous mêlions, vous et moi, de composer ou de corriger une petite histoire, je suis assuré que nous ferions penser et dire aux principaux personnages des choses plus naturelles que n'en pensent et disent ceux de la *Princesse de Clèves*.

On écrira la réponse de Mme de Sévigné à Bussy.

XIX

Mme de Sévigné écrit au duc de la Rochefoucauld, après avoir reçu de lui la première édition des *Maximes*.

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

Du style épistolaire en France. Mme de Sévigné et Mme de Maintenon; comparer leur style et leur tour d'esprit.

(Paris. — LEÇON D'AGRÉGATION, 1862.)

II

Comparer le style de Mme de Sévigné avec celui des grands écrivains du XVIIe siècle.

(Paris. — LEÇON D'AGRÉGATION, 1884.)

III

Expliquer ce mot de Ch. de Sévigné : « Le style de M. Pascal dégoûte de tous les autres. »

(Paris. — DEVOIR DE LICENCE, févr. 1882.)

IV

Éducation d'une femme du monde au XVIIe siècle, d'après Mme de Sévigné.

(Paris. — LEÇON D'AGRÉGATION.)

V

La société française d'après la Correspondance de Mme de Sévigné.

(Paris. — LEÇON D'AGRÉGATION.)

VI

La critique littéraire dans Mme de Sévigné.

(Paris. — LEÇON D'AGRÉGATION.)

VII

Mme de Sévigné et Port-Royal.

(Paris. — Leçon d'agrégation.)

VIII

La vie de province au XVIIe siècle, d'après Mme de Sévigné, Boileau et Louis XIV.

(Paris. — Leçon d'agrégation.)

IX

Mme de Sévigné, envoyant à Mme de Grignan un exemplaire des *Maximes* de la Rochefoucauld, lui disait : « Il y en a de divines, et, à ma honte, il y en a que je n'entends point. » Vous rechercherez, d'une part, ce qui pouvait paraître divin à Mme de Sévigné, et, d'autre part, quelles étaient celles qu'elle n'entendait point.

(Poitiers. — Licence ès lettres, nov. 1887.)

X

Commenter ce mot de Mme de Sévigné : « L'esprit est une dignité. »

(Besançon. — Devoir de licence, juin 1887.)

XI

Y a-t-il des moyens de distinguer les lettres destinées à n'être lues que par une personne de celles qui sont écrites pour le public, tout en étant faites, en apparence, pour un correspondant?

(Poitiers. — Devoir de licence, juin 1885.)

XII

Quels sont les mérites particuliers de la Correspondance de Mme de Sévigné?

(Paris. — Baccalauréat, 1881.)

XIII

Quel profit peut-on tirer de la Correspondance de Mme de Sévigné, pour l'histoire de son temps?

(Certificat d'aptitude a l'enseignement secondaire des jeunes filles, 1883.)

XIV

Du genre épistolaire. Donner une idée de ce genre. — Caractériser en quelques mots les principaux épistolaires français du xviie siècle. — Indiquer ceux qu'il ne faudrait pas prendre pour modèles et ceux dont l'imitation serait moins périlleuse, en concluant que le mieux est de n'imiter personne quand on écrit une lettre.

(Rennes. — Baccalauréat, juillet 1889.)

XV

Il paraît qu'en apprenant que Chapelain, frappé d'apoplexie, était perdu sans retour, Boileau éprouva une affliction profonde. Mme de Sévigné fut si étonnée de cette douleur qu'elle écrivit à sa fille : « Despréaux est attendri par le pauvre Chapelain; je lui dis qu'il est tendre en prose et cruel en vers. »

Montrer par quelques exemples la vérité de cette observation piquante.

(Grenoble. — Lycée de jeunes filles. Diplôme de fin d'études, 1891.)

XVI

Résumer la biographie de Mme de Sévigné. Indiquer quels furent son attitude et son rôle dans les intrigues de la cour et les coteries littéraires. Apprécier son caractère et son talent.

(Nantes. — Lycée de jeunes filles. Diplôme de fin d'études, 1892.)

XVII

Mme de Sévigné disait : « Je reçois mille amitiés, j'en suis toute honteuse; je ne sais ce qu'on a à me tant estimer. » Ex-

pliquer par une analyse sommaire du caractère de Mme de Sévigné cette estime et cette sympathie générales.

(Toulouse. — LYCÉE DE JEUNES FILLES. DIPLÔME DE FIN D'ÉTUDES, 1891.)

XVIII

Expliquer cette boutade de Mme de Sévigné : « Je dis toujours que, si je pouvais vivre deux cents ans, je deviendrais la plus admirable personne du monde.

(Fontenay-aux-Roses. — DEVOIR DE MORALE.)

XIX

Les lettres de Mme de Sévigné conviennent-elles aux écoles primaires? Dans l'affirmative, indiquez-en quelques-unes, et dites de quelles explications vous feriez suivre cette lecture.

(Fontenay-aux-Roses. — DEVOIR DE LITTÉRATURE.)

XX

Du sentiment de la nature chez Mme de Sévigné.

(Fontenay-aux-Roses. — DEVOIR DE LITTÉRATURE.)

XXI

Choisir une lettre de Mme de Sévigné pour faire ressortir, en l'analysant, l'agrément tout particulier du style et de l'esprit de cet écrivain.

(Fontenay-aux-Roses. — DEVOIR DE LITTÉRATURE.)

XXII

On a accusé Mme de Sévigné de manquer de naturel et de sincérité dans son style et dans ses sentiments. Vous semble-t-on avoir en raison? Appuyez votre jugement sur des exemples.

(PROFESSORAT DES ÉCOLES NORMALES. — Aspirants, 1890.)

XXIII

« Il y a de certaines choses qu'on n'entend jamais quand on ne les entend pas d'abord : on ne fait point entrer certains es-

prits durs et farouches dans le charme et dans la facilité des fables de la Fontaine : cette porte leur est fermée, et la mienne aussi. Mon premier mouvement est toujours de me mettre en colère, et puis de tâcher de les instruire; mais j'ai trouvé la chose absolument impossible. C'est un bâtiment qu'il faudrait reprendre par le pied : il y aurait trop d'affaires à le vouloir réparer; et enfin nous trouvions qu'il n'y avait qu'à prier Dieu pour eux, car nulle puissance humaine n'est capable de les éclairer. »

Expliquer, pour le fond et pour la forme, ce passage d'une lettre de Mme de Sévigné. Dire ensuite ce qu'on en pense et au point de vue du goût et du style de Mme de Sévigné, et au point de vue du jugement porté sur la Fontaine.

(Fontenay-aux-Roses. — EXAMEN D'ENTRÉE, 1893.)

XXIV

Expliquer et appliquer ce mot de Mme de Sévigné : « C'est la paresse d'esprit qui ôte le goût des bons livres. »

(Fontenay-aux-Roses. — DEVOIR DE SECONDE ANNÉE.)

XXV

« On n'a de plaisir que quand on s'affectionne à une lecture et quand on en fait son affaire. » (Mme DE SÉVIGNÉ.)

(Fontenay-aux-Roses. — DEVOIR DE PREMIÈRE ANNÉE.)

XXVI

Mme de Sévigné écrivait en 1671 à Bussy-Rabutin : « Qu'on dise ce qu'on voudra du grand livre du monde, il faut avoir lu les autres pour bien comprendre celui-là. » Expliquer et apprécier cette pensée.

(Fontenay-aux-Roses. — DEVOIR DE LITTÉRATURE.)

XXVII

Montrez, en comparant les lettres de Voltaire à celles de Mme de Sévigné, si la Bruyère a eu raison de dire, en parlant de la supériorité des femmes dans le genre épistolaire : « Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire. »

(Lot-et-Garonne. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirants, 1890.)

XXVIII

Quelle idée vous êtes-vous faite, en lisant les lettres de Mme de Sévigné, de l'histoire et des mœurs de son temps?

(Bouches-du-Rhône. — Brevet supérieur, 1890.)

XXIX

Mme de Sévigné disait un jour des *Fables* de la Fontaine : « C'est comme un panier de cerises; on commence par manger les plus belles, puis on finit par manger tout. » Cette charmante comparaison ne peut-elle pas s'appliquer aux lettres de Mme de Sévigné elle-même? Dites ce que vous en pensez.

(Côtes-du-Nord. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1890.)

XXX

On a souvent répété que Mme de Sévigné était aussi éminente par le caractère et par le cœur que par le talent; pensez-vous que ce jugement soit vrai, d'après les lettres de Mme de Sévigné que vous avez lues?

(Vienne. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1890.)

XXXI

Des divers genres d'intérêt qu'on peut trouver dans la lecture des lettres de Mme de Sévigné. Insister sur celui que vous aurez particulièrement senti.

(Seine. — Brevet supérieur. — Aspirantes, oct. 1885.)

XXXII

Du style épistolaire. Ses principales qualités. Conseils pratiques que vous donneriez sur ce sujet aux élèves du cours supérieur dans une école primaire.

(Orne. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1887.)

XXXIII

Mme de Sévigné, mère, femme du monde, écrivain.

(Aisne. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1887.)

XXXIV

Parmi les femmes qui se sont illustrées dans le genre épistolaire, quelle est celle dont vous lisez les œuvres le plus volontiers? Donnez les raisons de votre préférence.

(Aude. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1887.)

XXXV

Pourquoi les femmes semblent-elles mieux réussir dans le genre épistolaire que les hommes?

(Ariège. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1887.)

XXXVI

Mme de Sévigné dit dans une de ses lettres : « La lecture nous sauve du malheur extrême d'être livré à l'ennui et à l'oisiveté. » Développez cette pensée et montrez quel fruit une jeune personne peut retirer de lectures bien choisies et faites avec soin.

(Nièvre. — Brevet élémentaire. — Aspirantes, 1887.)

XXXVII

Boileau blâmait chez Balzac « ce soin vicieux de dire toutes choses autrement que le reste des hommes ». Mme de Sévigné disait « qu'entre les bons amis il faut laisser trotter les plumes comme elles veulent ». Boileau avait-il tort de condamner Balzac et sa théorie du style épistolaire? Faut-il suivre absolument le conseil de Mme de Sévigné?

(Dordogne. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1890.)

XXXVIII

Exposer quelques-unes des idées littéraires de Mme de Sévigné et les expliquer par l'éducation qu'elle a reçue et le milieu intellectuel et social où elle a vécu.

(Bouches-du-Rhône. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1888.)

XXXIX

Mme de Sévigné a dit : « Mon fils a une qualité très commode : c'est qu'il est fort aise de relire deux fois, trois fois, ce qu'il a trouvé beau ; il le goûte, il y entre davantage, il le sait par cœur, cela s'incorpore ; il croit avoir fait ce qu'il lit ainsi pour la troisième fois. » Est-ce ainsi que l'on doit lire ? Essayez de montrer le profit intellectuel et moral qu'un aspirant au brevet supérieur pourrait retirer d'une lecture lente et réfléchie des auteurs.

(Cantal. — Brevet supérieur. — Aspirants, 1888.)

XL

« Soignez bien vos lettres, disait Mme Campan : songez que l'on envoie de soi, en écrivant, une mesure de ses talents, de son esprit et de son éducation. » Si cette pensée vous paraît juste, pourriez-vous, d'après leurs lettres, esquisser le portrait de Mme de Sévigné et celui de Mme de Maintenon ?

(Haute-Vienne. — Brevet supérieur. — Aspirants, oct. 1889.)

XLI

Appréciez et commentez ces mots de Mme de Sévigné : « Vive notre vieil ami Corneille ! Pardonnons-lui de méchants vers, en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent. »

(Haute-Marne. — Brevet supérieur. — Aspirants, 1891.)

XLII

Dites quelle idée vous vous faites de Mme de Sévigné d'après sa correspondance. Faites connaître ses qualités de cœur, l'indépendance et l'enjouement de son caractère, ses habitudes et ses goûts, la large compréhension de son intelligence, enfin toutes les qualités de son esprit.

(Lot-et-Garonne. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1891.)

XLIII

Qu'est-ce qu'une correspondance ? Ce titre peut-il s'appli-

quer avec plus de vérité aux lettres de Mme de Sévigné qu'à celles de Balzac et de Voiture par exemple ?

XLIV

Les correspondants de Mme de Sévigné. Sont-ils aussi nombreux et aussi importants que ceux de Voltaire ?

XLV

Les lettres *sérieuses*. La mort de Louvois rapprochée des morceaux analogues sur la mort écrits par des contemporains.

XLVI

Y a-t-il dans la correspondance de Mme de Sévigné des traces de préciosité qui rappellent le temps de la « bonne Régence », temps de la belle conversation, dit Saint-Simon, et de la belle galanterie ?

XLVII

Expliquer ce mot de Mme de la Fayette dans son portrait de Mme de Sévigné : « La joie est l'état naturel de votre âme. »

XLVIII

Boileau a dit de Mme de la Fayette qu'elle était « la femme de France qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux ». Pourquoi l'a-t-il dit de Mme de la Fayette plutôt que de Mme de Sévigné ?

XLIX

Discuter ce jugement de Stendhal (*Racine et Shakespeare*) : « Tous les sujets de Louis XIV se piquaient d'imiter un certain modèle, pour être élégants et de bon ton, et Louis XIV lui-même fut le dieu de cette religion. Il y avait un rire amer, quand on voyait son voisin se tromper dans l'imitation du modèle. C'est là toute la gaieté des lettres de Mme de Sévigné. »

L

Que penser de ces lignes écrites par Voltaire dans le chapitre XXXII du *Siècle de Louis XIV :* « Un nombreux parti se piqua toujours de ne pas rendre justice à Racine. Mme de Sévigné, la première personne de son siècle pour le style épistolaire, et surtout pour conter des bagatelles avec grâce, croit toujours que Racine *n'ira pas loin.* Elle en jugeait comme du café, dont elle dit *qu'on se désabusera bientôt.* Il faut du temps pour que les réputations mûrissent. »

LI

Comparez ce que Mme de Sévigné dit de Turenne, de ses vertus militaires, de sa mort, avec ce qu'en ont dit Bossuet, Fléchier et Voltaire.

LII

Napoléon disait de Mme de Sévigné : « Quand on en a beaucoup lu, il ne reste rien. Ce sont des œufs à la neige, qui remplissent l'estomac sans le nourrir. » Êtes-vous de son avis?

LIII

« Les chefs-d'œuvre de l'esprit humain cèdent le pas à cette conversation éternelle. C'est le classique des portes fermées. Toutefois c'est le livre de la vieillesse plus que des vertes années de la vie. Il n'y a pas assez de passion pour la jeunesse. Pour s'y plaire, il faut que la première chaleur de la vie soit éteinte ou amortie en nous par l'âge avancé. C'est le livre du soir, non celui du matin; il a le jour doux, les ombres, les rêveries, les loisirs vagues, les sérénités du soleil couchant. Il convient à cette heure où les hommes, cessant de désirer, de marcher et d'agir, s'asseoient devant la porte ou au coin du foyer, pour s'entretenir à demi-voix des choses et des foules qui passent, sans être tentés de s'y mêler. C'est moins la vie que la conversation sur la vie. Ce livre délasse après les émotions du cœur et des jours. C'est le livre du repos. »

Que pensez-vous de ce jugement de Lamartine sur Mme de Sévigné?

LIV

Accepteriez-vous sans réserve ce jugement sur Mme de Sévigné exprimé dans la *Correspondance* de Grimm (19 juin 1754) : « Je trouve que son esprit baisse avec l'âge; ses dernières lettres n'ont plus la même chaleur : elles ont la plupart un air triste qui intéresse quelquefois et ennuie presque toujours? »

LV

Examiner cette affirmation de Sainte-Beuve (*Lundis,* VIII, p. 112) : « La réunion d'un certain art et du naturel au sein de l'imagination la plus vive n'aura lieu que chez Mme de Sévigné. »

LVI

Le même critique (*Port-Royal,* t. V, p. 507) esquisse une comparaison entre Mme de Sévigné et la Fontaine : « Je sais quelqu'un qui n'appelle jamais Mme de Sévigné que la *divine railleuse,* et la Fontaine que le *divin négligent.* La Fontaine et Mme de Sévigné, au XVIIe siècle, sont les deux écrivains qui ont au plus haut degré et qui communiquent le plus aisément ces deux choses involontaires, la joie et le charme. » En prenant ce jugement pour point de départ, marquer les traits communs entre les deux esprits, et aussi les traits distinctifs

LVII

Dans un de ses opuscules (*Connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la littérature française,* 1749), Voltaire traite des lettres familières, renouvelle les critiques dirigées dans le *Temple du goût* contre Balzac et Voiture, et n'est pas loin de condamner Mme de Sévigné elle-même dans le passage suivant :

« Les lettres familières, écrites avec négligence, et d'un style approchant de la conversation, vous pourront donner l'usage de cette manière libre et dégagée dont on converse et dont on écrit à ses amis; mais ce n'est pas dans la lecture de tant de recueils de lettres imprimées qu'il faut chercher la véritable éloquence. On ne les lit d'ordinaire qu'à cause des petites anec-

dotes qu'elles renferment; et si on retranchait des lettres de Mme de Sévigné ce grand nombre de petits faits qui les soutiennent, et qui sont racontés avec tant de vivacité et de naturel, je doute qu'on en pût soutenir la lecture. »

Que pensez-vous de ce jugement?

LVIII

Mme de Sévigné écrit à Mme de Grignan, au sujet de sa petite-fille Pauline : « Je la ferais travailler, lire de bonnes choses, mais point trop simples. » D'autre part, l'auteur du *Parallèle des anciens et des modernes*, Perrault, écrit : « Rien ne dispose davantage à bien faire ce qui est aisé, que l'habitude à faire les choses difficiles. » La pensée de Perrault n'éclaire-t-elle pas en partie celle de Mme de Sévigné? Précisez-en le sens et la portée.

15532-7-18

Société anonyme d'imprimerie de Villefranche-de-Rouergue.

COURS

DE

LITTÉRATURE

XI. LA BRUYÈRE



COURS

DE

LITTÉRATURE

A L'USAGE DES DIVERS EXAMENS

PAR

FÉLIX HÉMON

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

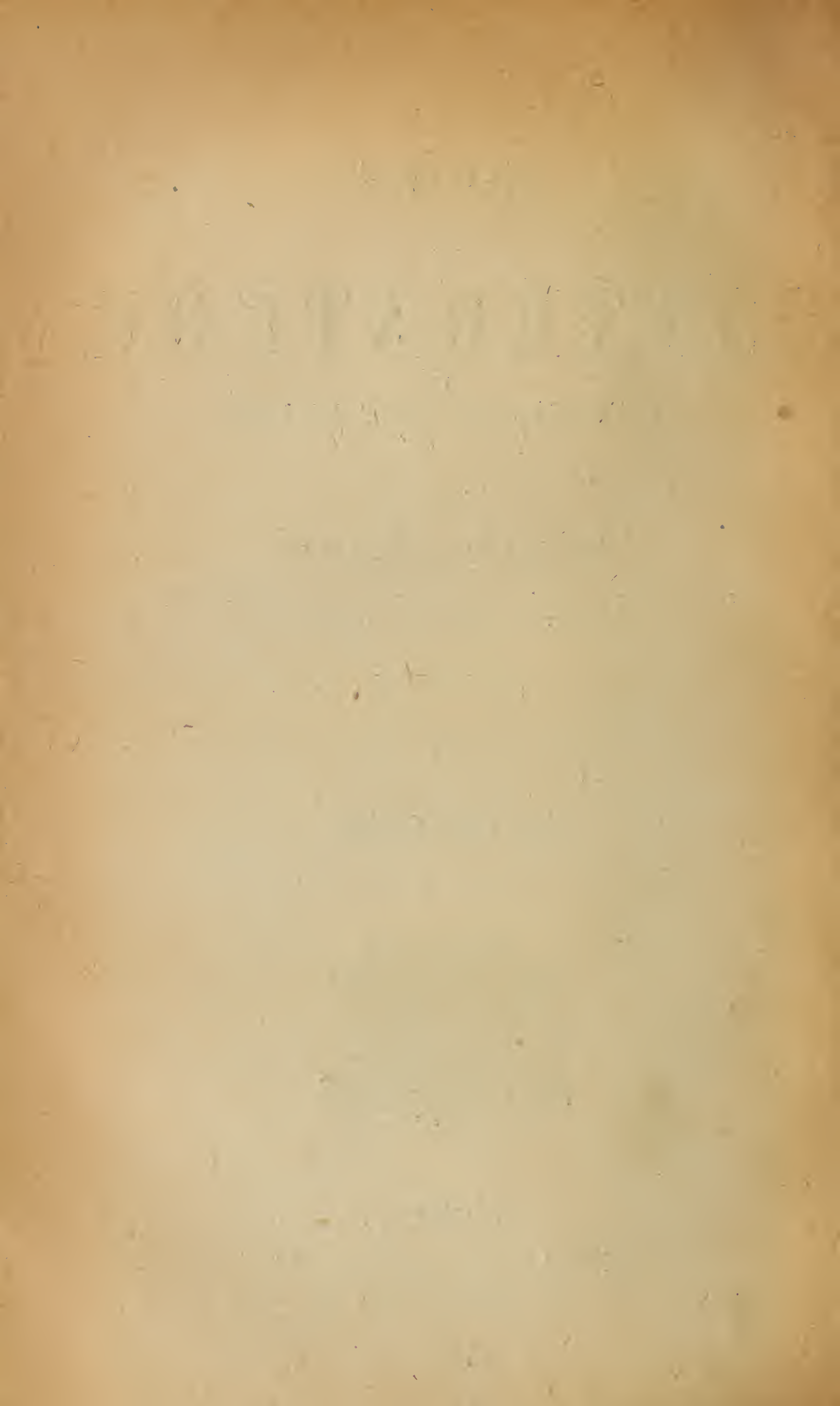
XI

LA BRUYÈRE



PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1919



LA BRUYÈRE

(1645-1696)

I

La vie de la Bruyère avant la publication des « Caractères ». — Son entrée dans la maison de Condé.

Jean de la Bruyère est né à Paris vers le 15 août 1645 (il fut, du moins, baptisé le 17 à Saint-Christophe de la Cité); il est mort à Versailles le 11 mai 1696. Entre ces deux dates extrêmes, il en est trois seulement qui méritent d'être relevées : celle de son entrée dans la maison de Condé (1684), celle de la première édition de ses *Caractères* (1688), et celle de son élection à l'Académie (1693).

« Peu d'hommes, remarque M. de Sacy, ont plus fait parler d'eux que la Bruyère, et peu d'hommes sont restés personnellement plus inconnus. » Sainte-Beuve, loin de l'en plaindre, l'en félicite.

> On ne sait rien ou presque rien de la vie de la Bruyère, et cette obscurité ajoute, comme on l'a remarqué, à l'effet de son livre et, on peut dire, au bonheur piquant de sa destinée. S'il n'y a pas une seule ligne de son livre unique qui, depuis le premier instant de la publication, ne soit venue et restée en lumière, il n'y a pas, en revanche, un détail particulier de l'auteur qui soit bien connu. Tout le rayon du siècle est tombé juste sur chaque page du livre, et le visage de l'homme qui le tenait ouvert à la main s'est dérobé[1].

Son père, Louis de la Bruyère, était contrôleur général des rentes de l'Hôtel de ville. En dépit de ces titres, il n'était ni noble ni riche : son patrimoine ne dépassait pas douze mille livres, et ses cinq enfants (il en avait eu huit) auraient joui d'une assez médiocre aisance, sans l'assistance d'un oncle enrichi, parrain

1. *Portraits littéraires*. Nous nous souviendrons plus d'une fois de Sainte-Beuve, comme de l'excellente édition Servois-Rebelliau (chez Hachette).

de notre auteur. Toutes les recherches qui ont été faites sur la famille de la Bruyère ont donné des résultats trop peu significatifs pour qu'on s'y arrête. Dans un livre qu'il ne faut lire qu'avec beaucoup de précaution, *la Comédie de la Bruyère,* M. Éd. Fournier a triomphé de ce fait que les aïeux de la Bruyère avaient été des ligueurs. Dans les veines de l'auteur des *Caractères,* il voit couler le vieux sang ligueur, démocratique à la fois et catholique. Quand la Bruyère s'écrie : « Je veux être peuple, » c'est qu'il se ressouvient de ses pères, qui ont été peuple avant lui. S'il écrit le chapitre des *Esprits forts*, c'est que ses aïeux ligueurs ont été des croyants fervents. Pour nous, qui n'écrivons point un roman, nous nous en tiendrons aux faits.

Ces faits sont rares. Il n'est pas même certain qu'il ait passé à la campagne une partie de sa jeunesse, comme on l'a conjecturé d'après certains passages, écrits, semble-t-il, par un homme qui comprend l'intérêt, sinon la poésie, des choses de la campagne; ni qu'il ait été élevé à l'Oratoire. Ce qui est démontré, c'est qu'il soutint ses thèses de droit à l'université d'Orléans, à vingt ans, un an avant de perdre son père, dont la charge revint à Louis, son frère puîné; c'est qu'il n'usa guère de son titre d'avocat, et qu'en 1673 seulement il prit le titre de trésorier général de France au bureau des finances de la généralité de Caen. Il garda cette charge jusqu'en 1686, mais il ne semble pas l'avoir exercée. Les témoignages, d'ailleurs bien peu nombreux, que nous avons sur cette période de sa vie, nous le montrent vivant et philosophant à Paris dans le loisir.

Mais la date essentielle dans la vie de la Bruyère, c'est celle de 1684 : il entre dans la maison de Condé en qualité de professeur d'histoire de M. le duc de Bourbon, aux « gages » de quinze cents livres. En même temps que l'histoire, il devait enseigner la géographie, la généalogie des grandes familles, les institutions de la France. Il semble même que l'historien dut se faire philosophe à l'occasion, s'il est vrai que Bossuet un jour ait assisté à l'une de ses leçons sur Descartes, et s'en soit montré satisfait. C'est Bossuet, assure Fontenelle, qui « fournissait ordinairement aux princes les gens de mérite dans les lettres dont ils avaient besoin ». Ce n'est pas un médiocre honneur pour la Bruyère, encore inconnu, que d'avoir été distingué par Bossuet. Il s'acquittera de sa dette de reconnaissance, dans son discours à l'Académie, en saluant Bossuet du nom de Père de l'Église.

On a souvent fait observer quelle bonne fortune c'était pour

la Bruyère d'être placé à ce poste unique d'observation de Chantilly et de Versailles, d'où il pouvait observer de haut, non plus seulement le monde de la bourgeoisie, comme il avait fait jusqu'alors, mais le monde autrement varié, mouvant et humainement intéressant de la cour. S'il n'avait été introduit dans ce monde nouveau pour lui, il eût été, selon l'ingénieuse comparaison de Sainte-Beuve, comme un chasseur à qui eût manqué le gros gibier. Mais l'humeur des Condé en général, du duc de Bourbon en particulier, était singulièrement inégale et hautaine? Tant mieux encore, dit Sainte-Beuve : il dut tirer un fruit inappréciable comme observateur d'être initié de près à cette famille si remarquable par ce mélange d'urbanité brillante, de férocité et de débauche. Ce sont là, toutefois, des profits qui se payent cher. D'ailleurs, la Bruyère n'était pas seul à enseigner au jeune duc « ce qu'il y a de plus épineux et qui convient à un grand prince ». Ce n'est pas le mathématicien Sauveur qui pouvait le gêner; mais quelques-uns des Pères du collège de Clermont avaient suivi à Chantilly leur ancien élève, et gardaient la haute main sur son éducation. Plus d'une fois il dut se heurter à cette influence, d'autant plus difficile à combattre, qu'elle se dissimulait davantage. Sans doute, les petits « Pères douillets », comme il les appelle dans une lettre, n'étaient pas des ennemis déclarés; il leur disait même, si l'on en croit l'un d'eux, le P. Rosel, qu'ils étaient ses meilleurs confidents, « sa consolation »; mais à ces confidents il ne disait pas tout, et c'est ailleurs sans doute, dans l'étude et dans le plaisir un peu amer de l'observation, qu'il trouvait une consolation efficace. Le grand Condé, qui ne perdit jamais de vue l'éducation de son petit-fils, estimait et protégeait ce précepteur un peu fier ; mais le grand Condé n'était peut-être pas un grand pédagogue : sa direction, lointaine et souvent interrompue, manquait de suite, et sur ses désirs, qui étaient des ordres, la Bruyère devait *déménager* d'une étude à l'autre.

Le mariage du duc de Bourbon avec Mlle de Nantes n'améliora pas la situation, car des jeunes époux l'un avait seize ans, l'autre onze, et la Bruyère eut deux élèves au lieu d'un. Mais la mort du grand Condé, qui succomba, on le sait, après avoir soigné sa belle-fille, malade de la petite vérole, fit du précepteur un gentilhomme ordinaire de M. le duc, sans l'éloigner d'ailleurs de Chantilly.

II

La publication des « Caractères ». — L'élection à l'Académie. — La partie académique du Discours.

Lorsque Condé meurt, les *Caractères* sont déjà composés en grande partie. Imprimée à la fin de 1687, la première édition fut mise en vente en 1688, sous ce titre : *les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les Caractères ou les Mœurs de ce siècle.* Cette première édition donnait donc le pas à la traduction de Théophraste sur les *Caractères* originaux ; le nom même de la Bruyère restait dans l'ombre. Au reste, elle ne contenait guère que le tiers de l'œuvre telle que nous l'avons aujourd'hui, et peu de véritables « caractères », peu de portraits individuels. C'étaient les maximes générales qui dominaient. Le livre était d'un moraliste plus que d'un satirique; mais, enhardi par le succès, qui fut extraordinaire, la Bruyère donna aux éditions qui se succédèrent ensuite un caractère de plus en plus personnel, et les *Caractères* français, d'abord timidement produits, peu à peu étendus, précisés, toujours plus audacieux, plus riches d'allusions, finirent par rejeter dans l'ombre ces *Caractères* grecs derrière lesquels ils se dissimulaient d'abord avec modestie.

Deux éditions suivirent de bien près la première, dont elles ne différaient pas. Mais la quatrième édition (1689) contenait plus de trois cent cinquante additions ; la cinquième (1690), plus de cent cinquante; la sixième (1691) et la septième (1692), plus de quatre-vingts chacune. C'est alors, et non lors de la première édition, que M. de Malézieu put dire à la Bruyère : « Voilà de quoi vous attirer beaucoup d'approbateurs et beaucoup d'ennemis. » D'une part, en effet, l'originalité du talent de la Bruyère éclatait de plus en plus aux yeux; de l'autre, les allusions transparentes se multipliaient, et la malignité publique s'en repaissait avidement. Avec une hardiesse qui pouvait sembler imprudente, la Bruyère avait tourné contre lui le journal à peu près unique de l'époque, le *Mercure galant,* qu'il avait déclaré être « immédiatement au-dessous de rien », et les partisans des modernes, dont plusieurs, au reste, tenaient au *Mercure,* en prenant ouvertement parti contre eux dans le chapitre des *Ouvrages de l'esprit.* Il faisait partie du petit groupe de par-

tisans des anciens qui se réunissait sous la présidence de Bossuet, puis de Boileau. Or les partisans des anciens avaient pour eux la cour; mais les partisans des modernes avaient pour eux l'opinion des salons et, comme on dit aujourd'hui, de Paris. Ceux-ci n'étaient point assez puissants pour fermer à un homme de premier mérite les portes de l'Académie; mais ils l'étaient assez pour retarder son élection. Quand la Bruyère se présenta, en 1691, pour remplacer Benserade, une de ses victimes, il se vit préférer Pavillon. Mais il fut élu, en 1693, en remplacement de l'abbé de la Chambre, grâce à l'appui que lui prêtèrent les partisans des anciens, surtout Bossuet, Racine, Boileau, la Fontaine, grâce peut-être aussi à une recommandation du surintendant Pontchartrain. Il déclarera pourtant, avec une juste fierté, à la fin de son discours de réception, qu'il n'a point brigué les suffrages des académiciens.

Vous m'avez admis dans une compagnie illustrée par une si haute protection. Je ne le dissimule pas, j'ai assez estimé cette distinction pour désirer de l'avoir dans toute sa fleur et dans toute son intégrité, je veux dire de la devoir à votre seul choix ; et j'ai mis votre choix à tel prix, que je n'ai pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté, par une importune sollicitation... Vos voix seules, toujours libres et arbitraires, donnent une place dans l'Académie française.

Vous me l'avez accordée, Messieurs, et de si bonne grâce, avec un consentement si unanime, que je la dois et la veux tenir de votre seule magnificence. Il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, ni titres, ni autorité, ni faveur, qui aient pu vous plier à faire ce choix. Je n'ai rien de toutes ces choses ; tout me manque. Un ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, et dont les fausses, je dis les fausses et malignes applications pouvaient me nuire auprès des personnes moins équitables et moins éclairées que vous, a été toute la médiation que j'ai employée et que vous avez reçue. Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit ?

Ce discours de réception (15 juin 1693) est trop remarquable au double point de vue académique et critique pour qu'on ne le considère pas à part. Mais on étudiera plus loin la Bruyère critique, et les pages de critique littéraire que contient le discours seront le complément naturel des jugements exprimés dans les *Ouvrages de l'esprit*. La partie académique et obligée du même discours, pour être moins originale, n'en est pas moins curieuse. C'est ce que la Bruyère appelle « ce tissu de louanges qu'exigent le devoir et la coutume ». Quelques mots d'exorde lui suffisent pour introduire l'éloge de Richelieu, fondateur de l'Académie, éloge imposé par une tradition déjà ancienne, et déjà esquissé dans le discours, d'ailleurs pesant et gauche, de Corneille (1647). Désireux d'échapper au lieu commun, la

Bruyère cherche des traits qui « renouvellent la mémoire » du grand cardinal, et il les trouve. D'abord il trace un large portrait historique de Richelieu homme d'État, associé au prince « qui l'a mis en œuvre », loue son *Testament politique* où son âme entière se développe, où il écrit comme il pense, avec une justesse virile ; sa science du gouvernement ; son art de ménager les couronnes et les alliances étrangères, d'opposer partout des alliés à des ennemis, de veiller aux intérêts du dedans comme à ceux du dehors ; son désintéressement. C'est vraiment un « caractère » qu'il fait revivre. Mais Richelieu protecteur des lettres devait l'attirer surtout, et c'est ce côté plus aimable d'une austère physionomie qu'il s'attache surtout à mettre en relief.

Le croirait-on, Messieurs? cette âme sérieuse et austère, formidable aux ennemis de l'État, inexorable aux factieux, plongée dans la négociation, occupée tantôt à affaiblir le parti de l'hérésie, tantôt à déconcerter une ligue et tantôt à méditer une conquête, a trouvé le loisir d'être savante, a goûté les belles-lettres et ceux qui en faisaient profession. Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richelieu, hommes dévoués à la fortune, qui, par le succès de vos affaires particulières, vous jugez dignes que l'on vous confie des affaires publiques ; qui vous donnez pour des génies heureux et pour de bonnes têtes ; qui dites que vous ne savez rien, que vous n'avez jamais lu, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des sciences, ou pour paraître ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de votre fonds : apprenez que le cardinal de Richelieu a su, qu'il a lu ; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de lettres, mais qu'il les a aimés, caressés, favorisés ; qu'il leur a ménagé des privilèges, qu'il leur destinait des pensions, qu'il les a réunis en une compagnie célèbre, qu'il en a fait l'Académie française. Oui, hommes riches et ambitieux, contempteurs de la vertu, et de toute association qui ne roule pas sur les établissements et sur l'intérêt, celle-ci est une des pensées de ce grand ministre, né homme d'État, dévoué à l'État, esprit solide, éminent, capable dans ce qu'il faisait des motifs les plus relevés, et qui tendaient au bien public comme à la gloire de la monarchie ; incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de lui, du prince qu'il servait, de la France, à qui il avait consacré ses méditations et ses veilles.

Les lignes principales de ce portrait peuvent sembler un peu effacées aujourd'hui, précisément parce que la Bruyère — comme Voiture, il est vrai, dans une lettre célèbre, et Bossuet, dans son discours de réception — a trop parlé d'avance le langage de la postérité. Qu'on veuille bien l'observer pourtant, l'histoire de la première partie du siècle n'était pas écrite encore, l'opinion n'était pas fixée, et c'est ici moins un académicien qui loue le fondateur de l'Académie, qu'un Français qui au-dessus du roi met Richelieu, et au-dessus de Richelieu la France.

A l'éloge du fondateur on ajoutait d'ordinaire celui du premier protecteur de l'Académie, du chancelier Séguier. La Bruyère marque en passant, d'un trait précis et fort, la gravité et la dignité du magistrat, qui n'excluaient pas la douceur familière dans le commerce, en un mot l'autorité naturelle « qu'on n'a point par l'étude et par l'affectation, par les mots graves ou sentencieux »; mais on sent que l'éloge de Séguier sert avant tout à préparer celui de Louis XIV, second protecteur de l'Académie après la mort de Séguier. Cet éloge du roi n'était pas non plus chose nouvelle, et beaucoup d'académiciens, avant la Bruyère, l'avaient traité avec un bonheur inégal. Pour louer le roi, la Bruyère n'a pas recours à la flatterie ampoulée et vague. Sans doute on pourrait reprocher quelque complaisance à cet éloge du monarque écrit par un « domestique » d'un prince du sang. On sourit, par exemple, de voir Louis XIV transformé en monarque débonnaire, en père de « la nation ».

Il sait, Messieurs, que la fortune d'un roi est de prendre des villes, de gagner des batailles, de reculer ses frontières, d'être craint de ses ennemis; mais que la gloire du souverain consiste à être aimé de ses peuples, en avoir le cœur, et par le cœur tout ce qu'ils possèdent. Provinces éloignées, provinces voisines, ce prince humain et bienfaisant, que les peintres et les statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regarde avec des yeux tendres et pleins de douceur; c'est là son attitude. Il veut voir vos habitants, vos bergers, danser au son d'une flûte champêtre sous les saules et les peupliers, y mêler leurs voix rustiques, et chanter les louanges de celui qui, avec la paix et les fruits de la paix, leur aura rendu la joie et la sérénité.

Mais, sauf quelques traits contestables, cet éloge est bien celui de Louis XIV, non d'un prince quelconque. C'est un témoin qui raconte avec quelle grâce et quelle bonté Louis a ouvert un refuge au roi d'Angleterre. C'est un hôte assidu de Versailles et de Chantilly qui atteste l'infatigable activité avec laquelle Louis veille aux intérêts de l'État, et lui rend cet hommage sincèrement ému :

Lui-même, si je l'ose dire, il est son principal ministre. Toujours appliqué à nos besoins, il n'y a pour lui ni temps de relâche ni heures privilégiées; déjà la nuit s'avance, les gardes sont relevées aux avenues de son palais, les astres brillent au ciel et font leur course, toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres; nous reposons aussi, tandis que ce roi, retiré dans son balustre, veille seul sur nous et sur l'État.

Entre ces éloges convenus, mais éclatants, est l'éloge du prédécesseur de la Bruyère à l'Académie, du modeste abbé de la

Chambre, reçu jadis en remplacement de son père, sans avoir rien écrit, grâce à la protection toute-puissante des Colbert et des Séguier. Ce n'est pas que l'éloge du prédécesseur fût, comme aujourd'hui, obligatoire. Bossuet n'avait pas loué le sien, d'ailleurs obscur, et s'était rabattu sur l'éloge de l'Académie tout entière, dont il définissait le rôle en quelques pages admirables. Fléchier n'avait pu se dispenser de célébrer les mérites de Godeau, cet évêque de Vence qui avait été l'une des gloires un peu surfaites de l'hôtel de Rambouillet; en même temps il frayait la voie à la Bruyère en hasardant une excursion sur le terrain des ouvrages de l'esprit. Racine, qui succédait à l'abbé Colbert, embrassa dans son panégyrique tous les Colbert, plus illustres que l'abbé. Mais c'est au grand Colbert lui-même que succédait la Fontaine, et il ne parla pas de lui, l'année même (1684) où Boileau était réduit à amplifier les mérites de M. de Bezons. Enfin, l'année où la Bruyère fut reçu à l'Académie, Fénelon, qui l'y précédait de peu, avait donné dans son discours à l'éloge de Pellisson une place plus considérable qu'il n'était d'usage. Il est vrai que Pellisson avait écrit l'*Histoire de l'Académie*. La Bruyère se mettra moins en frais, et dira, avec une réserve qui peut passer pour de l'ironie: « A qui me faites-vous succéder? A un homme *qui avait de la vertu.* » On cite d'ordinaire ce mot isolé du développement qui l'accompagne, et il paraît alors un peu sec. Il est vrai de dire que ce développement n'est guère fait pour rehausser la gloire de l'abbé: « Une de ses moindres qualités, nous y apprend-on, était de bien écrire; de solides vertus, qu'on voudrait célébrer, font passer légèrement sur son érudition ou sur son éloquence; on estime encore plus sa vie et sa conduite que ses ouvrages. »

III

Partie nouvelle du discours de réception : l'éloge des académiciens vivants. — Bruit que fait le discours ; importance de la préface.

Mais la Bruyère ne s'en tenait pas à cette partie traditionnelle : allant plus loin que Fénelon, il louait les académiciens vivants et présents. Non pas tous, et c'est là que fut son crime, mais spécialement ceux qui lui avaient accordé leurs suffrages, Bossuet, Racine, Boileau, la Fontaine, Fénelon, Régnier-

Desmarais, Segrais, en général les partisans des anciens, qui avaient été ses propres partisans. Pour les autres, il regrettait de ne pouvoir leur accorder qu'une louange collective, pressé qu'il était « par le temps et par les bienséances ». Cette excuse dut sembler insuffisante à plus d'un, par exemple à Mgr de Harlay, archevêque de Paris, que l'orateur oubliait au moment même où il saluait l'évêque de Meaux du nom de Père de l'Église. Au fond, le discours de la Bruyère était une œuvre de parti. Il nous semble impartial aujourd'hui, et il l'est en effet à prendre les choses de haut et de loin. Mais on ne pouvait demander aux contemporains de les voir comme nous les voyons, et d'approuver ce départ fait un peu prématurément entre les vrais immortels et les autres. Sans doute on n'avait pas toujours été juste pour la Bruyère lui-même : deux heures avant sa réception, Messieurs de l'Académie trouvèrent sur leur table le quatrain célèbre qui a souvent servi depuis :

> Quand, pour s'unir à nous, Alcippe se présente,
> Pourquoi tant crier haro?
> Dans le nombre de quarante
> Ne faut-il pas un zéro?

Deux ans auparavant, dans une circonstance semblable, Fontenelle, neveu de Corneille, avait, devant Racine, glorifié ce grand nom du vieux tragique « qui efface tous les autres noms ». Le discours de la Bruyère fut la revanche, peut-être même un peu trop complète, de Racine[1]. Admirons ces jugements, vraiment définitifs, sauf quelques exagérations dans l'éloge ou dans la critique; mais comprenons qu'on ait pu être surpris de les entendre formuler à l'Académie, dans un discours de réception, dont cette partie semble viser moins la compagnie que le public, et même le public de l'avenir. D'Olivet assure que ce discours gêna tout le monde, y compris ceux qu'il louait. Pour ceux-ci la gêne ne fut que passagère; Racine et Bossuet défendirent avec énergie et succès la harangue, que le *Mercure galant* (retournant contre la Bruyère son épigramme) déclarait « immédiatement au-dessous de rien », et dont certains mécontents même voulaient empêcher l'insertion dans le recueil des harangues académiques. La préface

1. Sur ce parallèle de Corneille et de Racine, ouvertement favorable à celui-ci, voyez le fascicule de *la Bruyère critique*.

qu'il mit en tête de son discours est une réplique, un peu longue peut-être, mais singulièrement vive, aux « Théobaldes », ces « faiseurs de stances et d'élégies amoureuses, ces beaux esprits qui tournent un sonnet sur une absence ou sur un retour », ces vieux corbeaux qui croassent « autour de ceux qui, d'un vol libre et d'une plume légère, se sont élevés à quelque gloire par leurs écrits ».

Que reprochent-ils à la Bruyère ? D'avoir « fait des caractères » dans un discours d'Académie ? Le moyen de n'en pas faire ? « Tout écrivain est peintre, et tout excellent écrivain excellent peintre. » D'avoir loué des académiciens encore vivants ? Mais il les a loués tous ; et si quelques-uns se plaignent, c'est qu'ils ne se sentent pas, à leur gré, si bien loués ni si longtemps que certains autres. Mais c'est une coutume toute nouvelle ? Valait-il donc mieux ne pas s'écarter des lieux communs et des formules d'une fausse modestie qui ont servi à un nombre infini de pareils discours ? Jamais l'Académie n'a rassemblé un si grand nombre de personnes illustres ; il n'a pas espéré qu'elle pût être une autre fois plus belle à peindre ni prise dans un jour plus favorable, et il a saisi l'occasion qui s'offrait. Ses ennemis pourtant vont criant par tout Paris que son discours n'a ni style ni sens commun, que c'est une vraie satire, et insinuant que l'auteur du discours n'est pas l'auteur unique des *Caractères,* car il doit à une femme de ses amies ce qu'il y a de plus supportable dans son livre. Bien que la Bruyère repousse ces calomnies avec une hauteur méprisante, on sent qu'il n'est pas indifférent à des critiques perfides comme celle-ci : « Ils prononcèrent aussi que je n'étais pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre préface, tant ils estimaient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser et d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées et de faire des transitions. » Et c'est peut-être à cette insinuation-là que nous devons cette préface du discours, plus développée que le discours même.

Contre ces ennemis la Bruyère se ménage des alliés : c'est Boileau, dont il sent que la cause se confond avec la sienne, et dont la satire des *Femmes,* toute récente, est vantée peut-être à l'excès : « Un Bourdaloue en chaire ne fait point de peintures du crime ni plus vives *ni plus innocentes.* » Ce sont Bossuet et Fénelon dont les discours de réception, il le rappelle habilement, ont frayé la voie au sien ; ce sont aussi les Condé, ceux qui ont fait de Chantilly « l'écueil des mauvais livres » ; c'est le

roi enfin. Fort de tant de suffrages assurés, il en appelle du jugement des Théobaldes au jugement de la cour et de la ville.

Considérée comme œuvre de polémique, cette préface est d'un ton et d'un tour, à certains égards, bien modernes, mais, en somme, d'un intérêt relatif. Elle prend un intérêt plus général lorsque la Bruyère s'élève au-dessus de la querelle académique pour défendre et pour expliquer son livre. Deux questions importantes y sont touchées : celle du plan des *Caractères*, et celle des « clefs » qu'on avait imaginées sous prétexte d'en faciliter l'intelligence.

IV

Y a-t-il un plan dans les « Caractères » ? — La Préface des « Caractères » et la Préface du « Discours à l'Académie ».

En tête de la préface des *Caractères* la Bruyère a mis cette épigraphe, empruntée à Érasme : *Admonere voluimus, non mordere ; prodesse, non lædere ; consulere moribus hominum, non officere*[1]. Le développement qui suit n'est que l'amplification de cette épigraphe, et se résume en cette phrase : « On ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction. » Voilà le but moral du livre nettement marqué. Le livre sera donc un traité de morale ? Non ; si la Bruyère s'est fait un « plan », c'est seulement de peindre les hommes en général ; mais « l'ordre des chapitres » n'est pas arbitraire, et dans chacun des chapitres même les réflexions forment « une certaine suite insensible ». C'est seulement dans la huitième édition que la Bruyère s'avise de cet ordre insensible ; mais la huitième édition est postérieure à la réception à l'Académie, aux vives polémiques qui la précédèrent et la suivirent. Il fallait répondre aux critiques, et plaider une cause. On l'accusait d'être méchamment satirique : il répondit en s'abritant derrière l'approbation de tous les hommes pieux et éclairés, jésuites, jansénistes, religieux, qui le lisaient et le faisaient lire.

1. J'ai voulu avertir, et non mordre ; être utile, et non blesser ; améliorer les mœurs des hommes, et non pas nuire.

N'ont-ils pas les premiers reconnu le plan et l'économie du livre des *Caractères ?* N'ont-ils pas observé que, de seize chapitres qui le composent, il y en a quinze qui, s'attachant à découvrir le faux et le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions et des attachements humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affaiblissent d'abord, et qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connaissance de Dieu : qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seizième et dernier chapitre, où l'athéisme est attaqué et peut-être confondu ; où les preuves de Dieu, une partie du moins de celles que les faibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit, sont apportées ; où la providence de Dieu est défendue contre l'insulte et les plaintes des libertins ?

Rien de plus précis ni de plus logique. Mais ce plan si bien conçu et si bien suivi n'est-il pas inventé ici pour les besoins de la cause? La préface de la première édition n'en disait mot. L'histoire même de ces éditions, composées par retouches et par additions successives, exclut toute idée, non pas, sans doute, d'un *esprit d'ensemble,* mais d'un plan véritable. L'esprit d'ensemble est chrétien, nous le voulons ; encore est-il tel chapitre, comme celui *des Ouvrages de l'esprit,* dont il serait malaisé de découvrir l'intention religieuse ou même morale. Si l'intention se laisse mieux deviner dans la plupart des autres chapitres, que de portraits de personnages simplement ridicules y sont tracés avec un art curieux, qui s'amuse au détail, et n'a d'autre souci que de traduire avec vérité, avec relief, une observation précise ! Que l'on prenne les trois chapitres *des Jugements, de la Mode* (malgré le portrait du faux dévot), et *de Quelques Usages,* qui justement précèdent les deux derniers, et en devraient être, par suite, la préparation plus directe, on est obligé de reconnaître qu'ils n'ont qu'un rapport très éloigné avec la réfutation de l'athéisme. Ce sont ces chapitres « mêlés » qui gênent Sainte-Beuve, lorsqu'il s'efforce de prouver que la composition, « pour être dissimulée », n'est point absente du livre de la Bruyère. Elle est fort dissimulée, en effet, dans les premiers chapitres. Il est vrai qu'on trouve ensuite quatre chapitres qui peignent les mœurs des principales classes de la société, et que couronne le chapitre *du Souverain,* « avec le buste ou la statue de Louis XIV tout au bout en perspective ». Puis, brusquement, avec intention peut-être, le chapitre *de l'Homme* embrasse l'humanité tout entière. Il n'est pas impossible, en effet, que ce contraste ait été voulu ; mais à partir de cet endroit le fil se perd.

Que le chapitre *des Esprits forts* donne une certaine unité à l'œuvre entière, on ne le niera pas : il est « trop poussé et trop

développé certainement pour devoir être considéré comme une simple précaution[1] », et il faut accorder à Sainte-Beuve que cette fin est plus suivie et d'un plus rigoureux enchaînement que le reste. Il serait puéril de contester que ce chapitre, ainsi conçu et ainsi placé, ait une signification particulière, puisque la Bruyère a voulu qu'il fût le couronnement de son livre ; mais il serait excessif d'y ramener le livre entier, puisque la Bruyère ne lui avait pas donné dans les premières éditions l'importance qu'il prit dans les éditions suivantes, quand l'idée du « plan » fut suggérée à l'auteur, et par des amis trop empressés à découvrir la suite logique des *Caractères,* et par des ennemis trop prompts à en critiquer le décousu. On l'a très bien dit dans une récente et excellente étude[2] sur la Bruyère :

La vérité est qu'il n'y a point de plan dans les *Caractères,* point de lien, point d'unité, et qu'il ne pouvait pas y en avoir, vu la façon dont l'ouvrage fut composé. Il ne faut pas croire évidemment qu'à un moment donné la Bruyère, sur le conseil de ses amis, décidé à devenir auteur, s'est mis à penser son livre et à l'écrire ; mais il ne faudrait pas croire, non plus, qu'ayant accumulé depuis longtemps des pensées et des observations diverses, il y a fait un choix méthodique, et n'a retenu pour les publier que celles qui se rapportaient à un dessein particulier, à un sujet donné ; — non, ce que nous avons ici, c'est, selon toute apparence, le recueil entier de ses observations et de ses réflexions ; ce sont, si l'on peut dire, ses cahiers de notes journalières.

Non pas, sans doute, cela s'entend, sous leur forme originaire et de premier jet : la Bruyère était bien trop artiste pour consentir à présenter au public ses conceptions dans ce simple appareil et sans leur faire toilette ; — mais je veux dire qu'après les avoir une à une ciselées et polies, il s'est borné à les grouper, selon leurs rapports, sous certains titres larges et commodes, sans prétendre ni les aligner dans un ordre rigoureux, ni les faire entrer dans un cadre étroit, en vue de la démonstration précise d'une vérité unique. Et ce qui le prouve bien, c'est que ce classement n'a rien de définitif. Telle pensée a pu, dans les différentes éditions, voyager sans inconvénient à travers plusieurs chapitres, et l'on rencontre dans les *Biens de fortune* ou dans le *Mérite personnel* des portraits et des maximes que l'on s'attendrait aussi bien à trouver dans le chapitre *de l'Homme.*

Et cette particulière formation de son ouvrage nous explique comme il n'y a pas chez lui de vues systématiques ni d'idées générales. S'il y en a dans l'ouvrage de la Rochefoucauld et dans celui de Montaigne, c'est que ni l'un ni l'autre n'offrent une telle dispersion de matières, une telle variété d'observations ; — c'est que ni l'un ni l'autre, non plus, n'a été composé de la même façon. Les *Maximes* sont très évidemment un livre voulu, prémédité, disposé dans un arrangement réfléchi en vue de plaider une thèse préconçue, par un auteur qui élimine tout ce qui ne sert pas à son dessein ; — et dans les *Essais* eux-mêmes, malgré leurs apparentes divagations, il ne serait pas malaisé de montrer une préoccupation dominante qui fait la secrète unité de l'œuvre de Montaigne. La Bruyère, lui, n'a pas proprement composé son ouvrage ;

1. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis,* t. Ier.
2. Celle de M. Rebelliau, en tête de l'édition Hachette.

son ouvrage *s'est fait* successivement. Il écrit, au jour le jour, sous la dictée de l'expérience ; il suit ses observations partout où elles le mènent, sans parti pris d'avance de choix ou d'exclusion, sans diriger ni limiter ses investigations, sans s'interdire ni s'assigner aucun sujet ; puis, il se contente de ranger dans un ordre approximatif sa riche collection d'impressions diverses et de faits de toute espèce; son « livre », à lui n'est que le classement général, pour la commodité de la lecture, de ces souvenirs très variés d'un long voyage d'exploration à travers toute la société de son pays.

V

Les « clefs » des « Caractères ». — Ce que la Bruyère en dit dans ses Préfaces. — Ce qu'il en faut penser.

C'est un peu tard que la Bruyère s'est avisé de prêter à ses *Caractères* une suite moins « insensible » ; mais dès la première édition il prévoyait un danger plus pressant, et il écrivait dans sa Préface : « Je crois pouvoir protester contre tout chagrin, toute plainte, toute maligne interprétation, toute fausse application et toute censure, contre les froids plaisants et les lecteurs malintentionnés. » Or la première édition, nous l'avons vu, ne contenait que fort peu de portraits satiriques. Combien le danger des « malignes interprétations » s'accrut avec la cinquième et les suivantes ! Les « clefs » se multiplièrent alors, et sous chaque nom supposé, de forme antique, on mit le nom très français d'un personnage très vivant. « Fausses clefs, » écrit la Bruyère, dans la préface du Discours à l'Académie, et fabriquées « peut-être » à l'instigation des Théobaldes. Pas toutes, car plusieurs ouvrent encore pour nous, sans violence aucune, certains caractères, et pour y pénétrer les clefs sont même inutiles, tant ils nous livrent vite leur secret. La Bruyère se plaint qu'on néglige dans son livre « tout ce qui n'est que remarques solides ou sérieuses réflexions, quoique en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier ». Mais, outre que c'est trop réduire la part des souvenirs et des allusions, n'était-il pas facile de prévoir que sur cette part, si restreinte qu'on la lui fît, le public allait se jeter avec une avidité un peu dédaigneuse des réflexions générales? La Bruyère n'était pas assez naïf pour ne l'avoir pas deviné : il ne craignait pas d'abord un succès de ce genre, il l'espérait peut-être et y aidait. Mais ce succès dépassa son attente : de grands seigneurs, des hommes de lettres redoutables, des académiciens, purent

être blessés, sinon de se reconnaître dans certains portraits, au moins de s'y voir généralement reconnus.

De là ce vif et long passage sur les « clefs » dans la préface du *Discours à l'Académie.* Il faut l'avouer, la Bruyère n'y aborde pas franchement la question, la tourne plutôt avec adresse. Il ne suffit pas d'offrir, par une ironie facile, de protester « avec d'horribles serments » qu'on n'est ni l'auteur ni le complice des clefs qui courent; car à quoi bon donner soi-même des noms, si l'on a peint les personnes de façon si claire que le lecteur, spontanément, les nomme? Ces clefs, ajoute la Bruyère, sont « presque toutes différentes entre elles : quel moyen de les faire servir à une même entrée » ? De ce qu'elles se contredisent entre elles il ne résulte pas que toutes soient fausses, mais seulement que toutes ne peuvent être vraies à la fois. Mais on en fabrique « à Romorantin, à Mortagne et à Bellesme, dont les différentes applications sont à la baillive, à la femme de l'assesseur, au président de l'élection, au prévôt de la maréchaussée et au prévôt de la collégiale » ? Ces applications provinciales peuvent être ridicules sans que les applications parisiennes le soient. Cela dit, il faut admirer l'art vraiment supérieur avec lequel la Bruyère fait sortir d'une critique embarrassante un éloge flatteur pour son livre.

Qu'on me permette ici une vanité sur mon ouvrage : je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en général, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers, et que chacun y croit voir ceux de sa ville ou de sa province. J'ai peint à la vérité d'après nature, mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon livre des *Mœurs*, Je ne me suis point loué au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais et ressemblants, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables et ne parussent feints ou imaginés : me rendant plus difficile, je suis allé plus loin ; j'ai pris un trait d'un côté et un trait d'un autre ; et, de ces divers traits qui pouvaient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, cherchant moins à réjouir les lecteurs par le caractère, ou, comme le disent les mécontents, par la satire de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter et des modèles à suivre.

Là même il y aurait beaucoup à dire ; s'il n'a pas « toujours » songé à peindre des individus, il y a songé quelquefois ; s'il a pris un trait d'un côté et un trait d'un autre, souvent pour dépayser les commentateurs et décourager les interprétations malicieuses, le portrait, dans son ensemble, peut n'en être guère moins fortement individuel, moins frappant de ressemblance totale, malgré la discordance de quelques traits. Sans doute il est sincère quand il désavoue « ces insolentes listes »

qui d'un moraliste auraient bientôt fait un satirique, et nous ne les acceptons aujourd'hui encore qu'à titre d'indications qui appellent un sérieux contrôle; mais la question n'est pas de savoir s'il repousse la responsabilité d'un abus qui dénature ses intentions : elle est de savoir plutôt si jamais les auteurs de clefs ne rencontrent juste, c'est-à-dire si lui, l'auteur des *Caractères,* n'a pas, dans une certaine mesure, autorisé d'avance leurs exagérations, en peignant les originaux qu'il avait vus, tels qu'il les avait vus. Cette question, il s'est toujours gardé de l'éclaircir, sentant bien par où pécherait sa défense, et il s'est rejeté sur des arguments dont la faiblesse fait sourire :

Je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toujours dans la vue de louer leur vertu ou leur mérite ; j'écris leurs noms en lettres capitales, afin qu'on les voie de loin, et que le lecteur ne coure pas risque de les manquer. Si j'avais voulu mettre des noms véritables aux peintures moins obligeantes, je me serais épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne histoire, d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une signification vaine et incertaine, de trouver enfin mille tours et mille faux-fuyants pour dépayser ceux qui me lisent, et les dégoûter des applications.

Qu'il écrivît en toutes lettres les noms de ceux qu'il louait, on le comprend ; mais on comprend aussi qu'il emprunte les noms de l'ancienne histoire pour désigner ceux qu'il tourne en ridicule : l'eût-il « voulu », il n'eût pas pu mettre des noms véritables aux peintures moins obligeantes. Au reste, presque au moment où il écrivait la préface du *Discours à l'Académie,* il se donnait une sorte de démenti à lui-même en insérant dans une édition nouvelle des *Caractères* un portrait de Fontenelle, bien personnel celui-là et bien cruel. Fontenelle, dans l'affaire de l'Académie, lui avait fait une guerre ouverte, et la Bruyère se vengeait, sans oser pourtant encore écrire le véritable nom de l'ennemi qu'il criblait d'épigrammes. Ici, nul besoin de clefs : les moins « malintentionnés » des lecteurs reconnaissaient Fontenelle dans le bel esprit Cydias. Ces représailles peuvent être justifiées ; mais que deviennent, dès lors, ces protestations du moraliste contre toute intention de « censure », ces assurances répétées que son seul but est de « peindre les hommes en général » ?

VI

Les dernières années de la Bruyère après l'élection à l'Académie. — Est-il l'auteur des « Dialogues sur le quiétisme » ?

Après cet orage, qui troubla un moment la vie calme de la Bruyère, les seuls événements qui marquent ses dernières années sont les dernières éditions de son livre. La huitième (1694), qui parut peu de temps après la réception à l'Académie, contient, avec le portrait sanglant de Fontenelle, plus de quarante articles nouveaux, sans parler du *Discours*, qui fit tant de bruit, et de sa préface agressive. La neuvième (1696) reproduit à peu de chose près la huitième, et c'est à elle que s'arrêtent les éditions publiées du vivant de l'auteur, car la Bruyère mourut à Versailles, le 11 mai 1696, d'une attaque d'apoplexie. « M. Félix, M. Fagon, et toute la médecine de la cour vint à son secours. Il montrait sa tête, comme le siège de son mal. Il eut quelque connaissance. Saignée, émétique, lavement de tabac, rien n'y fit. » Antoine Bossuet, frère de l'évêque de Meaux, qui donne ces détails à son fils, l'abbé Bossuet, alors à Rome, ajoute : « Il m'avait fait boire à votre santé deux jours auparavant. Il m'avait lu des dialogues qu'il avait faits sur le quiétisme, non pas à l'imitation des *Lettres provinciales* (car il était toujours original), mais des dialogues de sa façon. »

La préface du *Discours à l'Académie* se termine par ces mots, qui semblent promettre au public autre chose que des rééditions des *Caractères :* « Si j'ai un peu de santé avec quelques années de vie, je n'aurai plus d'autre ambition que celle de rendre, par des soins assidus et par de bons conseils, *mes ouvrages* tels qu'ils puissent toujours partager les Théobaldes et le public. » Il n'eut pas deux années de vie après cette préface; mais, comme la huitième édition des *Caractères* était déjà prête, comme la neuvième, nous l'avons vu, n'ajoute rien ou presque rien à l'œuvre désormais définitive, on peut conjecturer que ce court espace de temps a été consacré tout entier à la composition de ces *Dialogues sur le quiétisme* qui semblent presque achevés au moment où il les lit à Antoine Bossuet. Un tel dessein n'a rien qui doive nous étonner : le chapitre *des Esprits forts* avait pris peu à peu dans les *Caractères,* et surtout dans la

pensée de leur auteur, une importance capitale, et le chapitre *des Esprits forts* n'est, en plus d'un endroit, qu'une imitation affaiblie des *Pensées* de Pascal. De même, le souvenir des *Provinciales,* quoi qu'Antoine Bossuet puisse penser de l'originalité de la Bruyère, se présente ici naturellement à nous, et nous pouvons être assurés qu'il était présent à l'esprit de la Bruyère lui-même, lorsqu'il écrivit ses *Dialogues.* On sait, d'autre part, quelle admiration et quelle reconnaissance il professait pour Bossuet : il lui devait sa situation dans la maison de Condé; il était du groupe d'hommes distingués, partisans de l'autorité en matière de littérature et en matière de religion, qui formaient son entourage et conversaient, pour ainsi dire, sous sa présidence, sur les plus hautes questions d'art et de foi. Comment eût-il pu rester neutre dans la querelle qui s'éleva entre Bossuet et Fénelon? A Fénelon il accordait, dans son *Discours à l'Académie,* l'élévation, la facilité, la délicatesse, la politesse; mais le seul Père de l'Église, à ses yeux, c'était Bossuet.

Que la Bruyère ait écrit des *Dialogues sur le quiétisme,* rien ne semble plus certain; mais les *Dialogues* qu'édita pour la première fois en 1698 l'abbé Ellies du Pin sont-ils ceux qu'il a composés? On l'a mis en doute ; toutefois le plus récent éditeur de la Bruyère, M. Servois, n'en doute pas. L'abbé du Pin, professeur au Collège royal, était d'une orthodoxie suspecte, mais n'avait rien d'un faussaire. Quel intérêt aurait-il eu, lui qui écrivait beaucoup, trop peut-être, sous son nom, à donner au public ses propres sentiments sous le nom de la Bruyère, en se privant précisément de ce qui, dans un ouvrage de ce genre, eût été le plus intéressant et le plus nouveau, en se condamnant à ignorer tout ce qui s'était passé de 1696 à 1698? Car en 1698 on ne parlait plus de Mme Guyon; Bossuet et Fénelon seuls étaient en face l'un de l'autre : voilà où était l'intérêt; mais voilà ce que ne pouvait prévoir la Bruyère en 1696, et ce que l'abbé du Pin doit se résigner à laisser dans l'ombre. Il est vrai qu'on ne retrouve dans ces *Dialogues,* au dire de certains critiques, ni le ton ni le style de la Bruyère ; pour le ton, il est différent dans un sujet et dans un cadre différents : accusé par ses ennemis d'être incapable d'écrire autre chose que des « caractères », La Bruyère a dû essayer de traiter sérieusement une matière sérieuse : s'il n'y a pas réussi, c'est que justement ce ton n'était pas le sien. Pour le style, qui ressemble assez peu, en effet, au style de la Bruyère, il ne devait pas, il ne pouvait

pas y ressembler, et il n'est pas interdit de faire ici très large la part de collaboration de l'éditeur.

Quand on suit l'argumentation de ceux qui soutiennent l'authenticité des *Dialogues,* on se convainc que le *fond* de ces *Dialogues* doit être de la Bruyère. Quand on en étudie de près la forme, les hésitations renaissent, et il faut bien croire, surtout à mesure qu'on s'approche de la fin, ou que cette forme a été profondément altérée, ou que la Bruyère a bien mal réussi à y mettre sa marque. Ces neuf Dialogues du Directeur et de la Pénitente ont pu être *imaginés* par le moraliste chrétien qu'inquiétait l'autorité croissante de certains directeurs de conscience ; il n'ont pas dû être *écrits* par lui, au moins tels qu'ils nous sont arrivés. L'ébauche est de la Bruyère ; le livre définitif paraît être, en bien des endroits, de l'abbé du Pin.

VII

Le « Discours sur Théophraste ». — La Bruyère imitateur et créateur.

Il est permis de juger, avec M. de Sacy et d'autres, qu'on a eu tort de changer le titre primitif, où Théophraste est nommé le premier, seul d'abord, par un partisan des anciens qui se contente de venir après lui ; habileté ou modestie, il importe peu. En tout cas, on ne peut passer sous silence ce *Discours sur Théophraste* qui, dans la pensée primitive de l'auteur, avait une importance aujourd'hui un peu amoindrie. Le passage le plus piquant de ce discours est une comparaison satirique entre les mœurs grecques et les mœurs françaises, entre Athènes et Paris :

Nous, qui sommes si modernes, serons anciens dans quelques siècles. Alors l'histoire du nôtre fera goûter à la postérité la vénalité des charges, c'est-à-dire le pouvoir de protéger l'innocence, de punir le crime, et de faire justice à tout le monde, acheté à derniers comptants comme une métairie ; la splendeur des partisans, gens si méprisés chez les Hébreux et chez les Grecs. L'on entendra parler d'une capitale d'un grand royaume où il n'y avait ni places publiques, ni bains, ni fontaines, ni amphithéâtres, ni galeries, ni portiques, ni promenoirs, qui était pourtant une ville merveilleuse. L'on dira que tout le cours de la vie s'y passait presque à sortir de sa maison pour aller se renfermer dans celle d'un autre ; que d'honnêtes femmes, qui n'étaient ni marchandes ni hôtelières, avaient leurs maisons ouvertes à ceux qui payaient pour y entrer ; que l'on avait à choisir des dés, des cartes, et de tous les jeux ; que l'on mangeait dans ces maisons, et qu'elles étaient commodes à tout commerce.

L'on saura que le peuple ne paraissait dans la ville que pour y passer avec précipitation ; nul entretien, nulle familiarité ; que tout y était farouche et comme alarmé par le bruit des chars qu'il fallait éviter, et qui s'abandonnaient au milieu des rues, comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la course. L'on apprendra sans étonnement qu'en pleine paix, et dans une tranquillité publique, des citoyens entraient dans les temples, allaient voir des femmes, ou visitaient leurs amis avec des armes offensives, et qu'il n'y avait presque personne qui n'eût à son côté de quoi pouvoir d'un seul coup en tuer un autre. Ou, si ceux qui viendront après nous, rebutés par des mœurs si étranges et si différentes des leurs, se dégoûtent par là de nos mémoires, de nos poésies, de notre comique et de nos satires, pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de se priver eux-mêmes, par cette fausse délicatesse, de la lecture de si beaux ouvrages, si travaillés, si réguliers, et de la connaissance du plus beau règne dont jamais l'histoire ait été embellie?

Ayons donc pour les livres des anciens cette même indulgence que nous espérons nous-mêmes de la postérité, persuadés que les hommes n'ont point d'usages ni de coutumes qui soient de tous les siècles, qu'elles changent avec les temps ; que nous sommes trop éloignés de celles qui ont passé, et trop proches de celles qui règnent encore, pour être dans la distance qu'il faut pour faire des unes et des autres un juste discernement. Alors, ni ce que nous appelons la politesse de nos mœurs, ni la bienséance de nos coutumes, ni notre faste, ni notre magnificence, ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Athéniens que contre celle des premiers hommes, grands par eux-mêmes, et indépendamment de mille choses extérieures qui ont été depuis inventées pour suppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'est plus.

Et pourtant, malgré la diversité des temps, des lieux, des climats, nous nous reconnaissons nous-mêmes dans ces hommes que Théophraste a peints il y a tant de siècles. « En effet, les hommes n'ont pas changé selon le cœur et selon les passions ; ils sont encore tels qu'ils étaient alors et qu'ils sont marqués dans Théophraste : vains, dissimulés, flatteurs, intéressés, effrontés, importants, défiants, médisants, querelleux, supertitieux. « Au fond, Théophraste, comme l'a dit Sainte-Beuve, ne lui sert que de passeport et comme de paravent. Sans doute, comme pour se faire pardonner d'avance son indépendance vis-à-vis de son modèle, il trace un tableau complaisant de la vie de Théophraste, et exagère même l'admiration pour son ouvrage : « Il a toujours été lu comme un chef-d'œuvre dans son genre ; il ne se voit rien où le goût attique se fasse mieux remarquer, et où l'élégance grecque éclate davantage ; on l'a appelé un livre d'or. » Mais il se demande si ce livre en est bien un, s'il n'est pas plutôt un fragment détaché d'un ouvrage plus considérable. Et il explique fort nettement pourquoi il a cru pouvoir se dispenser de suivre Théophraste, qui emploie, avec un art supérieur, du reste, « cette unique figure qu'on appelle description ou énumération ».

Quand on jette, en effet, les yeux sur les *Caractères* attribués à Théophraste, dont l'auteur est incertain et le texte certainement corrompu en maint endroit, on est frappé de la monotonie du procédé. L'auteur, quel qu'il soit, dès le début, après avoir exprimé l'espérance d'être utile aux hommes, entre en matière le plus simplement du monde : « Je parlerai d'abord de la dissimulation ; je définirai ce vice... » Et il tient parole : c'est par une définition que commence chacun des Caractères grecs.

La dissimulation n'est pas aisée à bien définir : si l'on se contente d'en faire une simple description, l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles et ses actions pour une mauvaise fin... La flatterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flatteur... La sotte envie de discourir vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup et sans réflexion... Il semble que la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossière des bienséances... Pour faire une définition un peu exacte de cette affectation que quelques-uns ont de plaire à tout le monde, il faut dire que c'est une manière de vivre où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux et honnête que ce qui est agréable, etc.

Cette définition initiale est développée ensuite par une série de traits juxtaposés, dont la succession a quelque chose de saccadé et dont la réunion ne forme pas un ensemble bien net ni bien vigoureux. Qu'on prenne pour exemple le caractère du « grand parleur », qu'il sera facile de comparer au caractère d'Arrias, dans le chapitre *De la société et de la conversation :*

Ce que quelques-uns appellent *babil,* est proprement une intempérance de langue qui ne permet pas à un homme de se taire. « Vous ne contez pas la chose comme elle est, dira quelqu'un de ces grands parleurs à quiconque veut l'entretenir de quelque affaire que ce soit; j'ai tout su, et si vous vous donnez la patience de m'écouter, je vous apprendrai tout. » Et si cet autre continue de parler : « Vous avez déjà dit cela; songez, poursuit-il, à ne rien oublier. Fort bien; cela est ainsi, car vous m'avez heureusement remis dans le fait : voyez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres. » Et ensuite : « Mais que veux-je dire? Ah! j'oubliais une chose : oui, c'est cela même, et je voulais voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'en ai appris. » C'est par de telles ou semblables interruptions qu'il ne donne pas le loisir à celui qui lui parle, de respirer. Et lorsqu'il a comme assassiné de son babil chacun de ceux qui ont voulu lier avec lui quelque entretien, il va se jeter dans un cercle de personnes graves qui traitent ensemble de choses sérieuses, et les met en fuite. De là il entre dans les écoles publiques et dans les lieux des exercices, où il amuse les maîtres par de vains discours, et empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons. S'il échappe à quelqu'un de dire : « Je m'en vais, » celui-ci se met à le suivre, et il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusque dans sa maison. Si par hasard il a appris ce qui aura été dit dans une assemblée de ville, il court dans le même temps le divulguer. Il s'étend merveilleusement sur la fameuse bataille qui s'est donnée sous le gouvernement

de l'orateur Aristophon, comme sur le combat célèbre que ceux de Lacédémone ont livré aux Athéniens sous la conduite de Lysandre. Il raconte une autre fois quels applaudissements a eus un discours qu'il a fait dans le public; en répète une grande partie; mêle dans ce récit ennuyeux des invectives contre le peuple; pendant que, de ceux qui l'écoutent, les uns s'endorment, les autres le quittent, et que nul ne se ressouvient d'un seul mot qu'il aura dit. Un grand causeur, en un mot, s'il est sur les tribunaux, ne laisse pas la liberté de juger; il ne permet pas que l'on mange à table; et s'il se trouve au théâtre, il empêche non seulement d'entendre, mais même de voir les acteurs. On lui fait avouer ingénument qu'il ne lui est pas possible de se taire; qu'il faut que sa langue se remue dans son palais comme le poisson dans l'eau; et que quand on l'accuserait d'être plus babillard qu'une hirondelle, il faut qu'il parle ; aussi écoute-t-il froidement toutes les railleries que l'on fait de lui sur ce sujet; et jusques à ses propres enfants, s'ils commencent à s'abandonner au sommeil : « Faites-nous, lui disent-ils, un conte qui achève de nous endormir. »

Cette finesse attique ne va pas sans quelque sécheresse et quelque froideur. On sait que Tyrtame, surnommé Théophraste à cause de son éloquence presque divine, était, comme son maître Aristote, un savant en même temps qu'un philosophe. Il a écrit une *Histoire des plantes* en dix livres, et on lui attribue la création de la botanique. C'est en savant aussi, en observateur minutieux et impassible, qu'il catalogue et décrit les traits de chaque caractère. La Bruyère, alors même qu'il les empruntera, en fera un tout, et un tout vivant. Mais il les emprunte rarement. Quelques-uns de ces portraits sont bien particuliers, superficiels, et d'un intérêt médiocre. D'autres devaient choquer le goût des Français du XVIIe siècle : tel ce caractère « d'un vilain homme », dont le héros est tout couvert de lèpre, a les ongles longs et malpropres, les jambes couvertes d'ulcères, les aisselles et le corps entier hérissés de poil, comme une bête fauve, les dents noires, l'haleine fétide D'autres enfin étaient trop foncièrement grecs pour pouvoir être accommodés à la française : que pouvait-il tirer, par exemple, du caractère « des grands d'une république », dont tous les détails sont inintelligibles si on ne les applique aux citoyens d'une ville libre? Les souvenirs précis de Théophraste sont donc fort peu nombreux dans les *Caractères* français. Il y a quelques réminiscences à peine du caractère intitulé *De l'impertinent ou du diseur de riens,* dans le chapitre *De la société et de la conversation*, et l'on a conjecturé que le portrait de Ménalque (*De l'homme*), si curieusement enrichi de traits nouveaux à mesure que les éditions se succèdent, avait pour origine première quelques mots du caractère grec *De la stupidité.* Mais lorsqu'on essaye de saisir ces ressemblances souvent insai-

sissables, on s'aperçoit que c'est surtout la méthode de l'*énumération* qu'il prend à son modèle, et, bien qu'il ramène d'ordinaire les détails du portrait à une plus forte unité, il est douteux que l'emploi de cette méthode toute scientifique lui porte bonheur : tant de retouches patientes, d'additions laborieuses, fatiguent à la fin; l'art y est délicat, mais compliqué. Au reste, on a remarqué que la plupart des caractères où cette imitation de Théophraste est visible, ceux de Gnathon et de Giton, par exemple, ne figurent pas dans les premières éditions, et M. Servois en a tiré cette conclusion, peut-être un peu osée, que la Bruyère n'a dû traduire Théophraste qu'après avoir composé le premier texte des *Caractères*. En ce cas, le *Discours sur Théophraste* ne serait qu'un ingénieux trompe-l'œil.

La traduction de la Bruyère est élégante ; tantôt assez exacte, tantôt assez semblable à ces « belles infidèles » qui étaient alors à la mode et qui sacrifiaient volontiers la précision au souci de la clarté et d'une noble bienséance. Il avait pu consulter la traduction de Bénévent, publiée au début du XVII[e] siècle ; mais il a eu certainement recours à la version latine de Casaubon (1592). Cela ne prouve point qu'il ignorât le grec, comme on l'a prétendu ; M. Servois démontre le contraire par deux raisons : la première, c'est qu'il y a dans sa traduction au moins un contresens qu'il a été le seul à commettre ; la seconde, c'est que Ménage, juge compétent, se porte garant des connaissances de la Bruyère en grec, et déclare avoir vu dans cette traduction bien des choses que, faute d'attention peut-être, il n'avait pas vues dans le grec. Cet éloge passerait aujourd'hui pour une épigramme. Mais qu'importe que la Bruyère sache plus ou moins le grec et que sa traduction soit plus ou moins une paraphrase? L'essentiel est qu'aucune comparaison suivie ne soit possible entre les descriptions tout extérieures de Théophraste et les peintures, à la fois physiques et morales, de la Bruyère.

L'originalité de la Bruyère n'est pas d'avoir fait des portraits tels quels, à la diable, et dessinés plus ou moins couramment à la plume, par manière de jeu de société, comme on les brochait avant lui, mais de les avoir faits serrés, profonds, savants, composés, satiriques, en un mot tels qu'un grand peintre seul pouvait les faire. Cette originalité, qui est la sienne, personne ne la lui ôtera[1].

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XIV.

VIII

La Bruyère écrivain à la fois classique et moderne. — En quoi son style est original. — En quoi il prête à la critique.

Les écrivains de notre temps nous ont tellement blasés sur les procédés et sur les effets de style, que nous ne sentons pas toujours du premier coup ce qu'il y a de nouveau et de hardi dans la manière d'écrire de la Bruyère. On le sentait mieux au temps où il publiait ses *Caractères;* et si l'on remarquait la nouveauté de son style, ce n'était pas toujours pour lui en faire un mérite. Un de ses ennemis, Vigneul-Marville (le chartreux Bonaventure d'Argonne), lui appliquait son propre mot sur les gens qui dégoûtent par leurs ridicules expressions, la nouveauté et l'impropriété de leurs termes. « Quand on n'a rien que de commun à dire, écrivait-il, et qu'on n'est pas capable de rien produire de fort relevé, il est de la sagesse d'accommoder son style à son faible génie et de réduire ses expressions à la médiocrité de ses pensées... M. de la Bruyère, qui n'a point de style formé, écrivant au hasard, emploie des expressions outrées en des choses très communes; et quand il en veut dire de plus relevées, il les affaiblit par des expressions basses, et fait ramper le fort avec le faible. Il tend sans relâche au sublime. » Nicole et Saint-Évremond sont de vrais écrivains; mais le style de la Bruyère n'est le plus souvent que du « galimatias », du « jargon ». C'est aux bons auteurs qu'il emprunte ses idées, pour les donner comme siennes; mais il les gâte par sa façon de les mettre en œuvre. Il a conçu un grand dessein, mais il n'a pas su l'exécuter de main de maître : l'entrepreneur est resté bien au-dessous de son entreprise.

D'autre part, la Bruyère avait ses admirateurs, et Vigneul-Marville discute la valeur de leur témoignage : « Je ne pense pas que jamais le P. Bouhours ait loué absolument M. de la Bruyère et sans restriction mentale. Il est trop habile jésuite pour avoir fait ce coup-là purement et simplement. » L'abbé Fleury a loué aussi la Bruyère, mais c'était à l'Académie, où ces sortes d'éloges sont obligés. Moins sérieuse encore est l'approbation de Ménage : « Ce M. Ménage disait bien des choses sans réflexion; ses *Menagiana* le témoignent assez. »

Dans quelle mesure Vigneul-Marville avait-il raison contre la Bruyère? Tout n'est pas faux dans son jugement, si exagéré d'ailleurs dans la forme. De nos jours, Stendhal, qui consacre quelques pages de son *Racine et Shakespeare* au style de la Bruyère, « trésor de tours » variés, vifs, originaux, dignes d'être repris par Montesquieu et par Voltaire, écrit pourtant : « Quelquefois ce tour est trop vif et trop beau pour ce qui suit : c'est donner trop d'importance à une remarque vulgaire. » Un critique bien différent de Stendhal, M. Nisard, a été plus touché encore des brillants défauts de la Bruyère, et en a signalé le danger :

La Bruyère a le faible des écrivains qui sont doués de l'imagination du style; il en perd quelquefois à vouloir embellir des pensées communes... Les défauts de la Bruyère lui donnent une physionomie à part au milieu des grands prosateurs du XVIIe siècle. Il est peut-être le seul qui ait d'autres défauts que ceux de l'imperfection humaine : c'est pour cela qu'il a été le plus imité. Le seul de cette grande famille, il a cherché la vérité pour plaire, dans un temps où les auteurs plaisaient en la cherchant pour elle-même. Il est trop souvent littérateur, les autres ne sont qu'écrivains, c'est-à-dire hommes d'action par la plume. Aussi n'ont-ils point eu d'imitateurs; car, s'il suffit, pour imiter les littérateurs, de leur emprunter leurs procédés, pour imiter les écrivains il faut avoir leur âme, il faut les égaler. La Bruyère doit donc être lu avec précaution; mais là où son style est proportionné aux choses, nul écrivain ne saurait être lu de plus près, ni plus étudié.

Ainsi en ont jugé des hommes de goût, d'un goût peut-être un peu sévèrement classique, depuis d'Olivet, qui trouve trop d'art, trop d'esprit, un trop fréquent usage des métaphores, dans ce style parfois affecté, guindé, entortillé, jusqu'à Suard, qui, après avoir noté et admiré « les formes diverses que la Bruyère prend habilement pour nous intéresser et nous plaire,... toutes les ressources qu'il a trouvées dans son génie pour varier à l'infini, dans un cercle si borné, ses tours, ses couleurs et ses mouvements », ne peut s'empêcher de formuler quelques réserves :

Il est bien extraordinaire qu'un homme qui a enrichi notre langue de tant de formes nouvelles, et qui avait fait de l'art d'écrire une étude si approfondie, ait laissé dans son style des négligences, et même des fautes qu'on reprocherait à de médiocres écrivains. Sa phrase est souvent embarrassée; il a des constructions vicieuses, des expressions incorrectes, ou qui ont vieilli... On voit qu'il avait encore plus d'imagination que de goût, et qu'il recherchait plus la finesse et l'énergie des tours que l'harmonie de la phrase... Je ne rapporterai aucun exemple de ces défauts, que tout le monde peut relever aisément; mais il peut être utile de remarquer des fautes d'un autre genre, qui sont plutôt de recherche que de négligence, et sur lesquelles la

réputation de l'auteur pourrait en imposer aux personnes qui n'ont pas un goût assez sûr et assez exercé. N'est-ce pas exprimer, par exemple, une idée peut-être fausse par une image bien forcée et même obscure, que de dire : « Si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le père ? »

La comparaison suivante ne paraît pas d'un goût bien délicat : « Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coiffure exclusivement, à peu près comme on mesure le poisson, entre queue et tête. » On trouverait aussi quelques traits d'un style précieux et maniéré.

Éloges et réserves sont également justes : c'est que la Bruyère est un écrivain à la fois classique et moderne : à côté des qualités générales qui sont propres à tout écrivain classique il a des qualités très individuelles, qui, lorsqu'il s'y abandonne, se tournent parfois en défauts très individuels aussi. Comme les classiques, il n'est jamais satisfait que lorsqu'il a donné à sa pensée le dernier degré de précision et de force ; il y revient sans cesse, et sans cesse en modifie l'expression, retranche, ajoute, corrige, transpose, élabore longuement et patiemment une œuvre d'art ; mais précisément il est trop un artiste, et c'est le premier classique aux yeux de qui la forme prenne autant, souvent plus d'importance que le fond. Comme les classiques aussi, il croit et dit qu'il y a de la pensée une expression unique, qu'il la faut chercher, mais qu'on ne la trouve pas sans peine; seulement, chercheur curieux comme peuvent l'être les modernes, heureux de ses trouvailles d'expression, il n'en veut perdre aucune : d'où quelque redondance. Admirateur sincère des anciens, il regrette que le simple et le naturel, dont ils ont laissé des modèles si purs, aient été si tard ressaisis par les modernes; mais lui-même n'a plus le naturel et la simplicité, je ne dis pas seulement des anciens, mais des habiles d'entre les modernes qui, avant lui, avaient égalé l'antiquité en l'imitant : ses procédés de style, si originaux qu'ils soient, sont des procédés, et ont pu être imités à leur tour. Partout il donne le pas à la raison sur l'imagination, et pourtant chez lui c'est l'imagination qui domine. Par cette imagination sans doute, par ce sens du pittoresque, par cette vision concrète des choses, il se rapproche de nous; mais par là aussi il est inférieur à un Pascal, par exemple, à un penseur qui n'écrit que parce qu'il pense, chez qui l'image est adéquate à la pensée et naît avec elle. Ces vrais classiques se préoccupaient moins de l'effet, des gradations savantes et des chutes imprévues; ils se défiaient des hyperboles, ils ne recouraient même aux antithèses que si les antithèses mettaient la vérité dans un jour plus éclatant;

lui, il fait trop souvent, comme le dit Pascal, de fausses fenêtres pour la symétrie.

Et pourtant tous les préceptes de style qu'il nous a laissés sont excellents, et la pure théorie classique n'a jamais été plus nettement exposée. C'est qu'il a le goût du simple, c'est-à-dire à la fois l'instinct de ce que devait être la pure simplicité des anciens, et une estime très sincère pour ce qu'était, en ce siècle même, la simplicité relative des modernes, — mais qu'il venait un peu tard pour la réaliser après eux. Il voit le beau, il en cite les exemples, il en donne les règles; mais la pratique chez lui ne vaut pas la théorie. Toutefois, c'est par là même qu'il est le plus utile au lecteur moderne : on ne prend pas le génie d'un Pascal pour modèle; il n'est pas interdit de prendre pour modèle le merveilleux talent d'un la Bruyère, si l'on ne veut qu'apprendre de lui, au début d'une carrière, le secret des ressources infiniment variées de la langue française. Justement parce que l'art se voit trop chez lui, il se laisse étudier et, dans une certaine mesure, imiter. La Bruyère, dit avec raison M. de Sacy, « rend avec usure en leçons de goût et d'art tout ce qu'on lui consacre de temps et de peine. » Il faut un effort, en effet, pour pénétrer les moindres nuances de ce style parfois tourmenté; mais comme il est fait pour attirer, pour fixer — fût-ce en la violentant un peu — l'attention de ceux que ne suffit pas à retenir la simplicité toute nue de Pascal ou la sobriété un peu sèche de la Rochefoucauld! Plus d'abstractions ni de termes généraux : des traits en relief, des couleurs, le mot propre. Plus de ces périodes cicéroniennes où s'embarrasse Descartes, où se meut avec moins de gêne, mais avec une lente majesté, la haute pensée de Bossuet : des phrases coupées, amples quand il le faut, le plus souvent brèves, parfois saccadées, qui rendent l'expression vive, le sentiment rapide et comme le cri soudain de l'homme qui voit et qui sent.

Que l'on regrette l'harmonie et la sérénité classiques, on le comprend, à condition qu'on ne méconnaisse pas les beautés neuves de ce style plus laborieux. Peut-être sont-ce déjà leurs propres défauts que les modernes goûtent en la Bruyère. Alors même qu'on le penserait, on ne saurait nier sans injustice qu'il manquerait un anneau indispensable à l'histoire, sinon de la pensée, au moins de la langue française, si la Bruyère n'avait pas écrit. A ce seul titre que son style marque une transition entre celui du XVII[e] et celui du XVIII[e] siècle, la Bruyère mériterait l'attention et l'admiration de tous ceux qui ne croient

pas tout perdu parce qu'on n'écrit plus comme écrivait Bossuet. On peut juger, avec Sainte-Beuve, que tout n'est pas mauvais dans cette manière un peu trop appuyée, dont le seul défaut précisément est d'être une manière.

Il y a nombre de pensées droites, justes, proverbiales, mais trop aisément communes, dans Boileau, que la Bruyère n'écrirait jamais et n'admettrait pas dans son élite. Il devait trouver au fond de son âme que c'était un peu trop de pur bon sens, et, sauf le vers qui relève, aussi peu rare que bien des lignes de Nicole. Chez lui tout devient plus détourné et plus neuf. C'est un repli de plus qu'il pénètre... Heureux homme que la Bruyère! Son talent regarde deux siècles; sa figure appartient à tous les deux : il termine l'un; on dirait qu'il commence et introduit l'autre... On loue précisément la Bruyère à cause de cette manière un peu marquée et appliquée, qui faisait question en son temps, qui semblait trop forte, qui n'est que suffisante aujourd'hui : il en demeure le premier modèle... La Bruyère marque décidément l'ère nouvelle, et il inaugure cette espèce de régime tout à fait moderne dans lequel la netteté de l'expression veut se combiner avec l'esprit proprement dit et ne peut absolument s'en passer pour plaire.

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES

Éditions Chassang (Garnier), Hémardinquer (Delagrave), Labbé (Belin), Rebelliau et Servois (Hachette).

LIVRES

Allaire[1]. — *La Bruyère chez les Condé*, 2 vol. in-8°; Didot, 1886.
Brunetière. — *Études critiques*; Hachette, in-12, 3e série, p. 71 à 74.
Caboche. — *De la Bruyère*, thèse; 1844, Joubert, in-8° de 70 pages.
Chateaubriand. — *Génie du christianisme*, 3e partie, l. II, ch 5.
Damien. — *Études sur la Bruyère et Malebranche*; Durand et Pédone-Lauriel, 1866, in-8° de 80 pages.
Faguet. — *Les Grands Maîtres du dix-septième siècle*; in-12, Lecène, 1885, p. 169 à 184.
Féletz (De). — *Jugements historiques et littéraires*; Périsse, in-8°, p. 246 à 252.
Janet. — *Les Passions et les Caractères dans la littérature du dix-septième siècle*; Calmann-Lévy, 2e éd., in-12, 1888, p. 165 à 267. Cf. *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1881.
Krantz. — *Essai sur l'esthétique de Descartes*; in-8°, Germer-Baillière, thèse, p. 295 à 299.
La Harpe. — *Cours de littérature*; 2e partie, livre II, ch. 3.
Merlet. — *Études littéraires*, 1882; in-12, Hachette; p. 416 à 437.
Nisard. — *Histoire de la littérature française*; 10e éd., Didot, 1885, in-12; t. III, p. 189 à 218.
Pellisson. — *La Bruyère*; Lecène (Classiques populaires), in-8°, 1893.
Prévost-Paradol. — *Études sur les moralistes français*, in-12; Hachette, 3e éd., 1880; p. 177 à 211.
Rebelliau. — Introduction de l'éd. Hachette.
Rigault (H.). — *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*; Hachette, 1856, in-8°.
Sacy (De). — *Variétés littéraires, morales et historiques*; in-8°, Perrin, 1859; t. Ier, p. 335 à 360.
Sainte-Beuve. — *Causeries du lundi*; Garnier, in-12; VI, 178; IX, 263, 283, 325; XII, 135; XIII, 456; XIV, 212.

1. On citera plus d'une fois ce gros ouvrage de M. Allaire, surtout pour en épargner aux jeunes gens la lecture complète, car il est étrangement diffus et factice : des faits curieux et, à certains égards, nouveaux, y sont perdus dans d'incessantes digressions et dans un flot d'affirmations audacieusement conjecturales.

SAINTE-BEUVE. — *Portraits littéraires;* Garnier, in-12; I, 389, 413.
— *Nouveaux Lundis,* Calmann-Lévy, in-12; t. Ier, p. 122 à 143 et t. X, p. 417 à 438.
— *Port-Royal;* in-12, Hachette; *passim; cf.* la table du t. VII.
— *La Bruyère et la Rochefoucauld;* 1842, in-16, Fournier (même étude qu'au t. Ier des *Portraits littéraires*).
SERVOIS. — Notice en tête de l'édition des *Grands Écrivains;* Hachette, in-8°.
SPECKERT. — *De politica et sociali Bruyerii doctrina;* thèse, in-8°, 1848.
SUARD. — *Mélanges de littérature;* Dentu, in-8°, 5 vol, t. II, p. 96-128.
TAINE. — *Nouveaux Essais de critique et d'histoire,* 3e éd.; 1880, Hachette; p. 35 à 50.
VINET. — *Moralistes des seizième et dix-septième siècles;* 1859, in-8°, p. 233 à 265.

JUGEMENTS

I

J'ai lu avec plaisir, Monsieur, la traduction de Théophraste; elle m'a donné une grande idée de ce Grec, et quoique, je n'entende pas sa langue, je crois que M. de la Bruyère a trop de sincérité pour ne l'avoir pas rendu fidèlement. Mais je pense aussi que le Grec ne se plaindrait pas de son traducteur, de la manière dont il l'a fait parler français.

Si nous l'avons remercié comme nous l'avons dû faire de nous avoir donné cette version, vous jugez bien quelles actions de grâces nous avons à lui rendre d'avoir joint à la peinture des mœurs des anciens celle des mœurs de notre siècle. Mais il faut avouer qu'après nous avoir montré le mérite de Théophraste par sa traduction, il nous l'a un peu obscurci par la suite. Il est entré plus avant que lui dans le cœur de l'homme, il y est même entré plus délicatement et par des expériences plus fines. Ce ne sont point des portraits de fantaisie qu'il nous a donnés; il a travaillé d'après nature, et il n'y a pas une décision sur laquelle il n'ait eu quelqu'un en vue. Pour moi, qui ai le malheur d'une longue expérience du monde, j'ai trouvé à tous les portraits qu'il m'a faits des ressemblances peut-être aussi justes que ses originaux, et je crois que, pour peu qu'on ait vécu, ceux qui liront son livre en pourront faire une galerie.

Au reste, Monsieur, je suis de votre avis sur la destinée de cet ouvrage, que, dès qu'il paraîtra, il plaira fort aux gens qui ont de l'esprit, mais qu'à la longue il plaira encore davantage. Comme il y a un beau sens enveloppé sous des tours fins, il sautera aux yeux, c'est-à-dire à l'esprit, à la raison.

Bussy, *Lettre à M. de Termes,* 10 mars 1688.

II

Les *Caractères de ce siècle* sont un de ces ouvrages qui ne vieillissent pas, et que la postérité lira toujours avec plaisir : ouvrage singulier en son genre et, d'après le jugement de

quelques-uns, au-dessus du grand original que l'auteur s'était d'abord proposé. En faisant les caractères des autres, il a parfaitement exprimé le sien. On y voit une forte méditation et de profondes réflexions sur les esprits et sur les mœurs; on y entrevoit cette érudition qui se marquait aux occasions dans les conversations particulières, car il n'était étranger à aucun genre de doctrine; il savait les langues mortes et vivantes. On trouve dans ses *Caractères* une sévère critique, des expressions vives, des tours ingénieux, des peintures quelquefois chargées pour ne pas les faire trop ressemblantes. La hardiesse et la force n'en excluent ni le jeu ni la délicatesse; partout y règnent une haine implacable du vice et un amour déclaré de la vertu. Enfin, ce qui couronne cet ouvrage, et dont nous, qui avons connu l'auteur de plus près, pouvons donner un témoignage certain, on y voit une religion sincère.

Cl. Fleury, *Discours de réception à l'Académie.*

III

Il semblerait que la nature eût pris plaisir à lui révéler les plus secrets mystères de l'intérieur des hommes, et qu'elle exposât continuellement à ses yeux ce qu'ils affectent le plus de cacher aux yeux de tout le monde.

Régnier-Desmarais, *Réponse au discours de réception de Fleury.*

IV

On peut compter parmi les productions d'un genre unique les *Caractères* de la Bruyère. Un style rapide, concis, nerveux, des expressions pittoresques, un usage tout nouveau de la langue, mais qui n'en blesse pas les règles, frappèrent le public; et les allusions qu'on y trouvait en foule achevèrent le succès.

Voltaire, *Siècle de Louis XIV,* ch. xxxii.

V

Il n'y a presque point de tour dans l'éloquence qu'on ne trouve dans la Bruyère; et si on y désire quelque chose, ce ne sont pas certainement les expressions, qui sont d'une force infinie et toujours les plus propres et les plus précises qu'on puisse employer. Peu de gens l'ont compté parmi les orateurs,

parce qu'il n'y a pas une suite sensible dans ses *Caractères*. Nous faisons trop peu d'attention à la perfection de ces fragments, qui contiennent souvent plus de matière que de longs discours, plus de proportions et plus d'art.

On remarque dans tout son ouvrage un esprit juste, élevé, nerveux, pathétique, également capable de réflexion et de sentiment, et doué avec avantage de cette invention qui distingue la voix des maîtres et qui caractérise le génie.

VAUVENARGUES, *Réflexions critiques.*

VI

C'est le philosophe qui, après Molière, a le mieux observé et connu les hommes. Il ne disserte pas froidement et sèchement comme ses imitateurs; mais tout est animé, tout respire sous son pinceau. Quelques personnes lui reprochent des phrases trop coupées, un style trop sentencieux, trop recherché; en un mot, elles le regardent comme le Sénèque français. Nous ne le jugeons pas avec cette sévérité; mais nous pensons qu'en effet il n'est pas exempt de quelques-unes de ces affectations, qui sont devenues bien plus sensibles dans ceux qui les ont imitées et qui n'avaient pas son génie.

PALISSOT.

VII

Les portraits de la Bruyère sont faits de manière que vous les voyez agir, parler, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvement. Dans l'espace de peu de lignes, il met ses personnages en scène de vingt manières différentes; et en une page il épuise tous les ridicules d'un sot, ou tous les vices d'un méchant, ou toute l'histoire d'une passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale. Nul prosateur n'a imaginé plus d'expressions nouvelles, n'a créé plus de tournures fortes ou piquantes. Sa concision est pittoresque, et sa rapidité lumineuse. Quoiqu'il aille vite, vous le suivez sans peine ; il a un art particulier pour laisser souvent dans sa pensée une espèce de réticence qui ne produit pas l'embarras de comprendre, mais le plaisir de deviner; en sorte qu'il fait en écrivant ce qu'un ancien prescrivait pour la conversation : il vous laisse encore plus content de votre esprit que du sien.

LA HARPE, *Lycée*, II, II, 3.

VIII

La Bruyère est un des beaux écrivains du siècle de Louis XIV. Aucun homme n'a su donner plus de variété à son style, plus de formes diverses à sa langue, plus de mouvement à sa pensée. Il descend de la haute éloquence à la familiarité, et passe de la plaisanterie au raisonnement, sans jamais blesser le goût ni le lecteur. L'ironie est son arme favorite : aussi philosophe que Théophraste, son coup d'œil embrasse un plus grand nombre d'objets, et ses remarques sont plus originales et plus profondes. Théophraste conjecture, la Rochefoucauld devine, et la Bruyère montre ce qui se passe au fond des cœurs.

Chateaubriand, *Génie du christianisme.*

IX

C'est à la mode des portraits que l'on doit les caractères de la Bruyère. Plus d'un mauvais genre a été, en littérature, l'origine d'un chef-d'œuvre.

Joubert, *Pensées, Essais et Maximes;* Gosselin.

X

Le goût changeait, et la Bruyère y aidait *insensiblement.* Il était bientôt temps que le siècle finît : la pensée de dire autrement, de varier et de rajeunir la forme, a pu naître dans un grand esprit; elle deviendra bientôt chez d'autres un tourment plein de saillies et d'étincelles. Les *Lettres persanes,* si bien annoncées et préparées par la Bruyère, ne tarderont pas à marquer la seconde époque. La Bruyère n'a nul tourment encore et n'éclate pas, mais il est déjà en quête d'un agrément neuf et du trait. Sur ce point, il confine au XVIII[e] siècle plus qu'aucun grand écrivain de son âge; Vauvenargues, à quelques égards, est plus du XVII[e] siècle que lui. Mais non;... la Bruyère en est encore pleinement, de son siècle incomparable, en ce qu'au milieu de tout ce travail continu de nouveauté et de rajeunissement, il ne manque jamais, au fond, d'un certain goût simple.

Sainte-Beuve, *Portraits littéraires,* I; Garnier.

XI

L'impression générale que produit et que laisse le style de la Bruyère, c'est une impression de travail. Bien rares sont chez lui les endroits où l'on subisse l'effet captivant, le charme exquis de la nature naïvement éloquente. « Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne. Tout ce qui ne l'est pas est faible, et ne satisfait pas l'esprit qui veut se faire entendre. » C'est lui qui le déclare, et, assurément, dans son livre, ces expressions adéquates et parfaites abondent; mais on sent trop souvent qu'elles ne sont pas contemporaines de la pensée qu'elles expriment, qu'elles n'ont pas éclos de prime abord avec elles, qu'elles n'ont pas été, comme on disait au XVIIe siècle, *rencontrées*. Elles sont *trouvées;* elles sont un résultat, une conquête ; elles sont le produit artificiel d'une élaboration préparatoire. Et l'effet de cette production qui parfois, sans doute, était laborieuse, persiste et se trahit. Quelque habile que soit l'artiste à dissimuler le passé et l'échafaudage de sa phrase, elle garde trop souvent, de l'effort d'où elle est sortie, je ne sais quelle contraction peineuse, un air un peu fané, une sorte de ride au visage. Elle n'a pas la fraîcheur des roses spontanées. Si heureuse, si parfaite qu'elle soit, ou plutôt qu'elle soit devenue, il manque neuf fois sur dix, à cette perfection, à ce bonheur, cette fleur de grâce aisée ou de force facile qui fait les très beaux styles. Et voilà pourquoi (puisqu'il faut bien que toute critique, si elle veut juger, aboutisse à un discernement et à une hiérarchie) la Bruyère doit être mis, quoi qu'on en ait dit, au-dessous des premiers prosateurs de notre âge classique, au-dessous de Bossuet, de Mme de Sévigné, de Molière, de Saint-Simon et de Fénelon même. La facilité est un don gratuit de la nature, il est vrai, et un privilège qui n'a rien de méritoire, mais dont cependant la primauté souveraine doit être toujours réservée.

REBELLIAU, notice de l'édition Hachette.

LETTRES, DIALOGUES ET PORTRAITS

I

Lettre de Boileau à Racine pour lui recommander la Bruyère dans la prochaine élection de l'Académie française (1693).

(Paris. LICENCE, avril 1861. — AISNE. BREVET SUPÉRIEUR. Aspirants, 1890.)

II

Réponse de la Bruyère à un ami qui, par prudence, lui conseillait de ne point publier le livre des *Caractères*.

(Paris. — LICENCE ÈS LETTRES, avril 1863.)

III

Lettre de la Bruyère à un de ceux qui avaient essayé de mettre des noms sous les *Caractères*.

(Paris. — LICENCE ÈS LETTRES, mars 1865.)

IV

La Bruyère va voir Boileau dans sa maison d'Auteuil pour lui lire ses *Caractères*. Boileau est malade ; il écoute cependant, félicite l'auteur, mais ajoute : « Vous n'avez oublié qu'un caractère, celui de l'auteur qui lit sans pitié ses ouvrages aux pauvres malades. » On décrira la scène, en précisant le caractère esquissé par Boileau. (Paris. — BACCALAURÉAT.)

V

La Bruyère écrit à l'un de ses amis pour lui annoncer son projet de traduire et d'imiter Théophraste.

(Dijon. — BACCALAURÉAT.)

VI

La Bruyère avait traduit les *Caractères* de Théophraste. Un habitué de l'hôtel de Condé l'engage à prendre pour sujet de ses études les *Caractères* de son siècle.

(Douai. — BACCALAURÉAT.)

VII

La Bruyère écrit à Boileau pour lui soumettre le manuscrit des *Caractères* et lui demander son avis avant de le remettre à l'imprimeur.

(Lyon. — BACCALAURÉAT, juillet 1887.)

VIII

Après avoir tracé, à la façon de la Bruyère, le portrait de l'indécis, vous direz quelles peuvent être les causes qui produisent ce caractère.

(Nancy. — BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SPÉCIAL, 1888.

IX

Expliquer ce mot de M. de Malézieu à la Bruyère lors de la publication des *Caractères :* « Voilà de quoi vous attirer beaucoup d'approbateurs et beaucoup d'ennemis. » On pourra traiter le sujet sous la forme d'une lettre écrite à la Bruyère par M. de Malézieu.

(Clermont. — BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SPÉCIAL, octobre 1891.)

X

En 1687, la Bruyère proposa au libraire Michallet, dont il fréquentait la boutique, l'impression du manuscrit des *Caractères*. « Je ne sais, dit-il, si vous y trouverez votre compte ; mais, en cas de succès, le produit sera pour ma petite amie » (la fille du libraire, encore enfant). La vente de ce livre rapporta plus de cent mille francs, qui furent la dot de Mlle Michallet. La Bruyère mourut en 1696.

On supposera qu'au lendemain de sa mort, la petite Michallet, devenue Mme de Juilly, fait part, dans une lettre à une amie, de ses regrets. Elle rappellera l'histoire de sa dot, les souvenirs de son enfance, combien l'auteur des *Caractères* était simple, modeste et bon. Elle le lit, le relit. Elle apprendra à ses enfants à goûter son livre et à chérir sa mémoire.

(Seine. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1888.)

XI

La Fontaine écrit à la Bruyère après avoir lu la première édition des *Caractères*.

Le *Discours sur Théophraste* et la traduction que la Bruyère a donnée des *Caractères* de cet auteur lui ont fait sentir plus vivement que jamais les finesses et les grâces de l'atticisme.

Mais, en imitant un tel modèle, la Bruyère l'a égalé, l'a surpassé peut-être, par des mérites nouveaux. La Fontaine esquissera un parallèle entre l'esprit grec, personnifié par Théophraste, et l'esprit français, personnifié par la Bruyère.

Le parti des modernes, qui voudrait fermer les portes de l'Académie aux partisans éclairés des anciens, les ouvrira sans doute devant un moderne qui n'est pas indigne de devenir lui-même un classique.

XII

Le comte de Bussy écrit à l'un de ses amis de la province en lui envoyant la première édition des *Caractères*.

Au fond de la province on peut revoir la cour en lisant le livre étonnant où elle revit tout entière.

Tous ces originaux que la Bruyère fait passer sous nos yeux, il les a vus jadis, il les reconnaîtra. Bussy atteste l'exacte ressemblance des portraits avec des modèles, et esquisse quelques silhouettes de courtisans.

Il a vu la Bruyère à Chantilly et à Versailles; en quelques traits il peint la physionomie de cet observateur silencieux.

L'œuvre n'est que commencée. Bussy en prédit le succès, et se promet d'y contribuer en grossissant le trésor des observations accumulées par la Bruyère.

XIII

Le 9 août 1687, Boileau, qui se soigne aux eaux de Bourbon

d'une extinction de voix opiniâtre, écrit à Racine: « Je vous envoie un compliment pour M. de la Bruyère. » Les *Caractères* n'avaient pas encore paru, mais on en pouvait déjà connaître des fragments. On suppose que Racine va porter à la Bruyère le compliment de Boileau, et qu'une conversation s'engage entre eux sur l'ouvrage projeté.

XIV

La Bruyère explique à Bossuet, son protecteur, dans quel esprit il a imité Théophraste. Il ne cède ni au plaisir de la médisance ni à l'attrait de la gloire; mais il a voulu être utile aux hommes à force d'être vrai, et il espère que sa sincérité ne déplaira pas à l'éloquent dénonciateur des lâchetés humaines.

XV

Bussy écrit à la comtesse de Toulongeon, sa sœur (26 janvier 1689): « Je vous porterai des livres nouveaux; ce sont les *Églogues* de Fontenelle, qui me ravissent, les *Caractères de Théophraste* par la Bruyère, les ouvrages de Mme Deshoulières, et la *Manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, par le P. Bouhours. Tout cela vous plaira fort. »

Elle lit ces livres nouveaux, que Bussy lui apporte; ils lui plaisent, en effet, mais inégalement, et, dans un dialogue avec son frère, elle dit pourquoi les *Caractères* lui paraissent fort au-dessus du reste.

XVI

Cl. Fleury, qui remplaça la Bruyère à l'Académie, fait l'éloge de son illustre prédécesseur.

XVII

On sait que la Bruyère devait à Bossuet sa charge de précepteur du petit-fils de Condé. Bossuet le voyait parfois à Chantilly; un jour même, dit-on, il vint assister à l'une des leçons de la Bruyère, qui expliquait les *Principes* de Descartes, et il se montra, dit-on, fort satisfait de sa visite. On suppose que, la leçon terminée, l'évêque et le précepteur s'entretiennent, non seulement de l'éducation du jeune prince, mais des règles de l'éducation en général, sujet familier au prélat qui avait fait l'éducation du Dauphin.

XVIII

M. Deschamps, qui avait précédé la Bruyère dans l'emploi de précepteur du duc de Bourbon, avait fait apprendre à son élève un certain nombre des fables d'Ésope, mises en quatrains par Benserade. La Bruyère estimait peu ce poète bel esprit, et préférait de beaucoup à ses quatrains les fables de la Fontaine. Il justifie son goût dans un entretien avec le duc de Bourbon.

XIX

En 1691, l'Académie préféra Pavillon à la Bruyère. Mais sept académiciens, dont était Bussy, restèrent fidèles à l'auteur des *Caractères*. Celui-ci écrit à Bussy le 9 décembre 1691 pour l'assurer de sa reconnaissance : « Les sept voix qui ont été pour moi, dit-il, je ne les ai pas mendiées, elles ont été gratuites ; mais il y a quelque chose à la vôtre qui me flatte plus sensiblement que les autres. Je vous envoie, Monsieur, un de mes livres des *Caractères* fort augmenté... »

L'édition des *Caractères* qu'il lui envoyait était la sixième, fort grossie, en effet. On écrira la réponse de Bussy.

XX

Le *Discours* de réception de la Bruyère à l'Académie fut, on le sait, très attaqué. D'autre part, le directeur de l'Académie, Charpentier, y fit une réponse assez blessante, où Théophraste était loué aux dépens de son imitateur [1]. Boileau, qu'estimait fort la Bruyère, et qui lui rendait son estime, au sortir de l'Académie, félicite ironiquement Charpentier d'avoir sacrifié ce jour-là son goût déclaré pour les modernes, mais regrette que la victime de cette palinodie imprévue soit précisément l'un des modernes qui sont les plus dignes d'être opposés aux anciens.

1. « Théophraste a traité la chose d'un air plus philosophique : il n'a envisagé que l'universel ; vous êtes plus descendu dans le particulier. Vous avez fait vos portraits d'après nature, lui n'a fait les siens que sur une idée générale. Vos portraits ressemblent à de certaines personnes, et souvent on les devine ; les siens ne ressemblent qu'à l'homme. Cela est cause que ses portraits ressembleront toujours ; mais il est à craindre que les vôtres ne perdent quelque chose de ce vif et de ce brillant qu'on y remarque, quand on ne pourra plus les comparer avec ceux sur qui vous les avez tirés. »

XXI

Dans une élection à l'Académie, où les voix se trouvèrent également partagées entre l'abbé de Caumartin et l'abbé Boileau, la Bruyère, appelé à opiner le dernier, dit : « Je n'ai pas oublié, Messieurs, qu'un des principaux statuts de cet illustre corps est de n'y admettre que ceux qu'on en estime les plus dignes. Vous ne trouverez donc pas étrange, Messieurs, si je donne mon suffrage à M. Dacier, à qui même je préférerais Madame sa femme, si vous admettiez parmi vous des personnes de son sexe. »

On suppose que Mme Dacier eut connaissance de ces paroles, et qu'elle écrit à la Bruyère pour l'en remercier. Admiratrice passionnée des anciens Grecs, elle ne pourra se dispenser, dans cette lettre, de rendre hommage à la fois à Théophraste et à son imitateur.

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

Du portrait dans la Bruyère.

(Paris. — Leçon d'agrégation, 1872.)

II

Du comique dans les caractères de la Bruyère.

(Paris. — Licence ès lettres.— Composition, avril 1882.)

III

Quelle différence y a-t-il entre un portrait, un caractère et un type?

(Paris. — Devoir de licence, juin 1885.)

IV

Que voulait dire Boileau quand, tout en exprimant son admiration pour le talent de la Bruyère, il signalait dans sa manière un commencement de décadence?

(Aix. — Devoir de licence, 1884.)

V

Ce qu'il y a de moderne dans le style de la Bruyère.

(Bordeaux. — Leçon de licence.)

VI

Étudier dans la Bruyère les quelques passages où il parle de la campagne. Indiquer avec précision comment il l'a sentie et décrite.

(Dijon. — Devoir d'agrégation de grammaire, fév. 1888.)

VII

Les portraits dans la littérature française du XVIIe siècle.

(Lille. — LICENCE ÈS LETTRES. — Session de juillet 1888.)

VIII

Est-il juste de dire avec la Bruyère qu'il ne fait que rendre au public ce que le public lui a prêté ?

(Lyon. DEVOIR DE LICENCE. — Grenoble. BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SPÉCIAL, 1871.)

IX

Définir les caractères particuliers de la prose française dans la Bruyère; rechercher en quoi la forme idéale de la prose au XVIIe siècle s'y trouve altérée, comment la langue de la Bruyère achemine à celle de Voltaire et de Montesquieu.

(Poitiers. — DEVOIR DE LICENCE, nov. 1884.)

X

Étudier un chapitre de la Bruyère; en distinguer les parties principales; en marquer l'enchaînement; le résumer avec suite; en faire ressortir l'unité.

(Rennes. — LICENCE ÈS LETTRES.)

XI

Apprécier le jugement porté par Voltaire sur la Bruyère au chapitre XXXII du *Siècle de Louis XIV*.

(Besançon. — BACCALAURÉAT, juillet 1890.)

XII

Définir les écrivains appelés moralistes. Indiquer en quoi le but qu'ils poursuivent diffère : 1° de celui des satiriques; 2° de celui des orateurs sacrés. Faire connaître les principaux moralistes du XVIIe siècle, en insistant principalement sur la Bruyère.

(Rennes. — BACCALAURÉAT, juillet 1890.)

XIII

Quelles sont les qualités essentielles de la langue française au XVIIe siècle ? comment ont-elles été enrichies ou altérées par les écrivains de la fin du siècle, la Bruyère, ou Fénelon, ou Massillon ?

(Fontenay-aux-Roses. — DEVOIR DE SECONDE ANNÉE.)

XIV

Montrer comment il est possible de tirer des *Caractères* de la Bruyère un traité de rhétorique à l'usage des élèves de l'école normale.

(PROFESSORAT DES ÉCOLES NORMALES. — Leçon.)

XV

Définissez le genre littéraire auquel appartient l'ouvrage de la Bruyère. Donnez une idée de cet ouvrage et justifiez le titre qu'il porte. Tracez le caractère d'un écolier, l'égoïste, le brutal, le vaniteux, l'étourdi, ou tout autre à votre choix.

(Indre-et-Loire. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirants, 1887.)

XVI

Que pensez-vous de ce jugement de Sainte-Beuve sur la Bruyère : « L'art chez lui est grand, très grand ; il n'est pas suprême, car il se voit et il se sent ? »

XVII

Le même juge dit du même écrivain : « Peu à la fois et souvent ; suivez la prescription, et vous vous en trouverez bien pour le régime de l'esprit. » Expliquer l'éloge et la critique qui sont enveloppés dans cette recommandation.

XVIII

« Nous pensons, dit Stendhal (*Racine et Shakespeare*), que rien ne se ressemble plus que les styles de Montesquieu et de la

Bruyère. » Par où ce rapprochement est-il possible? Se poursuivrait-il jusqu'au bout?

XIX

Comment M. Taine a-t-il pu comparer la manière d'écrire de la Bruyère à celle d'écrivains modernes, tels que Balzac et Victor Hugo?

XX

Étudier la préface de la Bruyère, et définir par là son dessein et son originalité.

XXI

Accepteriez-vous ce jugement d'un critique du premier empire, M. de Féletz : « Les portraits de Molière ont beaucoup plus vieilli que ceux de la Bruyère? »

XXII

Stendhal, dans son livre de *Racine et Shakespeare*, écrit :

« Le style de Montesquieu paraît être une imitation de celui de la Bruyère ; mais, l'imitateur ayant plus de génie que l'imité, le style de Montesquieu est plus grandiose... La Bruyère nous semble un homme qui s'indignerait, s'il ne se retenait. Il ne fait pas une satire amère, mais il ne rit pas non plus. Montesquieu est plus animé ; les *Lettres persanes* ressemblent davantage à une comédie que les *Caractères.* »

Que pensez-vous de ce double jugement sur le style et sur le ton des *Caractères ?*

16699-2-22

IMPRIMERIE DELAGRAVE
VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE



LA BRUYÈRE CRITIQUE

(Ouvrages de l'Esprit. — Discours à l'Académie.)

Par où les idées critiques de la Bruyère se rattachent à la tradition classique. — L'imitation originale de l'antiquité.

On ne rendrait pas pleinement justice à la Bruyère critique littéraire, si l'on oubliait qu'il y a eu en France peu de vrais critiques avant lui. Écartons les purs érudits, Vaugelas, les grammairiens de Port-Royal, Ménage, le P. Bouhours, l'abbé d'Aubignac, que restera-t-il? Quelques passages des pièces critiques de Molière, ou des préfaces de Corneille et de Racine, quelques lettres de Mme de Sévigné, critique sans le savoir et d'un goût très personnel — lettres ignorées du reste de la plupart — et l'*Art poétique* de Boileau. Peut-être est-il excessif pourtant de dire, avec Sainte-Beuve, que cet admirable chapitre *des Ouvrages de l'esprit* est « son Art poétique à lui et sa Rhétorique ». D'abord ce chapitre est, volontairement, fort décousu, au moins dans la forme; puis les éléments de la Poétique et de la Rhétorique de la Bruyère sont dispersés dans tout son ouvrage, dans les chapitres *de Quelques Usages,* par exemple, et *de la Chaire,* et même hors des *Caractères,* s'il est vrai que des *Ouvrages de l'esprit* soit inséparable le Discours à l'Académie.

Ces vues éparses — si l'on en isole, pour les étudier à part, les vues particulières — peuvent se ramener à une vue générale, commune à tous les classiques : seuls les anciens ont connu la simplicité dans la perfection, seuls ils doivent servir de modèles aux modernes, qui pourront espérer de les égaler, mais seulement en les imitant.

On a dû faire du style ce qu'on a fait de l'architecture : on a entièrement abandonné l'ordre gothique, que la barbarie avait introduit pour les palais et

pour les temples ; on a rappelé le dorique, l'ionique et le corinthien : ce qu'on ne voyait plus que dans les ruines de l'ancienne Rome et de la vieille Grèce, devenu moderne, éclate dans nos portiques et dans nos péristyles. De même, on ne saurait en écrivant rencontrer le parfait, et, s'il se peut, surpasser les anciens que par leur imitation.

Plus d'une réserve serait ici nécessaire : comme le fera plus tard Fénelon, la Bruyère méconnaît, ignore tout le moyen âge ; la poésie de la cathédrale gothique et le sublime de Dante échappent à celui qui écrit encore : « Combien de siècles se sont écoulés avant que les hommes, dans les sciences et dans les arts, aient pu revenir au goût des anciens, et reprendre enfin le simple et le naturel ! » Le simple et le naturel n'ont-ils donc qu'une formule, à jamais immuable ? et quand, après un long effort, on les aura ressaisis, comme on l'a fait au XVIIe siècle (si toutefois il est possible à des modernes de ressaisir tout à fait la simplicité antique), la décadence est-elle nécessaire ? C'est à cette extrémité que la pure théorie classique conduira Voltaire, si peu antique par ailleurs. Mais de cette théorie nous avons ici la formule la plus expressive, et tous les contemporains, de Descartes à Fénelon, y auraient reconnu leur propre sentiment. L'habile auteur de l'*Essai sur l'esthétique de Descartes*, M. Krantz, qui a étudié chez Descartes la théorie de l'imitation originale, ne perd pas cette occasion de faire de la Bruyère un cartésien :

Voilà la théorie de l'imitation ; elle est bien solidaire de la conception d'une perfection unique, d'un type de beauté universel et éternel. En effet, si la Bruyère, comme les autres classiques, prescrit d'imiter les anciens, ce n'est pas pour s'éviter le labeur de l'invention ou par une superstition étroite pour des autorités aveuglément reconnues : c'est parce que les anciens ont rencontré les premiers la perfection, et que, comme il n'y en a qu'une, il n'y a aussi qu'un moyen d'être artiste après eux : c'est de suivre fidèlement les règles de leur art, d'adopter leur méthode, et même, à l'occasion, de reprendre leurs sujets.

Cette imitation, comment peut-elle être originale ? M. Krantz se le demande, et il répond à la question par le rapprochement instructif de la première et de la dernière pensée des *Ouvrages de l'esprit* : « Tout est dit [1], et l'on vient trop tard depuis plus

1. « Tout est dit. » Mais il a eu, malgré ce premier mot, le bon esprit de faire les *Caractères*, et ce livre est aussi original que celui de Théophraste. C'est que jamais tout n'est dit, et qu'il est plus vrai d'affirmer que tout est toujours à dire. Si les formes de la pensée se corrompent et s'épuisent chez les peuples, si, à mesure qu'ils vieillissent, le travail de style devient plus laborieux et plus recherché, parce qu'on veut innover, et qu'on innove presque toujours aux dépens du goût, il n'en est pas de même de la matière du style, c'est-à-dire de la pensée, car elle a pour objet Dieu, la nature et l'homme, et participe de leur éternité. (H. RIGAULT.)

de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé : l'on ne fait que glaner après les anciens *et les habiles d'entre les modernes.* » Ces derniers mots sont remarquables : ils ôtent à la pensée ce qu'elle aurait de trop absolu. Il y a des modernes qui, en imitant les anciens, les ont égalés. Toutefois, ce qui domine, c'est une impression de découragement ou tout au moins de lassitude. Il semble que la Bruyère ait voulu corriger le mot qui ouvre le chapitre des *Ouvrages de l'esprit* par le mot qui le termine : « Horace ou Despréaux l'a dit avant vous. — Je le crois sur votre parole ; mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie, et que d'autres encore penseront après moi? » M. Krantz n'a pas trop de peine à concilier ces deux pensées, en apparence contradictoires :

> La Bruyère entend que les bons esprits de tous les temps, quand ils pensent bien, pensent les mêmes choses. La matière de l'intelligence humaine est dans la raison universelle, et chacun peut l'y trouver à son tour sans rien emprunter ni dérober à personne de ses prédécesseurs, sans rien fermer non plus à ses successeurs du domaine du vrai. Quelle que soit la banalité d'une pensée, l'écrivain pourra toujours la faire sienne, d'abord par un libre effort d'esprit pour la penser lui-même, ensuite par l'invention d'une forme nouvelle et propre par laquelle il l'exprimera.

La Bruyère est-il pour cela un cartésien? Il l'est dans la mesure où le fut tout son siècle, même avant Descartes ou en dehors de son influence directe. Il est vrai que dans la première moitié de ce siècle classique naissent et se développent des écrivains singulièrement indépendants d'esprit, et qui ne se seraient pas résignés facilement à n'être que des imitateurs. Corneille s'efforçait d'*apprivoiser* les règles, mais ne s'y pliait pas servilement, et ne craignait pas de dire, dans le *Discours du poème dramatique :* « Peut-être que, pour faire réussir une pièce, ce n'est pas assez d'avoir étudié dans les livres d'Aristote et de Platon. » On sait comment Molière traitait ces mêmes règles dites d'Aristote dans la *Critique de l'École des femmes.* Avant eux Balzac lui-même, plus rhéteur pourtant qu'inventeur, s'écriait superbement : « Je prends l'art des anciens comme ils l'eussent pris de moi si j'eusse été le premier au monde; mais je ne dépends pas servilement de leur esprit, ni ne suis pas né leur sujet pour ne suivre que leur loi et leur exemple. » Aussi bien n'a-t-il jamais été question d'imitation servile. Descartes n'est pas suspect de tendresse pour la tradition. Dans l'admi-

rable fragment de son *Traité du vide*[1], Pascal invite les hommes de son temps à borner le respect qu'ils ont pour les anciens; mais presque aussitôt après il leur conseille de « tâcher de les surpasser en les imitant ». Bossuet appartient à une génération postérieure, et puise de préférence aux sources de l'antiquité chrétienne; c'est en plein âge classique pourtant, c'est dans le sein même de l'Académie, le jour de sa réception, qu'il relevait hardiment les modernes en face des anciens. « Il fallait, disait-il, pour la gloire de la nation, former la langue française, afin qu'affranchis de la sujétion d'être toujours de faibles copies, nous puissions enfin aspirer à la gloire et à la beauté des originaux. » Qui ne sait, enfin, que le bon la Fontaine, dans son *Épître à Huet,* née de la querelle des Anciens et des Modernes, ne s'est pas contenté de recommander l'imitation des anciens, qu'il en a défini aussi les conditions, de façon à distinguer nettement le « sot bétail » des imitateurs vulgaires et l'élite des imitateurs indépendants qui s'assimilent ce qu'ils imitent.

> Mon imitation n'est point un esclavage :
> Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
> Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
> Si d'ailleurs quelque endroit, plein chez eux d'excellence,
> Peut entrer dans mes vers *sans nulle violence,*
> Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait *rien d'affecté,*
> Tâchant de rendre *mien* cet air d'antiquité.

« Je l'ai dit comme *mien,* » écrit la Bruyère. Moraliste, il est parti de l'imitation de Théophraste. Or, de Théophraste à la Bruyère, si l'extérieur de l'homme a changé, si la manifestation de ses sentiments a varié selon les temps et les pays, le fond, à peu de chose près, est resté le même. C'est la Bruyère encore qui le remarque : « Les hommes n'ont point changé selon le cœur et selon les passions; ils sont encore tels qu'ils étaient alors et qu'ils sont marqués dans Théophraste. » Mais, aussitôt après l'avoir constaté, dans ce même *Discours sur Théophraste,* le moraliste français indique nettement les différences qui le séparent du moraliste grec. C'est donc sa propre cause qu'il défend, avec celle du siècle entier, en défendant la cause de l'imitation créatrice. De quoi loue-t-il ce même Despréaux dans son discours de réception à l'Académie? De paraître « créer les pensées d'autrui et se rendre propre tout ce qu'il manie », d'avoir « dans ce qu'il emprunte des

1. Voyez la partie essentielle de ce fragment dans le premier fascicule de *Pascal.*

autres toutes les grâces de la nouveauté et tout le mérite de l'invention. » Et la Fontaine ? D'être « toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise ». Et Bossuet, De mériter le nom de Père de l'Église, lui qui a pris les Pères de l'Église pour modèles. Si Boileau, la Fontaine, Bossuet, dépassent ceux qu'ils imitent, la Bruyère, si original par le tour quand il ne l'est point par la pensée, n'a-t-il pas le droit de se placer près de ceux qui ont créé en renouvelant? La tradition dont il se fait, après tant d'autres, l'interprète et le défenseur, est si bien la tradition française et classique, que la plupart des grands esprits du XVIIIe siècle y restèrent fidèles. « Il ne faut pas croire, dira Vauvenargues, que le caractère original doive exclure l'art d'imiter; » et ce que dit Vauvenargues, André Chénier le prouvera :

> Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses;
> Plus souvent leurs écrits, aiguillon généreux,
> M'embrasent de leur flamme, *et je crée avec eux.*

II

Le culte des anciens chez la Bruyère est lié au culte de la nature et de la raison. — La philosophie littéraire dans les « Ouvrages de l'esprit ».

C'est ce culte des anciens qui élève la Bruyère au-dessus du parti pris aveugle des coteries et des caprices changeants de la mode. Il hait les cabales, les admirations de commande, les condamnations portées avant tout examen, les livres où l'esprit de parti altère la vérité, où des hommes graves s'accablent mutuellement d'injures, et d'un point contesté de doctrine se font une querelle personnelle, livres de circonstance qui ne survivent pas à la circonstance dont ils tirent leur intérêt, et bientôt « deviennent des almanachs de l'autre année ». il hait les éloges démesurés, ces « phrases outrées, dégoûtantes, qui sentent la pension ou l'abbaye ». Il dédaigne ces lecteurs naïfs qui « vous quittent du bon et du beau », pourvu qu'on leur montre un feu grégeois qui les surprenne ou un éclair qui les éblouisse. Ce public corrompu, ces auteurs affectés, il veut les rappeler au goût de la simplicité antique. « Il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement... L'éloquence est rarement où on la cherche... La simplicité est

éloquente. » Lui-même eût pu tirer parfois de ces sages préceptes plus de profit qu'il n'a fait; mais si l'on a pu reprocher, çà et là, quelque recherche à l'écrivain, le critique est à l'abri de tout reproche. Ce n'est pas le lieu de se demander si ce désaccord entre la théorie et la pratique ne révèle pas un écrivain déjà moins vraiment classique qu'un Pascal, par exemple. Il suffit de constater que le goût classique reste chez la Bruyère aussi large et aussi pur, dans ses lignes générales, qu'il pouvait l'être vingt ans plus tôt. L'admiration pour les anciens n'étouffe point chez lui l'indépendance. Il raille les auteurs nés copistes, qui ne travaillent jamais que d'après quelqu'un, et il témoigne à l'érudition pure un dédain de littérateur délicat que, même alors, elle ne méritait pas entièrement, car elle tenait déjà sa place près de la littérature, et cette place, elle se la fera de plus en plus large.

Il y a des esprits, si je l'ose dire, inférieurs et subalternes, qui ne semblent faits que pour être le recueil, le registre ou le magasin de toutes les productions des autres génies. Ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs; ils ne pensent point. Ils disent ce que les autres ont pensé ; et, comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste, et qui les détermine plutôt à rapporter beaucoup de choses que d'excellentes choses : ils n'ont rien d'original et qui soit à eux; ils ne savent que ce qu'ils ont appris, et ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer, une science vaine, aride, dénuée d'agrément et d'utilité, qui ne tombe point dans la conversation, qui est hors de commerce, semblable à une monnaie qui n'a point de cours. On est tout à la fois étonné de leur lecture et ennuyé de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce sont ceux que les grands et le vulgaire confondent avec les savants, et que les sages renvoient au pédantisme.

Aux yeux de la Bruyère, l'érudition est chose trop particulière et hérissée pour mériter d'occuper l'honnête homme, ou tout simplement l'homme. Et c'est justement parce que les œuvres des anciens sont au plus haut degré générales et humaines qu'elles lui paraissent les meilleurs, presque les seuls modèles qu'un écrivain qui est en même temps un homme puisse se proposer d'égaler. A leur école, toute raisonnable, un bon esprit apprend à écrire « raisonnablement », tandis que les esprits médiocres croient écrire divinement, parce qu'ils ne se sont point comparés à de meilleurs qu'eux, parce qu'ils ne voient pas ou n'entrevoient qu'à peine cet idéal de perfection que les anciens ont réalisé, que nous devons nous efforcer de réaliser à notre tour. « Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté et de maturité dans la nature : celui qui ne le sent pas et qui aime en deçà et au delà a le goût

défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement. » Il semble que la Bruyère veuille ici répondre au proverbe populaire : « On ne dispute pas des goûts. » En réalité il n'y a qu'un rapport éloigné entre le mot de la Bruyère et le proverbe, et Voltaire pose nettement la question quand il distingue entre le goût sensuel et le goût intellectuel. « On dit qu'il ne faut pas disputer des goûts, et on a raison quand il n'est question que du goût sensuel, de la répugnance qu'on a pour certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre; on n'en dispute pas, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les arts. Comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon goût qui les discerne et un mauvais goût qui les ignore. » On peut donc disputer des goûts, non pas avec ceux qui n'en ont aucun, mais avec ceux qui ont un goût de travers, parce qu'on peut le redresser. Avec tous les classiques, la Bruyère croit qu'il y a un bon goût, parce qu'il croit avec eux que le beau existe par lui-même indépendamment des caprices de la mode et de l'opinion. Tandis que Montaigne se plaît à suivre le goût public dans ses révolutions innombrables, la Bruyère se plaît à en voir et à en faire voir, non les manifestations changeantes, qui n'en sont que l'extérieur, mais le fond solide, qui persiste. Il croit que dans la beauté d'un ouvrage d'esprit il y a quelque chose de réel et d'indépendant du goût et de l'opinion. Cela étant, à qui l'écrivain devra-t-il songer à plaire? A la foule des contemporains, dont le goût est à la merci des impressions les plus contradictoires et dont l'opinion est si versatile? N'est-ce pas plutôt aux honnêtes gens de tous les temps? « Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siècle songe plus à sa personne qu'à ses écrits : il faut toujours tendre à la perfection, et alors cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait nous la rendre. » Une œuvre ne méritera donc le nom d'œuvre d'art que si elle est avouée par la raison universelle. Non qu'il érige en loi le dédain du temps où l'on vit : on sait assez qu'il ne dédaignera pas d'être compris et applaudi par ses contemporains; mais les sentiments individuels et passagers les séparent les uns des autres, comme ils les séparent de ceux qui les ont précédés et de ceux qui les suivront; la raison seule les réunit, et c'est à leur raison qu'il faut s'adresser.

Raison, vérité, nature, sont inséparables aux yeux de la Bruyère comme aux yeux de Boileau. Point de beauté sans la

raison; mais aimer la raison, c'est aimer le vrai, c'est-à-dire la nature. Il est clair pourtant que ces mots, familiers aux écrivains classiques, ont été employés par eux avec des nuances de sens assez diverses, et cela était inévitable. La « nature », chez Bossuet, n'est déjà plus la même que chez Pascal : elle a pris un air de noblesse et de dignité plus soutenues, qui n'exclut pas d'ailleurs les mouvements hardis. L'auteur des *Pensées* se renfermait « dans le simple naturel »; l'auteur du *Sermon sur la mort* définit l'art « l'embellissement de la nature ». Cette même nature, chez Boileau, est plus disciplinée qu'elle n'était chez Bossuet, et chez la Bruyère, grand artiste, laisse plus de place à l'*embellissement*. Il y a là comme les degrés d'une transformation, et peut-être d'une altération du goût. La Bruyère, même dans sa théorie (à plus forte raison dans sa pratique), est certainement trop préoccupé de la part de « métier » qui entre dans l'art de l'écrivain. C'est bien pourtant l'art véritable, non le seul métier, dont il s'efforce de définir la nature et de régler le progrès, puisque le chapitre qu'il place, non sans intention, en tête de son livre, loin d'être un recueil de préceptes de détail, prend un caractère de haute généralité; puisque l'idée de la beauté éternelle le domine et l'éclaire; puisqu'il est une seule règle, en somme, à la lumière de laquelle on puisse reconnaître l'œuvre du bon *ouvrier :* c'est qu'elle élève l'esprit, inspire des sentiments nobles et courageux. Le chapitre *des Ouvrages de l'esprit* est un chapitre de philosophie littéraire.

III

Ce qu'il y a d'individuel dans le chapitre des « Ouvrages de l'esprit ». — La Bruyère satirique et délicat.

Mais c'est aussi une œuvre très individuelle, trop individuelle même à certains égards. Élevé à l'école des anciens et aussi des habiles d'entre les modernes, la Bruyère n'en a pas moins sa physionomie propre de critique aussi bien que d'écrivain.

D'abord, alors même qu'il expose les principes les plus élevés sur l'art d'écrire, il ne s'oublie pas lui-même, et il s'applique secrètement des pensées comme celle-ci : « Si l'on jette quelque profondeur dans certains écrits ; si l'on affecte une finesse de tour, et quelquefois une trop grande délicatesse, ce

n'est que par la bonne opinion qu'on a de ses lecteurs. » Il fait cette remarque, où l'on sent comme une velléité de plaidoyer personnel, après que trois éditions des *Caractères* avaient déjà paru. Tous les lecteurs, sans doute, n'avaient pas également justifié la bonne opinion qu'il avait d'eux. Quelques-uns, semblables au marquis de la *Critique de l'École des femmes,* ne l'ont même pas lu, et pourtant le condamnent.

« Que dites-vous du livre d'*Hermodore ?* — Qu'il est mauvais, répond *Anthime.* — Qu'il est mauvais ? — Qu'il est tel, continue-t-il, que ce n'est pas un livre, ou qui mérite du moins que le monde en parle. — Mais l'avez-vous lu ? — Non, » dit Anthime. Que n'ajoute-t-il que *Fulvie* et *Mélanie* l'ont condamné sans l'avoir lu, et qu'il est ami de Fulvie et de Mélanie?

D'autres lisent, ou écoutent lire, mais ne veulent pas ou ne savent pas juger. Pour louer un livre, dont ils sentent d'ailleurs le mérite, mais dont l'auteur ne s'est pas encore fait un grand nom, les uns — ce sont les prudents — veulent être « portés par la foule » et se réservent de dire ensuite « qu'ils ont les premiers approuvé cet ouvrage, et que le public est de leur avis ». Les autres, — ce sont les importants, les connaisseurs « ou ceux qui se croient tels », — héros d'un cercle d'amis « qui se sont promis de s'admirer réciproquement », convaincus qu'eux seuls « savent juger, savent penser, savent écrire, doivent écrire », regardent du plus haut de leur esprit les ouvrages les plus universellement goûtés des honnêtes gens. On sent que contre ces « zélotes » la rancune de la Bruyère est vivace, qu'il n'a pas oublié leurs dédains pour « un manuscrit qu'on leur lit » avant l'impression; qu'il a vu, qu'il a entendu ce Théocrine, distrait et dédaigneux, qui « semble toujours rire en lui-même de ceux qu'il croit ne le valoir pas ». — « Le hasard fait que je lui lis mon ouvrage. Il l'écoute. Est-il lu, il me parle du sien. — Et du vôtre, me direz-vous, qu'en pense-t-il? — Je vous l'ai déjà dit : il me parle du sien. » Et ces critiques, qui ne savent même pas se mettre d'accord entre eux ! Le plus sûr pour un auteur, après qu'il a recueilli leurs avis contradictoires, c'est d'oser être de l'avis de ceux qui l'approuvent, car « il n'y a point d'ouvrage accompli qui ne fondît tout entier au milieu de la critique, si son auteur voulait en croire tous les censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins ». Mieux valent encore pourtant leurs censures que certains éloges.

Le philosophe consume sa vie à observer les hommes, et il use ses esprits à en démêler les vices et le ridicule ; s'il donne quelque tour à ses pensées,

c'est moins par une vanité d'auteur, que pour mettre une vérité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques lecteurs croient néanmoins le payer avec usure, s'ils disent magistralement qu'ils ont lu son livre, et qu'il y a de l'esprit ; mais il leur renvoie tous leurs éloges, qu'il n'a pas cherchés par son travail et par ses veilles. Il porte plus haut ses projets, et agit pour une fin plus relevée : il demande des hommes un plus grand et un plus rare succès que les louanges, et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs.

Ainsi, le chapitre des *Ouvrages de l'esprit* est, à certains égards, un plaidoyer personnel ; à certains autres, par suite, il sera une satire. Par exemple, on a peine à croire que la Bruyère n'ait pas fait un retour sur lui-même en écrivant : « Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point ; c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres ; mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grâce, et d'une manière qui plaise et qui instruise. » On peut s'étonner qu'il refuse aux « nouvellistes » (lisez : aux journalistes) le droit de critiquer un livre, ou de raisonner sur la politique ; et il est certain qu'il n'a pas prévu la force redoutable dont l'opinion allait armer les nouvellistes de plus en plus audacieux ; mais le premier journal véritable du temps, le *Mercure,* est rédigé par ses ennemis, et il écrit : « Le H. G. (Hermès galant) est immédiatement au-dessous de rien. » D'autre part, ces ennemis de la Bruyère sont aussi les ennemis des anciens ; de là cette vive sortie contre les « modernes ».

On se nourrit des anciens et des habiles modernes ; on les presse, on en tire le plus que l'on peut, on en renfle ses ouvrages ; et quand enfin l'on est auteur, et que l'on croit marcher tout seul, on s'élève contre eux, on les maltraite, semblable à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice.

Un auteur moderne prouve ordinairement que les anciens nous sont inférieurs en deux manières, par raison et par exemple : il tire la raison de son goût particulier, et l'exemple de ses ouvrages.

Il avoue que les anciens, quelque inégaux et corrects qu'ils soient, ont de beaux traits ; il les cite, et ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique.

Quelques habiles prononcent en faveur des anciens contre les modernes ; mais ils sont suspects, et semblent juger en leur propre cause, tant leurs ouvrages sont faits sur le goût de l'antiquité : on les récuse.

La tactique est double : en attaquant ses adversaires, il faut se ménager des alliés : ces « habiles », si adroitement loués, Boileau, Bossuet, la Fontaine, Racine, sont des alliés naturels, comme le seront le P. Bouhours et le comte de Bussy-Rabutin, donnés ici, un peu complaisamment, pour des modèles du beau style, comme l'est déjà, comme le sera plus encore le

grand Condé, après les flatteuses allusions à la fête magnifique donnée par lui à Chantilly en l'honneur du Dauphin.

Çà et là, plus d'un jugement très particulier, surprenant ou contestable, nous arrête. La *Pénélope* de l'abbé Genest est rapprochée des *Bérénice* rivales de Corneille et de Racine : c'est, sans doute, que l'abbé Genest était secrétaire des commandements de la duchesse d'Orléans. Un peu plus loin, nous nous heurtons au double jugement, si souvent discuté, sur Molière et sur Malherbe.

Il n'a manqué à Térence que d'être moins froid : quelle pureté, quelle exactitude, quelle politesse, quelle élégance, quels caractères ! Il n'a manqué à Molière que d'éviter le jargon et le barbarisme, et d'écrire purement : quel feu, quelle naïveté, quelle source de la bonne plaisanterie, quelle imitation des mœurs, quelles images, et quel fléau du ridicule! Mais quel homme on aurait pu faire de ces deux comiques !

J'ai lu Malherbe et Théophile. Ils ont tous deux connu la nature, avec cette différence que le premier, d'un style plein et uniforme, montre tout à la fois ce qu'elle a de plus beau et de plus noble, de plus naïf et de plus simple; il en fait la peinture ou l'histoire. L'autre, sans choix, sans exactitude, d'une plume libre et inégale, tantôt charge ses descriptions, s'appesantit sur les détails ; il fait une anatomie : tantôt il feint, il exagère, il passe le vrai dans la nature; il en fait le roman.

Un critique d'une délicatesse plus scrupuleuse encore que celle de la Bruyère, Fénelon, opposera plus tard aussi, dans la *Lettre à l'Académie,* Térence à Molière ; mais il connaîtra trop profondément Térence pour laisser échapper ce regret bizarre : « Quel homme on aurait pu faire de ces deux comiques ! » Il n'y a pas de rapprochement possible entre le comique de Térence, si discret et si finement nuancé qu'il n'en est presque plus comique, et la verve si franche de Molière. Par cette seule finesse de l'analyse morale, Térence a toujours été goûté des Français : Montaigne trouvait qu'il sentait bien mieux « son gentilhomme » que Plaute ; Diderot écrira son éloge. Est-ce une raison pour sacrifier à ce naturel aimable le naturel puissant de Molière ? On a conjecturé, il est vrai, que les mots « jargon » et « barbarisme » s'appliquent au langage des paysans que Molière a introduits sur la scène, et auxquels il semble que la Bruyère fasse allusion plus loin, quand il écrit : » Le paysan ou l'ivrogne fournit quelques scènes à un farceur. » Mais, en ce dernier passage, il condamne aussi le ridicule bas et grossier de ceux qui croient pouvoir mettre sous les yeux du spectateur « un malade dans sa garde-robe ». C'est donc le goût qui diffère et qui, depuis Molière, s'est épuré, ou,

si l'on veut, énervé; car ce ne sont pas quelques scènes épisodiques qui empêcheraient Molière « d'écrire purement ».

Pourquoi, d'autre part, le nom de Théophile cité à côté du nom de Malherbe? Pour opposer — comme Boileau l'avait déjà fait dans la satire IX — le poète de la raison disciplinée au poète de la verve intempérante? Il est certain que ce nouveau parallèle est tout favorable à Malherbe, dont la « naïveté » est tout au moins douteuse. Mais ce parallèle est trop suivi, trop symétrique, factice au fond. C'était une mode du temps; la Bruyère eût pu s'en souvenir moins souvent dans ce chapitre, où les parallèles abondent. Qu'on oppose Ronsard à Marot, l'antithèse est toute simple; Marot n'est déjà plus opposé si naturellement à Rabelais. Mais les écrivains ici vont deux par deux : « On lit Amyot *et* Coëffeteau. » Il est vrai que si la Bruyère cite avec honneur Coëffeteau, si estimé de Vaugelas, c'est qu'à ses yeux Coëffeteau est un des écrivains qui ont donné les premiers un modèle, imparfait encore, du style châtié. En maint endroit, la préoccupation du style pur et poli est visible, comme aussi le dédain du critique délicat à l'égard du « peuple », qui « appelle éloquence la facilité que quelques-uns ont de parler seuls et longtemps, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix et à la force des poumons ». Mais ici le goût de la Bruyère se confond avec le goût général et spiritualiste de son temps. Pour le XVIIe siècle tout entier, l'éloquence c'est « un don de l'âme », comme la logique l'art de persuader la vérité. C'est aussi la vérité qui est le but de l'art dramatique, le fond commun de la tragédie et de la comédie : « L'âme ne va-t-elle pas jusqu'au vrai dans l'un et l'autre genre avant que de s'émouvoir? » Aussi l'opéra, qui charme les sens, mais ne parle pas à la raison, n'est-il que « l'ébauche d'un grand spectacle ». Tout ce passage sur l'opéra, si curieusement individuel par certains traits satiriques, se rattache, dans l'ensemble, à la pure doctrine de l'âge classique. « L'âme n'est point émue, » disait la Fontaine[1], insensible aux merveilles du spectacle à la mode. « Sottise magnifique ! » s'écriait Saint-Évremond, et bientôt ennuyeuse; « car où l'esprit a si peu à faire, c'est une nécessité que les choses viennent à languir. » L'esprit, c'est-à-dire la raison, c'est toujours là qu'ils reviennent, et c'est pourquoi, dans le livre de la Bruyère, le chapitre des *Ouvrages de l'esprit* n'est pas un hors-d'œuvre.

1. Voyez, dans le fascicule de *la Fontaine*, un fragment de son *Epître à M. de Niert.*

IV

Application de la théorie aux écrivains français. — Jugement sur les écrivains du seizième siècle.

Ainsi, comme tous les critiques, la Bruyère a donné ici la théorie de son propre style et de son propre goût. Il semble avoir voulu caractériser son talent particulier lorsqu'il a écrit : « Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre. » Précision, image, ces deux mots, remarque Voltaire, sont tout un traité de rhétorique. Ils résument aussi tous les mérites de l'écrivain qui a su « définir » avec une netteté si saisissante et « peindre » avec de si éclatantes couleurs les divers aspects de la vie et de l'âme humaine. Mais il faut faire deux parts dans les jugements de la Bruyère : la part des jugements incomplets ou contestables qui portent la marque trop visible de l'époque et du milieu où il a vécu, de ses préoccupations personnelles, de son goût plus fin que large ; et la part des jugements définitifs, où les écrivains de tous les temps peuvent trouver d'utiles et durables leçons. Tout bien pesé, c'est cette seconde part qui est la plus considérable de beaucoup. Cela est vrai surtout des jugements particuliers qu'il porte sur les grands écrivains français du XVIe et du XVIIe siècle.

Un des grands mérites de la Bruyère, c'est son goût très vif pour la vieille littérature française, à une époque où il était de mode d'ignorer ou de dédaigner tout ce qui précède le XVIIe siècle. Dans son chapitre intitulé *de Quelques Usages,* il dresse une longue liste des mots anciens dont la perte est regrettable, et, comme plus tard Fénelon, il se demande ce que la langue française a gagné à tant de changements qui l'appauvrissent. Dans les chapitres *de la Société* et *de la Cour,* il hasarde deux pastiches agréables du style de Montaigne.

Tout indique qu'il a lu de fort près ce « Montagne » qui n'est point sans ressemblance avec lui, car tous deux ont su se soustraire à la gêne d'un plan arrêté. Bien que la Bruyère critique ceux qui écrivent « par humeur » ; bien qu'il soit fort loin d'être un sceptique, et couronne par un beau chapitre de philosophie chrétienne « un livre qui s'était assez aisément passé de christianisme jusque-là », il doit à Montaigne plus qu'il ne le croit, et n'accomplit qu'un acte de reconnaissance lorsqu'il le cite

entre Amyot et Rabelaïs. Il est vrai qu'il ne le juge pas « exempt de toute sorte de blâme », et qu'il n'ose faire directement son éloge; mais il le défend, du moins, contre les attaques de ceux qui ne pensent pas assez et de ceux qui pensent trop subtilement. Les uns ne sauraient goûter « un auteur qui pense beaucoup »; les autres ne sauraient « s'accommoder de pensées qui sont naturelles ». Malebranche, qui appelait imprudemment Montaigne « un pédant à la cavalière », est sans conteste celui qui pense trop subtilement. Que celui qui ne pense pas assez soit Nicole, ou plutôt Balzac, le jugement est vrai. Montesquieu dira plus tard à peu près de même : « Dans la plupart des auteurs, je vois l'homme qui écrit; dans Montaigne, l'homme qui pense. » Si, comme le croit Sainte-Beuve, la Bruyère tient de Montaigne « non seulement pour le style et pour la méthode décousue avec art, mais aussi pour la manière de juger l'homme et la vie », on peut regretter qu'il n'ait pas précisé et développé un jugement si curieux sous sa plume. Mais c'est déjà beaucoup d'apprécier ainsi Montaigne à une époque où le doute nonchalant de l'auteur des *Essais* était si suspect. Qu'on se souvienne de cet admirable *Entretien avec M. de Saci*, préface naturelle des *Pensées*, où Pascal confond le scepticisme frivole de Montaigne par la raison sévère d'Épictète, et l'orgueilleuse raison du stoïcien par l'ironie sceptique de l'épicurien ; qu'on se souvienne que, de son temps même, Montaigne fut médiocrement estimé, sauf peut-être d'Étienne Pasquier, du président de Thou, du cardinal du Perron, qui appelait les *Essais* « le bréviaire des honnêtes gens », on sera plus disposé à pardonner à la Bruyère son laconisme en faveur de sa visible sympathie. On sent que l'on est déjà au seuil du XVIIIe siècle.

La Bruyère n'a pas montré moins de hardiesse dans le jugement qu'il porte sur Rabelais, dont Montaigne lui-même se contentait de ranger l'œuvre parmi les livres « simplement plaisants ». Si l'on n'estimait pas à leur juste valeur des écrivains délicats comme Montaigne, combien l'on devait estimer moins encore un écrivain d'apparence grossièrement gauloise tel que Rabelais! Les uns, révoltés de tant de folies, ne prenaient pas le temps d'aller au fond des choses et de goûter cette « substantifique mouelle » que Rabelais y avait enfermée ; les autres, au contraire, d'autant plus enthousiastes qu'ils étaient moins nombreux, prétendaient tout admirer et même tout expliquer. Aux premiers, la Bruyère vante le « génie » et les dons naturels qu'ils méconnaissent ; aux seconds il répond :

« Son livre est une énigme, quoi qu'on en veuille dire, inexplicable. » L'arrêt est trop absolu ; car si l'on ne peut expliquer chez Rabelais toutes les étrangetés dont, par prudence, il a voilé des pensées très sérieuses, bien des plaisanteries et des symboles y ont un sens caché que nous pénétrons aujourd'hui. Mais on ne peut qu'approuver sans réserve le fameux jugement qui fait si bien la part du mauvais et de l'excellent : « Où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire : c'est le charme de la canaille ; où il est bon, il va jusques à l'exquis et à l'excellent : c'est le mets des plus délicats. » On n'ajoutera rien à cet arrêt si justement devenu classique, et qui a un double prix, venant d'un délicat comme la Bruyère.

Ici, Rabelais est associé à Marot, dont on critique aussi les hardiesses trop gauloises ; ailleurs, c'est à Ronsard que Marot est comparé et préféré : « Marot par son tour et par son style semble avoir écrit depuis Ronsard ; il n'y a guère entre ce dernier et nous que la différence de quelques mots. » La Bruyère se laisse tromper par une apparence : la langue de Marot semble plus claire, d'un tour plus intelligible et plus français que la langue de Ronsard, souvent hérissée de mots empruntés aux langues anciennes ; c'est que Marot s'est contenté d'être le dernier des poètes gaulois et de dire avec une netteté spirituelle des choses peu profondes, tandis que Ronsard, novateur hardi, a essayé d'enrichir la langue, et l'a rendue plus confuse, semble-t-il, en la rendant plus forte et plus large ; mais il serait injuste de préférer à un véritable et puissant lyrique comme Ronsard, un poète agréable, mais plus fin qu'original, comme l'est Marot. Le goût de la pureté et de la netteté du langage a égaré ici le critique. Sans doute, il reconnaît que Ronsard est « plein de verve et d'enthousiasme » ; mais il ne craint pas d'écrire : « Ronsard et ses contemporains ont plus nui au style qu'ils ne lui ont servi : ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection, ils l'ont exposé à la manquer pour toujours et à n'y plus revenir. » Guizot a déjà répondu : « Ronsard ne l'a pas pu, car il ne l'a pas fait, et pour faire un mal éternel, il faudrait qu'un homme pût empêcher la vérité et la raison de survivre. » C'est trop peu dire ; on sait aujourd'hui que les tentatives de Ronsard, malgré leur demi-avortement, ont été fécondes, même pour nos poètes du XIXe siècle, et que la langue n'a pas eu à être « réparée », selon le mot de Boileau répété par la Bruyère, mais à être disciplinée seulement par Malherbe.

Un contemporain de la Bruyère, un délicat aussi, Pellisson, écrivait à M. de Doneville : « Je me suis amusé quelques jours, ce que vous auriez peut-être peine à deviner, aux poésies de notre bon Ronsard, et ne m'en suis point repenti, y ayant trouvé une infinité de choses qui valent bien mieux, à mon avis, que la politesse stérile et rampante de ceux qui sont venus depuis. Quant à lui, il est poète, non seulement dans la rime et dans la cadence, mais encore dans l'expression et dans la pensée. » Voilà le correctif qu'il conviendrait d'introduire dans ces jugements si neufs et en général si sensés sur les auteurs du XVIe siècle.

V

Le jugement sur les épistolaires du dix-septième siècle.

En quatre passages différents du chapitre *des Ouvrages de l'esprit,* la Bruyère juge les épistolaires du XVIIe siècle, et principalement celui qui s'intitulait lui-même « le grand épistolier de France », Balzac. On peut s'étonner aujourd'hui de la place importante qu'il assigne dans l'histoire de la littérature française au professeur d'éloquence, au rhéteur sous qui la France, on l'a dit avec raison, a fait sa rhétorique, une double, une triple rhétorique. Mais ce qu'il y a d'artificiel dans l'éloquence de Balzac choquait moins que nous un écrivain assez laborieux encore, bien que plus aisé que Balzac dans le tour de son style. Au reste, il ne faisait guère que répéter ce qu'avaient dit avant lui d'excellents juges, comme Malherbe. Le sévère Descartes disait des lettres de Balzac : « La pureté de l'élocution y règne partout, comme fait la santé dans le corps, qui n'est jamais plus parfaite que lorsqu'elle se fait le moins sentir. » Elle se fait trop sentir précisément chez Balzac, et c'est ce qu'avait bien compris Bossuet lorsqu'il tempérait l'éloge par une critique trop légitime[1].

Deux des quatre jugements portés par la Bruyère n'ont qu'une importance secondaire. Ici, Balzac est comparé à Malherbe, et on leur accorde l'honneur d'avoir les premiers rencontré le « nombre » de la phrase française; éloge très juste, s'il est vrai, comme la plupart des critiques s'accordent à le

1. Voyez le fascicule sur la *Littérature épistolaire.*

reconnaître, que Balzac ait été le Malherbe de la prose. Là, c'est de Ronsard qu'il est rapproché : « Ronsard et Balzac ont eu, chacun dans leur genre, assez de bon et de mauvais pour former après eux de très grands hommes en vers et en prose. » Il est certain que si Ronsard, mieux connu et compris, peut être salué comme l'ancêtre naturel de nos poètes modernes, Balzac a donné à la prose une ampleur et une noblesse soutenues qu'ignoraient ses prédécesseurs; Fléchier, son disciple, en évitant son emphase, a essayé de lui prendre son harmonie; Buffon et Jean-Jacques Rousseau ont versé plus tard leurs pensées dans le moule oratoire élargi par lui. Il y a donc une part de vérité dans le mot de la Bruyère, mais une part de vérité seulement. « Balzac, dit Sainte-Beuve, a sans doute servi plus directement, plus immédiatement que Ronsard, mais il ne me semble pas comparable à lui comme fond et valeur réelle. De l'un on peut extraire un poète éminent et même charmant; de l'autre, rien que des phrases ou des moules de phrases. »

Des deux autres passages, l'un est un bref parallèle entre Balzac et Voiture; l'autre, dont ce même parallèle est le point de départ, aboutit à un éloge délicat du style épistolaire des femmes.

Avec un goût très sûr, la Bruyère sent et dit combien l'éloquence, même fausse, de Balzac est au-dessus du faux esprit de Voiture : « Balzac, pour les termes et pour l'expression, est moins vieux que Voiture. » C'est que Voiture est mort presque tout entier avec le temps où il a vécu. Comme la Bruyère le remarque ailleurs (*de la Mode*), il était né pour être le favori d'un monde où il semble qu'il était attendu, d'un monde où l'on plaisait « seulement avec de l'esprit »; or, Voiture n'avait que de l'esprit, ou du moins était condamné à toujours en avoir. On peut trouver que Voltaire est bien dur pour lui lorsqu'il traite sa correspondance entière de « baladinage », et la Bruyère lui-même se hâte d'ajouter qu'il est plus facile de le dédaigner que de l'imiter; mais le fond du jugement reste vrai. Balzac avait l'instinct du grand, il comprenait le génie de Corneille, et il fut un initiateur, après tout. C'est Sainte-Beuve encore qui le remarque, la « phrase balzacienne » était neuve lorsqu'elle parut; elle parut infiniment agréable, et elle resta toujours utile comme forme et façon.

Ce qui est surtout remarquable, c'est le sacrifice que la Bruyère fait de ces épistolaires illustres aux femmes auteurs

de correspondances. Les lettres de Balzac et de Voiture ont l'agrément du style, la finesse du tour. Que leur manque-t-il donc? Elles sont vides des sentiments qui n'ont régné que depuis leur temps et qui doivent aux femmes leur naissance. « Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire. » L'aveu est précieux, venant d'un écrivain qui n'a pas épargné ailleurs les railleries aux précieuses et aux femmes savantes. Il est vrai que certaines « clefs » indiquent ici les noms de Marianna Alcaforada, auteur des *Lettres portugaises,* publiées en 1669; de Mme de Lameth, de quelques autres encore. Ces femmes distinguées ont pu avoir assurément les qualités propres à leur sexe, le naturel, la vivacité, le goût heureux dans le choix et l'emploi des termes, la justesse élégante; mais on a peine à croire qu'on doive appliquer à toute autre qu'à Mme de Sévigné un éloge tel que celui-ci : « Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment. » On objecte que la Bruyère ne nomme nulle part Mme de Sévigné, et que celle-ci ne paraît pas l'avoir connu, car dans cette correspondance où elle parle un peu de tout, elle ne dit pas un mot des *Caractères.* Mais on sait que certaines lettres de Mme de Sévigné, la lettre du cheval, la lettre de la prairie, circulaient de main en main, si bien que Mme de Coulanges peut écrire à sa cousine : « Vos lettres font tout le bruit qu'elles méritent. » Croit-on qu'on n'en ait jamais parlé à Chantilly ni à Versailles? On y parlait beaucoup des lettres de Bussy, qui étaient connues de même façon; or, dans ce même chapitre *des Ouvrages de l'esprit,* Bussy est cité au premier rang des arbitres du « beau style ». Avant son exil, Bussy s'était employé pour faire entrer à l'Académie la Bruyère, qui n'y entra que longtemps après; il avait prophétisé le succès des *Caractères* et s'était montré bon prophète. Comment supposer que la Bruyère connût si bien Bussy et si peu Mme de Sévigné? Il faut dont conclure qu'il a eu le mérite de juger, un des premiers, à sa juste valeur, l'esprit, le cœur et le style de celle que Mme du Deffant appellera « Notre-Dame de Livry[1] ».

Sur la même Mme de Sévigné Voltaire devait écrire, beaucoup plus tard : « Ses lettres, écrites avec liberté et d'un style qui peint et anime tout, sont la meilleure critique des lettres étu-

1. Il est à peine besoin d'ajouter que Mme de la Fayette et d'autres encore partageraient avec Mme de Sévigné l'éloge de la Bruyère. On a vu dans le fascicule de la *Littérature épistolaire* le cas que faisaient les contemporains des lettres de Mmes de Maure, de Montausiers, de Sablé.

diées où l'on cherche de l'esprit. C'est dommage qu'elle manque absolument de goût. » La première partie de ce jugement donne pleinement raison à la Bruyère, qui avait déjà opposé l'art des écrivains de profession à l'aimable abandon d'une femme qui écrit pour dire ce qu'elle sent, comme elle le sent. La seconde partie nous semble bien injuste, mais n'est sans doute encore qu'une réminiscence du mot de la Bruyère : « Si les femmes étaient toujours correctes... » N'imitons pas cette fausse délicatesse qui proscrirait jusqu'aux incorrections de génie, et du jugement de la Bruyère ne retenons que l'éloge.

VI

Parallèle de Corneille et de Racine.

Le parallèle de Corneille et de Racine est le morceau capital et, pour ainsi dire, le centre du chapitre *des Ouvrages de l'esprit*. La Bruyère l'abordait-il avec un désintéressement parfait? Assurément, en plus d'un passage il montre toute la sincérité de son estime pour le génie dramatique du vieux Corneille : « Le *Cid* n'a eu qu'une voix pour lui à sa naissance, qui a été celle de l'admiration... Chapelain était riche, et Corneille ne l'était pas; la *Pucelle* et *Rodogune* méritaient chacune une autre aventure. » Parfois, il est vrai, il ne glorifie le poète qu'aux dépens de l'homme : « Un homme est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation; il prend un mot pour un autre, et il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient; il ne sait pas la réciter, ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition : il n'est pas au-dessous d'Auguste, de Pompée, de Nicomède, d'Héraclius; il est roi, et un grand roi; il est politique, il est philosophe; il entreprend de faire parler des héros, de les faire agir. Il peint les Romains; ils sont plus grands et plus Romains dans ses vers que dans leur histoire. » (*Des Jugements.*)

Corneille était mort quand la Bruyère lui rendait justice; mais il ne faut pas oublier que, vers la fin de sa carrière, le vieux poète avait trouvé un dangereux rival dans le jeune Racine, que la Bruyère était du parti de Racine, et que les partisans de Corneille n'avaient pas ménagé les épigrammes à l'auteur d'*Andromaque*. Mme de Sévigné s'écriait, dans son enthousiasme sincère : « Ma fille, gardons-nous de lui compa-

rer Racine; sentons-en toute la différence. » La Bruyère avait à se tenir en garde contre un semblable parti pris, et l'on doit reconnaître qu'entre les deux poètes il se montre impartial, dans la mesure où il pouvait l'être.

Il le déclare, en effet, dès le début, et sans réticence, « Corneille ne peut être *égalé* dans les endroits où il excelle; il a pour lors un caractère original et *inimitable*... Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers, *les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs.* » Il est difficile de rendre un hommage plus complet au génie cornélien, et à ces traits sublimes par lesquels il « élève, étonne, maîtrise » le spectateur. La Bruyère a pourtant été plus loin encore; selon lui, Corneille est admirable surtout « par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poèmes qu'il a composés ». Sous ce rapport, il semble le préférer à Racine, dont les pièces paraissent se ressembler davantage et tendre un peu plus à une même chose. C'est apprécier comme il faut les ressources originales d'un génie qui porte à sa perfection la tragi-comédie héroïque avec le *Cid* et *Nicomède,* rajeunit les mystères avec *Polyeucte,* apprend à Molière, dans le *Menteur,* à faire parler les honnêtes gens, crée le drame romanesque dans *Don Sanche*, développe les pièces à grand spectacle et l'opéra dans *Andromède* et la *Toison d'or,* et, à côté des purs chefs-d'œuvre classiques comme *Horace* et *Cinna,* nous offre de beaux tableaux historiques tels que *Sertorius;* est capable, en un mot, de peindre l'implacable Cléopâtre ou l'altière Cornélie après avoir peint Chimène et Pauline.

Aux qualités sublimes de Corneille sont opposées les qualités égales, soutenues, harmonieuses, de Racine, qui « plaît, remue, touche, pénètre ». Les côtés faibles de Corneille nous sont montrés maintenant, mais avec discrétion et respect. On peut faire dans les critiques de la Bruyère deux parts, et distinguer celles que nous pouvons accepter pleinement, et celles qui appellent quelques réserves. En suivant pas à pas la Bruyère lui-même, il est aisé de faire ce départ.

Est-il vrai que les premières comédies de Corneille soient sèches, languissantes, et ne laissaient pas espérer qu'il dût aller si loin? Assurément la transition semble brusque de l'*Illusion comique* au *Cid;* mais certaines scènes, certains vers, révélaient déjà un poète supérieur aux Scudéry et aux Mairet. En

tout cas, ce n'est pas la sécheresse qu'on peut reprocher à ces essais, qui ressemblent plutôt à des imbroglios trop touffus, et sont moins comiques, à vrai dire, que tragi-comiques ou tragiques. On n'admettra pas non plus absolument que « les dernières pièces de Corneille font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut » ; car d'abord il y a des beautés encore dans ces dernières pièces trop dédaignées; puis, au fond, Corneille, même dans ses chefs-d'œuvre, n'est pas exempt de certains défauts que les longs tâtonnements de sa première manière, avant *le Cid,* avaient mis en pleine lumière, et qui, après des chefs-d'œuvre admirables, mais encore mêlés de défauts analogues, reparaîtront naturellement dans les œuvres de la décadence, sans qu'il y ait jamais eu, on peut l'affirmer, solution de continuité absolue ni contradiction réelle entre les œuvres variées, sans doute, mais où se reconnaît le même esprit.

Est-il vrai que dans quelques-unes de ses meilleures pièces il y ait « des fautes inexcusables contre les mœurs » ? Il ne peut être question ici de la morale, puisque Corneille, tout au contraire, a beaucoup fait pour épurer le théâtre, et que ses tragédies, selon l'expression si vraie de Voltaire, sont « une école de grandeur d'âme ». Mais il est certain que le développement des caractères cornéliens manque parfois de suite et de logique; les nuances n'y sont pas toujours assez observées. Certains brusques revirements nous étonnent; certains personnages passent d'un excès à l'autre. La critique n'est vraie pourtant que de quelques caractères.

Est-il vrai que Corneille ait « un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression, qu'on ne peut comprendre en un si grand homme » ? A certains moments, sans doute, les personnages de Corneille déclament ; ils ont l'amour des longues tirades retentissantes; mais c'est là un vice qui de la tragédie sentencieuse de Sénèque a passé dans la tragédie française. Le goût des discours est devenu un goût national. Chez Racine lui-même, Agrippine et Mithridate prononcent des discours un peu longs, admirables d'ailleurs, et Théramène fait mal à propos de la rhétorique. Quant aux négligences, il faut avouer que le style de Racine est plus correct et plus égal, mais ne pas oublier aussi que Corneille a créé la langue tragique, et qu'il parle une langue originale, forte, dont les expressions vieillies et les brusques fiertés étonnaient plus tard les contemporains de Racine. Là où le principal disciple de Racine, Voltaire,

verra des incorrections, il n'y aura souvent que des idiotismes dont le sens vrai s'est affaibli ou s'est perdu.

Est-il vrai que Corneille ne se soit pas assujetti au goût des Grecs et à leur grande simplicité? qu'il ait aimé au contraire à charger la scène d'événements dont presque toujours, il est vrai, la Bruyère l'avoue, il est sorti avec succès? Au point de vue de la composition, c'est là, en effet, la principale différence qui sépare Corneille de Racine. Il a pris plaisir à compliquer les ressorts de ses drames, à multiplier les intrigues parallèles ou entre-croisées, à préparer des coups de théâtre surprenants, si bien qu'*Héraclius,* par exemple, a pu sembler à Boileau un logogriphe. A cette complexité, parfois excessive, de l'action chez Corneille, la Bruyère a raison d'opposer « la simplicité d'action » de Racine, qui, dans sa préface de *Bérénice,* définit son idéal dramatique : « Faire quelque chose de rien. » Mais le souvenir de cette même *Bérénice,* si gracieuse, mais dramatiquement si peu forte, doit nous faire comprendre qu'il y a un danger des deux côtés, dans l'excès de simplicité comme dans l'autre. Racine est plus Grec et plus simple que Corneille, cela est incontestable; mais Corneille atteint souvent à la simplicité du sublime. Dans son ensemble le jugement est acceptable. Racine attendrit plus le cœur, si Corneille occupe plus l'esprit.

On sait par cœur les formules classiques qui résument ce parallèle : « Corneille nous assujettit à ses caractères, Racine se conforme aux nôtres; celui-là peint les hommes comme ils devraient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire et de ce que l'on doit même imiter; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même... Corneille est plus moral, Racine plus naturel. » C'est beaucoup accorder à Corneille que lui accorder cette haute supériorité morale, qui s'impose à nous et nous « assujettit » à ses caractères par l'admiration. Oui, Corneille crée et Racine observe. Corneille peint des héros parfois surhumains, des héros tout d'une pièce, comme le jeune Horace. Racine peint des hommes au caractère nuancé. Mais il ne faudrait pas exagérer l'antithèse : *tels qu'ils devraient être... tels qu'ils sont.* Lui-même, la Bruyère a signalé cette « tendresse » qui est répandue dans le *Cid* et dans *Polyeucte.* Le poète qui a uni et séparé Chimène et Rodrigue savait aussi manier ce qu'il y a de délicat dans la passion. Lui aussi, il a peint des hommes, car Ro-

drigue, Auguste, Polyeucte, ne deviennent point héros tout d'un coup, sans hésitation, sans combat intérieur; ils ne s'élèvent à l'héroïsme qu'après avoir lutté contre les sentiments humains. D'autre part, la Bruyère a reconnu la grandeur de certains caractères raciniens, tels que celui de Mithridate. Les héroïnes de Racine ne font pas toujours le contraire de leur devoir; Andromaque ne sacrifie le devoir conjugal qu'au devoir maternel. Ainsi Racine est bien le poète de la passion, mais la passion chez lui n'est pas toujours victorieuse, et, dans *Phèdre,* leremords la purifie. Corneille est le poète de l'héroïsme, mais ses héros ne découragent pas toujours notre sympathie.

La Bruyère termine en comparant Racine à Euripide, Corneille à Sophocle. Le premier, le tragique Longepierre, dans un parallèle écrit en 1686, avait risqué cette comparaison très inexacte[1]. Corneille ressemblerait plutôt à Eschyle qu'à Sophocle, et, d'ailleurs, est fort peu Grec, on le sait. Racine a peu de traits d'Euripide, poète pathétique, mais trop orateur, et philosophe sceptique, généralement préféré d'ailleurs aux autres tragiques grecs par les hommes du XVIIe siècle. Dans la septième de ses *Réflexions critiques sur Longin,* publiées après les *Caractères,* Boileau repousse hautement l'idée de ce parallèle, qui lui semble presque une impiété envers les anciens. Il admire Racine pourtant, et reconnaît que beaucoup de gens déjà le préfèrent à Corneille, dont il vante l'élévation de génie, mais critique, comme la Bruyère, le goût pour la déclamation, et les fautes. C'est que la querelle des Anciens et des Modernes s'est ouverte, et qu'au premier rang des partisans des modernes figure le neveu de Corneille, ce Fontenelle qui, dans son discours de réception à l'Académie, déclarait que le nom de Corneille efface tous les autres noms.

1. « Disons que M. Corneille approche davantage de Sophocle, et que M. Racine ressemble plus à Euripide. » Dans ce parallèle, Longepierre ne cache point ses préférences : « Racine a cru, dit-il, qu'il fallait aller à l'esprit par le cœur. Le cœur est un juge bien plus sincère et meilleur que l'esprit : ce dernier est sujet à se laisser éblouir par de faux brillants; mais le cœur ne peut sentir dans chaque chose que ce qui y est. »

VII

Le parallèle de Corneille et de Racine dans le Discours à l'Académie.

Élu à son tour à l'Académie, mais comme partisan des anciens, la Bruyère refit son parallèle entre Corneille et Racine, mais cette fois en inclinant ouvertement du côté de celui-ci, qui était un de ses plus chauds partisans.

Cet autre vient après un homme loué, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux et passent en proverbe ; qui prime, qui règne sur la scène ; qui s'est emparé de tout le théâtre : il ne l'en dépossède pas, il est vrai ; mais il s'y établit avec lui ; le monde s'accoutume à en voir faire la comparaison : quelques-uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille, lui soit préféré ; quelques autres, qu'il lui soit égalé : ils en appellent à l'autre siècle, ils attendent la fin de quelques vieillards qui, touchés indifféremment de tout ce qui rappelle leurs premières années, n'aiment peut-être dans *Œdipe* que le souvenir de leur jeunesse.

On sent la différence de ton : le parallèle des *Ouvrages de l'esprit* était grave, équitable, désintéressé ; beaucoup plus bref, le parallèle du Discours à l'Académie est aussi beaucoup plus partial. Sans doute il débute par un bel éloge de Corneille, qui règne encore sur la scène, et il ne va pas jusqu'à dire que Racine l'en ait dépossédé ; mais il insinue que le temps n'est pas loin où Racine y régnera seul à son tour. L'ironie de la fin est à peine voilée. On en comprendra la portée, si l'on songe que Thomas Corneille et Fontenelle, le frère et le neveu du grand Corneille, étaient là. C'est pourtant en recevant à l'Académie « Corneille le jeune » que Racine lui-même avait fait un éloge si éclatant de son vieux rival disparu [1]. Racine citait le *Cid, Horace, Cinna, Pompée.* Dans le premier parallèle, la Bruyère citait aussi le *Cid,* les *Horaces, Polyeucte.* Remarquons qu'il y ajoutait, sans intention maligne, *Œdipe,* tragédie alors fort admirée, une des plus souvent représentées même parmi celles de Corneille. Ce n'est donc pas parce que la Bruyère nommait ici *Œdipe* qu'il pouvait blesser quelques-uns de ses auditeurs ; c'est parce qu'il le nommait seul, et aussi parce qu'il aggravait son jugement par une épigramme dédaigneuse à l'é-

1. On trouvera ce beau morceau cité aux jugements dans le premier fascicule de *Corneille,* avec un fragment du jugement de Vauvenargues.

gard de ces « vieillards » qui dans *Œdipe* n'aimaient peut-être que le souvenir de leur jeunesse. Mais ces vieillards s'appelaient Saint-Évremond, l'auteur du *Jugement sur quelques auteurs français,* Segrais, Mme de Sévigné (elle n'admettait pas, elle, qu'on pût, non seulement surpasser, mais égaler le vieux Corneille), Louis XIV même.

Fontenelle se sentait soutenu encore par l'opinion d'une élite lorsqu'il répondait indirectement au jugement ironique de la Bruyère par un parallèle enthousiaste : il y accorde à peine à Racine l'avantage d'une versification soutenue ; pour le fond, la supériorité de Corneille est proclamée : « Le grand de Corneille ne se trouve jamais dans Racine... Racine n'a presque jamais peint que des Français et que le siècle présent, même quand il a voulu peindre un autre siècle et d'autres nations. » Cette fois, c'est en faveur de l'auteur d'*Athalie* qu'on aurait envie de réclamer. Au reste, le grand public, trop éloigné de l'âge où vivait Corneille pour comprendre toute la grandeur héroïque et parfois romanesque du drame cornélien, prenait de plus en plus parti pour Racine. Le successeur de Racine à l'Académie, Valincourt, dans son discours de réception (27 juin 1699), disait de même : « Corneille et Racine ont peint la nature ; mais la nature de Racine est moins superbe et moins magnifique ; elle est plus vraie et plus sensible. »

Au XVIIIe siècle, la suprématie de Racine va sans cesse en s'affermissant. Voltaire ne comprend plus guère la langue énergique, mais vieillie, de Corneille. On a vu ailleurs que le plus aimable des disciples de Voltaire, Vauvenargues, exagère encore ce que son goût a d'étroit : en avouant que Corneille « a mieux connu que Racine le pouvoir des situations et des contrastes » et que ses pièces, moins agréables à lire, sont « plus intéressantes quelquefois dans la représentation », il critique son enflure, empruntée aux Espagnols et aux Latins, « ses antithèses affectées, ses négligences basses, ses licences continuelles, son obscurité, son emphase », ses discussions longues et subtiles, qui refroidissent les plus fortes scènes. Avec tous ses préjugés, Voltaire avait du goût ; il sentit que Vauvenargues avait passé la mesure, et il l'y rappela.

Je ne m'étonne point qu'un esprit aussi sage et aussi fin donne la préférence à l'art de Racine, à cette sagesse toujours éloquente, toujours maîtresse du cœur, qui ne lui fait dire que ce qu'il faut, et de la manière dont il le faut ; mais, en même temps, je suis persuadé que ce même goût, qui vous a fait sentir si bien la supériorité de l'art de Racine, vous fait admirer

le génie de Corneille, qui a créé la tragédie dans un siècle barbare. Les inventeurs ont le premier rang, à juste titre, dans la mémoire des hommes. Newton en savait assurément plus qu'Archimède ; cependant les *Équipondérants* d'Archimède seront à jamais un ouvrage admirable. La belle scène d'Horace et de Curiace, les deux charmantes scènes du *Cid*, une grande partie de *Cinna*, le rôle de Sévère, presque tout celui de Pauline, la moitié du dernier acte de *Rodogune*, se soutiendraient à côté d'*Athalie*, quand même ces morceaux seraient faits aujourd'hui. De quel œil devons-nous donc les regarder, quand nous songeons au temps où Corneille a écrit ? J'ai toujours dit : *Multæ sunt mansiones in domo patris mei*[1]. Molière ne m'a point empêché d'estimer le *Glorieux* de M. Destouches ; *Rhadamiste*[2] m'a ému, même après *Phèdre*. Il appartient à un homme comme vous, Monsieur, de donner des préférences, et point d'exclusions[3].

Plus d'un détail de ce jugement appellerait une réserve ; mais la conclusion est plus équitable que l'ironie de la Bruyère. On peut juger même qu'il est inutile de « donner des préférences », bien qu'à l'exemple de Voltaire certains critiques modernes, comme Nisard et Saint-Marc Girardin, aient librement indiqué les leurs. De la préférence à l'exclusion il n'y a pas si loin. A quoi bon préférer ? A quoi bon s'interdire de comprendre et d'admirer également les manifestations les plus diverses du génie ?

VIII

Jugement de la Bruyère sur la Fontaine, dans le Discours à l'Académie.

Un autre, plus égal que Marot et plus poète que Voiture, a le jeu, le tour et la naïveté de tous les deux ; il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, élève les petits sujets jusqu'au sublime ; homme unique dans son genre d'écrire, toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise ; qui a été au delà de ses modèles, modèle lui-même difficile à imiter.

Quoique la Bruyère soit un délicat, et que sa délicatesse aille même parfois jusqu'au raffinement, il comprend le large et simple génie de la Fontaine, et le juge à merveille en quelques mots définitifs. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que son discours de réception est une œuvre de combat, une sorte de ma-

1. « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon père. » (SAINT JEAN, XVI, 2.)
2. Tragédie de Crébillon.
3. Lettre du 15 avril 1743.

chine de guerre dirigée contre les partisans des modernes. Seuls ou presque seuls, les défenseurs des anciens y sont loués, et de plein cœur. Or, au premier rang de ces défenseurs était la Fontaine, dont on connaît la belle *Épître à Huet*. La Bruyère, qui n'épargnait pas les railleries aux Fontenelle et aux Perrault, était un allié utile, et son succès avait été le succès du parti des anciens. Comme la Fontaine aussi, s'il professait une sorte de culte pour l'antiquité, il ne l'imitait pas en esclave, et, imitateur d'abord, savait créer ensuite. Tous deux avaient le goût très vif de notre vieux langage, alors trop dédaigné, et remettaient en honneur plus d'un terme pittoresque, comme le mot *ramentevoir,* qu'on trouve chez la Bruyère, dans son pastiche de Montaigne (*de la Société et de la Conversation*), aussi bien que chez la Fontaine. Enfin, la Bruyère entrevit parfois cette nature que la Fontaine voyait et peignait si bien. Il raille l'indifférence grossière des citadins pour les choses rurales et champêtres (*de la Ville*); mais, aussi injuste pour les enfants, qui « ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire » (*de l'Homme*), il a moins de sympathie pour les animaux; et dans son chapitre *des Esprits forts,* il semble acquiescer à la doctrine brutale de Descartes, réfutée par la Fontaine avec une finesse mêlée d'émotion.

En plus d'un endroit de ses *Caractères,* on a peine à croire qu'il ne se souvienne pas de la Fontaine. Nous ne faisons pas seulement allusion à ce curieux morceau qui termine le chapitre *des Jugements,* où l'homme est assimilé à l'animal, et dont Ésope fournit la conclusion. Mais voici quelques rencontres de pensée et d'expression qui ne semblent pas fortuites : « De bien des gens il n'y a que le nom qui vaille quelque chose. Quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien : de loin, ils imposent. (La Bruyère, *du Mérite personnel ;* la Fontaine, *le Chameau et les bâtons flottants.*) — Il y a un temps où les filles les plus riches doivent prendre un parti. Elles n'en laissent guère échapper les premières occasions sans se préparer un long repentir. (La Bruyère, *des Femmes ;* la Fontaine, *la Fille.*) — Un bon gentilhomme veut passer pour un petit seigneur, et il y parvient; un grand seigneur affecte la principauté, etc. (La Bruyère, *de l'Homme ;* la Fontaine, *la Grenouille et le Bœuf.*) Les hommes se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux, et qui marchent lentement, mais constamment. » (La Bruyère, *de l'Homme;* la Fontaine, *le Lièvre et la Tortue.*) C'est que le fabuliste est un moraliste aussi et un satirique, mais

moins amer. Veut-il peindre le désespoir d'un pauvre bûcheron, las de vivre, il trouvera sans doute des accents énergiques :

> Point de pain quelquefois, et jamais de repos.
> Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
> Le créancier et la corvée
> Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

Que l'on compare pourtant à ce sombre tableau le lugubre portrait que la Bruyère nous trace des paysans, on saisira sur le vif la différence des deux manières et des deux génies.

Ces ressemblances et ces différences expliquent que la Bruyère ait pu porter sur la Fontaine deux jugements assez différents : le moraliste sentait la profonde originalité des fables ; le délicat y était choqué peut-être de certaines hardiesses, comme l'hôte des Condé souriait de certaines gaucheries naïves du fabuliste. Dans le même chapitre, celui *des Jugements,* la Fontaine est nommé, avec Molière, au premier rang de ces auteurs qui seront lus même après qu'on ne parlera plus la langue française, et il est peint sous ces traits plaisants : « Un homme paraît grossier, lourd, stupide ; il ne sait pas parler, ni raconter ce qu'il vient de voir : s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes ; il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'est que légèreté, qu'élégance, que beau naturel, et que délicatesse dans ses ouvrages. » L'éloge du poète est aussi flatteur que le portrait de l'homme l'est peu. Mais ce portrait n'est-il pas exagéré ? La Bruyère n'a-t-il pas contribué à répandre la légende du « bonhomme » presque inconscient, qui produit des chefs-d'œuvre comme un arbre porte des fruits ? Il suffit de jeter les yeux sur la correspondance de la Fontaine pour voir quelle place il occupait dans la société mondaine, et avec quelle aisance il la remplissait, distrait parfois, jamais grossier ni stupide, même en apparence. L'exacte vérité n'est-elle pas ici sacrifiée à l'effet de l'antithèse ?

En tout cas, après un tel portrait, la Bruyère devait une réparation à la Fontaine : il la lui donna éclatante. Aucun jugement contemporain sur le fabuliste n'est plus complet ni plus chaleureux. On peut s'étonner de voir nommer ici Marot et Voiture ; mais Marot est un des derniers poètes dont la veine soit franchement gauloise, et Voiture, modèle dangereux, dont la gloire était encore vivante, avait failli gâter la Fontaine, nous le savons par les aveux de celui-ci. A lire le chapitre *des Ouvra-*

ges de l'esprit, où sont loués Marot, si naturel et si facile, plus moderne que Ronsard, venu après lui, et Voiture, qui, au contraire, « pour le tour, pour l'esprit et pour le naturel, n'est pas moderne », on comprend toute la valeur de ce premier éloge décerné à un écrivain plus égal que Marot, parce que Marot, plus élégant que profond, a ses faiblesses, et plus poète que Voiture, parce que l'esprit de Voiture vient du libre caprice de la fantaisie, du vagabondage de l'imagination, sans grand fonds de sincérité et de vérité. Une telle comparaison avec des auteurs qu'il connaissait si bien n'était pas pour déplaire à la Fontaine, qui, dans les lignes suivantes, devait trouver comme un lointain écho de ses propres vers : « Il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes. »

> Je me sers d'animaux pour instruire les hommes...
> Le conte fait passer le précepte avec lui.

Ce qui pourtant dut surtout le toucher, c'est cet éloge tout nouveau alors, et que sa bonhomie n'osait peut-être espérer : « Il élève les petits sujets jusqu'au sublime. » Qu'on veuille bien y songer : dans un temps où la fable était considérée comme un petit genre, si petit que, dans son *Art poétique*, Boileau l'oubliait ou la dédaignait, il y avait quelque mérite à déclarer qu'il n'y a pas de petits genres, puisque dans les plus petits on peut être grand poète. Dire que la Fontaine élève les petits genres au sublime, c'était dire qu'il fait de l'apologue une comédie véritable, une véritable épopée. Longtemps après, Voltaire écrira : « Ce n'était pas un écrivain sublime, » refusant ainsi au mort la gloire que la Bruyère accordait au vivant. Le même Voltaire accusera le fabuliste « de ne pas parler correctement sa langue », alors que la Bruyère, avec un goût plus large, l'avait montré « unique dans son genre d'écrire ». — « Il n'était pas né inventeur, » affirmera encore Voltaire ; d'avance la Bruyère lui avait répondu : « Toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise, il a été au delà de ses modèles, modèle lui-même difficile à imiter. » Le traducteur et l'imitateur de Théophraste sentait mieux que personne à quel point on peut être original dans l'imitation. Il nous semble que ces derniers mots sont une excellente définition, non seulement du génie de la Fontaine, mais du génie de tout le XVII[e] siècle, si respectueux des grands modèles, mais si indépendant et si digne d'opposer fièrement ses œuvres aux leurs.

IX

Le jugement du Discours sur Boileau. — Comparaison entre Boileau et la Bruyère.

Le lecteur du XIXe siècle s'associe pleinement à l'éloge de la Fontaine par la Bruyère : loin de baisser, en effet, la gloire du fabuliste est plus incontestée aujourd'hui qu'elle ne l'était au temps du grand roi, et tout porte à croire qu'elle ne connaîtra pas de déclin. Au contraire, celle de Boileau a subi bien des attaques, et, si elle n'en a pas été aussi ébranlée que l'espéraient ses ennemis, on ne peut affirmer cependant qu'elle soit demeurée intacte. Mais, aux yeux de ses contemporains, Boileau n'était pas seulement le mordant satirique; il était aussi et surtout le législateur de la poésie, et l'on ne discutait guère ses arrêts. Il ne faut pas l'oublier quand on lit dans le Discours ce portrait littéraire et moral de Boileau :

> Celui-ci passe Juvénal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui et se rendre propre tout ce qu'il manie ; il a, dans ce qu'il emprunte des autres, toutes les grâces de la nouveauté et tout le mérite de l'invention : ses vers forts et harmonieux, faits de génie, quoique travaillés avec art, pleins de traits et de poésie, seront lus encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers débris ; on y remarque une critique sûre, judicieuse et innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais qu'il est mauvais.

L'on peut s'étonner aujourd'hui de l'enthousiasme que manifeste la Bruyère pour le « génie » et la « poésie » d'un auteur qui semble de notre temps plus raisonnable qu'inspiré ou gracieux. C'est que la Bruyère loue en Boileau ses propres mérites : d'abord l'originalité que Boileau garde tout en imitant les anciens ; cette originalité est celle du XVIIe siècle tout entier, mais en particulier celle de la Bruyère, qui n'a osé présenter au public ses premiers essais que sous le couvert de Théophraste, et qui, d'ailleurs, est, comme Boileau, partisan décidé des anciens ; puis le caractère « innocent » de la satire. On sent que la Bruyère, en plaidant la cause de Boileau, plaide aussi la sienne, car lui aussi a écrit des satires, et s'il n'a pas osé, comme Boileau, nommer les gens par leur nom, il veut du moins faire entendre qu'il a pu, sans méchanceté véritable, critiquer les travers et les vices qu'il rencontrait.

C'est là, en effet, l'éloge le plus juste que l'on puisse accorder

à Boileau. Si l'on a pu contester son « génie », on doit reconnaître que son caractère est irréprochable et sa sincérité absolue. La Bruyère avait d'autant plus droit de l'admirer qu'il regardait comme difficile, sinon comme impossible, à un homme né chrétien et Français, de composer des satires. De là cette sympathie, non pas seulement pour le talent de Boileau satirique, mais surtout pour sa franchise et ses vertus personnelles. Il ne faut pas oublier, au reste, que les ennemis de Boileau étaient ceux de la Bruyère, et qu'on leur adressait à tous deux les mêmes reproches.

Parlant en face de Boileau et devant ceux que Boileau avait ridiculisés, la Bruyère a été conduit naturellement à outrer un peu l'éloge. Est-il certain que Boileau passe Juvénal? Oui, si on ne les compare qu'au point de vue de la sincérité et de la fermeté des convictions ; car Juvénal n'est souvent qu'un brillant déclamateur, tandis que Boileau pense tout ce qu'il dit et a plus de courage à le dire. Non, si l'on considère la forme, plus éclatante et plus pittoresque parfois chez Juvénal. Ce qu'on accordera plus difficilement encore, c'est que Boileau atteigne Horace; celui-ci a dans l'esprit plus de souplesse, dans le ton plus de variété, sans parler même des odes et du génie lyrique qui manquait tout à fait à Boileau. Mais on peut croire qu'Horace est uniquement envisagé ici comme poète satirique. A ce point de vue le jugement de la Bruyère peut être admis, car Boileau a plus le tempérament satirique. Il est satirique jusque dans ses *Épîtres*, tandis qu'Horace ne l'est pas toujours même dans ses *Satires*.

De même les louanges accordées au style de Boileau ne sont exagérées qu'en apparence. Il semble qu'il y ait contradiction entre le génie et l'art qu'on lui reconnaît à la fois; mais le point de vue aussi a changé depuis le XVIIe siècle. Ce que la Bruyère voulait mettre surtout en lumière, c'est l'originalité créatrice de Boileau, contestée par les partisans des modernes. L'idée qu'on se faisait alors d'un poète était fort différente de celle qu'on s'en fait aujourd'hui, où ce mot représente un auteur inspiré chez qui l'imagination prédomine. C'est la raison qui prédomine chez Boileau comme chez la plupart des écrivains de son siècle, qui n'en étaient pas moins regardés alors comme des poètes, et la Bruyère est si persuadé de la force, de l'harmonie et des grâces de la poésie de Boileau, qu'il promet à ses écrits une place presque unique dans le souvenir de la postérité. Cela est d'autant plus remarquable, que c'est par le style

qu'on a pu croire la Bruyère supérieur à Boileau ; mais cela est vrai, car Boileau, gardant l'exacte mesure entre l'emphase et la trivialité, est encore à nos yeux l'auteur qui caractérise le mieux l'esprit sage et réglé de la seconde partie du siècle.

Les ennemis communs de la Bruyère et de Boileau ne s'y trompèrent pas, et ce jugement fut vivement attaqué ; mais dans son ensemble il reste juste ; et l'on ne peut aujourd'hui encore refuser à Boileau le « génie », si par « génie » on entend la verve, comme il l'entendait lui-même :

> Je sens que mon esprit travaille de *génie*.

On rapproche volontiers les noms de ces deux critiques, Boileau et la Bruyère, et cette comparaison n'a rien que de naturel, car tous deux ont les mêmes admirations et les mêmes antipathies. Peu de jugements des *Ouvrages de l'esprit* ou du Discours à l'Académie seraient désavoués par Boileau. Comme Boileau, on l'a vu, la Bruyère préfère ouvertement Racine à Corneille. D'autre part c'est contre Perrault, l'adversaire de Boileau, que la Bruyère lance ses épigrammes les plus acérées Plus encore que les affinités personnelles et les relations de société ou de groupe, le culte de la beauté antique réunissait l'imitateur d'Horace et le traducteur de Théophraste. De là plus d'un rapport, non seulement entre leurs jugements particuliers sur les écrivains, mais encore entre les idées générales qu'ils expriment sur l'art d'écrire. Même amour de la raison, même idéal de perfection; par suite, même dédain de la médiocrité, des auteurs qui composent pour vivre. « Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie, la musique, le discours public, la peinture. » Même horreur aussi des cabales et des basses jalousies.

Entre l'auteur de l'*Art poétique* et l'auteur des *Caractères,* il y a donc une réelle parenté d'esprit et d'âme : d'esprit, car ils concevaient tous deux l'art d'écrire comme un art très sérieux et très difficile ; d'âme, car du talent véritable ils ne séparaient pas la dignité de la vie. Toutefois, en lisant les *Caractères,* Boileau a pu éprouver çà et là quelque inquiétude : ce n'est plus de la raison seule que ce livre emprunte « son lustre et son prix » ; l'imagination y est bien aussi pour quelque chose, et ce disciple théorique de Boileau prépare en fait l'avènement d'une littérature dont l'*Art poétique* ne sera plus le code unique et infaillible.

X

Bossuet « Père de l'Église » et Fénelon « rare esprit ». La Bruyère et Fénelon critiques.

Au double jugement sur la Fontaine et sur Boileau succèdent, dans le Discours à l'Académie, le parallèle de Corneille et de Racine, dont il a été parlé, et l'éloge de Bossuet, que suit de près l'éloge de Fénelon, reçu à l'Académie la même année que la Bruyère :

Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si longtemps une envieuse critique et qui l'a fait taire ; qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre et par l'éminence de ses talents ; orateur, historien, théologien, philosophe ; d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire ; un défenseur de la religion, une lumière de l'Église : parlons d'avance le langage de la postérité, un Père de l'Église : que n'est-il point ? Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit par la sienne.

Toucherai-je aussi votre dernier choix, si digne de vous ? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve ! Je m'en souviens ; et, après ce que vous avez entendu, comment osé-je parler ? comment daignez-vous m'entendre ? Avouons-le, on sent la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation. Toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse ; on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit ; on doit être content de soi, si l'on emporte ses réflexions et si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre ! A qui m'associez-vous !

Le contraste n'est pas cherché, car Bossuet et Fénelon sont encore amis, et les contemporains ne voient pas aussi nettement que nous ce qui les sépare. Pourtant, à ne lire que ce double éloge, marqué de traits si précis, qui ne sent à quel point diffèrent ces deux prélats et ces deux hommes ? Il y a plus de respect et d'admiration dans l'éloge de Bossuet, à qui la Bruyère doit tant, mais dont le génie universel surtout l'étonne, comme il nous étonne encore ; au contraire, ce n'est pas la hauteur d'esprit de Fénelon qui le frappe, ni son autorité morale qui le fascine ; c'est sa facilité insinuante et sa politesse délicate qui l'attirent : il est séduit, il n'est pas dominé. Il est vrai qu'il reconnaît (c'est le moins juste des traits de ce « caractère ») « la force et l'ascendant de ce rare esprit » ; mais un « rare esprit » peut être « maître de l'oreille et du cœur de

ceux qui l'écoutent » ; il n'est pas et ne sera jamais « un Père de l'Église ». En saluant Bossuet de ce beau nom, la Bruyère s'est souvenu sans doute du rôle joué dans l'Église et dans l'État par ces Pères grecs ou latins qui étaient tout ensemble et les dépositaires de la doctrine orthodoxe et ses défenseurs contre les infidèles ou les hérétiques, et aussi les conseillers, parfois les juges des princes. Il est vrai que Louis XIV n'était pas roi à laisser s'établir en face de son autorité une autorité rivale ; mais l'autorité morale de Bossuet à la cour n'avait pas trop souffert de ce redoutable voisinage. En tout cas, il était aux yeux de tous le chef de l'Église gallicane. Le critique de l'éloquence sacrée qui a écrit le chapitre *de la Chaire* n'a fait que donner à ce chapitre une sorte de conclusion en opposant un véritable interprète de l'Évangile à tant de prédicateurs si peu évangéliques.

Fénelon ne s'était pas élevé à cette hauteur : il n'a encore fait paraître que deux livres, le pénétrant et ingénieux traité de l'*Éducation des filles* et le *Traité du ministère des pasteurs*. Sans doute les *Dialogues sur l'éloquence* sont écrits déjà, mais ils ne sont pas connus. Dans la chaire, pourtant, Fénelon en a plus d'une fois appliqué les théories : il y a prononcé tel discours « étudié et oratoire », comme le *Sermon pour l'Épiphanie ;* mais plus souvent il a parlé « de génie et sans préparation », et ces homélies ont eu pour ses auditeurs le même charme que ses « conversations » familières. En somme, il n'est alors ni l'auteur du *Télémaque,* ni celui de la *Lettre,* ni l'archevêque de Cambrai ; et pourtant il est déjà « cet homme illustre » à qui la Bruyère s'étonne d'être associé. Combien puissant devait être l'attrait de cette souple parole ! Quelles espérances devait donner le précepteur du duc de Bourgogne, le grand seigneur pauvre, mais spirituel et brillant, dont on ne prévoyait guère alors le prochain conflit avec Bossuet, ni la prochaine disgrâce !

Au reste, la Bruyère ne devait voir que les débuts de ce duel entre les deux grands évêques. Nul doute que l'auteur des *Dialogues sur le quiétisme* n'eût pris résolument parti pour Bossuet. Mais il eût pu dire, même alors, d'où venait sa sympathie, plus instinctive que raisonnée, pour Fénelon, ce grand enchanteur.

Comme Fénelon, la Bruyère est un délicat, et cette délicatesse, parfois trop raffinée, l'empêche de rendre pleine justice à la large simplicité de Molière, dont il critique « le jargon ».

Comme lui, mais avec un parti pris moins visible, il défend contre les partisans outrés des modernes ces anciens, dont les modernes ont mis tant de temps à ressaisir « le simple et le naturel ». Le simple et le naturel, n'est-ce pas en ces deux mots que se résument tous les préceptes de Fénelon? Mais la Bruyère ne manque-t-il pas quelquefois lui-même de ce naturel qu'il admire tant dans les modèles antiques ?

Partis du même principe, la Bruyère et Fénelon devaient aboutir aux mêmes jugements de détail; en art comme en littérature, il faut, selon eux, revenir aux anciens. Le chapitre *des Ouvrages de l'esprit,* avant la *Lettre,* condamne trop sévèrement la « barbarie » du moyen âge et l'architecture gothique; on y retrouve aussi, chez la Bruyère comme chez Fénelon, la même condamnation, plus juste, des ornements frivoles que ne dédaignaient pas assez les prédicateurs à la mode. Seulement Fénelon, évêque, n'a pu qu'indiquer discrètement, dans son chapitre de la Rhétorique, une critique qu'il avait déjà indiquée, d'ailleurs, dans ses *Dialogues sur l'éloquence ;* la Bruyère, satirique et chrétien, a consacré un chapitre entier à l'éloquence de la chaire. Chose curieuse ! lui qui prodigue les traits, il en condamne l'abus chez les autres : « Montrez-leur un feu grégeois qui les surprenne ou un éclair qui les éblouisse, ils vous quittent du bon et du beau. » (*Ouvrages de l'esprit.*) Fénelon écrira, presque dans les mêmes termes : « Tant d'éclairs m'éblouissent. » Ainsi partout, dans l'éloquence profane comme dans l'éloquence sacrée, la Bruyère veut la simplicité, que ce soit celle des Grecs ou celle de l'Évangile. C'est même cet idéal de simplicité qui l'a parfois égaré, comme Fénelon, dans ses jugements sur les modernes.

Malgré ce respect un peu superstitieux de l'antiquité classique, Fénelon et la Bruyère n'en sont pas moins, à certains égards, des novateurs par la profondeur et l'originalité de certaines vues que la critique moderne s'est appropriées. Ils n'ont point les mêmes idées sur l'éducation, que Fénelon veut toujours aimable et souriante (*Éducation des filles*), tandis que la Bruyère écrit : « Il faut aux enfants les verges et la férule. » (*De l'Homme.*) Mais ils se montrent également préoccupés de relever nos vieux auteurs d'un injuste oubli. La Bruyère cite Amyot et Montaigne, rend justice à Marot, à Rabelais, même à Ronsard, bien que, différant ici de Fénelon, il critique ses tentatives de réforme. L'accord est parfait entre eux sur l'appauvrissement de la langue et les moyens d'y remédier, sur les regrets qu'il faut

donner aux vieux mots disparus. Enfin tous deux n'ont qu'une médiocre opinion des connaissances historiques de leur temps; de même que Fénelon raille ceux qui ne voient dans l'histoire qu'une sèche chronologie, la Bruyère critique ces gens qui lisent toutes les histoires et ignorent l'histoire, dont la mémoire est accablée pendant que leur esprit reste vide (*de la Mode*).

Ainsi, d'un côté, le culte sincère des anciens; de l'autre, le sentiment profond des besoins modernes, voilà par où la Bruyère et Fénelon se ressemblent, par où ils forment tous deux la liaison entre le XVII[e] siècle et le XVIII[e].

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES

Édit. Chassang (Garnier), Hémardinquer (Delagrave), Labbé (Belin), Rebelliau et Servois (Hachette).

LIVRES

BOURGOIN. — *Les Grands Maîtres de la critique au dix-septième siècle;* Garnier, in-12; p. 185-247.

JANET. — *Les Passions et les Caractères dans la littérature du dix-septième siècle;* Calmann-Lévy, in-12, 1888; p. 193 à 195, 230 à 238, 250.

KRANTZ. — *Essai sur l'esthétique de Descartes;* Germer-Baillière, in-8°, 1882; p. 295 à 299.

MERLET. — *Études littéraires;* 1882, in-12, Hachette; p. 429 à 436.

PELLISSON. — *La Bruyère;* in-8° (Classiques populaires), Lecène, 1892; p. 160, 161, 180 à 235.

RIGAULT (H.). — *Histoire de la querelle des Anciens et des Modernes;* Hachette, in-8° (t. Ier des *Œuvres*), p. 164 à 167.

SAINTE-BEUVE. — *Causeries du lundi;* Garnier, in-12; I, 94, 169; IX, 285, 286, 288.

— *Portraits littéraires;* Garnier, in-12; t. Ier, p. 396, 397, 407, 408, 413.

— *Port-Royal;* Hachette, in-12; II, 85, 86, 400, 401, 450; V, 83.

TAINE. — *Nouveaux Essais de critique et d'histoire;* Hachette, in-12; p. 47 à 50.

JUGEMENTS

I

Cet admirable chapitre des *Ouvrages de l'esprit* est son *Art poétique* à lui, et sa *Rhétorique*... Aujourd'hui que l'*Art poétique* de Boileau est véritablement abrogé et n'a plus d'usage, la lecture du chapitre des *Ouvrages de l'esprit* serait encore, chaque matin, pour les esprits critiques, ce que la lecture d'un chapitre de l'*Imitation* est pour les âmes tendres.

SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires,* t. Ier; Garnier.

II

La Bruyère avait un génie élevé et véhément, une âme forte et profonde. Logé à la cour sans y vivre, et placé là comme en observation, on le voit rire amèrement et quelquefois s'indigner du spectacle qui se passe sous ses yeux. Il observe ceux qui se succèdent et les dépeint à grands traits, souvent les apostrophe vivement, court à eux, les dépouille de leurs déguisements et va droit à l'homme, qu'il montre nu, petit, hideux et dégénéré. On voit dans Tacite la douleur de la vertu, dans la Bruyère son impatience. L'auteur des *Caractères* n'est pas ou indifférent comme Montaigne, ou froidement détracteur comme la Rochefoucauld ; c'est l'homme, son frère, qu'il trouve ainsi avili, et duquel il dit avec un regret douloureux : « Il devait être meilleur. »

A. THIERS, *Éloge de Vauvenargues.*

III

En matière de littérature, les idées de la Bruyère ressemblent fort à celles de Boileau ; tous les deux ont les mêmes opinions, les mêmes admirations ; qui est contre l'un est contre l'autre. Pourtant il semble que l'auteur du chapitre des *Ouvrages de l'esprit* ait dans le goût plus de largeur, moins de rigueur doctrinaire, et, comme nous dirions, plus d'intelli-

gence que le législateur de l'*Art poétique*. Pris tout entier par sa dévotion à l'antiquité, Boileau ne s'est guère occupé de notre littérature du XVIe siècle que pour la condamner. La Bruyère, lui aussi, au nom du goût et de la raison, rend des jugements sévères sur les excès et les fautes de cette littérature du XVIe siècle ; mais comme il comprend mieux ce qui les excuse et les explique ! surtout comme il connaît mieux ces devanciers d'hier ! comme il sent que, malgré tout, il y a de l'ingratitude à les mépriser !... Pas plus en littérature qu'en morale, la Bruyère n'a voulu faire le *législateur*. Assurément ses principes sont très fermes ; mais il ne paraît point tenté de les réduire en prescriptions rigoureuses. Je n'aurai garde de vouloir prêter à Boileau une mine de régent qu'il n'eut jamais; mais enfin il est certainement plus autoritaire et plus dogmatique que ne fut la Bruyère. Il a rédigé, il a voulu rédiger un code ; il lui a fallu trouver des formules, et les formules ont l'inconvénient d'être exclusives. A ses yeux, les règles qu'il donne prennent la valeur d'articles de foi ; hors d'elles point de salut. Le goût de la Bruyère a le même idéal ; mais il se contente d'indiquer les limites qu'il y a avantage à respecter ; il ne croit pas que tout soit perdu si l'on vient à les franchir. Avec un sens très fin et très juste, il réserve l'indépendance du génie, même du talent... Ajoutons enfin que, malgré certains passages pittoresques que l'on pourrait citer dans les *Satires* et le *Lutrin,* l'art, au jugement de Boileau, a pour objet, non le réel, mais le vrai, et, partant, doit surtout vivre d'abstraction. La Bruyère, lui aussi, est avant tout épris de vérité ; mais son livre tout entier prouve qu'il ne peut admettre l'élimination du réel... Voilà pourquoi, si persuadé qu'il soit de la précellence de la raison, quelque défiance qu'il conçoive des écarts de la sensibilité et de l'imagination, la raison lui paraît exiger la subordination, mais non l'asservissement, moins encore la suppression des autres facultés.

PELLISSON, *La Bruyère;* Lecène.

LETTRES

I

Lettre de Bossuet à La Bruyère. — Il le remercie de l'avoir loué dans son discours de réception à l'Académie française. — Cette générosité chez un auteur montre de la grandeur d'âme. Lui-même il a contribué à l'élection de la Bruyère; mais il a été trop loué. Il n'est pas un Père de l'Église, il n'est qu'un disciple des Pères; à son tour il loue la Bruyère et reconnaît son talent.

(Clermont. — BACCALAURÉAT, nov. 1888.)

II

Dans son discours à l'Académie, la Bruyère avait appelé Bossuet « un Père de l'Église ». Ce jugement étonna et scandalisa presque certains contemporains, car Bossuet était vivant et siégeait à l'Académie. On suppose que la Bruyère écrit à un ami pour expliquer sa pensée et justifier son mot.

La Bruyère doit beaucoup assurément à Bossuet, mais ce ne sont point ces souvenirs qui l'ont inspiré dans son jugement.

Dans cette société de Chantilly ou de Versailles, où tant de travers et de vices se sont offerts d'eux-mêmes à sa verve satirique, un homme entre tous était respecté, c'était Bossuet. Par son autorité morale et par le rôle qu'il a joué dans toutes les grandes affaires de l'Église et de l'État, il est vraiment un Père de l'Église au XVIIe siècle.

En écrivant le mot qu'on lui reproche, la Bruyère voulait dire encore que Bossuet est un de ces hommes universels, si rares dans les temps modernes; qu'orateur, historien, théologien, philosophe, il réunit tous les mérites et ne laisse aucun genre sans y avoir touché.

Nourri, d'ailleurs, des Pères de l'Église, il semble non seulement reproduire leurs doctrines, mais faire revivre leur éloquence simple et grande. La Bruyère a voulu surtout, en le saluant de ce nom, opposer la mâle simplicité, la puissance et la

poésie de sa parole à la frivolité et aux fadeurs des prédicateurs à la mode.

Les Pères de l'Église avaient aussi pour tâche principale de combattre l'hérésie et l'incrédulité. Bossuet n'a pas failli à ce devoir. Il est le chef incontesté de l'Église de France, l'héritier direct des Augustin et des Chrysostome.

Loin donc de rétracter un mot qu'on accuse d'exagération, il est persuadé que la postérité sera de son avis, et croit que déjà ceux mêmes qui l'attaquent sentent à quel point il a raison.

III

Boileau écrit à la Bruyère pour le remercier, non seulement de son discours de réception à l'Académie, mais de la préface où, attaqué par les mêmes ennemis, il a défendu les *Satires* en défendant les *Caractères*.

Peut-être aurait-il hésité à remercier la Bruyère d'un éloge dont il a été un peu surpris et confus, si les Théobaldes, en censurant injustement le discours à l'Académie, ne s'en étaient pris au livre entier des *Caractères,* dont l'auteur, selon eux, n'aurait songé qu'à dire du mal de son prochain, à calomnier toute la terre.

Sincère admirateur des anciens, il ne se flatte pas de passer Juvénal ni d'atteindre Horace, mais il est vrai qu'il s'est efforcé de se rendre propre tout ce qu'il emprunte à ses illustres devanciers. Il définira ce qu'il croit être chez lui « le mérite de l'invention », sans fausse modestie comme sans vanité déplacée.

Mais il accepte de grand cœur la dernière louange, celle de n'avoir jamais usé que d'une critique « innocente ». Oui, « il est permis de dire de ce qui est mauvais qu'il est mauvais ». La Bruyère l'a cru comme lui, et l'on est mal venu à les accuser de malignité.

IV

Dans son chapitre *des Ouvrages de l'esprit,* la Bruyère n'avait pas épargné les railleries aux partisans des modernes. Un de leurs chefs, Perrault, s'en plaint courtoisement dans une lettre où l'on dégagera des exagérations qui les gâtaient les raisons justes qui ont pu être invoquées en faveur des modernes, et où l'on se souviendra du principe si fermement établi dans le

Parallèle des anciens et des modernes: « Il y a longtemps que la raison est la seule monnaie qui ait cours dans le commerce des arts et des sciences... La liberté louable qu'on se donne aujourd'hui de raisonner sur tout ce qui est du ressort de la raison, est une des choses dont il y a plus de sujet de féliciter notre siècle. »

Perrault protestera de son respect pour les anciens : c'est la seule idolâtrie de l'antiquité qu'il a combattue. Il affirmera que tout n'est pas dit, que la nature n'est pas lasse de produire des esprits originaux, et il le prouvera en citant les habiles d'entre les modernes, parmi lesquels la Bruyère, au moins égal à son modèle grec.

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

Apprécier la Bruyère comme critique littéraire.

(Paris. — Leçon d'agrégation, 1856, 1884.)

II

Recueillir dans la Bruyère les passages d'où l'on peut tirer une théorie du style.

(Paris. — Leçon d'agrégation, 1858, 1865 et 1891. — Professorat des écoles normales. Aspirantes. Leçon, 1890.)

III

Examiner et vérifier cette pensée de la Bruyère : « Quand une lecture nous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez point d'autre règle au sujet de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier. »

(Agrégation des lettres. Composition, 1861. — Fontenay-aux-Roses. Devoir de première année. — Gironde. Brevet supérieur, 1889.)

IV

Ce que la critique moderne pourrait ajouter aux jugements de la Bruyère sur Corneille et Racine.

(Paris. — Leçon d'agrégation, 1871.)

V

Examiner le passage de la Bruyère : « Qu'est-ce que le sublime ?... Où entre le sublime... »

(Paris. — Licence, avril 1878. — Agrégation des lettres. Composition, 1884.)

VI

« L'éloquence est rarement où on la cherche ; elle est souvent où on ne la cherche pas. »

(Paris et Bordeaux. — Devoir de licence, août 1871, et Composition de licence.)

VII

Rapprocher et apprécier les passages de la Bruyère relatifs à Molière et à la comédie.

(Enseignement spécial. — Leçon d'agrégation, 1885.)

VIII

On connaît la pensée de la Bruyère : « Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touché de très belles choses[1]. » Au contraire, un célèbre écrivain moderne, E. Renan, a dit : « Le savant seul a le droit d'admirer. Non seulement la critique et l'esthétique, qu'on considère comme opposées, ne s'excluent pas, mais l'une ne va pas sans l'autre. Tout est à la fois admirable et critiquable, et celui-là seul sait admirer qui sait critiquer. »

Expliquer et discuter ces deux pensées en les appliquant à l'ensemble des littératures grecque et latine.

(Paris. — Agrégation de grammaire. — Composition, 1891.)

IX

Le jugement de la Bruyère sur Térence.

(Paris. — Leçon d'agrégation, 1891.)

X

Étudier cette pensée de la Bruyère : « Le choix des pensées est invention. »

(Paris. Devoir d'agrégation, déc. 1887. — Fontenay-aux-Roses. Devoir de seconde année.)

1. Le mot de la Bruyère a été donné isolément à Paris, en composition pour la licence, nov. 1890 ; à Besançon, en devoir de licence ; à Fontenay-aux-Roses, en devoir de seconde année.

XI

« Un homme né chrétien et Français se trouve contraint dans la satire... » Rechercher jusqu'à quel point l'histoire de la littérature française au XVIIe siècle justifie cette réflexion.

(Paris, Besançon, Caen. — DEVOIR DE LICENCE.)

XII

Expliquer, apprécier et éclairer par des exemples ce passage de la Bruyère : « L'on écrit régulièrement depuis *vingt années;* l'on est esclave de la construction; l'on a enrichi la langue de nouveaux tours, secoué le joug du latinisme et réduit le style à la phrase purement française. »

(Aix. — DEVOIR DE LICENCE, 1885.)

XIII

La Bruyère a dit, dans le chapitre *des Ouvrages de l'esprit :* « On se nourrit des anciens,... on les presse, on en tire le plus qu'on peut. On en renfle ses ouvrages; et quand enfin l'on est auteur et que l'on croit marcher tout seul, on s'élève contre eux, on les maltraite, semblable à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice. »

Commenter cette pensée de la Bruyère; montrer qu'elle est conforme aux opinions qu'il a toujours soutenues et au rôle qu'il a joué dans la querelle des Anciens et des Modernes.

(Aix. — LICENCE, juin 1880.)

XIV

Apprécier le jugement de la Bruyère sur Malherbe : « Il a connu la nature; d'un style plein et uniforme il montre à la fois ce qu'elle a de plus beau et de plus noble, de plus naïf et de plus simple; il en fait la peinture ou l'histoire. »

Dans quelle mesure convient-il de l'amplifier et aussi de le rectifier?

(Aix. — DEVOIR DE LICENCE, 1883.)

XV

« Un esprit médiocre croit écrire divinement; un bon esprit croit écrire raisonnablement. » Commenter et discuter cette phrase de la Bruyère (*Ouvrages de l'esprit*).

(Besançon. — Devoir de licence, déc. 1886.)

XVI

« D'où vient que l'on rit si librement au théâtre, et que l'on a honte d'y pleurer? » (La Bruyère.)

(Besançon et Bordeaux. — Devoir de licence.)

XVII

Comparer les principes littéraires et les jugements critiques de la Bruyère et de Boileau.

(Besançon. — Devoir de licence, juillet 1884.)

XVIII

Rassembler en corps de doctrine, autant qu'il est possible, les préceptes généraux sur la littérature exprimés par la Bruyère dans le chapitre *des Ouvrages de l'esprit*. Mettre en leur place, à propos de ces divers préceptes, les jugements portés par la Bruyère sur divers auteurs dans la même partie de son ouvrage.

(Besançon. — Devoir de licence, février 1889.)

XIX

Comparer la Bruyère et Pascal comme critiques littéraires. Le goût et les principes ont-ils varié de l'un à l'autre?

(Besançon. — Devoir de licence, février 1880.)

XX

Expliquer et admettre ou rejeter cette pensée de la Bruyère: « Ronsard et Balzac ont eu, chacun dans leur genre, assez de

bon et de mauvais pour former après eux de très grands hommes en vers et en prose. »

(Caen. — DEVOIR DE LICENCE.)

XXI

Réfuter cette opinion de la Bruyère : « Ronsard et les auteurs ses contemporains ont plus nui au style qu'ils ne lui ont servi. »

(Clermont. DEVOIR D'AGRÉGATION DE GRAMMAIRE, fév. 1890.
Lyon. LICENCE ÈS LETTRES. Session de nov. 1886.)

XXII

On lit dans la Bruyère : « La critique souvent n'est pas une science ; c'est un métier, où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie. » — De quelle sorte de critique veut parler la Bruyère?

(Dijon. — DEVOIR DE LICENCE.)

XXIII

Discuter cette opinion de la Bruyère : « Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature. Celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait ; celui qui ne le sent pas, et qui aime en deçà ou au delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement. »

(Grenoble. DEVOIR DE LICENCE. — AGRÉGATION DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES, 1890.)

XXIV

Rôle de la Bruyère dans la querelle des Anciens et des Modernes.

(Lyon. — DEVOIR DE LICENCE.)

XXV

Discuter cette opinion de la Bruyère : « Corneille est plus moral, Racine plus naturel. »

(Lyon. — DEVOIR DE LICENCE.)

XXVI

Montrer ce que la Bruyère doit à Molière, qu'il a si vivement critiqué.

(Lyon. — Devoir de licence.)

XXVII

Quintilien dit : *Non foret in terris eloquentia, si tantummodo cum singulis loqueremur* (Il n'y aurait pas au monde d'éloquence, si nous ne parlions qu'à des personnes isolées). Mais la Bruyère assure que l'éloquence peut se trouver « dans les moindres entretiens ». Expliquer, juger ces deux opinions. Laquelle indique une vue plus juste et plus profonde de l'essence même et des innombrables applications de l'éloquence ?

(Rennes. — Devoir de licence.)

XXVIII

« C'est un métier que de faire un livre, » dit la Bruyère. Peut-on appliquer cette pensée au livre des *Caractères*, et n'y retrouve-t-on pas, surtout dans la forme et la mise en œuvre, un art trop savant et déjà maniéré ?

(Rennes. — Devoir de licence.)

XXIX

Au dire de la Bruyère, Malherbe, dans un style « plein et uniforme », a montré « tout à la fois ce que la nature a de plus beau et de plus noble, de plus naïf et de plus simple ». Apprécier et expliquer ce jugement.

(Rennes. — Devoir de licence, janv. 1892.)

XXX

Trouvez-vous, comme la Bruyère, que Corneille ressemble plus à Sophocle et que Racine doive plus à Euripide ? Comment vous expliquez-vous, chez un critique éclairé, ce double jugement ? Auxquels des trois tragiques grecs, Corneille d'une part, et Racine de l'autre, vous paraissent-ils ressembler réellement ?

(Rennes. — Baccalauréat.)

XXXI

Expliquer et discuter cette pensée de la Bruyère : « C'est un métier que de faire un livre comme de faire une pendule. Il faut plus que de l'esprit pour être auteur. »

(Besançon. — Baccalauréat de l'enseignement moderne, juillet 1892.)

XXXII

Qu'entend-on par les synonymes d'une langue? De l'usage plus ou moins juste que l'on fait de ce mot. En quel sens a-t-on pu dire qu'il n'y a pas de synonymes? Comment entendez-vous cette phrase de la Bruyère : « Les esprits médiocres ne trouvent point l'unique expression, et usent de synonymes »? Importance de l'étude des synonymes pour l'écrivain. Notre langue est-elle riche en synonymes?

(Certificat d'aptitude a l'enseignement secondaire des jeunes filles, 1889.)

XXXIII

Expliquer ce jugement de la Bruyère sur Corneille : « Corneille élève, étonne, maîtrise, instruit. » Dites ce que vous pensez de l'admiration comme ressort dramatique.

(Lycée Racine. — Diplôme de fin d'études, 1892.)

XXXIV

Commenter cette pensée de la Bruyère : « Horace ou Despréaux l'a dit avant vous. — Je le crois sur votre parole; mais je l'ai dit comme mien; ne puis-je pas penser après eux une chose vraie, et que d'autres encore penseront après moi? »

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de littérature.)

XXXV

Expliquer ce mot de la Bruyère : « Il me semble qu'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire. »

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de première année.)

XXXVI

« Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. » Croyez-vous qu'en effet tout ait été dit et qu'il n'y ait plus qu'à glaner entre les anciens et les habiles d'entre les modernes?

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de première année.)

XXXVII

Expliquez cette phrase dans laquelle la Bruyère donne la supériorité aux femmes en ce qui concerne le genre épistolaire : « Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire. »

(Jura. Brevet supérieur. Aspirantes, 1890. — Manche. Brevet supérieur. Aspirantes, 1891).

XXXVIII

La Bruyère a dit de la Fontaine : « Il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, élève les petits sujets jusqu'au sublime. » — Discutez ce jugement, justifiez votre approbation au moyen d'exemples empruntés au fabuliste.

(Vosges. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1891.)

XXXIX

Quelle est l'originalité du discours de réception de la Bruyère à l'Académie? Le comparer aux discours de Fénelon et de Voltaire.

XL

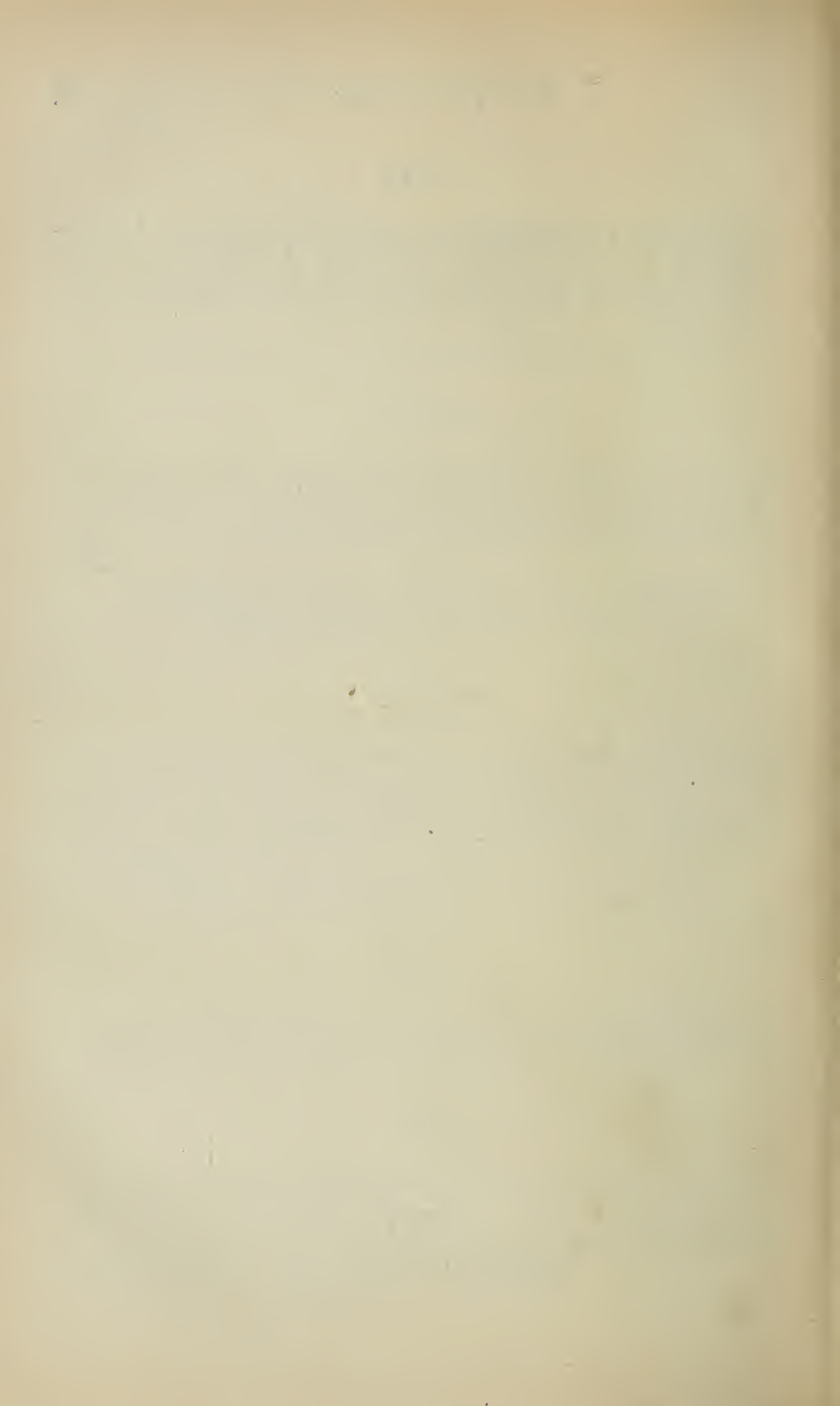
Étudier le discours à l'Académie de la Bruyère en le rapprochant du chapitre *des Ouvrages de l'esprit,* et montrer qu'il y a parfait accord, dans ces deux morceaux, entre les théories et les exemples.

XLI

Comparer les jugements portés par la Bruyère sur les écrivains de son temps (*Ouvrages de l'esprit* et Discours) aux jugements exprimés par Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV,* chapitre XXXII.

16480-4-21

IMPRIMERIE DELAGRAVE
VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE



LE CARACTÈRE DE LA BRUYÈRE

(Du Mérite personnel. — Des Femmes. — Du Cœur.)

I

La fierté du caractère. — Est-il vrai qu'elle soit allée jusqu'à la misanthropie ?

Ce qui fait, aux yeux du lecteur moderne, la valeur particulière de ces chapitres *du Mérite personnel, des Femmes, du Cœur,* ce sont moins peut-être les pensées délicates et les expressions fortes qui y abondent, que ce que le moraliste nous y laisse voir de lui-même, de son caractère, de son âme. On sait combien sont peu nombreux et peu précis les détails que nous avons sur sa vie. D'après le seul chapitre du *Mérite personnel,* cependant, on peut esquisser de lui un portrait dont son témoignage, plus ou moins involontaire, garantit la ressemblance. « Le chapitre *du Mérite personnel,* qui pourrait avoir pour épigraphe ce mot de Montesquieu : « Le mérite console de tout, » est plein de fierté, de noblesse, de fermeté. » Sainte-Beuve a pleinement raison; mais ce qui pour lui est surtout noblesse et fierté, a paru à d'autres rancune amère et misanthropie. M. Taine n'a pas craint de comparer la Bruyère à J.-J. Rousseau et d'écrire : « La Bruyère laisse, avec plus de force et moins de monotonie, la même impression que Rousseau : tous deux ont été blessés profondément et incessamment par la disproportion de leur génie et de leur fortune, et leur chagrin secret a aigri et coloré leur style. Cette souffrance intérieure a reporté leurs regards vers les petits et les malheureux. » M. Taine accorde, il est vrai, que si cette mélancolie, ce sentiment cruel de la misère humaine, est au même degré chez tous deux, la Bruyère a de plus que Rousseau l'amour de sa religion, et reste par là du XVIIe siècle. Mais qui ne sent à quel point une telle comparaison est factice? Rousseau est un révolté, qui rompt bruyam-

ment avec ses protecteurs les plus discrets; la Bruyère vit et meurt chez les grands, sans leur épargner, il est vrai, les traits les plus vifs, mais aussi sans songer à rejeter leur dédaigneux patronage. Il est clair qu'on ne peut prêter un optimisme souriant au philosophe sans illusions qui a dit : « Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri. » Il est clair, d'autre part, qu'il n'est pas un résigné, ni même un satisfait, celui qui a tracé l'ironique portrait de Philémon :

L'or éclate, dites-vous, sur les habits de *Philémon :* il éclate de même chez les marchands. Il est habillé des plus belles étoffes; le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques et à la pièce? Mais la broderie et les ornements y ajoutent encore la magnificence : je loue donc le travail de l'ouvrier. Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre; la garde de son épée est un onyx; il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux, et qui est parfait : il ne lui manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soi autant pour la vanité que pour l'usage, et il ne se plaint [1] non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité; il faut voir du moins des choses si précieuses : envoyez-moi cet habit et ces bijoux de Philémon, je vous quitte de la personne.

Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage : l'on écarte tout cet attirail, qui t'est étranger, pour pénétrer jusques à toi, qui n'es qu'un fat.

Ce n'est pas qu'il faut quelquefois pardonner à celui qui, avec un grand cortège, un habit riche et un magnifique équipage, s'en croit plus de naissance et plus d'esprit : il lit cela dans la contenance et dans les yeux de ceux qui lui parlent.

Deux choses surtout paraissent avoir blessé la Bruyère : c'est l'insolent bonheur de certains parvenus, et c'est l'ignorante hauteur de certains grands. Les premiers, d'autant plus alertes qu'ils sont moins alourdis par les scrupules, arrivent si vite au faîte de la réputation et de la fortune, alors que l'homme de mérite se heurte à tant d'obstacles!

Quelle horrible peine à un homme qui est sans prôneurs et sans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, et qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, et de venir au niveau d'un fat qui est en crédit!

Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre.

Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres : de là vient qu'avec un grand mérite et une plus grande modestie l'on peut être longtemps ignoré.

Le génie et les grands talents manquent souvent, quelquefois aussi les

1. Il ne se refuse.

seules occasions : tels peuvent être loués de ce qu'ils ont fait, et tels de ce qu'ils auraient fait...

Il n'y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom ; la vie s'achève, que l'on a à peine ébauché son ouvrage.

On sent qu'il y a là une expérience et comme une blessure personnelle. Eh ! que deviendrait la morgue, que deviendrait même l'autorité des Grands, financiers enrichis ou princes du sang, si l'on prenait pour loi la maxime proposée par la Bruyère : « Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soi seul, ou renoncer à se faire valoir »? C'est par là pourtant que lui-même s'est fait valoir, mais après quelle longue attente, et à travers combien d'humiliations! L'occasion ne s'était pas toujours dérobée à lui; mais pour la saisir il avait dû se ranger parmi ces « esclaves » dont il parle, flatteurs méprisables ou hommes de mérite, plus malheureux encore quand ils s'élèvent au-dessus du commun, car « il en coûte à un homme de mérite de faire assidûment sa cour », et les grands prennent une sorte de plaisir à « anéantir le mérite, quand il leur arrive de le discerner ».

Ainsi, en face de l'aristocratie de naissance, il ne craint pas d'élever l'aristocratie du mérite : « S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez. » Mais l'égalité qu'il revendique, ce n'est pas l'égalité des droits, naturelle entre tous les hommes; c'est l'égalité de deux noblesses différentes, la noblesse de la naissance et la noblesse du mérite. Dans le milieu même où il vit il a trouvé autre chose que des tyrans ou des esclaves. Le portrait qu'il trace d'Émile (le grand Condé) est animé par une admiration qu'on devine sincère, bien que les antithèses curieusement balancées dont il se compose s'achèvent sur une épigramme légère : « Un homme vrai, simple, magnanime, *à qui il n'a manqué que les moindres vertus.* » Ces moindres vertus, telles que la douceur et la patience, sont-elles donc si peu de chose dans le commerce de la société? et la Bruyère n'a-t-il jamais eu à souffrir de ce que Bossuet appelle les « promptes saillies » de Condé? Condé savait les réparer; mais son fils et son petit-fils ne se mettaient guère en peine de panser les blessures qu'ils avaient faites. C'est pourtant à ces « enfants des dieux » que s'adresse cette flatterie hyperbolique, la seule qui nous gâte ce fier chapitre du *Mérite personnel :*

Les enfants des dieux, pour ainsi dire, se tirent des règles de la nature et

en sont comme l'exception : ils n'attendent presque rien du temps et des années. Le mérite chez eux devance l'âge. Ils naissent instruits, et ils sont plus tôt des hommes parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance.

Est-ce la rançon de certaines épigrammes? La Bruyère, on le sent, ne s'est pas haussé sans effort à ce ton : il y a quelque gaucherie dans ces hyperboles. En tout cas, elles ne sont pas d'un révolté bien farouche. Sa fierté, délicate et parfois même irritable, pouvait passer pour de la raideur, l'était peut-être en plus d'une circonstance, lorsqu'on la heurtait de front, mais n'excluait pas une certaine résignation, jamais, d'ailleurs, entièrement sereine, car la Bruyère se résigne en philosophe conscient de sa valeur plutôt qu'en humble chrétien.

Un honnête homme se paye par ses mains de l'application qu'il a à son devoir par le plaisir qu'il sent à le faire, et se désintéresse sur les éloges, l'estime et la reconnaissance, qui lui manquent quelquefois...

Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même ; il tend à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur ; il ne voit rien dans de si faibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur, et pour mériter ses soins et ses désirs ; il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devrait naître de la vertu toute pure et toute simple : mais les hommes ne l'accordent guère ; et il s'en passe.

II

La Bruyère « honnête homme » dans le commerce de la société. — Comment il observe et peint les femmes.

Si l'on a pu comparer la Bruyère à l'Alceste du *Misanthrope,* ce n'est pas qu'il ait d'Alceste la misanthropie raisonnée, qui conçoit « une effroyable haine » pour « tous les hommes » : c'est que son humeur encline à la misanthropie semble peu d'accord avec le goût qu'il a pour le monde et la place qu'il prétend y tenir. « Censeur impitoyable dans le secret du cabinet, il avait des indulgences dans le commerce de la vie ; sa raideur voulue, « civile et cérémonieuse », ne demandait pas mieux que de se détendre, et elle devait parfois s'oublier à sourire[1]. » La cour fut donc sa Célimène ; mais si, près de Célimène, le misanthrope Alceste a ses faiblesses, il semble

1. Rébelliau, introduction de l'édit. Hachette.

que cette contradiction, qu'il sent et dont il souffre, loin de détendre son caractère, ajoute à sa maussaderie naturelle, et qu'il ne s'oublie pas à sourire. La Bruyère savait haïr, au témoignage de son ami, l'abbé Renaudot; mais aussi il savait aimer, et il voulait plaire. Un de ses ennemis, Vigneul-Marville, ne peut s'empêcher de nous le montrer dans sa petite chambre, « *le visage riant,* et bien content d'avoir occasion de distiller dans l'esprit et le cœur des survenants l'élixir de ses méditations ». Il est vrai que la Bruyère n'était pas alors à l'hôtel de Condé; mais nous savons que ce désir de plaire ne l'abandonna jamais. On connaît le mot de Boileau : « C'est un fort bon homme, à qui il ne manquerait rien, si la nature l'avait fait aussi agréable qu'il a envie de l'être. » Ce témoignage un peu obscur est éclairci par quelques lignes d'une lettre de Valincourt. Celui-ci n'est point hostile à la Bruyère : il lui accorde le don de penser « profondément et plaisamment, deux choses qui se trouvent rarement ensemble »; mais il signale aussi dans ses manières quelque chose qui sent l'inquiétude et l'effort.

C'était un fort bon homme dans le fond, mais que la crainte de paraître pédant avait jeté dans un autre ridicule opposé, qu'on ne saurait définir, en sorte que, pendant tout le temps qu'il a passé dans la maison de M. le Duc, où il est mort, on s'y est toujours moqué de lui.

Ainsi le grand railleur était raillé, et par qui? par ces Grands qu'il juge de si haut, ou par ces courtisans des Grands, pour lesquels il n'a pas assez de mépris. Nous sommes bien loin du portrait que d'Olivet nous trace de la Bruyère :

On me l'a dépeint comme un philosophe qui ne songeait qu'à vivre tranquille avec des amis et des livres, faisant un bon choix des uns et des autres; ne cherchant ni ne fuyant le plaisir; toujours disposé à une joie modeste, et ingénieux à la faire naître; poli dans ses manières et sage dans ses discours; craignant toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit.

On voudrait que ce portrait fût plus ressemblant que l'autre; mais il faut bien observer que d'Olivet parle par ouï-dire, et que les traits assez vagues de son esquisse adoucissent, affaiblissent aussi peut-être ce qu'il y a d'original dans cette physionomie. Galand, au contraire, dit ce qu'il a vu : « M. de la Bruyère n'était pas un homme de conversation. Il lui prenait des envies de danser et de chanter, mais fort désagréablement. » A ce compte, la Bruyère n'était pas un parfait « hon-

nête homme », du moins aux yeux de ceux qui tenaient pour exacte cette définition de la Rochefoucauld : « Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien. » Mais que devient alors l'éloge si net et si décisif de Saint-Simon, un témoin aussi celui-là, et clairvoyant autant que peu indulgent de nature : « *C'était un fort honnête homme, de très bonne compagnie, simple, sans rien de pédant,* et fort désintéressé »? Saint-Simon ajoute qu'il l'avait assez connu pour le regretter. Il n'est pas impossible de concilier ces témoignages contradictoires, entre lesquels celui de Saint-Simon garderait le plus de valeur. Il est clair que la Bruyère tenait avant tout à ne pas sembler pédant ; il est clair aussi que cette préoccupation incessante pouvait faire paraître quelquefois sa gaieté forcée et son abandon factice. Ceux qui ne le voyaient qu'en passant étaient surtout frappés de ce qu'il y avait de *voulu* dans ses manières extérieures. Le voyait-on de plus près, au contraire, on estimait à son juste prix ce qu'il y avait de *vrai* dans le fond de cette âme.

Il semble s'être plu surtout dans le commerce des femmes, qu'il observait avec une finesse parfois cruelle ; mais à sa cruauté même se mêle presque toujours une secrète sympathie. L'idée qu'il se fait de la femme n'est pas médiocre : « Les femmes sont extrêmes ; elles sont meilleures ou pires que les hommes... Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux ; l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes. » Mais cette alliance est rare. Comme il y a des fats, il y a des coquettes, qui s'appliquent à se rendre laides, à force de hausser leurs coiffures et leurs chaussures, de se mettre du blanc et du rouge, de s'enfoncer des boules de cire dans la bouche pour se rendre les joues plus pleines. Comme il y a des hypocrites de piété, il y a des dévotes et des prudes : « La dévotion vient à quelques-uns, et surtout aux femmes, comme une passion, ou comme le faible d'un certain âge, ou comme une mode qu'il faut suivre. » Depuis le *Misanthrope,* cette fausse piété qui est dévotion, et cette fausse sagesse qui est pruderie, n'ont cessé de s'étendre et à la ville et à la cour : elles sont innombrables maintenant, les Arsinoés qui laissent voir une jalouse « émulation de vertu et de réforme ». Mais toutes les femmes ne sont pas prudes, et la Bruyère, après avoir tracé le portrait d'une Arsinoé, trace celui d'une Elmire.

Une femme prude paye de maintien et de paroles, une femme sage paye de conduite : celle-là suit son humeur et sa complexion, celle-ci sa raison et

son cœur : l'une est sérieuse et austère, l'autre est, dans les diverses rencontres, précisément ce qu'il faut qu'elle soit : la première cache des faibles sous de plausibles dehors. La seconde couvre un riche fonds sous un air libre et naturel ; la pruderie contraint l'esprit, ne cache ni l'âge ni la laideur, souvent elle les suppose ; la sagesse, au contraire, pallie les défauts du corps, ennoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante.

Comment se fait-il que, rendant ainsi justice à la « raison » de certaines femmes, le contemporain de Mme de la Fayette ait écrit sur elles, sur leur instruction, sur leurs faiblesses de tempérament et d'esprit, le commentaire le plus spirituellement perfide, au moins en apparence, qu'on puisse imaginer des *Femmes savantes* de Molière ?

Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? Par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages ? Ne se sont-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire ? Mais à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, aient sur eux cet avantage de moins.

On regarde une femme savante comme on fait une belle arme ; elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable, et d'un travail fort recherché ; c'est une pièce de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège, quoique le mieux instruit du monde.

Si la science et la sagesse se trouvent unies en un même sujet, je ne m'informe plus du sexe, j'admire.

N'est-ce bien qu'un commentaire, pourtant ? N'est-ce pas plutôt, sinon une réfutation, du moins une réponse indirecte aux exagérations de Chrysale, comme la première partie du morceau est une réponse à la plainte de Philaminte contre le mépris que les hommes font des femmes ? Il n'est pas fort aisé de se prononcer sur le sens réel d'une page piquante plus que claire, et dont la Bruyère a voulu laisser la conclusion incertaine. Parmi les critiques, les uns n'y voient que confusion, et il est vrai qu'elle s'achève par un paragraphe fort embarrassé, qu'il nous a paru inutile de reproduire jusqu'au bout ; les autres y veulent voir un regret et un souhait : le regret que les

femmes restent parquées en deux classes trop distinctes, celle des femmes de ménage qui n'ont pas la science, celle des femmes savantes qui n'ont pas l'esprit pratique ; le souhait que les femmes deviennent sages et savantes à la fois. Mais ceux qui blâment le désordre de cette énumération *ou par la faiblesse..., ou par la paresse..., ou par le soin*, etc., ne comprennent pas ce qu'il y a de savant dans ce désordre : la Bruyère y propose comme en causant, avec une apparente incertitude, avec une réelle ironie, diverses explications de valeur très inégale, dont quelques-unes n'expliquent rien, dont quelques autres sont plus sérieuses et soulèvent de graves problèmes, mais ne les résolvent pas, les indiquent à peine et les effleurent. L'éloge et la critique sont là mêlés avec un art bien curieux : on y sent à la fois la malice légère de l'observateur, et la courtoisie de l'homme du monde. D'autre part, ceux qui en voudraient dégager une idée précise, favorable à l'instruction des femmes, ne tiennent pas assez de compte de cette manière habilement fuyante de poser la question (« Pourquoi s'en prendre aux hommes... »?), d'en indiquer les solutions diverses, sans s'arrêter à aucune. Commencé par un *pourquoi,* ce morceau se termine sur un *si*. Au *pourquoi* il serait trop facile de répondre : « Aucune loi ne *défend* aux femmes de s'instruire ; mais aucune loi aussi ne le leur permet, aucune ne les y aide. » Au *si* la réponse est plus facile encore, car, dès ce temps, la science et la sagesse se trouvaient unies « en un même sujet », et la Bruyère le savait, lui qui, à défaut de Mme de Sévigné, a connu Mme Dacier.

La vérité, croyons-nous, c'est qu'il hésite, pris entre ces exemples éloquents et des préjugés qui persistent encore, entre les hardiesses du *Traité de l'Education des filles,* qu'il a dû lire et goûter, et les railleries des *Femmes savantes.* Il va plus loin que Molière, sans doute, mais pas aussi loin que Fénelon.

III

L'homme; le cœur.

Si l'on a pu contester à la Bruyère les qualités sociables de l'*honnête homme,* au sens où on l'entendait alors, on ne lui a jamais contesté les vertus de l'*homme,* au sens où on l'a toujours entendu. Le chapitre *du Mérite personnel* précise pour nous son

attitude vis-à-vis des grands; le chapitre *des Femmes* nous aide à deviner ce qu'il a été dans le commerce de la société; le chapitre *du Cœur* nous fait sentir ce qu'il a dû être dans la vie intime.

« L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit. » Celui qui le dit doit l'avoir éprouvé. Son esprit, on l'a vu, ne plaisait pas à tous; son cœur l'a fait aimer du petit nombre de ceux qui ont pénétré dans sa familiarité. Ce n'est pas ici le lieu de se demander si Mmes de Belleforière, de Boislandry, d'Aligre, ne lui ont pas inspiré un sentiment plus vif que l'amitié, comme a pu le faire soupçonner l'émotion délicate qui donne à quelques-unes de ses pensées une sorte de charme mystérieux.

Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles; et l'harmonie la plus douce est le son de voix de celle que l'on aime... Être avec des gens qu'on aime, cela suffit : rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal... Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs et de si tendres engagements que l'on nous défend, qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu.

Cela est senti, assurément, et l'on peut construire sur ces quelques lignes tout un roman, comme on l'a fait. Ce ne sera jamais pourtant qu'un roman : ici encore la fière pudeur de la Bruyère ne nous livre pas tout son secret. Il est libre, d'ailleurs, et s'applaudit même, peut-être à l'excès, de cette liberté qu'il a voulu garder tout entière, car « un homme libre, et qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit, peut s'élever au-dessus de sa fortune, se mêler dans le monde, et aller de pair avec les plus honnêtes gens », tandis que le mariage remet tout le monde à sa place vraie, dans la condition où il est né.

Ce qui est plus sûr, c'est que le commerce de l'amitié a été une de ses joies les plus pures, sa joie unique peut-être, avec le commerce aussi désintéressé des lettres. On ne se trompe pas à certains accents, à certains tons sincères, comme disait Mme de Sévigné.

Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres... Celui-là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir que son ami en sent à lui donner... C'est assez pour soi d'un fidèle ami; c'est même beaucoup de l'avoir rencontré : on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

Montaigne n'a rien écrit de plus pénétrant; mais l'ami de la Boétie, cette unique liaison une fois rompue, se dérobe volontiers aux autres devoirs de la vie et aux autres joies de l'âme. Le cœur de la Bruyère est plus large et plus humain; il a de belles paroles sur la reconnaissance et sur la pitié : « Il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnaissance... Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables. » Toutes les leçons philosophiques qui démontrent la nécessité de la bienfaisance ne valent pas ce mot qui en peint la douceur : « Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner. » C'est la vérité qui se fait image et qui frappe les sens en même temps que l'esprit. Plus d'un grand écrivain de son temps eût pu penser comme lui ces choses; peu les eussent traduites ainsi, avec cette couleur pittoresque, qui n'ôte rien à la précision, mais la rend plus vivante. Il est d'autres choses que personne peut-être, au XVIIe siècle, si ce n'est lui, n'eût pensées et n'eût écrites.

Il y a des lieux que l'on admire, il y en a d'autres qui touchent, et où l'on aimerait à vivre.

Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût et les sentiments.

« Jean-Jacques et Bernardin de Saint-Pierre, dit Sainte-Beuve, avec leur amour des lieux, se chargeront de développer un jour toutes les nuances closes et sommeillantes, pour ainsi dire, dans ce propos discret et charmant. Lamartine ne fera que traduire poétiquement le mot de la Bruyère, quand il s'écriera :

> « Objets inanimés, avez-vous donc une âme
> Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

« La Bruyère est plein de ces germes brillants. » Il est donc à la fois un moraliste qui pénètre les nuances les plus cachées des choses, un critique qui semble deviner ici la théorie moderne des milieux, un peintre et presque un poète; il voit ce qu'il définit, il sent et fait vivre ce qu'il analyse.

BIBLIOGRAPHIE

ALLAIRE. — *La Bruyère dans la maison de Condé;* 2 vol. in-8°, Didot, 1886; *passim.*

CABOCHE. — *De la Bruyère;* Joubert, 1844, in-8°; p. 4 à 12.

DAMIEN. — *Étude sur la Bruyère et Malebranche;* Durand et Pédone-Lauriel, 1866, in-8°; p. 18, 19.

FOURNIER (ÉD.). — *La Comédie de la Bruyère;* Dentu, 1866, 2 in-8°; 1 à 70 et 216 à 447.

JANET. — *Les Passions et les Caractères dans la littérature du dix-septième siècle;* Calmann-Lévy, in-12, 2e éd., 1888; p. 177, 178, 198, 199.

MERLET. — *Études littéraires;* Hachette, in-12, 1882; p. 416 à 426.

PELLISSON. — *La Bruyère;* Lecène, in-8° (Classiques populaires), 1892; p. 12, 13, 34 à 36, 41, 42, 49, 54, 59, 60, 150, 152, 165, 167, 185, 212, 218.

PRÉVOST-PARADOL. — *Études sur les moralistes français;* in-12, Hachette, 3e éd.; p. 181, 182, 185, 186, 194.

SAINTE-BEUVE. — *Causeries du lundi;* Garnier, in-12; IX, 155, 158, 263; XV, 256 à 261, 274.

— *Portraits littéraires;* Garnier, in-12; t. Ier, p. 391 à 406.

— *Nouveaux Lundis;* Calmann-Lévy, in-12, 1879; t. Ier, p. 122 à 126, 132 à 142.

TAINE. — *Nouveaux Essais de critique et d'histoire;* Hachette, in-12, 3e éd., 1880; p. 38 à 45.

VINET. — *Moralistes des seizième et dix-septième siècles;* 1859, in-8° p. 244, 249 à 251, 254.

JUGEMENTS

I

Je m'étonne qu'on n'ait pas encore fait le portrait de M. de la Bruyère, lui qui se fait une occupation de faire celui des autres. Il y en a de ceux qu'il a dépeints qui ne doivent pas être fort contents. Il n'y a pas longtemps qu'il m'a fait l'honneur de venir me voir ; mais je ne l'ai pas vu assez longtemps pour le connaître. Il m'a paru que ce n'était pas un grand parleur. *Menagiana.*

II

Le public perdit bientôt après (1696) un homme illustre par son esprit, par son style et par sa connaissance des hommes : je veux dire la Bruyère, qui mourut d'apoplexie à Versailles, après avoir surpassé Théophraste en travaillant d'après lui, et avoir peint les hommes de notre temps, dans ses nouveaux *Caractères,* d'une manière inimitable. C'était d'ailleurs un fort honnête homme, de très bonne compagnie, simple, sans rien de pédant, et fort désintéressé.

Saint-Simon, *Mémoires.*

III

Il est aisé de se méprendre sur le compte de la Bruyère. Le peu qu'on sait de sa vie passée au service d'un prince, quelques allusions amères à l'injuste inégalité des rangs et à sa condition subalterne, quelques plaintes fières sur le bonheur immérité et sur l'insolence impunie des grands, enfin quelques paroles d'indignation éloquente sur la misère du peuple, peuvent donner à plus d'un lecteur la tentation de voir dans la Bruyère un adversaire de la société de son temps, une sorte de réformateur, ou, comme on dit aujourd'hui, un des précurseurs de la Révolution française. Ce jugement serait inexact en ce sens que la Bruyère, tout en ayant le sentiment très vif des imperfections de la société française telle qu'il l'a peinte, n'avait point l'idée

que cet état de choses pût être réformé ni rapproché des lois éternelles de la justice. Il était trop éloigné de la Révolution pour la pressentir, trop bien enchaîné lui-même à sa place dans la hiérarchie sociale pour croire qu'il fût jamais possible de la remanier de fond en comble.

PRÉVOST-PARADOL, *Études sur les moralistes français;* Hachette.

LETTRES

I

« Combien il est regrettable que Mme de Belleforière n'ait pas laissé les Mémoires qu'elle aurait pu nous donner, suivant le P. Adry, sur la vie et le caractère de notre auteur! Elle survécut quarante-trois ans à la Bruyère, plus âgé qu'elle de dix années environ, et mourut à Paris, le 25 avril 1739, à quatre-vingt-deux ans. » (SERVOIS, Notice de l'édition des *Grands Écrivains.*)

On suppose qu'un écrivain de cette première partie du XVIIIe siècle, curieux de savoir quel a été le vrai caractère de la Bruyère, « honnête homme » ou misanthrope, fait appel aux souvenirs de Mme de Belleforière, et que celle-ci répond en traçant un rapide portrait de l'homme qui a été son ami.

II

Mme Dacier, après avoir lu ce que dit la Bruyère sur l'instruction des femmes (voyez p. 7) lui écrit pour l'en reprendre, avec une vivacité tout amicale!

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

Comparer les maximes de la Rochefoucauld et celles de la Bruyère sur l'amitié (*du Cœur*).

(Toulouse. — LICENCE.)

II

Résumer, en les coordonnant, les principales réflexions de la Bruyère sur le *Mérite personnel,* et conclure par la leçon morale dont les éléments sont épars dans le chapitre.

(ENSEIGNEMENT SPÉCIAL. — COMPOSITION D'AGRÉGATION, 1886.)

III

Développer cette pensée de la Bruyère : « Un honnête homme se paye par ses mains de l'application qu'il a à bien faire, et se désintéresse sur les éloges, l'estime et la reconnaissance qui lui manquent quelquefois. » (*Mérite personnel.*)

(ENSEIGNEMENT SPÉCIAL. — CERTIFICAT D'APTITUDE, novembre 1887.)

IV

Expliquer et développer cette pensée de la Bruyère : « S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on désire, l'ambitieux et l'avare languissent dans une extrême pauvreté. »

(Clermont. — BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SPÉCIAL, 1890.)

V

Quel est le sens, quelle est la portée générale de ces lignes de la Bruyère (*du Mérite personnel*) : « Votre fils est bègue : ne le faites point monter sur la tribune. Votre fille est née pour le monde : ne l'enfermez pas parmi les vestales, » etc. Montrer que le précepte contenu dans ce passage est particulièrement juste en matière d'instruction, et comment il est mis en pratique par le développement raisonné de l'enseignement spécial.

(Nancy. — Baccalauréat de l'enseignement spécial, 1889.)

VI

Résumer, dans l'ordre qui en montrera le mieux la liaison, les principales réflexions de la Bruyère sur le mérite personnel.

(Paris. — Certificat d'aptitude a l'enseignement secondaire spécial, 1891.)

VII

« On est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit. » (La Bruyère, *du Cœur*.)

(Fontenay-aux-Roses. Devoir de littérature. — Eure. Brevet supérieur. Aspirantes, 1888.)

VIII

« Un homme dur au travail et à la peine, inexorable à soi-même, n'est indulgent aux autres que par un excès de raison. » (*Du Cœur*.)

(Fontenay-aux-Roses. — Section des sciences.)

IX

« Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes? » etc. Portez sur cette page de la Bruyère un jugement qui en dégage les idées principales, les classe et les apprécie.

(Savoie. — Brevet supérieur. — Aspirantes, juillet 1889.)

X

La Bruyère a dit : « La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief. » Justifier cette pensée. (*Du Mérite personnel.*)

(Cher. — BREVET ÉLÉMENTAIRE. — Aspirants, juillet 1889.)

XI

Développer et apprécier cette pensée de la Bruyère : « La mollesse ou l'indulgence pour soi et la dureté pour les autres n'est qu'un seul et même vice. » (*Du Cœur.*)

(Eure. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirantes, juillet 1889.)

XII

Développez cette pensée de la Bruyère: « Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables. » (*Du Cœur.*)

(Tarn. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirantes, 1887.)

XIII

Expliquez et développez cette pensée de la Bruyère : « Toutes les passions sont menteuses; elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres; elles se cachent à elles-mêmes; il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu et qui ne s'en aide. » (*Du Cœur.*)

(Indre-et-Loire. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirantes, 1890.)

XIV

La vie de la Bruyère n'explique-t-elle pas le ton amer de certains passages des *Caractères?* Croyez-vous pourtant, après avoir lu le chapitre du *Mérite personnel,* qu'il soit un misanthrope?

XV

En parlant de l'épisode d'Émire (*des Femmes*), Stendhal s'écrie (*Racine et Shakespeare*) : « La Bruyère n'a aucune sensibilité. » Cet arrêt est-il vrai, en général, de la Bruyère, et, en particulier, de celui qui a écrit ce chapitre ?

XVI

Comparer le caractère de la Bruyère au caractère des moralistes qui l'ont précédé : Montaigne, Pascal, la Rochefoucauld.

16480-4-21

IMPRIMERIE DELAGRAVE
VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE

LA BRUYÈRE OBSERVATEUR
ET PEINTRE

I

Qualités de la Bruyère observateur. — Mme de Sévigné et la Bruyère.

La Bruyère est surtout un observateur et un peintre. Des six chapitres qui forment le centre et la substance la plus solide des *Caractères,* trois, ceux *de la Société et de la Conversation, des Biens de fortune, de la Ville,* nous offrent le tableau de la société contemporaine sous trois aspects successifs; trois autres, ceux *de la Cour, des Grands, du Souverain ou de la République,* continuent ce tableau, mais en l'élargissant, et en nous ouvrant les longues perspectives de Versailles. Après la ville, la cour, sur laquelle d'ailleurs se règle la ville.

C'est là qu'abondent ces portraits dont la mode commençait à vieillir, car moins de dix ans après (10 janvier 1696) Mme de Sévigné écrivait au président de Moulceau qu'il serait un bon peintre, « si c'était encore la mode des portraits ». On fait remonter d'ordinaire cette mode, soit au recueil de cinquante-neuf portraits que Segrais et Huet dédièrent à la grande Mademoiselle en 1659 (seize de ces portraits étaient d'elle), soit même aux romans de Mlle de Scudéry, où les portraits et les conversations tiennent une si large place. Avec raison Sainte-Beuve refuse d'en croire les érudits qui insinuent que sans ces précédents la Bruyère n'aurait peut-être pas écrit ses *Caractères;* car son originalité n'est point d'avoir composé des portraits, après bien d'autres, par manière de jeu de société, mais de les avoir faits « serrés, profonds, savants, composés, satiriques, en un mot tels qu'un grand peintre seul les pouvait faire ». De l'observateur, la Bruyère avait en effet la pénétration qui est satisfaite seulement lorsqu'elle touche le fond des choses; du

satirique et du peintre, la verve et le relief sans lesquels satires et peintures ne vivraient pas. Dans quelles proportions diverses ces dons si rares se combinent-ils pour former son génie?

Pour bien observer, il faut le loisir, et avec le loisir ces deux grandes vertus de tout témoin, historien ou moraliste, la curiosité, la sincérité. Grâce aux Condé, ou plutôt à Bossuet, la Bruyère avait le loisir. Par nature, il est curieux; on a pu juger même que cette curiosité, à trop étudier le détail des mœurs, tombait parfois dans la minutie.

Cette curiosité, si animée et si ouverte, ce don de s'intéresser à tout, rien de plus précieux sans doute pour un observateur; mais elle a ses dangers et doit être surveillée. Elle va vite aux excès, si on ne la tient en bride, et peut ne plus connaître ni choix ni mesure. On a vu de nos jours où elle mène ceux qui renoncent à la contenir et à la diriger. La Bruyère fut préservé de cette erreur par sa haute culture classique et son goût très délicat [1].

Il n'en fut préservé qu'à demi, puisque le même critique peut lui reprocher de s'être attardé parfois à des observations un peu menues, à des peintures médiocrement intéressantes. Mais ce défaut même, qui se fait assez rarement sentir, n'est que l'envers d'une qualité sans laquelle il n'est pas de véritable observateur. Cette curiosité active et sagace a besoin, pour produire tous ses fruits, de s'appuyer sur un fond de sincérité courageuse et d'indépendance sans révolte. Il faut savoir sinon tout dire, du moins tout faire entendre. Dans une situation dépendante, la Bruyère est indépendant; trop délicat pour ne pas respecter les convenances qui s'imposent, il est trop fier pour s'en créer qui gênent sa liberté de voir et de juger. Aucun scrupule timoré, aucun préjugé de caste ou de coterie ne borne son horizon. Pénétrer les choses avec finesse, les juger avec fermeté, c'est quelque chose; en sentir la bonté ou l'iniquité, c'est mieux encore. Tous les moralistes ne seraient pas capables de certains élans de pitié ou d'indignation.

Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur. Il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments; ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces; l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse; de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles.

C'est cette promptitude de pitié, cette générosité d'indignation, qui font pardonner au satirique ses traits les plus mor-

1. Pellisson, *La Bruyère;* Lecène.

dants, ou plutôt qui les font aimer, car la verve de l'esprit est échauffée ici par la chaleur de l'âme. On a souvent opposé la Bruyère, peintre de mœurs, à Mme de Sévigné. La gaieté de la marquise est plus franche sans doute; son optimisme est plus confiant; elle n'écrirait point tel mot amer: « Les enfants peut-être seraient plus chers à leurs pères, et, réciproquement, les pères à leurs enfants, sans le titre d'héritiers. » Mais elle prend vite son parti des injustices qui n'atteignent point les siens. La Bruyère ne se résigne pas, ou, s'il est forcé de se résigner, se soulage tantôt par une ironie acérée, tantôt par une plainte discrète. Au reste, si dissemblables que puissent paraître la marquise de Sévigné et le « domestique » des Condé, même par la nature de leur curiosité et de leur verve, ils ne sont pas sans traits de ressemblance : de tous deux on peut dire ce que Mme de Sévigné disait de la Fontaine : « Cela est peint. » Plus encore que Mme de Sévigné la Bruyère saisit le relief pittoresque des choses, la physionomie caractéristique des personnes, l'extérieur des lieux et des milieux. L'homme de ce temps, l'homme tout entier, physique et moral, revit à nos yeux, et le cadre n'est ni moins précis ni moins vivant que le portrait.

II

Faiblesses de la Bruyère observateur; dans quelle mesure il peint l'homme en général. — La Bruyère et Molière.

Quand on juge la Bruyère observateur et peintre de la société contemporaine, il est difficile de ne pas prononcer un autre nom, celui de Molière, dont la Bruyère s'est assurément souvenu en maint passage. Il n'est pas moins difficile, ce redoutable souvenir une fois évoqué, de rendre justice aux peintures des *Caractères,* moins saisissantes que celles du *Tartuffe* ou de l'*Avare.* On est tenté de tourner la comparaison en antithèse, et de la réduire à cette formule : la Bruyère peint surtout l'homme de son temps; Molière, en peignant l'homme de son temps, peint l'homme en général.

Sans être tout à fait fausse, cette antithèse serait exagérée. Il est clair que la Bruyère peint de préférence les hommes qu'il a sous les yeux; de là cette précision, cette vie individuelle de ses portraits; de là sa popularité près des modernes, pour qui les traits ne sauraient jamais être trop particuliers, les

physionomies trop personnelles; mais de là aussi l'estime plus froide de ceux qui, sans dédaigner de connaître l'homme qui passe, sont plus curieux de connaître l'homme qui ne passe pas. Toutefois, à travers les formes changeantes, la Bruyère a plus d'une fois touché au fond solide et durable de la nature humaine. Ce n'est pas pour le XVIIe siècle seul que sont écrites des pensées comme celles-ci : « Un caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun... L'on ne peut aller loin dans l'amitié si l'on n'est disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts... Les précieuses et les fats, les beaux esprits et les pédants, sont de toutes les époques. » Ce n'est pas sous un régime d'égalité qu'on remarquera moins « l'étrange disproportion que le plus ou le moins de pièces de monnaie met entre les hommes ». Certaines observations cruelles n'ont pas cessé d'être vraies.

L'intérieur des familles est souvent troublé par les défiances, par les jalousies et par l'antipathie, pendant que des dehors contents, paisibles et enjoués nous trompent et nous y font supposer une paix qui n'y est point : il y en a peu qui gagnent à être approfondies. Cette visite que vous rendez vient de suspendre une querelle domestique qui n'attend que votre retraite pour recommencer.

Parfois la vérité humaine apparaît comme enveloppée dans le vêtement un peu vieilli du temps; mais on l'en dégage sans peine.

J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte ; une rivière baigne ses murs, et coule ensuite dans une belle prairie. Elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon. Je la vois dans un jour si favorable, que je compte ses tours et ses clochers. Elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, et je dis : « Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux ! » Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitent. J'en veux sortir.

Il y a une chose que l'on n'a point vue sous le ciel, et que, selon toutes les apparences, on ne verra jamais : c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns partis ; où les familles sont unies, et où les cousins se voient avec confiance; où un mariage n'engendre point une guerre civile ; où la querelle des rangs ne se réveille pas à tout moment par l'offrande, l'encens et le pain bénit, par les processions et par les obsèques ; d'où l'on a banni les *caquets,* les mensonges et la médisance; où l'on voit parler ensemble le bailli et le président, les élus et les assesseurs ; où le doyen vit bien avec ses chanoines; où les chanoines ne dédaignent pas les chapelains, et où ceux-ci souffrent les chantres.

Les baillis, les élus, les assesseurs, les chapelains, c'est la part du XVIIe siècle; mais les petites villes ne sont-elles plus

les mêmes, charmantes à voir de loin, insupportables quand il y faut vivre? Parce que les emplois qu'on s'y dispute ont changé de nom, ne sont-elles plus en proie aux misérables rivalités des coteries? et ne les connaissons-nous pas, ces bourgeois affairés, qui vivent « dans une indifférence grossière des choses rurales et champêtres », qui « ignorent la nature, ses commencements, ses progrès, ses dons et ses largesses », et se préfèrent plus orgueilleusement que jamais « au laboureur qui jouit du ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos, et qui fait de riches moissons » ? A-t-on cessé, dans la vie de société, de perdre le temps, ce temps dont la perte est irréparable, à ne faire et à ne dire que des riens? La sottise et l'égoïsme ont-ils cessé de fleurir ?

Il n'est guère de page de la Bruyère qui n'ait son côté général et humain. Seulement il en est un assez grand nombre où ce côté ne se laisse qu'entrevoir et où c'est la peinture des mœurs contemporaines qui domine. C'est ici qu'éclate la supériorité de Molière. Les portraits de Giton et de Phédon, du riche et du pauvre, sont curieux si on les examine en eux-mêmes; comparés à des personnages de Molière, ils sembleront abstraits et froids. Tandis que le poète dramatique simplifie, condense, anime tout, met en relief tel trait de physionomie, atténue ou efface tel autre, se préoccupe avant tout de l'effet d'ensemble, le moraliste se complaît à noter, à collectionner, pour ainsi dire, les détails les plus délicats, et, comme ils ont tous leur intérêt relatif, il les présente tous au lecteur. Dès lors, l'unité d'impression s'affaiblit ; l'attention, dispersée sur trop d'objets d'inégale importance, se lasse. Autrement large et simple est l'observation de Molière, qui va droit à l'essentiel : il ne dédaigne pas les petits ridicules, mais il ne les met pas au premier plan; il ne va pas, comme la Bruyère, décrire minutieusement jusqu'à des manies; peignant l'homme, il ne nous laisse pas l'embarras de choisir, pour les traits d'un caractère, ceux-là seuls qui peuvent intéresser l'homme.

Pourtant, si l'on veut être juste pour la Bruyère, ce n'est pas aux types immortels créés par Molière qu'il faut comparer ses caractères, ciselés avec un art si patient. Dans le *Misanthrope,* Molière ne s'est pas borné à mettre aux prises Alceste et Célimène : il a peint aussi la société du temps, réunie dans un salon du temps. Comparé par là au *Misanthrope*, le chapitre *de la Société et de la Conversation* garde encore son prix. Vingt ans d'intervalle séparent ces deux tableaux de la société mondaine au XVIIe siècle, et cependant les traits généraux n'ont

guère changé ; les petits marquis, par exemple, sont à peu de chose près chez la Bruyère ce qu'ils étaient chez Molière. Certains défauts se marquent davantage, et l'on sent qu'on avance peu à peu vers la fin du siècle ; mais quelles étaient en ce siècle la vie et la conversation des « honnêtes gens », la Bruyère n'est pas moins bien placé que Molière pour nous l'apprendre.

III

L'esprit de société et de conversation au dix-septième siècle. — Le fat et l'honnête homme.

« L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement. Le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui. » On peut dire que cette phrase, non seulement contient la substance du chapitre *de la Société et de la Conversation*, mais encore caractérise à merveille la conversation des « honnêtes gens » au XVIIIe siècle. Sur ce point, la Bruyère est en parfait accord avec la Rochefoucauld, qui a écrit : « C'est un mauvais moyen de plaire aux autres, ou de les persuader, que de chercher si fort à se plaire à soi-même : bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation. » C'est, en effet, la vanité, l'une des formes de l'égoïsme, qui trouble et détruit toute société ; chacun se préfère aux autres et fait sentir aux autres cette préférence. De là ces grands airs d'autorité, ces mutuels froissements d'amour-propre là où de mutuels égards seraient nécessaires, cette suprême indifférence pour tout ce qui n'est pas soi. La Bruyère a dit encore, et ici il semble bien difficile de croire qu'il ne se soit pas souvenu de la Rochefoucauld : « L'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes. » Enfin, dans une de ses *Conversations* (*Sur le jugement*), Mme de Maintenon a finement appliqué les préceptes de la Rochefoucauld et de la Bruyère : « Il ne faut pas avoir envie de montrer son esprit ; il se montre quand il y en a, et souvent plus en se taisant qu'en parlant. — Je croirais bien ennuyer une personne si je ne lui parlais pas. — Vous la divertirez peut-être plus en l'écoutant, car elle veut parler aussi bien que vous. » Mme Necker

dira, beaucoup plus tard : « Le grand art de la conversation est d'attirer la parole, de parler peu et de faire beaucoup parler les autres; c'est la véritable poétique de ce genre d'éloquence. » Sachons gré à la Bruyère d'avoir fixé quelques-unes des règles de cet art tout français.

Il y a donc deux manières de causer : la première, celle des indiscrets et des affectés, qui s'imposent et jouent un rôle; la seconde, celle des honnêtes gens, qui « ne se piquent de rien » et ont de l'esprit précisément parce qu'ils n'en veulent pas avoir.

Dans le chapitre *de la Société et de la Conversation* il faut faire la part de la critique, et c'est de beaucoup la plus large. En ce siècle du bon sens et de la raison, tout ce qui est déraisonnable et démesuré doit déplaire. Il n'est pas besoin d'être moraliste pour signaler et railler l'abus risible de l'esprit. Pellisson, par exemple, dans un *Discours sur les œuvres de Sarasin,* avait peint déjà de traits tout semblables, à côté des distraits, trop appliqués à suivre leur pensée, et des opiniâtres, possédés de la manie de contredire, les beaux esprits prétentieux :

> Quelques-uns abusent de leur esprit et de la réputation qu'ils ont acquise. Ils parlent trop ; ils disent sans cesse de bonnes choses, mais ils n'en laissent point dire aux autres. Qu'ils fassent dans la conversation ce que faisait cet ancien dans la république, quand il se retirait de temps en temps pour laisser paraître des vertus moins éclatantes que la sienne. Que dirai-je de ceux avec qui on ne saurait parler de rien que de leurs ouvrages ? de ceux qui plaisent d'abord, mais qui n'ont toujours que les mêmes choses à dire, aussi ennuyeux la seconde fois qu'ils étaient divertissants la première ?

Ces différents travers, la Bruyère les relève, avec plus de vivacité que Pellisson. En deux passages différents, il raille ces gens à « l'esprit abstrait » qui suivent leurs idées, tout occupés, pendant que les autres parlent, du désir de répondre à ce qu'ils n'écoutent même pas. Ailleurs, sur un ton moins plaisant, il peint ces « naturels durs, farouches, indociles », qui n'épargnent aux autres ni la raillerie ni l'insulte. Mais surtout il en veut aux beaux esprits impertinents qui ne savent pas être modestes. Sur ce sujet il ne tarit pas : les portraits satiriques et très ouvertement personnels se multiplient. Cydias, bel esprit de profession, composé de pédant et de précieux, qui, après avoir relevé ses manchettes, débite gravement ses pensées quintessenciées, c'est Fontenelle; Théobalde, bel esprit vieilli, autrefois « la coqueluche et l'entêtement de certaines femmes », c'est Benserade, comme Théodecte, l'homme à la voix de ton-

nerre, c'est d'Aubigné, le frère de Mme de Maintenon. Tous les genres d'affectation et d'hypocrisie mondaine sont impitoyablement relevés et notés, depuis les turlupinades des mauvais plaisants ou les mésaventures des nouvellistes trop bien informés jusqu'au pédantisme grotesque des Hermagoras[1], depuis les jugements tranchants de ces esprits vains, légers, délibérés, de ceux qui prononcent d'un ton décisif qu'une chose est exécrable ou miraculeuse, jusqu'aux scrupules non moins risibles des puristes. On peut même trouver que l'amour de la simplicité, du bon sens et de la mesure a entraîné la Bruyère un peu loin. Le jargon, les gestes affectés, la prononciation contrefaite d'Acis et des « diseurs de phébus » méritent assurément toutes les épigrammes ; mais on jugera peut-être un peu absolue cette condamnation portée contre l'hôtel de Rambouillet :

L'on a vu, il n'y a pas longtemps, un cercle de personnes des deux sexes, liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit. Ils laissaient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible ; une chose dite entre eux peu clairement en entraînait une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes, toujours suivies de longs applaudissements : par tout ce qu'ils appelaient délicatesse, sentiments, tour et finesse d'expression, ils étaient enfin parvenus à n'être plus entendus et à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne fallait, pour fournir à ces entretiens, ni bon sens, ni jugement, ni mémoire, ni la moindre capacité ; il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux et où l'imagination a trop de part.

Si l'on y prend garde, ces derniers mots nous donneront la vraie pensée de la Bruyère : après la critique, la théorie, si ce mot n'est pas ici trop prétentieux. Dans les entretiens comme dans les ouvrages de l'esprit, l'imagination doit être contenue et disciplinée par la raison : « Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ni dans nos écrits... Nos pensées doivent être prises dans le bon sens et la droite raison, et doivent être un effet de notre jugement. » Être raisonnable, être sensé, être simple, c'est toujours là qu'il en faut revenir, car c'est la règle suprême pour la Bruyère comme pour tout le XVIIe siècle. On nous en prévient, « les plus grandes choses

1. Malebranche avait déjà critiqué les Hermagoras de son époque : « Ils ne savent pas la généalogie des princes qui règnent présentement, et ils recherchent avec soin celle des hommes qui sont morts il y a quatre mille ans. Ils ne connaissent pas même leurs propres parents ; mais, si vous le souhaitez, ils vous apporteront plusieurs autorités pour vous prouver qu'un citoyen romain était allié d'un empereur. »

n'ont besoin que d'être dites simplement »; par suite, à quoi bon les finesses affectées du bel esprit? A quoi bon les turlupinades, s'il est un art de « badiner avec grâce et rencontrer heureusement sur les plus petits sujets », si « c'est créer que railler ainsi et faire quelque chose de rien »? Toute vie sociale devient impossible, « si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts », à « s'accommoder à tous les esprits », à « cadrer aux autres ». A quoi bon dès lors cette moquerie sèche qui « est souvent indigence d'esprit »? Goût, discrétion, tact, modestie, indulgence, voilà les vertus de « l'honnête homme », au double sens où on l'entendait alors et où on l'entend aujourd'hui; car la Bruyère n'a pas seulement en vue ici l'homme du monde, mais, tout simplement, l'homme. « L'honnête homme, écrivait Bussy à Corbinelli (6 mars 1679), est un homme poli et qui sait vivre. » Dès 1606, le *Dictionnaire* de Nicot expliquait « honnête homme » par *bellus homo, urbanus, civilis;* mais, dans la première édition du *Dictionnaire* de l'Académie (1694), on voit que l'expression d'*honnête homme* emporte l'idée de vertus morales aussi bien que celle des qualités agréables dans la vie civile. *Quelquefois,* nous y apprend-on, on appelle aussi *honnête homme* un homme en qui on ne considère alors que les qualités agréables et les manières du monde, et, en ce sens, *honnête homme* ne veut dire autre chose que galant homme, homme de bonne conversation, de bonne compagnie. Ce sens exclusif n'avait pas entièrement disparu, puisque le héros des *Mémoires de Grammont* triche au jeu, ce qui n'empêche pas son beu-frère Hamilton de nous le présenter comme un des plus honnêtes gens de son temps. Mais, après Molière, la Bruyère avait contribué à faire prévaloir le sens moral. L'honnête homme tel qu'il l'imagine n'est pas Alceste, car « avec de la vertu, de la capacité et une bonne conduite, on peut être insupportable... Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein n'est pas un fort bon caractère : il faut, dans le commerce, des pièces d'or et de la monnaie. » Mais, s'il se rapproche par là de Philinte, il n'est pas Philinte en tout; il ne prend pas si aisément son parti des travers et des vices.

IV

La Bruyère peintre des mœurs de son temps. Le chapitre « des Biens de fortune. »

Si la Bruyère n'était que le peintre des mœurs de la société mondaine, il ne serait pas peintre de mœurs dans l'acception la plus large du mot; mais il peint aussi les mœurs de la société en général, et par là il est à la fois moraliste et historien. Il peut nous être assez indifférent de savoir qu'on se donnait alors rendez-vous au Cours la Reine et au jardin des Tuileries « pour se regarder au visage et se désapprouver les uns les autres », ou que l'usage de la bougie était alors d'un grand luxe; mais il ne l'est pas d'apprendre quel était, à cette fin de siècle, le faste insolent des parvenus, en lisant tel beau morceau, devenu classique, gradué, comme l'observe Suard, avec un art infini pour produire un grand effet.

Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir à leur retour en leurs foyers ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez de le porter, avant de l'habiter vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine; employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris; tracez-y de vastes et de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes; épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable; et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres, qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants cette royale maison pour l'embellir, et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

Tout le chapitre *des Biens de fortune* prend une importance singulière, si on le considère au point de vue de la transformation des mœurs dans une époque de transition, et de l'influence sans cesse croissante des hommes d'argent. La Bruyère admire

que les courtisans méprisent le financier s'il manque son coup, et, s'il réussit, lui demandent sa fille; car au mépris succède bientôt l'envie, la crainte, l'estime et le respect quelquefois. Puis, le ton s'échauffe : la monstrueuse fortune de Sosie et de Champagne, anciens laquais, le révolte.

Champagne, au sortir d'un grand dîner qui lui enfle l'estomac, et dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery, signe un ordre qu'on lui présente, qui ôterait le pain à toute une province si l'on n'y remédiait : il est excusable; quel moyen de comprendre, dans la première heure de la digestion, qu'on puisse quelque part mourir de faim?...

Si certains morts revenaient au monde, et s'ils voyaient leurs grands noms portés, et leurs terres les mieux titrées, avec leurs châteaux et leurs maisons antiques, possédées par des gens dont les pères étaient peut-être leurs métayers, quelle opinion pourraient-ils avoir de notre siècle?...

Le peuple souvent a le plaisir de la tragédie; il voit périr sur le théâtre du monde les personnages les plus odieux, qui ont fait le plus de mal dans diverses scènes, et qu'il a le plus haïs.

Si l'on partage la vie des P. T. S. (des Partisans) en deux portions égales, la première, vive et agissante, est tout occupée à vouloir affliger le peuple; et la seconde, voisine de la mort, à se déceler et à se ruiner les uns les autres.

Bientôt, pour les accabler de son mépris, il ne trouve point d'hyperbole assez forte, d'invective assez indignée.

Fuyez, retirez-vous; vous n'êtes pas assez loin. Je suis, dites-vous, sous l'autre tropique. Passez sous le pôle, et dans l'autre hémisphère; montez aux étoiles si vous le pouvez. M'y voilà. Fort bien, vous êtes en sûreté. Je découvre sur la terre un homme avide, insatiable, qui veut, aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin et à sa rencontre, et quoi qu'il en puisse coûter aux autres, pourvoir à lui seul, grossir sa fortune, et regorger de bien...

Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre; curieuses et avides du denier dix; uniquement occupées de leurs débiteurs; toujours inquiètes sur le rabais ou le décri des monnaies; enfoncées et comme abîmées dans les contrats, les titres et les parchemins. De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent.

Cette haine des hommes d'argent a sa source dans deux sentiments également généreux : la pitié et la fierté. La pitié, car « il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur », et ces misères, ce ne sont pas les financiers seuls qui les oublient : tel simple bourgeois, dont la délicatesse veut des fruits précieux et des mets rares, avale « en un seul morceau la nourriture de cent familles »; tel prélat au teint fleuri, — le Tellier, ar-

chevêque de Reims, ou tout autre,— seigneur d'une abbaye et de dix bénéfices, oublie ses diocésains indigents « qui ne se chauffent point pendant l'hiver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, et qui souvent manquent de pain ». Et la Bruyère s'écrie, avec une éloquence presque menaçante : « Quel partage! et cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir? »

A l'égoïsme ces enrichis joignent la sottise et la vanité; sur leur visage béatement hautain sont écrites les milliers de livres de rentes dont ils jouissent. Quel ascendant majestueux ils prennent sur les savants, sur « ces hommes chétifs que leur mérite n'a ni placés ni enrichis, et qui en sont encore à penser et à écrire judicieusement »! Mais le mérite n'a que faire de leur approbation, car ils passent, et le mérite demeure : « Que deviendront les Fauconnets? Iront-ils aussi loin dans la postérité que Descartes, *né Français et mort en Suède* »? C'est la Bruyère lui-même qui souligne ces derniers mots, fière protestation en faveur du mérite méconnu et persécuté. Chaque fois qu'il touche à un « partisan », cette fierté qui lui est naturelle anime son style en éveillant sa colère. En vain il fait appel à sa philosophie et s'efforce, le plus raisonnablement du monde, de se démontrer à lui-même qu'il est riche, lui aussi, et de la vraie richesse : « S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage. » Il peut bien se consoler par là de sa pauvreté, mais non de la fatuité oppressive des enrichis. A certains moments il semble s'élever à des hauteurs plus sereines, comme dans ce fameux portrait du philosophe, qui est évidemment le sien.

O homme important et chargé d'affaires, qui, à votre tour avez besoin de mes offices, venez dans la solitude de mon cabinet : le philosophe est accessible; je ne vous remettrai point à un autre jour. Vous me trouverez sur les livres de Platon, qui traitent de la spiritualité de l'âme et de sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter : j'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche, par la connaissance de la vérité, à régler mon esprit et devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes; mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant; passez jusqu'à moi sans me faire avertir. Vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger. Parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous? Faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée ? Quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile!

Mais sur quoi s'achève ce portrait? sur une antithèse entre « le manieur d'argent, l'homme d'affaires », véritable ours qu'on ne saurait apprivoiser, et qu'on ne voit dans sa loge

qu'avec peine, et l'homme de lettres, qui ne fait point l'important, se laisse voir de tous, et à toute heure et en tous états. On devine que plus d'une fois, à Chantilly ou à Versailles, l'homme d'affaires avait fait attendre dédaigneusement l'homme de lettres. Un des familiers de la maison des Condé, c'était Gourville, ce Figaro du XVIIe siècle, ancien laquais de la Rochefoucauld, devenu son banquier et comme le ministre des finances des grandes familles. Mais, plus heureux que les grands, la Bruyère savait se passer de leurs services, trop chèrement achetés à son gré, et tel passage des *Biens de fortune*, par l'orgueil amer qui y respire, rappelle les traits les plus vifs du *Mérite personnel :*

Chrysante, homme opulent et impertinent, ne veut pas être vu avec *Eugène,* qui est homme de mérite, mais pauvre : il croirait en être déshonoré. Eugène est pour Chrysante dans les mêmes dispositions : ils ne courent pas risque de se heurter.

V

La ville et la cour; le peuple et les grands.

Il semble que l'horizon de la Bruyère s'élargisse progressivement, car le chapitre des *Biens de fortune* est suivi des chapitres *de la Ville* et *de la Cour,* l'un où la satire, plus légère, met surtout en relief les ridicules; l'autre, où elle appuie davantage sur les traits odieux, et nous prépare au chapitre *des Grands,* plus agressif encore comme plus riche en vues d'ensemble.

Au reste, les deux tableaux de la cour et de la ville ne font qu'un au fond, car Paris est « le singe de la cour », comme les grands sont les « singes de la royauté », et ce qui rend si risible la « fatuité » de quelques femmes de la ville, c'est qu'elles affectent de se régler sur les femmes de la cour, sans réussir à les imiter. « A la cour, à la ville, mêmes passions, mêmes faiblesses, mêmes petitesses, mêmes travers d'esprit, mêmes brouilleries dans les familles et entre les proches, mêmes antipathies. » Les Crispins se cotisent pour avoir un équipage; les Sannions étalent partout leurs armoiries, oubliant, comme M. Jourdain, qu'il y a encore des gens qui ont vu leur père et qui peuvent dire : « Là il étalait, et vendait très cher. » Mais, s'ils disent orgueilleusement « ma meute », s'ils se ruinent à se faire moquer de soi, c'est qu'ils « se moulent » sur les prin-

ces. Si aveugle est « la prévention du peuple en faveur des grands... et l'entêtement pour leur geste, leur visage, leur ton de voix et leurs manières »! Et quels exemples donnent les courtisans aux citadins? S'ils n'ont pas un assez beau nom, ils savent « l'ensevelir sous un meilleur », s'improviser des aïeux croisés, des écussons chargés de seize quartiers, des châteaux à tourelles et à mâchicoulis. Ils sont nombreux à la cour, ces Pamphiles dont le marquis de Dangeau est le type achevé, qui veulent être grands, qui croient l'être, et ne le sont pas ou ne le sont que « d'après un grand »; qui ne sortent point de l'idée de leur grandeur, de leurs alliances, de leurs charges, de leur dignité; qui sont « toujours comme sur un théâtre, gens nourris dans le faux et qui ne haïssent rien tant que d'être naturels ». Il y a une émulation générale de vanité, de frivolité, parfois de vice: les jeunes magistrats eux-mêmes imitent les « petits maîtres » et « prennent de la cour ce qu'elle a de pire ». Dans le chapitre des *Biens de fortune*, la Bruyère nous trace un tableau sombre, presque tragique, des ravages que fait la passion du jeu et dans les brelans publics et dans les maisons privées; mais, ici encore, c'est « le courtisan » qui donne le branle. Ce n'étaient pas des tripots vulgaires que la Palatine (la seconde duchesse d'Orléans) avait observés quand elle faisait de la même passion une peinture plus saisissante encore : « On joue des sommes effrayantes, et les joueurs sont comme des insensés. L'un hurle, l'autre frappe si fort que toute la salle en retentit; le troisième blasphème d'une façon qui fait dresser les cheveux sur la tête; tous paraissent hors d'eux-mêmes et sont effrayants à voir. » A la cour, à la ville, les ruines s'accumulent, les suicides se multiplient.

On est parfois tenté de croire que la Bruyère a chargé les couleurs, et d'accuser sa misanthropie; mais les lettres de cette Palatine[1] sont pleines de scènes d'ivresse, d'indigestion, de débauche même, dont les acteurs sont tous des gens de haute naissance. Nous en croirons donc l'observateur impitoyable.

L'on parle d'une région où les vieillards sont galants, polis et civils; les jeunes gens, au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse: ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir; ils leur préfèrent des repas, des viandes, et des amours ridicules. Celui-là, chez eux, est sobre et modéré, qui ne s'enivre que de vin; l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide. Ils cher-

1. Traduction Jœglé; Quentin, 1881.

chent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie, et par toutes les liqueurs les plus violentes; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau-forte.

Il dit bien ailleurs : « La cour est comme un édifice bâti de marbre ; je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis. » Mais cette politesse, tout extérieure et superficielle, est celle des faux honnêtes gens qui n'ont pas « deux pouces de profondeur », bien qu'ils sachent entrer et sortir et payer de mine. Quinze ans déjà avant la première édition des *Caractères,* Mme de Scudéry écrivait à Bussy sur la cour (18 mars 1673) : « Toute chevalerie y est éteinte. » Vers cette époque, en effet, s'accomplit cette sorte d'altération du principe monarchique, entrevue par Montesquieu, et qui substitue à l'honneur chevaleresque l'appétit des honneurs, au dévouement désintéressé à la personne du prince l'avide poursuite de ses faveurs. Certes, de tout temps, surtout depuis l'affermissement du pouvoir royal, la vie de la cour avait été une vie plus fausse encore que brillante. Dans son *Curial* (Courtisan), Alain Chartier n'en avait pas caché les misères ; au siècle suivant, d'Aubigné l'avait moins épargnée encore ; plus tard, Mme de Motteville, plus raisonnable d'ordinaire qu'énergique, avait trouvé de vives couleurs pour décrire cette « région venteuse, sombre et pleine de tempêtes continuelles ». « Les hommes y vivent peu, disait-elle ; et le peu de temps que la fortune les y laisse, il sont toujours malades de cette contagieuse maladie de l'ambition, qui leur ôte le repos, leur ronge le cœur, et leur envoie des vapeurs à la tête qui souvent leur ôtent la raison. Ce mal leur donne aussi un continuel dégoût pour les meilleures choses. Ils ignorent le prix de l'équité, de la justice et de la bonté. » Mais c'est surtout à partir du moment où le roi fixa sa résidence à Versailles (6 mai 1682) que l'on vit réalisé ce mélange de plaisirs et d'affaires, recouvert d'un air gai, mais où domine « un sérieux aussi triste qu'il est vain[1] ». La Bruyère a connu comme Bossuet ces intérêts cachés, ces « jalousies délicates, qui causent une extrême sensibilité » ; il a remarqué, lui aussi, ce contraste entre l'apparente gaieté qui est à la surface et la tristesse réelle qui est au fond.

Il y a un pays où les joies sont visibles, mais fausses, et les chagrins cachés, mais réels. Qui croirait que l'empressement pour les spectacles, que

1. Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.*

les éclats et les applaudissements aux théâtres de *Molière* et d'*Arlequin*, les repas, la chasse, les ballets, les carrousels, couvrissent tant d'inquiétudes, de soins et de divers intérêts, tant de craintes et d'espérances, des passions si vives et des affaires si sérieuses?

La vie de la cour est un jeu sérieux, mélancolique, qui applique.

Nulle part en effet la lutte pour la vie, comme on dirait aujourd'hui, n'était plus âpre que dans ce château de Versailles où s'entassaient cinq mille courtisans, cinq mille rivaux[1]. « L'on se couche, à la cour, et l'on se lève sur l'intérêt. » C'est là qu'afflue toute la noblesse, abandonnant ses vieilles demeures; car « un noble, s'il vit chez lui dans sa province, il vit libre, mais sans appui; s'il vit à la cour, il est protégé, mais il est esclave; cela se compense ». La politesse des manières s'y affine, car on s'évertue à plaire; mais le cœur s'y dessèche, car il n'est pas de parent ou d'ami en qui l'on ne voie un dangereux émule de flatterie et d'influence. Et l'on ne peut se soustraire à cette épreuve : « Il faut qu'un honnête homme ait tâté de la cour; » il faut qu'il se mêle à ces gens « enivrés, ensorcelés de la faveur », qui y pensent tout le jour, en rêvent toute la nuit, montent et descendent sans cesse les escaliers des ministres, trop heureux quand ils leur ont parlé; qui « dégouttent l'orgueil, l'arrogance, la présomption »; dont il ne faut plus espérer de candeur, de franchise, d'équité; dont quelques-uns peuvent avoir « l'étoile » de Straton-Lauzun, par un rare privilège payé le plus souvent d'une disgrâce éclatante. Mais, pour sortir de la foule, il faut écarter violemment les autres, s'empresser, s'imposer. « Il ne faut rien de moins, dans les cours, qu'une vraie et naïve imprudence pour réussir, » et ce n'est pas des cours seules que la remarque est vraie. Mais si l'on réussit, tout rit à votre succès : c'est un débordement de louanges qui inonde les cours et la chapelle, qui gagne l'escalier, les salles, la galerie, tout l'appartement : on en a au-dessus des yeux; on n'y tient pas... « Que d'amis, que de parents naissent en une nuit au nouveau ministre! » Est-ce que cela aussi aurait cessé d'être vrai? Peut-on s'étonner, dès lors, que les grands n'aient ni le loisir ni la pensée « de rendre un cœur content, de combler une âme de joie, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y remédier »? Où l'amour-propre s'hypertrophie, la sensibilité s'atrophie nécessairement. Pour nous le faire comprendre la Bruyère n'a pas besoin de déclamer.

1. Il n'y avait pas moins de quinze mille personnes en tout au service du roi; sa maison civile et sa maison militaire absorbaient le dixième des revenus publics.

Ce n'est pas ici l'invective obligée, traditionnelle, classique, du philosophe de tous les temps contre les grandeurs vaines qui ne reposent pas sur la vertu. Ici ces sentiments prennent une couleur particulière, appropriée à la nation française et à ce moment précis du XVIIe siècle. La Bruyère ne s'emporte pas; il analyse froidement, précisément, scientifiquement les motifs de haine que, vers 1690, au milieu des souffrances et de la misère croissantes, un bon citoyen croit avoir contre les grands qui environnent le prince.

Ces griefs se peuvent résumer à deux. D'abord les grands sont « malfaisants ». Par leurs richesses, par leur crédit auprès du prince, par leur état de dépositaires d'une partie de la puissance publique, ils ont souvent l'occasion de faire du bien; ils en ont rarement — jamais, dit ailleurs la Bruyère — la volonté. Ils sont, par contre, « capables de très grands maux », et s'ils ne les accomplissent pas toujours, c'est que les occasions leur manquent. Voilà pourquoi ils sont « odieux aux petits »; voilà pourquoi ils « leur sont responsables de leur obscurité, de leur pauvreté et de leur infortune »; — ou du moins, « ils leur paraissent tels », ajoute la Bruyère : restriction timide et qui laisse assez voir que l'opinion des « petits » ne lui semble pas si mal fondée. Et cette idée des grands, considérés comme une puissance mauvaise, comme une sorte de fléau fatal, emprunte une énergie singulière à la forme sous laquelle la Bruyère la présente : il compare successivement ces hommes, si prodigieusement élevés, par leur rang ou par leurs fonctions, au-dessus du vulgaire, avec ce vulgaire même, avec cette bourgeoisie qu'ils dédaignent et avec ce peuple qu'ils oppriment. Et de cette confrontation exacte il résulte aux yeux du moraliste que la cour ne vaut pas mieux que la ville, et même, en fin de compte, qu'elle vaut moins. Méditez, entre autres, les passages suivants : c'est du Jean-Jacques Rousseau; aussi impitoyable que l'auteur du *Contrat social*, la Bruyère, qui a vu les choses de plus près, est plus mordant peut-être et plus précis :

« Tous les dehors du vice y sont spécieux (à Versailles ou à Fontainebleau, c'est-à-dire à la cour), mais *le fond y est le même que dans les conditions les plus avalées;* tout le bas, tout le faible et tout l'indigne s'y trouvent. Ces hommes si grands ou par leur naissance, ou par leurs dignités, ces têtes si fortes et si habiles, ces femmes si polies et si spirituelles, *tous méprisent le peuple, et ils sont peuple.* »

« Qui dit le peuple dit plus d'une chose; c'est une vaste expression, et l'on s'étonnerait de voir ce qu'elle embrasse et jusques où elle s'étend. Il y a le peuple qui est opposé aux grands : c'est la populace et la multitude; *il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux : ce sont les grands comme les petits.* »

« Un homme du peuple ne saurait faire aucun mal; un grand ne veut faire aucun bien et est capable de grands maux. L'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles; l'autre y joint les pernicieuses. Là se montrent ingénument la grossièreté et la franchise; *ici se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse.* Le peuple n'a guère d'esprit, et *les grands n'ont point d'âme;* celui-là a un bon fond et n'a point de dehors; ceux-ci n'ont que des dehors et qu'une simple superficie. Faut-il opter? *Je ne balance pas, je veux être peuple*[1]. »

1. Introduction de l'édition Rébelliau.

VI

Attitude de la Bruyère en face des grands; par où ils lui paraissent petits.

Est-il aussi vraiment « peuple » qu'il désire l'être? Assurément ce qui frappe d'abord c'est la hardiesse de chapitres comme ceux *de la Cour* et *des Grands;* le premier, qui commence par cette phrase grosse de promesses : « Le reproche, en un sens, le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sait pas la cour; il n'y a sorte de vertus qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot ; » et qui se termine par cette autre : « Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite ; » le second, où se lisent des réflexions aussi audacieusement suggestives que celle-ci :

Les grands croient être seuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes la droiture d'esprit, l'habileté, la délicatesse, et s'emparent de ces riches talents, comme de choses dues à leur naissance. C'est cependant en eux une erreur grossière de se nourrir de si fausses préventions : ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, et *peut-être d'une conduite plus délicate,* ne nous est pas toujours venu de leur fond. Ils ont de grands domaines et une longue suite d'ancêtres; cela ne leur peut être contesté.

Pourquoi ne pas le dire? c'est sa fierté blessée qui l'aide à mieux comprendre la nullité intellectuelle et la bassesse morale des grands. Beaucoup, qui l'ont étouffé de caresses dans le particulier, évitent ses yeux et sa rencontre au lever ou à la messe du roi ; peu « osent honorer devant le monde le mérite qui est seul et dénué de grands établissements »; peu sont capables de sentir le mérite, et, quand il est une fois connu, de le bien traiter. Ces « petits dédains » journaliers, si sensibles à ceux qui sont condamnés à vivre dans le monde, dans une condition où l'on est « destiné à souffrir des grands », il n'en peut prendre son parti. Il sait pourtant et dit qu'il faut se taire sur les puissants, et qu'il vaut mieux les quitter que de s'en plaindre; il ne veut point être de ceux qui nourrissent contre les gens en place « une jalousie stérile, ou une haine impuissante, qui ne nous venge point de leur splendeur et de leur élévation, et qui ne fait qu'ajouter à notre propre misère le poids insupportable du bonheur d'autrui. » Et, pourtant, il y a

une chose qu'il leur envie, c'est le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent quelquefois. Parfois il s'élève à une sorte de philosophie sereine et dit, par exemple, avec beaucoup de justesse dans le sentiment et dans l'expression : « Les grands *dédaignent* les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit ; les gens d'esprit *méprisent* les grands qui n'ont que de la grandeur. Les gens de bien *plaignent* les uns et les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit, sans nulle vertu. » Mais la plainte discrète ne lui suffit pas, et, aussitôt après, il oppose la facilité avec laquelle les grands reçoivent à leur table, dans leur familiarité même, des intrigants et des aventuriers, à la peine qu'ont les personnes de mérite à approcher d'eux. Il a beau faire, cette blessure ne se ferme pas.

Mais ce qu'il y a d'un peu amèrement personnel dans cette peinture de la cour et des grands n'ôte rien à la vérité morale et à la valeur historique du tableau. La monarchie absolue a passé son niveau sur les fronts les plus orgueilleux : si hautains en face des petits, ces grands sont petits eux-mêmes en face du maître unique : le roi. « Il n'y a rien qui enlaidisse certains courtisans comme la présence du prince; à peine les puis-je reconnaître à leurs visages : leurs traits sont altérés, et leur contenance est avilie. » Au lever du roi ils font la foule, et sont bien malheureux s'ils ne sont vus du prince, dont le visage fait toute leur félicité ; comme « voir Dieu peut faire toute la gloire et le bonheur des saints ». On est tenté de crier ici à l'hyperbole; mais l'histoire apporte à son tour ses témoignages, et l'hyperbole apparente est dépassée.

Ouvrez les lettres adressées à Mme de Maintenon : « Ma situation est triste, lui dit la princesse de Montauban; mais j'en serai contente si vous avez la bonté de me consoler un peu en me menant à Marly ce voyage : en voilà trois de suite de passés sans que le roi y ait mené la triste princesse de Montauban. » — « Le roi, écrit le maréchal de Villeroy, me traite avec une bonté qui me rappelle à la vie; je commence à voir les cieux ouverts; il m'a accordé une audience. » — « Pardonnez-moi, Madame, dit le duc de Richelieu, l'extrême liberté que je prends d'oser vous envoyer la lettre que j'écris au roi, par où je le prie à genoux qu'il me permette de lui aller faire de Ruel quelquefois ma cour, car j'aime autant mourir que d'être deux mois sans le voir. » On trouvait avant ces citations la phrase de la Bruyère trop violente; après ces citations on la trouve faible. L'éloquence du langage languit toujours auprès de l'éloquence des faits[1].

1. Taine, *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*, p. 37. Dans une étude de ses *Essais* sur les *Grands Jours d'Auvergne* de Fléchier, M. Taine conclut : « Après avoir pesé attentivement les bienfaits et les félicités de cet âge vanté, je trouve que j'aimerais autant vivre au fond d'un bois dans une bande de loups. »

Comment Louis XIV n'eût-il pas cru ceux qui, comme Bossuet, lui assuraient que les rois sont en quelque façon des dieux et participent à l'indépendance divine? Saint-Simon dit que, s'il n'avait pas eu peur du diable, il se serait fait adorer. Mais il n'avait nul besoin d'établir un culte qu'on lui rendait spontanément. Bussy, du fond de l'exil, garde les yeux obstinément fixés sur son « adorable » maître, et M[lle] de Montpensier, si fière, dit de son royal cousin à ce même Bussy : « *Il est comme Dieu ;* il faut attendre sa volonté avec soumission. » Cette idolâtrie semblait alors toute naturelle; la Bruyère est un des premiers qui en ait vu et noté l'excès toujours croissant.

VII

Les idées politiques de la Bruyère dans les chapitres « des Grands » et « du Souverain ».

S'il faut se garder de faire de la Bruyère un précurseur des hommes de la Révolution française, il convient moins encore de méconnaître la précision et la profondeur de certaines vues politiques qui éclairent et dominent les chapitres des *Grands* et du *Souverain.*

Il n'a rien assurément d'un moderne égalitaire, celui qui observe que certaines dispositions de cœur et d'esprit, comme la bravoure familière aux personnes nobles, passent des aïeux par les pères dans leurs descendants, et sont refusées aux « conditions basses et serviles » ; et pourtant il rappelle que nous sortons tous « du frère et de la sœur ». — « Les hommes composent ensemble une même famille : il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté. » Il sait que « la noblesse expose sa vie pour le salut de l'État et pour la gloire du souverain » ; mais il sait aussi que les chefs sont récompensés de leur courage par la gloire, tandis que les soldats n'ont que la perspective d'une mort obscure. Ce grand éclat de Versailles ne l'éblouit pas : en face de la noblesse qui s'abaisse il voit clairement la bourgeoisie qui grandit.

Pendant que les grands négligent de rien connaître, je ne dis pas seulement aux intérêts des princes et aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires ; qu'ils ignorent l'économie et la science d'un père de famille, et qu'ils se louent eux-mêmes de cette ignorance ; qu'ils se laissent appauvrir et maîtriser par des intendants ; qu'ils se contentent d'être gourmets ou *coteaux*[1],

1. Les « coteaux », ou « profès de l'ordre des coteaux », c'étaient les gourmets

d'aller chez *Thaïs* ou chez *Phryné*, de parler de la meute et de la vieille meute, de dire combien il y a de postes de Paris à Besançon ou à Philisbourg, des citoyens s'instruisent du dedans et du dehors d'un royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins et politiques, savent le fort et le faible de tout un État, songent à se mieux placer, se placent, s'élèvent, deviennent puissants, soulagent le prince d'une partie des soins publics. Les grands qui les dédaignaient les révèrent : heureux s'ils deviennent leurs gendres.

Il y a donc une chose que la Bruyère a comprise en un temps où il y avait quelque mérite à le comprendre : il sent, comme on l'a très bien dit, que les tuteurs et les guides de la nation se dérobent à leur tâche, que tout ce qui a été grand décline, tandis que surgit une triple et nouvelle puissance : celle de l'argent, qui éclipse celle de la naissance; celle du mérite, qui n'est plus considéré comme le privilège d'une caste, de même que la faveur n'est plus considérée comme une garantie de supériorité; enfin la puissance encore obscure, mais qui commence à compter déjà, de l'opinion publique qui, avec la Bruyère, condamne le favoritisme et l'absolutisme, dans leurs conséquences désastreuses ou avilissantes. « Les lecteurs du XVIIe siècle, la Bruyère lui-même, ne virent peut-être pas si loin ; mais il y a au moins dans les *Caractères* une étrange inquiétude, qui ne put échapper aux contemporains[1]. » Est-ce à dire qu'il entrevoie la ruine prochaine de la monarchie ? Il ne peut même songer qu'un autre gouvernement soit possible. Le chapitre du *Souverain*, qui se termine par une sorte d'apothéose de Louis le Grand et de son œuvre royale, ne contient pas une seule critique, pas une seule insinuation dirigée contre le monarque, alors qu'à tous les degrés de la hiérarchie les premiers de ses sujets sont si durement traités : par deux fois même, la révocation de l'édit de Nantes y est glorifiée. On ne soutiendra pas, sans doute, qu'elle est d'un J.-J. Rousseau du XVIIe siècle, cette comparaison fameuse où, dans un cadre d'ailleurs charmant, Louis XIV nous apparaît, pour ainsi dire, travesti en roi berger, pasteur et père de peuples.

Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau qui, répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faux du moissonneur, le berger, soigneux et attentif, est debout auprès de ses brebis ; il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change

qui savaient, en particulier, distinguer les vins des différents crus, et, en général, s'entendaient en bonne chère.

1. Pellisson, *La Bruyère;* Lecène.

de pâturage ; si elles se dispersent, il les rassemble ; si un loup avide paraît, il lâche son chien, qui le met en fuite ; il les nourrit, il les défend. L'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins ! quelle vigilance ! quelle servitude ! Quelle condition vous paraît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger ou des brebis ? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau ? Image naïve des peuples et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince.

Nous savons à quelles compromissions devaient descendre ceux qui s'efforçaient alors de penser librement, et nous ne songeons pas aujourd'hui à nous étonner que la Bruyère lui-même y soit descendu[1]. Nous ne songeons pas surtout à lui reprocher sa très sincère admiration pour un roi qui, s'il n'est plus tout à fait à nos yeux le grand roi, avait cependant, comme on disait, de grandes parties de roi. Il s'applaudissait, mais avec toute la France, de la convalescence récente de Louis XIV. Il admirait Richelieu surtout parce qu'il avait affermi, avec l'autorité du prince, « la sûreté des peuples par l'abaissement des grands » ; mais il n'admirait pas moins Georges d'Amboise, le ministre de Louis XII, qui savait parler à son maître avec force et avec liberté, ne craignait pas d'être bon et bienfaisant.

Il est certain qu'il semble assez indifférent aux diverses formes de gouvernement. Lui-même, l'auteur de la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, Bossuet, avait écrit : « Il n'y a aucune forme de gouvernement ni aucun établissement humain qui n'ait ses inconvénients, de sorte qu'il faut demeurer dans l'état auquel un long temps a accoutumé ce peuple. » Disciple de Bossuet en cela comme en d'autres choses, la Bruyère, dès le début de son chapitre *du Souverain ou de la République*, semble s'attacher à dissiper toute équivoque sur ce point.

Quand l'on parcourt sans la prévention de son pays toutes les formes de gouvernement, l'on ne sait à laquelle se tenir ; il y a dans toutes le moins bon et le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus sûr, c'est d'estimer celle où l'on est né la meilleure de toutes, et de s'y soumettre.

Mais ceux-là mêmes qui le rapprochent par là de Bossuet sont obligés de reconnaître tout aussitôt que la théorie de la Bruyère, — si toutefois on peut envisager ce satirique comme un théoricien, — loin d'être fondée, comme celle de Bossuet, sur le droit divin, ne s'adresse qu'à la raison humaine. Presque aussitôt, en effet, la Bruyère ajoute : « Il n'y a point de patrie

1. Voyez la Notice biographique de M. Servois en tête de l'édition des Grands Écrivains, Hachette, p. 101, 102.

dans le despotique : d'autres choses y suppléent, l'intérêt, la gloire, le service du prince. » Et ici, ce n'est plus à Bossuet que nous songeons, c'est à Montesquieu. De Montesquieu pourtant comme de Bossuet la Bruyère se distingue par un vif sentiment de pitié qu'aucun d'eux n'a au même degré. Ni l'un ni l'autre n'eût écrit, du moins dans le même ton, le morceau sur la guerre : « La guerre a pour elle l'antiquité... » ni l'éloquent appel : « Hommes en place, ministres, favoris, ne vous reposez point sur vos descendants pour le soin de votre mémoire et pour la durée de votre nom : les titres passent, la faveur s'évanouit, les dignités se perdent, les richesses se dissipent, et le mérite dégénère... Ayez de la vertu et de l'humanité ; et si vous me dites : Qu'aurons-nous de plus ? je vous répondrai : De l'humanité et de la vertu... »

Enfin, qui pourrait accuser d'être un observateur superficiel celui qui a écrit : « Le caractère des Français demande du sérieux dans le souverain » ?

VIII

La Bruyère et Saint-Simon.

C'est par cette hauteur des vues politiques, c'est surtout par cette pitié pour les petits, par cette sympathie pour ceux qui souffrent, que la Bruyère est supérieur à Saint-Simon. Aussi admirable écrivain et peintre plus admirable peut-être que lui, dans son orgueil aristocratique sans cesse en éveil, et, pour ainsi dire, en ébullition, Saint-Simon tient les yeux sans cesse fixés sur ceux que la fortune a mis au-dessus de lui, et son plaisir, plaisir amer de revanche, est de montrer à quel point ils sont indignes de leur situation élevée, de les en faire descendre pour les dépouiller à nos yeux de leurs ornements d'emprunt et les avilir. Dans une situation dépendante, la Bruyère n'a ni ces haines ni ces ambitions personnelles. Ce n'est pas l'orgueil étroit de la race, c'est la fierté plus noble de l'esprit. Il semble qu'il ait aussi ses revanches à prendre ; mais ce sont celles de la force intelligente sur la force oppressive et bête. Par suite, même aux moments où il est le plus amer, il reste maître de lui-même, alors que Saint-Simon, enivré d'une passion toute personnelle, s'abandonne, se délecte de sa vengeance, s'y baigne longuement.

Toutefois, il ne faudrait pas exagérer cette différence ni faire de la Bruyère trop exclusivement un artiste, par opposition à Saint-Simon, toujours inspiré, toujours primesautier. Sainte-Beuve a peut-être marqué trop fortement les traits de cette antithèse, juste en elle-même.

La Bruyère aussi a la faculté de l'observation pénétrante et sagace ; il remarque, il découvre toute chose et tout homme autour de lui ; il lit avec finesse leurs secrets sur tous ces fronts qui l'environnent ; puis, rentré chez lui, à loisir, avec délices, avec adresse, avec lenteur, il trace ses portraits, les recommence, les retouche, les caresse, y ajoute trait sur trait, jusqu'à ce qu'il les trouve exactement ressemblants. Mais il n'en est pas ainsi de Saint-Simon, qui, après ces journées de Versailles ou de Marly que j'appellerai des débauches d'observation (tant il en avait amassé de copieuses, de contraires et de diverses !), rentre chez lui tout échauffé, et là, plume en main, à bride abattue, sans se reposer, sans se relire et bien avant dans la nuit, couche tout vifs sur le papier, dans leur plénitude et leur confusion naturelle, et à la fois avec une netteté de relief incomparable, les mille personnages qu'il a traversés, les mille originaux qu'il a saisis au passage, qu'il emporte tout palpitants encore, et dont la plupart sont devenus par lui d'immortelles victimes.

Il est juste pourtant de ne pas oublier, d'une part, que Saint-Simon n'a donné à ses *Mémoires* leur forme définitive que dans sa vieillesse, à une assez longue distance des événements qu'il raconte ; de l'autre, que la Bruyère a pu et dû jeter plus d'une fois toutes vives et chaudes sur le papier ses impressions directes, le soir de telle journée riche en observations précises; que, par suite, l'historien a pu mêler une part d'imagination à ses témoignages les plus sincères, et que l'observateur satirique, au contraire, a pu donner à certaines de ses peintures la valeur d'un témoignage historique. Il est vrai que la Bruyère revient trop souvent à la première esquisse, et que c'est d'ordinaire pour en affaiblir l'effet total par la recherche des effets de détail. Mais il est des pages de lui qui, par l'accent et par la couleur, égalent les plus belles pages de Saint-Simon ; il est des portraits des *Caractères,* comme ceux des Pamphile et des Straton, qu'il est curieux de comparer aux portraits des Dangeau et des Lauzun dans les *Mémoires*. Si, pour l'intensité de la vie et pour le diable au corps, Saint-Simon garde souvent l'avantage, pour le désintéressement de l'observateur, pour la largeur d'esprit du philosophe, on a le droit de lui préférer la Bruyère; car la passion débridée de Saint-Simon, par cela même qu'elle nous fait violence et nous emporte, ne nous permet pas de le suivre avec une pleine sécurité ; et l'on sait à quel piteux avortement vinrent aboutir ses beaux projets de réforme du gouver-

nement, lorsque, sous la régence de son ami le duc d'Orléans, il fut à même de les réaliser. Fort loin aussi d'être un homme d'État, la Bruyère a du moins le sentiment très net des abus du règne présent et l'espérance beaucoup plus vague d'un avenir progressivement amélioré, qui n'est pas, à coup sûr, ce retour à une sorte de féodalité qui hante l'imagination du duc et pair. Tous deux sont à la fois des hommes du XVIIe siècle et du XVIIIe; mais c'est par le style que Saint-Simon est moderne; la Bruyère l'est par le style et par le cœur.

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES

Édit. Chassang (Garnier), Hémardinquer (Delagrave), Rébelliau et Servois (Hachette).

LIVRES

ALLAIRE. — *La Bruyère dans la maison de Condé;* 2 vol. in-8°, Didot, 1886; p. 296 à 298.

CABOCHE. — *De la Bruyère;* Joubert, 1844, in-8° de 70 p.; p. 13 à 28.

DAMIEN. — *Étude sur la Bruyère et Malebranche;* Durand et Pédone-Lauriel, 1866, in-8°; p. 12 à 14, et 28 à 33.

FAGUET. — *Les Grands Maîtres du dix-septième siècle;* Lecène, 1885, in-12; p. 178 à 183.

FOURNIER (ÉD.). — *La Comédie de la Bruyère;* Dentu, 1866; p. 70 à 216.

JANET. — *Les Passions et les Caractères dans la littérature du dix-septième siècle;* Calmann-Lévy, in-12, 2e éd., 1888; p. 173 à 176, 181 a 192, 198, 200 à 209, 212 à 219, 245 à 250.

PELLISSON. — *La Bruyère;* in-8°, Lecène (Classiques populaires), 1892; p. 38, 48 à 51, 90 à 104, 106 à 111, 114, 119, 122 à 133, 143 à 152, 159, 165, 177, 178, 185 à 187, 192 à 195, 219 à 224.

PRÉVOST-PARADOL. — *Études sur les moralistes français;* Hachette, in-12, 3e éd., 1880; p. 189 à 200, 206, 207.

SAINTE-BEUVE. — *Causeries du lundi;* Garnier, in-12; II, 5, 6, 240; III, 206, 207, 321, 322, 325; V, 360; IX, 198, 199; XI, 2, 3.

— *Portraits littéraires;* Garnier, in-12; t. Ier, p. 395, 399.

— *Nouveaux Lundis;* Calmann-Lévy, in-12, 1863; t. Ier, p. 123.

TAINE. — *Nouveaux Essais de critique et d'histoire;* Hachette, 3e éd., 1880, in-12; p. 36, 37, 40, 47.

VINET. — *Moralistes des seizième et dix-septième siècles;* 1859, in-8°; p. 236 à 242, 252, 253, 254[1].

1. Sur la société au XVIIe siècle on consultera avec réserve, mais non sans profit, les livres de V. Cousin, *Mme de Sablé, la Société française au dix-septième siècle d'après le « Grand Cyrus »*, et Rœderer, *Mémoires pour servir à l'histoire de la société polie.*

JUGEMENTS

I

Il s'attache trop à peindre les individus, lors même qu'il traite des plus grandes choses. Ainsi dans son chapitre intitulé *Du Souverain ou de la République,* au milieu de quelques réflexions générales sur les principes ou les vices du gouvernement, il peint toujours la cour et la ville, le négociateur et le nouvelliste. On s'attendait à parcourir avec lui les républiques anciennes et les monarchies modernes, et l'on est étonné à la fin du chapitre de n'être pas sorti de Versailles.

SUARD, *Notice sur la Bruyère.*

II

La Bruyère est venu dans le moment le plus heureux pour faire des portraits de mœurs et de caractères.

DE FÉLETZ, *Jugements historiques et littéraires.*

III

La Bruyère ne nomme pas ; mais, plus véritablement satirique que Boileau, ce n'est pas à quelques mauvais vers qu'il s'attaque et à quelques pauvres auteurs décriés, c'est aux mœurs, à la société. Il ne nomme pas, non, mais il donne au public le plaisir de reconnaître, et à ses victimes la douleur et la honte d'être reconnues... Comme tout grand écrivain, la Bruyère a peint l'humanité en peignant ses commensaux, ses voisins et ses amis. Mais sous le costume qui passe, l'homme qui ne passe pas se fait reconnaître. On voit le jeu des muscles, on sent battre le cœur, la vie est là. Il y a longtemps que la Bruyère serait oublié s'il n'avait été que le plus spirituel pamphlétaire de son siècle.

DE SACY, *Variétés littéraires, morales et historiques;* Perrin.

IV

Le chapitre *de la Cour* et celui *des Grands*, qui le suit, étonnent par la liberté avec laquelle la Bruyère parle de la cour et de la vie qu'on y mène. Il n'était pas le seul à parler ainsi. On sentait déjà ce qu'était cette domesticité brillante et vile. D'ailleurs, en disant du mal de la cour, on ne déplaisait pas au monarque, surtout si l'on avait soin de le louer, ce que la Bruyère fait avec une exagération qui peine. La fin du chapitre *du Souverain* est un éloge de Louis XIV, présenté d'une manière indirecte, qui donne plus de grâce à la flatterie.

Les principaux éléments du siècle de Louis XIV apparaissent dans ce tableau. Ils y sont présentés dans une classification complètement effacée aujourd'hui. Ce sont les gens de cour, les bourgeois, les hommes de finance, les hommes de robe, les gens d'Église, et, tout au fond, le peuple; tout cela formant un corps dont les membres n'étaient point liés ensemble, et dont la seule unité centrale et véritable était la personne du monarque.

Vinet, *Moralistes des seizième et dix-septième siècles*,
Fischbacher.

NARRATIONS, LETTRES ET DIALOGUES

I

Une soirée passée par la Bruyère chez un financier de son temps; vous supposerez qu'il y rencontre plusieurs des originaux qu'il a dépeints dans le chapitre *des Biens de fortune.*

(Agen. — Lycée de jeunes filles. — Devoir, 1892.)

II

Lord Chesterfield écrivait à son fils : « Lisez la Bruyère le matin, et voyez le soir si les portraits sont ressemblants. » On suppose que son fils, qui a mis en pratique cette recommandation, lui rend compte d'une de ses soirées dans un salon de Paris.

III

En s'inspirant du chapitre *des Biens de fortune,* et des passages connus où Boileau vante ironiquement la toute-puissance de l'argent, on imaginera une lettre de la Bruyère à Boileau, où l'auteur des *Caractères* racontera la visite d'un gros financier, de Samuel Bernard, par exemple, à Chantilly, les lâches égards qu'on a pour lui, l'épaisse suffisance et sottise dont il fait preuve, et ne cachera pas son indignation, mais en la tempérant d'ironie.

IV

Dialogue du financier Gourville, homme d'affaires des Condé, et de la Bruyère sur le sujet des « biens de fortune », auxquels la Bruyère oppose, avec une fierté sans raideur, le « mérite personnel ».

V

A la fin de cette lettre au marquis de Termes dont nous avons cité plus haut la plus grande partie, Bussy écrivait :

« Tout ce que je viens de vous dire vous fait voir combien je vous suis obligé du présent que vous m'avez fait, et m'engage à vous demander ensuite la connaissance de M. de la Bruyère. Quoique tous ceux qui écrivent bien ne soient pas toujours de fort honnêtes gens, celui-ci me paraît avoir dans l'esprit un tour qui m'en donne bonne opinion et qui me fait souhaiter de le connaître. »

Le marquis de Termes dut communiquer cette lettre à la Bruyère, et provoquer une rencontre entre lui et Bussy, qui était alors à Paris. On suppose que leur entretien roule sur l'honnête homme, tel qu'on en peut deviner les traits essentiels d'après le chapitre *de la Société et de la Conversation.*

VI

Lettre du duc de Saint-Simon à un ami pour lui annoncer la mort de la Bruyère, qu'il a beaucoup connu, et dont l'œuvre n'était pas faite pour lui déplaire.

VII

La Bruyère venait de publier ses *Caractères,* lorsque parurent les *Parallèles des anciens et des modernes* (1685), où Perrault attaquait les anciens, défendus par Boileau, la Fontaine, Racine, c'est-à-dire précisément ceux qui ouvrirent plus tard à la Bruyère les portes de l'Académie. Il trouvait habile d'y opposer et d'y préférer à Théophraste son imitateur.

« Une pierre de touche bien sûre, c'est la traduction de Théophraste qu'on vient de nous donner, avec des pensées sur les mœurs de notre siècle : il n'y a qu'à savoir combien la simplicité de Théophraste a été trouvée pauvre par tout ce qu'il y a de gens de bon goût dans Paris, au grand étonnement et au grand scandale des adorateurs des anciens, et savoir en même temps combien le public a préféré aux caractères du divin Théophraste les réflexions des modernes qui nous en ont donné la traduction. Les savants sont fort embarrassés là-dessus. »

Pour justifier cette préférence, le chevalier que Perrault fait parler cite un fragment du caractère de Théophraste intitulé *de la Rusticité,* et cette pensée du chapitre *de la Cour :* « La province est l'endroit d'où la cour, comme dans son point de vue, paraît une chose admirable : si l'on s'en approche, ses

agréments diminuent, comme ceux d'une perspective que l'on voit de trop près. » Il raille la simplicité de Théophraste, et dit, au contraire, du passage de la Bruyère : « Il y a là de quoi parler trois jours durant, et le sens qui est renfermé sous le peu de paroles simples et ordinaires que je viens de lire, fournirait de matière à un fort gros volume. »

On suppose que la Bruyère écrit à Perrault une lettre de remerciements où la reconnaissance est tempérée par l'ironie.

Il le remercie de ses éloges, et il se déclare heureux en particulier que le chapitre *de la Cour* ait plu à un homme pour qui la cour a peu de secrets.

Mais il ne veut pas ressembler à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, et qui battent leur nourrice. Brièvement il explique ce que Théophraste a pu et voulu faire.

Sur le fond des idées, il ne partage point l'avis de Perrault : sans méconnaître le mérite des habiles d'entre les modernes, il croit qu'on ne pourra surpasser les anciens qu'en les imitant.

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

Comparer les portraits des riches et des puissants dans Aristote (*Rhétorique,* II), dans la Bruyère et Massillon.

(Paris. — Leçon d'agrégation, 1879.)

II

Expliquer cette pensée de la Bruyère : « La moquerie est souvent indigence d'esprit. »

(Paris. — Licence ès lettres, avril 1852 ; Baccalauréat, oct. 1891.)

III

« Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire. » (*Conversation.*)

(Bordeaux. — Devoir d'agrégation de grammaire, 1888.)

IV

Le portrait du riche et celui du pauvre dans la Bruyère (*Biens de fortune*).

(Enseignement spécial. — Leçon d'agrégation, 1886.)

V

Les critiques formulées par la Bruyère contre les puristes (*de la Société et de la Conversation*) sont-elles conformes à ses théories sur l'art d'écrire et à sa pratique ?

(Caen. — Devoir de licence, 1888.)

VI

Après avoir lu le chapitre *de la Société et de la Conversation,* préciser le degré, le caractère, la cause de la sévérité de l'auteur.

(Lille. — Devoir d'agrégation de grammaire, mars 1888.)

VII

Comment l'esprit de société au XVIIe siècle a développé dans les esprits des divers moralistes la mode des caractères et des portraits.

(Lyon. — DEVOIR DE LICENCE.)

VIII

Qu'était-ce que « l'honnête homme » au XVIIe siècle?

(Poitiers. — DEVOIR DE LICENCE, novembre 1885.)

IX

De l'influence de l'hôtel de Rambouillet sur la littérature française au XVIIe siècle. (Consulter et discuter le jugement de la Bruyère dans le chapitre *de la Société*.)

(Clermont. — BACCALAURÉAT, novembre 1888.)

X

Développer le sujet suivant : Il y a trois sortes de politesse : 1° la politesse des manières, artificielle et banale, mais qu'il ne faut pas mépriser, parce qu'elle est nécessaire dans le commerce de la société; — 2° la politesse d'esprit, qui demande plus de fond et qui faisait considérer, au XVIIe siècle, ceux que la Bruyère appelle les « honnêtes gens »; — 3° la politesse du cœur, bien supérieure, et dont Voltaire a dit:

> De la bonté du cœur elle est la douce iamge,
> Et c'est la bonté qu'on chérit.

(Toulouse. — LYCÉE DE JEUNES FILLES. — Diplôme de fin d'études, 1892.)

XI

« Dire d'une chose modestement qu'elle est bonne ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens et de l'expression; c'est une affaire. » (LA BRUYÈRE.)

(Fontenay-aux-Roses. — DEVOIR DE LITTÉRATURE.)

XII

Montrer par des exemples empruntés au chapitre *de la Société et de la Conversation* que la plupart des observations de la Bruyère ne s'appliquent pas seulement à ses contemporains, mais aux hommes de tous les siècles.

(Professorat des écoles normales. — Aspirantes. — Leçon, 1889.)

XIII

Commenter l'une des deux sentences de la Bruyère ci-après, à votre choix : « La moquerie est souvent indigence d'esprit. — C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. »

(Fontenay-aux-Roses. — Concours d'admission, juillet 1889.)

XIV

« Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ni dans nos écrits ; elle ne produit le plus souvent que des idées vaines et puériles, qui ne servent point à perfectionner le goût, et à nous rendre meilleurs. Nos pensées doivent être prises dans le bon sens et la droite raison, et doivent être un effet de notre jugement. » Montrer que ce mot est le résumé non seulement du chapitre entier, mais des doctrines littéraires professées par tous les écrivains du XVIIe siècle.

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de seconde année.)

XV

Étudier l'art du portrait dans la Bruyère, en prenant vos exemples dans le chapitre *de la Société et de la Conversation.*

(Professorat des écoles normales. — Aspirants. — Leçon, 1890.)

XVI

Expliquer cette pensée de la Bruyère : « Être infatué de soi, et s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit, est un accident qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point

ou qui en a peu : malheur pour lors à celui qui est exposé à l'entretien d'un pareil personnage. » (*De la Société et de la Conversation.*)

(Deux-Sèvres. — Brevet supérieur. — Aspirants, 1891.)

XVII

La Bruyère dit (chap. V, *de la Société et de la Conversation*) : « L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres. » Développer cette pensée.

(Corrèze. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1887.)

XVIII

« La politesse, a dit la Bruyère, fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement. » Expliquer cette pensée et montrer comment elle s'accorde avec la pédagogie, qui ménage une part à la politesse dans l'éducation de l'enfance, et avec la morale, qui fait de cette qualité une obligation pour tous les hommes.

(Yonne. — Brevet supérieur. — Aspirants, 1887.)

XIX

Apprécier cette pensée de la Bruyère : « Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein n'est pas un fort bon caractère. » La commenter par l'étude d'Alceste dans le *Misanthrope*.

(Charente-Inférieure et Meurthe-et-Moselle. — Brevet supérieur, 1887 et 1889.)

XX

Quels sont les défauts courants que la Bruyère relève dans la conversation? Montrer comment il les a personnifiés dans des créations d'une vérité frappante.

(Basses-Pyrénées. — Brevet supérieur. — Aspirantes, octobre 1890.)

XXI

La Bruyère a écrit dans le chapitre *de la Société et de la Conversation :* « Si l'on faisait une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain et de puéril dans les entretiens ordinaires, l'on aurait honte de parler ou d'écouter. » Montrez ce que la Bruyère a voulu dire, et exposez comment doit être conduite, selon vous, une conversation familière, pour être utile et contribuer au perfectionnement du cœur et de l'esprit.

(Basses-Alpes. — Brevet supérieur. — Aspirants, 1887.)

XXII

Développez cette pensée de la Bruyère : « Il faut seulement chercher à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments; c'est une trop grande entreprise. »

(Aude. — Brevet supérieur. — Aspirants, 1887.)

XXIII

Expliquer et apprécier cette pensée de la Bruyère (*de la Société et de la Conversation*) : « La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude; elle en donne du moins les apparences et fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement. »

(Gers. — Brevet supérieur. — Aspirantes, oct. 1889.)

XXIV

Expliquer et commenter cette pensée de la Bruyère : « L'on ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts. » (*De la Société.*)

(Lot. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1887.)

XXV

Appréciez et commentez cette pensée de la Bruyère dans le chapitre V (*de la Société et de la Conversation*) : « C'est une

grande misère de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence. »

(Var. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirants, 1890.)

XXVI

Résumer, en les coordonnant, les principales réflexions de la Bruyère sur la *Société et la Conversation*, et conclure par la leçon morale dont les éléments sont épars dans le chapitre.

(Doubs. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirants, 1890.)

XXVII

Rappeler, à propos du chapitre V de la Bruyère (*de la Société et de la Conversation*), l'heureuse influence exercée par les gens du monde, et particulièrement par les femmes, sur le développement de la littérature française au XVIIe siècle.

(Orne. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirantes, 1890.)

XXVIII

Quels sont les défauts courants que la Bruyère relève dans la conversation? Montrer comment il les a personnifiés dans des créations d'une vérité frappante.

(Tarn-et-Garonne. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirants, 1890.)

XXIX

Dans son chapitre *de la Société et de la Conversation,* la Bruyère, après avoir donné une définition de la politesse, exprime la pensée suivante : « Dans les repas ou les fêtes que l'on donne aux autres, dans les présents qu'on leur fait, et dans tous les plaisirs qu'on leur procure, il y a faire bien, et faire selon leur goût : le dernier est préférable. » Expliquez, développez et discutez cette réflexion.

(Lot-et-Garonne. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirantes, 1890.)

XXX

Analysez le morceau ci-dessous et appréciez-le au point de

vue de la forme et du fond. Faites sur la langue, sur la valeur de certaines expressions, toutes les remarques que vous croirez utiles à l'intelligence complète du texte.

Vous terminerez votre travail par une appréciation générale du style et des procédés de composition de la Bruyère. En quoi excelle-t-il ? Souscririez-vous en guise de conclusion au jugement suivant d'un critique contemporain :

« Le talent de la Bruyère consiste principalement dans l'art d'attirer l'attention ; il invente peu, mais il marque ce qu'il touche d'une empreinte ineffaçable. Il ne dit que des vérités ordinaires, mais une fois qu'il les a dites, on ne les oublie plus ? » (H. Taine.)

« Que dites-vous ? comment ? je n'y suis pas : vous plairait-il de recommencer ? j'y suis encore moins ; je devine enfin : vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid ; que ne disiez-vous : « Il fait « froid ? » etc. Peut-être alors croira-t-on que vous en avez. »

(Gironde. — Brevet supérieur. — Aspirantes, 1891.)

XXXI

« La Bruyère dit qu'il faut prendre ses pensées dans son jugement ; oui, mais on peut en prendre l'expression dans son humeur et dans son imagination. » (Joubert.)

XXII

La Bruyère, dans le chapitre V, et Molière observent-ils et peignent-ils de même ? S'inspirent-ils du même esprit ? raillent-ils les mêmes ridicules ?

XXXIII

Le *Misanthrope* considéré uniquement comme tableau de la société française au XVII[e] siècle et comparé au chapitre V de la Bruyère (*de la Société et de la Conversation*).

XXXIV

La Bruyère et M[me] de Sévigné font tous deux le tableau de leur temps, l'un de propos délibéré, l'autre sans y songer. Le

voient-ils sous le même jour et le peignent-ils des mêmes couleurs?

XXXV

« Avec de la vertu, de la capacité et une bonne conduite, l'on peut être insupportable. Les manières que l'on néglige comme de petites choses sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal; une légère attention à les avoir douces et polies prévient leur mauvais jugement. » (*De la Société et de la Conversation.*)

XXXVI

Le chapitre *des Biens de fortune* et le *Turcaret* de le Sage.

XXXVII

Comparez le chapitre *de la Société et de la Conversation* avec la seconde et la quatrième des *Réflexions diverses* de la Rochefoucauld : *de la Société, — de la Conversation.*

16242-3-20

IMPRIMERIE DELAGRAVE
VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE



LA BRUYÈRE MORALISTE

I

La Bruyère est-il un moraliste original ? — Ce qu'il dit de Pascal et de la Rochefoucauld.

Il n'est pas douteux que la Bruyère ait voulu faire œuvre de moraliste. Dans son *Discours sur Théophraste,* il loue l'écrivain grec d'avoir compris que toute doctrine des mœurs doit tendre à les réformer, à démêler chez les hommes ce qu'ils ont de faible et de ridicule d'avec ce qu'ils ont de bon et de sain, et à les corriger les uns par les autres. Dans sa Préface, il répète que corriger le public est « l'unique fin que l'on doit se proposer en écrivant, et le succès aussi que l'on doit moins se promettre ». L'orateur et l'écrivain, dit-il, « devraient rougir d'eux-mêmes s'ils n'avaient cherché par leurs discours ou par leurs écrits que des éloges ; outre que l'approbation la plus sûre et la moins équivoque est le changement de mœurs et la réformation de ceux qui les lisent ou qui les écoutent. On ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction. » Et il déclare qu'on ôterait à son livre beaucoup de son étendue et de son utilité, si l'on ne voyait pas que son plan a été de peindre « les hommes en général », en peignant les hommes de son temps.

Y a-t-il pleinement réussi ? Plus d'une fois on l'a contesté. « La Bruyère, écrit Vinet, a plus de justesse que de profondeur, plus de vivacité que de force... Il rajeunit les lieux communs, qui sont, au fond, les vérités les plus précieuses. Cette monnaie indispensable, que le long usage seul avait dépréciée, est par lui comme refondue et frappée à neuf. » M. Taine observe que la Bruyère n'apporte aucune vue d'ensemble ni en morale ni en psychologie : « Montaigne, la Rochefoucauld, Pascal, ont une manière personnelle de juger la vie. Ils présentent chacun un corps d'idées liées et précises sur la fin de l'homme, sur son bonheur, sur ses facultés et ses passions. Ils ouvrent de nou-

velles voies, et c'est engager toute sa vie que les prendre pour maîtres et pour conseils. La Bruyère, au contraire, ne découvre que des vérités de détail. » Prévost-Paradol enfin n'est pas moins sévère : « La Bruyère laisse aux Pascal, aux la Rochefoucauld, aux Vauvenargues, cette investigation hardie et cette grande curiosité qui s'attaque au fond même de notre nature. C'est plutôt l'aspect et la figure de nos passions que leur source qui l'attirent. » Il est vrai que Prévost-Paradol ajoute : « Mais, comme les dehors de nos passions ne changent guère et s'accommodent seulement à la variété des temps et des lieux, il a plus d'une fois touché ce qui ne passe pas à travers ce qui passe, et l'homme éternel à côté de l'homme de son siècle et de son pays. » A ce compte, il est, dans une large mesure, un moraliste.

Il ne faut pas trop l'écraser sous une comparaison avec Pascal et la Rochefoucauld. Lui-même il semble avoir pris d'avance ses précautions pour écarter cette comparaison gênante. Le *Discours sur Théophraste* et la Préface contiennent les allusions les moins dissimulées aux *Pensées* et aux *Maximes*. Après avoir justifié, par l'exemple de Théophraste et de Salomon, sa « manière coupée » de penser et d'écrire, la Bruyère en vient à ses deux illustres devanciers, dont il caractérise assez clairement les ouvrages pour n'avoir pas besoin de les nommer.

L'un (les *Pensées*), par l'engagement de son auteur, fait servir la métaphysique à la religion, fait connaître l'âme, ses passions, ses vices, traite les grands et les sérieux motifs pour conduire à la vertu, et veut rendre l'homme chrétien.

L'autre (les *Maximes*), qui est la production d'un esprit instruit par le commerce du monde, et dont la délicatesse était égale à la pénétration, observant que l'amour-propre est dans l'homme la cause de tous ses faibles, l'attaque sans relâche quelque part où il le trouve ; et cette unique pensée, comme multipliée en mille autres, a toujours, par le choix des mots et la variété de l'expression, la grâce de la nouveauté.

L'on ne suit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des *Caractères* : il est tout différent des deux autres que je viens de toucher : moins sublime que le premier et moins délicat que le second, il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par des voies simples et communes, et en l'examinant indifféremment, sans beaucoup de méthode et selon que les divers chapitres y conduisent, par les âges, les sexes et les conditions, et par les vices, les faibles et le ridicule qui y sont attachés.

Dans la Préface, il est plus agressif, et c'est à la Rochefoucauld qu'il s'en prend.

Ce ne sont point, au reste, des maximes que j'ai voulu écrire ; elles sont comme des lois dans la morale, et j'avoue que je n'ai ni assez d'autorité ni

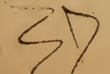
assez de génie pour faire le législateur. Je sais même que j'aurais péché contre l'usage des maximes, qui veut qu'à la manière des oracles elles soient courtes et concises. Quelques-unes de ces remarques le sont, quelques autres sont plus étendues. On pense les choses d'une manière différente, et on les explique par un tour aussi tout différent, par une sentence, par un raisonnement, par une métaphore ou quelque autre figure, par un parallèle, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par un seul trait, par une description, par une peinture; de là procède la longueur ou la brièveté de mes réflexions. Ceux enfin qui font des maximes veulent être crus : je consens, au contraire, que l'on dise de moi que je n'ai pas quelquefois bien remarqué, pourvu que l'on remarque mieux.

La tactique est habile ; en ce qui concerne la Rochefoucauld, elle est ingénieusement perfide; car elle fait ressortir ce que les *Maximes* offrent d'un peu impérieux dans le ton et monotone dans la forme, en marquant la simplicité modeste et la variété de tour des *Caractères.*

II

Ce que la Bruyère doit à Montaigne, Pascal, la Rochefoucauld; par où il se sépare d'eux.

Il est difficile pourtant, quand on lit le chapitre *de l'Homme,* où tant de questions de morale générale sont effleurées, de ne pas se souvenir de ceux qui les ont abordées et approfondies avant lui. Ici, il ne semble point songer à Montaigne, pour qui il ne dissimule pas ailleurs son goût très vif. Dans ce chapitre même, il lui doit beaucoup : il lui emprunte ses dédains pour la raison humaine, qui, dans l'enfance, n'est pas encore, dans l'âge mûr est obscurcie par les passions, dans la vieillesse est ralentie par les années et la douleur; sa pitié, dédaigneuse aussi, pour cet être qui désire avec emportement, jouit avec froideur des biens qu'il a désirés, et aspire à de plus grands biens encore ; qui n'estime les autres que par la beauté de leur linge et la largeur de leur galon d'or; dont le caractère est de n'en avoir point. Il raille comme lui ce jeu d'esprit qui est le stoïcisme, ce « fantôme de vertu et de constance » qui est la sagesse stoïcienne. A ce sage imaginaire, dont l'héroïsme parfait est au-dessus de la nature humaine, il oppose l'homme vrai qui « sort de son sens, crie, se désespère, étincelle des yeux et perd la respiration pour un chien perdu ou pour une porcelaine qui est en pièces ». A quoi bon tant de raisons et de réflexions



pour ne pas craindre la mort? C'est plutôt fait de la craindre, en cédant à la nature, et de n'y songer que le moins possible.

Cette sortie contre le stoïcisme étonne un peu, car la Bruyère est fort loin de partager l'épicurisme de Montaigne. Mais sa morale est celle des honnêtes gens, qui n'aiment ni l'effort trop tendu, ni l'abandon trop relâché. Tandis que Montaigne s'observe complaisamment lui-même, plutôt qu'il n'observe les autres hommes, la Bruyère veut laisser au public, non son propre portrait, — bien qu'il en esquisse çà et là quelques traits, — mais celui de l'honnête homme d'alors, ennemi de tous les excès, de celui qui n'est pas « tout d'une pièce », qui sait rire et badiner. Mais lui-même, quoi qu'il fasse, il n'est pas si ami de « la bagatelle », et il est, au fond, plus éloigné du scepticisme souriant de Montaigne que du pessimisme amer de Pascal. A ses yeux la nature humaine n'est pas bonne. Dès le début du chapitre *de l'Homme*, il porte sur cette nature le même arrêt que Philinte dans le *Misanthrope,* mais avec quelle différence dans l'accent !

Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, et l'oubli des autres ; ils sont ainsi faits, c'est leur nature : c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'élève.

Les hommes, en un sens, ne sont point légers, ou ne le sont que dans les petites choses : ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bienséances ; ils changent de goût quelquefois ; ils gardent leurs mœurs toujours mauvaises ; fermes et constants dans le mal, ou dans l'indifférence pour la vertu.

En plus d'un autre passage, l'idée qui inspire ce début est ramenée et confirmée : un esprit « raisonnable », nous en sommes avertis, « peut haïr les hommes en général, où il y a si peu de vertu, mais excuse les particuliers », en réfléchissant aux vices de l'humanité « et combien il est pénible aux hommes d'être constants, généreux, fidèles, d'être touchés d'une amitié plus forte que leur intérêt ». Aussi n'exigera-t-il point d'eux « qu'ils volent dans l'air, qu'ils aient de l'équité ». Mais plus il méprisera la nature humaine, plus il se montrera indulgent envers chaque homme pris à part. Triste indulgence, faite de pitié sans amour et d'indignation lassée ! L'homme veut tromper et ne pas être trompé : c'est miracle qu'il puisse conclure avec d'autres hommes des contrats, des traités, des alliances, qu'il vive avec d'autres sous le même toit. Il est si peu disposé à tenir sa parole, qu'il a fallu inventer, pour l'y

contraindre, toutes sortes de parchemins, « honte de l'humanité ». A quoi servent toutes les formalités de la justice ? « Est-ce qu'il n'y aurait pas dans le monde la plus petite équité ? »

Quelle peut être la vie d'êtres si inquiets d'esprit, si inconstants de cœur et inégaux de caractère ? « La vie est courte et ennuyeuse... Il est ordinaire à l'homme de n'être pas heureux... Les hommes semblent être nés pour l'infortune... Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter ; si elle est heureuse, il est horrible de la perdre ; l'un revient à l'autre... L'inquiétude, la crainte, l'abattement, n'éloignent pas la mort, au contraire : je doute seulement que le ris excessif convienne aux hommes, qui sont mortels... A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse... La vie est un sommeil. Les vieillards sont ceux dont le sommeil a été le plus long : ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir... Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre. » Assurément c'est là du pessimisme. On a dit que ce pessimisme était superficiel. Il l'est surtout dans l'expression, et quand on se souvient du pessimisme si éloquent de Pascal. Sur la vanité de la vie, sur la crainte de la mort, sur le puéril égoïsme de l'orgueil humain, la Bruyère pense et dit à peu près ce que pense et dit Pascal. Mais Pascal se passionne et s'effraye. La Bruyère n'est qu'attristé. C'est le plus sincèrement du monde qu'il observe et fait voir de préférence les moins beaux côtés de la nature humaine, et aussi qu'il envisage la vie comme une immense déception. Mais sa pensée n'a pas assez de profondeur ni son émotion assez de force pour qu'il puisse rivaliser avec l'auteur des *Pensées,* dont il se souvient cependant. Oui, il dit les mêmes choses, mais il les dit autrement, avec moins de spontanéité, ou d'emportement, ou de poignante mélancolie.

Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même et de Dieu.

L'homme semble quelquefois ne se suffire pas à soi-même : les ténèbres, la solitude, le troublent, le jettent dans des craintes frivoles et dans de vaines terreurs : le moindre mal alors qui puisse lui arriver est de s'ennuyer.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse ; elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

Cela est bien vu, mais cela n'est pas profondément senti. Et

toutefois, cela est peut-être, au fond, sinon plus humain, du moins plus humainement et pratiquement utile que les plus beaux cris de Pascal, car à côté du mal la Bruyère montre le remède : vivre, agir, travailler. C'est, sans doute, en ce sens que M. de Sacy a pu écrire : « On estime la Bruyère autant qu'on l'aime. Ce n'est pas un saint farouche comme Pascal ; sa vertu ne fait pas peur; c'est le galant homme dans toute la force de cette expression, le chrétien qui connaît les faiblesses du monde, le philosophe sans morgue et sans dédain. » C'est aussi par là qu'on peut le préférer à un la Rochefoucauld, si supérieur à lui par d'autres endroits. Oui, Vinet l'a bien observé, sa pensée philosophique a moins de substance et de fond que celle de la Rochefoucauld ; elle a souvent moins d'étendue que l'expression n'en fait pressentir, tandis qu'une ligne, un mot de la Rochefoucauld, suggèrent à l'esprit toute une longue suite de pensées nouvelles. Mais — sans parler de ce don que la Rochefoucauld n'a pas eu, de « saisir le côté dramatique des caractères » — l'homme que décourage la philosophie chagrine des *Maximes* est un peu relevé par la philosophie des *Caractères,* chagrine encore parfois, mais moins obstinément fermée du côté de l'espérance, surtout des espérances éternelles.

Il faut bien l'avouer pourtant, si l'on se place au point de vue de l'art simple et sobre des vrais classiques, la Bruyère ne le cède pas moins à la Rochefoucauld qu'à Pascal. Pour le prouver, il suffira de considérer quelques pensées de la Rochefoucauld, délayées et affaiblies par la Bruyère.

On aime mieux dire du mal de soi que de n'en point parler. — Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi : un homme modeste ne parle point de soi.

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres. — Notre vanité et la trop grande estime que nous avons de nous-mêmes nous fait soupçonner dans les autres une fierté à notre égard qui y est quelquefois, et qui souvent n'y est pas : une personne modeste n'a point cette délicatesse.

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit. — Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, et idolâtrent les talents du corps et de l'esprit : celui qui dit froidement de soi, et sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidèle, sincère, équitable, reconnaissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles et la peau douce; cela est trop fort.

Les vieillards aiment à donner de bons conseils, pour se consoler en quelque façon de n'être plus en état de donner de mauvais exemples. — Peu de gens se souviennent d'avoir été jeunes, et combien il leur était difficile d'être chastes et tempérants. La première chose qui arrive aux hommes après avoir renoncé aux plaisirs, ou par bienséance, ou par lassitude, ou par régime

c'est de les condamner dans les autres. Il entre dans cette conduite une sorte d'attachement pour les choses mêmes que l'on vient de quitter ; l'on aimerait qu'un bien qui n'est plus pour nous ne fût plus aussi pour le reste du monde ; c'est un sentiment de jalousie[1].

III

La Bruyère moraliste observateur. — La vie de société dans le chapitre « de l'Homme ». — Les grands et le peuple.

Ainsi, moins souple que Montaigne, la Bruyère est plus vraiment moral, puisque, au-dessus des opinions humaines, éternellement changeantes, il voit et fait voir un principe fixe. Moins profond que Pascal, il nous est plus accessible ; car il ne fonde pas sa morale sur une théologie décourageante. Moins vigoureux que la Rochefoucauld, il est aussi moins rigoureux, ne nous emprisonne pas dans le cerle étroit d'un système, ne nous contraint pas à nous mépriser nous-mêmes en tout, et ne triomphe pas de nos misères. Si toutefois sa philosophie nous paraît manquer d'originalité, n'oublions pas, pour ne pas être injustes avec lui, qu'elle est avant tout une philosophie pratique et sociale. Considérée à ce point de vue, elle semble moins banale et moins vague : les exemples précisent les préceptes. Si le philosophe moraliste, dans la tâche que nous aimons à lui assigner, nous paraît quelquefois au-dessous de notre attente, le moraliste observateur et peintre, dans la seule tâche qu'il se soit assignée, ne manque jamais de mouvement, de couleur ni de vie.

Par certains côtés, le chapitre *de l'Homme* est le complément du chapitre *de la Société et de la Conversation*. La Bruyère y ridiculise encore ou y flétrit tous les travers ou tous les vices qui, si on les laissait se développer librement, rendraient difficile d'abord, impossible ensuite, le commerce de la société. C'est l'incivilité, fille de la sotte vanité, de la paresse, de la dis-

1. L'imitation est quelquefois assez visible et maladroite. Par exemple, la Rochefoucauld écrit : « Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands... Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement. » La Bruyère paraphrase : « Des hommes parlent de manière, sur ce qui les regarde, qu'ils n'avouent d'eux-mêmes que de petits défauts, et encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talents ou de grandes qualités. Ainsi l'on se plaint de son peu de mémoire, content d'ailleurs de son grand sens et de son bon jugement, » etc.

traction, de la jalousie. Mais elle ne se répand que sur les dehors? « Elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible et manifeste. » C'est l'inégalité d'une humeur chagrine et pointilleuse. « Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes; ils devraient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paraître tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union et de commerce, c'est-à-dire à être des hommes... Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir. » C'est la vanité, dont la fausse modestie n'est que le dernier raffinement, car la modestie vraie n'existe que sous la forme de l'humilité chrétienne (ici la Bruyère semble tout près du jansénisme).

L'homme, de sa nature, pense hautement et superbement de lui-même, et ne pense ainsi que de lui-même : la modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre : elle est une vertu du dehors, qui règle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix, et qui le fait agir extérieurement avec les autres comme s'il n'était pas vrai qu'il les compte pour rien... L'on est si rempli de soi-même que tout s'y rapporte.

C'est ce goût de la gaieté facile ou de la raillerie méprisante qui fait que certaines gens « rient également des choses ridicules ou de celles qui ne le sont pas », ou prennent plaisir à se faire des ennemis, car « la moquerie est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins; elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de soi-même ». C'est le bavardage intempérant; c'est la sottise, qui ne meurt point. Que de misères! et combien il serait plus simple « de renoncer à toute hauteur et à tout ce qui convient si peu aux faibles hommes, et de composer ensemble, de se traiter tous avec une mutuelle bonté »! L'honnête homme dont la Bruyère trace le portrait dans le chapitre *de la Société* s'achemine de plus en plus, on le voit, vers l'honnêteté véritable, vers la bonté indulgente.

Les « caractères » dont est semé ce chapitre ne sont pas fort nombreux, mais tous rentrent dans cet ordre d'idées. Celui de Ménalque surtout est complaisamment développé; mais le distrait, c'est le contraire de l'homme sociable; car une des causes qui produisent l'incivilité, c'est la distraction. Ce sont des caractères médiocrement intéressants que ceux de Gnathon et de Giton; mais leur seul intérêt, ils l'empruntent à cette idée que leur gourmandise égoïste les rend haïssables à tous. Voyez ce qu'on reproche à Gnathon.

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres : *il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ;* il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service ; il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous ; il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois : il ne se sert à table que de ses mains ; il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes. Il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés : le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe. S'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe : on le suit à la trace. Il mange haut et avec grand bruit ; il roule les yeux en mangeant ; la table est pour lui un râtelier ; il écure ses dents, et il continue à manger.

Le tableau est étrangement réaliste ; mais pourquoi des couleurs si crues? Pour faire mieux sentir ce qu'a de monstrueux ce souci de soi seul, cet oubli de tous les autres.

Mais la Bruyère sait porter plus haut ses regards, vers ces postes éminents qui « rendent les grands hommes encore plus grands, et les petits beaucoup plus petits » ; et derrière ces grands qui s'élèvent ou s'abaissent, derrière ces courtisans qui les amusent et les flattent pour parvenir à leur tour, derrière ces hobereaux de province, oisifs, ignorants, fourbes, intempérants, querelleurs, inutiles à leur patrie, à leur famille, à eux-mêmes, mais si fiers de leur titre de gentilshommes, il entrevoit le vrai peuple, et s'arrête, indigné, attendri tout ensemble, devant sa détresse imméritée.

> Un jour Jacques Bonhomme attendrit ce moqueur,
> Et, voyant les souffrants derrière les grotesques,
> Ce styliste accompli fut un homme de cœur [1].

Il ne plaisante plus alors, et tout sourire a si bien quitté ses lèvres qu'on a pu l'accuser parfois d'être un déclamateur, alors qu'il n'est qu'un historien.

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée ; et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

1. Jules Lemaître, *les Médaillons;* Lemerre.

Les couleurs du tableau sont-elles trop chargées? Quand la Bruyère le traça, la France n'avait pas encore éprouvé les désastres qui attristèrent la fin du règne de Louis XIV. Plus tard, les misères publiques émurent Bois-Guillebert, Fénelon, Racine. Vauban assure que la dixième partie de la population était réduite à mendier; il plaint éloquemment « ce pauvre peuple, toujours exposé à l'avarice et à la cupidité des autres, toujours au bout de ses affaires, jusqu'à en être le plus souvent privé des aliments nécessaires au soutien de la vie, toujours exposé à la faim, à la soif, à la nudité, et, pour conclusion, réduit à une misérable pauvreté dont il ne se relève jamais ». Mais, avant eux, la Bruyère ne s'était pas laissé éblouir par l'éclat tout superficiel d'une monarchie encore triomphante; il en avait vu et montré les plaies secrètes.

IV

Le « moi » de la Bruyère dans le chapitre « de l'Homme ». Les sentiments plus forts que les idées.

De tels morceaux relèvent singulièrement ce que la philosophie proprement dite de la Bruyère, exprimée dans ce chapitre, peut avoir de banal ou d'insuffisant, comme ils corrigent ce que peuvent avoir de trop amer certains autres passages, sur la vieillesse, par exemple. Nous lui pardonnons d'être pessimiste, parce que les circonstances, plus que sa nature, l'ont fait tel. Il faisait sans doute un retour sur soi-même quand il écrivait : « L'on est né quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaisance, tout le désir de plaire; mais, *par les traitements que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit ou de qui l'on dépend,* l'on est bientôt jeté hors de ses mesures et même de son naturel; l'on a des chagrins et une bile que l'on ne se connaissait point, l'on se voit une autre complexion, l'on est enfin étonné de se trouver dur et épineux. » Toute cette philosophie dont il s'était armé « contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie et la mort, contre les sots et les mauvais railleurs », lui sert de peu de chose quand ceux de qui il dépendait lui font trop sentir sa dépendance, ou qu'un fat en crédit abuse de sa patience obligée. Il semble qu'il y ait comme un accent de rancune dans quelques traits : « Tout le monde dit d'un fat qu'il est un fat; personne n'ose le lui dire à lui-même : il meurt

sans le savoir, *et sans que personne se soit vengé.* » Il lui a manqué la vie de famille pour panser les blessures de son amour-propre. C'est la philosophie encore, dit-il, qui « nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons ». Le dernier trait n'est qu'une épigramme inutile; le premier a tout l'air d'un regret, d'ailleurs sans amertume. Mais, parce qu'il n'a pas connu la famille, il n'a pas vu ou n'a pas bien compris certaines choses sur lesquelles la vie de Chantilly ne pouvait lui donner que des indications vagues ou trompeuses. Ces « enfants des dieux », dont les hautains caprices le faisaient souffrir, n'ont pu lui donner qu'une idée très insuffisante de l'enfance.

Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissimulés; ils rient et pleurent facilement; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très petits sujets; ils ne veulent point souffrir de mal, *et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes...*

L'unique soin des enfants est de trouver l'endroit faible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soumis : dès qu'ils ont pu les entamer, ils gagnent le dessus, et prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait déchoir une première fois de cette supériorité à leur égard, est toujours ce qui nous empêche de la recouvrer.

Non que ces longues pages, consacrées aux enfants dans le chapitre *de l'Homme,* soient vides de toute observation précise ou même de toute vue indulgente. Sur l'instinct d'imitation des enfants, sur leur promptitude à saisir les défauts et à en tirer parti, leur indolence au travail et leur vivacité au jeu, sur leur logique enfantine, il y a nombre de remarques ingénieuses, et on lit avec plaisir, avec surprise aussi, des lignes qu'on dirait de Montaigne ou de Fénelon : « C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfants et leur devenir inutile, que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même sévèrement de celles qui sont légères. Ils savent précisément et mieux que personne ce qu'ils méritent, et ils ne méritent guère que ce qu'ils craignent : ils connaissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, et ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité. » Mais la Bruyère semble se contredire plus loin, et Montaigne ni Fénelon, je pense, n'eût écrit : « Il faut aux enfants les verges et la férule. »

Passons condamnation sur ces défauts; avouons qu'en reprenant, dans le caractère de Timon le misanthrope, le caractère d'Alceste, la Bruyère n'a guère été mieux inspiré qu'ail-

leurs, en opposant son Onuphre au Tartuffe de Molière, et que son portrait de l'avare est fort loin d'égaler la figure saisissante d'Harpagon. Molière est certes un philosophe plus profond que la Bruyère; mais est-il besoin d'être profond philosophe pour être moraliste pénétrant? On pourrait refuser à la Bruyère ce nom de moraliste, s'il observait et peignait toujours l'homme de son temps, jamais l'homme en général. Mais est-il possible d'être vrai dans la peinture des contemporains, sans atteindre, au moins par moments, à la vérité supérieure et durable? Dans les hommes dont l'extérieur se modifie avec les âges qui se succèdent, il y a toujours quelque chose de l'homme qui reste le même au fond.

On dit que la vocation de moraliste de la Bruyère fut tout accidentelle, et qu'il n'aurait pas écrit les *Caractères* sans l'occasion que lui offrit Bossuet et qui le révéla à lui-même. Tout semble prouver au contraire qu'au moment où il entra dans la maison des Condé, il avait beaucoup observé, sinon les grands, du moins le monde de la bourgeoisie, de la magistrature et de la finance : tel passage du chapitre *de l'Homme,* par exemple sur la manie de plaider, ne s'explique guère que par là. D'autre part, il importe assez peu quelle occasion révèle son génie à un grand écrivain, pourvu que ce génie nous donne les fruits que nous avons le droit d'en attendre. Sans doute cette vie de la Bruyère explique pourquoi il n'est pas de ces penseurs qui, après une longue méditation solitaire, apportent au public un système suivi de philosophie ou de morale. Mais, pour être un moraliste, est-il nécessaire de subordonner ses observations à un système conçu *à priori?* C'est tant mieux, disent quelques-uns[1], s'il ne ramène pas toutes ses pensées à l'unité, toujours un peu étroite et factice, d'une même théorie : par l'indépendance même qu'il conserve, il met moins en défiance le lecteur moderne et le captive davantage, car son domaine, c'est celui des phénomènes prochains et visibles de la vie morale; son œuvre est un trésor de faits, recueillis et groupés après une enquête patiente; par là elle prend uu caractère plus scientifique en quelque sorte et plus pratique que les œuvres où l'on sent partout la préoccupation de lois à vérifier, d'une thèse à soutenir. La réflexion philosophique, le document historique et la confidence personnelle s'y mêlent heureusement ensemble pour

1. Voyez l'Introduction de l'édition Rébelliau; Hachette.

notre instruction et pour notre agrément. D'autres[1] essayent de dégager de la foule des observations particulières quelques propositions générales. Le bien moral existe; la raison permet aux hommes de le reconnaître et leur révèle l'obligation où ils sont de s'y conformer. Cette obligation s'impose comme un ordre, non comme une contrainte : l'homme reste libre de ne pas faire son devoir : il a donc la responsabilité de ses actes. « Obligation morale, libre arbitre, sanction de la conscience, ne sont-ce point là les principes sur lesquels repose toute morale humaine? » Il faut bien reconnaître, d'ailleurs, que la Bruyère juge superflu de les développer, et se maintient sur le terrain de la morale pratique.

Ne le comparons pas à Pascal et à la Rochefoucauld, soit. Mais, s'ils sont plus grands, ils sont aussi moins mesurés et moins accessibles. De préférence nous allons vers le moraliste du juste milieu : il ne nous offre pas de solution universelle pour tous les grands problèmes, bien que son spiritualisme soit hors de doute; en revanche, sur les menus problèmes de la vie sociale, nous avons plaisir et profit à le consulter. Et en même temps que les avis discrets du moraliste s'insinuent dans notre esprit, les mérites délicats de l'homme lui gagnent notre cœur. En plein XVIIe siècle il eut au plus haut degré le sentiment de la justice, celui qui écrivait ces lignes, où Sainte-Beuve sentait palpiter le cœur d'un Fénelon sous un accent plus contenu : « Il faut des saisies de terre et des enlèvements de meubles, des prisons et des supplices, je l'avoue : mais, justice, lois et besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes. » Et ce sentiment de la justice est fait en grande partie de pitié. Il y a dans ce chapitre *de l'Homme* des mots où se trahit une âme qui n'aime pas à s'épancher au dehors, mais se laisse deviner et se fait aimer.

Il semble qu'aux âmes bien nées les fêtes, les spectacles, la symphonie, rapprochent et font mieux sentir l'infortune de nos proches ou de nos amis.

Une grande âme est au-dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la moquerie; et elle serait invulnérable, si elle ne souffrait par la compassion.

Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.

Et c'est ce ton qui persuade plus que celui du philosophe qui dogmatise. Il ne paraît donc pas suffisant de dire que la

1. Voyez le *La Bruyère* de M. Pellisson; Lecène.

Bruyère est un « moraliste littérateur », plus artiste qu'aucun des moralistes de ce temps : un tel éloge le compromettrait plutôt. Mieux vaut dire qu'il est un moraliste sans ambition, mais sans parti pris comme sans scepticisme, ce qui lui permet d'être, par une heureuse alliance, celui de tous les moralistes qui est le plus exact historien des mœurs, l'homme le moins éloigné de nous, le confident et l'ami que nous choisirions de préférence.

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES

Édit. Chassang (Garnier), Hémardinquer (Delagrave), Rébelliau et Servois (Hachette).

LIVRES

ALLAIRE. — *La Bruyère dans la maison de Condé;* 2 vol. in-8°, Didot, 1886; p. 58 à 60.

CABOCHE. — *De la Bruyère;* Joubert, in-8°, 1844; p. 29 à 48.

DESJARDINS. — *Moralistes français du seizième siècle;* Didier, 1871, in-8°; p. 487 à 492.

JANET. — *Les Passions et les Caractères dans la littérature du dix-septième siècle;* Calmann-Lévy, in-12, 2e éd., 1888; p. 196, 197, 222, 223.

MERLET. — *Études littéraires;* Hachette, in-12, 1882; p. 426 à 428.

PALÉOLOGUE. — *Vauvenargues;* Hachette, in-16; p. 121 à 125.

PELLISSON. — *La Bruyère;* in-8°, Lecène (Classiques populaires), 1892; p. 34, 35, 38 à 41, 52, 53, 59, 60, 145, 163, 166, 222, 223.

PRÉVOST-PARADOL. — *Étude sur les moralistes français;* in-12, Hachette, 3e éd., 1880; p. 178, 187, 188.

SAINTE-BEUVE. — *Causeries du lundi;* Garnier, in-12; III, 127, 128.

— *Portraits littéraires;* Garnier, in-12; t. Ier, p. 401.

— *Portraits de femmes;* Garnier, in-12; p. 302.

— *Nouveaux Lundis;* Calmann-Lévy, 1879, in-12; t. Ier, 129, 130, 131.

TAINE. — *Nouveaux Essais de critique et d'histoire;* Hachette, in-12, 3e éd., 1880; p. 43 à 50.

JUGEMENTS

I

Personne n'a peint les détails avec plus de feu, plus de force, plus d'imagination dans l'expression, qu'on n'en voit dans les *Caractères*. Il est vrai qu'on n'y trouve pas aussi souvent que dans les écrits de Bossuet et de Pascal de ces traits qui caractérisent non seulement une passion ou les vices d'un particulier, mais le genre humain. Ses portraits les plus élevés ne sont jamais aussi grands que ceux de Fénelon et de Bossuet; ce qui vient en grande partie de la différence des genres qu'ils ont traités. La Bruyère a cru, ce me semble, qu'on ne pouvait peindre les hommes assez petits; et il s'est bien plus attaché à relever leurs ridicules que leur force. Je crois qu'il est permis de supposer qu'il n'avait ni l'élévation, ni la sagacité, ni la profondeur de quelques esprits du premier ordre; mais on ne peut lui disputer sans injustice une forte imagination, un caractère vraiment original et un génie créateur.

Vauvenargues, *Réflexions critiques*.

II

Comme moraliste, la Bruyère paraît moins remarquable par la profondeur que par la sagacité. Montaigne, étudiant l'homme en lui-même, avait pénétré plus avant dans les principes essentiels de la nature humaine. La Rochefoucauld a présenté l'homme sous un rapport plus général, en rapportant à un seul principe le ressort de toutes les actions humaines. La Bruyère s'est attaché particulièrement à observer les différences que le choc des passions sociales, les habitudes d'état et de profession, établissent dans les mœurs et dans la conduite des hommes. Montaigne et la Rochefoucauld ont peint l'homme de tous les temps et de tous les lieux; la Bruyère a peint le courtisan, l'homme de robe, le financier, le bourgeois du siècle de Louis XIV. Peut-être que sa vue n'embrassait pas un grand horizon, et que son esprit avait plus de pénétration que d'éten-

due. Il s'attache trop à peindre les individus, lors même qu'il traite des plus grandes choses. Ainsi, dans son chapitre intitulé *du Souverain ou de la République,* au milieu de quelques réflexions générales sur les principes et les vices des gouvernements, il peint toujours la cour et la ville, le négociateur et le nouvelliste. On s'attendait à parcourir avec lui les républiques anciennes et les monarchies modernes; et l'on est étonné à la fin du chapitre de n'être pas sorti de Versailles.

SUARD, *Mélanges de littérature.*

III

La Bruyère semble avoir légué à Fontenelle ces pensées fines et délicates qui feignent de se cacher sous la familiarité de l'expression ; à Duclos, l'analyse des mœurs, et ces comparaisons vives et transparentes qui réfléchissent sur des observations quelquefois nouvelles et peu éclaircies la netteté des images qui nous sont les plus familières; à Vauvenargues, ces aperçus justes et frappants, que le ton rapide et la brièveté de la phrase gravent en maximes et en définitions ; à l'auteur des *Pensées philosophiques,* quelque chose de cette adresse qui prépare de loin la pensée principale et la fait voler ensuite avec plus de force, comme un dard longtemps balancé. Enfin, l'auteur des *Lettres persanes* paraît avoir appris de lui cet art d'amener un mot piquant, et l'art beaucoup plus heureux d'approfondir les vices et les ridicules des hommes en paraissant les effleurer. V. FABRE, *Éloge de la Bruyère.*

IV

La Bruyère ne veut ni nous désespérer, ni nous réduire à l'alternative d'être des intrigants ou des saints ; il veut nous rendre meilleurs dans notre imperfection, et il nous y aide par une morale appropriée à nos forces. Aussi la Bruyère est-il le plus populaire de nos moralistes.

La morale de la Bruyère, c'est celle de Montaigne, de Molière, de la Fontaine, de Boileau ; c'est tout ensemble une grande liberté d'observation, qui reste d'ailleurs dans les limites de la convenance, et une certaine indifférence qui laisse à chacun ses défauts, et qui paraît satisfaite qu'un homme imparfait ne soit pas pire.

NISARD, *Histoire de la littérature française;* Didot.

V

Il me semble que la pensée de la Bruyère était plus forte qu'étendue, et qu'il avait moins d'originalité que de verve. Il n'apporte aucune vue d'ensemble ni en morale ni en psychologie. Remarquez qu'on pouvait le faire sans composer de traités systématiques. Montaigne, la Rochefoucauld, Pascal, n'ont point ordonné des séries de formules abstraites ; et cependant ils ont une manière originale de juger la vie : chacun d'eux voit les actions humaines par une face qu'on n'avait point encore aperçue. La Bruyère, au contraire, ne découvre que des vérités de détail ; il montre le ridicule d'une mode, l'odieux d'un vice, l'injustice d'une opinion, et, comme il le dit lui-même, la vanité de tous les attachements de l'homme. Mais ces vues éparses ne le conduisent pas à une idée unique ; il tente mille sentiers et ne fraye pas de route ; de tant de remarques vraies il ne forme pas un ensemble.

TAINE, *Nouveaux Essais de critique et d'histoire ;* Hachette.

VI

Parmi nos moralistes, la Bruyère représente essentiellement l'honnête homme. Ce n'est pas un saint farouche comme Pascal ; sa vertu ne fait pas peur : c'est le galant homme dans toute la force de cette expression, le chrétien qui connaît les faiblesses du monde, le philosophe sans morgue et sans dédain. Il ne faut pas demander à la Bruyère l'abandon charmant et la causerie brillante de Montaigne. En lui c'est l'art qui domine. Chacune de ses phrases a précisément tout ce qu'elle doit avoir d'éclat, de force ou de délicatesse. Je ne pourrais pas étudier Montaigne : il s'empare trop de moi, il m'amuse trop ; je ne le lis plus, j'écoute ou je cause. La Bruyère se prête au contraire merveilleusement à l'étude.

KRANTZ, *Essai sur l'esthétique de Descartes ;* Germer-Baillière.

VII

Si cette absence de vues personnelles, « liées et précises », sur les problèmes fondamentaux de la vie humaine, empêche

de ranger la Bruyère parmi les philosophes proprement dits, elle n'est pas sans avoir ses avantages. Car qu'est-ce qu'un système, après tout, dans toute science, sinon une synthèse artificielle, une classification forcément étroite — puisqu'elle est le fait d'une seule intelligence — d'un nombre nécessairement limité aussi de faits et d'idées? Et, en morale, que sont ces séduisantes théories d'un la Rochefoucauld, d'un Pascal, ou même d'un Montaigne, sinon la pensée — la fantaisie — d'un homme s'imposant arbitairement à l'immense variété des phénomènes de l'âme humaine, qu'elle prétend enserrer et expliquer? Or, si ces conceptions hardies de la nature et de la destinée de l'homme peuvent nous éblouir un instant et nous paraître d'abord le dernier mot de la science et la clef de tous les mystères, elles vieillissent vite et cèdent la place à des interprétations différentes et à des hypothèses nouvelles. Il en résulte que ceux-là ont peut-être plus de chance de toucher et d'intéresser plus longtemps les hommes, qui se sont modestement contentés de les étudier, non de haut, mais de près, de les représenter avec fidélité, de leur offrir d'eux-mêmes une image exacte et franche. Et c'est le cas de la Bruyère.

Rébelliau, Notice de l'édition Hachette.

LETTRE

Vous discuterez, sous la forme de lettre à une amie, le jugement porté par la Bruyère sur les enfants : « Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissimulés; ils rient et pleurent facilement; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très petits sujets; ils ne veulent point souffrir de mal, et ils aiment à en faire : ils sont déjà des hommes. »

(Corse. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirantes, 1887.)

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

Distinguer dans la Bruyère le moraliste du satirique.

(Paris. — LEÇON D'AGRÉGATION, 1856.)

II

En quoi diffèrent, en quoi se ressemblent ces deux moralistes : la Rochefoucauld et la Bruyère?

(Lille. — DEVOIR DE LICENCE, avril 1888.)

III

Apprécier la Bruyère comme moraliste et comme écrivain.

(Paris. — BACCALAURÉAT, 1882.)

IV

Que faut-il penser, au point de vue de la vérité historique, du célèbre passage de la Bruyère sur les paysans?

(Clermont. — BACCALAURÉAT, nov. 1892.)

V

Définir les écrivains appelés moralistes. Indiquer en quoi le but qu'ils poursuivent diffère : 1° de celui des satiriques; 2° de celui des orateurs sacrés. Faire connaître les principaux moralistes du XVIIe siècle, en insistant principalement sur la Bruyère.

(Rennes. — BACCALAURÉAT, juillet 1890.)

VI

Développer cette pensée de la Bruyère : « L'ennui est entré dans le monde par la paresse; elle a beaucoup de part dans

la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même. » (*De l'Homme.*)

(Fontenay-aux-Roses. Devoir de littérature. — Seine. Brevet élémentaire. Aspirantes, 1886.)

VII

L'enfant chez la Fontaine, chez la Bruyère (chapitre *de l'Homme*) et chez V. Hugo (*les Enfants*).

(Professorat des écoles normales. — Aspirantes. Leçon, 1892.)

VIII

Comparer, d'après les parties de leurs ouvrages que vous avez étudiées, Montaigne, Pascal et la Bruyère envisagés comme moralistes.

(Professorat des écoles normales. — Aspirantes, 1887.)

IX

« Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir su éviter de faire une sottise. » (*De l'Homme.*)

(Fontenay-aux-Roses. — Composition de littérature.)

X

Développer cette sentence de la Bruyère : « Une grande âme est au-dessus de l'injure, de l'injustice et de la douleur. » Citer des exemples historiques. (*De l'Homme.*)

(Meuse. — Brevet supérieur. — Aspirants, octobre 1889.)

XI

Expliquer et développer cette pensée de la Bruyère : « L'on se repent rarement de parler peu, très souvent de trop parler. » (*De l'Homme.*)

(Indre-et-Loire. — École normale primaire. Aspirantes, 1887.)

XII

Développer et apprécier la pensée contenue dans les deux phrases qui suivent : « Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute et d'avoir quelque chose à se reprocher. » (LA BRUYÈRE, *de l'Homme.*) — « Il vaut encore mieux souffrir le mal que le faire. » (FLORIAN.)

(Hérault. BREVET ÉLÉMENTAIRE. Aspirants, juillet 1889.
Meuse. BREVET SUPÉRIEUR. Aspirantes, 1891.)

XIII

Développer point par point cette pensée de la Bruyère : « L'émulation est un sentiment volontaire, courageux, sincère, qui rend l'âme féconde, qui la fait profiter des grands exemples, et la porte souvent au-dessus de ce qu'elle admire. »

(Haute-Garonne. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirantes, 1890.)

XIV

Critiquer cette opinion de la Bruyère sur lui-même :

« Il est tout différent des deux autres (moralistes, Pascal et la Rochefoucauld) que je viens de toucher : moins sublime que le premier, moins délicat que le second, il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par des voies simples et communes. »

(Maine-et-Loire. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirants, 1891.)

XV

1° Expliquer et justifier par des exemples cette pensée de la Bruyère : « Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères. » (*De l'Homme*). 2° Montrer d'où naît ce sentiment et à quelles inclinations de notre nature il se rattache. 3° Dire quels devoirs il nous rappelle et quelles résolutions charitables il doit nous suggérer.

(Haute-Garonne. — BREVET SUPÉRIEUR. — Aspirantes, 1890.)

XVI

Grimarest, dans son *Traité du récitatif,* écrit : « Les *Maximes* de M. de la Rochefoucauld doivent être lues gravement ; les *Caractères* de M. de la Bruyère veulent une voix familière et quelquefois plaisante. » Dans quelle mesure avait-il raison, et quelle portée peut avoir cette observation?

XVII

Expliquer et apprécier ce jugement de Vauvenargues : « La Bruyère était un grand peintre, et n'était pas peut-être un grand philosophe. Le duc de la Rochefoucauld était philosophe et n'était pas peintre. »

XVIII

Expliquer et discuter ce mot de la Bruyère (*de l'Homme*) : « Si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le père. »

XIX

Dans quelle mesure est-il juste de dire, avec Victorin Fabre, que la Bruyère nous donne la connaissance « non pas précisément de l'homme ou du cœur humain, mais des hommes qui nous entourent et de ce monde où nous vivons »?

XX

« Ce livre baissa dans l'esprit des hommes quand une génération entière, attaquée dans l'ouvrage, fut passée. Cependant, comme il y a des choses de tous les temps et de tous les lieux, il est à croire qu'il ne sera jamais oublié. » Que pensez-vous de ce jugement de Voltaire?

XXI

Sainte-Beuve a dit (*Port-Royal,* t. II, p. 400, note) que la Bruyère tient beaucoup de Montaigne, non seulement par le style et par la méthode décousue avec art, mais aussi pour la

manière de juger l'homme et la vie. Esquissez un parallèle entre Montaigne et la Bruyère.

XXII

La Bruyère moraliste; par où il est inférieur à un Pascal ou même à un la Rochefoucauld.

XXIII

Que pensez-vous de cette assertion de la Harpe : « La Bruyère est meilleur moraliste et surtout bien plus grand écrivain que la Rochefoucauld? »

XXIV

M. Taine, en songeant surtout au passage célèbre de la Bruyère sur les paysans, a pu comparer l'auteur des *Caractères* à l'auteur du *Discours sur l'inégalité*. Dans quelle mesure cette comparaison vous semble-t-elle juste?

XXV

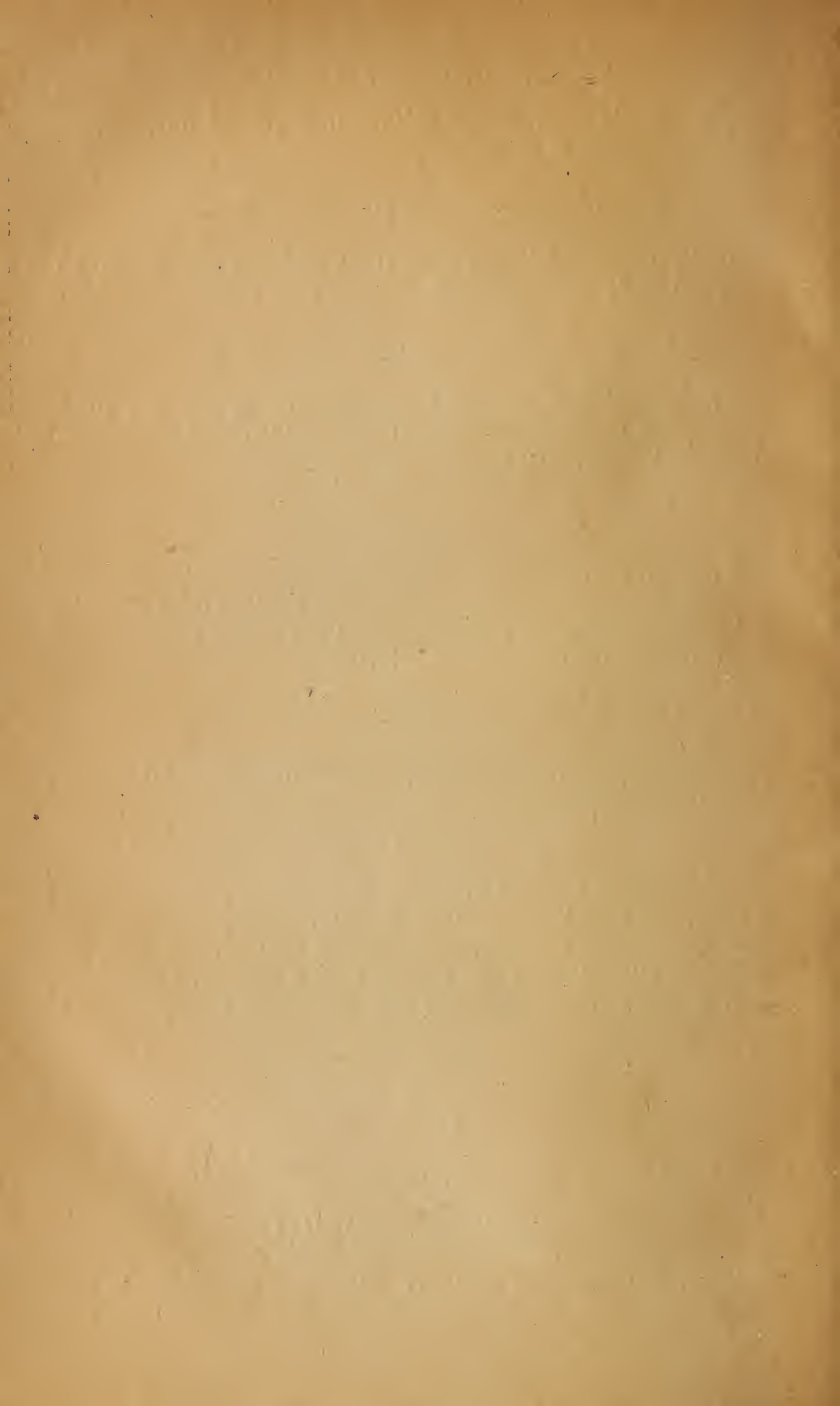
Déterminer ce que la Bruyère doit à Montaigne dans le chapitre *de l'Homme.*

XXVI

Étudier, vers la fin du chapitre *de l'Homme,* le caractère de Timon, qui semble une critique de celui d'Alceste dans le *Misanthrope;* essayer de démêler la pensée intime de la Bruyère, et dire si elle est analogue, comme on l'a affirmé, à celle que J.-J. Rousseau développe dans la *Lettre sur les spectacles.*

16212-3-20

IMPRIMERIE DELAGRAVE
VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE



LES CHAPITRES « DES JUGEMENTS »,

« DE LA MODE », ET « DE QUELQUES USAGES »

I

Le chapitre « des Jugements »; ses éléments divers, son unité. — Frivolité et fausseté des jugements humains.

Le chapitre *des Jugements* est composé d'éléments assez divers. On y trouve encore des « caractères »; tel ce délicieux *Fragment,* qui passe pour le portrait de Mme d'Aligre : « Il disait que l'esprit dans cette belle personne était un diamant bien mis en œuvre... » Ce portrait est peint avec une sorte de tendresse, car celle qui en a donné le modèle était bien la femme telle que la voulait la Bruyère : vive et modeste à la fois, elle n'ignore rien « de ce qui peut entrer de plus délicat et de plus fin dans les conversations... Elle vous parle comme celle qui n'est pas savante, qui doute et qui cherche à éclaircir; et elle vous écoute comme celle qui sait beaucoup, qui connaît le prix de ce que vous lui dites... Elle s'approprie vos sentiments, elle les croit siens, elle les étend, elle les embellit; vous êtes content de vous d'avoir pensé si bien, et d'avoir mieux dit encore que vous n'aviez cru. » On sent que la Bruyère aimait à être écouté et interprété ainsi par une personne qui « a déjà compris que la simplicité est éloquente », qui, avec le goût de la lecture, a « le goût des personnes de nom et de réputation », peu désireuse, d'ailleurs, de briller, « ayant même un peu de penchant pour la retraite ». Mais c'est là un portrait individuel plus qu'un caractère proprement dit[1], et l'on observe que les caractères généraux sont beaucoup plus rares ici que dans le chapitre suivant.

En d'autres endroits, on croirait lire, tantôt le chapitre *de l'Homme,* quand la Bruyère raille le prodigieux entassement des

1. J'en dirai autant pour le portrait curieux de Théodas (Santeuil).

lois et de leurs commentaires, le mystérieux jargon de la médecine, et prouve par là que les hommes ne sont par nature ni justes ni tempérants; tantôt le chapitre *de la Société,* avec cette différence qu'ici, lorsqu'il parle de l'honnête homme par exemple, c'est sur un ton singulièrement plus amer, car il le confond presque avec l'homme habile. Ailleurs, c'est le « moi » de la Bruyère qui se fait brusquement jour à travers les réflexions les plus impersonnelles. Il raille ceux qui se considèrent comme offensés parce qu'il a mal parlé des jeunes gens de la cour ou des grands, quoiqu'ils ne soient plus jeunes et ne soient pas grands. N'est-ce pas lui qui parle — avec quel accent! — par la bouche d'Antisthène et d'Antisthius?

Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de style, d'imprimeur, d'imprimerie; qu'on ne se hasarde plus de me dire : « Vous écrivez si bien, *Antisthène !* continuez d'écrire; ne verrons-nous point de vous un *in-folio ?* Traitez de toutes les vertus et de tous les vices dans un ouvrage suivi, méthodique, qui n'ait point de fin; » ils devraient ajouter : « Et nul cours. » Je renonce à tout ce qui a été, qui est et qui sera livre. Suis-je mieux nourri et plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du nord, ai-je un lit de plume, après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place? J'ai un grand nom, dites-vous, et beaucoup de gloire; dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien : ai-je un grain de ce métal qui procure toutes choses? Le vil praticien grossit son mémoire, se fait rembourser de frais qu'il n'avance pas, et il a pour gendre un comte ou un magistrat. Un homme *rouge* ou *feuille-morte* (un laquais) devient commis, et bientôt plus riche que son maître; il le laisse dans la roture, et, avec de l'argent, il devient noble... On paye au tuilier sa tuile et à l'ouvrier son temps et son ouvrage. Paye-t-on à un auteur ce qu'il pense et ce qu'il écrit? et s'il pense très bien, le paye-t-on très largement? Se meuble-t-il, s'anoblit-il à force de penser et d'écrire juste? Il faut que les hommes soient habillés, qu'ils soient rasés; il faut que, retirés dans leurs maisons, ils aient une porte qui ferme bien : est-il nécessaire qu'ils soient instruits? Folie, simplicité, imbécillité, continue Antisthène, de mettre l'enseigne d'auteur ou de philosophe! Avoir, s'il se peut, un *office lucratif,* qui rende la vie aimable, qui fasse prêter à ses amis et donner à ceux qui ne peuvent rendre; écrire alors par jeu, par oisiveté, et comme *Tityre* siffle ou joue de la flûte : cela ou rien : j'écris à ces conditions, et je cède ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge, et me disent : « Vous écrirez. » Ils liront pour titre de mon nouveau livre : DU BEAU, DU BON, DU VRAI, DES IDÉES, DU PREMIER PRINCIPE, *par Antisthène, vendeur de marée...*

Je pardonne, dit *Antisthius,* à ceux que j'ai loués dans mon ouvrage, s'ils m'oublient : qu'ai-je fait pour eux? ils étaient louables. Je le pardonnerais moins à tous ceux dont j'ai attaqué les vices sans toucher à leurs personnes, s'ils me devaient un aussi grand bien que celui d'être corrigés; mais comme c'est un événement qu'on ne voit point, il suit de là que ni les uns ni les autres ne sont tenus de me faire du bien.

L'on peut, ajoute ce philosophe, envier ou refuser à mes écrits leur récompense; on ne saurait en diminuer la réputation; et si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser?

Toutefois, si l'on écarte les développements épisodiques, si l'on veut ramener ce chapitre à l'unité, tout au moins à une unité relative, on s'aperçoit sans peine qu'il est tout entier suspendu, pour ainsi dire, à cette idée, tant de fois exprimée par Montaigne sous tant de formes variées : « La plupart des jugements humains sont ou frivoles, ou ridicules, ou faux. »

Il suffit de jeter les yeux sur la cour et la ville pour nous rendre compte de ce qu'ont d'ordinaire de hasardeux nos opinions et nos admirations. « La vogue, la faveur populaire, celle du prince, nous entraînent comme un torrent : nous louons ce qui est loué bien plus que ce qui est louable. » Et pourtant la faveur, si elle n'exclut pas le mérite, ne le suppose pas aussi. Le public est le moins infaillible des juges. Quinault, « ce phénix de la poésie chantante », vient de renaître de ses cendres ; « il a vu mourir et revivre sa réputation en un même jour. » Ce même public, qui se donne à lui-même de si prompts démentis, ne sait même pas distinguer le génie de la médiocrité ; il laisse Corneille dans la pauvreté, tandis que Chapelain est riche. Au visage de ce même Corneille, qui est à pied, le comédien, couché dans son carrosse, jette en passant de la boue. Sur la condition même de ces comédiens, que de sentiments contradictoires! Elle était infâme chez les Romains, honorable chez les Grecs ; les Français pensent de la condition ce que pensaient les Romains, mais vivent avec les comédiens comme les Grecs. Qu'eût dit la Bruyère, s'il eût pu suivre jusqu'à nos jours l'étonnante transformation des idées des gens du monde et même des gens d'église relativement aux gens de théâtre?

Si nous jugeons nos compatriotes avec aussi peu de sûreté, combien doivent être plaisants les jugements que nous portons sur les étrangers! On sait avec quel étonnement naïf les Français du XVIIe et du XVIIIe siècle accueillaient les ambassadeurs siamois ou moscovites, les voyageurs venus des pays lointains, et l'on connaît la boutade de Montesquieu : « Ah! ah! Monsieur est Persan! C'est une chose bien extraordinaire. Comment peut-on être Persan[1]? » Mais longtemps avant Montesquieu, la Bruyère — qui devine souvent le XVIIIe siècle — avait senti et marqué fortement ce ridicule.

Si les ambassadeurs des princes étrangers étaient des singes instruits à marcher sur les pieds de derrière et à se faire entendre par interprète, nous

1. Au début du XVIIIe siècle, un Suisse, Muralt, écrivait : « Dès qu'un Français vient dans un autre pays, surpris de voir tout un peuple différer de lui, il ne peut plus se contenir, et il s'échappe à la vue de tant d'horreurs ».

ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celui que nous donne la justesse de leurs réponses, et le bon sens qui paraît quelquefois dans leurs discours. *La prévention du pays, jointe à l'orgueil de la nation, nous fait oublier que la raison est de tous les climats, et que l'on pense juste partout où il y a des hommes.* Nous n'aimerions pas à être traités ainsi de ceux que nous appelons barbares; et s'il y a en nous quelque barbarie, elle consiste à être épouvantés de voir d'autres peuples raisonner comme nous.

Tous les étrangers ne sont pas barbares, et tous nos compatriotes ne sont pas civilisés...

Avec un langage si pur, une si grande recherche dans nos habits, des mœurs si cultivées, de si belles lois et un visage blanc, nous sommes barbares pour quelques peuples.

Si nous entendions dire des Orientaux qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raison et les fait vomir, nous dirions : « Cela est bien barbare. »

II

Les jugements personnels de la Bruyère.

N'est-ce pas être barbare aussi que prendre tant de soin d'anéantir sa propre espèce par des guerres furieuses? Est-ce réaliser un progrès qu'enchérir tous les jours sur les anciennes manières de s'exterminer? On corne sans cesse à nos oreilles : « L'homme est un animal raisonnable. » C'est l'homme qui se définit ainsi. Que ne se laisse-t-il donc définir par les animaux au-dessus desquels il se place, et qui valent mieux que lui? Tout le début du morceau, d'un étrange éclat, qui clôt le chapitre *des Jugements* (Petits hommes hauts de six pieds, tout au plus de sept...) serait du pur Montaigne, n'était l'amertume de l'accent, et cette horreur instinctive du sang répandu, qui est déjà d'un philosophe du XVIIIe siècle. Mais ces dernières pages s'adressent moins à l'homme en général qu'aux princes unis à Guillaume d'Orange contre Louis XIV, et lui-même Guillaume y est attaqué avec une violence souvent injuste. Plus qu'il ne le voudrait peut-être, la Bruyère prouve ici que, « sur les choses les plus sérieuses », les opinions des hommes sont sujettes à varier, car nous ne lisons pas aujourd'hui sans quelque surprise et même sans quelque gêne ses invectives contre le glorieux adversaire de Louis XIV.

Oui, le moraliste satirique a raison de mettre en lumière la vanité des jugements de la foule; mais les siens sont-ils toujours exempts de toute erreur? Il associe à Bayard, comme mo-

dèle de bravoure, Montrevel, capitaine aujourd'hui fort ignoré[1]. Il loue avec éloquence et délicatesse l'infaillible Vauban; mais dans le grand Dauphin, ce prince à l'esprit si médiocre et aux goûts si bas, il salue « l'amour et l'espérance des peuples »; il le fait « plus grand que ses aïeux »; il l'orne de « divines qualités ». C'est trop oublier ou dédaigner cette force de l'opinion publique qu'il a si bien caractérisée, ce « rocher immuable » au pied duquel viennent se briser la flatterie et la faveur.

Il n'est pas sûr davantage qu'il ait bien jugé la Fontaine et Corneille, en établissant un contraste si marqué entre leur ennuyeuse stupidité dans le monde et l'élévation de leur génie[2]. En ce même chapitre, d'ailleurs, il a rendu deux fois hommage au génie du fabuliste, qui sait peindre des caractères, lui aussi, et même souvent des caractères plus vivants que les siens, parce qu'ils sont plus naturels et plus simples. « Supposons, dit-il, que notre langue pût un jour avoir le sort de la grecque ou de la latine : serait-on pédant, quelques siècles après qu'on ne la parlerait plus, pour lire Molière ou la Fontaine? » C'est qu'ici il ne se place pas à l'unique point de vue de la société mondaine; au contraire, c'est justement contre cette société, souvent frivole ou dédaigneuse, qu'il défend les « savants », c'est-à-dire les hommes de pensée. On leur refuse, dans un certain milieu, « les manières du monde, le savoir-vivre, l'esprit de société »; on les renvoie à leurs cabinets et à leurs livres. « Comme l'ignorance est un état paisible, et qui ne coûte aucune peine, l'on s'y range en foule, et elle forme à la cour et à la ville un nombreux parti, qui l'emporte sur celui des savants. » En vain ceux-ci allèguent les noms de personnages également doctes et polis : parmi les prélats, le cardinal d'Estrées, l'archevêque de Harlay, qui furent tous deux académiciens, Bossuet; parmi les magistrats, Séguier, Novion, Lamoignon; parmi les gens de lettres, Pellisson et Mlle de Scudéry (curieux témoignage de la réputation dont elle jouissait encore); parmi les grands seigneurs, le sévère Montausier, le brillant Vardes, le janséniste Chevreuse, ami de Fénelon, et, plus haut encore, le duc de Chartres (le futur régent), Condé, Conti, les ducs de Bourbon et du Maine, élèves de la Bruyère et de Mme de Maintenon, le grand prieur de Vendôme, qui devait présider aux réunions épicuriennes du Temple. Cette énumération un peu

1. Le maréchal de Montrevel mourut, dit-on, de la peur que lui causa la vue d'une salière renversée.

2. Voyez ces portraits dans le fascicule de *la Bruyère critique*.

mêlée, sans doute, mais si habile, ne touche pas les ignorants : ils ne voient là que d'illustres exceptions; ils ne songent point à se demander « si ce même esprit qui fait faire de si grands progrès dans les sciences, qui fait bien penser, bien juger, bien parler et bien écrire, ne pourrait point encore servir à être poli ». Tout ce plaidoyer en faveur de l'esprit et de l'instruction contre l'ignorance et la fatuité est à la fois ingénieux et fier. Bientôt le ton s'échauffe, et l'ironie se fait mordante.

Il faut très peu de fonds pour la politesse dans les manières; il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

Il est savant, dit un politique, il est donc incapable d'affaires, je ne lui confierais l'état de ma garde-robe; et il a raison. OSSAT, XIMENÈS, RICHELIEU, étaient savants : étaient-ils habiles? ont-ils passé pour de bons ministres. Il sait le grec, continue l'homme d'État, c'est un grimaud, c'est un philosophe. Et en effet, une fruitière à Athènes, selon les apparences, parlait grec, et par cette raison était philosophe : les BIGNONS, les LAMOIGNONS, étaient de purs grimauds : qui en peut douter? ils savaient le grec. Quelle vision, quel délire au grand, au sage, au judicieux ANTONIN, de dire *qu'alors les peuples seraient heureux, si l'empereur philosophait, ou si le philosophe, ou le grimaud, venait à l'empire!*

Le vif sentiment que la Bruyère avait de la dignité de l'homme qui pense se manifeste en ces quelques pages avec autant d'énergie, mais avec moins d'amertume que dans le chapitre *du Mérite personnel.* Comme pour mieux marquer de qui il tient cet orgueil de la pensée, il prononce ici le grand nom qu'il avait déjà écrit, avec une sympathie émue, lorsqu'il traitait *des Biens de fortune :* « La règle de Descartes, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles ne soient connues clairement et distinctement, est assez belle et assez juste pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes. » On aperçoit clairement, en plus d'un passage du chapitre *des Jugements,* deux tendances assez diverses, mais qui se concilient : celle de l'homme du monde, qui fait bon marché de la lourde science des pédants (voyez l'esquisse du caractère d'Hérille, qui « veut citer »); celle de l'homme de réflexion, qui sent et s'efforce de faire sentir aux autres le prix de la science vraie. Il a du penseur véritable la salutaire inquiétude, qui ne saurait se reposer dans la certitude sereine d'une demi-ignorance, et qui, mal satisfaite du présent, jette un regard investigateur sur l'avenir. Combien d'hommes du XVIIe siècle eussent été capables de voir avec cette lucidité ce qui manquait à la science, à l'art, à la littérature de leur temps, et de prévoir sans effroi les révolutions nécessaires de la pensée dans les siècles suivants?

Si le monde dure seulement cent millions d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur, et ne fait presque que commencer : nous-mêmes touchons aux premiers hommes et aux patriarches : et qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des siècles si reculés ? *Mais si l'on juge par le passé de l'avenir, quelques choses nouvelles nous sont inconnues dans les arts, dans les sciences, dans la nature, et j'ose dire dans l'histoire ! quelles découvertes ne fera-t-on point ? quelles différentes révolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la terre, dans les États et dans les empires ?* Quelle ignorance est la nôtre, et quelle légère expérience que celle de six ou sept mille ans !

III

Le chapitre « de la Mode ». — Galerie des manies individuelles.

Le chapitre *de la Mode* est moins profond et plus varié que le chapitre *des Jugements,* dont il est, du reste, comme la suite. Que sont, en effet, les caprices de la mode, sinon des aberrations du jugement de tous ou de quelques-uns? Mais ces aberrations peuvent être et sont d'ordinaire vénielles. Aussi de l'erreur, qui peut avoir de dangereuses conséquences, tombe-t-on ici dans la manie, qui est surtout ridicule. Toutefois il faut distinguer deux parties dans ce chapitre : la première, amusante, mais assez superficielle; la seconde, qui touche à des modes d'un caractère plus général, et qui aboutit à la satire, non plus des travers individuels, mais des hypocrisies sociales.

La galerie des manies personnelles, un peu exceptionnelles, j'imagine, alors comme aujourd'hui, est celle qui s'offre d'abord aux yeux, et celle aussi sur laquelle semble s'arrêter le plus complaisamment le regard du moraliste observateur. Ne met-il pas trop de complaisance même à suivre ici ces ridicules dans le moindre détail? Quelle part d'humanité peut contenir cette longue revue des collectionneurs maniaques? La manie des collectionneurs est de tous les temps, sans doute, mais dans tous les temps aussi elle n'a paru mériter qu'un sourire. « Il n'y a point de si petit caractère, nous répond Vauvenargues, qu'on ne puisse rendre agréable par le coloris; le fleuriste de la Bruyère en est la preuve. » Accordons que c'est là un tour de force de l'artiste, mais à l'artiste véritable ne souhaitons pas trop de pareils triomphes. Oui, nous voyons le fleuriste en extase dans son jardin du faubourg; nous l'y voyons « planté et qui a pris racine au milieu de ses tulipes », qui lui cachent la nature et Dieu. Peut-être est-ce le prendre sur un ton bien haut

pour le sujet que conclure : « Cet homme raisonnable, *qui a une âme, qui a un culte et une religion,* revient chez soi fatigué, affamé, mais fort content de sa journée; il a vu des tulipes. » L'ensemble du portrait, cependant, est spirituel et vivant. Mais il semble que la Bruyère déploie ensuite un grand effort pour ridiculiser l'amateur de médailles, et même l'amateur d'estampes, bien que la « chute » de ce dernier morceau soit d'un comique de bon aloi.

J'ai, continue-t-il, une sensible affliction, et qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : j'ai tout *Callot,* hormis une seule, qui n'est pas, à la vérité, de ses bons ouvrages; au contraire, c'est un des moindres, mais qui m'achèverait Callot. Je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir : cela est bien rude !

Nous connaissons aussi de ces bibliomanes qui font relier magnifiquement leurs livres, et n'en lisent jamais aucun; mais la satire ici tourne à la charge, et cette « tannerie » où l'on tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin n'est plus une bibliothèque.

Enfin, voici des ridicules plus généraux, des travers d'esprit moins ignorés encore peut-être de nos contemporains que des contemporains de la Bruyère. C'est cette intempérance de savoir qui embrasse toutes les connaissances et n'en possède aucune, qui aime mieux, par une vaine curiosité, « savoir beaucoup que de savoir bien ». C'est le pédantisme tout aussi vain des érudits qui « passent leur vie à déchiffrer les langues orientales et les langues du Nord, celles des deux Indes, celles des deux pôles, et celle qui se parle dans la lune », avec quel dédain pour ceux « qui se bornent ingénument à savoir leur langue, ou tout au plus la grecque et la latine » !

Ces gens lisent toutes les histoires, et ignorent l'histoire; ils parcourent tous les livres, et ne profitent d'aucun; c'est en eux une stérilité de faits et de principes qui ne peut être plus grande, mais, à la vérité, la meilleure récolte et la richesse la plus abondante de mots et de paroles qui puisse s'imaginer : ils plient sous le faix ; leur mémoire en est accablée, pendant que leur esprit demeure vide.

On peut dire que cette condamnation sommaire est un peu dure pour les érudits. Mais quoi ! les érudits sont si durs eux-mêmes pour les autres hommes ! En tout cas, ces traits de satire nous sont moins indifférents que ceux qui s'égarent ensuite sur les bourgeois qui aiment à bâtir de riches maisons et n'osent les habiter, ou sur ceux qui s'embarrassent de meubles

et de bustes rares, alors que leurs filles ne sont ni dotées ni vêtues. Ceux-ci pourtant sont des Harpagons d'une variété particulière; soit, mais ce sont de ces Harpagons en réduction, pour ainsi dire, à qui l'on n'accorde qu'un coup d'œil en passant. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que la Bruyère fait un effort, et un effort parfois heureux, pour relever l'intérêt de ces sortes de miniatures. Diphile, l'éleveur d'oiseaux, « passe les jours, *ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus*, à verser du grain et à nettoyer des ordures... Ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, *car ses enfants sont sans maîtres et sans éducation.* » Mais, en vérité, nous ne saurions le haïr tout à fait, car le commerce de ce petit peuple chantant a bien son charme, presque sa poésie. Et nous ne sommes pas trop surpris d'apprendre que quelques traits de cette physionomie sont empruntés à un ami de la Bruyère. Il effleure ainsi parfois, il caresse les ridicules avec un sourire ; mais parfois aussi, à force de s'y complaire, il les outre. La fin du portrait de Diphile en offrirait un exemple bien remarquable : « Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil; *lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve.* »

La Bruyère a trop de finesse pour ne pas sentir les inconvénients de cette manière de procéder par énumération et par analyses juxtaposées. « Qui pourrait, dit-il, épuiser tous les différents genres de curieux ? » Est-ce découragement ? est-ce ironie? on ne sait. Ce qui est certain, c'est que l'énumération continue : l'amateur de coquillages et l'amateur d'insectes ont leur tour.

Au début de son chapitre, le moraliste semblait nous promettre davantage : « La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. » Et, en effet, la « curiosité », ainsi entendue, c'est-à-dire les goûts trop particuliers et tyranniques, qui s'imposent peu à peu à nous, nous obsèdent, nous égarent, nous font oublier enfin d'être hommes, peut certes devenir aussi dangereuse qu'un vice, et même dégénérer en vice véritable. Mais la Bruyère s'amuse à en décrire l'extérieur plus qu'à en mesurer la dan-

gereuse influence. Ne lui demandons pas plus qu'il n'a voulu faire, et contentons-nous de lui devoir une collection, minutieusement étiquetée et précieuse pour l'historien des mœurs, des « monomanies » les plus curieuses du XVIIe siècle finissant.

IV

Seconde partie du chapitre « de la Mode ». — Caractère plus sérieux de la satire. — La mode de l'hypocrisie.

La satire est autrement profonde dans la seconde partie du chapitre *de la Mode*. Ce n'est pas qu'on n'y trouve encore quelques portraits de ridicules divers, comme celui d'Iphis, l'homme coquet, qui pourrait figurer dans le chapitre *des Femmes*, s'il portait des boucles d'oreilles et des colliers de perles, ou celui du fat dont la manière opposée est de se faire remarquer par une mise surannée. « Il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter. » L'auteur de l'*École des maris* avait dit avant la Bruyère : « L'un et l'autre excès choque. » Sur les modes des hommes et surtout des femmes, dont la tête supporte « un édifice à plusieurs étages », il y a là plus d'un détail piquant. C'est à cette partie épisodique, qui se rattache à la première et empiète sur la seconde, que se rapporte le court et charmant parallèle de la personne à la mode et de la personne de mérite.

Une personne à la mode ressemble à une *fleur bleue* qui croît de soi-même dans les sillons, où elle étouffe les épis, diminue la moisson, et tient la place de quelque chose de meilleur; qui n'a de prix et de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice léger qui naît et qui tombe presque dans le même instant : aujourd'hui elle est courue, les femmes s'en parent; demain elle est négligée, et rendue au peuple.

Une personne de mérite, au contraire, est une fleur qu'on ne désigne pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom, que l'on cultive pour sa beauté ou pour son odeur; l'une des grâces de la nature, l'une de ces choses qui embellissent le monde, qui est de tous les temps, et d'une vogue ancienne et populaire; que nos pères ont estimée, et que nous estimons après nos pères; à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne sauraient nuire; un lis, une rose.

Mais déjà quelques passages d'un ton plus grave se font remarquer çà et là : cette espèce de religion du duel, triomphe de la mode, qui « a attaché de l'honneur et de la gloire à une action folle et extravagante », est flétrie avec une indignation méprisante, qui aboutit pourtant à un éloge délicat d'un roi assez

ferme pour guérir les Français de cette folie. Sur le « grand jeu », dont il a essayé de définir « l'esprit » dans le chapitre *des Jugements,* il y a quelques lignes très fortes et un peu amères, qu'un observateur attentif des mœurs du XVIIe siècle finissant ne manquera pas de recueillir. Enfin et surtout on entrevoit qu'une autre mode, plus intéressante encore par ses conséquences morales, s'établit peu à peu à la cour et s'étend sur la ville. La Bruyère remarque que Voiture et Sarrasin, ces poètes au badinage ingénieux, nés pour leur temps, seraient dépaysés dans le sien; car « les conventions légères, les cercles, la fine plaisanterie, les lettres enjouées et familières, les petites parties où l'on était admis seulement avec de l'esprit, tout cela a disparu », et les femmes sont devenues « ou *dévotes* », plus occupées de leur directeur que des gens d'esprit, « ou coquettes, ou joueuses, ou ambitieuses ». C'est à cette mode nouvelle de la dévotion, c'est à l'hypocrisie régnante qu'est consacrée toute la dernière partie du chapitre *de la Mode.* Des notes prudentes et répétées nous avertissent qu'il ne s'agit que de la fausse dévotion. Mais si la vraie et la fausse dévotion, considérées à l'intérieur d'une âme, sont choses fort différentes, elles ont souvent les mêmes dehors, et, comme Molière en peignant Tartuffe, la Bruyère, en peignant les Onuphres de la cour et de la ville, a dû faire le portrait et la satire du dévot en lui-même, sauf à nous avertir que cette dévotion est tout extérieure, — ce qui ne suffit peut-être pas à garantir de toute atteinte la dévotion vraie. Mais quelle vigueur courageuse dans l'attaque ! Que de mots qui éclairent, avec l'extérieur de l'homme, le fond de son âme! Quelle indépendance d'esprit et quelle impitoyable pénétration chez ce « domestique » de Chantilly, qui juge de si haut Versailles !

Le courtisan autrefois avait ses cheveux, était en chausses et en pourpoint, portait de larges canons, et il était libertin : cela ne sied plus ; il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est dévot : tout se règle par la mode.

Celui qui, depuis quelque temps, à la cour, était dévot, et par là, contre toute raison, peu éloigné du ridicule, pouvait-il espérer de devenir à la mode?

De quoi n'est point capable un courtisan dans la vue de sa fortune, si, pour ne la pas manquer, il devient dévot?

Les couleurs sont préparées, et la toile est toute prête : mais comment le fixer, cet homme inquiet, léger, inconstant, qui change de mille et mille figures? Je le peins dévot, et je crois l'avoir attrapé; mais il m'échappe, et déjà il est libertin. Qu'il demeure du moins dans cette mauvaise situation, et je saurai le prendre dans un point de dérèglement de cœur et d'esprit où il sera reconnaissable; mais la mode presse, il est dévot.

Celui qui a pénétré la cour connaît ce que c'est que la dévotion, et il ne peut plus s'y tromper.

Négliger vêpres comme une chose antique et hors de mode, garder sa place soi-même pour le salut, savoir les êtres de la chapelle, connaître le flanc, savoir où l'on est vu et où l'on n'est pas vu; rêver dans l'église à Dieu et à ses affaires, y recevoir des visites, y donner des ordres et des commissions, y attendre les réponses; avoir un directeur mieux écouté que l'Évangile; tirer toute sa sainteté et tout son relief de la réputation de son directeur; dédaigner ceux dont le directeur a moins de vogue, et convenir à peine de leur salut; n'aimer de la parole de Dieu que ce qui s'en prêche chez soi ou par son directeur; préférer sa messe aux autres messes; ne se repaître que de livres de spiritualité, comme s'il n'y avait ni Évangile, ni Épîtres des apôtres, ni morale des Pères; lire ou parler un jargon inconnu aux premiers siècles; circonstancier à confesse les défauts d'autrui, y pallier les siens; s'accuser de ses souffrances, de sa patience; dire comme un péché son peu de progrès dans l'héroïsme; être en liaison secrète avec de certaines gens contre certains autres; n'estimer que soi et sa cabale; avoir pour suspecte la vertu même; goûter, savourer la prospérité et la faveur, n'en vouloir que pour soi; ne point aider au mérite; faire servir la piété à son ambition; aller à son salut par le chemin de la fortune et des dignités : c'est du moins jusqu'à ce jour le plus bel effort de la dévotion du temps.

Un dévot est celui qui, sous un roi athée, serait athée.

Il est vrai qu'à ce portrait la Bruyère se hâte d'opposer celui du courtisan dont la piété ne rend ni l'abord farouche ni le visage triste, qui est humble, équitable, sans faste et sans ambition, qui sait agir et qui sait vivre. « Je ne doute point, dit-il ailleurs, que la vraie dévotion ne soit la source du repos; elle fait supporter la vie et rend la mort douce : on n'en tire pas tant de l'hypocrisie. » Mais les vrais dévots, les ducs de Beauvilliers, sont rares, et les faux dévots sont légion, et le moraliste satirique incline naturellement du côté de la satire. On sait quelle place tient dans ce chapitre le portrait d'Onuphre[1], curieusement travaillé par l'artiste. Mais il y a plus que de l'art dans certains autres passages moins admirés, non moins dignes de l'être par l'étonnante hardiesse de certains avis qui s'adressaient au roi lui-même.

1. Voyez ce portrait étudié dans le fascicule consacré à *Tartuffe*. M. Nisard a dit de ce même caractère : « Certains portraits de la Bruyère sont excessifs, moins encore par l'exagération que par le trop grand nombre de traits : chaque original en porte plus que sa charge : ce sont les Hercules du ridicule. Ainsi le portrait du ministre et du plénipotentiaire (*du Souverain*); ainsi encore celui d'Onuphre, ou le faux dévot. Ce dernier a le double tort d'être démesurément long et de se donner comme un amendement au *Tartuffe*, indirectement critiqué partout ou Onuphre diffère de Tartuffe. Je ne puis souffrir un portrait qui ressemble à une biographie ; et quant au faux dévot, je persiste à ne le reconnaître que dans Tartuffe. » — Aux yeux de M. Ed. Fournier, le portrait d'Onuphre est « écrit évidemment en haine de *Tartuffe* », sous l'inspiration de Condé et peut-être de Bossuet! Il suffit de mentionner cette fantaisie pour en faire justice.

C'est une chose délicate à un prince religieux de réformer la cour, et de la rendre pieuse : instruit jusques où le courtisan veut lui plaire, et aux dépens de quoi il ferait sa fortune, il le ménage avec prudence, il tolère, il dissimule, de peur de le jeter dans l'hypocrisie ou le sacrilège ; il attend plus de Dieu et du temps que de son zèle et de son industrie.

Si Louis XIV a daigné jeter les yeux sur la première édition des *Caractères,* il a pu y recueillir ce conseil, et le trouver bien osé, même sous sa forme respectueusement indirecte. Qu'en pensa Mme de Maintenon? Ce qui est certain, c'est qu'ils ne furent point persuadés : plus que jamais on continua à réduire « en règle et en méthode » la science du salut, et à donner raison aux craintes de la Bruyère en provoquant, en récompensant l'hypocrisie : « C'est un métier aisé à contrefaire, qui, *s'il était récompensé,* exposerait le prince à mettre en honneur la dissimulation et la fourberie, et à payer pension à l'hypocrite. » Louis XIV n'allait-il pas jusqu'à dire qu'il saurait bon gré aux courtisans qui feraient leurs pâques, et l'invraisemblable multiplication du nombre des communiants n'alarmait-elle pas même Bourdaloue [1]?

V

Le chapitre « de Quelques Usages ». — La Bruyère satirique, peintre de mœurs et historien de la société du dix-septième siècle.

Il semble difficile qu'on puisse être à la fois un mordant satirique, un brillant peintre de mœurs et un historien; car le satirique ne marque d'ordinaire que le ridicule ou les vices de son temps, et si, en les raillant ou en les flétrissant, il atteint souvent le fond permanent de l'homme, il le fait avec une âpreté de verve qui ne semble avoir rien de commun avec la

1. Ce même Bourdaloue s'élevait contre les hypocrites qui veulent paraître chrétiens par la seule considération du monde et ne servent Dieu que dans la vue de l'homme : « Voilà, disait-il, l'effet que pourrait avoir, contre ses propres intentions, la piété d'un roi fidèle à Dieu et défenseur du culte de Dieu ; car de quoi n'abuse-t-on pas ?... Si le Ciel nous avait fait naître sous la domination d'un prince moins religieux, combien verrions-nous de courtisans qui ne balanceraient pas sur le parti qu'ils auraient à prendre et qui, sans hésiter et aux dépens de Dieu, rechercheraient la faveur de César? Sans faire nulle supposition, combien en voyons-nous dès maintenant disposés de la sorte, c'est-à-dire non pas impies et scélérats, mais prêts à l'être s'il le fallait être? Emportés par l'habitude où ils sont de se conformer en tout aux inclinations du maître de qui ils dépendent, ne se feraient-ils pas un principe, s'il était libertin, de l'être avec lui, et s'il méprisait Dieu, de le mépriser comme lui? » (*Sur le respect humain.*)

sérénité de l'historien. Moins agressif, le peintre de mœurs nous offre aussi surtout le tableau pittoresque de son temps ; il peut être un moraliste, mais il n'est pas toujours un moraliste profond. Lui-même la Bruyère, qui est pourtant à la fois moraliste et peintre de mœurs, est un peintre plutôt qu'un moraliste de premier ordre. Au contraire, l'historien cherche, à travers ce qui passe, ce qui demeure, et n'a souci que de la vérité, qui est de tous les temps.

Mais il semblera moins impossible de concilier des mérites si divers, si l'on se souvient qu'un de nos grands écrivains tout au moins les a conciliés, et qu'il vivait dans le monde où vivait la Bruyère. Saint-Simon assurément a la fougue emportée du satirique ; qu'il l'ait voulu ou non (et il l'a peut-être moins voulu que la Bruyère, dont le génie est moins spontané), il a été un admirable peintre de mœurs, ce qui n'empêche pas ses tableaux d'avoir pour nous une haute valeur morale et historique tout ensemble ; car il est un observateur profond et un parfait honnête homme.

Si donc l'on veut comprendre toute l'originalité d'un chapitre des *Caractères* ou d'une page des *Mémoires,* il faut bien marquer quelles qualités littéraires et personnelles, intellectuelles et morales, ils ont réunies.

Le satirique doit avoir la hardiesse, mais sans parti pris de malignité : il ne sera vrai, il ne sera utile que s'il ose tout dire ; mais il ne sera utile que s'il est cru, et on ne le croira que s'il est à l'abri de tout soupçon. La Bruyère a la hardiesse, une hardiesse qui paraîtra remarquable si l'on songe que bien des arguments que les philosophes du XVIII[e] siècle feront valoir contre l'ancien régime sont en germe dans ce chapitre. Le protestant réfugié Basnage disait en 1688 : « Une liberté si vigoureuse est bien rare aujourd'hui. » Cette hardiesse va en s'accroissant, et il est curieux de noter les additions de plus en plus audacieuses que les éditions successives apportent au chapitre *de Quelques Usages;* elle s'exprime souvent d'une façon très vive, parfois même brutale. Mais on sent que le satirique a cet « esprit de candeur » que Boileau voulait dans la satire. Il n'est pas un adversaire systématique, un révolutionnaire. On l'a dit avec raison : s'il n'avait écrit qu'un pamphlet, il serait oublié depuis longtemps.

Le peintre de mœurs ne se contente pas d'esquisser des tableaux qui plaisent sur le moment et vieillissent bientôt. Il a la pénétration et la clairvoyance profonde du moraliste. Il ne veut

pas juger le régime qu'il peint ni le temps où il vit ; mais il nous fournit tous les éléments d'un jugement sévère. Il ne conclut pas et ne pouvait songer à conclure ; mais nous concluons pour lui. L'une après l'autre, en ce chapitre, toutes les institutions sur lesquelles reposait la monarchie absolue sont attaquées et condamnées, ou plutôt sont suivies dans leur affaiblissement progressif et saisies dans leur décadence déjà irrémédiable : la noblesse, déjà attaquée par Molière et Boileau dans quelques-uns de ses vices, mais avec une réserve nécessaire ; le clergé (on retrouve ici l'auteur du chapitre *de la Chaire,* censeur d'autant plus redoutable qu'il est chrétien plus sincère), les financiers, qui deviennent de plus en plus les vrais rois de l'époque ; les magistrats, à peine effleurés par Racine, etc.

Mais être satirique et observateur de cette façon, c'est être historien en quelque sorte, car la Bruyère ailleurs est peut-être seulement ou surtout peintre de mœurs ; mais ici, comme dans les chapitres *de la Mode* et *des Jugements,* il s'est élevé à des vues plus générales. Ne disons pas, si l'on veut, pour ne pas sembler abuser des mots, qu'il est un des historiens du XVIIe siècle, mais disons qu'aucun document n'est plus précieux pour les historiens de cette époque de transition qui voit finir le XVIIe siècle et s'ouvrir le XVIIIe.

Certes, il y a autre chose que de la satire et que de l'histoire dans ce chapitre. Le « moi » de la Bruyère n'en est pas plus absent que des autres. Tantôt il s'égaye aux dépens des parvenus anoblis : « Je le déclare nettement, afin que l'on s'y prépare, et que personne un jour n'en soit surpris : s'il arrive jamais que quelque grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de la Bruyère que toutes les chroniques rangent au nombre des plus grands seigneurs de France qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la terre sainte : voilà alors de qui je descends en ligne directe. » Tantôt son ironie, sans cesser d'être piquante, se fait plus pénétrante et plus grave, parfois même se tempère d'émotion, comme dans ces lignes où il s'élève contre les maris qui évitent d'être vus en compagnie de leurs femmes : « Quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme, et l'empêche de paraître dans le public avec *celle qu'il s'est choisie pour sa compagne inséparable, qui doit faire sa joie, ses délices et toute sa société ; avec celle qu'il aime et qu'il estime, qui est son ornement, dont l'esprit, le mérite, la vertu, l'alliance, lui font honneur ?* Que ne commence-t-il par rougir de son mariage ? » Sous la

plume d'un célibataire, cela est presque touchant. Tantôt enfin quelque opinion particulière mérite de fixer l'attention. Par exemple, il se demande ce qu'il faut penser de la magie et du sortilège ; il en juge la théorie obscure; mais, ajoute-t-il, « il y a des faits embarrassants, affirmés par des personnes graves qui les ont vus ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent; les admettre tous ou les nier nous paraît un égal inconvénient; et j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires et qui sortent des communes règles, il y a un parti à trouver entre les âmes crédules et les esprits forts. » Suard en conclurait volontiers que la Bruyère croit un peu à la magie ; mais il aurait tort; dans la même page est condamnée la crédulité presque visionnaire de certaines dupes: en condamnant également le parti pris d'incrédulité des esprits forts, la Bruyère réclame pour l'homme de sens rassis le droit de n'être purement ni un naïf ni un sceptique, de ne pas croire et de ne pas nier avant tout examen, car il sent vaguement qu'il y a quelque chose de mystérieux dans le monde.

Mais, ici, ce ne sont pas ces sentiments personnels qui sont au premier plan ; c'est le tableau satirique des mœurs, on pourrait presque dire des institutions de l'époque, d'une époque très précise, où le grand règne est fort loin de toucher à sa fin, mais voit décroître pourtant lentement sa splendeur.

VI

Double mouvement : abaissement de la noblesse vers la bourgeoisie, effort de la bourgeoisie pour monter vers la noblesse. — Noblesse et clergé.

Les ordres privilégiés occupent, comme de raison, la première place, et la noblesse prend le pas sur le clergé. Un double mouvement s'opère vers le moment où la Bruyère écrit : d'une part l'aristocratie besogneuse s'abaisse vers la bourgeoisie enrichie et sollicite l'honneur de son alliance; d'autre part, les bourgeois enrichis aspirent à se confondre de plus en plus avec la noblesse. Ce double mouvement était commencé depuis longtemps ; mais alors il s'accélère, car le pouvoir de l'argent se fait de plus en plus redoutable. Boileau ne déclamait pas, il se souvenait de faits connus de tous, lorsqu'il écrivait :

> Alors le noble altier, pressé de l'indigence,
> Humblement du faquin rechercha l'alliance;

> Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
> Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux.

Quelquefois, c'était une fille noble, mais pauvre, qu'on sacrifiait à un riche vilain ; mais il était rare que le vilain eût à se féliciter d'une telle union ; plus souvent, c'était une fille de maison bourgeoise, qui, apportant sa dot à une maison noble, s'y faisait bienvenir ou tout au moins tolérer. La duchesse de Bouillon appelait sa bru, richement dotée, « mon petit lingot d'or ». On sait combien l'altier Saint-Simon eut à souffrir d'avoir pour belle-mère la fille d'un commerçant, devenue la maréchale de Lorges et entrée ainsi dans la famille des Turenne. « Le besoin d'argent a réconcilié la noblesse avec la roture. » En l'écrivant, la Bruyère se borne à constater un fait accompli. C'est sans indignation qu'il l'enregistre, car, il le sait, « il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands princes par une extrémité, et par l'autre au simple peuple ». Il dit ailleurs, se souvenant peut-être du *Menteur* de Corneille : « Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux ; et si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose. » Or, au moment où il l'écrit, elle est fort loin d'être vertu : demandez plutôt aux marquis de Molière, bien dégénérés de leurs aïeux, à son don Juan, dont le moindre crime est d'éconduire son créancier M. Dimanche, à ce Dorante qui joue un rôle si équivoque vis-à-vis du naïf M. Jourdain. Le *Chevalier à la mode* de Dancourt, dont le héros est moins digne encore d'estime, est précisément de l'année 1687, date de la première édition des *Caractères*.

Ce qui est plaisant, c'est qu'à mesure que le sentiment de l'honneur s'affaiblit dans l'aristocratie, elle se montre plus entichée que jamais de son rang, plus ambitieuse, non seulement de conserver, mais d'accroître sans cesse sa situation.

> Un bon gentilhomme veut passer pour un petit seigneur, et il y parvient. Un grand seigneur affecte la principauté, et il use de tant de précautions qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang et les préséances, de nouvelles armes, et d'une généalogie que d'Hozier ne lui a pas faite, il devient enfin un petit prince.
>
> Les grands en toutes choses se forment et se moulent sur de plus grands.

Comment cette émulation entre les grands n'aurait-elle pas eu comme contre-partie une émulation plus mesquine entre les bourgeois pour devenir grands à leur tour? Qu'ils étaient nombreux ces gens dont parle la Bruyère, qui se couchaient

roturiers et se levaient nobles! « Il suffit de n'être point né dans une ville, mais sous une chaumière répandue dans la campagne, ou sous une ruine qui trempe dans un marécage et qu'on appelle château, pour être cru noble sur sa parole. » En dénonçant ces usurpations, la Bruyère n'a garde de prendre le ton d'Harpagon parlant à Valère : « Le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs qui tirent avantage de leur obscurité et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre. » Non, ce qui le frappe, ce qu'il rend avec force, ce n'est pas l'odieux, c'est le ridicule de ces vaniteux mensonges, car, en trompant les autres, ces imposteurs deviennent bientôt leurs propres dupes. *Se croire* un personnage, il le sait avec la Fontaine[1], est fort commun en France, et « le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien baron ou de quelque châtelain, dont il est vrai qu'il ne descend pas, *a le plaisir de croire qu'il en descend.* »

Le ton change quand de la noblesse on passe au clergé. C'est que la Bruyère, chrétien sincère, est indigné de la vie molle et inutile que mènent les prélats de cour, ou, à un degré inférieur, les ecclésiastiques mondains, car ils sont du XVIIe siècle aussi bien que du XVIIIe, ces abbés coquets et pleins de mollesse, qui « entrent auprès des femmes en concurrence avec le marquis et le financier », bien éloignés de ces abbés d'autrefois, pères et chefs de saints moines et d'humbles solitaires. Ils sont du XVIIe siècle aussi, non seulement ces chanoines, tant raillés déjà par Boileau, qui « se lèvent tard et vont à l'église se faire payer d'avoir dormi », mais ces pasteurs « frais et en parfaite santé, en linge fin et en point de Venise », qui, assis au banc d'œuvre, y achèvent leur digestion pendant qu'un moine occupe la chaire où le pasteur devrait être, et se fait payer de sa prédication « comme d'une pièce d'étoffe ». La Bruyère conte avec un sourire les menues querelles des gens

1. Regnard dira plus tard sur le même ton, dans le *Joueur* (1696) :

> Voilà ce financier de noblesse mineure,
> Qui s'est fait depuis peu gentilhomme en une heure;
> Qui bâtit un palais sur lequel on a mis,
> Dans un grand marbre noir, en or : l'hôtel Damis ;
> Lui qui voyait jadis imprimé sur sa porte :
> Bureau du pied fourché, chair salée et chair morte;
> Qui dans mille portraits expose ses aïeux,
> Son père, son grand-père, et les place en tous lieux,
> En sa maison de ville, en celle de campagne,
> Les fait venir tout droit des comtes de Champagne,
> Et même de Poitou, d'autant que, pour certain,
> L'un s'appelait Champagne, et l'autre Poitevin.

d'église, écho un peu affaibli des luttes épiques du *Lutrin*. Mais le sourire quitte ses lèvres quand il entre dans une de ces églises que profanent des airs de danse, des sermons prononcés avec « des tons de théâtre », des tapisseries représentant les amours des dieux. Homme de raison droite et de sincère piété, la Bruyère proteste au nom de ces convenances secrètes qui échappent à tant de prétendus dévots et d'ecclésiastiques tout fiers d'étaler le train et l'équipage d'un gentilhomme, tout heureux de trouver les pompes et les plaisirs de l'opéra dans la chapelle même où ils viennent prier. « Les belles choses, s'écrie-t-il, le sont moins hors de leur place : les bienséances mettent la perfection, et la raison met les bienséances. » La raison, c'est l'homme du XVII[e] siècle qui l'invoque, mais les bienséances, c'est le chrétien qui les sent; non point le chrétien rigoriste : il comprend, il aime les choses du théâtre au théâtre. Le protégé de Bossuet parle de ces choses avec infiniment plus d'indulgence que son illustre protecteur; il plaide même indirectement la cause des comédiens, ces excommuniés que tant de chrétiens courent applaudir.

Quelle idée plus bizarre que de se représenter une foule de chrétiens de l'un et de l'autre sexe, qui se rassemblent à certains jours dans une salle pour y applaudir à une troupe d'excommuniés, qui ne le sont que par le plaisir qu'ils leur donnent, et qui est déjà payé d'avance? Il me semble qu'il faudrait ou fermer les théâtres, ou prononcer moins sévèrement sur l'état des comédiens.

Mais le théâtre et l'église sont deux, et que l'office divin se tourne en spectacle, c'est ce qu'il ne peut supporter.

Déclarerai-je donc ce que je pense de ce qu'on appelle dans le monde un beau salut, la décoration souvent profane, les places retenues et payées, des livres (les *motets* italiens de Lorenzani traduits en français), distribués comme au théâtre, les entrevues et les rendez-vous fréquents, le murmure et les causeries étourdissantes, quelqu'un monté sur une tribune qui y parle familièrement, sèchement, et sans autre zèle que de rassembler le peuple, l'amuser, jusqu'à ce qu'un orchestre, le dirai-je? et des voix qui concertent depuis longtemps, se fassent entendre? Est-ce à moi à m'écrier que le zèle de la maison du Seigneur me consume, et à tirer le voile léger qui couvre les mystères, témoins d'une telle indécence? Quoi! parce qu'on ne danse pas encore aux TT** (aux Théatins), me forcera-t-on d'appeler tout ce spectacle office d'église [1]?

1. Seignelay, dans la lettre citée plus loin, parle d'une rétribution extraordinaire de dix sols par place. On défendit pourtant d'exiger plus d'un sol par chaise; mais la défense était souvent violée.

Il s'agit des saluts en musique donnés par les Théatins dans leur église du quai Malaquais, à la mode italienne, composés par Lorenzani, maître de musique de la reine, vantés par le *Mercure galant.* Si l'on était tenté de croire que la Bruyère force les traits, on n'aurait qu'à consulter, soit Bourdaloue, qui se plaint viv ement que certaines femmes viennent au sermon en toilette de bal, soit plutôt, pour la circonstance que vise particulièrement la Bruyère. une lettre de Seignelay à l'archevêque de Paris (6 novembre 1685) sur ce « véritable opéra », dont chaque « nouvelle représentation » est annoncée par des affiches, et sur la nécessité « d'éviter ces sortes de représentations publiques » qui pourraient augmenter l'éloignement des protestants pour le catholicisme. A peu près de même, la Bruyère voudrait qu'on épargnât « aux simples et aux indévots » certaines apparences peu édifiantes, comme celle des taxes, d'ailleurs inégales, qui semblent mettre à prix les sacrements. Ce mélange de l'argent et de la religion blesse en lui une sorte de délicatesse morale : n'est-il pas étrange que des filles qui ont de la vertu, de la ferveur, une bonne vocation, ne soient pas trouvées « assez riches pour faire dans une riche abbaye vœu de pauvreté » ? Mais n'est-il pas odieux que telle autre, à qui la vocation manque, soit précipitée dans la vie monastique parce que son père se ruine au jeu, ou que sa mère la fasse religieuse sans songer qu'elle se charge d'une âme avec la sienne, en répond à Dieu même, en est la caution? Bossuet et Bourdaloue n'ont pas flétri avec une gravité plus convaincue les vocations imposées.

VII

La magistrature et la justice. — Les hommes de guerre et les médecins.

Les hommes de cour dédaignent les hommes de robe, qui se dédaignent entre eux, la Bruyère nous l'a appris dès le chapitre *de la Ville.* Nous savons qu'il y a la grande et la petite robe, mais qu'il est malaisé de savoir où la grande finit et où la petite commence; que les avocats, par exemple, rangés parfois dans le second ordre, cherchent « par la gravité et par la dépense à s'égaler à la magistrature ». Ils allèguent l'indépendance de la profession, le talent de la parole et le mérite per-

sonnel, capables de contre-balancer « les sacs de mille francs que le fils du partisan ou du banquier a su payer pour son office ».

Entre ces parvenus à qui il a suffi d'être riches pour être magistrats, et ces avocats dont la réputation ne se fonde que sur le mérite personnel, la Bruyère ne pouvait hésiter. Dans le chapitre *de Quelques Usages*, il blâme la coutume que le premier président de Novion avait laissée s'introduire dans les tribunaux, d'interrompre les avocats au milieu de leur plaidoyer, « de les empêcher d'être éloquents et d'avoir de l'esprit, de les ramener au fait et aux preuves toutes sèches qui établissent leurs causes et le droit de leurs parties ». N'est-ce point bannir l'éloquence du seul endroit où elle est à sa place et faire du parlement une muette juridiction ? Non qu'il admire en tout tous les avocats ; il en est qui semblent « payés pour dire des injures ». Mais c'est sur les magistrats que tombent la plupart de ses épigrammes. Ils ont pour devoir de rendre la justice, et pour métier, de la différer ; ils savent leur devoir, mais font leur métier. Aussi que de longueurs ! Depuis dix ans entiers, Orante est engagée dans un procès où il y va de toute sa fortune ; « elle saura peut-être, dans cinq années, quels seront ses juges, et dans quel tribunal elle doit plaider le reste de sa vie ». Mieux vaut encore être négligent qu'injuste. Celui-ci est accessible aux sollicitations, à ces sollicitations contre lesquelles la Bruyère s'élève avec autant d'énergie que le fait Alceste dans le *Misanthrope*. Cet autre magistrat, coquet et galant, « est ouvert par mille faibles qui sont connus ». D'autres, tout au contraire, sont injustes par affectation d'impartialité, afin de passer pour incorruptibles ; et si le mobile est plus généreux, le résultat n'est pas meilleur.

Où, du reste, ces juges auraient-ils appris à juger ? « Il n'y a aucun métier qui n'ait son apprentissage... Il y a l'école de la guerre : où est l'école des magistrats ? « Un adolescent passe de la férule à la pourpre, et il lui suffit de verser une somme d'argent pour décider souverainement des vies et des fortunes des hommes. A certains moments, on croit entendre déjà l'ironie agressive de Beaumarchais. Le ton s'élève peu à peu, et, pour être contenue, l'indignation n'en est pas moins éloquente.

La question est une invention merveilleuse, et tout à fait sûre pour perdre un innocent qui a la complexion faible, et sauver un coupable qui est né robuste.

Un coupable puni est un exemple pour la canaille : un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens.

Je dirai presque de moi : « Je ne serai pas voleur ou meurtrier. » « Je ne serai pas un jour puni comme tel, » c'est parler bien hardiment.

Une condition lamentable est celle d'un homme innocent à qui la précipitation et la procédure ont trouvé un crime ; celle même de son juge peut-elle l'être davantage?

A la vérité, ce ton ne se soutient pas longtemps, et la Bruyère bientôt reprend le ton de la plaisanterie, d'une plaisanterie dont le fond, d'ailleurs, est sérieux et même un peu amer : « Il n'est pas absolument impossible qu'une personne qui se trouve dans une grande faveur perde un procès. » On est tenté de croire parfois que derrière telle épigramme il n'y a pas un fait précis, et que l'imagination du satirique lui fournit plus que l'observation. Mais les clefs ne nous laissent pas ignorer que les erreurs judiciaires étaient fréquentes au temps de la Bruyère, comme elles le seront au temps de Voltaire. Elles nous apprennent qu'il s'appelait M. de Grandmaison, ce prévôt si familier avec les voleurs qu'il était chargé de poursuivre, et « si initié dans tous ces affreux mystères, qu'il sut rendre à un homme de crédit un bijou qu'on lui avait pris dans la foule au sortir d'une assemblée ». Mais quoi ! la Bruyère lui-même nous assure qu'au moment où il écrit, une connivence si pernicieuse dure encore, qu'elle a même tourné en jeu et passé en coutume.

Toute cette partie a, comme la précédente, une valeur réellement historique. Elle est suivie de plusieurs pages sur les héritages et les testaments : les détails en sont bien particuliers et n'offrent plus aux modernes qu'un intérêt médiocre, bien que la Bruyère nous fasse assister à la comédie des héritiers en espérance, affligés tant qu'ils croient hériter, indifférents quand on les instruit qu'ils n'héritent pas. Les querelles de préséance ont, de même, plus d'intérêt pour un Saint-Simon que pour nous, et la Bruyère n'y touche que par une rapide allusion. Voici un portrait non moins rapide, mais d'un intérêt plus général ; c'est celui de Typhon, ce tyran provincial qui « est impunément dans sa province tout ce qu'il lui plaît d'être, assassin, parjure », jusqu'au jour où le prince est contraint de se mêler lui-même de sa punition. C'est comme une note ajoutée aux *Grands Jours* de Fléchier, et qui prouve combien peu la situation s'est améliorée depuis 1665. Il ne nous est pas indifférent non plus de savoir quels progrès avait faits le luxe de la table, jusque dans les camps, en face de l'ennemi. A la modeste sobriété d'un Turenne a succédé la magnificence des Duras et des d'Humières ; mais aussi l'on s'entretenait

davantage de la délicatesse et de la somptuosité des généraux[1] que de batailles gagnées et de villes prises.

Avec le caractère d'Hermippe, esclave de ses petites commodités, et qui pourrait figurer plus naturellement dans tel autre chapitre, nous perdons de vue l'objet principal du chapitre *de Quelques Usages*. Nous y revenons dans quelques pages piquantes consacrées à la médecine et aux médecins, au charlatanisme et aux charlatans. La Bruyère ne s'y donne ni comme un enthousiaste partisan ni comme un aveugle adversaire de la médecine, en parle sans parti pris, en observateur ironique, qui voit les médecins enrichis par leurs propres détracteurs.

Il y a déjà longtemps que l'on improuve les médecins, et que l'on s'en sert: le théâtre et la satire ne touchent point à leurs pensions; ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux parlements et dans la prélature, et les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point. Tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aimeront à vivre, le médecin sera raillé et bien payé.

Daquin, Fagon, médecins du roi, pouvaient lui servir d'exemples. Plus rapide encore et plus scandaleuse était la fortune de ces charlatans dont Fagon, selon Saint-Simon, était l'ennemi implacable, empiriques plus audacieux que savants, qui se prétendaient possesseurs de secrets merveilleux, s'imposaient par là aux imaginations, et, favorisés par le hasard, par quelque cure inespérée, étaient regardés, implorés comme des sauveurs. Dans les chapitres *de la Cour* et *des Jugements* la Bruyère s'était montré déjà préoccupé de la vogue dont jouissait le charlatan italien Caretti, à qui il consacre ici une longue page et qu'il désigne assez clairement sous le nom de Carro Carri. Il l'oppose au savant Fagon, prince du quinquina et de l'émétique, qui connaît à fond la science des simples et l'économie des corps, mais qui ne peut rien contre les maladies de l'esprit. Sur ces maladies incurables, sur la croyance à la chiromancie, à la sorcellerie, à la magie, nous avons là quelques renseignements précieux, utiles tout au moins à ceux qui seraient désireux de mesurer la profondeur de la superstition au siècle de Descartes et de Molière.

1. L'ordonnance de 1672 avait pourtant défendu aux généraux d'avoir en campagne plus de deux services de viande et un de fruit.

VIII

Partie littéraire du chapitre « de Quelques Usages ». — L'étude des langues. — L'étude des textes.

Toute la dernière partie du chapitre *de Quelques Usages* a un caractère plus particulièrement littéraire. La Bruyère, ici, se retrouve critique, et non seulement critique, mais grammairien. On sait quelle importance il a toujours accordée aux question- de langue. Mais ailleurs il ne pouvait y toucher qu'incidemment; ici, il les traite avec ampleur à la fois et précision, en linguiste philosophe. D'esprit trop large pour se perdre dans les détails d'une érudition stérile, il sait et il a dit dans le chapitre *des Jugements,* que l'étude des langues est un moyen, non un but : « Les langues sont la clef ou l'entrée des sciences, *et rien davantage.* » C'est à ce point de vue qu'il se place, ici encore, pour distinguer la science des mots de la science des choses, et demander que la première occupe l'enfance, afin de laisser libre à la seconde le reste de la vie.

L'on ne peut guère charger l'enfance de la connaissance de trop de langues, et il me semble que l'on devrait mettre toute son application à l'en instruire : elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, et elles leur ouvrent également l'entrée à une profonde ou à une facile et agréable érudition. Si l'on remet cette étude si pénible à un âge un peu plus avancé et qu'on appelle la jeunesse, ou l'on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y persévérer ; et si l'on y persévère, c'est consumer à la recherche des langues le même temps qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire; c'est borner à la science des mots un âge qui veut déjà aller plus loin et qui demande des choses, c'est au moins avoir perdu les premières et les plus belles années de sa vie. Un si grand fonds ne se peut bien faire que .orsque tout s'imprime dans l'âme naturellement et profondément, que la mémoire est neuve, prompte et fidèle, que l'esprit et le cœur sont encore vides de passions, de soins et de désirs, et que l'on est déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens superficiels, vient de l'oubli de cette pratique.

On oppose d'ordinaire à l'opinion de la Bruyère celle de Malebranche, qui semble tout opposée : « Il faut étudier les langues; mais c'est lorsqu'on est assez philosophe pour savoir ce que c'est qu'une langue, lorsqu'on sait bien celle de son pays... » Mais Malebranche et la Bruyère se placent à deux points de vue assez différents, et tous deux peuvent en quelque

mesure avoir raison, bien que tous deux outrent l'expression d'une pensée juste. Ce qui choque Malebranche, c'est que le jeune Français soit élevé en disciple d'Aristote et en citoyen de l'ancienne Rome. « Il faut, dit-il, être homme, chrétien, Français, avant que d'être grammairien, poète, historien, étranger. » Que l'étude de la langue nationale prenne le pas sur l'étude des autres langues, il n'a pas tort, sans doute, de le vouloir. Il va trop loin en demandant que, pour les enseigner, on attende que l'enfant, devenu adolescent, soit « assez philosophe pour savoir ce que c'est qu'une langue »; mais il semblera devancer nos éducateurs modernes, si l'on réduit cette exigence à un souhait très sensé : « Il est désirable que l'étude des langues anciennes soit reculée jusqu'au moment où les élèves, plus mûrs et déjà maîtres de leur langue maternelle, seront mieux en état de comprendre ce que, dans d'autres conditions, ils apprendront par cœur sans le retenir. »

Au contraire, la Bruyère a en vue surtout les langues vivantes, celles qu'il faut savoir parler, et dont l'usage plus que les règles facilite le maniement. Il va trop loin lorsqu'il affirme qu'on ne saurait charger l'enfance de la connaissance de trop de langues. *Charger,* ce mot assez malheureux suffit à souligner ce que la méthode préconisée par la Bruyère a d'excessif. C'est une question de mesure. Atténuez l'expression et interprétez la pensée, vous aurez l'opinion très simple et très solide exposée déjà par Quintilien[1], à savoir qu'aucun âge n'est plus propre à ces sortes d'études que l'enfance. Il est vrai qu'on n'avait pas attendu les *Caractères* pour apprendre à une élite de jeunes Français l'italien ou l'espagnol; M. le Duc savait même l'allemand, que Mme de Grignan avait fait apprendre à son fils. Mais cette éducation était assez hasardeuse, inégale et superficielle; il est permis de croire, d'ailleurs, que la Bruyère voyait au delà des grandes familles, et que ses observations avaient une portée générale, comme elles ont gardé une valeur durable.

C'est aussi à un point de vue tout relatif à la Bruyère et à son temps qu'il convient de se placer pour comprendre et juger le passage fameux : « L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée. C'est le chemin le plus court, le plus sûr et le plus agréable pour tout genre d'érudition. Ayez les choses de la première main, puisez à la source... » Pris en

1. Voyez *Instit. orat.* I, 14.

lui-même, le conseil est excellent, et la Bruyère nous épargne la peine d'en confirmer la sagesse, car il précise et développe sa pensée. Oui, il faut sans cesse manier et remanier le texte original, en pénétrer le sens « dans toute son étendue et ses circonstances ». Les commentateurs auront beau faire, ils substitueront toujours plus ou moins leur analyse et leur appréciation personnelle à l'impression directe et franche que nous recevrions du texte, si rien ne se mettait entre lui et nous ; ils nous donnent les membres épars de l'écrivain, parfois ils en reconstituent ingénieusement l'ensemble ; mais l'harmonie vivante de l'œuvre nous échappe toujours en partie, et ses nuances délicates se laissent à peine deviner. Écarter les intermédiaires, c'est s'imposer un effort plus considérable, mais un effort qui sera fécond et dont la récompense ne se fera pas attendre. C'est ce que la Bruyère explique encore fort nettement : « Leurs explications ne sont pas à vous, et peuvent aisément vous échapper : vos observations, au contraire, naissent de votre esprit, et y demeurent. »

Voilà qui va fort bien ; mais, quand on y regarde de plus près, on s'aperçoit que la question n'est pas si simple. « Un texte, dit M. Stapfer[1], est le point de départ d'une série de jugements qui, faisant ou ayant fait autorité, montrant le goût du jour ou celui d'autrefois, sont la vraie et propre matière de l'instruction esthétique. Un jeune homme est réellement aussi incapable de les trouver tout seul que d'inventer les beautés du texte, et ce sont ces jugements, et presque uniquement eux, qui servent à mesurer son degré de culture littéraire... Non seulement Dante, Shakespeare ou Rabelais, pour lesquels la nécessité d'un commentaire est évidente, mais Racine, le clair et limpide Racine, risque de demeurer un livre fermé de sept sceaux, tant que l'histoire et la critique ne nous ont pas donné la clef pour l'ouvrir. Les littératures d'autrefois, exprimant l'état d'esprit et d'imagination d'une société à une certaine époque, n'ont pu être comprises et goûtées *directement* que des contemporains dont elles étaient le signe. Nous n'avons pas besoin de guide pour lire nos romanciers et nos poètes du jour ; mais il en faudra plus tard à nos neveux. L'histoire et la critique littéraire, voilà donc notre grande et irremplaçable maîtresse de littérature. Vraiment, nous pouvons encore moins nous passer d'elle que des originaux. Parfois le commentaire prend assez d'impor-

1. *Les Réputations littéraires*, Hachette, 1894, p. 214, 215.

tance pour devenir plus curieux, plus intéressant et plus beau que le texte lui-même, qui disparaît comme écrasé sous lui... » Il peut donc être difficile et dangereux, sinon impossible, de recourir aux seuls modèles originaux, en écartant systématiquement les livres de seconde main.

Ici encore, comme dans le chapitre *des Ouvrages de l'esprit*, la Bruyère comprend mal ce qu'a de nécessaire, ce que peut avoir de fécond, et même, à un certain point de vue, d'original, le labeur des érudits, de ces érudits qui ont tant contribué à la gloire du XVIe siècle et qui n'ont pas été tout à fait inutiles à celle du XVIIe. Il n'a vu ou n'a voulu voir que les pédants, qui font « périr le texte sous le poids des commentaires » ; et si l'on ne songe qu'à ceux-là, il est difficile de nier qu'il n'ait raison contre eux avec esprit, par exemple quand il leur reproche de demeurer court dans les endroits obscurs, alors que dans les endroits clairs ils étalent une si fastueuse érudition. D'autre part, il ne pouvait prévoir l'extraordinaire développement qu'a prise de nos jours cette école de critiques dont il a été un des précurseurs. S'il y avait assisté, il ne croirait pas, par exemple, que pour pénétrer dans l'esprit des écrivains de Port-Royal, on pût se passer impunément d'un Sainte-Beuve. Nous dégagerons de ce passage ce qu'il contient de vérité durable, si nous disons : « L'étude des textes ne saurait être assez pratiquée par ceux à qui une certaine maturité d'âge et de raison permet de l'aborder directement avec fruit. »

IX

Les variations du langage ; l'usage et la raison. — Vaugelas et la Bruyère.

C'est peut-être le précepteur du duc de Bourbon qui regrette qu'on fasse commencer trop tard aux enfants l'étude des langues; c'est plus sûrement le traducteur de Théophraste qui recommande l'étude des textes; c'est à coup sûr le lecteur délicat de Montaigne et d'Amyot, de Marot et de Rabelais, qui se pose cette dernière question, un peu artificiellement amenée par quelques observations — assez mal placées à cet endroit — sur les variations de la mode dans la manière de se nourrir et de s'habiller : « Qui pourrait rendre raison de la fortune de certains mots et de la proscription de quelques autres? »

Avant de hasarder une réponse, la Bruyère énumère longuement tous les mots vieillis ou disparus et qu'il regrette. On a remarqué que la plupart de ces mots étaient redevenus d'un usage courant. — Cela n'est point tout à fait exact, comme on peut s'en assurer par le tableau comparatif le plus élémentaire.

Mots et tours regrettés par la Bruyère et qui n'ont pas été repris. Cil (celui), douloir (se), duire (convenir), fame (réputation), finer, halener, issir (sortir), loz (louange, gloire), mauvaistié (méchanceté), moult, moustier, ost (armée), peineux, prées, que (je sais *que* c'est), ramentevoir (faire souvenir), si que (de sorte que), souloir (avoir coutume), vilainer (injurier).

Mots qui aujourd'hui encore sont peu usités. — Bruire, cure (je n'ai *cure*), s'éjouir, féal, gent (gente), heur, huis, maint, mainte, nef, ouvrer, penser (substantif), poindre (piquer).

Mots qui sont rentrés dans l'usage courant. — Certes, chaleureux, courtois, coutumier, festoyer, fructueux, gentil, gisant, haineux, larmoyer, mensonger, piteux, prouesses, valeureux, vantard, verdoyer.

La proportion des mots conservés ou repris aux mots définitivement éliminés est cependant assez forte pour que la liste dressée par la Bruyère ait la valeur d'un document au moins curieux. M. Servois a pu même conjecturer, non sans vraisemblance, que ce passage des *Caractères* n'a pas été inutile pour la conservation de quelques-uns des mots qui tombaient en désuétude. Les auteurs de dictionnaires, surtout ceux du Dictionnaire de l'Académie, n'ont pas pu ne pas tenir compte de telles pages d'un tel écrivain. Toutefois il ne faut pas voir en lui un philologue infaillible : il dérive *jovial* de *joie*[1] ; il risque, au début de son énumération, cette phrase bizarre : « *Ains* a péri... Il a cédé à un autre monosyllabe (*mais*), et qui n'est *au plus* que son anagramme. » Cet *au plus* est d'un linguiste peu sûr de lui-même, et dont les hésitations sont ici trop justifiées, car *mais* n'est point l'anagramme de *ains*. Il se trompe encore lorsqu'il affirme que l'usage a altéré certaines terminaisons anciennes, et a fait de *scel, mantel, capel,* etc., *sceau, manteau, chapeau ;* car la terminaison *el,* dans l'ancien français, marque le cas régime, et le cas sujet a pour terminaison *els, als, aus,* forme qui a prévalu en perdant l's au singulier.

Une idée générale domine cet exposé grammatical, qui se

1. *Jovial,* qui signifie proprement : qui est consacré à Jupiter, est, dit Littré, un terme dérivé de l'astrologie, Jupiter étant considéré comme cause de joie et de bonheur.

fait lire sans ennui, tant cette grammaire est animée, presque passionnée. C'est que la tyrannie de l'usage est capricieuse et illogique; c'est que la langue française n'a rien gagné aux changements et aux sacrifices qu'il a imposés. Il est vrai que la Bruyère ne conclut pas nettement et qu'il nous laisse en quelque sorte sur un point d'interrogation. Faut-il secouer l'empire despotique de l'usage? Faut-il, dans la formation d'une langue vivante, écouter la seule raison, qui — sans choquer d'ailleurs l'usage de parti pris, en s'y conformant même partout où l'usage paraîtra fondé en raison — « suit la racine des mots et le rapport qu'ils ont avec les langues originaires dont ils sont sortis »? Sur ce problème délicat de la conciliation de la raison et de l'usage, la Bruyère évite de nous proposer une solution précise, mais il suffit de parcourir ces pages, érudites et fines tout ensemble, consacrées aux anomalies et aux contradictions de l'usage, pour voir de quel côté il penche.

Assurément, il est loin de partager l'avis de Vaugelas qui, dans ses *Remarques* (1647), avait écrit : « C'est une erreur qui n'est pardonnable à qui que ce soit, de vouloir, en matière de langues vivantes, s'opiniâtrer pour la Raison contre l'Usage. On a beau invoquer Priscien et toutes les puissances grammaticales, la Raison a succombé, et l'Usage est demeuré le maître. » Il est vrai que Vaugelas donne du « bon usage » une définition assez large : c'est, à ses yeux, « la façon de parler de la plus saine partie de la cour, conformément à la facon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps ». Mais M. Chassang a montré[1] que, par défiance du style populaire, qui est pour lui le « mauvais usage », il aboutit à créer un style noble; que ses scrupules de puriste rétrécissent la base de l'usage : « Dans son respect pour le goût de la cour, il est tout prêt à faire le sacrifice du vieux fonds de la langue française, et dessèche comme à plaisir les sources vives où peut le mieux se retremper une langue. « Ainsi, dans les *Femmes savantes,* Philaminte, disciple de Vaugelas, se montre enflammée d'une belle ardeur pour « les proscriptions » des mots vulgaires, dont elle veut « purger » la prose et les vers.

L'œuvre d'épuration accomplie par Vaugelas, et à sa suite par l'Académie, n'avait pas satisfait tout le monde : Saint-Evremond, Ménage, d'autres encore, l'avaient raillée. D'autres, au contraire, croyaient, avec Bossuet[2], que la liberté de l'usage,

1. Introduction des *Remarques* de Vaugelas; Baudry, 1880, 2 vol. in-8°.
2. Discours à l'Académie (1671).

si elle ne veut pas être contrainte, souffre d'être dirigée; ils voyaient en l'Académie « un conseil réglé et perpétuel, dont le crédit, établi sur l'approbation publique, peut réprimer les bizarreries de l'usage et tempérer le déreglement de cet empire *trop populaire.* » Mais plus on avance vers la fin du siècle, plus on est frappé, non pas de ce que l'usage trop populaire peut avoir de déréglé, mais de ce que le « bel » usage a d'étroit et d'oppressif. La Fontaine ne hasarde qu'une plainte timide, un regret touchant en faveur de ces vieux mots qui lui semblent « d'une énergie extrême »; Fénelon, qui écrira sa *Lettre à l'Académie* après le siècle achevé, sera plus hardi, et proposera des moyens précis, fort discutables d'ailleurs, de remédier à l'appauvrissement de la langue. Il y a d'avance chez la Bruyère un peu de l'attendrissement de Fénelon pour ce vieux langage qui se fait regretter. Voyez comme il s'intéresse et nous intéresse aux persécutions dont *car* a failli être la victime, après de si longs services rendus à la langue. *Cil,* jadis le plus joli mot de la langue française, a vieilli, et cela est « douloureux ». Comme Fénelon, la Bruyère pense que des mots synonymes peuvent « durer ensemble d'une égale beauté, et rendre une langue *plus abondante* ». Ce dernier souhait est bien d'un écrivain qui se distingue de ses contemporains surtout par la richesse de son vocabulaire et la variété de ses tours.

L'esprit de ce morceau ne semble pas douteux, mais toute conclusion en est absente. La Bruyère se garde de déclarer la guerre à l'usage tout-puissant. Il convient donc de ne pas transformer un regret platonique en protestation, et de faire un révolutionnaire d'un ami du vieux langage. Ad. Régnier[1] exagère peut-être son respect pour l'usage de son temps : il cite lui-même chez son auteur, soit des mots rarement employés à cette époque (crieries, décréditement, désoccupé, escrimeur, immensurable, indévot, pécunieux, recru, etc.), soit des formes orthographiques vieillies (apprentif, bienfactrice, capriole, naviger, querelleux, cette dernière répétée jusqu'à cinq fois). Mais il est vrai qu'on n'en saurait conclure à un goût particulier de la Bruyère pour l'archaïsme. L'adverbe *certes,* « beau dans sa vieillesse », et que réclame la poésie, la Bruyère est de ceux qui « se commettent pour lui » dans leurs ouvrages en prose, et il n'y a pas si grand mérite, à vrai dire, car *certes* est encore plus employé qu'il ne l'assure; mais on l'en blâme,

1. Introduction grammaticale du Lexique de la grande édition Hachette, t. III.

et *certes* disparaît dans une seconde édition. Souvent, quand il emploie des mots peu usités, il prend la précaution de souligner cette licence au moyen de caractères italiques. Je crois pourtant que sa pensée secrète se laisse assez deviner, et que Voltaire l'exprimait à peu près lorsqu'il écrivait plus tard[1] : « L'usage, malheureusement, l'emporte sur la raison. C'est ce malheureux usage qui a un peu appauvri la langue française, et qui lui a donné plus de clarté que d'énergie et d'abondance. » Mais on peut douter que la Bruyère eût approuvé la phrase suivante : « C'est une indigente orgueilleuse qui craint qu'on ne lui fasse l'aumône ; » car il ne croyait pas cette indigence si profonde, ou plutôt il savait qu'elle ne l'était pas, et il le prouvait.

Ce chapitre si grave finit presque en badinage, car on ne saurait prendre tout à fait au sérieux les deux rondeaux qui le terminent. Ils n'ont pas la valeur d'œuvres originales du vieux temps ni même du XVIe siècle, qui puissent nous permettre d'opposer « siècle à siècle et excellent ouvrage à excellent ouvrage ». Il est vrai que les excellents auteurs du XVIIe siècle auxquels il faudrait comparer l'auteur de ces rondeaux sont Benserade et Voiture. Comme l'avaient conjecturé la plupart des éditeurs, nous n'avons ici que des pastiches agréables. M. Uzanne nous apprend qu'ils figuraient déjà dans un recueil de 1639 et que leur auteur est Jean de Bertier, évêque de Rieux vers 1602. Au reste, une comparaison possible est à peine indiquée. Ici encore la Bruyère se contente de poser une question : « Si nos ancêtres ont mieux écrit que nous ou si nous l'emportons sur eux par le choix des mots, par le tour et l'expression, par la clarté et la brièveté du discours, c'est une question souvent agitée, toujours indécise. » N'est-il pas remarquable pourtant qu'il tienne la balance égale entre le XVIe siècle et le XVIIe ? et cela ne suffit-il pas à caractériser l'indépendance de son goût ?

1. Lettre à Beauzée, 14 janvier 1768.

BIBLIOGRAPHIE

ALLAIRE. — *La Bruyère dans la maison de Condé;* Didot, 2 vol. in-8°; t. II, p. 497 à 500.

DAMIEN. — *Étude sur la Bruyère et Malebranche;* Durand et Pédone-Lauriel, 1866, in-8° de 80 p.; p. 8 à 12, 16, 17.

JANET. — *Les Passions et les Caractères dans la littérature au dix-septième siècle;* Calmann-Lévy, in-12, 2e éd., 1888; p. 175 à 178, 224 à 226, 238 à 245, 259 à 266.

LITTRÉ. — *Littérature et histoire;* Didot, 1875, in-8°, p. 30 à 33.

PELLISSON. — *La Bruyère;* Lecène, in-8° (Classiques populaires), 1892; p. 45, 46, 55, 63 à 67, 96, 97, 100, 101, 106, 107, 110 à 113, 116 à 122, 133, 134, 145, 152, 154 à 157, 161, 162, 165, 166, 191, 195, 218, 224.

PRÉVOST-PARADOL. — *Études sur les moralistes français;* in-12, Hachette, 3e éd., 1880; p. 184, 202 à 206.

SAINTE-BEUVE. — *Causeries du lundi;* Garnier, in-12; XIV, 144; XV, 254.

— *Portraits littéraires;* Garnier, in-12; t. Ier, p. 401, 402, 409; II, 48.

— *Port-Royal;* Hachette, in-12; III, 112, 113, 202, 203, 263, 264, 285, 288, 291, 292, 295, 296, 298, 300.

TAINE. — *Nouveaux Essais de critique et d'histoire;* Hachette, in-12; p. 42.

VINET. — *Moralistes des seizième et dix-septième siècles;* 1859, in-8°; Fischbacher, p. 233, 235, 238, 239, 242, 243, 250 à 254.

JUGEMENTS

I

Il y a ici des maximes d'une grande force, et qui sont tirées du bon sens et de la droite raison. Elles ne sont pas, à la vérité, toutes également bien développées; mais la vivacité de l'imagination ne souffre pas tant d'exactitude partout. Ce qu'il y a de singulier est qu'en parlant des vices, il caractérise certaines personnes par des traits qui marquent extrêmement. Par exemple, à propos des richesses, il montre comme au doigt les gens dont les aïeux seraient bien surpris de voir leur postérité enrichie de titres superbes et revêtue de dignités dont ils n'auraient pas seulement osé envisager l'éclat. Il ne s'embarrasse point de désigner certains prélats qui accumulent sur leurs têtes d'immenses revenus de l'Église, et qui les engloutissent par une profusion sans bornes et des équipages mondains... Une liberté si vigoureuse est bien rare aujourd'hui; et cette noble intrépidité fait juger que l'auteur est capable de mettre en usage les préceptes les plus sévères de sa morale.

HENRI BASNAGE, *Histoire des ouvrages des savants,* mai 1688.

II

Le favoritisme fut une des plaies de ce règne : plaie incurable, parce que le roi se persuadait qu'il n'avait pas à choisir, qu'il lui suffisait de désigner, parce qu'il croyait donner à ses favoris « la capacité avec la patente », et, partant, n'avoir jamais à se repentir d'un caprice. La Bruyère, d'un mot froid et perçant, montrait cet abus absurde du gouvernement personnel : « La faveur des princes, disait-il, n'exclut pas le mérite, elle ne le suppose pas aussi. » (*Des Jugements.*) Plus tard les faits lui donnaient tristement raison... Et, en regard de ces favoris entêtés d'eux-mêmes, de ce roi qu'abuse la conception en quelque sorte théologique qu'il se fait de la royauté, le moraliste clairvoyant distingue une puissance, obscure encore, mais qui grandit, et qui, malgré tout, commence déjà à compter, l'opinion publique. « Il y a un rocher immobile... c'est le

public, où ces gens échouent. » (*Des Jugements.*) Mais gardons-nous de rien exagérer. La Bruyère a beau voir avec netteté les abus et les excès de l'absolutisme, il ne songe point à rien qui puisse le remplacer...

Il ne s'attarde guère à discuter le principe sur lequel est fondée la noblesse. Ce qu'il s'attache à faire voir, c'est l'indignité des nobles de son temps. « Si la noblesse est vertu, dit-il, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux; et si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose. » (*De Quelques Usages.*) Par *vertu,* suivant le langage de l'époque, c'est mérite qu'il entend, et, sans contester le droit des nobles à occuper le premier rang, il veut que du moins, par leur mérite, ils soutiennent ce droit... Mais les hautes qualités militaires de la noblesse ont péri. Elle porte dans les camps les mœurs et les habitudes de la cour, elle introduit dans les armées le luxe et la mollesse... Par ses mésalliances, elle hâte le moment où elle ne pourra plus se prévaloir, pour se distinguer du reste de la nation, de la pureté de ses origines. Ne voit-on pas des gentilshommes devenir les gendres des financiers les plus tarés? Bien plus, de même que les nobles se vendent, on voit que la noblesse s'achète. Telle charge, qui s'acquiert à beaux deniers comptants, rend noble qui la paye; c'est une *savonnette à vilains.* « Il y a des gens qui n'ont pas les moyens d'être nobles. » (*De Quelques Usages.*) Mais d'autres se lèvent nobles après s'être couchés roturiers. Comment un patriciat si fort mêlé et si adultéré aurait-il pu conserver son prestige?...

Dans la société de ce temps, le clergé prend rang, non au-dessous, mais à côté de la noblesse. La Bruyère, qui ne répugne pas à admettre en principe les inégalités, qui, d'ailleurs, est un chrétien fervent, ne trouvait pas mauvais, sans doute, qu'il fût ainsi assuré de la primauté; il regrette seulement que ses privilèges aient un caractère trop temporel. L'Église perd de jour en jour son action sur les âmes... La Bruyère a fait, dans le chapitre *des Jugements,* le portrait d'un prélat modèle; mais c'est un modèle qu'il regrette de ne pas voir plus suivi...

« Il s'en faut peu, dit-il, que la religion et la justice n'aillent de pair dans la république » (*De Quelques Usages*), indiquant par là quelle haute idée on doit se faire de la fonction du magistrat. Mais qu'est-elle devenue, que pouvait-elle devenir en un temps où s'achètent les charges de judicature? quelle capacité attendre d'un magistrat qui, pour occuper son office, n'a eu qu'à verser des sacs de mille francs?

De cette revue des classes privilégiées, quelle impression peut emporter un lecteur de notre temps? Il sent, à ne pas s'y méprendre, que ceux qui, jusqu'à ce jour, avaient été les tuteurs et les guides de la nation, se dérobent à leur tâche; il comprend que les plus hautes institutions du passé sont minées et proches de crouler; que la monarchie, qui s'isole alors et ne compte que sur elle-même, se trouve comme en l'air, et que, le jour où elle aura besoin de s'appuyer sur ce qui la soutenait jadis, elle éprouvera que ces étais sont ruineux. Les lecteurs du XVIIe siècle, la Bruyère lui-même, ne virent peut-être pas si loin; mais il y a au moins dans les *Caractères* une étrange inquiétude, qui ne put échapper aux contemporains.

PELLISSON, *La Bruyère;* Lecène.

LETTRES

La Fontaine vient de lire le caractère d'Onuphre ; il écrit à la Bruyère pour lui en dire son sentiment.

Ce brillant chapitre *de la Mode* lui a causé un vif plaisir ; surtout il a goûté toute la partie où la Bruyère s'en prend à l'hypocrisie de la dévotion.

Il admire le caractère d'Onuphre, si curieusement étudié, si vrai.

Mais il pense qu'admirer Onuphre, ce n'est pas s'interdire d'admirer Tartuffe. L'art du moraliste n'est pas celui du poète dramatique, et la Bruyère ne lui en voudra pas s'il reste fidèle à Molière.

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

Rechercher et apprécier, d'après Fénelon et la Bruyère, quelles étaient les idées adoptées au XVIIe siècle sur la manière d'écrire l'histoire.

(Paris. — Leçon d'agrégation, 1866.)

II

Étudier les transformations des idées de la Bruyère d'après les diverses éditions des *Caractères,* en s'appuyant sur le chapitre *de Quelques Usages.*

(Paris. — Leçon d'agrégation, 1890.)

III

Montrer par l'étude du chapitre *de Quelques Usages* la hardiesse croissante de la Bruyère.

(Paris. — Leçon d'agrégation, 1890.)

IV

Expliquer cette pensée de la Bruyère : « Talent, goût, esprit, bon sens, choses différentes, non incompatibles. » (*Des Jugements.*)

(Paris. — Licence ès lettres, avril 1846.)

V

Expliquer cette pensée de la Bruyère : « Une des marques de la médiocrité est de toujours conter. »

(Paris. Licence ès lettres, octobre 1846. — Dijon. Devoir de licence.)

VI

De la prédilection de la Bruyère pour le vieux langage français.

(Paris. — DEVOIR DE LICENCE, mars 1890.)

VII

Du chapitre *de Quelques Usages;* étudier les parties où la Bruyère traite de la langue.

(Besançon. — DEVOIR D'AGRÉGATION DE GRAMMAIRE, mai 1890.)

VIII

Le directeur de conscience, dans le chapitre *de la Mode.*

(Lille. — DEVOIR D'AGRÉGATION DE L'ENSEIGNEMENT SPÉCIAL, décembre 1888.)

IX

Développer cette pensée de la Bruyère (chapitre *des Jugements,* nº 18) : « Il faut très peu de fonds pour la politesse des manières ; il en faut beaucoup pour celle de l'esprit. »

(Lille. — DEVOIR DE LICENCE, mai 1888.)

X

La Bruyère dit qu'on ne saurait charger l'enfance de la connaissance de trop de langues. Rousseau compte, au contraire, l'étude des langues, jusqu'à l'âge de douze ou quinze ans, au nombre des inutilités de l'éducation. Apprécier ces deux opinions au point de vue de l'organisation de nos études.

(Rennes. — DEVOIR DE LICENCE.)

XI

La Bruyère a dit, dans le chapitre *de Quelques Usages :* « Si nos ancêtres ont mieux écrit que nous, ou si nous l'emportons sur eux par le choix des mots, par le tour et par l'expression,

par la clarté et par la brièveté du discours, c'est une question souvent agitée, toujours indécise. » Commenter et apprécier cette remarque à l'aide de quelques exemples précis, empruntés, dans la prose et la poésie, aux principales époques de la littérature française.

(Rennes. — DEVOIR DE LICENCE, décembre 1889.)

XII

Appliquer à la littérature et, de préférence, aux œuvres du XVII[e] siècle français cette pensée de la Bruyère : « Les belles choses le sont moins hors de leur place : les bienséances mettent la perfection, et la raison met les bienséances. » (*De Quelques Usages.*)

(Rennes. DEVOIR D'AGRÉGATION, déc. 1889. — Fontenay-aux-Roses. DEVOIR DE SECONDE ANNÉE.)

XIII

De la critique du *Tartuffe* par la Bruyère (*de la Mode*).

(Toulouse. — LICENCE ÈS LETTRES.)

XIV

La Bruyère a dit : « Si l'on juge par le passé de l'avenir, quelles choses nouvelles nous sont inconnues dans les arts, dans les sciences, dans la nature, et j'ose dire dans l'histoire! Quelles différentes révolutions ne doivent pas arriver sur toute la surface de la terre, dans les États et dans les empires! Quelle ignorance est la nôtre! » (*Des Jugements.*)

Que voulait-il dire? Analyser et développer sa pensée. S'il revenait au monde, la trouverait-il justifiée par les événements? L'état actuel de nos connaissances et l'histoire du temps présent ne permettraient-ils pas de la renouveler aujourd'hui avec une force nouvelle et une signification encore plus précise qu'il y a deux siècles?

(CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES, 1888.)

XV

La Bruyère. Le chapitre *des Jugements.*

(ENSEIGNEMENT SPÉCIAL. — LEÇON D'AGRÉGATION, 1886.)

XVI

Préciser la portée littéraire et pédagogique de cette phrase de la Bruyère : « L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée. C'est le chemin le plus court, le plus sûr et le plus agréable pour tout genre d'érudition. Ayez les choses de la première main, puisez à la source. »

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de seconde année.)

XVII

Étudier, en prenant des exemples précis, la structure de la phrase et le mouvement général du style, d'une part, chez un prosateur du xvie siècle, comme Montaigne, d'autre part chez Pascal ou la Bruyère, et par là dire dans quelle mesure la Fontaine, la Bruyère (*de Quelques Usages*) et Fénelon ont raison de regretter le vieux langage.

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de seconde année.)

XVIII

Développer et apprécier cette pensée de la Bruyère : « Il faut faire comme tout le monde, maxime suspecte, qui signifie presque toujours : il faut mal faire. » (*Des Jugements.*)

(Haute-Savoie. — Brevet supérieur. — Aspirants, 1888.)

XIX

Expliquer, en donnant des exemples, la pensée suivante : « Ceux qui emploient mal leur temps sont les premiers à se plaindre de sa brièveté. » (La Bruyère, *Des Jugements.*)

(Gers. — Brevet élémentaire. — Aspirantes, oct. 1889.)

XX

Examiner cette pensée de la Bruyère : « Talent, goût, esprit, bon sens, choses différentes, non incompatibles. » (*Des Jugements.*) Définir avec soin chacun de ces termes ; prendre pour exemples les grands classiques (Molière, la Fontaine, Boileau,

Voltaire, etc.) et prouver par ces exemples que ces qualités ne sont pas incompatibles.

(Orne. — Brevet supérieur. — Aspirants, 1891.)

XXI

Étudier la fin du chapitre *de Quelques Usages* et l'expliquer au point de vue grammatical et littéraire à la fois.

XXII

Montrer par des exemples tirés de la Bruyère (Onuphre, etc.) et du théâtre classique, en quoi diffèrent la description des caractères chez les moralistes et leur emploi chez les poètes dramatiques.

XXIII

« Entre le bon sens et le bon goût, il y a la différence de la cause à son effet. » (*Des Jugements.*) Est-ce complètement juste, et le bon sens suffit-il pour donner le bon goût?

XXIV

Comparer le caractère d'Onuphre et le sermon de Bourdaloue sur l'hypocrisie (16 décembre 1691).

XXV

Expliquer et appliquer ce mot de la Bruyère (*des Jugements*) : « Combien d'art faut-il pour rentrer dans la nature! »

XXVI

Comparer les remarques de la Bruyère sur les mots vieillis ou disparus (fin du chapitre *de Quelques Usages*) avec les *Remarques* de Vaugelas et la première partie de la *Lettre à l'Académie,* de Fénelon.

16480-4-21

IMPRIMERIE DELAGRAVE
VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE

DE LA CHAIRE. — DES ESPRITS FORTS

I

Le chapitre « de la Chaire ». — Partie critique : la corruption de l'éloquence chrétienne.

Plus d'une fois la Bruyère, chrétien sincère et homme de goût, a observé avec clairvoyance et noté avec chagrin la décadence de l'éloquence sacrée dans la dernière partie du xviie siècle. Pour cette éloquence le moment de la perfection a été court; avant Bossuet et Bourdaloue, elle cherche sa route en tâtonnant; après eux elle abandonne la voie droite et large pour s'égarer en des sentiers fleuris, mais détournés. A vrai dire, en dehors d'eux et de quelques orateurs d'élite, jamais l'éloquence de la chaire au xviie siècle n'a été exempte de graves défauts. Dès 1662, Bossuet, dans l'Oraison funèbre du P. Bourgoing, dénonçait les prédicateurs infidèles qui avilissent leur dignité jusqu'à faire servir le ministère chrétien au désir de plaire, qui ne rougissent pas d'acheter des flatteurs et des acclamations par la parole de vérité. Mais les prédicateurs étaient ce que les faisait le public : Bourdaloue avouait que tous les prédicateurs ne dispensaient pas la parole de Dieu avec les mêmes dispositions ni la même édification, que quelques-uns même en trafiquaient pour acheter une vaine réputation dans le monde[1]; « mais cette parole divine, ajoutait-il, opère par sa vertu même : son efficacité n'est plus attachée au mérite ni à la sainteté du prédicateur. » C'est donc à soi-même que doit s'en prendre l'auditeur si elle ne le touche pas. Plus tard, c'était aux auditeurs encore que s'en prenait Massillon[2], à leur vaine curiosité, qui veut avoir le plaisir d'un « spectacle de religion », et amuser un loisir inutile. « Nous sommes même

1. Sermon pour le dimanche de la cinquième semaine.
2. Sermon pour le premier dimanche du carême.

obligés, disait-il, de respecter vos ennuis et vos dégoûts, en mêlant souvent à la vérité des ornements humains qui toujours l'affaiblissent ». Ainsi, loin d'élever l'auditeur jusqu'à lui, le prédicateur finit par s'abaisser à son niveau.

Au début de son *Discours sur Théophraste,* la Bruyère montre les gens de la cour « si charmés des descriptions et des peintures que l'on fait de leurs contemporains,... que jusque dans la chaire l'on se croit obligé souvent de suspendre l'Évangile pour les prendre par leur faible, et les ramener à leurs devoirs par des choses qui soient de leur goût et de leur portée ». Dans le chapitre *de Quelques Usages,* on l'a vu, ce qui le choque, c'est surtout la pompe mondaine dont s'entourent les cérémonies religieuses. Ici, il attaquera également la frivolité et de l'auditoire, et du prédicateur qui flatte ses goûts, et des dehors profanes qu'ils recherchent ou subissent. Dès les premières lignes, nous sommes instruits à la fois de la haute idée que se fait la Bruyère de ce que devrait être la parole de Dieu, et du douloureux étonnement qu'il éprouve en voyant ce qu'elle est :

Le discours chrétien est devenu un spectacle. *Cette tristesse évangélique qui est en l'âme* ne s'y remarque plus ; elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots, et par les longues énumérations. On n'écoute plus sérieusement la parole sainte : c'est une sorte d'amusement entre mille autres ; c'est un jeu où il y a de l'émulation et des parieurs.

L'éloquence profane est transposée, pour ainsi dire, du barreau, où LE MAITRE, PUCELLE et FOURCROY l'ont fait régner, et où elle n'est plus d'usage, à la chaire, où elle ne doit pas être.

L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'autel et en la présence des mystères. Celui qui écoute s'établit juge de celui qui prêche, pour condamner ou pour applaudir, et n'est pas plus converti par le discours qu'il favorise, que par celui auquel il est contraire. L'orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, et convient avec tous en une chose : que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir.

Le chapitre entier n'est que le développement de la double et, au fond, unique idée exprimée dans ces premiers paragraphes : On n'enseigne plus et on n'écoute plus sérieusement la parole de Dieu. — L'éloquence sacrée s'est confondue avec l'éloquence profane.

Qu'est-ce, en effet, que cette « tristesse évangélique » qui est, selon la Bruyère, l'âme du discours chrétien ? Il ne faut pas y voir une austérité sèche et morose, mais une gravité, une sincérité sans lâches compromis, celle qui inspire aux fidèles la bonne tristesse dont Pascal parle dans ses lettres à Mlle de Roannez, cette « tristesse des enfants de Dieu » que Bourda-

loue oppose à la tristesse selon le monde. Mais comment l'inspirer, si de parti pris on écarte tous les problèmes qui pourraient importuner un auditoire frivole, si l'on néglige le dogme pour tout réduire à la morale, et encore à une morale indulgente ? « La morale douce et relâchée tombe avec celui qui la prêche : elle n'a rien qui réveille et qui pique la curiosité d'un homme du monde, qui craint moins qu'on ne pense une doctrine sévère, et qui l'aime même dans celui qui fait son devoir en l'annonçant. » La Bruyère n'a pas toujours si bonne opinion du public mondain, et c'est à son influence qu'il attribue la trop fréquente altération de la vérité dans les oraisons funèbres.

L'on peut faire ce reproche à l'héroïque vertu des grands hommes, qu'elle a corrompu l'éloquence, ou du moins amolli le style de la plupart des prédicateurs. Au lieu de s'unir seulement avec les peuples pour bénir le Ciel de si rares présents qui en sont venus, ils ont entré en société avec les auteurs et les poètes, et, devenus comme eux panégyristes, ils ont enchéri sur les épîtres dédicatoires, sur les stances et sur les prologues; ils ont changé la parole sainte en un tissu de louanges, justes à la vérité, mais mal placées, intéressées, que personne n'exige d'eux, et qui ne conviennent point à leur caractère. On est heureux si, à l'occasion du héros qu'ils célèbrent jusque dans le sanctuaire, ils disent un mot de Dieu et du mystère qu'ils devaient prêcher...

Le nom de ce panégyriste semble gémir sous le poids des titres dont il est accablé ; leur grand nombre remplit de vastes affiches qui sont distribuées dans les maisons, ou que l'on lit par les rues en caractères monstrueux, et qu'on ne peut non plus ignorer que la place publique. Quand, sur une si belle montre, l'on a seulement essayé du personnage, et qu'on l'a un peu écouté, l'on reconnaît qu'il manque au dénombrement de ses qualités celle de mauvais prédicateur...

Devrait-il suffire d'avoir été grand et puissant dans le monde pour être louable ou non, et, devant le saint autel et dans la chaire de la vérité, loué et célébré à ses funérailles ? N'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité et de la naissance ? Pourquoi n'est-il pas établi de faire publiquement le panégyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la piété ? *Ce qu'on appelle une oraison funèbre n'est aujourd'hui bien reçu du plus grand nombre des auditeurs qu'à mesure qu'elle s'éloigne davantage du discours chrétien ;* ou, si vous l'aimez mieux ainsi, qu'elle approche de plus près d'un éloge profane.

Des deux éléments dont se compose une oraison funèbre, le sermon et l'éloge, la Bruyère voit trop exclusivement peut-être le premier. Que serait l'éloge pourtant, s'il n'était relevé par l'éclat de quelque grand service rendu ou de quelque grande action accomplie? Certes, il y a une autre grandeur que celle de la naissance. Mais le panégyrique d'un homme qui aurait excellé dans la seule vertu serait vite monotone. Cela dit, on ne saurait trop admirer la fermeté et la précision

hardie d'une telle page, qui, à coup sûr, ne s'applique pas aux oraisons funèbres de Bossuet, mais où lui-même, pourtant, le panégyriste de Michel le Tellier pouvait trouver matière à réflexion.

Par quoi la tristesse évangélique est-elle remplacée dans le discours chrétien? Par les ornements déplacés de l'éloquence profane, par les citations, les allusions, les antithèses, les figures outrées, les madrigaux : « Depuis trente années, on prête l'oreille aux rhéteurs, aux déclamateurs, aux *énumérateurs;* on court ceux qui peignent en grand ou en miniature. » Cette dernière mode a fini par avoir raison des autres. Naguère, comme les jurisconsultes citaient Ovide et Catulle à côté des Pandectes, les prédicateurs faisaient parler alternativement saint Cyrille et Horace, saint Cyprien et Lucrèce. « Il fallait savoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre temps, autre usage : le texte est encore latin, tout le discours est français, et d'un beau français; l'Évangile même n'est pas cité. Il faut savoir aujourd'hui très peu de chose pour bien prêcher : » très peu de théologie, s'entend; car il faut ne pas ignorer les finesses de l'art oratoire pour composer un discours « qui est dans toutes ses règles, purgé de tous ses défauts, conforme aux préceptes de l'éloquence humaine, et paré de tous les ornements de la rhétorique »; ni les secrets de l'âme humaine pour la peindre en ses nuances les plus délicates.

L'orateur fait de si belles images de certains désordres, y fait entrer des circonstances si délicates, met tant d'esprit, de tour et de raffinement dans celui qui pèche, que si je n'ai pas de pente à vouloir ressembler à ses portraits, j'ai besoin du moins que quelque apôtre, avec un style plus chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avait fait une peinture si agréable.

II

La Bruyère et Fénelon. — Partie théorique du chapitre « de la Chaire ».

Ces « portraits », ces analyses morales à la manière de la Rochefoucauld, Fénelon les critique vivement au début de ses *Dialogues sur l'éloquence.* A la fin du chapitre *de la Chaire,* Fénelon est nommé et loué avec délicatesse; mais la Bruyère ne peut avoir eu connaissance des *Dialogues,* non, comme le dit M. Servois, parce que les *Dialogues* furent écrits « plus tard »

(il est probable que c'est une œuvre de jeunesse composée vers 1684), mais parce qu'ils ne virent pas le jour du vivant de Fénelon. La Bruyère est moins injuste que Fénelon pour les prédicateurs de son temps ; il oppose aux mauvais orateurs de la chaire deux grands orateurs, dont le caractère et le talent suffisent à rétablir l'équilibre.

L'. de Meaux et le P. Bourdaloue me rappellent Démosthène et Cicéron. Tous deux, maîtres dans l'éloquence de la chaire, ont eu le destin des grands modèles : l'un a fait de mauvais censeurs, l'autre de mauvais copistes.

Le premier de ces orateurs est particulièrement cher à la Bruyère, et, à la rigueur, peut passer pour le Démosthène chrétien, bien que ces comparaisons soient toujours factices. Mais qu'a de commun le second avec Cicéron, si souple et fleuri? C'est Bourdaloue qui le premier usa, abusa peut-être des portraits dans le sermon, devenu bientôt par là plus moral que dogmatique, qui abusa certainement des divisions. Quand il fait allusion aux « mauvais copistes » de Bourdaloue, la Bruyère songe-t-il aux portraits qui se multiplient ou aux divisions qui se compliquent de plus en plus? Ce qui est certain, c'est que ces divisions, ou, comme il le dit, « ces partitions », il ne les raille pas avec moins de verve que Fénelon.

Ils ont toujours, d'une nécessité indispensable et géométrique, trois sujets admirables de vos attentions : ils prouveront une telle chose dans la première partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, et cette autre encore dans la troisième. Ainsi, vous serez convaincu d'abord d'une certaine vérité, et c'est leur premier point; d'une autre vérité, et c'est leur second point; et puis d'une troisième vérité, et c'est leur troisième point : de sorte que la première réflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre religion; la seconde, d'un autre principe qui ne l'est pas moins; et la dernière réflexion, d'un troisième et dernier principe, le plus important de tous, qui est remis pourtant, faute de loisir, à une autre fois. Enfin, pour reprendre et abréger cette division et former un plan... Encore! dites-vous, et quelles préparations pour un discours de trois quarts d'heure qui leur reste à faire! Plus ils cherchent à le digérer et à l'éclaircir, plus ils m'embrouillent. Je vous crois sans peine, et c'est l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent sans pitié la mémoire de leurs auditeurs. Il semble, à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grâce de la conversion soit attachée à ces énormes partitions. Comment, néanmoins, serait-on converti par de tels apôtres, si l'on ne peut qu'à peine les entendre articuler, les suivre, et ne les pas perdre de vue? Je leur demanderais volontiers qu'au milieu de leur course impétueuse ils voulussent plusieurs fois reprendre haleine, souffler un peu et laisser souffler leurs auditeurs. Vains discours, paroles perdues! Le temps des homélies n'est plus; les Basile les Chrysostome, ne le ramèneraient pas ; on passerait en d'autres diocèses pour être hors de la portée de leur voix et de leurs familières instructions.

On le voit, la Bruyère ne partage point les illusions de Fénelon; plus clairvoyant, il comprend que la simplicité familière de l'homélie, telle que la pratiquaient les Pères de l'Église, ne saurait revivre au XVIIe siècle. Mais leur idéal de l'éloquence sacrée semble bien être le même : le véritable interprète de la parole de Dieu, à leurs yeux à tous deux, est celui qui s'applique à prêcher « simplement, fortement, chrétiennement » ; celui qui se livre, « *après une certaine préparation,* à son génie et aux mouvements qu'un grand sujet peut inspirer »; qui enfin sait « jeter l'alarme dans le cœur ». Pour réaliser pleinement cet idéal, il faudrait avoir la candeur et l'énergie d'un apôtre; mais si l'ère des apôtres est fermée, est-il impossible qu'un peu de leur âme ne vivifie l'éloquence de leurs héritiers lointains? Non, puisque la Bruyère écrit : « Jusqu'à ce qu'il *revienne* un homme qui, avec un style nourri des saintes Écritures, explique au peuple la parole divine *uniment et familièrement,* les orateurs et les déclamateurs seront suivis. » Il était donc venu, mais il avait disparu, cet homme qui n'était pas un « orateur ». Les clefs veulent qu'il s'agisse de l'abbé le Tourneux, mort avant la première édition des *Caractères.* « Qu'est-ce qu'un prédicateur qu'on nomme le Tourneux? demandait Louis XIV à Boileau. On dit que tout le monde y court. — Sire, répondit Boileau, Votre Majesté n'ignore pas qu'on court toujours à la nouveauté : c'est un prédicateur qui prêche l'Évangile. »

Il y a ici comme trois étapes que la pensée de la Bruyère parcourt en une demi-page; c'est d'abord comme un souhait à la fois et comme un regret : le reverra-t-on jamais, cet homme apostolique? C'est ensuite une certitude et une sorte d'acte de foi : « Les portraits finiront et feront place à une simple explication de l'Évangile, jointe aux mouvements qui inspirent la conversion. » Ces mouvements spontanés et chaleureux de l'âme sont, pour la Bruyère et pour Fénelon, presque toute l'éloquence. Tout aussitôt c'est un cri de joie : « Cet homme que je souhaitais impatiemment, et que je ne daignais pas espérer de notre siècle, est enfin venu. La cour elle-même l'a applaudi; mais à la ville le vide s'est fait autour de lui. » Le lecteur moderne ne manque pas de rechercher le nom de ce prédicateur selon le cœur de la Bruyère, et il n'apprend pas sans étonnement qu'il s'agit d'un certain P. Séraphin, capucin, dont l'abbé Legendre dit dans ses *Mémoires :* « De talent, il n'en avait point, que celui de crier bien fort et de dire crûment des injures.

Prêchant devant le roi, le premier médecin présent, et se demandant à soi-même si Dieu n'a pas en ce monde des exécuteurs de sa justice : « Qui en doute, s'écria-t-il, et qui sont ces « exécuteurs? Ce sont les médecins, qui, par leurs ordonnances « données à tort et à travers, tuent la plupart des gens. » Prêchant le carême dans l'église de Notre-Dame, ce père dit en face à MM. les chanoines qu'ils menaient « une vie molle et ne faisaient point leur devoir. »

L'abbé Legendre dit ensuite, il est vrai, et prouve que ce Diogène était un beau dîneur, ce qui est moins apostolique. Son succès, dû peut-être à ce que le roi l'avait loué[1], ne se soutint pas. Tous, d'ailleurs, même parmi ceux qu'édifiait son zèle, ne se passionnaient pas au même degré pour son éloquence : on dit qu'il endormit un jour l'abbé de Fénelon, et, du haut de la chaire, apostropha le dormeur. « Le fait, s'il est vrai, observe M. Janet, serait bien piquant; car, si la Bruyère a raison dans son portrait du P. Séraphin, c'était en appliquant les principes de rhétorique chrétienne communs à la Bruyère et à Fénelon que le saint homme aurait endormi cette ouaille illustre. » Mais la Bruyère marque à dessein de traits forts l'opposition entre les prédicateurs chrétiens qui, dans la chaire, ne sont que les hommes de Dieu, et ceux que le hasard a faits prêtres, « sans autre talent ni vocation que le besoin d'un bénéfice... L'orateur cherche par ses discours un évêché; l'apôtre fait des conversions : il mérite de trouver ce que l'autre cherche. »

De tout ce qu'on pourrait appeler la partie théorique du chapitre *de la Chaire* résulte, sinon cette conclusion précise, au moins cette impression, que l'éloquence de la chaire, — comme la Bruyère le dit dans le cours de ce même chapitre, — « en ce qui y entre d'humain et du talent de l'orateur, est cachée, connue de peu de personnes et d'une difficile exécution », car elle a pour fond les mêmes lieux communs, sublimes quand l'orateur est sublime, mais usés et bientôt épuisés, tandis que l'éloquence judiciaire est soutenue et ranimée par des faits

1. Mme de Maintenon le loue aussi : « Le P. Séraphin a soutenu son carême, et le finit hier de manière à faire pleurer bien des gens. » (Lettre à l'archevêque de Paris 23 avril 1696.) Elle ajoute qu'il a reçu du roi « plus de louanges que tous les prédicateurs ensemble n'en ont donné à Sa Majesté depuis trente ans... C'est sans entêtement, sans exagération que je vous dis que jamais homme n'eut un tel succès, et que le roi et Monseigneur en particulier en sont touchés jusqu'à la tendresse pour sa personne ». Mais de la même lettre il ressort qu'il avait des démêlés avec l'archevêque de Paris.

toujours nouveaux. Non que la Bruyère sacrifie l'éloquence de l'avocat à celle du prédicateur; il se souvient d'avoir pris le titre d'avocat s'il n'en a exercé le métier, et le parallèle qui est comme le centre de ce chapitre est presque un plaidoyer.

La fonction de l'avocat est pénible, laborieuse, et suppose, dans celui qui l'exerce, un riche fonds et de grandes ressources. Il n'est pas seulement chargé, comme le prédicateur, d'un certain nombre d'oraisons composées avec loisir, récitées de mémoire, avec autorité, sans contradicteurs, et qui, avec de médiocres changements, lui font honneur plus d'une fois. Il prononce de graves plaidoyers devant des juges qui peuvent lui imposer silence, et contre des adversaires qui l'interrompent; il doit être prêt sur la réplique; il parle en un même jour, dans divers tribunaux, de différentes affaires. Sa maison n'est pas pour lui un lieu de repos et de retraite, ni un asile contre les plaideurs; elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions et de leurs doutes : il ne se met pas au lit, on ne l'essuie point. On ne lui prépare point des rafraîchissements; il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états et de tous les sexes, pour le féliciter sur l'agrément et sur la politesse de son langage, lui remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a sur le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire. Il se délasse d'un long discours par de longs écrits, il ne fait que changer de travaux et de fatigues : j'ose dire qu'il est, dans son genre, ce qu'étaient dans le leur les premiers hommes apostoliques.

Mais s'il est plus aisé de prêcher que de plaider, il est plus difficile de bien prêcher que de bien plaider. Ce n'est pas, on le comprend, pour aboutir à cette conclusion qui ne conclut pas, que la Bruyère a opposé les deux éloquences; c'est pour mieux faire sentir à quel point elles sont différentes l'une de l'autre, et doivent le rester. Quand, plus tard, dans la préface du *Discours à l'Académie,* il déclarait que « l'éloquence profane ne devait plus être admise dans la chaire, où elle n'a été que trop soufferte », il donnait au chapitre *de la Chaire* cette conclusion qui lui manque et qu'il est aisé, d'ailleurs, de suppléer.

III

Le chapitre « des Esprits forts ». — Quelle en est la portée et la place dans l'œuvre de la Bruyère.

Il ne faut ni exagérer ni rabaisser outre mesure l'importance du chapitre *des Esprits forts.* C'est la trop rabaisser que de s'associer à l'arrêt de Voltaire : « Quand la Bruyère se mêle de théologie, il est au-dessous des théologiens; » car il est bien des

théologiens qu'honoreraient des pages écrites de ce style. Mais penser, avec Prévost-Paradol, que l'esprit de la Bruyère est peu fait pour la haute philosophie, comme le prouve ce chapitre ingénieux, mais faible, ce n'est pas méconnaître son vrai mérite, c'est préciser où il est et où il ne peut pas être.

C'est lui qui s'est fait le plus de tort à lui-même en découvrant, après coup, des intentions arrêtées et un plan suivi à un livre d'abord plus modeste, où le mal était montré plutôt que le remède. Que les jansénistes l'aient aidé à faire cette découverte, ou qu'il se soit le premier avisé de ce moyen d'apologie, il est certain qu'en 1696, dans une préface célèbre [1], il prêtait à son œuvre entière un sens et une portée que la première édition, en 1687, ne permettait guère de prévoir. Comment expliquer cette contradiction au moins apparente? L'explication qu'en propose M. Nisard n'est pas à l'honneur de la Bruyère, transformé en politique adroit et d'une sincérité douteuse.

Ainsi, en 1696, la pensée de son livre était de ramener les hommes à Dieu. En 1688, il n'avait voulu que les rendre raisonnables, par des voies simples et communes. D'où vient la différence? C'est qu'en 1696 les dévots gouvernaient; il fallait se garder de leur donner prise. Cette déclaration, dans une préface où la Bruyère répond à toutes sortes d'attaques, n'est donc qu'une précaution du côté des dévots; elle ne doit tromper personne sur le caractère plus philosophique que religieux de sa morale. Cette morale, que l'esprit chrétien a d'ailleurs élevée et épurée, ne prétend donner qu'un fonds de préceptes applicables à tous les temps comme à tous les pays, qui fassent faire à l'homme le meilleur usage de sa raison et rendent plus heureuse la vie présente.

Sur le fond même de la morale de la Bruyère, au moins de sa morale courante, ce chapitre mis à part, M. Nisard a raison. Le reste est affaire d'interprétation, et, comme tel, au moins contestable. Tenons-nous-en au point de fait : il est établi, non seulement que la Bruyère ne songeait nullement tout d'abord à faire des derniers chapitres, tout humains, une préparation au dernier chapitre, tout religieux, mais que ce dernier chapitre lui-même, dans la première édition, était beaucoup moins religieux qu'il ne l'est. Il ne contient guère, remarque M. Pellisson, que des observations morales ; on n'y trouve qu'une preuve de l'existence de Dieu ; encore la Bruyère s'excuse-t-il presque de la donner. Mais, chrétien et cartésien, il a été attiré et retenu par ces hautes questions ; aussi le

1. Sur cette préface et sur le plan des *Caractères,* voyez le premier fascicule.

chapitre s'est-il de plus en plus grossi de développements philosophiques. Quelques années, d'ailleurs, n'avaient-elles pu ouvrir ses yeux sur les dangers toujours croissants de l'incrédulité? Songeons qu'il vivait dans ce milieu des Condé, où l'excès dominant n'était pas celui de la dévotion, près de ce medecin de M. le Duc, Bourdelot, qui avait essayé, avec Condé et la Palatine, de brûler un morceau de la vraie croix. Songeons que, par une réaction naturelle, le scepticisme s'étend dans l'ombre à mesure que la dévotion règne au grand jour; que Voltaire est né quand meurt la Bruyère, et que l'auteur des *Caractères* a pu connaître, a pu peindre des hommes qui déjà, par l'esprit, sont des voltairiens avant Voltaire.

C'est ce moment que la Bruyère aurait choisi pour prendre des précautions du côté des dévots, comme le veut M. Nisard? Mais on oublie que dans le chapitre *de Quelques Usages*, il vient de flétrir l'hypocrisie de la dévotion. Sa piété à lui était bien sincère, et c'est justement parce qu'elle était sincère qu'elle combattait d'une égale ardeur et ceux qui ne croyaient pas et ceux qui, ne croyant guère davantage, affectaient de croire. M. Janet a bien caractérisé ce christianisme de la Bruyère et bien marqué la place intermédiaire qu'il occupe entre les croyants du xviie siècle et les incrédules du xviiie.

> La Bruyère est un moraliste bien plus profond que Voltaire, mais il n'a rien de voltairien. Il est du monde de Bossuet et de Fénelon, de Racine et de Boileau, de Mme de Sévigné, de ce monde où l'on avait tant d'esprit, et où l'on croyait pourtant. Il protestait contre la dévotion de la cour, les lâches démonstrations des courtisans; mais il détestait et flétrissait à la fois les « deux sortes de gens qui fleurissent dans les cours, les libertins et les hypocrites »... Et pourtant les libertins déjà représentaient le siècle nouveau; ils allaient triompher à leur tour avec Bayle et Voltaire. Voilà ce que la Bruyère ne pouvait deviner. Il fut le dernier apologiste; après lui, pendant un siècle, il n'y en eut plus.

Il ne pouvait tout prévoir assurément, et pourtant il semble avoir deviné quelque chose. Ce n'est pas sans raison tout à fait qu'il a réservé pour la fin de son œuvre le plus sérieux de ses chapitres, marquant ainsi l'intention de nous laisser sur une impression grave. Ce n'est pas sans raison qu'il l'a lentement accru et fortifié, toujours dans le même sens, transformant peu à peu un chapitre d'abord presque entièrement moral en chapitre de haute philosophie religieuse.

Ce n'est pas sans raison non plus, il est permis de le croire, qu'il oppose aux incrédules, non les dogmes d'une théologie

immuable, mais les arguments du rationalisme cartésien et même les données précises de la science. C'est une apologie encore, sans doute, mais une apologie qui s'accommode au temps et aux hommes. Et c'est par là même que ce chapitre, quoi qu'on en dise, n'est point au fond si différent des autres, qu'il les continue et les couronne ; car l'athéisme choque la raison de la Bruyère plus encore que sa foi, et ce qu'il s'applique à mettre en lumière, c'en est moins l'odieux que le ridicule. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur le début du chapitre.

Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie? Quelle plus grande faiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connaissances, et quelle en doit être la fin? Quel découragement plus grand que de douter si son âme n'est point matière comme la pierre et le reptile, et si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits, et à qui tous se doivent rapporter; d'un être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé et qui ne peut finir, dont notre âme est l'image, et, si j'ose dire, une portion, comme esprit et comme immortelle?

Le docile et le faible sont susceptibles d'impressions : l'un en reçoit de bonnes, l'autre de mauvaises; c'est-à-dire que le premier est persuadé et fidèle, et que le second est entêté et corrompu. Ainsi, l'esprit docile admet la vraie religion; et l'esprit faible, ou n'en admet aucune, ou en admet une fausse : or, l'esprit fort, ou n'a point de religion, ou se fait une religion ; donc l'esprit fort, c'est l'esprit faible.

IV

Partie morale du chapitre « des Esprits forts ». — La première édition. — Premier essai de démonstration de l'existence de Dieu.

Dans la première édition, le chapitre *des Esprits forts* est loin d'être un traité à peu près complet de philosophie spiritualiste et religieuse, comme l'appelle Sainte-Beuve. « On peut dire, ajoute Sainte-Beuve, que ce dernier chapitre tranche d'aspect et de ton avec tous les autres : c'est une réfutation en règle de l'incrédulité. » C'est ce que devint le chapitre ; ce n'est pas ce qu'il était d'abord, et ce qu'il fut d'abord : il n'est peut-être pas inutile de le préciser.

Sous sa forme primitive, il était plus d'accord avec le reste de l'ouvrage; car la philosophie n'y prenait pas encore le pas

sur la satire. La Bruyère y attaquait vivement ces libertins qui ne savent même pas mourir comme ils ont vécu, et il les mettait en demeure, ou de rester jusqu'au bout fidèles à leurs principes, ou, s'ils n'avaient pas la force d'aller si loin, de se résoudre à vivre comme ils voulaient mourir. Avec une sévérité pénétrante, il analyse les éléments de ce qu'on appellerait aujourd'hui leur état d'âme; car « l'athéisme n'est point : les grands, *qui en sont le plus soupçonnés,* sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas » ; ils ne nient formellement ni l'existence du souverain Être ni l'immortalité de l'âme ; ils se bornent à n'y point penser. Et c'est pour plaire à ces grands, dont ils portent le joug toute leur vie, que certains hommes se déclarent libertins, contre leur conscience. « Ces hommes n'ont jamais vécu que pour d'autres hommes, et ils semblent les avoir regardés comme leur dernière fin. » Aussi se perdent-ils par déférence ou par faiblesse. Avec l'indignation d'une âme fière, la Bruyère flétrit la lâche complaisance de ces « esclaves ». Il y a là une lumière assez vive projetée, pour ainsi dire, sur un coin, familier à la Bruyère, de la société du XVIIe siècle, sur ces petites cours où les grands font montre d'incrédulité, où leurs courtisans épousent, par politique, leur libertinage. Dans certains milieux, l'incrédulité est donc une mode, comme le fut, en d'autres milieux et à d'autres moments, la dévotion.

Cette ironie est âpre ; la Bruyère sourit peu en ce chapitre. On a même remarqué qu'il traitait de plus haut et plus durement les incrédules que ne faisaient les prédicateurs de son temps. Ceux-ci condescendaient à discuter avec eux, ne les heurtaient pas de front, ne les foudroyaient pas tout d'abord. La Bruyère, avant même de discuter leurs raisonnements, leur refuse le savoir et la moralité, le sérieux dans l'esprit et dans la conduite.

J'exigerais de ceux qui vont contre le train commun et les grandes règles, qu'ils sussent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires, et de ces arguments qui emportent conviction.

Je voudrais voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu ; il parlerait du moins sans intérêt : mais cet homme ne se trouve point.

J'aurais une extrême curiosité de voir celui qui serait persuadé que Dieu n'est point; il me dirait du moins la raison invincible qui a su le convaincre...

Je ne sais si ceux qui osent nierDieu méritent qu'on s'efforce de le leur prouver, et qu'on les traite plu sérieusement que l'on n'a fait dans ce cha-

pitre. L'ignorance, qui est leur caractère, les rend incapables des principes les plus clairs et des raisonnements les mieux suivis. Je consens néanmoins qu'ils lisent celui que je vais faire, pourvu qu'ils ne se persuadent pas que c'est tout ce que l'on pouvait dire sur une vérité si éclatante.

Il faut bien pourtant qu'il *consente* à en venir aux preuves. Pour lui, il se contenterait des preuves de sentiment, si tant est qu'on les puisse appeler des preuves, car il est plus étonné encore qu'indigné, d'une part, qu'on ne *sente* pas Dieu comme il le sent; d'autre part, qu'on ose rompre avec une tradition si longue et si douce.

Je sens qu'il y a un Dieu, et je ne sens pas qu'il n'y en ait point ; cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile : je conclus que Dieu existe. Cette conclusion est dans ma nature ; j'en ai reçu les principes trop aisément dans mon enfance, et je les ai conservés depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les soupçonner de fausseté. — Mais il y a des esprits qui se défont de ces principes. — C'est une grande question s'il s'en trouve de tels ; et, quand il serait ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des monstres.

Ce n'est pas une foi aveugle, puisqu'elle se fortifie par le raisonnement; mais c'est une foi instinctive et traditionnelle plutôt que raisonnée. Comment l'homme ne croirait-il pas à l'existence de Dieu, puisqu'il a besoin d'y croire? L'injustice des hommes ne nous porte-t-elle pas à « désirer du moins » qu'il existe un Dieu à qui nous puissions appeler de leurs jugements? Le néant de cette vie, où tout n'est qu'ennui, maladie, pauvreté, dépendance (il met ici à nu quelques-unes de ses propres plaies), où l'on séjourne si peu de temps, ne nous contraint-il pas d'aspirer à cette autre vie où l'on doit entrer bientôt pour n'en sortir jamais? « Il s'agit de choisir. »

Ce qui suffit à persuader la Bruyère, croyant docile, ne saurait suffire, il le comprend, à convaincre les incrédules. Pour eux il cherche des preuves ; il n'en trouve pas toujours d'aussi triomphantes qu'il le voudrait. Tel raisonnement est faible et même assez étrange.

Si l'on nous assurait que le motif secret de l'ambassade des Siamois a été d'exciter le roi Très Chrétien à renoncer au christianisme, à permettre l'entrée de son royaume aux *Talapoins* (prêtres bouddhistes), qui eussent pénétré dans nos maisons pour persuader leur religion à nos femmes, à nos enfants et à nous-mêmes, par leurs livres et par leurs entretiens ; qui eussent élevé des *pagodes* au milieu des villes, où ils eussent placé des figures de métal pour être adorées, avec quelles risées et quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes ! Nous faisons cependant six mille lieues de mer pour la conversion des Indes, des royaumes de Siam, de la Chine et du

Japon, c'est-à-dire pour faire très sérieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paraître très folles et très ridicules. Ils supportent néanmoins nos religieux et nos prêtres : ils les écoutent quelquefois, leur laissent bâtir leurs églises et faire leurs missions : qui fait cela en eux et en nous ? ne serait-ce point la force de la vérité ?

On ne prévoit pas assez la conclusion, et ce qui la précède déconcerte un peu le lecteur : c'est l'ironie de Voltaire aboutissant brusquement à la foi de Pascal. Ailleurs on éprouve la même inquiétude, et l'on aboutit à la même déception, quand, pour former le Dieu de la Bruyère, l'on voit, pour ainsi dire, s'unir le Dieu « sensible au cœur » de Pascal, et le Dieu de Descartes démontré par la raison. Controversiste et apologiste plus que philosophe, la Bruyère n'est ni franchement cartésien ni franchement janséniste. L'influence cartésienne semble pourtant ici prépondérante; ceux qui nient qu'elle se soit exercée sur les grands écrivains du XVII[e] siècle oublient que ce chapitre *des Esprits forts,* sous sa forme première, donnait une seule preuve de l'existence de Dieu, et que cette preuve était empruntée à Descartes. L'emprunt, sans doute, n'est pas servile, et la marche du raisonnement est même assez différente ; car, s'adressant à des matérialistes, la Bruyère n'aura pas à prouver l'existence de la matière, mais au contraire, comme on l'a dit, à dégager Dieu de la matière où les libertins l'ont comme enfoui. Il prend son point de départ dans l'existence de l'être vivant et pensant. J'ai commencé d'être, et je continue d'être par quelque chose qui est hors de moi, qui durera autant que moi, qui est plus puissant que moi. Ce quelque chose, est-ce la nature existant par elle-même et de tout temps ? Mais ou cette nature est esprit, et alors je l'appelle Dieu ; ou elle est matière, et alors elle ne peut avoir créé mon esprit, cette chose qui pense; « car l'on ne me persuadera pas qu'il n'y ait pas en moi quelque chose qui pense, pendant que je fais ce raisonnement. Or, ce quelque chose qui est en moi et qui pense, s'il doit son être et sa conservation à une nature universelle, qui a toujours été et qui sera toujours, laquelle il reconnaisse comme sa cause, il faut indispensablement que ce soit à une nature universelle, ou qui pense, ou qui soit plus noble et plus parfaite que ce qui pense ». Dès lors, la Bruyère a beau jeu pour prouver que cette cause universelle ne peut être matière, qu'elle est esprit et nécessairement supérieure à tout esprit, puisqu'elle est la source originaire de tout esprit, c'est-à-dire qu'elle est Dieu.

En un mot, je pense, donc Dieu existe : car ce qui pense en moi, je ne le dois point à moi-même, parce qu'il n'a pas plus dépendu de moi de me le donner une première fois, qu'il dépend encore de moi de me le conserver un seul instant; je ne le dois point à un être qui soit au-dessus de moi, et qui soit matière, puisqu'il est impossible que la matière soit au-dessus de ce qui pense : je le dois donc à un être qui est au-dessus de moi, et qui n'est point matière; et c'est Dieu.

L'imitation de Descartes est si directe en tout ce passage qu'on rencontre des réminiscences évidemment cartésiennes jusque dans le détail du raisonnement : c'est ainsi que la Bruyère semble s'approprier la théorie de Descartes sur la bête-machine. Çà et là pourtant de pâles réminiscences de Pascal se mêlent aux réminiscences cartésiennes.

La religion est vraie ou elle est fausse : si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le chartreux ou le solitaire; ils ne courent pas un autre risque. Mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux ; l'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination; la pensée est trop faible pour les concevoir, et les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

C'est l'argument du pari, mais combien affaibli! Ah! certes, les commentateurs m'en avertissent, il est présenté ici dans une forme moins singulière et moins obscure. Mais, dès qu'il n'est plus singulier, il n'est plus émouvant. Et nous ne trouvons plus ici cet élan de l'âme qui nous entraînait plus irrésistiblement que tous les dilemmes du monde : « Oh! ce discours me transporte, me ravit... Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après... »

V

Partie philosophique du chapitre « des Esprits forts » Les apports successifs des diverses éditions.

Si la Bruyère s'en était tenu là, le chapitre *des Esprits forts* serait comme la suite naturelle du chapitre *de la Chaire,* et rien de plus : après les prédicateurs sans vocation, les sceptiques sans conviction. Ce serait encore, à certains égards, un prolongement du chapitre *de la Mode,* publié, il est vrai, alors que la

mode avait déjà changé, au moins à la surface. On ne songerait point à comparer la Bruyère à Pascal; on saurait seulement qu'il croit à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'âme, à une justice éternelle. Mais il a voulu être Pascal. Dès lors, la comparaison s'impose, et l'écrase. Il y aurait cruauté à y trop appuyer.

La quatrième édition, la première qui compte après la première en date, ajoute peu de chose au texte primitif. On y remarque pourtant un éloge senti des Pères, dont les ouvrages ont « plus de tour et de délicatesse, plus de *politesse* et d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles » que l'on n'en remarque dans la plupart des ouvrages du XVII[e] siècle. C'est aller un peu loin peut-être, aussi loin que Fénelon; mais il fallait détromper les lecteurs frivoles qui craignaient de ne trouver chez les Pères que sécheresse et froide dévotion. La Bruyère ne semble pas encore résolu à tenter une démonstration en règle de vérités qui lui paraissent au-dessus de toute démonstration.

Toute musique n'est pas propre à louer Dieu et à être entendue dans le sanctuaire. Toute philosophie ne parle pas dignement de Dieu, de sa puissance, des principes de ses opérations et de ses mystères : plus cette philosophie est subtile et idéale, plus elle est vaine et inutile pour expliquer des choses qui ne demandent des hommes qu'un sens droit pour être connues jusques à un certain point, et qui au delà sont inexplicables. Vouloir rendre raison de Dieu, de ses perfections, et, si j'ose ainsi parler, de ses actions, c'est aller plus loin que les anciens philosophes, que les apôtres, que les premiers docteurs ; mais ce n'est pas rencontrer si juste, c'est creuser longtemps et profondément sans trouver les sources de la vérité. Dès qu'on a abandonné les termes de bonté, de miséricorde, de justice et de toute-puissance, qui donnent de Dieu de si hautes et de si aimables idées, quelque grand effort d'imagination qu'on puisse faire, il faut recevoir les expressions sèches, stériles, vides de sens ; admettre les pensées creuses, écartées des notions communes, ou tout au plus les subtiles et les ingénieuses ; et, à mesure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle métaphysique, perdre un peu de sa religion.

La cinquième édition n'annonce pas d'intentions plus didactiques : au contraire, les additions y ont un caractère tout moral. La Bruyère revient, pour s'y acharner, à la foule des esprits mondains et terrestres qui font « servir Dieu et la religion à la politique, c'est-à-dire à l'ordre et à la décoration de ce monde, la seule chose, selon eux, qui mérite qu'on y pense,... gens aussi limités que ce qu'ils appellent leurs possessions ou leur domaine ». Le dernier trait est d'un esprit un peu

cherché ; mais aussitôt le ton se relève : « Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'appuient sur un atome chancellent dans les moindres efforts qu'ils font pour sonder la vérité, si, avec des vues si courtes, ils ne percent point à travers le ciel et les astres, jusques à Dieu même. » Avec beaucoup de finesse, la Bruyère observe que les longs voyages, la comparaison des diverses mœurs et des diverses religions, font perdre à ces mondains le peu de religion qui leur restait. Quelques-uns, épris de la singularité, ne sont libertins que pour n'être pas de l'opinion du vulgaire ; que tout le monde se déclare impie, ils se feront dévots. Mais voici que nous nous rapprochons des *Pensées :* quelques lignes de la Bruyère en résument presque toute la partie théologique.

Quelle majesté, quel éclat des mystères ! *quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine !* quelle raison éminente ! quelle candeur, quelle innocence de mœurs ! *quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des millions de personnes les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre,* et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice ! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusques à la veille de sa naissance : y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps ?

Cela est simple, clair, très convaincu, sinon très convaincant ; mais où est l'accent de Pascal ? La Bruyère écrit contre les mondains, mais il écrit pour eux : c'est pour eux qu'il abrège, éclaircit, laïcise, pour ainsi dire, ce long exposé théologique que Pascal nous déroule, avec quelle complaisance, mais aussi avec quelle éloquente émotion !

VI

La septième édition. — Pascal et la Bruyère.

On peut négliger la sixième édition, qui ajoute à peine aux précédentes quelques lignes sur la mort, « chose bien sérieuse ». Mais dans la septième la Bruyère a pris son parti : à la preuve cartésienne il a senti le besoin de joindre d'autres preuves, tirées du spectacle de la nature. C'est par cet ordre de preuves que Fénelon commence son *Traité de l'existence de Dieu ;* mais le livre de Fénelon ne fut publié qu'en 1718, et la septième édition des *Caractères* est de 1692. Le point de départ de l'argumentation est d'ailleurs original et précis : ce n'est pas le

monde en général que la Bruyère nous prie de contempler d'abord ; c'est Chantilly avec ses eaux jaillissantes, ses allées qui n'ont pas de fin, ses bois épais, ses rivières qui coulent entre les saules et les peupliers, ses longues et fraîches avenues qui, d'un côté, découvrent le château, de l'autre se perdent dans les campagnes. Verra-t-on là un jeu du hasard? Mais qu'est Chantilly en comparaison de la terre? et qu'est la terre elle-même dans l'univers? Un atome suspendu dans les airs. Sur cet atome, petite est la place que l'homme occupe. S'adressant à cet homme, peut-être à son élève, sous le nom de Lucile, la Bruyère le prie de tourner ses yeux vers le ciel et de considérer... la lune dans son plein. Nous voici jetés dès lors dans une sorte de leçon d'astronomie, où s'accumulent les chiffres, pas toujours fort exacts, mais qui nous laisse froids, parce que les chiffres ne suppléent ni à la vivacité du sentiment ni à la hauteur des vues. La science a son éloquence, mais lorsqu'elle est vraiment la science : on sent trop ici qu'elle n'est qu'un moyen de controverse, un cadre ingénieusement choisi, qui donne à toute l'argumentation un faux air de grandeur.

Quoi qu'on fasse pour épargner à la Bruyère cette comparaison dangereuse, il est impossible de ne pas se souvenir ici de Pascal, dont lui-même s'est si visiblement souvenu. Il y a, dans cette septième édition, sur les livres saints, sur leur intégrité conservée depuis près de deux mille ans, des lignes où l'on retrouve un écho lointain des *Pensées*. Mais plus loin, comment ne songerait-on pas à l'admirable morceau : « Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté... » La Bruyère, adoptant les idées de Pascal sur le système du monde, parle bien aussi du « vaste tour que le soleil fait dans les espaces du ciel », de ces « corps effroyables » qui sont en marche dans l'espace, de « ces masses énormes, épouvantables ». Mais c'est en vain qu'il multiplie les images et les épithètes.

Me voilà donc sur la terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, et qui est suspendu au milieu des airs : un nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable et qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, et traversent chaque jour, depuis plus de six mille ans, les vastes et immenses espaces des cieux.

Pascal s'effraye, tremble, ne dit point, comme pourrait dire un artiste indifférent : « Voulez-vous un autre système qui ne

diminue rien du *merveilleux?* » Il n'a point tant de systèmes à proposer; mais il reçoit, il transmet une impression profonde, il ne songe pas à rassurer le lecteur qu'il entraîne après lui : « Ne vous effrayez pas, Lucile... »; il n'a garde d'égayer la gravité de la matière à l'aide de traits d'esprit comme celui-ci : « Par cette *élévation* de Saturne, *élevez vous-même,* si vous le pouvez, votre imagination... » Il y a de belles choses, d'ailleurs, dans ces pages sur l'harmonie du monde et sur la nécessité d'une intelligence suprême qui en maintienne les lois invariables; mais on sent l'effort presque partout, et l'on comprend vite qu'il manque à la Bruyère un des dons les plus puissants de Pascal, la faculté de penser et d'imaginer en grand.

Cependant il ne faut pas méconnaître ce qu'il y a de significatif dans l'emploi qui est fait ici des sciences. Comme Pascal, la Bruyère étudie et admire la délicatesse des organes du ciron; comme lui il oppose l'infini de petitesse à l'infini de grandeur. Mais il varie les exemples; il considère au microscope une goutte d'eau, une tache de moisissure. On sent que, dans l'intervalle des *Pensées* aux *Caractères,* la science s'est affermie et s'est enhardie. M. Havet observe que la Bruyère s'en tient comme Pascal aux anciennes idées. « Et cependant, dit-il, le livre de Fontenelle, *de la Pluralité des mondes,* avait paru. La Bruyère ajoute, il est vrai, tout à la fin : « Voulez-vous un autre « système...? » Mais ce système, il l'indique à peine et ne le considère pas dans toute son étendue. Il se borne à notre soleil et aux planètes qui tournent autour de lui. « Mais si l'on considère, comme nous l'avons fait ici, moins le chapitre sous sa forme définitive que les apports successifs des diverses éditions, on est tenté non seulement d'excuser la timidité de la Bruyère, mais même d'y voir une hardiesse relative. Quand les *Entretiens sur la pluralité des mondes* parurent, en 1686, la Bruyère, selon toute apparence, avait composé la plus grande partie de ses *Caractères,* qui étaient imprimés en 1687. De 1686 à 1692, le succès du livre de Fontenelle avait été en s'accroissant sans cesse. La Bruyère ne pouvait ignorer une doctrine qui, d'ailleurs, n'est que celle de Galilée et de Copernic, accommodée à l'usage des gens du monde. D'autre part, la doctrine orthodoxe se maintient encore en face de la doctrine nouvelle : Descartes lui-même avait été intimidé par la condamnation de Galilée. Pascal, qui flétrit avec éloquence cette condamnation dans les *Provinciales,* suit l'ancienne doctrine dans les *Pensées,* et la Bruyère suit Pascal. N'est-ce rien toutefois que de nous avoir laissé, pour ainsi

dire, le choix entre les deux doctrines? Plus d'un souvenir certain de Fontenelle pourrait être relevé au cours de ce long développement : tel le passage sur les habitants de la lune et des planètes. Un peu plus tard, la Bruyère n'eût pas été capable peut-être de cette impartialité, car il compta bientôt Fontenelle au nombre de ses ennemis, et il se vengea de lui en introduisant dans sa huitième édition, au chapitre *de la Société*, le sanglant et injuste portrait de Cydias le bel esprit.

La septième édition se termine par un développement plus solide, où le moraliste se retrouve sur son terrain : il y aborde le problème du mal moral, et s'il ne le résout pas (qui l'a résolu?), du moins il ne se borne pas à l'effleurer.

Les méchants prospèrent pendant qu'ils vivent? Quelques méchants, je l'avoue. — La vertu est opprimée et le crime impuni sur la terre? Quelquefois, j'en conviens. — C'est une injustice. — Point du tout : il faudrait, pour tirer cette conclusion, avoir prouvé qu'absolument les méchants sont heureux, que la vertu ne l'est pas, et que le crime demeure impuni : il faudrait du moins que ce peu de temps où les bons souffrent et où les méchants prospèrent eût une durée, et que ce que nous appelons prospérité et fortune ne fût pas une apparence fausse et une ombre vaine qui s'évanouit; que cette terre, cet atome, où il paraît que la vertu et le crime rencontrent si rarement ce qui leur est dû, fût le seul endroit de la scène où se doivent passer la punition et les récompenses... Que le crime soit absolument impuni, il est vrai, c'est injustice; qu'il le soit sur la terre, c'est un mystère. Supposons pourtant, avec l'athée, que c'est injustice : toute injustice est une négation ou une privation de justice; donc toute injustice suppose justice. Toute justice est une conformité à une souveraine raison.

Ainsi les souffrances mêmes de ce monde prouvent l'existence d'un monde plus heureux, et l'injustice humaine la justice divine. L'inégalité des conditions en ce monde n'est pas chose moins naturelle ni nécessaire :

Si vous établissez que, de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches, et les autres pauvres et indigents, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les réconcilie : ceux-ci servent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent; ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protègent, gouvernent : tout ordre est rétabli, et Dieu se découvre.

Au premier abord, on est tenté de trouver bien optimiste le commensal des Condé, et de se demander si la classe qui jouit a toujours rendu en secours et en protection à la classe qui travaille tout ce qu'elle lui devait. Mais on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il faut le classer parmi les résignés, non parmi les satisfaits, et l'on croit même deviner çà et là comme un

vague accent de protestation contre certaines inégalités trop monstrueuses.

Mettez l'autorité, les plaisirs et l'oisiveté d'un côté; la dépendance, les soins et la misère de l'autre : ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu.

Une certaine inégalité dans les conditions, qui entretient l'ordre et la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine : une trop grande disproportion, et telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage, ou la loi des plus forts.

Les extrémités sont vicieuses, et partent de l'homme; toute compensation est juste, et vient de Dieu.

Ne comparons pas ici de trop près la Bruyère à Rousseau; ne rappelons pas trop le mot célèbre, autrement net, plein de regrets et de menaces : « Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses; tout dégénère entre les mains de l'homme. » Mais comprenons aussi que le XVIIe siècle, au moment où la Bruyère écrit ces lignes, touche à sa fin, à considérer plus encore l'esprit de l'époque que la date.

VII

La huitième édition. — La conclusion.

Si la huitième édition (1694), venant au lendemain de la réception orageuse de la Bruyère à l'Académie, est curieuse à étudier au point de vue personnel à l'auteur, elle l'est peu au point de vue de la doctrine religieuse et morale : mêmes réflexions sur la mort des libertins, un sujet qui semble avoir fort préoccupé la Bruyère; mêmes apostrophes et défis à ces libertins présomptueux qui croient tout pouvoir et sont incapables de faire même un vermisseau.

Rois, monarques, potentats, sacrées majestés! vous ai-je nommés par tous vos superbes noms? grands de la terre, très hauts, très puissants et peut-être bientôt *tout-puissants seigneurs! nous autres hommes* nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluie, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée : faites de la rosée, envoyez sur la terre une goutte d'eau.

N'y a-t-il pas là quelque hauteur et quelque amertume? et n'est-il pas remarquable de voir qu'en ce chapitre, comme dans le livre entier, d'ailleurs, la Bruyère s'en prend aux grands, épargnant les petits, soit que les petits, plus simples de

cœur, ne doutent pas, soit qu'ils affectent de douter pour plaire aux grands, et, aussi vils, soient moins coupables que leurs corrupteurs? Un paragraphe nouveau, cependant, me paraît plus remarquable encore : c'est celui où il assimile aux libertins les hypocrites, la pire espèce de libertins à ses yeux.

Deux sortes de gens fleurissent dans les cours et y dominent dans divers temps, les libertins et les hypocrites; ceux-là gaiement, ouvertement, sans art et sans dissimulation; ceux-ci finement, par des artifices, par la cabale. Cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excès; ils veulent la gouverner, la posséder seuls, la partager entre eux, et en exclure tout autre; dignités, charges, postes, bénéfices, pensions, honneurs, tout leur convient et ne convient qu'à eux; le reste des hommes en est indigne; ils ne comprennent point que sans leur attache on ait l'impudence de les espérer...

Il y a deux espèces de libertins: les libertins, ceux du moins qui croient l'être; et les hypocrites ou faux dévots, c'est-à-dire ceux qui ne veulent pas être crus libertins : les derniers dans ce genre-là sont les meilleurs.

Le faut dévot ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu; parlons de lui obligeamment : il ne croit pas en Dieu.

Six ans s'étaient écoulés depuis la première édltion. Si le libertinage n'avait pas disparu, il s'était de plus en plus comme voilé d'hypocrisie, du moins à la cour. Peut-être la Bruyère s'est-il aperçu que les plus dangereux ennemis de la religion n'étaient pas les libertins déclarés qu'il attaquait dans le chapitre *des Esprits forts*, mais ces hypocrites qu'il avait attaqués avec non moins d'âpreté dans le chapitre *de la Mode*. Peut-être aussi sa générosité naturelle le poussait-elle à épargner un parti qui n'était pas en faveur. Du moins les dernières éditions, même la septième, où la doctrine, non la personne des libertins, est si peu ménagée, ne sont pas les plus cruelles. Chrétien, il condamne les incrédules sans aucune arrière-pensée d'intérêt personnel; mais, homme de sens et de mesure, observateur sans parti pris, il ne se laisse pas aveugler par une passion de secte, que ce soit celle des fanfarons de scepticisme ou des exploiteurs de la dévotion régnante. Son spiritualisme est sincère, mais n'est pas intolérant, malgré certaines formes un peu brusques et dédaigneuses.

Voilà pourquoi il a pu écrire, en finissant à la fois ce chapitre et son livre entier : « Si on ne goûte point ces *Caractères*, je m'en étonne; et si on les goûte, je m'en étonne de même. » Pour n'appliquer cette conclusion qu'aux pages qui la précèdent, il est clair que la Bruyère était « trop honnête homme », ennemi de tout excès, pour agréer à l'un ou à l'autre des par-

tis opposés : les libertins devaient le traiter de dévot; les dévots devaient le soupçonner d'être philosophe. Il faut bien l'avouer, cette modération même, moralement si louable, est, littérairement, un peu terne et froide. Le scepticisme souriant de Montaigne se fait aimer des moins sceptiques; le mysticisme passionné de Pascal émeut les plus insensibles; mais la Bruyère, lorsqu'il traite ces graves sujets, n'a ni assez de fantaisie pour désarmer les uns, ni assez de passion pour entraîner les autres. Et cependant il a plus que Montaigne le sens des choses mystérieuses, et plus que Pascal le sens des réalités concrètes. Est-ce parce qu'il est plus près de nous qu'il se fait moins admirer de nous? Non, car il se fait admirer ailleurs, soit qu'il nous découvre son âme fière, qui s'aigrit dans la dépendance, soit qu'il fasse revivre sous nos yeux la société de son temps, soit qu'il accuse la frivolité d'une noblesse dégénérée. Mais nous sentons d'instinct qu'en face des grands problèmes de la vie et de la mort, il ne suffit pas d'être un moraliste pénétrant, qu'observer est peu de chose si l'on ne sait hausser sa pensée jusqu'aux spéculations les plus élevées, et la maintenir sans effort dans ces régions supérieures, séjour familier d'un Descartes ou d'un Pascal. Et nous demeurons partagés entre deux sentiments très divers : d'une part, nous savons gré à la Bruyère de cette aspiration vers le grand; d'autre part, nous lui en voulons presque d'avoir, en écrivant ce chapitre *des Esprits forts*, trahi la faiblesse secrète d'un esprit si fécond en ressources, mais qui est mal à l'aise sur les sommets.

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES

Édit. Chassang (Garnier), Hémardinquer (Delagrave), Labbé (Belin), Rébelliau et Servois (Hachette).

LIVRES

ALLAIRE. — *La Bruyère dans la maison de Condé;* 2 vol. in-8°, Didot, 1886; t. Ier, p. 15 à 22; t. II, p. 125 à 130, 506 à 527.
CABOCHE. — *De la Bruyère;* thèse, 1844; Joubert, in-8° de 70 p.
DAMIEN. — *Étude sur la Bruyère et Malebranche;* Durand et Pédone-Lauriel, 1866, in-8° de 80 p.; p. 48 à 53.
JANET. — *Les Passions et les Caractères dans la littérature du dix-septième siècle;* Calmann-Lévy, in-12, 1888; p. 226, 227, 228.
PELLISSON. — *la Bruyère;* in-8°, Lecène (Classiques populaires), 1892; p. 11, 12, 59 à 63, 66 à 84, 105, 114 à 117, 150, 191.
PRÉVOST-PARADOL. — *Études sur les moralistes français;* in-12, Hachette, 3e éd., 1880; p. 188.
SAINTE-BEUVE. — *Portraits littéraires;* in-12, Garnier; t. Ier, p. 402, 404.
— *Port-Royal;* Hachette, in-12; I, 409; II, 401 et 418; III, 260, 274; V, 214.
— *Nouveaux Lundis;* Calmann-Lévy, in-12, 1879; t. Ier, p. 133.
VINET. — *Moralistes des seizième et dix-septième siècles;* 1859, in-8°.

JUGEMENTS

I

Ce qu'il dit à la fin contre les athées est estimé ; mais quand il se mêle de théologie, il est au-dessous même des théologiens.

VOLTAIRE, *Catalogue des écrivains.*

II

Il faut convenir que la Bruyère, qui imite volontiers Pascal, affaiblit quelquefois les preuves et la manière de ce grand génie... Pascal nous fait mieux sentir notre néant.

CHATEAUBRIAND, *Génie du christianisme.*

III

Dans le chapitre *des Esprits forts,* tel que nous l'avons aujourd'hui, il y a deux raisonnements : l'un qui a pour objet la démonstration de l'existence de Dieu par le fait seul et le sentiment de la pensée, l'autre qui est l'argument des causes finales; il ne l'ajouta qu'à la septième édition, en 1692. Comme Descartes, il prend son point de départ dans la pensée; c'est là la base inattaquable sur laquelle il s'appuie pour s'élever à Dieu, et connaître la nature de l'âme. Car il n'a pas pensé toujours, il n'a donc pas toujours existé; et cette existence, il ne se l'est pas donnée à lui-même, il la tient d'un être suprême qu'il appelle Dieu. Ici il faut observer la marche opposée que suivent ces deux esprits si divers, en combattant sur un même sujet, avec les mêmes armes, des adversaires bien différents. Descartes cherche à démontrer l'existence de Dieu, et, tout entier au sentiment de la pensée, il laisse à un autre temps l'existence du monde extérieur. La Bruyère, combattant des matérialistes, n'a pas à démontrer l'existence de la matière : pour eux c'est un fait établi, reconnu, incontestable. Tout au contraire de Descartes, qui descendait de Dieu à la matière,

qui ne donnait pour certitude de l'existence des corps que la véracité de Dieu, la Bruyère est obligé de détacher, de dégager Dieu de la matière où la société du Temple l'avait en quelque sorte enfoui et comme anéanti. Ainsi, quand il a établi l'existence incontestable de la pensée, admis l'existence de la matière, dont nous connaissons aussi incontestablement les propriétés diverses, il démontre que la source originaire de tout principe qui pense ne peut être matière, qu'elle vaut mieux que la matière, qu'elle est tout au moins esprit. De là son argument : « Je pense, donc Dieu existe. »

CABOCHE, *De la Bruyère.*

IV

Les pensées de la Bruyère sur la religion sont comme ajoutées après coup, et n'affectent pas son observation courante. D'ailleurs, sur ces pensées mêmes, à les serrer de près, il y aurait beaucoup à dire... La Bruyère couronna par un très beau chapitre philosophique chrétien un livre qui s'était assez aisément passé de christianisme jusque-là... Parce que vous finissez ce livre, si piquant de tout point, par un chapitre élevé et sincère, empreint d'une sorte de cartésianisme religieux, vous croyez l'avoir couronné et consacré suffisamment. Et pourtant, malgré cette croix qui se dresse à la pointe du dernier chapitre, prenez garde, la Bruyère! c'est quasi du Montaigne.

SAINTE-BEUVE, *Port-Royal;* Hachette

V

Le dernier chapitre des *Caractères* fait contraste avec les autres. Par son christianisme, la Bruyère est du XVIIe siècle; par sa tristesse et son amertume, il est notre contemporain.

TAINE, *Nouveaux Essais de critique et d'histoire;* Hachette.

VI

Quoi qu'en aient dit les Port-Royalistes, il est malaisé de voir dans les quinze premiers chapitres des *Caractères* une préparation au dernier livre *des Esprits forts.* Ce dernier livre, comme les autres, fut entrepris avec une préoccupation d'observation actuelle et vivante, et non avec le dessein de couronner un ouvrage d'apologétique chrétienne.

PELLISSON, *La Bruyère;* Lecène.

NARRATIONS

Un sermon au temps de la Bruyère; l'église, l'orateur, les auditeurs. — Les éléments de cette description devront être recherchés dans le chapitre *de la Chaire* et *passim.*

(Douai. — Devoir de licence, janvier 1884.)

LETTRES

I

La Bruyère écrit à Bossuet pour lui soumettre en particulier les deux derniers chapitres de ses *Caractères,* et solliciter pour l'œuvre entière la haute approbation de son protecteur.

II

Lettre de Fénelon à la Bruyère, après une première lecture des chapitres *de la Chaire* et *des Esprits forts.*

Il ne cachera pas la surprise et la satisfaction qu'il a éprouvées en voyant la peinture, souvent satirique, des mœurs du siècle s'achever par des réflexions si graves et si chrétiennes.

Sa joie a été plus grande encore lorsqu'il a retrouvé, dans ces deux derniers chapitres, ici les idées qui lui sont chères sur la prédication évangélique, là comme un écho de ses propres indignations contre les incrédules.

Mais la parole de Dieu est de plus en plus corrompue par le mauvais goût des jeunes prédicateurs, et le flot de l'incrédulité monte toujours. Il faut que tous les chrétiens éclairés s'unissent pour rétablir l'éloquence sacrée dans sa dignité et pour réduire les athées à l'impuissance.

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

La Bruyère historien et critique de l'éloquence de la chaire. Comparer son chapitre *de la Chaire* aux *Dialogues sur l'éloquence* de Fénelon.

(Paris. — Leçon d'agrégation, 1863, 1874. — Lyon. Devoir de licence.)

II

Pourquoi Bossuet, évêque, a-t-il pu donner son suffrage à la Bruyère moraliste satirique?

(Paris. — Leçon d'agrégation, 1873.)

III

Prouver que la Bruyère partage, sur les points essentiels, toutes les croyances de son temps.

(Paris. — Devoir d'agrégation, mars 1890.)

IV

Quel est l'idéal que se forme la Bruyère de l'orateur sacré dans le chapitre *de la Chaire?*

(Caen. — Licence ès lettres.)

V

Comment faut-il entendre cette phrase de la Bruyère (*Préface du Discours à l'Académie*) : « Les quinze premiers chapitres de mon livre ne sont que des préparations au seizième et dernier chapitre, où l'athéime est attaqué, et peut-être confondu »?

(Caen. — Devoir de licence.)

VI

Examiner et discuter les jugements portés par la Bruyère sur l'Oraison funèbre dans le chapitre de la *Chaire.*

VII

Que pensez-vous de la façon dont la Bruyère pose et résout le problème du mal moral dans le chapitre *des Esprits forts?*

VIII

Comparer la Bruyère, dans le chapitre des *Esprits forts,* d'un côté à Descartes, de l'autre à Pascal; dire ce qu'il leur a emprunté à tous deux et par où il se distingue d'eux. En constatant son infériorité visible, définir son originalité relative.

IX

Le chapitre des *Esprits forts,* rapproché du *Traité de l'existence de Dieu,* de Fénelon.

X

Le libertinage dans la seconde partie du XVIIe siècle, d'après les prédicateurs et les moralistes.

XI

Expliquer, en l'appliquant au livre entier, le mot qui termine le dernier chapitre de la Bruyère : « Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne; et si on les goûte, je m'en étonne de même. »

16480-4-21

IMPRIMERIE DELAGRAVE
VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE








ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

